La Bonne Chanson

Publiée Sous La Direction

De Th. BOTREL



La Bonne Chanson

DEUXIÈME ANNÉE

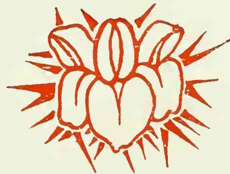
La Bonne Chanson

Revue du Foyer, Littéraire et Musicale

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE

Théodore BOTREL



PARIS

LIBRAIRIE DE LA BONNE CHANSON

8, Rue Saint-Simon (Boul. St-Germain)

1909

Janvier : Fleur d'espoir



L'Oubli dans ses longs bras emporte
L'An qui vient de mourir ce soir
Croisant l'An neuf qui nous apporte
La "fleur d'en haut", la fleur d'Espoir

Botrel

Jeune Fille de Roscoff

Composition de E. Hamonic.

Les Guillannées

CHANSONS DE QUÊTE ET D'ÉTRENNES

Janvier — l'an naissant — voit partout dans nos provinces un renouveau de vie autour de la vieille chanson populaire.

C'est le temps des refrains de quête : guillannées, guillonneous, guillaneus, aguilaneufs, dont la tradition se maintient dans beaucoup de régions avec une inlassable fidélité.

Le nom lui-même, en ses déformations qui varient d'un patois à l'autre, semble rattacher cette coutume des chansons de quête et d'étrennes aux époques les plus lointaines de notre histoire. Aguilaneuf, guillannée, ne sont-ils pas de visibles dérivés du vieux dicton : *Au gui l'an neuf*, rappelant que chez les anciens Gaulois la cueillette du gui sacré se faisait par la faucille d'or des Druides aux premiers jours de l'an nouveau ? C'était pour nos ancêtres celtes la cérémonie religieuse par excellence, et il n'est pas surprenant que, malgré l'évolution des mœurs et les révolutions cultuelles, le souvenir s'en soit perpétué par un mot, sur out dans les provinces où l élément celtique a conservé une plus intense vitalité.

Les folkloristes ont cherché d'autres étymologies. M. Dujarric-Descombes, érudit du Sud-Ouest, voudrait rattacher le nom de guillaneou à celui d'une ancienne monnaie de Guyenne qu'on donnait en étrennes aux chanteurs.

D'autres, plus subtils encore, voient à l'origine un vieux verbe désusagé, *guiller* (d'où l'épithète guilleret), qui signifiait s'amuser en trompant. Chanter la guillannée ce serait alors s'amuser à faire des farces pour l'année nouvelle.

Mais laissons les étymologistes à leurs savantes discussions, en admettant avec l opinion presque générale la première des interprétations comme la meilleure, et voyons un peu ce que sont ces chanteurs de guillannée dans celles de nos provinces où la tradition se maintient encore avec le plus d'insistance.

⁂

En Vendée, dès la veille du 1er janvier, entre 10 et 11 heures du soir, les jeunes gens, divisés par bandes, se partagent la ville. Ils vont frapper aux portes où ils espèrent trouver bon accueil et sollicitent poliment la permission de chanter en sérénade, aux maîtres du logis, quelque couplet de la Guillaneu.

Les propriétaires, plus ou moins charmés d'être troublés dans leur sommeil, leur donnent du lard, des œufs, de la monnaie...

Et les gars chantent :

La Guillaneu, elle est dans la maison
Nous la voyons par la fenêtre,
Montée sur un cheval blanc
Qui n'a ni queue ni tête.
Ses quatre pattes sont ferrées à neuf.
Donnez-nous la Guillaneuf.

Pour ces populations restées imbues des plus vieilles légendes, la Guillaneu, en effet, s'incarne en un personnage mythique. Interrogez encore aujourd'hui les gars d'Avrillé, de Saint-Benoît-sur-Mer, ils vous diront que la Guillaneu fait son entrée dans le monde sur un cheval blanc qui n'a ni tête ni queue.

Leur récolte faite, les diverses bandes se rejoignent en un lieu convenu d'avance où l'on se partage honnêtement le produit de la quête. Puis, pour fêter l'entrée au monde de la fantastique chevaucheuse, on met les œufs en omelette avec le lard, on arrose de vin clairet ce souper rustique et l'on poursuit gaiement la veillée jusqu'aux approches du jour.

⁂

La même coutume exactement se retrouve en Gascogne où les « guillonniers » vont quêter des œufs le soir, de porte en porte, depuis la veille de Noël jusqu'au 1er janvier.

Mais c est surtout la veille du 1er janvier que, dans la plupart des localités, ils exercent leur gosier sous la fenêtre des riches propriétaires.

Et ils chantent dans leur patois coloré :

Per lou darnié zour de l'an,
Nous vous chenn vengu veyré !
Chegnour de lo meyzou,
Opourta nous l'eytreno !

« Pour le dernier jour de l'an — Nous vous sommes venus voir — Seigneur de la maison, — Apportez-nous l'étrenne ! »

Et ce sont, la quête terminée, les mêmes libations.

En Limousin et dans certains cantons septentrionaux du Périgord, on voit les jeunes filles

se réunir aussi par bandes pour le guillanoué. Elles s'en vont bravement, à travers les châtaigneraies, visiter les métairies isolées pour en éveiller les hôtes avec leurs chansons et ne se retirent que le tablier garni d'œufs, de lard, de pain et de menuailles. Mais généralement c'est par un chant religieux, une complainte de passion, telles qu'on en chante pour d'autres quêtes le soir du jeudi saint, que les quémandeuses s'annoncent aux portes :

La Passion de Jésus-Christ
Est tant triste et dolente,
Qui la saura, qui la dira
Gagnera l'indulgence!

Cette tradition des quêtes de nuit, la veille du 1er janvier, se retrouve jusqu'en Espagne ou les donneurs de sérénades se répandent à travers les villes, et les étrennes qu'on leur donne ont nom aguilados, ce qui établit bien la parenté d'origine avec la coutume française.

En Anjou, en Lorraine, en Picardie, jusqu'en Belgique, cette même coutume a persisté. La *Revue des traditions populaires* cite la formule employée par les quêteurs du Hainaut;

Dj'vo souhaite eune bonn' santé
L'accomplissement de tous vos d'sirs,
In bon vindange eu in bon gaingnage
(De bonnes ventes et un bon gain).

Rien autre là en somme que le travestissement de la formule populaire : « Une bonne année, une bonne santé et le Paradis à la fin de vos jours. » Mais l'esprit pratique des gens du Borinage se traduit dans la finale. Ce n'est pas le Paradis qu'ils viennent souhaiter à ceux qu'ils sollicitent : c'est bonnes ventes et bons gains.

*
* *

Dans la Haute-Bretagne, le formulaire des Guillannées ne s'écarte guere de ce thème universellement répandu. Mais en Basse-Bretagne, dans le Trégor, dans le Léon, en Cornouailles, on voit, le 31 décembre et le 1er janvier, des mendiants sortir de tous les trous de roches, de toutes les misérables chaumines qui se terrent au fond des crech's.

Ils sont légion, ils sont peuple.

Ils parcourent les routes, s'arrêtant à chaque seuil, et chantant en breton des *gwerziou* vieux de mille ans. Dans ces gwerziou il est question un peu de tout, du soleil, de la lune, des étoiles et de la naissance de l'Enfant-Jésus.

Voici la traduction d'un de ces gwerziou de quête :

« L'Enfant qui vient de naître — est plus beau
« que le soleil. — Ah! que la lune est blanche,
« — mais plus blanche est sa peau! — Ses yeux
« sont deux étoiles — resplendissantes au firma-
« ment. — Donnez, chrétiens, donnez l'aumône —
« à celui qui vous tend la main. — Jésus enverra
« tant de gerbes dans vos granges — qu'il est
« d'étoiles dans le ciel. »

En Basse-Bretagne également, les enfants se font quêteurs d'étrennes à la veille du premier de l'an. Comme un essaim bruyant, ils se répandent dans les rues des bourgs en chantant à tue-tête : « Couignowa Couignowa! » (Des étrennes, des gâteaux!) Chacun va d'abord chez son parrain et sa marraine, puis chez les amis qu'il sait susceptibles de générosité Toutes les maisons ont ainsi leur clientèle de petits visiteurs, fillettes et garçons, qui ne cessent de répéter « Couignowa! Couignowa! » On les leur donne, ces étrennes : des gâteaux (couign), des pommes et parfois quelque menue monnaie. Les gâteaux d'étrennes sont faits ordinairement de fleur de froment et d'œufs; on les aromatise avec de la cannelle, de l'eau-de vie et de la fleur d'oranger.

Des guillannées, il y en a partout sous des vocables divers, en Allemagne, en Italie, en Roumanie. Mais il semble que ce soit surtout en France que la tradition s'en est conservée Voyez Paris : le soir du 31 décembre et le 1er janvier, des guillonniers d'occasion s'y répandent sur les trottoirs, dans les carrefours. Ils sont quelquefois accompagnés d'instrumentistes Ils ne chantent pas la guillannée, mais la romance ou la scie à la mode et c'est leur façon de réclamer des étrennes aux badauds ou aux consommateurs attablés devant les cafés.

Un jour, j'eus la curiosité d'interroger les membres d'un de ces orphéons de fortune, — ou d'infortune. Ils étaient trois : le piston, le trombone et le chanteur. Leur mise décente avait attiré ma curiosité. Les mendiants d'habitude n'exhibent pas des chapeaux melons sans usure apparente ni des vestons non rapiécés. J'appris d'eux, contre l'octroi d'une piécette blanche, que le piston était un ouvrier boulanger, le trombone un petit commis de magasin, le chanteur un artiste de café-concert bellevillois. Tous trois, sans emploi depuis un mois, avaient réuni leurs talents pour se faire quelques étrennes, et comme le chanteur n'avait pas une voix désagréable et disait de ces chansons qui émeuvent les petites Parisiennes, comme le trombone et le piston ne faisaient pas trop de couacs, la recette dut être fructueuse.

Ceux-là, sans le savoir, restaient dans la tradition de la guillannée, car à chaque chanson s'ajoutait un couplet de quête plus ou moins habilement rimé; seulement ils débitaient leur guillannée en plein jour, entre un bar et une station d'omnibus. Plus tout change, plus, en somme, c'est la même chose.

RÉMY SAINT-MAURICE.




Cl. Ch. Martin.

LE JOUR DE L'AN

Monologue humoristique dans la manière de JEHAN RICTUS

par DOMINIQUE BONNAUD



C'est l'jour de l'An, la Saint-Glin-glin!
Ousque l'plus rat et l'plus crasseux
l'va la faire au généreux;
l'va n'exhiber sa galette
Et sortir ses petits fiferl ns.
Derlin din din! Derlin din din!
C'est la danse des cordons d sonnette!
C'est l'jour de l'An, la Saint-Glin-glin.

Et ça commence d'puis l'aurore,
Avec les orgues d'Barbari
Qui nous barb'nt avec leur « Verdi »
Et leurs : « Dieu! que ma voix im-plo-o-re »
Aux carr'fours, c'est les grands concerts :
Bugue et piston. Oh! yaïe! ma mère!
Donnés par l'orchestre ordinaire
Du casino des « courants d'air »
L'concert Colonn' des coryzas,
L'Chevillard des fluxions d'poitrine,
En train d'écorcher « La Tzarine »
Ou ben « La marche d'Aïda »
Ou ben l'entrac' inévitable
D' « Cavaleria Rusticana » ! ..

Et tant pis si c'te musiqu'-là
A'vous paraît pas admirable!...
l'faut pourtant pas vous attendre,
Pour la somm' modique d deux sous,
A c'qui vont v'nir jusque chez vous
Tout exprès pour vous faire entendre
D'la musique à Vincent d'Indy,
Ou ben encor du Debussy,
Du Mêlé-casse et Palissandre!
Ensuit' les pianos mécaniques,
Comm' des Pleyel épileptiques,
Qui n'auraient la dans' de Saint-Guy
Vienn'nt nous fich' des gamm's chromatiques
A dégoûter d'Paderewski!

Et pis, c'est l'flot des mistouflards,
Des traîn'-patins, des pleur'-misères.
Des victim's plus ou moins sincères
D'l'inondation du Saint-Bernard,
Les éclopés, les mal-fichus,
Ceuss' qu'a perdu dans un naufrage
Les deux guiboll's, ou ceuss' qu'a eu
Les yeux pris dans un engrenage.
Et tout ça va, vient, crie et braille,
Se rue à l'assaut du bourgeois,
Avec eun' tripotée d'marmaille,
Qui pleur'nt, qui geign'nt tous à la fois,

Un tas d'goss's plus ou moins pouilleux
Et qui mett'nt à nous extirper
Les aveux du porte-monnaie
Plus d'ardeur que Mossieu Leydet
A cuisiner ses accusés !

Et maint'nant, c'est à chaque étage
L'invasion des canendriers !
M'sieu l'facteur arrive l'premier :
Il entr'ouv' sa boîte à cirage
Pour sortir avec précaution
L'almanach d'l'administration,
L'vieux canendrier légendaire,
Avec au dos, tout un fourbi,
Comm' pour el livret militaire ;
Un p'tit cod' pénal ben gentil,
Ousqu'on a soin d'nous fair' connaître
Qui gna quèqu' part un Biribi
Pour ceuss' qu'affranchit pas ses lettres :
Cent francs d'amend' ! Deux ans d'prison !
Boum ! servez chaud ! Merci d'l'occase !
Eh ben ! n'en v'là d'un horizon !

Mais c'te fois, c'est la mort sans phrase.
V'là l'pus terrible des enfants
Que l'Louvre ait porté dans ses flancs !
V là l'canendrier artistique,
Bell' Jardinière ou Plac' Clichy,
Avec sujets méthologiques...
Quéqu'chos' comm' des Botticelli
Qui s'raient peints à la mécanique !

D'autr's, y nous la font au tableau,
Et dans un décor bucolique,
S'amus'nt à nous monter l'bateau
D'eun' petit' scène à la Watteau :
Un berger auprès d'sa bergère
Avec toute eun' guirland' légère
De p'tits n'amours, pansus, joufflus,
D'un rose ému, d'un rose ed'crème.
A croir' que c'est Boug'reau lui-même
Qui n'a peint leurs petits tutus !
Et juste en d ssous des tourtereaux,
On peut lire en gros caractères :
Allez frèr's " ou " la Ménagère "
Et les prix courants d'leurs fourneaux

Ou ben des conseils hygiéniques,
Où l'on assure aux bons gogos
Que le quinquina Dubonnot
Est l'seul qui n'flanqu' pas la colique !!

. . . .

Pauvre Watteau ! pauvre Lancret !
Avec vos voyag's à Cythère,
Vos bois pleins d'amoureux mystères
Où s'égarent d'un pas discret
Les " Guimard " et les " Parabère ",
Vos marquis, l'épée en verrouil
Ou ben en quart de civadière,
Font d'la réclame aux cuisinières
Pour les nouill's " Rivoire et Carret "
Ou pour la maison " Olibet "
Dame ! il faut quelquefois aussi
Mêler l'agréable à l'utile.
En l'honneur de " Lefèvre Utile "
" *Qui biscuit utile dulci* ! "

Mais après c'délug' des chromos,
— Ah n'en j'tez pus ! j'en ai ma claqu' !
V'là maint'nant c'lui des almanachs :
El Mathieu d'la Drôme, el Vermot,
Et l'terrible Almanach " Hachette "
Avec ses douz cent mill' recettes
Pour fair' cuir' les haricots verts,
Et ses p'tits renseign'ments divers
Sur les chos's les plus disparates :
L'art de conserver les tomates,
L'âg' de Napoléon premier.
A la bataill' de Marengo,
Et combien d'temps qu'un escargot
Met pour monter un escalier.
La méthode qu'y faut adopter,
Pour sauver les fourrur's des mites,
La hauteur du Mont-Valérien,
La courbe du nez d'un Sémite
Comparée à cell' d'un Aryen,
D'après Monsieur Edouard Drumont...
Et tout ça, pour un franc cinquante,
Pour trent' pelos ! quoi ! pour errien !
Eune érudition épatante,
D'quoi fair' la barbe, non d'un chien,
Même à des n'académiciens :

Y a pas à dir', c'est rud'ment chouette !
Derlin din din ! Derlin din din !
C'est la dans' des cordons d'sonnette,
C'est l'jour de l'An, la Saint-Glin-glin !
Salut à l'almanach Hachette !

Dominique Bonnaud.

Chansons et Poésies à dire

A L'AN NOUVEAU !...

Bien que ton petit pied nous pousse
Sournoisement vers le tombeau,
Nous arrivons à la rescousse
T'acclamer, petit An nouveau !

Sur le bras qui tremble, alangui
De l'an moribond qui t'apporte,
Tu sembles un bouquet de gui
Fleuri sur une branche morte !

Petite année à peine éclose,
Enfant de mystère vêtu,
Dis-moi, dans ta menotte rose,
An neuf, que nous apportes-tu ?

Viens-tu par quelques lois heureuses
Donner aux gueux, sans toit, sans pain,
Mieux que de belles phrases creuses
Qu'il épelle en crevant de faim ?

Vas-tu, dans toutes nos cités,
Faire enfin, pour ta grande gloire,
Fleurir toutes les libertés...
Y compris celle aussi de croire ?...

Allons-nous, dans les cieux, aux voiles
Déchirés par tes doigts menus,
Voir surgir toutes les étoiles
Que des aveugles ne voient plus ?

Viens-tu pour éclairer tous ceux
Que la marche en avant irrite,
Mais aussi les fous dangereux
Qui vers l'avenir vont trop vite ?

Va-t-on, dans l'aube qui commence,
Sur un ordre par toi jeté,
Entonner dans un chœur immense
Un hymne à la fraternité ?

Bref que couves-tu, dans ton nid,
Pour la grande famille humaine ?
— Si c'est de l'amour, sois béni !...
Sois maudit si c'est de la haine !

THÉODORE BOTREL.

LA CHANSON DU JOUR DE L'AN

Le beau jour de l'an, pour l'enfance,
Est toujours un événement ;
De brimborions quelle abondance,
En échange d'un compliment !
Pour leurs dents fines, mieux rangées
Que les petites dents des rats,
Que de bonbons et de dragées !
Ils ont des joujoux à pleins bras !

L'arbre de Noël, cette année,
Avait déjà porté son fruit :
Jésus, sur votre cheminée,
Avait mis son présent, la nuit ;
Huit jours sont un siècle peut-être,
Pour vos petits gosiers d'oiseaux ;
Le jour de l'an, par la fenêtre,
Eclaire des présents nouveaux.

Chacun d'entre eux se précipite
Sur ses bonbons, sur ses joujoux,
Vingt fois les prend, vingt fois les quitte,
Glisse dessus, roule dessous...
A chaque fois qu'on vous embrasse,
C'est un déluge de cadeaux ;
Du pantin la ficelle casse,
Et Polichinelle a bon dos.

Un tambour derrière l'épaule,
Trompette en bouche ou fifre aux dents,
C'est un petit-fils de la Gaule,
Sabre au poing, et les yeux ardents.
Prends plutôt ce petit navire,
Ou cette bêche, ou ce compas !
Dans ton alphabet sais-tu lire,
Toi qui marches si bien au pas ?

Dans le jour pâle des mansardes,
Je vois des enfants demi-nus
Jouer avec de vieilles hardes,
De petits martyrs inconnus.
Enfants riches ! de leurs guenilles
N'ayez jamais peur en chemin :
Donnez-leur un peu de vos billes,
Et tendez-leur de votre pain.

PIERRE DUPONT.



 **M. Achille Millien** est né à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre), en 1838. Brillantes étude au lycée de Nevers. Dès 1860, il publie un recueil de poésies : *La Moisson*, très bien accueilli ; puis, *Chants agrestes*, les *Poèmes de la nuit*, que couronne l'Académie française. Successivement, *Musettes et Clairons*, *Légendes d'aujourd'hui*, *Voix des ruines* (rappel de prix de l'Académie) ; *Poèmes et Sonnets*, *Chez nous* (couronné par l'Académie) ; *Aux champs et au foyer*. Entre temps, il donnait des recueils de traductions : *Chants populaires de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro ; Fleurs de poésie*, morceaux traduits des poètes portugais ; *Les Chants oraux du peuple russe ; Ballades et Chansons populaires tchèques et bulgares ; Poètes néerlandais* (hollandais et flamands). Citons encore : *Petits contes du Nivernais*, *Etrennes nivernaises* pour 1895 et pour 1896 ; enfin les deux premiers volumes des *Chants et Chansons populaires du Nivernais*, avec les airs notés (couronné par l'Académie). Collaborateur de nombreuses revues (*Revue britannique*, *Revue de Paris*, *Correspondant*, etc.), il est membre correspondant de l'Académie royale espagnole, de l'Académie des sciences de Lisbonne, d'un grand nombre de Sociétés françaises et étrangères, commandeur, officier, chevalier de divers ordres. Achille Millien fonda, en 1896, la *Revue du Nivernais* qu'il dirige encore à l'heure actuelle.

POUR NOTRE TERRE

Tant que l'amour fervent du sol qui te vit naître,
Français, tiendra ton cœur par ces liens subtils
Dont chaque ancêtre a tour à tour tramé les fils,
Tu pourras rester libre et demeurer ton maître.

Là, sur le sol sacré, cent générations
Fixèrent les destins de leur progéniture...
Malheur au peuple ingrat dont la cité future
Veut s'asseoir sur l'oubli de ses traditions !

Aveugle qui ne voit ni le regard avide
Ni le ricanement de ses âpres rivaux,
Lorsque, sapant la base où fonder ses travaux,
Follement il s'expose à bâtir dans le vide !

Renier le terroir natal, c'est démentir
Le passé des aïeux, c'est renier la race,
C'est vouloir des défunts annihiler la trace,
Comme si tout en eux devait s'anéantir !

S'anéantir ? — Jamais !... Dans ce sol qui te porte,
De ceux qui t'ont formé la chair, le sang, les os
Ne restent point stagnants en infécond repos
La vie est née encor de leur substance morte.

Elle est dans cet épi, l'épi qui te nourrit ;
Elle est dans cette fleur, la fleur que tu respires ;
L'esprit des vieux Français, c'est lui dont tu t'inspires
D'instinct, pour t'éclairer, quand ton ciel s'assombrit,

De leur propre vertu s'accroîtra ta puissance,
Dans cette lutte sainte où, formidable enjeu,
Tes champs et ton foyer, tes amours et ton Dieu,
Clameront de détresse, au noble cri de France !

Invisibles, pourtant présents autour de toi,
Les anciens, dont tu dois être fier de descendre,
En ces jours du péril, t'aideront à défendre
Le bien qu'ils t'ont légué, leur honneur et leur foi...

Mais si tu veux, tenté par des rêves néfastes,
Te « libérer » brisant la chaîne aux anneaux d'or
Qu'un par un tes aïeux forgeaient hier encor,
Faite pour rattacher tes gestes à leurs fastes,

Et si, vers le progrès dont l'appel te séduit,
Tu crois marcher d'un pas plus rapide et plus ferme,
Quand le mot de Patrie à tes yeux est un terme
Hors d'usage et privé de tout sens aujourd'hui,

Si dans ton cœur succède à l'amour de la France
Ce vague et vain amour de tout le genre humain,
Qui frappe de torpeur énervante ta main,
Pour en faire tomber ton arme de défense,

Ah ! qu'entre tous, ils soient à jamais détestés,
Les jours que je prévois et que tu te prépares !...
— Entends-tu le galop des chevaux des Barbares ?
Esclave, tends le col : tes fers sont apprêtés !

ACHILLE MILLIEN.

La Terre Nationale

*Réponse à l'*__Internationale,__ *dédiée à* **tous** *les patriotes français.*

Poésie et Musique de THÉODORE BOTREL

Mt de Marche accélérée











même Il n'est sous le bleu fir_ma_ment Qu'une seu_le Ter_re qu'on aime Comme u_ne

se_con_de ma_man: ——— C'est la Ter _ _ re Na_ti _ o _

REFRAIN (en chœur)

_na _ _ le Qui de nos Morts est l'im_men_se tom_beau ———

— Pour gar_der ___ la Ter_re Na_ta _ _ _ le Soyons tous prêts à ris_

_quer no_tre peau. ——— Pour la Ter _ _ re Na_ti_o_na _ .



I

De même que, du fond de l'âme,
Nous n'aimons, d'un aveugle amour,
Que la vaillante et noble femme
Qui, jadis, nous donna le jour,
Dans l'univers entier, de même,
Il n'est, sous le bleu firmament.
Qu'une seule Terre qu'on aime
Comme une seconde maman :

II

C'est la Terre douce et féconde
Où la brise de Messidor
Fait onduler la Moisson blonde
Comme un Océan d'épis d'or ;
C'est la Terre où, tous les Automnes,
La vigne cuite au gai soleil
Verse, joyeuse, à pleines tonnes,
Au monde entier son sang vermeil!

III

C'est la verdoyante campagne
Qu'à Tolbiac sauva Clovis ;
C'est la Terre de Charlemagne
De Roland, du « bon Roy Loÿs » ;
C'est la Terre qui, déchirée,
Vit soudain bondir au rempart
Duguesclin, Jeanne-l'Inspirée
Et le fier chevalier Bayard!

IV

C'est la Terre des Henry Quatre
Des Turenne et des Grand Condé,
Des preux toujours prêts à se battre
Quand l'Honneur en a décidé ;
C'est la glèbe ardente et jalouse
Des Libertés de ses sillons :
La Terre qu'en Quatre-vingt-douze
Sauvèrent ses fils en haillons !

V

C'est la Terre de sang trempée
D'où la Grande Armée en fureur
Surgit, mûre pour l'Epopée,
A la voix de son Empereur ;
C'est la Terre, enfin mutilée
Par le plus brutal Ennemi :
La Pauvre Terre désolée
Dont le Chagrin n'est qu'endormi!

VI

....Et c'est Toi, Patrie adorable,
Que d'aucuns voudraient déserter,
C'est ton Drapeau qu'un misérable
Sur le fumier voudrait planter!
De peur que ces Iscariotes
Ne la vendent à l'Etranger
Cœur contre cœur, fils patriotes,
Entourons la Mère en danger !

REFRAIN



C'est la Terre Nationale
Qui de nos morts est l'immense tombeau ;
Pour garder la Terre natale
Soyons tous prêts à risquer notre peau !
Pour la Terre Nationale
Serrons nos rangs sous le même drapeau !





Les mousses de *La Bretagne* et leurs familles écoutant « Vas-y, du Mousse ! » au concert donné par Botrel à bord du vaisseau-école.

VAS-Y, DU MOUSSE !

Marche des Moussaillons de " La Bretagne "

Paroles et Musique de THÉODORE BOTREL

Allegro

PIANO

ff

SOLO

De bout en bout

mf

" Les Bonnes Chansons "

de notre France Y a des gas par mil_liers _ CHŒUR De bout en bout de notre France

Y a des gas par mil_liers SOLO Qui n'ont au cœur qu'une espérance Devenir fins ga_

_ biers CHŒUR Qui nont au cœur qu'une Espérance: Devenir fins ga_biers. ___

REFRAIN SOLO Vas_y du mousse Grandis et pousse Droit comme un peupli_er ___

Deviens d'abord bon é_co_lier CHŒUR O _ hé! *f* Et tu seras ga _ bier ___ CHŒUR Et



I

De bout en bout de notre France } bis
Y a des gâs par milliers
Qui n'ont au cœur qu'une espérance } bis
Devenir fins gabiers !

REFRAIN

Vas-y, du mousse !
Travaille et pousse
Droit comme un peuplier :
Deviens d'abord bon écolier
Et tu seras gabier ! (bis)

II

Quand l'écolier sort de la classe
Il court au bord de l'eau,
De ses leçons il se délasse
Dans son petit bateau.

REFRAIN

Vas-y, du mousse !
Et, sans secousse,
Apprends à godiller :
Tu deviendras fin timonier
Quand tu seras gabier !

III

Le moussaillon, tout l'été, rôde
De l'aurore au couchant
Et, quelquefois, fait la maraude
En passant dans un champ !

REFRAIN

Vas-y, du mousse !
Sans qu'on t'y pousse
Grimpe en haut des pommiers :
Tu grimperas dans les huniers
Quand tu seras gabier !

IV

Lorsque la pomme est bien foulée
Le cidre coule à flot,
Le moussaillon tend sa bolée
Comme un vieux matelot !

REFRAIN

Vas-y, du mousse !
Liche à la douce
Le pichet tout entier.
Car, seul, l'alcool est meurtrier
Lorsque l'on est gabier !

V

Le moussaillon croche ainsi l'âge
D'aller au bâtiment.
Il faut larguer le cher village
Et la tendre maman...

REFRAIN

Vas-y, du mousse !
Tends ta frimousse
Pour un dernier baiser.
C'est en chantant... pour moins pleurer
Qu'il faut appareiller !

VI

Sur la Bretagne *acquiers la Force*
Et l'Audace à la fois :
Dans le grand vent cambre le torse
Ainsi que les Gaulois !

REFRAIN

Vas-y, du mousse !
Narguant la frousse
Souque dur au métier :
Sois timonier, gabier, voilier
Et même canonnier !

VII

Que toujours batte en ta poitrine
Un cœur loyal et fort !
Maintiens l'honneur de la Marine
Même au prix de la mort.

REFRAIN

Vas-y, du mousse !
A la rescousse
Pour la France en danger
Et ne reviens dans tes foyers
Que couvert de lauriers !



Composition Hamonic.

LE COUTEAU

Les Chansons en Sabots
(2ᵉ Série)

Poésie et Musique
de THÉODORE BOTREL

CHANT

PIANO

Louré

ff

p

Sombre et las

Par don, Monsieur le Mé _ tayer

Si de nuit je dé _ range, Mais je voudrais bien sommeiller au fond de vot re grange? Mon pauvre a

Plus vite,

mf

G. ONDET, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

plus haut, franchement — al Coda

_ mi la grange est pleine Du blé de la mois_son: Donne-toi donc plutôt la pei_ne D'entrer dans

Triste et las — CODA

la mai_son. Mon — mi_ches Où planter leurs cou_teaux.

I

— « *Pardon, Monsieur le Métayer*
Si, de nuit, je dérange.
Mais je voudrais bien sommeiller
Au fond de votre grange.
— « *Mon pauvre ami, la grange est pleine*
Du blé de la moisson :
Donne-toi donc plutôt la peine
D'entrer dans la maison ! »

II

— « *Mon bon Monsieur, je suis trop gueux ;*
Qué gâchis vous ferais-je!
Je suis pieds nus, sale et boueux
Et tout couvert de neige!
— *Mon pauvre ami, quitte bien vite*
Tes hardes en lambeaux :
Pouille-moi ce tricot, de suite
Chausse-moi ces sabots ! »

III

— « *De tant marcher à l'abandon*
J'ai la gorge bien sèche :
Mon bon Monsieur, baillez-moi donc
Un grand verre d'eau fraîche
— *L'eau ne vaut rien lorsque l'on tremble,*
Le cidre... guère mieux :
Mon bon ami, trinquons ensemble;
Goûte-moi ce vin vieux! »

IV

— « *Mon bon Monsieur, on ne m'a rien*
Jeté, le long des routes;
Je voudrais avec votre chien
Partager deux, trois croûtes!
— *Si depuis ce matin tu rôdes,*
Tu dois être affamé :
Voici du pain, des crêpes chaudes,
Voici du lard fumé! »

V

— « *Chassez du coin de votre feu*
Ce rôdeur qui n'en bouge :
Etes-vous « Blanc? » êtes-vous « Bleu? »
Moi, je suis plutôt « Rouge »'
— *Qu'importent ces mots : République,*
Commune ou Royauté :
Ne mêlons pas la Politique
Avec la Charité! »

VI

... Puis, le Métayer s'endormit,
La mi-nuit étant proche...
Alors, le vagabond sortit
Son couteau de sa poche,
L'ouvrit, le fit luire à la flamme;
Puis, se dressant soudain,
Il planta sa terrible lame
Dans... la miche de Pain!

VII

Au matin-jour le gueux s'en fut
Sans vouloir rien entendre....
Oubliant son couteau pointu
Au milieu du pain tendre.
Vous dormirez en paix, ô Riches!
Vous et vos Capitaux,
Lorsque les Gueux auront des miches
Où planter leurs couteaux !!!





E. Hamonic.



Photo Ch. Martin.

ACCENTS DU LARGE

M. **Léon de Bercy** compte parmi les vétérans de l'Art poétique montmartrois... et français. S'est fait connaître au *Chat Noir* et a appartenu ensuite à la plupart des cabarets artistiques éclos depuis. A publié un très intéressant ouvrage : *Montmartre et ses chansons* où il a très consciencieusement tracé la monographie de tous les chansonniers qui se produisirent dans leurs œuvres dans les établissements de la Butte parisienne. On lui doit plus de douze cents chansons dans les genres les plus divers, ainsi qu'un certain nombre de pièces théâtrales, parmi lesquelles nous citerons le livret de *Feu de chaume*, mis en musique par André Colomb.

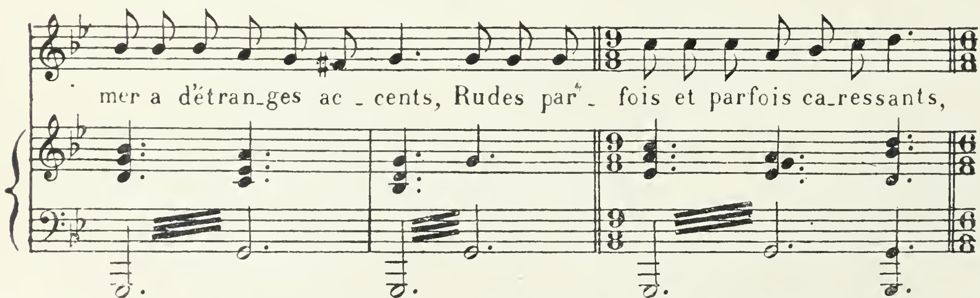
Poésie de
LÉON DE BERCY

A Madame BOTREL

Musique de
ANDRÉ COLOMB









-preint, en un su-bit frisson, De trou-bles ou d'es-pé-ran-ces. Au port quand tombe le se-rein Au-tour du lo-gis du ma-rin Ber-ceu-se, câ-line et tou-chan-te, A-fin d'endormir les pe-tiots, Sur des rhytmes doux et vieil-lots La voix du lar-ge, La voix du lar-ge chan-te.

Mais, dès que le mioche grandit
C'est un motif plus vigoureux que dit
Pour lui la marine brise :
C'est un appel tumultueux
Où le désir s'accuse impétueux
De l'embrassement qui brise :
C'est de l'élément indompté
Le cri d'auguste volonté
Qui vous étreint jusques à l'ame,
Un défi perfide et tentant
Qu'afin d'entraîner l'hésitant
La voix du large clame.

Et les gâs de côte y sont pris :
C'est pleins de joie et même de mépris
Qu'avec l'adversaire immense,
Dans un fracas de bruits discords,
Ils vont livrer le fougueux corps à corps
Qui sans cesse recommence.
Mais avant qu'ils l'aient maîtrisé,
L'invincible monstre irisé
Fait des profondeurs de son onde
Surgir les mortelles fureurs,
Et, pour engendrer des terreurs,
La voix du large gronde.

Alors, tandis qu'en maugréant
L'Homme-pygmée et l'Océan-géant
Luttent sans merci ni trêve,
Le souffle maudit des autans
Fait éclater les désespoirs latents
Sur la falaise et la grève.
Et les promises, les mamans,
En proie à d'atroces tourments,
Regagnent seules leur demeure !
Car, dans l'ouragan furieux
Qui dit le Flot victorieux
La voix du large pleure...



LE GUI

Mme Hugues Lapaire est la Muse, l'Egérie ! Sa musique tour à tour tendre, vibrante ou naïve est bien celle qui convient aux vers du poète. Berrichonne comme lui, elle s'est inspirée des vieux airs dont fut bercée son enfance et le secret du charme que nous trouvons à ses chansons d'un talent très personnel est, tout entier, dans le culte qu'elle a conservé de sa terre natale.

Elle suivit son mari dans ses tournées à travers le Berry, vers 1903, et fit applaudir une série de chansons toutes de charme, de douceur et d'originalité qui sont populaires aujourd'hui : *Le Gué, Colin et Colinette,* l'*Homme noir, J'en r'parlerons,* les *Breilleuses de chanvre,* la *Chanson du bouvier,* l'*Angélus,* le *Gui,* etc.

Musique de
Mme HUGUES LAPAIRE

Poésie de
HUGUES LAPAIRE







Retenu
f bien rythmé

C'est le Gui sa_cré des Gaulois Le rameau béni des vieux bardes Vé_nérons-le comme au - tre_fois Dieu nous gar - de!

p *p* *f*

I

Dans la forêt, lyre du vent,
Sur les grands chênes séculaires,
Du côté du soleil levant
Croît une plante légendaire.

II

Jadis, aux âges très lointains,
Des prêtres et des jeunes filles
Recueillaient, sur un drap de lin,
Le gui tombant sous leurs faucilles.

III

Et maintenant ce sont les gueux,
Au lieu du druide en robe blanche,
Qui cueillent la plante des dieux
Dans la houle des hautes branches.

IV

Demain l'an vieilli va finir
Et, par les faubourgs de la ville,
Les pauvres gens vont revenir
Avec les verts rameaux fragiles

V

Le gui! le gui, porte bonheur!
Chantent les gueux qui le promènent.
Dérision! car dans leur cœur
Il n'a germé que de la peine!

VI

Puisons notre force d'amour
Dans la sève de nos grands chênes.
Et vous tous qui souffrez, un jour,
Le gui fleurira sur vos chaînes!

REFRAIN

C'est le gui sacré des Gaulois,
Le rameau béni des vieux bardes.
Vénérons-le comme autrefois,
Dieu nous garde.



Chansons Humoristiques

V'là c'que c'est que l'jour de l'an

Chanson de DÉSAUGIERS

Chantée par M. GEORGES LAUNAY
dans les Tournées de " La Bonne Chanson "

Harmonisation de ANDRÉ COLOMB

Allegretto

CHANT

PIANO

Depuis que pour nous le jour luit, Un an suc- cède à l'an qui fuit Traçons d'une é - poque aussi belle aussi solen nelle L'ima_ge fi - dè - le Et qu'on s'é-crie en la voy-ant V'la c'que



Depuis que pour nous le jour luit.
Un an succède à l'an qui fuit;
Traçons d'une époque aussi belle.
Aussi solennelle,
L'image fidèle,
Et qu'on s'écrie en la voyant:
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Le soleil à peine a brillé,
Que tout Paris est éveillé :
A chaque étage on carillonne,
On reçoit, on donne,
On sort, on ressonne,
Chacun va, vient, monte et descend...
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Au lever de ce jour chéri.
Lolotte, qui n'a pas dormi,
Accourt recevoir la première
Six francs de son père,
Un dé de sa mère,
Un psautier de sa grand'maman...
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Parents brouillés, gens refroidis
Semblent redevenir amis :
Pour quelques livres mesurées
D'amandes sucrées,
Quelquefois plâtrées,
On plâtre un raccommodement...
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Voyez-vous cet homme de bien,
Marchandant tout, n'achetant rien!
Il tourne, il retourne, il approche,
Flaire chaque poche,
Accroche ou décroche,
Puis va plus loin en faire autant ..
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.

Chaque neveu vient visiter
L'oncle dont il doit hériter ;
Tous voudraient qu'il vécût sans cesse,
Mais sur sa richesse,
Réglant leur tendresse,
Ils l'étouffent en l'embrassant...
V'là c'que c'est que l'jour de l'An.



Bref, après force compliments,
Force souhaits force présents,
Chacun regagne sa demeure,
Puis au bout d'une heure
Fort souvent on pleure
Ses vœux ses pas et son argent...
V'là c'que c'est que l'iour de l'An.





Chanson de Jeu

Recueillie et harmonisée par Léo DANIDERFF



Le cavalier est le principal personnage de cette chanson de jeu qui paraît remonter au règne de Louis XV. La Marguerite est représentée par une fillette qui s'accroupit ou se met à genoux : *c'est la Marguerite dans sa Tour*. La Tour c'est son tablier ou sa jupe que ses compagnes lèvent au-dessus de sa tête et maintiennent en chantant, pendant que le cavalier tourne autour du groupe en désignant à chaque couplet, à partir du cinquième, une fillette représentant la pierre abattue; les fillettes, au fur et à mesure qu'elles sont désignées, se retirent du groupe et accompagnent le cavalier.

Allttomodto — Le Cavalier *mf* — 𝄋 Gaîment

CHANT — PIANO

Où est la Mar-gue-rite, oh! gai, oh! gai, oh! gai. Où est la Mar-gue-rite oh! gai mon che-va-lier? Elle

Le Groupe 𝄋

I

LE CAVALIER

Où est la Marguerite?
Oh! gai, oh! gai, oh! gai,
Où est la Marguerite?
Oh! gai, mon chevalier.

II

LE GROUPE

Elle est dans son château!
Oh! gai, oh! gai, oh! gai,
Elle est dans son château,
Oh! gai, franc cavalier.

III

LE CAVALIER

Ne peut-on pas la voir?
Oh! gai, oh! gai, oh! gai,
Ne peut-on pas la voir?
Oh! gai, mon chevalier.

IV

LE GROUPE

Les murs en sont trop hauts,
Oh! gai, oh! gai, oh! gai.
Les murs en sont trop hauts,
Oh! gai, franc cavalier.

V

LE CAVALIER

J'en abattrai un' pierre,
Oh! gai, oh! gai, oh! gai,
J'en abattrai un' pierre,
Oh! gai, mon chevalier.

VI

LE GROUPE

Un' pierre ne suffit guère,
Oh! gai, oh! gai, oh! gai,
Un' pierre ne suffit guère,
Oh! gai, franc cavalier.

VII

LE CAVALIER

J'en abattrai deux pierres,
Oh! gai, oh! gai, oh! gai,
J'en abattrai deux pierres,
Oh! gai, mon chevalier.
Etc., etc.





Les Korrigans

M. **Albert Larrieu**, auteur-compositeur, né à Perpignan en 1872. Fils du docteur Larrieu, avait été destiné à la médecine qu'il a quelque temps étudiée. Un penchant irrésistible pour la poésie et la musique lui firent abandonner l'amphithéâtre et le bistouri pour se consacrer tout entier à la chanson. Nous avons de lui plusieurs pièces charmantes : *Vieilles amours*, *Il n'est plus temps*, *Les Gitans*, *Baisers perdus*, en collaboration avec M. Jean Richepin, dont il est le filleul à la Société des auteurs-compositeurs; *La Jeunesse* en collaboration avec M. Nazare-Aga ; *Binious et Bombardes* et *Les Korrigans*, en collaboration avec Théodore Botrel, qui a décidé de cette vocation. Ce sont, en effet, les chansons de Botrel qui ont commencé à former M. Larrieu et qui ont fait de lui, comme il aime à le dire, « le disciple » enthousiaste du barde breton. Outre son réel talent de poète, M. Albert Larrieu a de fortes qualités en composition musicale. Ce qui le caractérise, c'est la recherche de la mélodie pure. Avec une harmonisation très simple, il arrive à trouver des effets très heureux. Nous donnons aujourd'hui une de ses meilleures œuvres : *Les Korrigans*. H. G.

Musique de ALBERT LARRIEU.

Poésie de THÉODORE BOTREL.

Allegretto — Pas trop vite

CHANT — PIANO

f — FIN

Sur la dune morne et grise Plus de bruit, Plus de bruit Quand la cloche d'une é_glise Sonne au loin la mi_nuit. A_lors dans la paix im_mense, Montent des bruits effrayants, Bretons

rall

Voici que com_mence La dan_se des Korri_gans! La bas près de la

pp

du_ne Dans les a_joncs bre_tons La nuit au clair de lune Les Korri_

Plus vite SOLO

_gans, d'un rythme prompt Les Korrigans dansent en rond. Dans les ajoncs bretons.

Plus vite

ff

f

I

Sur la dune morne et grise,
Plus de bruit, bis
Quand la cloche d'une église
Sonne au loin la minuit!
Alors dans la paix immense,
Montent des bruits effrayants,
Bretons voici que commence,
La danse des Korrigans! Au ref.

II

C'est Satan, le mauvais ange
Tout en feu, bis
Qui mène le bal étrange.
Blasphémant le Bon Dieu!
Quand voilà qu'Annik la blonde
Qui cherchait son amoureux.
Tombe au milieu de la ronde
Des lutins mystérieux!... Au ref.

III

Et l'horrible farandole
L'entraîna! bis
A l'aurore, elle était folle,
Pauvre Anna! pauvre Anna!
La nuit, fermez vos chaumières.
Jeunes filles de chez nous,
Et ne quittez pas vos mères.
Pour courir les rendez-vous!

REFRAIN

Là-bas, près de la dune,
Dans les ajoncs bretons,
La nuit au clair de lune,
Les Korrigans d'un rythme prompt,
Les Korrigans dansent en rond.
Dans les ajoncs bretons.

POÉSIE A DIRE

MATELOT

«...cette poésie fleure bon le Grand Large et celui qui l'a rimée n'a eu qu'à écouter la voix d'ancêtres marins qui, sûrement, revivent en lui.»

THÉODORE BOTREL.

C est toujours la tant vieille histoire
Et c'est toujours le même sort...
On leur dit : « la Mer, c'est la Mort ! »
Mais eux ne veulent pas y croire.

Quand ils dorment dans les lits-clos,
Près de l'âtre aux faïences claires,
Ils n'entendent pas les colères
Du vent qui gronde avec les flots.

Ils sont si petits! A leur âge
On ne sait rien, non, même pas
Que les pères, bien loin, là-bas,
Peuvent périr dans un naufrage!

Alors, dans le frêle berceau
Sur lequel la mère se penche,
Ils rêvent d'une rose blanche,
D'un papillon bleu, d'un oiseau.

Rêvez, enfants, mille chimères,
Sans rien connaître des chagrins
Qu'en hiver la mort des marins
Vient jeter dans le cœur des mères.

Dormez! rêvez dans vos berceaux!
Car l'enfant, comme l'herbe, pousse,
Et trop vite il devient le mousse
Qui grimpe au mât fier des vaisseaux.

Car, éployant l'aile des voiles,
Pierre ou Loïk, Yann comme Yvon,
Il est de ceux-là qui s'en vont
Sur les océans pleins d'étoiles.

Et comme il lance des refrains
A plein cœur, là-haut, dans la hune!
Chante, mon gâs, au clair de lune,
La bonne chanson des marins!

Car les matelots sont des braves;
Le gâs breton n'a jamais peur;
L'attente du destin trompeur
Est calme en ses prunelles graves.

Mais, s'il ne craint pas les dangers,
A l'engloutir la Mer s'acharne :
L'âme de la Mer ne s'incarne
Que dans l'âme des Naufragés...

. . . .

Temps clair... temps doux... bonne est la brise...
On reviendra gaîment au port...
— Mais non! le vent, soufflant plus fort,
Ebranle les mâts et les brise.

La nuit est lourde à l'horizon;
La lutte avec les eaux commence;
La Mer, qui bave de démence,
Mugit sa funèbre chanson.

Fureur de l'onde échevelée!
Fracas de l'orage éperdu!
Sur la mer, le vaisseau perdu
Se débat dans l'âpre mêlée...

Les voiles pendent sur le pont
Près des lambeaux de la mâture...
Le vaisseau roule à l'aventure...
Aucun signal ne lui répond...

Alors, sur la pauvre gabarre
C'est l'horreur suprême du sort;
L'homme est entraîné vers la Mort
Par la vague au rire barbare.

Mais le matelot furieux,
S'agrippe à la dernière planche'
Mais il attend la voile blanche
Et le salut mystérieux!

Pauvre fou!... La nuit est plus sombre ..
La « Gueuse » ne pardonne pas...
L'homme, étendant ses deux grands bras,
Se laisse aller sans bruit et sombre...

Et son linceul s'est refermé
Qu'il voit encor dans l'onde amère,
Près des cheveux blancs d'une mère,
L'or en fleurs du pays aimé.

Lorient. *EUGÈNE POLERT.*



Marcel Travers, que nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui à nos lecteurs, est un petit matelot de vingt ans qui a l'âme — et tout le métier déjà — d'un grand poète. Les vers ci-dessous sont les premiers édités de M. Travers, ils sont d'un style très pur, infiniment estimable, qui révèlent un penseur vigoureux et délicat à la fois.

A Théodore BOTREL.

LES GOELANDS

Ils s'en vont un à un, courbés sous la tempête,
De leurs ailes d'argent balafrant le ciel noir,
Tels des fantômes blancs sanglotant dans le soir
Ils s'en vont répétant leur chanson inquiète.

Sous les vents déchainés quand leur élan s'arrête,
Dans l'abime profond leur vol se laisse choir
Et, comme s'ils puisaient dans les flots plus d'espoir,
Ils remontent au ciel en redressant la tête...

Ainsi vont les vaillants, les forts, les résolus,
Ceux qui trainent des fers que leur âme a voulus,
Les apôtres fervents des doctrines nouvelles,

Et quand les préjugés soufflent en les narguant,
Ils plongent dans leur foi pour retremper leurs ailes
Et s'envolent plus haut chanter sous l'ouragan.

L'AGONIE DU SOLEIL

Le soleil agonise, accroupi dans son sang,
Comme un fauve blessé couché dans la lumière,
Et son flanc déchiré, sur la mer en prière,
Bave le flot vermeil qui le faisait puissant.

A le voir étendu sous le mal qu'il ressent
On croit qu'il va rugir une plainte dernière
Et dresser ses rayons ainsi qu'une crinière
Avant de s'écrouler dans le soir qui descend.

Et puis tout est fini... La voix de la tourmente
S'élève tout à coup et hurle d'épouvante,
Sonnant ses coups de gong dans le ciel révolté

Et l'astre qui s'éteint dans l'Océan tout rose
S'affaisse en savourant, comme avec volupté,
L'extase de mourir dans cette apothéose.

MARCEL TRAVERS.



PAR

Théodore BOTREL

○ ○ ○

PERSONNAGES

Le vieux JOB PRIGENT, 75 ans.
FANCH, son fils, 40 ans.
JEAN-LOUIS, son petit fils, 12 ans.
Le Docteur DERRIEN, 45 ans.
JEAN, surnommé JEAN-LA-GOUTTE, cousin de PRIGENT, 40 ans.

La scène se passe dans un village de la côte bretonne, de nos jours.

Un intérieur de marins-pêcheurs en Bretagne : à gauche, grande cheminée; à droite, lit-clos avec son banc-coffre; à gauche premier plan, une table; à droite premier plan, contre la table, un grand fauteuil de chêne sculpté; chaises, escabeaux, ustensiles de ménage ; un petit miroir au mur. Au fond, porte et fenêtres, larges ouvertes, et permettant de voir la grève et la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

JOB PRIGENT, JEAN-LOUIS

Au lever du rideau, le petit Jean-Louis, pâle, amaigri, les jambes frileusement enveloppées dans une couverture de laine, est assis dans le grand fauteuil de chêne, face au public; un oreiller soutient sa tête ; ses grands yeux cernés sont clos, mais il ne dort pas; un long frisson le secoue de temps a autre.

JOB, *plein de sollicitude, lui essuyant son front moite.* — Ça ne va-t-il donc pas mieux, mon p'tit gâs ?

JEAN-LOUIS, *lentement, d'une voix douce, oppressée.* — Hé là, non, grand-père !

JOB — Què qu'tu ressens comme ça ?

JEAN-LOUIS. — J'ai trop chaud quasiment qu'il me semble et pourtant je grelotte ; et puis j'ai comme qui dirait des bordées d'fourmies le long des jambes... et dans la moelle des os itou !

JOB, *essuyant une larme en cachette.* — Mon pauv'tit gâs !

JEAN-LOUIS. — Et puis j'étouffe, si vous saviez !... et c'est ça qu'est le plus endêvant : entendre le Noroît qui souffle et chante sur la côte et ne pas pouvoir en avaler tant seulement une goulée !

JOB, *à part, navré.* — Les mêmes paroles que disait sa défunte mère !

JEAN-LOUIS. — Grand-père ! ouvrez la porte et les fenêtres, en grand, que je respire un peu mieux.

JOB, *regardant la porte et les fenêtres déjà ouvertes.* — Mais...

JEAN LOUIS — C'est-t-il donc qu'elles seraient déjà ouvertes ?

JOB, *vivement.* — Non, non : je vas les ouvrir ! (*Il va au fond et fait semblant de rouvrir porte et fenêtres.*)

JEAN-LOUIS. — Ah ! bon !... elles étaient closes... Je me disais aussi... C'est donc pour ça que j'étouffais !

JOB. -- Oui, mon p'tit gâs, c'était pour ça ! Là ! te sens-tu mieux ?

JEAN LOUIS. — Oui... qui me semble !

JOB. — J'ai fait dire à M. le Docteur de venir te voir, en passant.

JEAN-LOUIS. — Ah ! tant mieux ! Je l'aime tout plein, moi, c't'homme-là !

JOB. — Moi itou ! Il a été si bon, si dévoué Pour ta pauv' maman !

JEAN-LOUIS, *se signant.* — Dieu ait son âme !

JOB. — Sûr qu'il l'aurait sauvetée, la pauv' dolente, si l'on avait point attendu si longtemps avant que d'appeler le guérisseux !... La faute au cousin Jean qui disait tout le temps comme ça : « Laissez donc ! ça ne sera rien ! une bonne goutte d'eau vulnéraire et il n'y paraîtra plus ! »

JEAN-LOUIS. — Ah ! l'cousin Jean ! Pour c'ti-là, ya que la « goutte » qui compte !... même qu'on l'a surnommé « Jean-la-Goutte » dans le canton !

JOB. – Et le plus malheureux c'est que ton

brave homme de père n'écoute que lui! Tout ce que dit le cousin Jean c'est comme qui dirait la messe et l'évangile, quoi! ya plus qu'à dire : Ainsi soit il!

Jean-Louis. — Sont point rentrés de la Mé encore, ni l'un ni l'autre, à c't'heure?

Job. — Que si, donc! J'ons vu leur batiau mouiller dans le port v'là ben déjà une heure pour le moins.

Jean-Louis. — Sûr que depuis ce temps-là ils sont au débit!

Job. — Hélas! j'en ons peur!

Jean-Louis. — Et qu'ils vont rallier la maison, en louvoyant, soûls-perdus tous les deux...

Job. — Si la pêche a été bonne, oui; mais j'suppose pas : la Mé semblait dure aujourd'hui!

Jean-Louis. — C'est peut-être tant mieux!...

Job. — Peut-être! Dire qu'on en est arrivé là! à se dire des fois comme ça : si l'poisson n'a point donné, ma foi, c'est tant pis tant mieux! On se serrera le ventre dans les chaumières v'là tout, mais du moins les hommes reviendront chez eux avec toute leur raison! Les gosses se passeront d'souper, peut-être ben, mais les femmes se passeront de disputes... et de coups de poing! .. Et tout le long de la côte, c'est itou!

Jean-Louis. — Ya cor de bonnes gens tout de même, grand-père, qui ne sont « bus »... que tous les dimanches!

Job. — Oui sûr, y en a encore... mais ils deviennent de plus en plus rares! Ah! la sale « goutte »! la sale « goutte »! M. le Recteur a ben raison de dire que c'est une inventaison du diable! Ya que le Cornu, vois-tu ben, ya que lui qu'a pu inventer c't'engeance-là!...

SCÈNE II

Les Mêmes, le Docteur

Le docteur, *qui est entré sur les dernieres paroles du vieux Job.* — Laissez donc le diable tranquille, père Job! Quand il s'agit de faire son propre malheur, allez, l'homme n'a besoin ni des conseils, ni de la collaboration du démon : il s'en charge bien tout seul.

(*Il se débarrasse de son caban et de sa casquette de médecin de la flotte.*)

Job, *s'empressant pour l'aider.* — N'empêche, docteur, que c'est lui, le Mauvais, qui souffle sur le punch, pour l'attiser!... et que pendant qu'il flambe, il doit s'frotter ses pattes griffues et qu'ses cornes doivent se redresser d'orgueil...

Le docteur — ... Et sa queue doit frétiller d'allégresse, c'est entendu! Dame, dites donc, que de bonnes recrues l'alcool lui fournit! Au second verre de « goutte » pfutt' toutes les vertus s'envolent du cœur de l'ivrogne, au cinquième verre, hop-la! tous les vices y pénètrent!... (*en tâtant le pouls à Jean-Louis*) Comment va l'enfant, aujourd'hui.

Job, *désolé.* — Pas fort a c'qu'il parait!

Jean-Louis. — J'étouffe, Monsieur le docteur!

Le docteur. — A-t-il essayé de marcher un peu?

Job. — Oui, mais, pauvre de nous! ses jambes ne supportent plus le poids de son corps : à croire qu'elles sont quasiment en étoupe quoi!

Le docteur. — Il était cependant bien mieux, avant-hier!

Job. — L'étouffaison l'a repris hier au soir.

Jean-Louis. — La faute à l'oncle Jean, peut-être ben, car j'ons recommencé à souffrir depuis sa dernière visite.

Le docteur. — Comment ça? Voyons, explique-toi!

Jean-Louis. — Voilà : j'vas vous dire la vérité vraie. Hier au soir, il est entré nous bonjourer en revenant de la pêche... et comme nous étions seuls, tous deux, il a voulu, à toutes forces, trinquer avec moi.

Le docteur. — Hein? Quoi? T'as bu de la « goutte »?

Jean-Louis. — Oh! non! J'aurais point accepté vu que vous me l'avez si tellement défendu! C'était du « confortant », du « remontant », du « pour l'appétit » qu'il disait; une médecine, quoi!... même que c'était béni.

Le docteur. — Béni!...

Jean-Louis. — Oui y avait comme ça une belle image d'église dessus la bouteille .. qui s'appelait que j'me rappelle du « Byhr Saint-Corentin »... ainsi!

Le docteur. — Mais, mon pauvre enfant, l'apéritif — car c'était de l'apéritif — c'est pis que l'alcool pur que l'on te faisait boire dès ton berceau... ou presque! Le diable sait de quelles herbes funestes, de quels mélanges corrosifs, de quelles couleurs infâmes certains industriels composent leurs breuvages maudits. Et ils ont parfois l'audace de les baptiser ensuite d'un nom sacré pour inspirer confiance aux faibles d'esprit et permettre ainsi aux femmes, aux adolescents, aux enfants même, de s'intoxiquer petit à petit sous couleur de stimuler leur appétit ou de recouvrer des forces disparues. Ton cousin Jean est un fou... ou un misérable, entends-tu? Et tu n'es, toi, qu'un petit sot, qu'un méchant malade qui n'écoute pas son docteur et qui, par conséquent, ne veut pas guérir!... De l'apéritif!! Que je t'y reprenne encore à déguster des apéritifs!

Jean-Louis, *pleurnichant.* — Je savais-t-y.

moi ! Je pouvais-t-y me méfier d'un quelqu'un de ma parenté !

JOB. — Oui, puisque je te l'ai déjà dit plus de cent fois : le cousin Jean c'est un nuiseux, une bestiole de malheur, un oiseau de mauvaise ordure, quoi ! sauf votre respect !

JEAN-LOUIS. — Mais je pouvais-t-y me méfier de M. Saint-Corentin ? Même qu'avant d'boire j'ons fait le signe de la croix... Ainsi !

LE DOCTEUR, *désarmé, souriant.* — Allons ! allons ! ne pleurniche pas, va ! Mais que cela te serve de leçon !

JEAN-LOUIS. — Sûr, oui, Monsieur le Docteur, c'est ben juré, allez !

LE DOCTEUR. — Ben juré ! ben juré !... Pourvu que tes serments, mon pauvre petit gâs, ne soient pas, déjà, des serments d'ivrogne ! (*Eclats de voix et rires au dehors.*)

JOB. — Voilà nos gaillards !

SCENE III

LES MÊMES, plus FANCH et JEAN-LA-GOUTTE.

JEAN-LA-GOUTTE, *un litre de cognac sous le bras ; il a un gros nez très rouge ; trogne très enluminée.* — Salut tertous !

FANCH, *jetant des engins de pêche dans un coin.* — Salut !

JEAN-LA-GOUTTE. — Ça va bien, vieux Job ?

JOB, *grognon.* — Non ! Ça ne va point !... Et vous autres ? Ça va plutôt trop ben à c'qu'il paraît !

JEAN-LA-GOUTTE. — Dame ! quand le poisson donne... on a le cœur plein d'aise...

FANCH. — Le gousset plein de gros sous...

LE DOCTEUR. — Et les soutes pleines d'alcool !

JEAN-LA-GOUTTE. *à Job et à Fanch.* — Ah ! le r'bouteux est là ? J'vire de bord. (*Il remonte.*)

FANCH, *l'arrêtant et le ramenant en scène.* — Reste donc ! (*Au docteur.*) Bonjour, M'sieur l'Docteur ! J'vous voyais point embossé qu'vous étiez derrière le petit gâs ! Vous l'avez-t-y « sculpté » ? Què qu'vous en dites ?

LE DOCTEUR. — Rien ! (*A Jean-Louis.*) Respire lentement, profondément.

JEAN-LOUIS. — J'voudrais ben, Monsieur le Docteur, mais j'peux point !... J'étouffe que je vous dis !

JEAN-LA-GOUTTE. — C'est autant dire quasi-défunt, quoi ! — Pardine ! vous ne l'confortez point. Vous entendez, médecin ? Il faut du confortant !

LE DOCTEUR. — Garde tes conseils pour toi, imbécile ! et tâche de ne plus empoisonner cet enfant, en cachette, ou, sinon je t'fiche les gendarmes au derrière moi, tu entends ?

FANCH — Hein ? Quoi ?

JEAN-LA-GOUTTE, *démonté.* — Què qu'vous voulez dire comme ça ?

LE DOCTEUR. — Tu le sais bien ce que je veux dire ! Mais que je t'y reprenne encore à donner de l'alcool, de l'apéritif, à mon petit malade et... je ne te dis que ça !

JEAN-LA-GOUTTE, *à part.* — Est-il bavard c'moussaillon-là ! (*Haut.*) J'ons plus l'droit d'donner des douceurs à mon n'veu, moi, à c't'heure?

LE DOCTEUR. — Tu appelles cela des douceurs, toi !

JOB. — Monsieur le Docteur a raison. Au reste, suffit ! je suis là itou, moi... et je ferai bon quart devant, bon quart derrière !

JEAN-LA-GOUTTE. — C'est bon ! c'est bon ! Je vois que je suis de trop ici. J'vire de bord ! (*Même jeu que plus haut*).

JOB ET LE DOCTEUR. — Bon voyage !

FANCH, *même jeu, à Jean-la-Goutte.* — Mais non ! mais non ! T'offusque donc point, cousin ! T'es chez toi, ici puisque t'es chez moi, et puisque t'es chez toi personne n'a le droit de t'y affronter !... (*Colère.*) Personne ! Vous entendez, l'ancien ?

JOB. — J'entends ! j'entends ! et je me dis comme ça que si tu avais toute ta raison tu ne me parlerais pas sur ce ton-là, mon pauv' gâs ! Tu m'fais de la peine, vois-tu ben... et demain matin t'en auras tout le premier de la r'pentance !

JEAN-LA-GOUTTE. — Ben quoi ! on est gais !... c'est-y plus permis ?

JOB. — Non, point ici, devant un souffrant qu'est en angoisse !... et faut être un sans cœur, un sans-foyer comme toi pour ne point l'sentir sans qu'on te le dise !

JEAN-LA-GOUTTE, *même jeu que plus haut.* — C'est bon ! c'est bon ! J'vire de bord !

FANCH. — Tu nous embêtes avec ton « j'vire de bord » !

JEAN-LA-GOUTTE. — Kenavo (1) !

FANCH, *le rattrapant par sa vareuse.* — Dis donc !... laisse la bouteille au moins si tu lèves l'ancre. (*Il la prend.*)

JEAN-LA-GOUTTE, *sans la lâcher.* — Elle est t'y à toi ?

FANCH. — Autant qu'à toi, toujours, puisqu'on fait la pêche de compte à demi... et que l'mareyeux nous a dit d'partager ! (*Il arrache la bouteille et la pose sur la table.*)

LE DOCTEUR. — Si ça ne fait pas pitié! Dire qu'il y a encore des usiniers et des mareyeurs assez coupables pour payer les pêcheurs avec de l'alcool! Parole! c'est donner, sciemment, un encouragement à la débauche, une prime à l'ivrognerie !

(1) Adieu !

JEAN-LA-GOUTTE. — Ben parlé!.. Ah! qu'vous avez donc raison, Docteur!... Quand on pourrait si ben l'acheter soi-même, au débit, c'te « goutte »-là... en sortant de chez l'usinier!

LE DOCTEUR. — Ce serait, sûrement, moins immoral, en tout cas; et puis il y a des marins-pêcheurs — j'en connais — qui passeraient devant l'auberge sans s'y arrêter; tandis qu'avec de pareils procédés c'est la bouteille forcée: on vous la glisse sous le nez, dame... vous la buvez!

JEAN-LA-GOUTTE. — Ben parlé!... on l'a... on va la boire! (*A Job.*) Amenez les verres, Cozic (1).

JEAN-LOUIS. — J'étouffe!

LE DOCTEUR, *à Job.* — Donnez-moi donc de l'eau que je prépare une potion calmante à cet enfant... Votre victime à tous les trois!

TOUS. — Hein? (*Job donne un verre au Docteur; Fanch en met trois autres de même forme sur la table.*)

LE DOCTEUR. — Oui, puisqu'il faut vous le dire et vous mettre le doigt sur la plaie!... Oui, père Job, si vous n'aviez pas bu quelques verres de trop, par-ci par-là, dans votre jeunesse, votre fils n'aurait sans doute pas pris tant de goût, lui-même, à la boisson, plus tard! Oui, mon pauvre François, si tu n'avais pas été l'ivrogne fieffé que tu as toujours été, ta femme serait peut-être encore de ce monde, d'abord...

JEAN-LA-GOUTTE, *ricanant.* — Avec cela que la cousine se gênait elle-même pour lever le coude...

LE DOCTEUR — Dame oui, comme les autres, pour oublier et par colère et par dépit les soirs de disputes et de batailles... Aussi le résultat: (*Montrant en cachette le petit Jean-Louis*) Voilà!

JEAN-LOUIS. — Oh! j'étouffe!

LE DOCTEUR, *qui tout en parlant a préparé une potion, la donnant à Jean-Louis.* — Bois, mon petiot; (*Tout en le faisant boire*) et si je tire d'affaire cet enfant rachitique, scrofuleux et même un peu cardiaque — et je le tirerai d'affaire, je le veux — et s'il se marie à son tour, plus tard, songez un peu à ce que sera sa descendance!

JOB. — Hé là! c'est vrai tout de même qu'y a peut-être un peu de notre faute!

JEAN-LA-GOUTTE. — Ben parlé!.. mais on a toujours bu... et les « anciens » solides comme le père Job ne manquent pas chez nous!

LE DOCTEUR. — Le passé fut bon, le présent est triste, l'avenir est inquiétant Je suis médecin de marine démissionnaire, moi qui vous parle, et je puis discuter en connaissance de cause. Allez donc demander aux matelots d'aujourd'hui la sûreté de coup d'œil, la décision, l'agilité que l'on demandait, hier, aux gabiers de la vieille « marine en bois » quand il fallait courir sur les enfléchures des frégates, grimper aux agrès, carguer les huniers, glisser le long des cartahuts, s'agripper pieds nus aux étais avec l'adresse d'un baladin et la prestesse d'un écureuil! Vous me direz qu'aujourd'hui, à bord de nos « bouilleurs d'eau » ce n'est plus de l'adresse et du nerf qu'il faut, mais du muscle. Eh bien! interrogez les vieux officiers et tous vous diront qu'à certains travaux de force où vingt hommes suffisaient il y a quinze ans il en faut quarante à présent! Le courage est le même, parbleu! et la bonne volonté aussi, et vienne un coup de chien, le marin de France sera encore le premier du monde, c'est entendu!.. Mais l'alcool peu à peu pénètre dans les veines, se glisse jusqu'aux moelles, préparant les voies à la tuberculose implacable; les mains tremblotent imperceptiblement, les pieds hésitent, et nous autres, médecins et majors, après chaque conseil de révision, nous en arrivons à nous demander avec épouvante si, d'ici deux ou trois générations, nous aurons encore des soldats et des marins à envoyer dans nos casernes et à bord de nos cuirassés d'escadre!

JEAN-LA-GOUTTE. — Ben parlé!.. mais qué qu'ça fait? Puisqu'on va être tous frères et que les peuples ne se taperont plus jamais dans le nez!

LE DOCTEUR. — Oui, mon bonhomme, récite voir les belles phrases sonores, parce que bien creuses, que tu as lues, ce matin, dans ton journal, et puis compte dessus et bois de l'eau... ça te vaudra mieux que de boire « la goutte! » Jette ensuite les yeux sur les voisins. Regarde l'Allemagne brutale et l'Angleterre orgueilleuse et vois si elles songent à désarmer, ces deux-là! Et regarde plus loin encore: vois les Jaunes triomphants parce qu'ils sont vertueux et sobres; regarde l'Amérique travailleuse et formidable et dis-toi bien ceci qui est fatal: c'est que ta Patrie, si l'on n'y prend garde, un jour prochain, sera forcée d'amener son pavillon devant ces nations solides et disciplinées! Et cela, pourquoi? Parce que nous aurons eu trop de ricaneurs dans nos journaux, trop de bavards dans nos parlements... et trop de buveurs dans nos cabarets!

JEAN-LA-GOUTTE. — Bien parlé!... Mais, bonsoir, que ça donne-t'y soif de vous entendre!... Verse, François! (*On emplit trois petits verres.*)

JOB. — Vous parlez des étrangers, Docteur? Avec ça qu'ils se privent de boire, les gaillards, à ce qu'on raconte! Et sans aller si loin, je vous assure ben que les camarades de pêches, aux Bancs, nous rendraient peut-être core des points sur ce chapitre-là! Faut voir les Flamands humer leur genièvre, les Normands leur calvados... sans cracher sur l'absinthe, à l'occasion, du reste, ni les uns ni les autres!

---

(1) Petit vieux.

LE DOCTEUR. — Qu'est ce que cela prouve ? Que le mal est plus grand qu'on ne le suppose et voilà tout! Est-ce une raison pour ne pas se soigner? Parce que notre voisin agonise dans son lit, allons-nous attendre qu'il soit mort tout à fait pour aviser aux moyens de nous guérir, si la même maladie nous tourmente et nous chavire?

JEAN-LA-GOUTTE. — Ben parlé!... Ah! que vous avez donc raison! soignons-nous!.. A la tienne, Fanch! à la vôtre, Coz (1)! (*Il pose un verre devant Job qui n'y touche pas.*) On n'vous en offre pas, Docteur?

LE DOCTEUR, *haussant les épaules.* — Vous parliez des grandes pêches, père Job?... Combien avez-vous fait de campagnes?

JOB. — Douze à Terre-Neuve et dix à Islande!

LE DOCTEUR. — Eh bien! faites-nous voir un peu le compte des goélettes que vous avez vu couler sous vos yeux, le compte des doris que vous avez vu s'éloigner dans la brume pour ne plus revenir, le compte, enfin, le compte innombrable des braves matelots qui dorment pour éternellement, là-bas, sous les flots glacés du pôle, « péris en mer » la plupart parce qu'ils n'avaient pas su résister à l'attrait menteur de s'arrimer dans les soutes quelques boujarons d'eau-de-vie! Est-ce vrai, père Job? Voyons, dites un peu si j'exagère!

JOB, *hochant la tête.* — Fait friot, là-bas, dans la brume et dans la neige fondue; quand la morue donne — et c'est pas toujours — faut en profiter et tirer jour et nuit sur les lignes... et, dame! Qué que vous voulez? un boujaron d'goutte, de temps en temps, ya pas à dire, ça tient éveillé et ça réchauffe!

LE DOCTEUR. — De bonnes soupes et des boissons chaudes seraient préférables...

JOB. — Ah! ouiche! on a ben le temps d'faire chauffer tout ça!

LE DOCTEUR. — Je le sais bien, parbleu! que le temps manque; aussi faudrait-t-il un homme à bord qui ne s'occuperait que du nettoyage du « poste » et des couchettes et que de la popote des hommes, exclusivement. Qui songe à prendre cette mesure, si pratique et si humanitaire? Personne! Il ne manque pourtant pas, le long de nos côtes, de marins estropiés, de réformés encore solides qui ne demanderaient pas mieux que d'être les servants de leurs camarades .. Et tout le monde y trouverait son compte... à commencer par les armateurs!

JEAN-LA-GOUTTE. — Ben parlé! Ça c'est une idée fameuse, par exemple! Encore un verre, François, à la santé de c't idée-là!! (*Ils boivent.*)

JOB. — Sûr, c'est une fameuse idée... mais pourquoi donc qu'on ne nous parle jamais de toutes ces choses-là?

LE DOCTEUR. — Mais, pauvres amis! parce que le tiers des gens qui vous entourent son intéressés à votre intoxication, que le reste est composé d'indifférents ou d'ignorants aussi coupables les uns que les autres. Ah! si ces derniers parcouraient incessamment le pays, comme je le fais, pénétraient dans les chaumières, interrogeaient les misères qui se cachent au fond des vieux lits-clos de chêne sculpté, écoutaient les confidences désolées des épouses et des mères, comme ils maudiraient leur scepticisme et rougiraient de leur ignorance!... Quant aux autres...

FANCH. — Aux intéressés qu'vous dites... Yen a donc?

LE DOCTEUR. — Sûr, qu'il y en a! quand ça ne serait que les débitants qui vous vendent l'eau-de-mort et que les politiciens, cabaleurs et candidats, dont ils sont les meilleurs agents électoraux! .. Mais c'est-à-dire que si l'on avait un peu de logique et de franchise ce n'est pas sur les tables des mairies, mais sur les comptoirs des cabarets que devrait trôner l'urne électorale, les jours de vote!

FANCH. — Minute! minute! Voudriez-vous dire, par hasard, que le suffrage universel est pas une grande chose...

LE DOCTEUR. — Pas compris de cette façon!...

JEAN-LA GOUTTE. — Est ce qu'on n'est pas des électeurs qui... qui... des électeurs pleins...

LE DOCTEUR, *riant.* — Des électeurs pleins... oui... c'est ce que je vous reproche!

JEAN-LA-GOUTTE. — Espérez!... pleins de... dignité dans le... dans la...

LE DOCTEUR. — Ah! je te conseille de parler de dignité, toi, Jean-la-Goutte! toi qu'on mène toujours au scrutin, les soirs d'élection, soûl-perdu, dans une brouette!!! Et tu n'as pas besoin d'en être fier, va, t'es pas le seul! D'un bout de la France à l'autre bout, c'est pareil! Le « Lion populaire » ne dessoûle pas durant ces jours grandioses... qu'il s'agisse d'élire un aristo de la droite, un bourgeois du centre ou un socialo de la gauche!

JOB. — Dame... faut ben se défendre!

LE DOCTEUR. — Oui, faut se défendre... et c'est toujours la même chose! Tout le monde parle de mettre bas les armes, mais personne n'ose commencer le désarmement. « Plus de guerre! » disent les uns; « Plus d'alcool! » disent les autres. . et dans les fonderies, et devant les comptoirs des estaminets on ne cesse de commander des canons!

(*A suivre*)

(1) Vieux.

Février : Fleur-de-grèves



Le dolent chardon bleu des grèves
Charme les yeux, blesse les doigts ;
Marins d'Arvor, tels sont vos rêves :
Doux et tragiques à la fois.

Botrel

Dessin de E. Nicord.

Jeune Fille de Pont-l'Abbé

Composition de E. Hamonic.

FRÉDÉRIC BÉRAT

La gloire littéraire tient parfois à peu de chose. Frédéric Bérat l'a obtenue et gardée avec trois couplets de *Ma Normandie*.

Ce n'est pas d'ailleurs que cette gloire soit imméritée; le chansonnier normand la mérite à certains égards, ne serait-ce que pour la physionomie malicieuse mais sympathique qu'il donne au paysan cauchois, d'ordinaire assez mal traité.

Frédéric Bérat est le chansonnier charmant, sans emphase et sans trivialité, d'une Normandie heureuse, un peu arcadienne, romanesque plus que romantique; paisible sous ses pommiers, de mœurs douces et hospitalières, aimant le cidre pur et y puisant l'attendrissement sentimental joyeux, entreprenant sans grossièreté; tout juste assez réaliste pour qu'on ne puisse la taxer d'imaginaire, mais enveloppée en même temps et atténuée de toute la fraîcheur et de toute la délicatesse d'âme de l'honnête chansonnier à qui les vigoureuses passions semblent être restées étrangères.



FRÉDÉRIC BÉRAT
(D'après le tableau de Tony Johannot.)

Frédéric Bérat est né à Rouen, en 1801, de négociants estimés et habitant 23, rue Saint-Etienne-des-Tonneliers. Selon l'usage, il fut mis en nourrice dans un joli village cauchois, la Rue-Saint-Pierre; c'est là sans doute qu'il s'emplit d'abord les yeux de ces tableaux rustiques, de tous ces détails de la vie de ferme qui lui sont restés si familiers qu'il en parle comme de choses très connues.

Il conservera lui-même de cette vie lente et heureuse observée dès lors l'allure un peu nonchalante, la bonhomie qui ne heurte jamais, la résignation sereine, le ton un peu solennel dans sa jovialité, ce qui est encore bien normand.

Sans ambition, Bérat se laissa vivre; il avait fini par obtenir, ou plutôt ses amis lui avaient obtenu, une petite place de 1 200 francs à la Compagnie du gaz, à Paris. Il s'en contentait, entouré d'ailleurs de collatéraux charmants et d'amis hospitaliers, comme Alphonse Karr. Il avait la notoriété et la sympathie; il ne fut malade que pour mourir le 2 décembre 1855, jeune encore, mais sans décrépitude.

Le petit chef-d'œuvre de Bérat, c'est *Ma Normandie*: cette romance porte bien sa date de 1836. Bérat la composa sur le bateau *La Normandie*, en revenant, par la Seine, du Havre à Rouen, après une villégiature chez Alphonse Karr, dans sa villa des Guêpes, à Sainte-Adresse, où il allait assez souvent faire d'interminables parties de boules et perdre un nombre fantastique de cigares.

Ma Normandie devint très vite populaire: 40.000 exemplaires s'envolèrent comme des

feuilles de hêtre au mois de novembre.

En 1852, un recueil des chansons de Bérat fut publié par Curmer, à Paris, avec des illustrations de Raffet, Tony Johannot, Célestin Nanteuil, etc.

Ces chansons sont simplettes de rimes, mais exquises souvent de pensées et de sentiments. Elles sont gaies, alertes, un tantinet friponnes, mais toujours honnêtes; quelques-unes, franchement jolies d'une tonalité d'octobre attiédi et apaisant!

C'est *la Lisette de Béranger*, *le Marchand de chansons*, *Jean le Postillon*, *la Noce à mon frère André*. *Fanchette*. *Bérénice*, *la Petite Toinette*, *Dieu n'a pas deux familles*, etc.

Faut-il citer les trois couplets (car il n'y en a que trois. la question qui fit litige est aujourd'hui tranchée), de la romance universellement fredonnée qui s'appelle *Ma Normandie?*

Quand tout renaît à [l'espérance
Et que l'hiver fuit loin [de nous,
Sous le beau ciel de [notre France
Quand le soleil revient [plus doux,
Quand la nature est [reverdie,
Quand l'hirondelle est [de retour
J'aime à revoir ma Nor-[mandie,
C'est le pays qui m'a [donné le jour!



Par ces douces chansons, que partout on renomme,
Si *Bérat* a toujours le succès le plus grand,
C'est qu'en qualité de Normand
C'était à lui, de droit, que revenait la pomme!

Portrait-charge de Frédéric Bérat, par Benjamin (1845).

Puis vient le second couplet, qui faisait d'autant plus sourire Alphonse Karr que Bérat le chantait avec plus de gravité; avec, dans les yeux, comme la vision de lointains pays entrevus :

J'ai vu les monts de l'Helvétie,
Et ses chalets, et ses glaciers, etc.

C'est qu'en effet personne ne fut moins voyageur que Bérat ni plus casanier. Bérat, quand il revoyait avec attendrissement sa Normandie, ne revenait pas de très loin. Ses grands voyages ne le menaient guère qu'à Sainte-Adresse, à la pointe de la Hève, ce qui, à certains points de vue, peut paraître d'ailleurs le bout du monde, et. quand il était arrivé là, il y vivait plus en bon bourgeois qu'en artiste. Il ne trouvait presque jamais le temps de descendre jusqu'à la mer, pour admirer les horizons marins ou ces couchers de soleil qui sont si beaux en septembre sur l'estuaire de la Seine. Mais Bérat portait en lui-même sa mélancolie discrète, et, quoiqu'il n'eût point vu Venise, il sentait bien qu'il avait vu déjà pas mal de choses qu'il ne reverrait point, et il chantait son troisième couplet :

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir.
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour!

Ce couplet est-il assez de son époque? Sent-il assez son Louis-Philippe et ne peint il pas bien Bérat tout entier, chantant au dessert. dans le silence et sous les signes entendus des vieilles personnes qui se remémorent et chuchotent?

Bérat, tout Parisien qu'il fût devenu, n'avait pas perdu de vue les jeunes paysannes cauchoises, il les a peintes avec assez de grâce pour trahir qu'il n'avait pas été sans les regarder et qu'elles ne lui avaient point paru « déplaisantes ».

Ecoutez donc *la Petite Fanchette :*

On dit qu'c'est un fleuv' que la vie.
Où chaq' mortel, au courant d'l'eau,
Avec du beau temps ou d'la pluie
Conduit comme il peut son bateau.
On navigue à deux dans l'mariage ;
Mon Dieu j'vous l'demande à genoux :
Faites pour nous
Qu'le vent soit doux,
Accordez-nous
Des p'tits mat'lots pendant l'voyage
Qui ram'ront pour l'amour de vous!

Quelle chanson a mieux exprimé l'acceptation, paisible et pleine de bonne grâce, des plus graves devoirs de la vie ?

Et *Bérénice?* C'est la jeune villageoise dont le promis est loin : elle s'adresse à l'écrivain du village, un type encore, si bien de son temps qu'il est disparu avec lui, mais qui fut autrefois l'obscur Dangeau des humbles fiançailles.

Or, si l'écrivain écrit, c'est la fillette qui dicte ; elle le fait avec une naïveté malicieuse déjà et coquette. Si l'absent pouvait avoir peur, être jaloux. quel bonheur ! il reviendrait, et elle, ne lui en paraîtrait que plus chère et plus jolie !

Dit's lui que j'fais tout
C'qu'il faut pour déplaire,
Mais que j'suis à bout
Que j'sais plus rien faire,
Tout c'qu'on m'trouv' de bien
J'voudrais m'en défaire
C'est lui qui m'retient
Car j'n'aurais plus rien !

Ce couplet n'est-il pas un véritable tour de force de malice frisant tout sans rien heurter ?

Les amoureux rustiques de Bérat valent les amoureuses. Ils font un peu la roue, ils sont un peu fiers de leurs succès, un peu coqs de village, mais ils s'étalent avec une telle naïveté d'enfants !

Enfin, je suis aimé
D'l'objet dont j'affole,
Il est enflammé.
A mon tour d'être une idole
Ah ! q'c'est donc bon d'être heureux
Et d'n'être qu'un quand on est deux,
Les amoureux
Sont des heureux!

Mais il ne faut pas qu'on dise du mal de la *petite Toinette* choisie.

Admirez en ce cas la gravité de l'enquête et l'expédition du jugement :

On m'a dit qu't'aurais dit
Du mal de ma p'tite Toinette,
C't'pauvr' fill' qu'est si doucette
Et quoiqu' t'en dis' qu'a d'l'esprit
Tu sais l'proverbe qui dit
A qui toujours veut médire
Toujours il en cuit.
V'lan' ! v'là pour c'que t'as dit
Et v'lan, pour c'que tu pourrais dire !

L'amour du pays a bien inspiré Bérat : il a senti toute l'allégresse mélancolique du *Retour*, il l'a chantée avec une sorte de dévotion :

Après bien des jours de souffrance,
Passés loin de ceux que j'aimais,
Je viens, le cœur plein d'espérance,
Revoir les lieux que je pleurais;
Heureux et chantant je chemine
Cet air, de Pierre, je l'appris.
Voici la dernière colline;
De là, je dois voir le pays.

Les Grecs, sur les hauteurs de Sinople, saluant de leurs cris la mer, avaient des mots sans doute plus sonores, ils n'en avaient pas de plus émus.

Ici la route avance avec le couplet, le paysage se développe. Les montées se succèdent, et, derrière la dernière colline, c'est le clocher, c'est la fumée bleue des chaumières familières ; c'est la paix du soir, c'est le pays. Tout apparaît au cœur du chanteur, dans le refrain de la chanson.

L'ambition n'a jamais tenté Bérat ; son honnêteté foncière, autant que sa perspicacité, lui en ont fait deviner les amertumes ; il a suivi la politique assez pour s'en détourner :

Ainsi que vous les rois ont leurs soucis,
Leurs jours de deuil et leurs jours de misère.
Mortels obscurs ou sur le trône assis
C'est devant Dieu l'égalité sur terre !

Dieu n'a pas deux familles ; le bien et le mal se compensent dans toutes les existences :

A Paris, mes enfants
Ils n'ont pas vos charmilles!
Ils n'ont pas vos doux chants,
Quand, armés de faucilles,
Vous partez pour les champs.
Dieu n'a pas deux familles,
Je vous le dis, ô mes enfants!

Voilà une philosophie aimable et vraie.

Quand on l'a enseignée, comprise et pratiquée, quand on s'est tenu à l'écart des rivalités et des mesquines ambitions, on peut raconter et repasser sans amertume et sans regret sa vie à ses enfants. et comme Lamartine le disait de son père :

En racontant sa vie, enseigner la vertu.

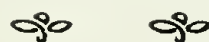
Les chansons de Bérat sont un enseignement simple, populaire, accessible à tous. Il conviendrait de les rapprendre aux générations cauchoises qui ne savent plus chanter. Elles disent l'amour du sol natal, la gaieté des champs, les joies de l'amour honnête, « pour le bon motif », le mépris des vaines richesses. elles sont un code de vertu et un code de bonheur. Que faudrait il de plus pour leur gagner la sympathie de ceux qui croient à l'apostolat par la chanson ?

EDWARD MONTIER.



Photo Nadar.

C'est à l'âge de vingt-deux ans que **M. Edmond ROSTAND** publia son premier recueil *les Musardises*, où l'on trouve non point des promesses juvéniles, mais déjà toute l'aimable virtuosité et l'art délicatement robuste qui s'épanouit magnifiquement dans l'impeccable chef-d'œuvre de *Cyrano de Bergerac. Les Romanesques, la Princesse lointaine, la Samaritaine* et la comédie héroïque où le regretté Coquelin se tailla le plus beau de ses rôles, valurent à leur glorieux auteur d'entrer à l'Académie Française, à peine âgé de trente-cinq ans. Hier nous a donné l'*Aiglon* et demain nous réserve *Chantecler*. Rostand restera, quel que soit le sort réservé à ses pièces futures, comme une des plus pures gloires de notre littérature.



LE PETIT CHAT

C'est un petit chat noir, effronté comme un page.
Je le laisse jouer sur ma table, souvent;
Quelquefois il s'assied sans faire du tapage;
On dirait un joli presse-papier vivant.

Rien en lui, pas un poil de son velours ne bouge;
Longtemps il reste là, noir sur un feuillet blanc,
A ces minets tirant leur langue de drap rouge,
Qu'on fait pour essuyer les plumes, ressemblant.

Quand il s'amuse, il est extrêmement comique,
Pataud et gracieux tel un ourson drôlet.
Souvent je m'accroupis, pour suivre sa mimique,
Quand on met devant lui la soucoupe de lait.

Tout d'abord de son nez délicat il le flaire,
Le frôle, puis, à coups de langue très petits,
Il le happe; et dès lors il est à son affaire,
Et l'on entend, pendant qu'il boit, un clapotis.

Il boit, bougeant la queue, et sans faire une pause,
Et ne relève enfin son joli museau plat
Que lorsqu'il a passé sa langue rêche et rose
Partout, bien proprement débarbouillé le plat.

Alors, il se pourlèche un moment les moustaches,
Avec l'air étonné d'avoir déjà fini.
Et comme il s'aperçoit qu'il s'est fait quelques taches,
Il se lisse à nouveau, lustre son poil terni.

Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux agates.
Il les ferme à demi, parfois, en reniflant,
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes,
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

EDMOND ROSTAND

LE BÛCHER DE JEHANNE

Poésie de THÉODORE BOTREL

Quand tout fut consommé ; quand la douce Pucelle
Eut jeté son « Eli lamma sabacthani »,
Qu'il ne resta plus rien, sur le bûcher, de celle
Dont ils avaient l'effroi, grandissant, infini :

« *Nous sommes tous sauvés !* » *dirent ceux d'Angle-*
[terre.
Mais la foule cria : « *Vous êtes tous maudits :*
La Sainte que l'on vient de nâvrer sur la terre
Entre, colombe blanche, au sein du Paradis ! »

Le tribunal hideux fuyait, muet, farouche;
Le peuple lui jetait des pierres ; le bourreau
Sanglotait, les yeux fous et, l'écume à la bouche,
Inanimé, tombait enfin sur le carreau !...

... Cependant Winchester s'avança, plein de haine,
Monta sur l'échafaud, s'inclina pour mieux voir
Et, du bout calciné d'un des tisons de chêne,
Il écarta la cendre au pied du poteau noir.

O prodige ! Le Cœur de la Vierge française,
Ce Cœur si doux, si tendre et cependant si fort,
Est vivant à ses pieds dans l'ardente fournaise,
Miraculeusement épargné par la Mort !

« *Or çà, cria l'Anglais, qu'on apporte de l'huile,*
De la poix et du soufre et qu'on brûle cela ! »
L'huile ne sert de rien; le soufre est inutile :
Quand ils sont consumés le Cœur est encor là !

Par trois fois on brûla le Cœur de la Lorraine
Et par trois fois aussi le feu le respecta...
Si bien que « *tout vivant, en rivière de Seine*
— Dit la Chronique — en blasphémant, on le jeta ! »

... Et, depuis lors, le Cœur immortel de la Vierge
Descend au fil de l'eau jusques à l'Océan,
Puis remonte le fleuve et vient battre ta berge
Dès qu'un nouveau Malheur nous menace, ô Rouen !

Sitôt que l'Ennemi sur nos grèves accoste
Et qu'il sent le Pays abandonné de Dieu
Il s'en revient vers Toi s'offrir en holocauste,
Prêt à subir encor le supplice du Feu !

∴

Rouen ! parce qu'en ton enceinte
On a brûlé, jadis, la Sainte
Par qui le pays fut sauvé,
D'aucuns te plaignent : je t'admire
Car la palme de la Martyre
A jailli de ton noir pavé !
Bethléem, Domrémy s'inclinent
Ce pendant que, plus haut, dominent
Le Golgotha, le Vieux-Marché :
Pour que leur culte persévère
Il fallait, au Christ, un Calvaire,
A Jeanne, il fallait un Bûcher !

Donc, ne lançons point l'anathème
Sur Pilate ou Judas lui-même,
Sur d'Estivet ni Loyseleur
Lorsque leur main, d'un geste immonde,
Livre, pour le rachat d'un Monde,
La salvatrice ou le Sauveur !
Du Seigneur il est le complice
Celui qui, pour le Sacrifice,
Pousse l'agneau vers le boucher :
Rouen ! Sois absoute et sois fière
Car la France encore s'éclaire
A la lueur de ton Bûcher !

Aux jours de deuils, aux jours de fêtes,
Dans les triomphes, les défaites,
Jeanne, toujours notre regard
Te cherche, implore ta venue,
Espérant, soudain, sur la nue
Voir planer ton fier Etendard !
Ah ! que de fois notre Patrie,
Le cœur brisé, l'âme meurtrie,
S'en vint jusqu'ici te chercher !
Que de fois la France blessée
Réchauffa son âme glacée
A la chaleur de ton Bûcher !

Tandis que tout décline et tombe
Ton Astre, ô divine Colombe !
Monte et grandit à l'horizon,
Non plus, certes, comme naguère,
Au rythme d'un hymne de guerre,
Mais au doux bruit d'une oraison...
... Et le cœur de ta « *Doulce France* »
Expirerait-il de souffrance
Qu'il suffirait de l'approcher
Du Tien qui de la Mort fut maître
Pour le voir frémir et renaître
Dans les cendres de ton Bûcher !



Cliché Neurdein.

Jeanne d'Arc sur le bûcher

D'après la fresque de LENEPVEU, au Panthéon.



Hamonic.

Kergariou.

Extrait des "Chansons en Dentelles" (1)

Monsieur de Kergariou

Poésie et Musique

de THÉODORE BOTREL

All° loure

CHANT

PIANO

Il s'appelait Ker_ga_ri_ou Et s'en venait on ne sait d'où: Pro_ba_ble_ment du Fi_nis_tè_re Bien qu'il eût d'il_lus_tres aïeux, Il é_tait pauvre comme un gueux Et n'en fai_sait aucun mys_tè_re; Por_

(1) G. Ondet, éditeur, Paris.

_tait l'habit des anciens jours Et mettait le mê _ me toujours. Hiver, é _ té, printemps, autom_ne, Vint

léger

à Pa_ris en bra_goubraz, Ap _ pu_yé sur un grand penbaz: A la Bre _ ton _

_ _ ne! Des

ff

I

Il s'appelait Kergariou
Et s'en venait on ne sait d'où :
Probablement du Finistère.
Bien qu'il eût d'illustres aïeux,
Il était pauvre comme un gueux
Et n'en faisait aucun mystère;
Portait l'habit des anciens jours
Et mettait le même toujours :
Hiver, été, printemps, automne;
Vint à Paris en bragou-braz,
Appuyé sur un grand penbaz :
A la Bretonne!!!

II

Dès en arrivant à la Cour
Il eut deux duels chaque jour
Le matin et l'après-soupée,
Pour prouver aux gens de bon ton
Que s'il jouait bien du bâton
Il tirait encor mieux l'épée.
Il n'avait que des ennemis!
Au vingtième il eut pour amis
Tous les grands de la Capitale.
Devint alors un élégant,
Habit bleu, jabot, catogan :
A la Royale!!!

III

Un beau jour enfin, par surcroît,
Entra dans les houzards du Roy
Dont il fut bientôt capitaine;
Devint la terreur des époux :
Eut dix, vingt, trente rendez-vous...
Et puis les compta par douzaine!
De tous cœurs il fut triomphant :
Du farouche qui se défend,
Et du craintif qui se basarde,
Hop là! Tous ne faisaient qu'un saut :
Il vous les emportait d'assaut :
A la Houzarde!!!

IV

Chantez, trompettes et tambours!
Adieu Paris et les amours;
Kergariou part à la guerre!
Il s'y bat gaîment, sans souci :
La mort est une femme aussi.
Kergariou ne la craint guère!
Or, au matin de Fontenoy
Nous ayant crié : « Suivez-moi! »
Il fondit sur la troupe anglaise...
Reçut trois balles dans la peau
Et mourut devant son drapeau :
A la Française!!!



Hamonic

MON PETIT MOKO

(Chanson improvisée à bord du "Brennus")

Les Chansons en Sabots
(2e série)



Poésie et Musique
de THÉODORE BOTREL

Allegretto

PIANO

Lourd

Lors - que lar_guant ma Breta_gne Je mis l'cap sur Tou_lon, A - vant d'par_

_tir en Campa_gne J'fus à la Di_vi_sion Et j'vis su_bi_to, Le cœur tout en rage,

G. Ondet, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

al Coda ⊕
dernier couplet

Que j'avais pour ma_te - lot___ Un drôl'de per_son_na - ge, Un sapré p'tit Mo-

f *p*

CHŒUR

-ko Oh! Oh!___ Qué sa-pré p'tit Mo-ko!—

ff

CHŒUR

-ko! Oh! Oh!___ Vivent les p'tits Mo_kos!___

⊕ CODA

f *ff*

I

Lorsque, larguant ma Bretagne,
Je mis l'cap sur Toulon,
Avant d'partir en campagne
J'fus à la Division
Où j'vis, subito,
Le cœur tout en rage
Que j'avais pour matelot
Un drôl' de personnage :
Un sapré p'tit Moko.
Oh! Oh!
Qué sapré p'tit Moko!

II

Dès que j'avais l'cœur morose
Il s'mettait à chanter,
Lorsque j'voyais tout en rose
Il s'mettait à groumer;
Je pensais : « C'qui m'faut,
— Je l'savais d'avance —
C'est un gâs de Saint-Malo...
Et non un gâs d'Provence
Un sapré p'tit Moko...
Oh! Oh!
Qué sapré p'tit Moko

III

Enfin v'là qu'on nous embarque,
Qu'on bourlingue un bon mois,
Et pis v'là qu'on nous débarque
Dans l'Pays des Chinois.
Mais, sur le Bateau,
Puis là-bas en Chine,
Comme jadis au Depôt,
J'ons toujours sur l'échine
Mon sapré p'tit Moko
Oh! Oh!
Qué sapré p'tit Moko!

IV

Un soir, au bout d'une perche
J'avise un Pavillon,
Je rampe à plat ventre et cherche
A doubler le bastion.
J'arrivis bientôt
Sur la p'tit' Colline;
Je vas pour crocher l'drapeau,
Un' main l'choppe en sourdine :
C'est mon sapré Moko
Oh! Oh!
Qué sapré p'tit Moko!

V

Furieux, je m'écri' : « Tonnerre!
J'en aurai ben un bout! »
« Et zou! — qu'il me dit — péchère
T'auras l'manche en bambou! »
Comme il dit ces mots,
La troupe maudite
S'éveille et nous tomb' sur l'dos;
Numa s'trotte.... et j'imite,
Pour un' fois, mon Moko!
Oh! Oh!
Qué sapré p'tit Moko!

VI

Mais v'là qu'par tribord arrière
Je r'çois un coup d'flingot...
L'Moko, me voyant par terre
Vir' de bord aussitôt;
J'y dis : « Leur Drapeau
Faut pas leur z'y rendre!
Adieu! Cavale au galop!
J'te défends de m'défendre
Entends-tu, pré Moko! »
Oh! Oh!
Qué sapré p'tit Moko! »

VII

« Tais-toi, car tu n'es pas drôle,
— Qui m'dit — laisse arriver! »
Et v'lan! dessus son épaule
Je me sens enlever...
Puis, au petit trot
Nous battons en r'traite,
Numa vif comme un biquot...
Moi, pleurant comme un' bête
Sur le dos d'mon Moko :
Oh! Oh!
Qué sapré p'tit Moko!

VIII

Blessés tous deux, fiers quand même,
Nous rallions le Camp,
Ayant reçu le Baptême
De la poudre et du sang!
C'qui prouv', matelots
D'Bretagne et d'Provence,
Que le Breton et l'Moko
N'ont qu'un cœur pour la France...
Un cœur sous deux tricots :
Oh! Oh!
C'est kif-kif bourriquot!

IX

Aussi, p'tit mousse et novice
Qui s'rez marins bientôt,
Je vous souhaite au service
Un Moko pour mat'lot :
C'est gai sur l'Bateau,
C'est brave en Campagne,
Pour vous, ça risque sa peau!
Vivent les Marins d'Bretagne!
Et vivent les Mokos :
Oh! Oh!
Vivent les bons Mokos!



Les Chansons nouvelles

BOBOSSE

Poésie et Musique
de
THÉODORE BOTREL

All^tto

PIANO

mf

L'enfant na_quit rose et do_du Mais à son bap_tê_me l'on dut Oubli_er

suivez

p

quelque Ca_ra_bos_ _se_____ Qui, pour se ven_ger, l'af_fli_

Rall.

_gea D'un dos si con_trefait dé_jà Qu'on l'appe_la: Pe_tit Bo_bos_ _

Pour finir — 2e Couplet

-se! Pe-tit Bo-bos - - se! — Quand il at-

suivez

CODA

Ai - - les!

suivez

f

I

L'enfant naquit rose et dodu
Mais, à son baptême, l'on dut
Oublier quelque Carabosse
Qui — pour se venger — l'affligea
D'un dos si contrefait déjà
Qu'on l'appela : petit Bobosse!
Petit Bobosse!

II

Quand il atteignit ses quatre ans
Qu'il vit ses frères différents
Et de tournure et de manière,
Il dit à sa mère : « Pourquoi,
Petite maman, dites-moi,
Ne suis-je pas comme mes frères ?
Comme mes frères ? »

III

Et sa mère — en pleurant tout bas —
Lui répondit : « Ne pleure pas
Ton sort est aussi beau qu'étrange :
Pour t'envoler au ciel, un jour,
Il te pousse, ô mon bel amour,
Tout doucement des ailes d'ange,
Des ailes d'ange! »

IV

Cependant l'enfant grandissait
Et, souvent, à part lui, pensait
Avec quelque logique en somme :
« C'est joli d'être un ange, aux cieux,
Mais, ici-bas, j'aimerais mieux
N'être tout simplement qu'un homme,
Qu'un petit homme! »

V

A seize ans il eut le malheur
D'aimer une fille sans cœur
Qui se moqua de lui, féroce...
L'infirme en eut le cœur si gros
Qu'il lui sembla que, sur son dos,
Il portait son cœur dans sa bosse,
Sa lourde bosse!

VI

Tant se désola, tant souffrit,
Que la Mort, par pitié, le prit
A notre monde impitoyable.
Or, advint que lorsqu'il mourut
Soudain sa bosse disparut
Par un prodige inexplicable...
Inexplicable!

VII

— Pauvre mère au cœur douloureux
Va, ton petit homme est heureux :
Calme tes angoisses cruelles...
Car, ainsi que tu le lui dis,
Pour s'envoler au Paradis
Bobosse vient d'ouvrir ses ailes,
Ses blanches ailes!



Cliché Martin

La Rose et les Bluets

CHANSON DU FUTUR JARDINIER

M. Edmond Teulet est né à Paris, le 23 février 1862. Il fit ses débuts à la *Lyre bienfaisante*, une société lyrique où se produisirent pour la première fois de nombreux chansonniers qui devinrent des maîtres : Jouy, Montorgueil, etc. Teulet dont le goût s'est formé dans le commerce des chefs-d'œuvre de Dupont, Nadaud, Darcier, qu'il interprète à ravir, est lui-même l'auteur de chansons qui connurent l'engouement populaire. Sentimental un peu, et précieux sans mièvrerie, Teulet compte dans son volume des *Chansons de Trianon* des œuvres de tout premier ordre. J.-P.

Poésie et Musique d'EDMOND TEULET

A Léon Durocher.

CHANT

PIANO

Andantino — *mf* — cresc. — rit. — *p*

On m'a dit va chercher des fleurs _ dans la prai - rie, elle en est plei - ne ; _

rall. — a Tempo — 2e et 3e Couplets

Nos jardins ont aussi les leurs,

Mais ne touche pas à la rei - ne La rose grimpant aux vo _ lets,

rall. — a Tempo — *mf* — pressez

a Tempo

Où régnant au sein du parter - re____ Ne sè- me point en mê-me

a Tempo.

ter - re___ Lent La noble rose et les blu - ets..

ten. suivez p p mf

Pour finir

I

On m'a dit : va chercher des fleurs
Dans la prairie, elle en est pleine;
Nos jardins ont aussi les leurs,
Mais ne touche pas à la reine.
La rose grimpant aux volets
Ou régnant au sein du parterre :
Ne sème point en même terre
La noble rose et les bluets.

II

Pourtant j'aime de tout mon cœur
Tous les fleurons, toute corolle
Dansant en rond, chantant en chœur;
Les liserons en banderole;
Les hortensias aux tons discrets;
Les boutons d'or de la prairie :
Mais ma vue est surtout ravie
Par la rose et par les bluets.

III

Lorsque l'on va cueillir des fleurs,
C'est pour en offrir la cueillette
A la jardinière des cœurs
Femme demain, hier fillette;
La mienne est douce; et je me plais
A dire, content de ma fièvre :
« Vivent ses beaux yeux et sa lèvre !
Vivent la rose et les bluets !... »

L'AUTOBUS



Photo Ch. Martin

Paroles de GEORGES BALTHA
Musique de ADOLF STANISLAS

Georges BALTHA qui est un Parisien de Paris et un Montmartrois de vieille date, quoique jeune encore, fit ses premières armes avec Hector Sombre à la « Morgue littéraire » et aux « Roches Noires », avec son inséparable ami le chansonnier Jean Varney; ses secondes armes aux *Quat-z-Arts*; puis d'autres armes encore dans un régiment d'infanterie, à Toul.

De retour à Paris, il se spécialisa, toujours aux Quat-z-Arts, dans l'interprétation des œuvres de Jean Varney et se fit remarquer par la délicatesse de son organe et la finesse de sa diction. C'est alors qu'il créa toute une série de chansons, dont la célèbre *Sérénade du Pavé*, *la Commission*, *Revanche*, etc.

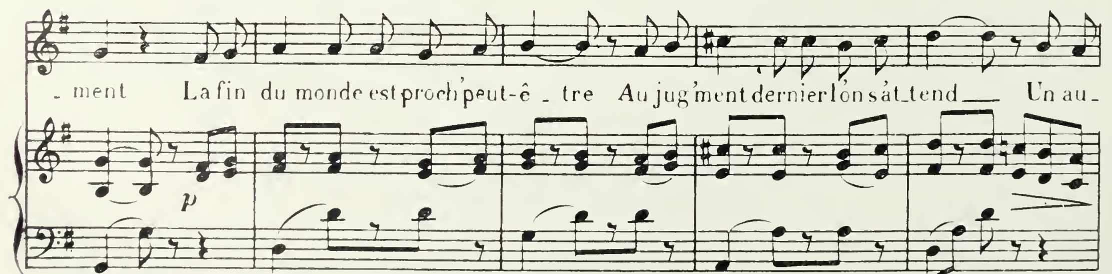
En 1898, il collabora avec Bonnaud, Privas, Varney, Sécot, à la fondation du *Cabaret des Arts*, devenu depuis *La Lune Rousse*. Il se mit alors à faire lui-même quelques chansons qui furent bien accueillies du public. Baltha persévéra dans cette voie et se trouve être aujourd'hui un de nos meilleurs chansonniers d'actualité.

Successivement aux *Mathurins*, à la *Boîte à Fursy*, au *Tréteau de Tabarin* c'est exclusivement à la *Lune Rousse*, dont il est un des piliers de fondation, que Baltha se fait entendre tous les soirs, pour la plus grande joie des amateurs, à côté de ses camarades Dominique Bonnaud, Numa Blès, Paul Weil, etc., etc.









Dernier Couplet ⊕ à la Coda

- to - bus pass'sous vos f'nê-tres, Tout simple-ment, tout sim-ple - ment .

p

2e Couplet

Quand sur-

⊕ CODA

pied tout sim-ple-ment A tous ceux qui l'Autobus gêne : Allez à

Cresc.

mf

pied tout sim-ple-ment—

f

I

Tout doucement la nuit s'achève
Vous dormez encor' tranquill'ment
Quand un fracas soudain s'élève
Boul'versant tout l'appartement.
La fin du monde est proch' peut-être,
Au jug'ment dernier l'on s'attend:
Un autobus pass' sous vos f'nêtres,
Tout simplement, tout simplement.

II

Quand surgit cette énorme masse,
Tous mes tableaux dans'nt la polka.
L'un d'eux c'matin, avec sa glace,
Sur mon occiput culbuta.
C'n'était pas un' gravur' légère,
Pas un' petit' photo d'enfant;
C'était l'portrait d'Monsieur Fallières:
Avec son cadre il pès' trois cents !

III

Il y a tout d'mêm'des gens qui l'prennent
Pour monter la rue des Martyrs.
Arrivé près d'l'av'nu'Trudaine,
On descendrait avec plaisir;
Mais l'autobus fait marche arrière
Et comm' les freins sont impuissants,
On s'retrouv' boul'vard Poissonnière,
On n'a plus qu'à r'prendr' le suivant.

IV

L'autobus n'a qu'un avantage,
C'est pour les gens rhumatisants :
On économis' le voyage
Qu'à Dax il faut fair' tous les ans.
A deux pas d'ses énormes roues,
Quand il pleut, on s'install' brav'ment,
Et gratis on prend un bain d'boue
Qu'l'autobus vous sert en passant !

V

Sur la plat'-form' de ces bolides,
Le mal de mer sévit tout l'temps ;
Il faut avoir le cœur solide.
Pour s'y t'nir un quart d'heur' seul'ment.
Et si vous aviez la pensée
De quitter notre continent,
L'autobus, pour un' traversée,
Est un excellent entraîn'ment.

VI

Il paraît qu'à la préfecture,
C'est un délug' de pétitions,
Les uns voudraient plus de voitures,
Les autres, leur abolition.
L'préfet qui n'est jamais en peine,
Répond toujours aimablement
A tous ceux que l'autobus gêne :
« Allez à pied, tout simplement ! »



Ronde enfantine

Harmonisée
par LÉO DANIDERFF

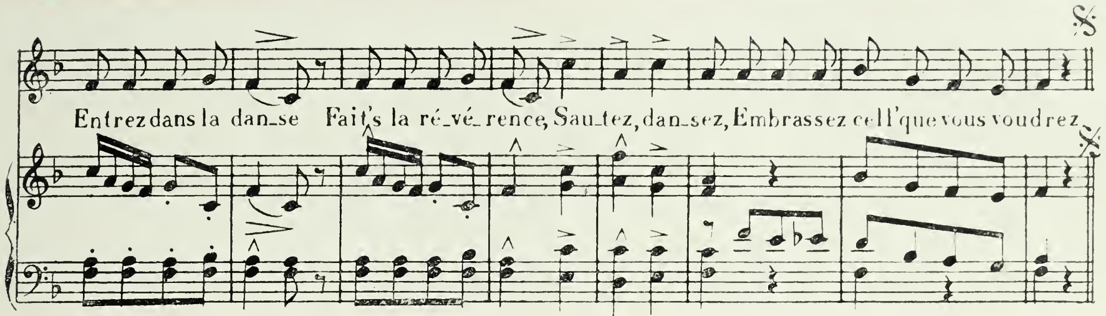
Cette ronde peut se jouer avec un grand nombre d'enfants. Au moment où les enfants chantent : « Entrez dans la danse », *une fillette se détache de la ronde, cependant que ses compagnes tournent autour d'elle en continuant le couplet. Quand elles chantent :* « Embrassez cell' que vous voudrez », *la fillette, « la belle », qui est au milieu du rond, embrasse une de ses compagnes, dont elle prend la place dans la ronde, et la fillette « choisie » se place à son tour au centre, et ainsi de suite.*

Allegretto mod^to Ronde

PIANO

f — f — louré — mf — Dolce

Nous n'i_rons plus au bois, Les lauriers sont cou_pés, La bel_le que voi_là, la lai_rons nous dan_ser?



Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés,
La belle que voilà, la lairons-nous danser ?
Entrez dans la danse, etc.

La belle que voilà, la lairons-nous danser ?
Mais les lauriers du bois, les lairons-nous faner ?
Entrez dans la danse, etc.

Mais les lauriers du bois, les lairons-nous faner ?
Non, chacune à son tour ira les ramasser.
Entrez dans la danse, etc.

Non, chacune à son tour ira les ramasser ;
Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser :
Entrez dans la danse, etc.

Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser,
Le chant du rossignol la viendra réveiller :
Entrez dans la danse, etc.

Le chant du rossignol la viendra réveiller
Et aussi la fauvette avec son doux gosier :
Entrez dans la danse, etc.

Et aussi la fauvette avec son doux gosier,
Et Jeanne, la bergère, avec son blanc panier :
Entrez dans la danse, etc.

Et Jeanne, la bergère, avec son blanc panier,
Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier :
Entrez dans la danse, etc.

Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier,
Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter :
Entrez dans la danse, etc.

Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter,
Car les lauriers du bois sont déjà repoussés.
Entrez dans la danse, etc.

Entrez dans la danse,
Fait's la révérence
Sautez, dansez,
Embrassez cell' que vous voudrez.



Dessins de V. Spahn.

LE RHIN ALLEMAND

Réponse à la Chanson de BECKER

Alfred de Musset a composé nombre de poèmes qui furent mis en musique. Qui ne connaît *Bonjour Suzon, Conseils à une Parisienne, Rappelle-toi, Adieu Suzon, Mimi Pinson,* etc. ? La réponse à l'insultante chanson de Becker, *Le Rhin allemand*, semble avoir particulièrement inspiré la verve des compositeurs. P. de Musset raconte que cinquante d'entre eux, pour le moins, mirent en musique cette fière et spirituelle poésie. Le tempérament fougueux de notre ami Marcel Legay, qui s'accorde si bien avec le romantisme véhément du poète, se donne libre cours dans la belle adaptation inédite que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.

Poésie de
ALFRED DE MUSSET

Musique de
MARCEL LEGAY







_tant _____ Ef_fa_ce - t-il la trace al_tière Du pied de nos che_vaux mar_

Rit. _qué dans vo_tre sang? Nous l'a_vons eu vo_tre Rhin al_le_ au signe pour finir

Suivez

_mand

Pour finir _mand! _____

ff

I

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre!
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?

II

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte:
Où le père a passé passera bien l'enfant.

III

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement?

IV

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire.
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

V

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant?

VI

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

MA NORMANDIE

Paroles et Musique de FRÉDÉRIC BÉRAT

Andante (𝅗𝅥 = 66)

CHANT

PIANO

mf *simplice*

Quand

p

tout renaît à l'es_pé_ ran_ce Et que l'hiver fuit loin de nous Sous le beau ciel de no_tre

Sostenuto

France Quand le soleil re_vient plus doux, Quand la nature est re_verdi _ e, Quand

p

Espress

l'hirondelle est de retour J'aime à revoir ma Normandi_e C'est le pa_ys qui m'a donné le

Pour finir

jour

di - e C'est le pa - ys qui m'a don - né le jour. — —

mf

I

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France
Quand le soleil revient plus doux,
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

II

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers,
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers;
En saluant chaque patrie,
Je me disais : « Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour. »

III

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie,
Vers le passé fera retour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Sainte-Maxime-sur-Mer (Var) est située en face de St-Tropez, tout près de St-Raphaël. Cette chanson, improvisée un jour de fête, par Théodore Botrel, qui y passe chaque année quelques semaines, entre deux tournées, est devenue si populaire dans la chaîne des Maures que l'on nous en a demandé l'insertion. Voilà qui est fait.

SAINTE-MAXIME

Paroles et Musique
de THÉODORE BOTREL



Cliché Gattus.

Air: *la Lettre du Gabier*

CHANT

Quand sous le froid climat du Nord J'eus manqué de la lâ_che mort Au_trefois ê_tre la vic_ti_me Sui_vant d'un a_mi le con_seil Je vins renaître à ton so_leil Sainte Ma_xi_me. Et _ni_ Par Sainte Ma xi_me!

I

Quand, sous le froid climat du Nord,
J'eus manqué, de la lâche Mort,
Autrefois être la victime,
Suivant d'un ami le conseil,
Je vins renaître à ton soleil,
Sainte-Maxime!

II

Et, depuis, je suis revenu
Dans ce « paradis » peu connu
Du boulevardier richissime
Qui — sous prétexte de bon ton —
Dédaigne, pour Nice ou Menton,
Sainte-Maxime!

III

Pour conserver joie et santé,
Vive la Bretagne l'Été
— La renier serait un crime —
Mais, l'Hiver, quand il gèle dur,
Vive alors ta côte d'azur,
Sainte-Maxime!



IV

Il fait si bon rôder à deux
Le long de tes vieux chemins creux
Ou de ta Corniche sublime,
Sous tes petits oliviers gris
Et sous tes amandiers fleuris,
Sainte-Maxime!

V

J'aime à voir l'Alpe et l'Estérel
Trouer le manteau bleu du ciel
De leur neigeuse ou rose cime,
Et Saint-Tropez, coquet un peu,
Qui se mire en ton golfe bleu,
Sainte-Maxime!

VI

Si j'aime tes eucalyptus,
Tes palmiers géants, tes cactus,
Bien plus que tout encor j'estime
Tes mimosas, dont la senteur
Nous embaume l'âme et le cœur,
Sainte-Maxime!

VII

Et j'aime à relire Mistral
Sa Mireille *ou son* Calendal
Dans le petit coin tout intime
De ta « Soleillette » où, léger,
Flotte un doux parfum d'oranger
Sainte-Maxime!

VIII

Autour de toi, tout me séduit:
Les grands bœufs qu'un enfant conduit
Et qu'un Chant provençal anime;
L'alerte et joyeux vigneron
Dont les bons crus t'égayeront,
Sainte-Maxime!

IX

J'aime tes pêcheurs qui, la nuit,
Dans tes calanques, vont, sans bruit,
De leurs tridents fouiller l'abîme;
J'aime tes gas insoucieux
Et tes fillettes aux grands yeux,
Sainte-Maxime!

X

Je t'aime enfin pour ta Beauté
Pour ta Douceur, pour ta Bonté
Et veux que ma dernière rime
Te souhaite, ô cher petit nid
D'être toujours veillé, béni
Par Sainte Maxime!



MONOLOGUES COMIQUES

Dits par M. GEORGES LAUNAY, dans les *Tournées de la Bonne Chanson*

UNE SOIREE

Une soirée est ennuyeuse,
Et souvent même dangereuse,
Pour l'étranger auquel on fait l'honneur
De l'inviter. Si par malheur
Le pauvre diable accepte et n'y connaît personne,
Il maudira bientôt le plaisir qu'on lui donne.
Il faut polker, mazurker et valser,
Or, quand on danse, on doit causer;
A tout prix on veut être aimable.
Le procédé le plus certain,
Pour obtenir un résultat semblable,
Est d'éreinter quelque peu le prochain.
Ce genre d'esprit est commode
Et sera toujours à la mode,
Mais il offre quelque danger.
J'y fus pris!... Vous devrez m'en croire,
Et vous pourrez aisément en juger
En écoutant ma lamentable histoire.
Depuis un mois installé dans Paris,
Cette Capoue où le plaisir abonde,
Je fus l'objet, grâce à quelques amis,
D'une invitation pour un bal du grand monde.
Or, je n'y connaissais personne absolument.
J'allai, de la maison, saluer la maîtresse :
« Monsieur, dit-elle, en minaudant,
Vous danserez j'espère? » Aussitôt je m'empresse
De répondre qu'à son désir
Je me conformerai, que j'aurai ce plaisir.
J'avise sur une banquette
Une dame, dont la toilette
N'effaçait pas les quarante ans.
Elle accepte mon bras, nous nous mettons en place;
Après avoir causé du temps,
Des lustres, de l'orchestre et des sorbets qu'on passe,
Voulant de mon esprit montrer les agréments,
J'eus la malencontreuse idée
De lui dire : « Madame, avez-vous remarqué
Cette jeune personne au dehors efflanqué?
Qu'elle est mal mise!... Et comme elle est guindée
Dans ses riches atours! Ses cheveux sont bien roux
Et son nez bien camard! la connaîtriez-vous?
— C'est ma fille, Monsieur »... Sous ce coup de massue
Me sentant défaillir, je veux me rattraper :
« Oh! Madame, pardon... je ne l'ai pas bien vue,
Mes yeux sont si mauvais que j'ai dû me tromper,
Vous pouvez au surplus comprendre ma bévue :
Madame, auprès de vous rien ne semble joli;
Tout le monde n'a pas cette grace touchante
Qui chez vous séduit, charme, enchante.
— Vous me comblez, Monsieur, vous êtes trop poli,
Je ne mérite point que l'on me complimente.
— Oh! Madame, si fait... Quand j'y vois de tout pres
Je ne me trompe pas, et j'ai mille regrets,
D'avoir vu d'aussi loin votre charmante fille!
J'aurais dû me borner à parler de ce vieux,
A l'air bête et prétentieux,
Qui danse auprès de nous; quelle humaine guenille,
Un vrai crétin, j'en ferais le pari!
— Du tout, Monsieur : c'est mon mari!»
Ahuri, je perds contenance,
Et reconduis la dame en me disant tout bas :
Décidément je ne suis pas
Né pour la contredanse!
Après un tel succès je ne pouvais rester.
La dame, sans nul doute, allait tout raconter;
La place n'était pas tenable.
Faire une retraite honorable
Je le voulais sans paraître fuyard;
Mais partir seul?... c'est fuir! J'aperçois à l'écart
Un gros monsieur, bâillant ainsi qu'un tronc d'église;
C'est mon homme, pensai-je, il faut que je lui dise
De sortir avec moi. Je m'assieds près de lui.
« Monsieur, vous paraissez éprouver de l'ennui?
— Beaucoup, Monsieur, et vous? — Moi, je suis au [supplice!
Dans ce stupide bal, que le diable bénisse,
Je m'ennuie à mourir!... Si nous partions tous deux?
— Partez, Monsieur, partez!... Vous êtes bien heureux,
Vous le pouvez... moi, non! Il faut que je subisse
Le bal jusqu'à la fin! — Mais, pour quelle raison?
— Hélas! Monsieur, je suis le maître de maison.»

EDOUARD VICQ.

POUR PAYER SON TERME

Faut vous dir' que j'suis locataire
Cent treize rue de Vaugirard;
Pour payer mon propriétaire
Je n'avais pas un rouge liard.
Ayant déjà la mort dans l'âme,
Je pensais : On va me saisir!
Lorsque je lus une réclame
Qui me fit bondir de plaisir.
Voici l'annonce tout entière :
« Avis — Aux pauvres locataires
« Etant gênés pour le moment,
« Qu'ils m'adress'nt immédiatement
« Et ceci n'est pas une affaire,
« La somme modique d'un franc
« Et je leur indique à l'instant
« Le moyen superbe, épatant,
« De payer son propriétaire
« Avec du bel argent comptant. »
Moi qui pay' cent francs par trimestre,
Vous voyez ma joie! Entre nous
C'était le paradis terrestre.
Vite j'envoyai mes vingt sous.
Puis j'attendis l'effet d'l'annonce,
Sans m'inquiéter de l'avenir.
Huit jours, dix jours, pas de réponse,
Je n'voyais toujours rien venir.
Je pensais : C'est vraiment bizarre!
Est-c' qu'il me prend pour un conscrit?
Bref, un jour, je me rends dar-dare
A l'adresse où j'avais écrit;
Le Monsieur me reçoit lui-même.
Je lui dis : Monsieur, voulez-vous
Me donner le mot du problème,
Pour lequel j'ai payé vingt sous?
Le Monsieur m'répond d'un ton ferme : —
Mon moyen est des plus adroits :
Combien payez-vous à chaqu' terme?
— Cent francs, dis-je, tous les trois mois.
— Cent francs? Mais c'est des plus faciles,
Fait's comm' moi, mon cher, entre nous,
Tachez d'trouver cent imbéciles
Qui vous envoient chacun vingt sous!

GERNY et RENÉ ESSE.

Publiés avec l'autorisation de Sulzbach, éditeur, Paris.

Chansons et Poésies à dire

LA MESSE ROUGE [1]

C'est la grand'messe qui sonne :
Robespierre est le bedeau,
Samson bénit en personne,
Et Marat chante au Credo !

Ce cri de larmes mouillé,
C'est le petit de Maillé :
« — Geôlier ! tout haut je réclame :
Dans ton cachot empesté
Je bâille à me damner l'âme !
On grelotte, et, c'est infâme,
Le pain qu'on donne est gâté ! »

Mais au nez du petit sot
L'autre, agitant son trousseau :
« — Du silence ! et qu'on soit sage !
« Sinon, jeune polisson,
« En guise de badinage,
« Je t'offre un jeu de ton âge :
« La main chaude avec Samson.

« Notre pain pour un marquis
« Ne te semble pas exquis ?
« Petit porc ! à pleine assiette
« Tu lécheras bien du son :
« On va nouer ta serviette :
« Tu feras mieux la dînette
« Dans le panier de Samson ..

« .. J'ai vu ton geste mutin !
« Morveux, attends qu'un matin
« Samson, pour rire, permette
« Tes vilains jeux grimaçants :
« Tu pourras, par sa lunette,
« Comme un petit malhonnête,
« Tirer la langue aux passants. »

« — Mon cou n'est pas assez haut ! »
« — Il t'aidera, le bourreau !
« Vois comme elle est magnifique :
« A Messieurs les Ci-devant
« Elle offre, la République,
« Simon comme domestique,
« Samson pour bonne d'enfant ! »

***

A l'enfant le grand couteau
Trancha l'œil et le cerveau :
Il en perdit la réplique...
Mais comprit, s'il était franc,
Que l'égalité civique
Veut qu'on traite — c'est logique —
Le petit comme le grand.

C'est la grand'messe qui sonne :
Robespierre est le bedeau,
Samson bénit en personne,
Et Marat chante au Credo !

G. DE BONCHAMPS.

(1) D'un beau livre (*Vieux Miroirs*, A. Lemerre, éditeur), écrit avec une verve exquise par le comte G. de Bonchamps, nous extrayons la pièce ci-dessus, inspirée par le tragique roman du petit de Maillé, frère douloureux du petit dauphin Louis XVII

La légende de la Côte d'Émeraude

Lorsque d'un geste large et sûr
Dieu — que Gabriel accompagne —
Eut bien peint la Côte d'Azur
Bien doré la Côte d'Espagne,

Un pied encor dans l'Océan
Et l'autre déjà dans la Manche,
Il s'écria : « Finissons-en
Car voici qu'arrive Dimanche :

« Allons, Gabriel, vite, encor
Un peu de couleur bleue et jaune
Que je brosse un dernier décor
Avant de regagner mon trône ! »

Or, comme agonisait le jour,
Lucifer, envieux et lâche,
Voulut, par quelque méchant tour,
Compromettre l'ultime tâche :

Il surgit, vif comme un voleur
Et, des deux couleurs jaune et bleue
Fit une troisième couleur,
Les délayant avec sa queue !

Oui, l'azur avec lequel Dieu,
De son géant pinceau magique,
Avait peint le beau Pays bleu
De Marseille à l'Adriatique

Fut, par le Prince des Démons,
Jeté sur les ocres étranges
Qui dorèrent les âpres Monts
Couverts de citrons et d'oranges !...

... Mais Dieu, Bretons, bénissons-Le !
Profitant de la découverte
De tout ce jaune en tout ce bleu
Créa la douce couleur verte

Et, du Cap qui devint Fréhel
Au fleuve qu'on nomme la Rance
Jusqu'au futur Mont Saint-Michel
Tout devint couleur Espérance.

Car, toujours les divins pinceaux
Trempaient, pour décorer nos fresques,
Dans l'azur des Cieux Provençaux
Et dans l'Or des Pays mauresques,

Si bien que Satan vit surgir
Une côte rieuse et chaude
A la fois topaze et saphir
... Et c'est la Côte d'Emeraude !

THÉODORE BOTREL.

La "Mort aux Races"

Pièce populaire antialcoolique, en un acte.

par Théodore BOTREL

(Suite et fin)

○ ○ ○

Le docteur. — « *Plus de guerre !* » *disent les uns...* « *Plus d'alcool !* » *disent les autres, et, dans les fonderies et devant les comptoirs des estaminets, on ne cesse de commander des canons.* (Voir numéro précédent.)

Jean-la-Goutte. — Ben parlé ! Je comprends !... Tiens, encore un canon, Fanch, et trinquons à la santé de M. le médecin qu'est si esprité et si dégourdi de la langue !... A la vôtre, sans rancune aucune !

Le docteur, *à part, fronçant les sourcils.* — Il se fiche de moi, cet imbécile-là, ma parole !

Jean-la-Goutte. — A la vôtre, vieux Job !

Job. — Non ! Ya quéque chose au fond de moi qui me dit comme ça que M. le Docteur a raison et, foi de Job Prigent, je ne boirai plus une goutte de « goutte » de ma vie ! c'est juré ! (*Il lève sa main vers le ciel, crache sur le parquet, prend son petit verre de cognac, et jette son contenu à terre. A Fanch.*) Et toi, mon fi, si t'as un peu de cœur encore dans ta poitrine, vois-tu, imite ton vieux père .. par pitié pour ton petit gàs !

Fanch *se grattant la tête.* — Dame !... la bouteille est là, faut ben l'achever, pas vrai ?... Ah ! si elle était pas là, mais elle est là !. . Ya pas à dire !... Mais je suis pas un faraud, moi, ni un mauvais homme et, si ça fait tant seulement un peu de plaisir à mon ancien... et à vous Monsieur le Docteur, je veux ben jurer que c te goutte-là que je vas encore boire... puisqu'elle est là... sera la dernière goutte que je boirai !... (*Il lève la main et crache par terre.*)

Le docteur. — Prends garde, mon ami : la « dernière goutte » d'un buveur, vois-tu, est souvent comme la dernière marche d'un escalier : c'est celle-là qui vous casse le cou !

Jean-la-Goutte, *goguenard.* — Ben parlé !... et vous v'là ben fier, Monsieur l'guérisseux : votre prêche a fait deux convertis d'un coup !... C'est ben heureux pour les débitants que vous ne vous soyez pas établi curé : vous les auriez tous ruinés, parole !

Le docteur, *à part.* — Brute !

Jean-la-Goutte. — Mais je suis ben tranquille, allez, moi qu'aime pas boire seul. Demain il fera encore jour et la pêche donnera encore et l'cousin François me tiendra tête encore devant l'comptoir du débit. Allez, marchez ! je le connais mieux que vous !

Le docteur, *à part, furieux.* — La canaille ! (*Haut, à Jean-la-Goutte.*) Toi, écoute voir un peu ici que je te glisse deux mots dans l'tuyau de l'oreille. (*Il l'emmène au premier plan à gauche et ils se causent bas durant que Job et Fanch arrangent le petit Jean-Louis dans son fauteuil.*) A qui appartiennent la maison que tu habites et les quatre prairies qui l'entourent ?

Jean-la-Goutte. — Au vieux père Job, donc !

Le docteur. — Mais après sa mort... qui ne tardera pas.

Jean la Goutte, *vivement.* — Vous croyez ?

Le docteur. — Ça a l'air de te faire plaisir, cette nouvelle ?

Jean-la-Goutte, *gêné.* — Moi ?.. du tout... mais il est vieux... faut se faire une raison...

Le docteur. — Suffit !... Après sa mort... qui héritera ?

Jean-la-Goutte. — Son fils... le grand Fanch... pardine !

Le docteur. — Il a déjà été frappé d'une congestion au cerveau... Une seconde et il est nettoyé !...

JEAN-LA-GOUTTE, *vivement.* — Ben vrai?...

LE DOCTEUR. — Ca te fait plaisir?

JEAN-LA-GOUTTE. — Sûr que non!... et même...

LE DOCTEUR. — Ton cousin François disparu c'est ce pauvre petit moribond qui deviendra ton propriétaire, n'est-ce pas? et l'héritier de cette maison-ci?

JEAN-LA-GOUTTE. — Dame, comme de juste!...

LE DOCTEUR. — Mais — et c'est là où je voulais en venir — qui sera l'héritier du petiot?

JEAN-LA-GOUTTE, *après avoir regardé un instant le Docteur d'un œil soupçonneux, brutalement.* — Demandez voir au notaire!... Je vire de bord!

LE DOCTEUR, *le crochant par son fond de culotte et le ramenant près de lui.* — Reste là!... Je le lui ai demandé, au notaire, et il m'a dit que cet héritier possible... ne pouvait être que toi, toi Jean Prigent...

JEAN-LA-GOUTTE, *riant jaune.* — Ben... pisque vous le savez... pourquoi?...

LE DOCTEUR, *avec une colère sourde.* — Pour te dire ceci, mon bonhomme : que je ne suis pas un imbécile et que je vois clair dans ton jeu... que je continuerai à t'avoir à l'œil... et que si, par ta faute, il arrive malheur à ton cousin, ou un accident à mon petit malade, aussi vrai que nous sommes là, tous deux, l'un en face de l'autre en ce moment, tu finiras ta vie au bagne, entends tu?

JEAN-LA-GOUTTE, *bégayant.* — Mais vous... je... Tonnerre!...

LE DOCTEUR. — Sufficit! A bon entendeur salut! Je vire de bord! (*Il lui tourne brusquement le dos.*)

JEAN-LA-GOUTTE, *à part.* — Ah! ben, par exemple! Ah! ben, par exemple!

JEAN-LOUIS, *au docteur.* — Vous partez, Monsieur le Docteur?

LE DOCTEUR. — Oui. Comment te sens-tu, à présent?

JEAN LOUIS. — Oh!.. si bien!... Je ne souffre plus!.. Je respire! c'est comme ça qu'on doit être au paradis!

LE DOCTEUR. — Allons, tant mieux!

JEAN-LOUIS, *inquiet.* — Mais si l'étouffaison me reprend?... Oh!... j'ai peur!...

LE DOCTEUR, *préparant une drogue pareille à celle de tout à l'heure, et dans le même verre qu'il laisse au coin de la table, près de Jean-Louis.* — Père Job, e vous laisse, ici, un verre de calmant pour parer à une nouvelle crise, peu probable.

JOB. — Entendu !

LE DOCTEUR. — Au reste, je n'ai plus que le père Mérer à visiter et je repasserai peut-être par ici, ma tournée finie, car ma carriole m'espère derrière votre maison.

JEAN-LOUIS, *lui baisant la main.* — Merci, Monsieur le docteur. Merci beaucoup...

LE DOCTEUR, *mettant son caban et sa casquette.* — Allons, au revoir, vous autres. Et surtout, plus d'apéritifs, hein?... et pas de « goutte » ! Une seule, entendez-vous bien? une seule suffirait pour tuer, net, ce pauvre petit oiseau blessé !

JOB ET FANCH. — Compris ! compris !

JEAN-LA-GOUTTE, *haussant les épaules.* — Compris, qu'on vous dit !

LE DOCTEUR, *bas, à Yann.* — Oh ! toi, je t'ai à l'œil!... (*Très ému, après avoir embrassé le petit Jean-Louis.*) Pauvre gosse, va!... Oui, oui, je te sauverai ! (*Il sort*).

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS LE DOCTEUR.

JEAN-LA-GOUTTE, *grommelant en le regardant s'éloigner.* — Conte ton conte, va, j't'écoute !

JOB. — Cause-t-il ben, tout de même, hein?... Y a pas à dire, c'est un maitre homme !

FANCH. — Sûr, qu'il cause ben... et qu'il y a du vrai dans ce qu'il dit... et qu'il se donne du mal pour nous faire comprendre ses idées !

JOB. — C'est qu'il ne parle pas qu'à nous autres de même !... C'est tout le long de son chemin itou !

JEAN-LA-GOUTTE. — On l'laisse parler...

JOB. — Et on l'écoute ! Depuis qu'on boit ses paroles on boit beaucoup moins d' « goutte », par ici.

FANCH. — Au reste ya qu'à regarder la tête des débitants. Quand ils parlent de lui ou quand ils le voient rallier, bonsoir ! ils riboulent des yeux !... Non là, vrai ! s'il se portait candidat aux prochaines élections, il n'aurait pas leurs voix, ben sûr !

JOB. — Il a mieux à faire ! C'est une vraie bénédiction pour un pays qu'un homme pareil !

JEAN-LA-GOUTTE. — Une bénédiction ! une bénédiction ! Il est rebouteux. pas? eh ben ! il fait son métier, quoi : il reboute !

JOB. — D'abord le métier de guérisseux quand il est fait de cette façon-là... ça ne s'appelle plus un métier.

JEAN-LA-GOUTTE. — Quoique c'est, alors ?

JOB. — Comme dit notre Recteur, ça devient une manière de... de « postolat ! »

JEAN-LA-GOUTTE. — Un « postolat » qui lui garnit les poches!

JOB. — Pas avec notre argent, toujours! Les riches oui, peut-être ben — et il n'y en a pas des tas, par ici. — Mais tu sais ben qu'il ne veut rien accepter des pauvres gens...

JEAN-LOUIS. — Quand c'est pas lui qui paye les médicaments par-dessus le marché...

JOB. — Et quand il n'oublie pas, comme par hasard, une pièce d'argent sur le coin de la table, en s'en allant!

FANCH. — Ah ! dame, sûr qu'il ne ménage ni son temps, ni ses bons conseils...

JOB. — Ni ses bons soins...

JEAN-LOUIS. — Ni son bon cœur!...

JEAN-LA-GOUTTE. — Avez-vous bientôt fini vos litanies?... Pour ce qu'ils lui coûtent ses bons soins, et ses bons conseils... lui qu'est ben vêtu, ben nourri et qui fait un métier de fainéant!

TOUS, *révoltés.* — Oh!

JEAN-LOUIS.—Vous êtes trop méchant, à la fin!...

JEAN-LA-GOUTTE. – Mettons de rentier, quoi!... A se balader comme ça en carriole, la pipe au bec, du matin au soir et puis à roupiller, la panse bien remplie, dans un bon lit de plume, du soir au matin ! Non, mais qu'il prenne donc notre place, quelques mois de rang, ce biau phraseux-là... et il verra si en rentrant de pêche, grelottant sous le ciré, trempé par la pluie du Ciel et les embruns de la Mé, torturé par la faim et le manque de sommeil, il pourra s'empêcher de se bouter dans le coffre un bon coup de tord-boyaux ; et qu'il dira comme nous, alors : « Sûr qu'il n'y a rien de tel au monde pour vous réchauffer, pour vous réveiller et pour vous donner de la Consolance et de l'Oubli! »

JOB. — Oui, mais la santé, Yann, la santé! Il dit comme ça, le Docteur — et il doit s'y connaître — que l'alcool que nous buvons, notre « goutte » à deux sous le verre et qui revient à dix sous le litre aux armateurs et pas grand'-chose de plus aux débitants, que c't'alcool-là ne peut être que de la poison!

JEAN-LA-GOUTTE. — Vraiment qu'y dit? Ah! qu'y cause donc ben! Alors qu'il nous en paye à dix francs le litre et on la boira à sa santé! Mais, en attendant qu'on voie la couleur de la sienne d'eau-de-vie, buvons la nôtre, cousin, puisque la bouteille est encore à moitié pleine. V'là votre verre, vieux Job... L'en voulez-vous-t'y ! l'en voulez-vous t'y pas?

JOB, *sévère.* — T'as donc point entendu mon jurement de tout à l'heure?

JEAN-LA-GOUTTE. — Que si donc!... mais...

JOB, *colère.* — Pour qui que tu m'prends, alors?... Pour un menteux, pour un faux-jureux? Tu mériterais, failli-gâs de malheur, que je t'envoie prendre ta longitude sur la route pour te rappeler le respect qu'est dû aux « Anciens »!

JEAN-LA-GOUTTE. — Vous fâchez point parce qu'on vous fait la politesse : on sait vivre, quoi!... et on vous le met de côté votre verre, là, tenez, pour le cas ou que vous changeriez d'idée d'ici à ce soir. (*Job hausse les épaules et va chercher un seau dans la pièce de droite; Jean-la-Goutte pose le verre au bout de la table à côté de celui qui contient la potion préparée tout à l'heure par le Docteur.*) Quant à toi, François, tu vas-t'y point faire la fine goule itou? et m'obliger à trinquer avec moi-même?

FANCH, *tendant un verre.* — Verse!

JEAN-LA-GOUTTE, *versant.* — A la bonne heure!

FANCH. — Mais c'est rien que pour ne point t'affronter!

JEAN-LA-GOUTTE. — T'es ben aimable !

FANCH. — Et c'te bouteille-là, vois-tu, est ben sûr la dernière que j'aurai décoiffée et séchée de ma vie. J'ai fait serment itou, moi! (*Le père Job rentre avec son seau.*)

JEAN-LA-GOUTTE. — C'est entendu ! — A la santé du Docteur et du père Job... du bon prêcheux et de son converti ! (*Ils boivent et s'asseyent à la table, François au milieu, Jean-la-Goutte à la gauche.*)

JOB, *au petit Jean-Louis.* — Veux-tu point t'allonger dans ton lit-clos, mon p'tit gâs, ben au chaud sur ta couette ?

JEAN-LOUIS. — Pas encore, grand-père ! Je me sens si bien, assis comme ça, mais si bien, si tellement bien que j'ai peur, en bougeant, de briser le charme.

JOB. — A ton aise, mon petiot ! Espère-moi un brin : j'vas chercher de l'eau à la fontaine pour faire boire les vaches... Car elles n'aiment point l'eau-de-vie, elles, les bonnes bêtes !

JEAN-LA-GOUTTE. — Preuve qu'elles sont que des bêtes !...

FANCH. — Et qu'elles n'ont pas de chagrins, ni de remords à oublier... (*Il se lève.*) Mais passez-moi l'siau, père, que j'aille moi-même quérir de l'eau...

JOB. — Non, reste, j'y vas ! Toi t'es plus en état ! sens-tu donc pas que tes genoux tremblottent comme des voiles en ralingue ? (*Il sort par le fond et ferme la porte derrière lui.*

SCÈNE V

FANCH, JEAN-LA-GOUTTE, P'TIT-LOUIS

JEAN-LA-GOUTTE, *versant a Fanch.* — Buvons, Fanch, tandis qu'on est jeune. (*Fanch boit.*) En vieillissant, vois-tu, on devient bête !...

FANCH. — C'est point pour mon ancien que tu dis ça, je suppose ?

JEAN-LA-GOUTTE, *versant à Fanch.* — Au contraire ! Je l'estime tout plein, moi, c't'homme ! — A sa santé ! (*Fanch boit.*) Fameux, hein ?

FANCH. — Oui, dame ! J'sais pas c'qu'ils ont contre c'te pauvre « goutte » : ça chauffe, ça râcle, c'est râgoulant !

JEAN-LA-GOUTTE, *versant à Fanch.* — Eh ben ! régale-toi pour ton dernier jour... Demain, mon pauv' vieux, tu boiras de l'eau sucrée !

FANCH. — Te fiches point de moi !

JEAN-LA-GOUTTE. — Ou ben du lait, si t'aime mieux ! Ca te rappellera ta jeunesse, du temps que t'étais en nourrice. — A ta santé, l'nourrisson !

FANCH. — Farceur, va ! (*Il boit.*) Mais, dis donc, te prives point pour moi, au moins !

JEAN-LA-GOUTTE. — Tu n'me connais point !

FANCH, *la bouche pâteuse.* — V'là trois verres que j'bois de rang... quand t'en as cor nettoyé qu'un seul !

JEAN-LA-GOUTTE. — T'as la berlue !

FANCH. — Possible ! V'là le brun qui tombe. Espère voir ! J'vas éclairer une résine !

JEAN-LA-GOUTTE. — Laisse donc ! laisse donc ! Pas besoin de voir clair pour trouver le trou qu'on a sous le nez !

FANCH, *riant.* — Ah ! l'fait est que le tien... de nez... il peut suffire à l'éclairance ! L'est gros, l'est rouge, l'est brillant... avec un phare pareil au-dessus du goulet pas moyen d'rater l'entrée du port !

JEAN-LA-GOUTTE. — Chine pas mon bout-dehors ! J'y tiens !

FANCH. — Dame !.. sa couleur t'a coûté assez cher !

JEAN-LA-GOUTTE. — Verse ! que j'y donne encore un petit coup de pinceau. (*Ils rient et boivent.*)

P'TIT-LOUIS, *frissonnant.* — Fermez la fenêtre !... Je sens le froid qui m'tombe !

FANCH, *ivre.* — Qué qu'y dit, l'petit gâs ?

JEAN-LA-GOUTTE. — Rien ! y récite ses patenôtres. (*Il se lève et ouvre en grand la porte du fond puis revient s'asseoir. Versant à Fanch.*) Bois donc ! (*Ils boivent et causent à voix basse.*)

P'TIT-LOUIS, *à lui-même.* — Grand-père est point rentré?... Oh !.. j'sens l'étouffaison qui revient ! J'étais trop heureux !... C'est comme qui dirait des mains d'sorcières qui me tordent la gorge. J'étouffe !...

(*Des petits enfants qui rentrent de l'école chantent, au lointain, la chanson de «Jean-la-Goutte».*)

Quand Jean-la-Goutte s'éveille
Il s'assied dans son lit-clos
Puis en lorgnant sa bouteille
S'met à crier comme un veau :
C'est la goutte ! la goutte ! la goutte, } *bis*
C'est la goutte qu'il me faut !

P'TIT-LOUIS, *à lui-même.* — V'là les p'tits gâs qui reviennent de l'école du bourg. Ils chantent... ils sont contents... c'est qu'ils n'étouffent pas, eux !... moi... c'est fini... Je n'chanterai plus sur la grève avec les mousses, jamais... jamais... je le sens !

Les petits gâs, au loin :

Jean-la-Goutte a un' bonne âme :
Il soigne bien ses animaux
Mais il caresse sa femme
Et ses gâs à coups d'sabots !
C'est la goutte, la goutte, la goutte, } *bis*
C'est la goutte qu'il lui faut !

P'TIT-LOUIS. — Sont-ils joyeux !.. Sont-ils contents de vivre !... C'est qu'ils respirent ben, eux... En ont-ils de la chance !...

Les p'tits gâs, plus loin.

Quand Jean sera mort, bien vite,
Mettons le dans le tombeau...
Sans lui jeter d'eau bénite :
Vous savez qu'il n'aim' pas l'eau !
C'est d'la goutte, d'la goutte, d'la goutte } *bis*
C'est d'la goutte qu'il lui faut

P'TIT-LOUIS. — J'étouffe !... Je... Grand-père !... J'étouffe ! Ah ! ma Doué ! j'veux pas mourir... au secours, grand-père !

FANCH. — Acoute donc, toi ! Quoi qu'y a ?

JEAN-LA-GOUTTE. — C'est l'petit qui geint !

P'TIT-LOUIS. — J'étouffe ! J'vas défunter que j'vous dis... De l'air !... J'étouffe !

FANCH, *très ivre.* — T'es cor malade, mon pauv'tit gâs !... Quoiqu' c'est qu'on pourrait ben faire ?

JEAN-LA-GOUTTE. — Donne-z-y l'médicament du guérisseux.

P'TIT-LOUIS. — Oui, oui, à boire !... vite !

FANCH. — Où qu'il est?

Jean-la-Goutte. — Là, au coin d'la table !... Tiens, le v'la, croche-le ! (*Il pousse le verre d'eau-de-vie devant lui.*)

Fanch, *essayant en vain de se lever.* – Donne-z-y, toi !... moi... je ne sais pas ce que j'ai.. c'est pourtant point ce que j'ai bu... mais j'peux pas m'lever... donne-z-y, toi qu'es encore faraud !

Jean-la-Goutte. — Non, non, faut que t'y donne toi-même, en personne, tu entends ! Plus souvent que j'me mêle encore de ce qui n'me regarde point... pour ce qu'on en a de gratitude !

P'tit-Louis, *pleurant.* — Vite !... j'étouffe !.. Allez-vous m'laisser mourir ?... j'sens que mon âme s'en va d'moi !

Fanch. — Yann ! Aide-moi à m'lever !... Soulage-moi un peu.. (*Il se lève, aidé par Jean-la-Goutte.*) là !... Croche-moi sous les bras, à présent. Bon !... T'es un garçon ben secoureux, tu sais...

Jean-la-Goutte. — C'est bon ! c'est bon ! va, dépêche !...

Fanch, *faisant boire à P'tit-Louis le verre d'alcool.* – Tiens, mon p'tit gâs !... ouvre la goule...

P'tit-Louis, *repoussant le verre après une gorgée.* — Ah !... non !... non !. .

Fanch. — Bois, que j'te dis...

P'tit-Louis. — Non... non... ça brûle... je...

Jean-la-Goutte. — Force-le ! force-le ! Ça l'y fera du bien !

Fanch. — Mais bois donc, têtu !... puisque l'Docteur l'a dit...

P'tit-Louis, *se débattant.* — Au secours. . Je... (*Fanch le fait boire de force et P'tit-Louis retombe sur son fauteuil avec un cri terrible,*) Ah !

SCÈNE VI

Les mêmes, le vieux Job

Job, *qui a entendu les cris de l'enfant.* — P'tit-Louis !... Fanch !... qu'y a-t-il ?

Jean-la-Goutte. — C'est rien ! c'est rien ! Vous émotionnez pas ! Le petit étouffait... alors son père lui a fait boire, bien doucement, le médicament du médecin...

Job. — L'médicament ?... Mais... le v'là core là, sur la table. (*Il arrache le verre d'alcool des mains de Fanch, ahuri.*) Malheureux ! tu t'es trompé !

Fanch et Jean-la-Goutte. — Quoi ?... quoi ?

Job. — Tu y-as donné d'la goutte... Tiens, flaire-moi ça !... Et l'enfant est quasi mort à c't'heure !... Au secours !... Ya que l'Docteur qui peut le sauver .. Il doit être encore chez Le Mérer.

Jean-la-Goutte. — J'vas l'quérir !...

Job, *le repoussant.* — Non, bouge pas !... J'y vas moi-même. (*Il sort en courant, les bras au ciel.*) Ma Doué ! Ayez pitié de nous !

SCÈNE VII

Fanch, Jean-la-Goutte, P'tit-Louis

Fanch, *retrouvant peu à peu sa raison.* — Hein ? Quoi ?... C'était d'la goutte ?... Mon p'tit gâs !... Mon pauv' petit gâs !... T'es point mort, hein, pas vrai ?... Ne me fais pas peur comme ça !... Il est déjà froid comme une pierre de tombe !... Tonnerre ! C'est donc vrai ? J'suis un assassin ! (*Il tombe à genoux près du petit en hurlant, la voix pleine de sanglots*). J'ai tué mon gâs ! J'ai tué mon p'tit gâs !

Jean-la-Goutte, *inquiet, après avoir regardé si personne ne venait.* — Tais donc ta goule, imbécile ! Tu vas ameuter les voisins !

Fanch, *se redressant, terrible.* — Et c'est toi qui m'a baillé le verre, bandit !

Jean-la-Goutte. — Moi !...

Fanch, *le secouant.* — Et tu l'as fait exprès, pas vrai ?

Jean-la-Goutte. — Moi !

Fanch. – Oui, toi, toi !... Ah ! tu ne l'emporteras pas en Paradis, crapule ! Tiens, la voilà ta sale goutte ! (*Il lui brise le litre d'eau-de-vie sur la tête.*)

Jean-la-Goutte, *s'écroulant la tète sur le banc du lit-clos.* — Malaz Doué !...

Fanch, *retournant à P'tit-Louis.* – Mon gâs ! mon pauv' petit gâs !

SCENE VIII

Les mêmes, plus le Docteur et le vieux Job

Le docteur, *apercevant le corps de Jean-la-Goutte.* — Bon ! autre chose à présent !... Parons au plus pressé ! (*Il arrache le col du petit.*) Avez-vous un miroir, père Job ?...

Job. — Celui de sa défunte mère... (*Il le passe au Docteur.*)

Le docteur. — La glace se trouble : il respire

encore!... Une cuiller pour lui desserrer les dents. Merci!... Tenez-lui la tête... Là! (*Il lui verse une potion dans la bouche.*) il avale!... va bien!... Du vinaigre à présent... Vite!... bon! (*Il lui tamponne les tempes.*)

Job. — Vous allez le ressusciter, pas vrai? On ne meurt pas comme ça, à douze ans, quand moi, qui en ai près de quatre-vingts, je resterai encore au monde. Ça ne serait point juste. S'il y a un bon Dieu au Paradis, sûr, il ne voudra pas ça!

Le docteur. — Ses yeux s'ouvrent... ses lèvres se colorent... Il revient!...

Job. — Ça y est, Jésus Marie!... Vous l'avez-t'y fait l'miracle?

Fanch, *riant à travers ses larmes.* — C'est-t'y possible! j'l'ons pas tué, mon petit gâs? j'l'ons pas tué tout à fait!... Ah! oui, sûr, qu'il y a un bon Dieu!

Le Docteur. — A-t-il avalé le verre en entier?

Fanch. — Non, dame! la moitié a ben été gâtée, car il se débattait, l'pauvre dolent... pendant que ce failli-chien y m'disait comme ça: « Force-le! force-le donc! Ça l'y fera du bien!... »

Job, *montrant Jean-la-Goutte toujours évanoui.* — Ah! c'est lui...

Fanch. — Oui... c'est lui qui m'a poussé l'verre, pardienne!... Moi, j'étais bu... j'savais pas! Mais l'chagrin m'a dessoûlé!

Le docteur, *à part.* — Tout s'explique!... (*A P'tit-Louis.*) Là, là! P'tit-Louis, pleure pas! ça ne sera rien, va! Tu reviens de loin mais tu en réchapperas encore cette fois! Seulement je vais te faire entrer dans le sanatorium de Roscoff... on t'y surveillera mieux qu'ici!

Fanch, *à Job.* — Quoiqu' c'est qu'un « sénatorium ».

Job. — Un « sénatorium »... m'est avis que ça doit être une maison ousque le petit gâs sera soigné quasi comme s'il était un enfant d'sénateur.

Fanch. — Probable!

Jean-la-Goutte, *revenant à lui en gémissant.* — Eullah! Euh! Eullah!

Le docteur. — A l'autre, maintenant! Qu'est-ce qu'il a à beugler, celui-là?

Fanch. – J'crois ben que j'y ai largué la bouteille sur la goule!

Le docteur. — Ne dis ça à personne, imbécile! J'vois ce que c'est: tu l'as souqué un peu trop fort; voilà tout... et il est allé « donner de la bande » contre l'coffre du lit-clos... De l'eau, des linges! (*Job donne une écuelle et un chiffon au Docteur.*)

Fanch. — Il en reviendra-t'y, lui aussi?

Le docteur, *tout en soignant Jean-la-Goutte.* — Est-ce que de mauvais bougres de cet acabit-là n'en reviennent pas toujours? Ah! sûr qu'il en reviendra! C'est pourquoi je tiens à isoler ton petit gâs!

Fanch. — On fera à votre convenance, Monsieur le Docteur! Mais soyez tranquille, allez, aussi vrai que j'ai failli être par deux fois assassin aujourd'hui, j'boirai plus un verre de « goutte » de ma vie! J'en fais serment sur les cheveux blancs de mon « ancien » et itou sur la tête de mon petit gâs!

Le docteur. — Dieu t'entende, mon ami...

Fanch, *à P'tit-Louis.* — Et toi... tu oublieras, dis?... tu me pardonneras, pas vrai?

P'tit-Louis. — Oui, sûr... et j'vous l'prouverai... si l'Docteur me guérit.

Le docteur. – Oui, oui... je suis Breton aussi, moi, et, par conséquent, têtu: je veux te sauver et je te sauverai! Je veux sauver la Race et je la sauverai!

Jean-la-Goutte. — E... euh!...

Le docteur. — Ah! voilà l'animal qui revient à lui... (*A Jean.*) Allons! ça ne sera rien!

Job. — T'étais soûl: t'as chu! Que ça te serve de leçon au moins.

Yann. — Oui...

Fanch. — Tu ne boiras plus de « goutte », hein?

Jean-la-Goutte. — Non, jamais... c'est juré...

Tous. — Hein?

Jean-la-Goutte. — Je ne me soûlerai plus...

Tous. — Vrai?..

Jean-la-Goutte. — Je ne me soûlerai plus... qu'avec de l'absinthe!

Le docteur. — Parbleu!

Job. – Ah! la boisson, la boisson!

Fanch. — C'est de la poison, quoi!

Le vieux Job. — C'est pis que la « *Mort aux rats!* »

Le Docteur, *montrant le petit.* — Oui, bien pire .. car c'est la **Mort aux Races**!

(RIDEAU.)

Mars : Fleur-de-Haie



Vite, ô Nature ! viens, coquette,
Pour que nos talus soient fleuris
Secouer, sur eux, ta houpette
De neigeuse poudre de riz !

Photo de E. Hamonic

Pastoure du Pays de Châteaulin

Encadrement de E. Nicod.

Les Chansons populaires du Périgord

De toutes les anciennes provinces françaises, le Périgord est peut-être celle où la chanson populaire conserve le mieux son allure et son originalité. Le Périgourdin a de la gaieté dans le sang. Le vin de ses clos, les truffes de ses chênaies firent à la race une âme communicative et qui volontiers déborde en chansons.

Ecoutez-les sous le chaud soleil de juillet, aux jours de moisson, les gars en sueur et les filles court-vêtues, rythmant leur effort aux couplets de quelque « meitiriera » patoise. Il en est, parmi ces vieilles chansons de moisson, qui ont une saveur bien à elles : telle, *la Belle Moissonneuse*, qui n'a pas d'âge et reste répandue encore dans tout le pays :

Chu lo rohtouillo del froumén
Se l'in sego belo segaïro...

Voici la traduction française littérale :

Sur le chaume du froment, il y moissonne une belle moissonneuse. — Elle moissonne nuit et jour et le matin à la rosée. — Par là passe un monsieur : très galamment il l'a saluée. — « Moissonneuse, donne moi ton cœur et je te donnerai ma main. » — « Monsieur, mon cœur n'est pas pour vous, ni ma main pour votre main. — Je la donnerai à un bouvier qui, nuit et jour, bat la rosée ». — Tout en parlant, tout en raillant, toujours le monsieur se rapprochait — « Monsieur, ne vous approchez pas tant, le bouvier est dans le pré. — Si mon bouvier vous voyait là, il vous donnerait de son aiguillon. » — « Je me moque bien de ton bouvier et de son aiguillon. »

Le rythme est traînant. On sent que ce doit être chanté à plein gosier, dans du poudroiement de soleil et scandé par les ahans des travailleurs.

D'autres chansons de moissons, aussi chansons de vendanges, ont un rythme alerte et enlevant comme une sonnerie de clairon ou un air de bourrée.

Qui li pourtora lou ainer,
Au bouyé de Lourado?..
Et pan ! Et pan ! Et rapatapan !
Au bouyé de Lourado. .

(Qui lui portera le dîner, au bouvier de Lourade.)

C'est la meitiriera de la *Jeanne et du Bouvier* qu'on chante à Lalinde, à Saint-Pierre-de-Chignac et dans une partie du Sarladou.

***

Le croirait-on ? La campagne périgourdine conserve encore des complaintes sur la mort du maréchal de Biron, décapité comme traître, le 31 juillet 1602, dans la cour de la Bastille. Le maréchal fut très populaire en Périgord. Le château de Biron est un des plus anciens et des plus beaux du Bergeracois. Ces complaintes durent être composées immédiatement après l'exécution du maréchal. On les fredonnait alors en cachette, sous le manteau de la cheminée, loin de l'oreille des officiers de police. Aujourd'hui elles perpétuent dans le monde rustique la mémoire du décapité de 1602. On en connaît quatre variantes. Une de ces variantes, celle de Puyguilhem (en français) commence de la sorte :

Dedans la ville de Paris,
Il y a des messieurs et des dames,
Des comtesses et des barons,
Regrettant la mort de Biron

Et dans chacune, c'est Biron évoquant pour Henri IV l'ancien compagnonnage d'armes, les services rendus, les blessures reçues, Biron que tous les prévôts de France n'auraient pas arrêté s'il était armé de son sabre et de ses pistolets dorés, et qui implore la clémence du roi. Mais il est trop tard. Henri ne peut plus faire grâce, et la plus belle des quatre variantes, celle qu'on chante à Belvès, à Montpazier et à Biron même, se clôt sur ce couplet :

Adieu, Biron ! pardono-moi !
Ah ! si je pouvais mé dédiro,
Comme ün dé mouï chimples chouldats,
Biron, tu ne mourirais pas.

***

Mais où excelle la verve chansonnière des Perigourdins, c'est dans les Noëls et les guillaneus.

Il est des Noëls d'une naïveté délicieuse, comme le : *D'où viens-tu, bergère?* qui se chante en français dans les cantons septentrionaux de la Dordogne. Il commence ainsi :

D'où viens-tu, bergère ?
D'où viens-tu ?

— Je viens de l'étable
De Bethléem,
De voir un miracle
Qui me touche bien.

Qu'as tu vu, bergère?
Qu'as-tu vu?
— J'ai vu dans la crèche,
Un petit enfant,
Qui priait sans cesse,
Jamais ne dormant.

Un autre Noël — patois celui-là se chante dans toute la région de Périgueux, de Ribérac, de Saint-Pardoux-la-Rivière. Le rythme en est varié, les paroles ont une saveur bien périgourdine :

Onen, bravo dzen,
Chou perdré dé tén,
Onen nou j'en o Bethléem,
Par rondre notre houmadze
Ou Diou dou cheou.
Tout nouveou, tout roucheou,
Nacu din l'ün eytablé.
Nous foou tou y ona.
Onen l'odòra...

Allons, braves gens, — Sans perdre de temps, — Allons à Bethléem, — Pour rendre notre hommage — Au Dieu des cieux. — Tout nouveau, tout rouge. — Naquit dans une étable. — Il faut tous y aller. — Allons l'adorer.

*
* *

A côté des Noëls, il faut faire une place spéciale aux guilloneous ou guillaneus — chansons de quête, chansons d'étrennes — qui se chantent soit le vendredi saint, soit dans la nuit du 30 avril au 1er mai. D'où vient ce nom : guillaneu? Du vieux dicton : *Au gui l'an neuf?* Ou signifie-t il « année joyeuse », « année guillerette »? Il ne faut pas oublier que, jusqu'à 1564, l'année officiellement commençait à Pâques. De là ces traditions invétérées des poissons d'avril et des œufs de Pâques, cadeaux qu'on offrait pour l'an nouveau.

Donc, pendant la nuit du 30 avril au 1er mai, en de nombreuses communes du Périgord, notamment dans les cantons de Belvès, de Carlux, de Domme, de joyeux drilles, munis de paniers vides et de ramilles de lauriers s'en vont chanter leurs sérénades devant les portes.

Dou m'ey lou prumié de Mai
Mirounfla! Mirolira!

Et ils sollicitent des étrennes. Cultivateurs, soyez généreux! Du lard, des châtaignes, des œufs — des œufs de préférence — ils acceptent tout. Le billon est par-dessus tout le bien reçu. Mais ne faites pas la sourde oreille, ne poussez pas l'huis au nez des quêteurs. Les poings joueraient et les bâtons : les gars du Sarladais ne reculeraient pas devant une escalade ou briseraient toutes les vitres de la maison.

La quête faite, les paniers et boursicauts remplis, nos chanteurs de guillannée introduisent dans la serrure une ramille de laurier pour indiquer aux groupes subséquents que ce seuil fut visité.

Les bandes, leur tournée faite, se rejoignent en une auberge désignée d'avance. Là, dans des poêles sans âge on fait de pantagruéliques fricassées d'œufs : le vin coule et l'eau-de-vie, et trop souvent le guillaneou s'achève en regrettable orgie.

Au premier janvier les étrennes sont pareillement demandées en chantant au seuil des riches. Parmi les plus classiques des chansons de quête, on cite celle qui commence par ces mots :

Per ün divéndré qu'éro
Lou divéndré béni,
Opourta nous l eytréno
Ou noum de Jésu-Chri.

(C'était par un vendredi, un vendredi béni. Apportez-nous l'étrenne au nom de Jésus-Christ)

Cette chanson est très vieille, très antérieure assurément à 1564, époque où Charles IX décida que l'année ne commencerait plus à Pâques. Avant 1564 elle se chantait le vendredi saint, c'est-à dire à la veille de l'an nouveau. Trois siècles et demi ont passé et elle sert aux quêtes du 1er janvier. Les dates purent changer : les paroles sont restées immuables tant, en matière de chansons populaires est tenace la tradition verbale.

Les complaintes de la Passion se chantent encore le jeudi ou le vendredi saint dans certaines localités.

Les mendiants la pleurent dans les rues des villages. A Saint-Mesmin, sur les confins du Périgord et du Limousin, les jeunes gens récoltent des œufs en la chantant. A Courjours, ce sont les jeunes filles qui, dans la nuit du jeudi saint, ne craignent pas de s'aventurer jusqu'aux habitations les plus perdues pour quémander aussi des œufs. Il existe cinq ou six variantes de la Passion. Mais la version française de Latourblanche est sans contredit celle qui possède la plus belle allure et même, par endroits, une incontestable puissance d'images et de poésie. Nous la publions par ailleurs.

Périgord, terre de Chanaan, où les fruits ont une saveur ailleurs inconnue, où les fleurs fournissent aux abeilles un suc plus parfumé, où le sol odore la truffe et les sèves généreuses, garde comme un de tes plus précieux héritages ces vieilles chansons où se perpétue ton caractère original en sa vivacité primesautière et d'où s'exhale comme une senteur de terroir. Tes guillaneus, tes Noëls et tes meitirieras sont un peu la voix du passé qui se prolonge dans celle de tes gars souples et de tes filles accortes, et puisse-t on, dans cent ans encore, entendre, des rives de la Dordogne ou de l'Isle, les vieux refrains patois aller réveiller l'écho des « pechs » endormis!

Remy Saint-Maurice.



Cliché
Ch. Gerschel.

M. **Miguel Zamacoïs** est un écrivain spirituel et charmant, à la verve jeune et parfois espiègle. Sa manière rappelle celle de Rostand, un Rostand qui aurait passé par le Chat-Noir. Il excelle surtout dans le conte en vers. Parmi ses œuvres de bibliothèque, citons : *Dites-nous donc quelque chose*, qui eut une suite ; *Redites-nous quelque chose*, *Le Vélocipède à travers les âges*, *Articles de Paris*. Zamacoïs a obtenu de très grands succès au théâtre, notamment avec *Bohémos* et *Les Bouffons* (Th. Sarah-Bernhardt). Il collabore au *Figaro*, au *Gaulois*, etc. etc.

ROBES ET MANTEAUX

Emergeant du bel escalier
Dans les salons du couturier,
De son volume inconsciente
Paraît une énorme cliente
Qui vient chez le maître habilleur
Choisir un costume tailleur.

Des demoiselles tout en noir
S'élancent pour la recevoir...
Et l'on voit à leur politesse,
A la façon dont on s'empresse
De lui voiturer un fauteuil,
Qu'on ne l'habille pas à l'œil.

La ruche est sens dessus dessous :
« Quelle façon désirez-vous ?
Voulez-vous voir une gravure
Pour l'étoffe et la garniture ? »
Puis une madame Sarah
Dit : « Du reste, tout vous ira !...

Je vois très bien ce qu'il vous faut.
Rien de mastoc et de lourdaud...
Priez mademoiselle Adèle
De venir avec le modèle
Gris souris et vert aloès
Que nous fîmes pour les d'Uzès ! »

Droit comme un pavot de Tarquin,
Surgit un joli mannequin,
Moitié guêpe et moitié liane,
Moitié Vénus, moitié Diane,
Et qui semble dans le salon
Précéder son maître Apollon.

« Ce modèle très élégant
Vous ira, je crois, comme un gant !
Il vous fera cette tournure,
Il vous donnera cette allure...
Même il nous faudra l'enforcir
Pour ne pas trop vous amincir... »

La dame — aveuglement puéril ! —
Déjà se croit l'aspect d'un fil :
Qui donc disait que j'étais grosse ?
Je ne suis qu'une maigre fausse !
Ce modèle c'est, en effet,
Pour moi qu'il a l'air d'être fait ! »

Quand le costume est terminé,
Machiné, truqué, baleiné,
Les demoiselles hors d'haleine
Y fourrent la dame avec peine
Qui, voyant qu'elle a l'air d'un... tas,
De surprise n'en revient pas !

« Le modèle que j'ai choisi,
Dit-elle, le teint cramoisi,
Faisait le mannequin plus mince !
Il faut qu'on truque ! Il faut qu'on pince !
Arrangez-vous ! car dans le prix
L'aspect d'un sylphe était compris ! »

« Madame, dit le couturier,
(Philosophe un peu par métier),
Des mannequins les silhouettes
Sont nos miroirs aux alouettes !
Je vends le costume tout sec :
Je ne vends pas la taille avec ! »

MIGUEL ZAMACOÏS.

(HOLLENDORFF)

L'ÉCHO

DUO

Poésie de
THÉODORE BOTREL

Musique de
ANDRÉ COLOMB

Allegretto

PIANO

ff

Rall.

All°

Rô - dant triste et so - li - tai - re, Dans la fo - rêt

p

suivez

du mys - tè - re, J'ai cri - e, le cœur très las:

Rall — — — — — Adagio — — — —

Echo

La vie est triste i - ci - bas — Bah! L'E - cho m'a répon - du

pp

f

Publié avec l'autorisation de E. GALLET, éditeur, 6, rue Vivienne, Paris.

Tempo I°

Bah! J'ai re - pris, la voix tou - chan - te·

«E - cho! la vie est me-chan - te!» *Chante!* L'E-

Echo Lent

Adagio

Tempo I° più lento

- cho m'a répon-du : Chan - te! E - cho! E-cho des grands Bois!

f *f* *p*

Echo Religioso Poco rall.

Lourde, trop lourde est ma Croix! *Croix* L'E - cho m'a re-pon-du:

pp *p*

Tempo I° *Avec rudesse* Lent *Echo*

Crois La haine en moi, va ger-mer Dois-je ri - re? ou blasphêmer? *Ai* -

f

Molto rall — All^tto quasi largo

-mer Et l'E cho _ m'a dit: Ai - mer! ___ Com - me l'E-

pp — p — Cresc — f

-cho des grands bois, Me con-seil - la de le fai - re

Echo — Echo — Echo — Rall

J'ai - me, *Ai - me* je chan - te *Chante* et je crois... Et je suis heureux sur

f — pp — f — pp — f

ter re! ___

ff Largo — fff





Cliché Hamonic-Le Doaré.

L'ANCIEN

Chansons des Clochers à Jour
(1re Série)

Paroles et Musique
de THÉODORE BOTREL

RÉCIT

Grand-père, un vieux marin à la fois rude et tendre,
Aime à nous faire asseoir autour de lui, parfois;
Il jase, il chante, il rit... et nous croyons entendre
Jaser, rire et chanter le Passé dans sa voix

Dédiée
à M. l'Amiral Touchard







G. ONDET, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

rall. suivez

-ver est meil-leur que l'Au - tom - ne Si mes vieux ans pas-sent i - na-per - çus Que tout ce -

adagio

-la n'ait rien qui vous é - ton - ne: Je suis si vieux...que je ne vieil-lis plus, Je suis si

vieux, Je suis si vieux que je ne vieil-lis plus. Tempo. f f

2e Couplet Ce qui-pas

I

« *Vous demandez, les gâs, quel est mon âge ?*
—J'ons quatre-vingt-quinze ans de la Saint-Jean ;
Vous en doutez, disant que mon visage
Est rajeuni par mes cheveux d'argent ;
Souvent l'Hiver est meilleur que l'Automne,
Si mes vieux ans passent inaperçus,
Que tout cela n'ait rien qui vous étonne :
Je suis si vieux que je ne vieillis plus ! (bis)

II

Ce qui pas vrai ? comble votre surprise,
C'est que jamais je n'ons l'air de souffrir ;
Le mal, sur moi, n'a plus aucune prise :
J'espère en paix le moment de mourir...
Mais rien ne presse ! A Dieu je m'abandonne,
Car, grâce à Lui, je ne suis point perclus!
Du vieux ponton la coque est encor bonne :
J'ons tant souffert que je ne souffre plus ! (bis)

III

A mes côtés, vous jasez politique
En me prenant même à partie souvent...
Mais à quoi bon vous donner la réplique ?
Jamais les cris n'ont fait tourner le vent !
Les bons vieux devenus très sceptiques
Ne comptent plus tous leurs espoirs déçus :
Deux Empereurs, trois Rois, trois Républiques
J'en ons tant vu !... rien ne me surprend plus ! (bis)

IV

Dernièrement, quand Jean-Louis, votre frère,
Mourut à Brest, — le pauvre petit gâs ! —
Vous observiez que votre vieux grand-père
Tremblait plus fort... mais qu'il ne pleurait pas.
Devant mes yeux, dans cet instant d'alarme,
Ont défilé tous mes chers Disparus...
Mais je n'ons pu verser aucune larme :
J'ons tant pleuré... que je ne pleure plus ! (bis)

V

Quand passe au large un cuirassé de guerre
Ou ben encore un torpilleur sournois,
Je groûme un peu : ces « bouilleurs d'eau » tonnerre!
Ne valent pas la vieille Flotte en bois !
Sur ma frégate à trois ponts « La Victoire »
J'en ons-t-y vu des pays inconnus!
J'en ons-t-y fait des grands Rêves de Gloire
J'en ons tant fait... que nos gâs n'en font plus. (bis)

VI

Ah! petits-fieux, qu'il fut donc éphémère
Le joyeux temps où, jeune et biau garçon,
Je courtisais votre bonne grand'mère
En lui disant une tendre chanson !
Jusqu'au tombeau l'Amour sera mon guide
Et vous serez mes dernières Amours....
Mon cœur est vieux, mais n'a pas une ride :
J'ons ben aimé... mais j'aimerons toujours ! » (bis)



Hamonic.

LE PETIT GRÉGOIRE

Paroles et Musique de THÉODORE BOTREL [1]

Dédiée à Monsieur Amédée DUFAURE

Allegretto — Vivo

PIANO

ff

La maman du petit homme Lui dit un matin:

sf

«A seize ans t'es haut tout comme Notre huche à pain. A la Ville tu peux faire

1) G. Ondet, éditeur, 83, faub. Saint-Denis, Paris

Rall. Vivo

Un bon appren_ti, Mais pour la_bou_rer la ter_re; T'es ben trop pe_tit, mon ami T'es ben trop pe_tit, Dame, oui! »

ad. lib. ad. lib.

La maman du petit homme
Lui dit un matin :
« A seize ans, t'es haut tout comme
« Notre huche à pain...
« A la ville tu peux faire
« Un bon apprenti,
« Mais. pour labourer la terre,
« T'es ben trop petit, mon ami
« T'es ben trop petit!
« Dame, oui! »

II

Vit un maître d'équipage
Qui lui rit au nez
En lui disant : « Point n'engage
« Les tout nouveau-nés!
« Tu n'as pas laide frimousse
« Mais t'es mal bâti...
« Pour faire un tout petit mousse,
« T'es'cor trop petit, mon ami,
« T'es'cor trop petit,
« Dame, oui! »

III

Dans son Palais de Versailles
Fut trouver le Roi :
« Je suis gâs de Cornouailles,
« Sire, équipez-moi! »
Mais le bon Roi Louis Seize.
En riant, lui dit :
« Pour être « garde-française »
« T'es ben trop petit, mon ami.
« T'es ben trop petit,
« Dame, oui! »



Mme Botrel

IV

La guerre éclate en Bretagne
Au printemps suivant,
Et Grégoire entre en campagne
Avec Jean Chouan...
Les balles passaient, nombreuses.
Au-dessus de lui
En sifflotant, dédaigneuses :
« Il est trop petit, ce joli,
« Il est trop petit.
« Dame, oui! »

V

Cependant, une le frappe
Entre les deux yeux...
Par le trou l'âme s'échappe :
Grégoire est aux Cieux!
Là, saint Pierre, qu'il dérange,
Lui dit : « Hors d'ici!
« Il nous faut un grand Archange.
« T'es ben trop petit, mon ami,
« T'es ben trop petit,
« Dame, oui! »

VI

Mais, en apprenant la chose,
Jésus se fâcha.
Entr'ouvrit son manteau rose
Pour qu'il s'y cachât :
Fit entrer ainsi Grégoire
Dans son Paradis
En disant : « Mon Ciel de gloire.
« En vérité je vous le dis,
« Est pour les Petits!
« Dame, oui! »

CHANSON DE NOCES

MATERNEL ÉMOI



Photo Ch. Martin.

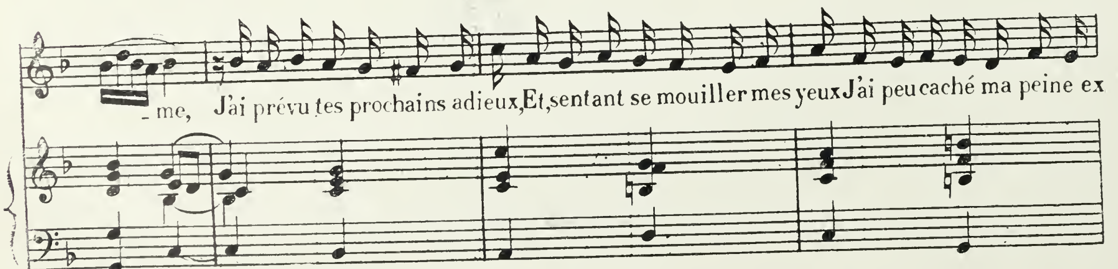
Epouse du poète charmant dont elle fait son collaborateur préféré, **Anne de Bercy** est un compositeur exquis, d'inspiration délicate et distinguée. Nombre de ses mélodies triomphent dans les salons, telles : *A quoi bon? Ode crépusculaire, Myria, Pourquoi promets-tu?* etc. Ses succès au café-concert sont nombreux déjà ; citons : *Le Carillonneux, La Porte, Lettre au Colonel, Le Pardon,* etc... Mme de Bercy, qui fut, toute jeune encore, professeur de guitare et de mandoline à l'Association Polytechnique, a reçu le ruban violet en janvier 1908. Ajoutons que, douée d'une voix souple, fraîche et prenante, elle interprète elle-même ses œuvres en fine et experte diseuse. J.-P.

Musique de
ANNE DE BERCY

Poésie de
LÉON DE BERCY







_tré _ me La raison, vois-tu, se dé_fend Bien mal quand notre cœur s'alar _ _ me

Rall.

Et sous l'angoisse m'étouf_fant En vain j'ai voulu, mon enfant Retenir u _ ne lar - me

I

Quand tu vins, mon fils, tout joyeux,
Me parler de celle qui t'aime,
J'ai prévu tes prochains adieux
Et, sentant se mouiller mes yeux,
J'ai peu caché ma peine extrême.
La raison, vois-tu, se défend
Bien mal lorsque le cœur s'alarme :
Et sous l'angoisse m'étouffant,
En vain j'ai voulu, mon enfant,
Retenir une larme.

II

Celle qui vous donna le jour,
Qui vous dorlote et qui vous soigne,
Comme ignorant que le temps court,
Ne peut croire qu'un autre amour
Ose vous prendre et vous éloigne.
On vous voit encor tout petits
Que déjà vous êtes des hommes
Et, lorsque vous êtes partis,
Pleurent les yeux appesantis
Des mamans que nous sommes.

III

Mais de ce charme qui vous prend
Nous ne saurions être jalouses,
Et c'est d'un pleur tout différent
Qui dit notre bonheur plus grand
Que nous accueillons vos épouses :
Car, par elles, nous atteignons
A la plus sainte des chimères
En vous retrouvant tout mignons
Dans leurs fils que nous étreignons
Quand nous sommes grand'mères.

L'Art d'être Socialiste



Ch. Martin

M. Maurice Mérall peut compter parmi nos meilleurs chansonniers satiriques. Sa manière rappelle un peu celle de Bonnaud. Et ceci est tout à son éloge. Chez Mérall le trait est net, incisif, l'épithète heureusement choisie, et le mot... propre, toujours. Car il a le souci de notre belle langue et s'il prend d'excessives privautés avec ses contemporains, il s'attache à demeurer toujours correct avec elle. Fanatique de la Chanson, il a un regret : n'avoir commencé à en écrire qu'à l'âge de trente ans. D'autres, plus précoces, regrettent leurs chansons de jeunesse. Lequel vaut mieux?... Nonobstant, Mérall est tout de même accusé d'avoir commis plus de trois cents chansons, dont quelques-unes avec la complicité de musiciens notoires. Jugez un peu à quel nombre effrayant il serait arrivé s'il s'était laissé aller à ses penchants dès sa fougueuse adolescence ! Mais, rassurons-nous, Mérall a quarante ans à peine, et il jouit d'une santé florissante : aussi pouvons-nous légitimement espérer savourer encore de nombreux volumes de ses désopilantes et parfois cruelles fantaisies. J.-P.

Paroles de MAURICE MÉRALL — Musique de GASTON NARDON

Allegretto — Pour finir — PIANO

Le plus simple procé_dé Pour fai_ re du so_cia_lis_me C'est d'a_bord de pos_sé_der Un'certain'dos de cy_ nisme Le programme est beau de simpli_ci_té Zim la la com_mun'! Boum é_ga_li_té Plan plan! Dicta_tur' La ri_fla fla Chambre! Droits de l'homm' pan!



I

Le plus simple procédé
Pour faire du Socialisme
C'est d'abord de posséder
Un' certain' dos' de cynisme.
Le programme est beau de simplicité :
Zim la la, Commun' !... Boum !... Egalité !...
Planplan ! Dictatur' !... La ri-flafla !... Chambre !...
Droits de l'Homm', pan pan !.,. Et le Deux Décem- [bre ?
Avec ça le sièg' n'est pas disputé :
On est, en cinq secs, nommé député !

II

Tout d'abord, point capital,
Il faut déclarer la guerre
Aux porteurs de capital :
— Ça flatt' ceux qui n'en ont guère —
Jurer d'allumer un grand feu grégeois
Avec la carcass' de tous les bourgeois ;
Et d'anéantir la rac' qui possède...
Car toujours la foule à cet appeau cède !
Ça n'vous empêch' pas d'manger des chapons
En r'venant d'la Banqu' toucher vos coupons !...

III



Il faut, pour réaliser
De votr' personnag' le rêve
Qu'vous sachiez organiser
Proprement, un' petit' grève.
Pendant qu'vous parl'rez, en bon socialo,
D'la journé' d'huit heur's au brav' populo,
Votr' femm' pourra prendre une pauvre fille
Du matin au soir pour tirer l'aiguille,
Et vous, un valet, gâs qui sort du rang,
Que vous f'rez trimer quatorze heur's durant...



IV

Soyez anticlérical
C'est important, saprelotte !
Là-d'ssus, soyez radical
Hurlez : A bas la calotte !
Pour que le succès vous soit assuré,
N'hésitez jamais : mangez du curé !
Ça n'vous empêch' pas de m'ner à l'Eglise
Votr' petit dernier pour qu'on l'y baptise...
Et de fair' fair', si c'est votre opinion,
A votre fill' sa premièr' communion !...

V

Ayez l'aplomb stupéfiant
D'app'ler « vessie » un' lanterne :
Déclarez d'un noir brillant
Ce que vous savez blanc terne...
Et vous serez sûr, grâce à ces moyens,
D'avoir la confianc' des bons citoyens.
Tout en répétant : « Je suis socialiste ! »
Gardez-vous d'montrer qu'vous n'êt's qu'un fu- [miste...
Jusqu'au jour où l'Peuple, sign'ra votr' départ
De Quinz' mille (au moins) coups d'pied quelque part !

LES BONNES CHANSONS
DE LA JEUNESSE

Le Nouveau Petit Poucet

(CONTE)

Paroles de
EUGÈNE LEMERCIER

Musique de
EMILE DOLOIRE

Photo Ch. Martin

Hommage des Auteurs à Madame Rachel LEMERCIER

Vivo

PIANO

ff

p Plus lent

Moderato

pp

mf

Jean-Pierre un tout petit homme, Pas plus haut qu'un suc de pomme, Rose et frais comme un brugnon, Était flu_et et mi_gnon. A pei_ne chan - gé par l'âge, Si lente_ment

il poussait, Qu'on l'appelait au vil - la - - ge:

f Pressez

p à volonté

Le nouveau petit Pou - cet.

Suivez

ff Tempo I°

I

Jean-Pierre, un tout petit homme,
Pas plus haut qu'un suc de pomme,
Rose et frais comme un brugnon.
Etait fluet et mignon.
A peine changé par l'âge,
Si lentement il poussait,
Qu'on l'appelait au village.
Le nouveau petit Poucet.

II

Un jour, sa vieille grand'mère
Lui dit : « Mon petit Jean-Pierre
Tu vas mettre tes sabots
Et tes habits les plus beaux
Pour aller chez ta marraine,
Loin, bien loin, dans la Cité,
Porter ce grand sac de graine
D'Œillets et de Roses Thé. »

III

A ces mots, vite, il s'habille
Dans son bel habit jonquille.
Bientôt sur route, il courait
Leste et vif comme un furet.
En touchant au but, livide,
Il s'aperçut, tout vexé,
Qu'il ne portait qu'un sac vide
Dont le fond était percé.

IV

Il avait, sans aucun doute,
Semé ses graines en route.
Il ne les retrouva pas
En revenant sur ses pas.
Il courut à perdre haleine
Tant et tant qu'il s'égara.
La nuit tomba sur la plaine.
Lui, sous un saule, il pleura.

V

Quand il fut à bout de force,
Sur un lit d'herbe et d'écorce,
Sous le sombre firmament,
Il dormit profondément.
Quand il ouvrit la paupière
Le matin, à son réveil,
Ebloui, le petit Pierre
Vit resplendir le soleil.

VI

Mais, ô miracle! ô merveille!
Dans les champs, depuis la veille,
Feu d'artifice embaumé,
Les graines avaient germé.
Mille fleurs étaient écloses
Et, radieux, le gamin
Vit les œillets et les roses
Qui lui traçaient son chemin.

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Air recueilli et harmonisé par Francisque DARCIEUX

Très soutenu

mf

CHANT

La Pas_si _ on de Jé _ sus Christ Qu'elle est triste et dou

Modérément

PIANO

_ lan_te! La Pas_si _ on de Jé _ sus Christ Qu'elle est triste et dou _ lan_te!

La Passion de Jesus-Christ
Qu'elle est triste et doulante. } bis.

Il a jeûné quarante jours
Sans prendre de substance,

Au bout de ces quarante jours
Jésus a pris substance;

Et d'un morceau de pain bénit
D'une pomme d'orange ;

Puis il s'en va se promener
Tout pieds nus comme un ange ;

Il n'avait personne avec lui
Que saint Jean et saint Pierre.

Quand furent à Jérusalem,
Virent par la croisée.

Ils virent tant de gens venir
Qu'il ya de fleurs en France.

— Ah ! disait saint Pierre à saint Jean
Quelle réjouissance ! »

— Non ! non ! répond Notre-Seigneur
C'est tout de trahissance ;

Avant la nuit de vendredi
N'en verrez l'assurance:

Vous verrez mon corps étendu
Le long d'une croix blanche.

Vous verrez mes pieds attachés,
Tous deux cloués ensemble.

Vous verrez mon côté percé
Tout à grands coups de lance,

Et vous verrez mon sang couler
Comme fontaine ardente,

Et vous verrez la mer brûler
Comme un tison qui flambe!

Et les poissons qui sont dedans
Deviendront tout en cendre! »

LES FEMMES DE FRANCE

Musique de PAUL DELMET

Poésie de ARMAND SILVESTRE

Photo Ouvière

CHANT

PIANO

All° mod^to (ma non troppo)

f STROPHE

La paix fécon_de nos sil_
_lons Mais que demain vienne la guer _ re
Et l'on verra nos batail_
_lons Marcher au feu comme na_guè _ re
Si sous le ciel clair de l'é_
_té, Fleurit l'arbre de l'espé_ran _ _ ce
C'est que Dieu même l'a plan_

Publié avec l'autorisation de MM. ENOCH et Cie, édit., 27, boul. des Italiens, Paris.

te Dans le cœur des femmes de Fran - ce!

f 2e STROPHE

La terre ne boit plus le sang Des blessés aux heures a_me - res;

Sur ceux qui tombent dans le rang Veillent les femmes et les mè - res

p

Si par les bal_les dé - vas_té Fleurit l'arbre de l'es_pé_ran - -

_ce C'est que Dieu même l'a plan_té Dans le cœur des femmes de Fran

f 3e STROPHE

- ce! Sous le talon des oppresseurs, Nos angoisses où donc sont el - les? C'est par les mères et les sœurs Que les races sont immor tel - les! Si, dans l'air de la li-ber-té Fleurit l'arbre de l'es - pé ran - - - - ce, C'est que Dieu même l'a plan - té Dans le cœur des femmes de Fran - ce!

p

RÊVE DE JEUNE FILLE [1]

Paroles de
A. LEFRANC

Musique de
GEORGES PITER

Moderato

PIANO

El_les sont trois sous les char_

_mil_les Pro_longeant un doux entre_tien Et causant, mais vous savez

bien De quoi causent les jeunes fil_les _Moi j'é_pouse un grand roman_

ritard

(1) *Cette chansonnette peut egalement se réciter.*







I

Elles sont trois sous les charmilles
Prolongeant un doux entretien
Et causant, mais vous savez bien
De quoi causent les jeunes filles :
« Moi j'épouse un grand romancier ;
Moi je rêve un beau militaire
La troisième se fit prier :
Moi j'aimerais bien un notaire! »

II

A ce vœu digne d'une aïeule,
Dieu sait si follement on rit
Elle, sans se troubler, reprit :
« Je veux un mari pour moi seule.
Or, un cœur longtemps comprimé
Sous l'hypothèque et l'inventaire
A nos coquettes est fermé :
Ah! j'aimerais bien un notaire!

III

« Un poète dans son nuage
Toujours planant, toujours flottant.
Ne trouve pas un seul instant
Pour descendre dans son ménage ;
Parlez-moi d'un homme absorbé
Qui jamais dans son œuvre austère
N'appela la lune Phœbé :
Ah! j'aimerais bien un notaire!

IV

Un cœur d'officier, rien de pire ;
Vrai salpêtre sous son acier
Un regard va l'incendier ;
Il saute en l'air pour un sourire.
Un notaire saute fort peu ;
Il n'eut jamais rien d'un cratère
Son aspect seul éteint le feu :
Ah! j'aimerais bien un notaire! »

V

Notre fillette fut fidèle
Hélas! à son rêve insensé.
Longtemps elle l'a caressé
Et le destin s'est moqué d'elle.
Elle avait les yeux enivrants,
Mais sa dot était terre à terre :
Il lui manqua cent mille francs
Pour se faire aimer d'un notaire!

LA GUERRE SAINTE

(Poème antialcoolique)

Le brouillard et le gel, la bise qui soupire,
Du faubourg endormi se disputent l'empire,
Car décembre, le mois si dur aux miséreux,
Vient de surgir, suivi de son cortège affreux.
Une heure du matin... De la porte d'un bouge,
Un homme sort dans un halo de clarté rouge,
Et, surpris par le froid et par l'obscurité,
Dirige en hésitant ses pas vers la Cité.
Sa démarche est pesante et semble balancée
Par quelque fluctuante et changeante pensée...
Parfois il se détourne, et tâtant de la main
Les murs accoutumés qui marquent son chemin,
Leur demande un appui... Cependant il s'arrête,
Guidé par cet instinct qui révèle à la bête
Que le bercail est proche... Il ouvre avec effort
Une porte qui grince, arpente un corridor
Et parvient, après quel ardu pèlerinage,
Au palier misérable où gîte son ménage.
Par un huis vermoulu filtrent quelques rayons...
« C'est toi, père? gémit une femme en haillons
Dont les bras amaigris supportent, ô misère,
Un pauvre enfant qui tette et contre elle se serre...
Le père a répondu par un sourd grondement
Et, sans se dévêtir, s'est jeté lourdement
Sur son lit... Mais avec un son de voix farouche,
Cependant qu'un rictus amer crispe sa bouche:
« Le concierge est venu me demander son mois
Ce matin, dit la mère... Il prétend que tu bois,
Que tu rentres fort tard, que le propriétaire,
De gens qui le paient mal, comme nous, n'a que faire
Et qu'il faudra chercher ailleurs où nous loger...
Pour moi je n'en puis plus... Me priver de manger
Ce n'est rien, mais songer qu'à ces trois créatures
Je refuse du pain, passe toutes tortures! »

Dans un coin de la chambre, étroitement blottis,
Sur un vieux matelas sont encor deux petits...
Hâves et maigriots, derniers cris d'une race
Qu'un vice abominable et monstrueux terrasse...

En écoutant ce verbe au douloureux accent,
Le père sur son lit s'est dressé menaçant...
Peut-être se sent-il confusément coupable,
Mais il ne permet pas, lui, maître, qu'on l'accable
Et pour bien démontrer qu'il a cent fois raison,
Il fait tonner sa voix, fait trembler la maison,
Et d'un siège boiteux qu'il jette à la muraille
Epouvante les siens... « Le proprio, canaille!
Hurle-t-il en bavant, et le concierge aussi...
Je les mets au défi de me chasser d'ici...
Dira-t-on pas vraiment, si l'on voulait les croire,
Que je passe ma nuit et ma journée à boire...
Et toi, femme, tu sais, tiens ta langue, ou sinon ...! »
Il retombe, épuisé par un effort si long,
Sur la couche où, bientôt, oubliant la détresse
Dont il est seul coupable, il cuve son ivresse.
Ils sont là, maintenant, tous les cinq réunis,
Oh Famille! et tandis que sous des toits bénis,
De beaux enfants joufflus aux mamans font risette,
Ici la maladie affreuse et la disette
Ont élu domicile et chassé pour jamais
La possibilité du Bonheur et la Paix.
Car, sachez bien ceci dont l'ame se révolte:
« Du mal que vous semez d'autres font la récolte
Et lorsque dans l'alcool sombre votre raison,
Un nuage obscurcit jusques à l'horizon
L'avenir entrevu des minutes meilleures...
La Souffrance et la Mort entrent dans vos demeures,
Tels des anges porteurs d'un glaive fulgurant
Et qui servent d'escorte au poison dévorant! »

Aussi pour enrayer le mal et ses ravages,
Que l'indignation soutienne vos courages,
Et fasse en un faisceau vos efforts confondus,
Nobles cœurs vers le Bien, vers la Beauté tendus...
Proclamez en tous lieux, comme dans cette enceinte,
Que la guerre à l'Alcool est une Guerre Sainte
Et que si ce n'est Dieu, l'Humanité la veut...

Pour vous de qui toujours s'accomplira le vœu,
Femmes qui pouvez tout de par votre Faiblesse,
Qu'un but si glorieux tente votre Noblesse
Et vous pousse à dresser contre un Philtre menteur
L'invincible rempart de vos lèvres en fleur...
Et si ce n'est assez pour avoir la victoire,
Elevez dans vos bras comme en un offertoire
Ces Anges innocents que vos flancs ont portés,
Et les cœurs corrompus s'empliront de clartés!

GABRIEL MONTOYA.



Photo Nadar.

IDÉES D'AUTOMNE

Parodie de PENSÉE d'AUTOMNE, musique de Massenet

Créée par COQUELIN Cadet,
et chantée par Georges LAUNAY, dans les tournées de la B. C.

Des hasards du scrutin le vieux tribun se lasse,
Déplorant des votants les changeantes clartés;
Car, suivant les conseils des journaux détestés,
Leur vote, trop souvent, met un autre à sa place...

... Des hasards du scrutin le vieux tribun se lasse!

Moi, songeant, fier encor des triomphes défunts,
Aux discours applaudis des masses ouvrières,
A mes portraits ornant les lointaines chaumières,
Foule, je hume encor l'encens de tes parfums...

Mais où trouver encor les triomphes défunts?...

Mon nom, de moins en moins, sort des urnes troublées...
Pourrais-je, après un four, reprendre le chemin
Du pays où les gens, me montrant de la main,
De leur rire empliront la ville et les vallées!...

Mon nom, de moins en moins, sort des urnes... troublées!

Aussi, de jour en jour, je deviens un fervent
Du bourgeois qu'avec zèle a flétri ma jeunesse.
Qu'il gouverne toujours! Qu'un pouvoir fort renaisse!
Que sort-il, songe creux, de ta plainte? Du vent!

Oui, de l'ordre je suis le défenseur..... fervent!

Je veux ma place autour de la panse sacrée
De l'immortel Budget, caisse ouverte en tout temps.
Qu'un bon poste, à l'abri des électeurs flottants,
Fasse en toute saison ma vieillesse dorée!

Je veux ma place autour de ta panse sacrée,
Caisse, immortel Budget! Caisse ouverte en tout temps!

PIERRE TRIMOUILLAT.

Ernest Coquelin ou plutôt **Cadet**, ainsi qu'on l'appelait ordinairement pour le distinguer de son frère, le grand Coq, vient de suivre son aîné dans la tombe à quelques jours d'intervalle. Si Coquelin aîné fut un comédien génial, il est juste de rappeler que Coquelin Cadet fut un inégalable diseur de monologues, le créateur du genre, a-t-on dit. Sous le pseudonyme de *Pirouette*, Cadet en écrivit même un assez grand nombre. Cadet, qui avait été à ses débuts sur le point d'aborder la carrière lyrique, était heureux de révéler ses qualités vocales toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Notre ami Trimouillat fut assez heureux pour le voir créer ses *Idées d'Automne*, que Massenet fut bien étonné d'avoir mises en musique sans s'en douter.

"FLEUR-D'AJONC"

Pièce populaire et décentralisatrice

Paroles et musique de Théodore BOTREL [1]

○ ○ ○

PERSONNAGES

ANNA LE HELLO, 22 ans.
CORENTIN KERMAREC, 23 ans.
GASTON DELAFONTAINE, 24 ans.

L'action se passe en l'auberge du « Cidre doux », de Pont-Aven (Finistère), par un gai matin de juillet.

La scène représente la salle de l'auberge du « Cidre doux » tenue par Anna Le Hello Pièce enfumée, très rustique. Vieille et monumentale cheminée avec crémaillère, chaudrons, marmite ; fauteuil de foyer. Tables et escabeaux de chêne. Faïences et images naïves aux murs. Sur une sorte de comptoir, au fond, à droite, bouteilles, brocs, bolées, écuelles, etc. Une petite glace pendue au premier plan, à droite.

La scène un peu sombre ; par la porte du fond, grande ouverte, on aperçoit la rue très ensoleillée au contraire.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, seul (costume de touriste, sans façon, veston et chapeau de feutre gris) ; au fond, sur la route, le nez en l'air, il l'enseigne de l'auberge.

« Auberge du Cidre doux, Le Hello, débitant. » Voilà mon affaire ! (*Il entre*) Personne ? Holà !



Hamonic.

Espérez un peu, et vous allez me déguster ce pur jus de pomme !

Hé ! A la boutique, si ou-plaît ! (*Il s'assoit au milieu et s'éponge le front.*) Ouf ! quelle chaleur ! Et les poètes parlent toujours de la Bretagne au soleil doux et triste ! Moi, je trouve qu'il fait la pige à son confrère de Marseille... puisqu'il paraît que ce n'est pas le même ! (*Il frappe de la main sur la table.*) Garçon ! un bock !.. Pardon : une bolée !.. (*Reprenant.*) Quel voyage ! Je croyais qu'il ne finirait pas !.. Ah ! le sol d'Armor n'est pas accessible à tous les tempéraments !.. Mais pour un gaillard qui a fait jadis le tour du monde, Gaston, mon ami, il est honteux de vous plaindre... C'est que jamais aussi je n'avais été jusqu'au bout de la terre « *Finis terræ* » disent les savants !.. (*Il frappe.*) Garçon ! un bock ! Pardon : une bolée !.. (*Il se lève.*) Ah çà ! tout le monde est donc mort, ici ? Bast ! à la guerre comme à la guerre : (*Il remonte au comptoir.*) un pot de cidre, du vrai Quimper, celui-là .. (s'il ne vient pas du bazar de l'Hôtel-de-Ville)... et une bolée !.. (*Il descend.*) Soyons tout à la fois le client et l'aubergiste ! (*Contrefaisant le paysan.*) Quoi donc que vous voulez boire, aussi donc ? (*Voix naturelle.*) Du cidre, mon gâs ! — Espérez un peu, (*Il verse.*) et vous allez me déguster ce pur jus de pomme ! — A la tienne, mon gâs ! — A la vôtre, monsieur le Parisien ! (*Il boit et fait la grimace.*) Humph ! c'est d'un raide ! d'un raide ! On dirait une pièce des Nouveautés ! J'ai dû me tromper : c'est le pot au vinaigre !.. Enfin ! quand on a soif ! (*Il boit.*) Et l'auberge a pour enseigne « Au Cidre doux ! » Mâtin ! Les Bretons doivent avoir le gosier nickelé !.. Maintenant, passons à la caisse : (*Même jeu que plus haut.*) Combien votre vinaigre, mon gâs ? — Deux sous la bolée, comme partout ! — C'est pour rien ! Voici vos dix centimes... (*Il remonte un peu et s'arrête.*) Hein ?.. Quoi ?.. un pourboire ? à l'instar de Paris, alors? La civilisation n'en fera jamais d'autres ! Voilà ! (*Il jette une seconde pièce sur la table.*) Et maintenant, donnons-nous de l'air et dégourdissons-nous les jarrets ! (*Voyant entrer Corentin porteur d'un gigantesque bouquet de fleurs des champs.*) Tiens ! la Forêt qui marche ! comme dans Macbeth. (*Corentin pose ses fleurs sur la table de gauche.*)

SCÈNE II

GASTON, CORENTIN, *en matelot*

GASTON

Monsieur est de la maison, sans doute ?

(1) G. Ondet, éditeur, Paris, 83, faubourg Saint-Denis.

CORENTIN

Il y aurait des chances pour !

GASTON

J'ai pris une bolée : voilà quatre sous ! Salut ! (*Fausse sortie; l'examinant attentivement.*) Mais, sapristi non ! Je ne me trompe pas ! C'est mon matelot! (*Il vient se camper devant Corentin*) Reluque-moi voir un peu ! Tu ne me reconnais pas?

CORENTIN

Pardon, excuse, Monsieur !.. Mais vous devez faire erreur !

GASTON

Voyons, souviens-toi... La *Melpomène*, à Brest .. puis le *Gaulois*, à Toulon : ton quartier maître et ton fourrier !

GASTON, *montrant le bouquet*

Ah ! ah! je comprends la Forêt fleurie. . quelque bonne amie, sans doute ?.. Hé parbleu ta cousine, dont tu me parlais si souvent à bord !

CORENTIN

Juste ! Annaïk Le Hello !..

GASTON

Surnommée, je crois, Fleur... de genêt, par les gens du pays ?

CORENTIN

Fleur-d'Ajonc ! la fille de l'aubergiste de céans.. Tu as toujours ta bonne mémoire, toi, à ce que je vois !

GASTON

Dame ! il en faut dans le métier d'artiste !



Hamonic

Tu ne me reconnais pas? Voyons, souviens-toi...

CORENTIN

Gaston Delafontaine !.. Toi, ici !.. (*Accolade joyeuse.*)

GASTON

Mon vieux Corentin !

CORENTIN

Hé ben ! En voilà d'une rencontre, à c't'heure ! Si je m'attendais à c't'affaire, par exemple ! c'est deux fois fête à Pont-Aven aujourd'hui, alors !

GASTON

Comment, deux fois?

CORENTIN

Ton arrivée, d'abord... et puis...

GASTON

Et puis ?

CORENTIN

Et puis, je peux ben te le dire, mon bon Gaston : c'est aujourd'hui la Sainte-Anne.

CORENTIN

Ah ! ça y est donc ? Ton rêve est réalisé ? Te voilà comédien à c't'heure ?

GASTON, *avec une emphase comique*

Premier comique grime au Théâtre National de l'Ambigu de Paris, s. v. p. !

CORENTIN, *ébloui*

Fichtre ! Tu devais réussir... et vite. Ah ! ma Doué ! nous as-tu assez souvent amusés, les soirs de tristesse, dans les mers lointaines, quand tu nous jouais la comédie à toi tout seul, sur le gaillard d'avant !.. Mais on est dela, debout, plantés comme des balises : mouille l'ancre un instant ici, matelot !.. et prenons une bolée !

GASTON, *vivement*

Ah ! non ! ah ! non ! merci... Je sors d'en

prendre !.. et ma foi je t'avoue que je préférerais autre chose !

CORENTIN

Un vermouth, alors ! (*Il le sert.*) Annaïk est dans sa chambre à s'attifer pour la grand' messe... Tiens, l'entends-tu d'ici qui gazouille tout comme un rossignolet !.. (*Trinquant.*) A la tienne, matelot !

GASTON

A ta promise, mon gâs ! (*Ils boivent.*)

CORENTIN

Un peu trop doux, un peu trop sucré le cidre, cette année ! Mais il se fera !

GASTON, *souriant*

Dis donc ? je serai de la noce, hein ? Je m'invite !

CORENTIN

Vrai ? Tu voudrais ben ?..

GASTON

Pourquoi pas ?... d'autant plus que nous allons être presque pays : me voilà engagé pour la saison prochaine au Grand Théâtre de Brest. Tu n'auras qu'à me faire signe.

CORENTIN

Convenu, alors... mais, espère un peu !... la chose n'est pas encore tout à fait décidée...

GASTON

Allons donc !

CORENTIN

Non !... mais y a pas de temps de perdu... j'arrive seulement !

GASTON

C'est vrai ! Je t'ai laissé au port d'armes, l'an dernier, avec douze mois à tirer encore.

CORENTIN

Voilà pas huit jours que j'ai rallié ici !

GASTON

Qu'est-ce que tu fais ?

CORENTIN

Rien, encore !... Je tire ma flemme avec un restant de mauvaises fièvres attrapées là-bas chez les « Jaunes ». Mais, suivant le désir de nos deux vieilles mères, si la noce a lieu, je cultiverai nos petits lopins de terre et nous continuerons à tenir l'auberge tous deux Annaïk... si la noce a lieu... (*Tristement.*) Autrement qu'ça, ma foi ! si la noce n'a pas lieu, on refiche ses deux sacs sur l'épaule... et largue tout ! A Dieu vat ! on recommence à bourlinguer !

GASTON

Comme tu dis ça avec mélancolie ! Est-ce que ta promise ?...

CORENTIN, *baissant la voix*

Oh ! non ! c'est peut-être des idées qu'on se fait comme ça, tu sais. Annaïk est une bonne fille et je ne voudrais pas en médire... c'est honnête et droit... faut voir !... Seulement, voilà, défunt son père qu'avait un peu de biens, autrefois, avant sa ruine, du temps qu'il était un des plus riches meuniers de Pont-Aven...

GASTON

... « Ville de renom : quatorze moulins, quinze maisons... »

CORENTIN, *continuant*

... Il avait de l'orgueil pour sa fille le bon vieux et au lieu de l'envoyer à l'école du pays, avec ses petites camarades, il l'a fait élever a la Ville : chez les dames de Quimper... Aussi, c'est éduqué comme une fine demoiselle. Mais dame ! comme de raison, ça la rend un peu fiérotte c'te fille, d'avoir, comme ça, la caboche emplie d'un tas de trop belles choses apprises dans les livres savants !... De là à être un peu dédaigneuse avec les simples comme nous autres n'y a que l'épaisseur d'un filin... et je me dis souvent en la regardant et en l'écoutant, que ce serait vraiment trop de bonheur pour un pauvre gabier tel que moi, d'être un jour le mari d'une petite personne aussi parfaite !

GASTON

Allons donc ! Tu exagères (*avec emphase*) « et son excès d'honneur et ton indignité ».

CORENTIN, *secouant la tête*

Ah ! si tu connaissais Fleur d'Ajonc !

CORENTIN (1)

Quand les ajoncs en avalanche
Tombent des grands talus dorés
Ils nous tiraillent par la manche
Pour être de nous admirés ;
Et l'on s'arrête et l'on se pâme
Sur le petit flacon d'or fin
Qui vous emplit le cœur et l'âme
D'un trouble indicible et sans fin.
Mais...
Si vous cueillez la fleur mignonne
Prenez bien garde, ô maladroits :
La fleur d'ajonc, la fleur bretonne
Pique,
Pique les doigts !

***

Ainsi l'Annaïk que j'adore
Mais que j'adore en sauvageon
Est une fleur qui vient d'éclore :
Un joli petit brin d'ajonc ;
Comme l'ajonc, elle est rustique
— Ma foi, je la préfère ainsi —
Mais qui s'en approche s'y pique
Car elle a des griffes aussi !
Ah !
Je l'aime trop, la fleur mignonne,
Qui ne prend garde à ma douleur :
Ma Fleur-d'Ajonc, ma Fleur bretonne
Pique,
Pique le cœur !

GASTON

Allons, allons ! pas de mélancolie : ta cousine t'aime, j'en mettrais la main au feu... et j'ajoute

(1) *La Fleur-qui-pique* (voir le numéro suivant).

que si elle te connaissait ainsi que je te connais elle t'adorerait... Mais, voilà! avec vos diables de natures « en dedans », avec votre rugueuse et énigmatique enveloppe, tas de Bretons que vous êtes! il faut du temps pour vous déchiffrer. Et, malgré moi, si vos belles vous font penser aux fleurs d'ajoncs, vous me faites toujours songer, vous autres, à l'un de vos mets nationaux: la pauvre et savoureuse châtaigne. Elle aussi, d'un aspect si menaçant, si humble, ressemble à un brin d'ajonc desséché: ainsi que lui, elle pique les doigts tout d'abord, se défend presque pudiquement, jusqu'au moment où, écorchée pour la troisième fois, on en peut déguster tout à loisir la petite âme délicate, savoureuse... toute blanche! Fleurs d'ajoncs et châtaignes... Bretonnes et Bretons!... Ça a l'air bizarre, ce que je dis là... mais c'est ça, en plein!.. Aussi quand j'arrivai à Brest, engagé à dix-huit ans, d'un coup de tête, moi, Parisien blagueur, sceptique, emballé, tout de premier mouvement, l'aspect des camarades, tous Bretons ou peu s'en faut, me fit l'effet d'une douche glacée: silencieux, sombres, rêveurs... Brrr! cinq années à tirer en pareille compagnie! Mais, peu à peu, j'appréciai les qualités exquises de tous ces rudes compagnons dont le cœur se donnait lentement, mais pour toujours, et je les aimai de toute la force de ma jeune affection, les réunissant tous en ta personne, mon bon Corentin!

(Ils se serrent la main avec force.)

CORENTIN

Mon bon Gaston! Ah! c'est que nous avons bourlingué ferme ensemble, et que le danger rapproche et qu'on est souvent heureux de se sentir les coudes!..

GASTON

Et puis... c'est qu'il n'y a pas à dire... je te dois la vie!... Sans toi je naviguerais encore, toutes voiles dehors, vers le Pays noir dont on ne revient jamais... Te rappelles-tu notre aventure à Dakar?

CORENTIN

Ia (1), sûr, vat!

GASTON

Pour moi, je ne l'oublierai jamais... vivrais-je cent ans!

CORENTIN, *désignant Gaston*

Il était un gabier de misaine (2),

GASTON, *désignant Corentin*

Il était un gabier d'artimon,

CORENTIN, *même jeu*

L'un né natif de Paris-sur-Seine,

(1) Oui!
(2) *Les deux Gabiers*, musique de Botrel (G. Ondet, édit.).

GASTON, *même jeu*

L'autre natif du pays Breton!

CORENTIN

Cric!

GASTON

Crac!

ENSEMBLE

Tiens bon!
Gabier de misaine!
Tiens bon!
Gabier d'artimon!

CORENTIN

Ils sont partis sur la *Melpomène*,
Voulant gagner un petit galon;
Sont allés voir la côte africaine,
Sont allés voir les noirs du Gabon.
(Refrain.)

GASTON

Mais à Dakar, mis en quarantaine,
Gâs de misaine et gâs d'artimon,
Sans en rien dire à leur capitaine,
Se sont glissés hors de l'entrepont.
(Refrain, mystérieusement.)

CORENTIN

Et les voilà chantant à voix pleine
Et sirotant du raide et du bon
A la santé des gâs de misaine,
A la santé des gâs d'artimon!
(Refrain à pleine voix, titubant un peu.)

GASTON

Mais dix Anglais à mine hautaine,
Mais dix marins du pays Saxon,
A cinq contre un, eurent le sans-gêne
De leur crier de baisser le ton.
(Refrain.)

CORENTIN

Et l'on mit bas les tricots de laine
Et l'on boxa les gâs de London
A coups de poings de par la bedaine,
A coups de pieds de par le bedon.
(Refrain.)

GASTON

Mais, tout à coup, le gâs de misaine
Fut renversé d'un coup de talon
Et les Anglais crurent bien, sans peine,
Avoir raison du gâs d'artimon.
(Refrain.)

CORENTIN

Mais le Breton — hardi! — se démène,
Tournant, cognant comme un vrai démon,
Si bien qu'enfin la bande, hors d'haleine
Clopin-clopant, tourna les talons!
(Refrain.)

GASTON

Et vivement le gâs de misaine,
Pris sur le dos du gâs d'artimon,
Fut rapporté sur la *Melpomène*
Où l'on conta l'histoire au second.
(Refrain. *(Ensemble, penauds.)*

CORENTIN

Et l'on guérit le gâs de misaine...

GASTON

On mit aux fers le gâs d'artimon...

CORENTIN, *fièrement*

Huit jours après leur veston de laine
Etait orné d'un double galon!

(*Refrain.*)

GASTON

Voilà comment le gâs de misaine
Doit l'existence au gâs d'artimon...

CORENTIN

Voilà comment sur la *Melpomène*,
On se battait pour son pavillon!

(*Refrain.*)

CORENTIN

Mais il faut être juste... si tu me dois un peu la vie... je te la dois de même. car, enfin, sans le coup de boxe de ton invention, le « coup de Pantruche » comme tu l'as baptisé, jamais je n'aurais pu nous tirer de la patte des Angliches.

GASTON

Tu ne 'as pas oublié, au moins, le coup de Pantruche ?

CORENTIN

Oh! que nenni! Il pourra me servir encore à l'occasion. Tiens, espère! (*Il boxe.*) Mise en garde! une feinte de la main gauche dans le creux de l'estomac... et pendant que l'adversaire est occupé à parer... vlan! un coup de poing droit, à toute volée, dans le nez ou dans la mâchoire... au choix!

GASTON, *se reculant*

Repos! Repos!.. Un bon point à l'élève Kermarec!.. Mais je bavarde, je bavarde... et les camarades doivent me croire perdu...

CORENTIN

Les camarades?

GASTON

Mais oui, le complément de la troupe envoyée au Théâtre de Brest par l'Agence parisienne. On est là toute une bande en excursion avant la saison.. Durant que je faisais un petit tour, ils « apéritivent » à l'Hôtel Julia.

CORENTIN

Envoie-les visiter le Port et explorer le Bois d'Amour! Quant à toi tu dînes et soupes avec nous, pas vrai?

GASTON

Comme de juste! Le temps de prévenir les copains de mon lâchage, de prendre ma valise et je suis tout à toi! Où perches-tu?

CORENTIN

Notre maison touche celle-ci, à gauche. . Je t'accompagnerais ben, mais en l'absence de la tante... je puis être utile à l'auberge jusqu'à la fin de la Grand'Messe!

GASTON

Laisse-donc!.. On peut naviguer sans pilote. (*Fausse sortie*).

CORENTIN, *l'arrêtant*

Ah! mais!.. espère encore un instant, que je le présente à Annaïk.

GASTON

A Fleur-d'Ajonc?.

CORENTIN, *un peu gêné*

Si tu préfères. .

GASTON

Je préfere : je le trouve exquis ce surnom, moi: poétique et couleur locale... ô combien !

CORENTIN

Je vais la héler car, tu sais, quand une femme est en train de s'attifer, le diable tient le miroir d'une main... et arrête l horloge de l'autre (*Au fond, à droite.*) Anna ! Anna ! Descends donc vite !

ANNA, *à la cantonade*

Il y a le feu ?

CORENTIN

Non, il n'y a pas le feu, mais...

ANNA, *même jeu*

Le troisième coup de la messe a sonné ?

CORENTIN

Non, pas même le premier, mais. .

ANNA, *même jeu*

Il y a des clients ?

CORENTIN

Non, mais...

ANNA, *même jeu*

Alors... j'ai le temps!

CORENTIN

Descends ! que je te dis !.. (*Silence.*) Il y a une visite ! (*Silence.*) Un ami à moi. (*Silence.*) Mon ancien matelot... (*Silence.*) qu'arrive de Paris !..

ANNA, *même jeu vivement*

De Paris ?.. Je descends, je descends!

GASTON, *riant*

Ah ! Ah ! Paris ! Paris ! Tout le monde descend !

CORENTIN

Dame! c'est le grand Phare !

GASTON

Ou c'est l'écueil !..

(*Anna entre de droite, achevant de mettre ses mitaines.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, ANNA

ANNA, *faisant la révérence*

Soyez le bienvenu, Monsieur !

GASTON, *bon enfant*

Mam'zelle Fleur-d'Ajonc...

ANNA, *sèchement*

Pardon : Mademoiselle Anna Le Hello, je vous prie...

CORENTIN, *à part, à Gaston, d'un air gêné*

Oui, ce surnom rustique et naïf lui déplaît... depuis quelque temps!

GASTON, *à part*

Début plutôt malheureux ! (*Haut, cérémonieux.*) Mademoiselle Anna, je vois avec plaisir que le portrait tracé de vous par mon ami Corentin n'était pas flatté !.. Bien souvent, à bord, il me disait : « Ma cousine Fleur... (*Corentin lui donne un coup de coude, il se reprend.*) Heu ! Anna Le Hello est la meilleure des filles de Pont-Aven ! » mais il aurait pu ajouter : Fleur... (*Même jeu.*) heu ! Anna Le Hello est la plus jolie des fleurs .. (*Même jeu.*) des filles du Finistère ! (*A part.*) Je crois que je bafouille !

GASTON

En un seul, Mademoiselle : un nom plébéien s'il en est un !

ANNA, *à Corentin, indifférente*

Je ne me rappelle pas ce nom !

CORENTIN

Mais si, voyons, souviens-toi ! « Gaston le Parigot », mon matelot d'abord. . mais devenu rapidement mon supérieur...

ANNA, *gracieuse*

Officier ?

GASTON

Oh ! non, fourrier !.. simple fourrier !

ANNA, *indifférente*

Et Monsieur est toujours à la Mer ?



Hamonic.

— Un ami à moi... mon ancien matelot... qu'arrive de Paris... — De Paris?.. Je descends, je descends!

ANNA, *minaudant*

Oh ! Monsieur !..

CORENTIN, *bas, à Gaston*

Elle est flattée...

GASTON

Mais... présente-moi donc !

CORENTIN

Anna ! voici un vieil ami à moi, que tu aimeras toujours, je l'espère, autant que je l'aime moi-même... et c'est pas peu dire ! Je t'ai parlé de lui, d'ailleurs, ben des fois dé à : tu te rappelles ?.. Gaston Delafontaine !

ANNA, *gracieuse*

De... Lafontaine, en deux mots ? ou de.. La.. Fontaine, en trois mots ?

GASTON

Depuis un an, Mademoiselle, je suis redevenu Parisien, c'est-à-dire terrien... Le Théâtre ayant toujours été ma folle passion...

ANNA, *gracieuse*

Vous écrivez des pièces de théâtre ?

GASTON

Oh non ! . Je me contente de les jouer... de mon mieux !

ANNA

Vous jouez les grands premiers rôles en tout cas; les amoureux : Roméo, Faust, Hamlet, Hernani?

GASTON

Oh ! que non ! je joue les « comiques-grimes ».

ANNA

Mais, enfin, vous êtes à l'Opéra?

GASTON

Non... à l'Ambigu.

ANNA, *sans l'écouter.*

A la Comédie-Française, alors?

CORENTIN

Mais non : à l'*Ambiju* qu'il te dit !

GASTON

Oui, simplement à l'Ambigu populaire. Et encore durant toute la saison prochaine, je ne serai plus applaudi... ou sifflé, qu'au Théâtre de Brest...

ANNA, *dédaigneusement, à part*

Peuh! Un petit comique de province!

CORENTIN, *gêné*

Mais toutes ces questions...

GASTON, *bas, à Corentin*

Laisse-donc, laisse-donc : je m'amuse comme une petite folle!..

ANNA

Oh! le théâtre! c'est si amusant!.. Quand J'étais chez les Dames de Quimper... car j'ai été élevée...

GASTON, *l'interrompant*

Je sais, je sais!

ANNA, *continuant*

... chez les Dames de Quimper... Donc, quand j'étais chez les Dames de Quimper, on nous faisait jouer aussi la comédie, de temps en temps; et ma foi, pour ma part, il paraît que je ne m'en tirais pas trop mal!.. Moins bien cependant que ma petite amie Jeanne Nédellec... dont je viens justement de recevoir une lettre! Dis donc, Corentin, en voilà une qui en a de la chance!

CORENTIN

Ah! tant mieux!

ANNA, *emballée*

Elle habite dans un bel hôtel à Paris... elle a chevaux et voitures... elle donne des fêtes magnifiques... et on l'appelle « Madame la Comtesse » long comme le bras... Madame la Comtesse!.. la fille d'un meunier!

GASTON

Madame la Comtesse... de quoi?

ANNA, *tirant la lettre et l'ouvrant.*

La Comtesse... attendez!.. Je... hanne... A Paris on met un H à Jeanne...

CORENTIN, *doctoral*

C'est le patois qui veut ça!

ANNA

La comtesse... Je... hanne de Bagatelle!..

GASTON, *vivement*

Jeanne de Bagatelle?

ANNA

Vous la connaissez?

GASTON

De nom, seulement de nom!

ANNA

Elle est connue à Paris?

GASTON

Trop... très connue!

ANNA, *avec envie*

Comtesse de Bagatelle! la fille d'un meunier! car elle est la fille d'un meunier de Pont l'Abbé. Ah! il est vrai qu'elle a été élevée...

GASTON

Chez les Dames de Quimper...

ANNA

Et que lorsqu'on a été élevée...

GASTON

Chez les Dames de Quimper...

ANNA

On peut aspirer à tous les honneurs! (*Elle relit sa lettre tout bas.*)

GASTON, *toujours de même*

A tous les honneurs, certainement! (*Bas, à Corentin.*) Mais dis donc, sa Comtesse de Bagatelle, mon vieux... c'est... une farceuse... de haute volée... enlevée sans doute à son vieux père et à son moulin, où sa coiffe est restée accrochée, par quelque Parisien de passage en Bretagne...

CORENTIN, *bas*

O ma Doué (1)! N'en dis rien à Anna : ça la chavirerait!

GASTON, *bas*

Non... Mais je tenais à t'avertir... parce que si elles correspondent ensemble... veille au grain!

CORENTIN, *lui serrant la main*

Merci! (*à Anna.*) Et quoi qu'elle te raconte comme ça, dans sa lettre... ta madame la Comtesse de la Bagatelle?

ANNA, *sans lever les yeux*

Oh! des choses qui ne t'intéresseraient pas!

CORENTIN

Je suis trop bête, peut-être ben!

GASTON, *à part, en riant*

Voyons, as-tu été élevé chez les Dames de Quimper, oui ou non?

ANNA

Elle me parle toilettes.. Des toilettes de deux mille francs... et plus!

CORENTIN, *haussant les épaules*

Deux mille francs! Je parie qu'elle est moins fringuette avec ça que toi avec ta petite robe de futaine!

GASTON

Parie et tu gagneras!

(*A suivre.*)

(1) O mon Dieu!

Avril : Fleur-de-Genêt



Hosanna ! le Printemps s'avance
Jeune dieu vainqueur de la Mort :
Devant lui, Nature, balance
Les palmes de tes genets d'or !

Photo de E. Hamonic. — **Jeune fille du Pays Guérandais** — Encadrement de E. Nicod

MUSIQUES D'ESPAGNE

C'est de la très vieille musique indigène que je veux parler, de celle qui porte le sceau indélébile du passage des Maures, de celle qui est comme un composé des langueurs d'Espagne et des tristesses d'Arabie.

En France, la musique nationale d'autrefois semble presque perdue : vieilles chansons bretonnes, béarnaises, provençales, se meurent au fond des campagnes, ou bien sont exceptionnellement recueillies çà et là, par quelques raffinés qu'elles reposent.

Mais, chez les Espagnols, d'un bout à l'autre de l'échelle sociale la musique d'autrefois est restée en honneur, toujours pareille, sans que le siècle présent, si destructeur de tout, l'ait encore changée. Les gens du peuple la comprennent ; en l'entendant, ils s'exaltent ou bien s'attendrissent jusqu'aux larmes. Et, pour les élégants, pour les seigneurs, pour les artistes, à côté de Bach, de Wagner ou des extra-modernes, il y a encore cela : il y a cette vieille musique des *flamencos*, qui est autre chose et qui, par d'autres moyens, éveille avec une égale intensité, le « sentiment du mystère de la vie ».

Chez le marquis de X..., je suis convié à venir aujourd'hui, après le déjeuner, à l'heure d'expansion et de rêve où les cigarettes s'allument entendre deux de ces *flamencos*, deux de ces errants qui ont commencé par chanter sur les chemins et qui sont devenus de célèbres bardes.

Nous sommes assis en cercle autour des deux guitaristes andalous, prêts à les entendre dans ce silence au milieu du jour et dans cette pénombre des rideaux fermés.

Les guitares préludent, et elles pleurent sous leurs doigts, elles pleurent comme jamais violon n'a su pleurer entre les mains des plus virtuoses. Elles pleurent en chantant je ne sais quoi d'étrange et de désolé, dans un registre grave, plus bas que celui de l'accompagnement. Les notes de ce chant sont presque toujours attaquées en dessous et remontées ensuite, jusqu'au ton juste par une sorte de gémissement qui fait frémir ; on a l'illusion complète de sons ténus et prolongés comme ceux d'une voix d'homme.

L'un des deux bardes qui va chanter, avec une vraie voix humaine, après ce chant de la guitare, lève d'abord, vers le ciel, son singulier regard de paysan inspiré, puis, tout à coup, il part à plein gosier de ténor, par un grand cri déchirant, — qui, peu à peu, se module et s'éteint en quelque chose de très doux et de très plaintif. C'est, d'ailleurs la caractéristique de toute cette musique quasi orientale, de commencer toujours par un long cri d'angoisse et de finir en plainte mourante. La mélodie est monotone, un peu sauvage, inexplicablement évocatrice d'on ne sait quoi de mystérieux et de lointain qui inquiète jusqu'au fond de l'âme, mais qui ne se définit pas. Et les paroles le plus souvent primitives, comme une improvisation de montagnards, sont d'une poésie âpre et violente, où frissonne l'éternelle angoisse d'aimer :

Aunque pases por mi vera
Tu ropa i la mia rocem.
No te han de mirar mis ojos,
Por que los tuyos no grocem...

(Quand même tu passerais si près de moi,
Que tes vêtements et les miens se frôleraient,
Ils ne te regarderaient point, mes yeux,
Pour que les tiens ne se réjouissent pas ..)

Les jeunes femmes qui écoutent, tête penchée, sont, par atavisme, préparées à subir l'incantation de cette musique, et moi, l'étranger, qui la subis à ma manière, comme au travers d'un voile, je reste incapable, sans doute, de comprendre ce qui se passe en ce moment dans leurs âmes.

Maintenant, pour finir, ils jouent avec frénésie des danses andalouses, de ces danses qui sont rapides et d'un rythme enfiévré, qui sentent le soleil et l'amour, qui sentent la guerre aussi peut-être, la guerre des temps passés et le voisinage du Maure, mais qui jamais ne sont gaies. . Et dans ce salon, voici que, de tous côtés l'on commence d'entendre des battements de mains pour marquer la mesure. Oh ! alors, comme on a, tout à coup, conscience d'être en Espagne ; en une Espagne d'autrefois, encore vivante, et combien c'est inattendu et charmant, dans ce milieu qui a tous les dehors et toutes les élégances modernes !

— Ollé ! ollé ! crient les hommes en frappant du talon sur le plancher.

Oui, ollé ! Vivent les pays qui ont conservé leur couleur, leur musique et leurs bardes !... Ollé ! ollé ! Vive la vieille Espagne, qui n'est qu'endormie encore sous l'Espagne d'aujourd'hui et qu'un rien suffit à éveiller : une poésie, une chanson, une furia de guitares !...

PIERRE LOTI,
de l'Académie française.



Rembrandt Van Ryn. Musée du Louvre.

LES DISCIPLES D'EMMAÜS



Très tristement, les deux disciples, dans la plaine,
Allaient vers Emmaüs, et leur âme était pleine
D'horreur. Ils avaient vu mourir Jésus en croix.
Tout en marchant, ils se parlaient à demi-voix
Du crime monstrueux commis sur le Calvaire.
La nuit envahissait le ciel calme et sévère.
Pas d'étoiles encor, mais le dernier tison
Du couchant s'éteignait au sanglant horizon.
Parfois, le vent du soir, dans le feuillage pâle
Des oliviers, soufflait avec un faible râle.
L'ombre, de toutes parts, sur les champs accourait.

« Il avait pourtant dit qu'il ressusciterait,
Murmura l'un des deux hommes, hochant la tête,
Et le Nazaréen était un grand prophète.
Mais nous avons bien vu mettre au tombeau son corps,
Cléophas, et trois jours sont passés depuis lors. »
Et l'autre dit, tordant ses deux mains désolées :
« Cependant, cette nuit, les femmes sont allées
Au sépulcre. Il était vide, et, placé devant,
Un ange leur a dit que le Christ est vivant. »
Mais le premier reprit : « C'est vrai. Plusieurs des nôtres,
Ceux qu'il aimait et qu'il appelait ses apôtres,
Ont vu le tombeau vide, après le jour levé;
Mais ils cherchaient Jésus et ne l'ont point trouvé. »

Et les deux pèlerins maintes fois se redirent
Leur angoisse et leur deuil. Tout à coup, ils sentirent
Qu'un autre voyageur marchait à côté d'eux.

« Tristes passants, de quoi parliez-vous donc tous deux? »,
Demanda-t-il. C'était Jésus, c'était leur Maître;
Mais il ne voulait pas qu'ils pussent reconnaître
Encor le Dieu surgi pour les interroger.
« Etes-vous, au pays, tellement étranger,
Dit Cléophas, que vous ne sachiez pas ces choses? »
Puis, une fois de plus, il répéta les causes
De leur douleur : le Juste, après d'abjects affronts,
Cloué sur une croix entre les deux larrons;
Ses vertus, ses discours, ses gestes, ses miracles;
Et qu'il semblait le Christ promis par les oracles;
Qu'il devait, ce jour même, — il l'avait annoncé, —
Reparaître et qu'hélas! le jour était passé.
Et l'inconnu leur dit : « O cœurs trop lents à croire,
Le Christ devait souffrir pour entrer dans la gloire. »
Puis, il leur expliqua que Jésus, ses desseins
Et ses actes étaient prédits, aux Livres Saints,
Et que, depuis la plus antique prophétie,
Tout prouvait que ce Juste était bien le Messie.

Dans le bourg, au dernier crépuscule du soir,
Ils entrèrent tous trois et, sur le chemin noir,
Jésus semblait vouloir poursuivre son voyage.
Mais les deux pèlerins, émus par son langage,
Sentaient leur cœur brûler d'un feu puissant et doux.
« Demeurez, dirent-ils, et soupez avec nous. »
Mais quand ils l'eurent vu, bien qu'il ne fût que l'hôte,
Choisir, pour le repas, la place la plus haute,
Et, comme il le faisait souvent, — quel souvenir! —
Prendre en ses doigts le pain, le rompre et le bénir,
Leur esprit fut soudain inondé de lumière.
Tendant vers le Seigneur leurs deux mains en prière,
Sûrs de le reconnaître, heureux éperdument,
Ils l'adoraient... Jésus disparut brusquement.

Ils étaient pour toujours délivrés de leur doute;
Et, de Jérusalem ayant refait la route
Dans la nuit, ils allaient à travers la cité,
Disant à leurs amis : « Il est ressuscité! »

FRANÇOIS COPPÉE,
de l'Académie française.


Hamonic.

" CHANSONS DE CHEZ NOUS "(1)

DORS, MON GÂS !

BERCEUSE



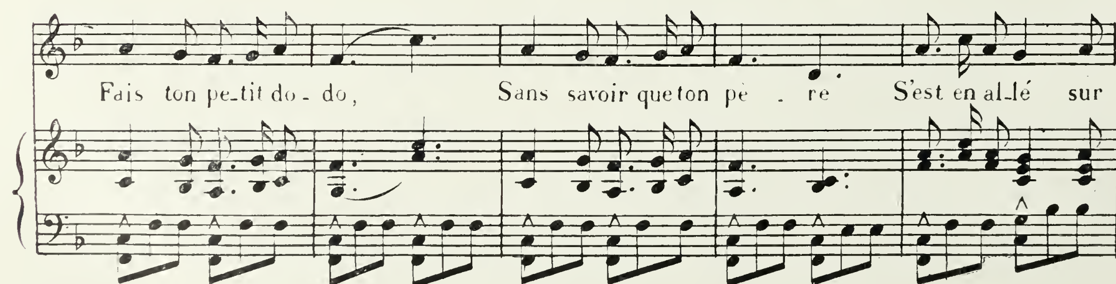
Paroles et Musique

de

THÉODORE BOTREL







(1) G. ONDET, éditeur, 83, faub. Saint-Denis, Paris.

l'eau La vague est en co_lè - re Et murmure là - bas

A cô_té de ta mè - re. Fais do_do mon p'tit gas

I

A côté de ta mère,
Fais ton petit dodo,
Sans savoir que ton père
S'est en allé sur l'eau!
La Vague est en colère
Et murmure là-bas...
A côté de ta mère
Fais dodo, mon p'tit gas !

II

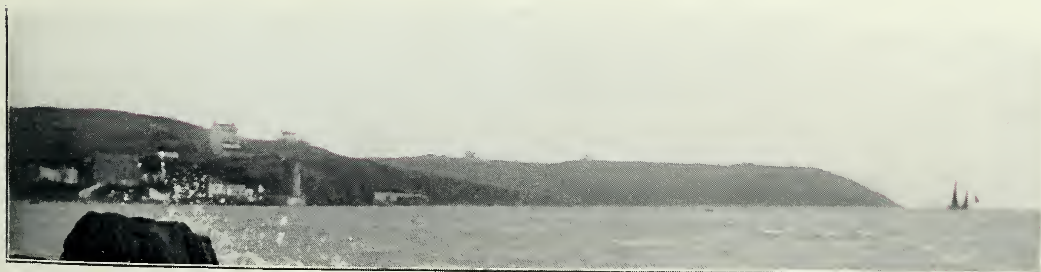
Pour te bercer je chante,
Fais bien vite dodo,
Car dans ma voix tremblante,
J'étouffe un long sanglot :
Quand la Mer est méchante
Mon cœur sonne le glas...
Mais il faut que je chante :
Fais dodo, mon p'tit gas !

III



Si la douleur m'agite
Lorsque tu fais dodo
C'est qu'un jour on se quitte :
Tu seras matelot ! —
Sur la Vague maudite
Bien loin tu t'en iras...
Ne grandis pas trop vite :
Fais dodo, mon p'tit gas !





Hamonic.



Cliché E. Hamonic.

YANN-LA-GOUTTE (1)

Chanson antialcoolique

Paroles et Musique de THÉODORE BOTREL

Allegretto

CHANT

PIANO

ff

Quand Yann-la-goutte s'éveil-le — Il s'as-seoit dans son lit-clos —, Puis, en lor-gnant sa bou-teil-le. S'met à hur-ler comme un veau — C'est la

p

REFRAIN

mf

p

(1) Jean-la-Goutte.

G. Ondet, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

En chœur

goutt'la goutt'la gout_te, C'est la goutte qu'il nous faut_ C'est la goutte la sal' goutte, C'est la goutte qu'il lui faut ! Quand Yann.. plus !!!

Rall

entre les Cts 2e Ct.

pour finir

I

Quand Yann-la-goutte s'éveille
Il s'assoit dans son lit clos,
Puis, en lorgnant sa bouteille,
S'met à hurler comme un veau :

« C'est la goutt', la goutt', la goutte,
« C'est la goutte qu'il me faut ! »
C'est la goutte, la sal' goutte, } Chœur
C'est la goutte qu'il lui faut ! }

II

Quand Yann-la-goutte, en prière,
Veut s'adresser au Très-Haut,
Sa pensée est tout entière
Pour Bacchus sur son tonneau :

« C'est la goutt', la goutt', la goutte.
« C'est la goutte qu'il me faut ! »
C'est la goutte. la sal' goutte } Chœur
C'est la goutte qu'il lui faut ! }

III

Quand Yann-la-goutte travaille
Il est fatigué bientôt :
« Mes amis, lorsque je bâille
« Passez-moi le tord-boyaux :

« C'est la goutt', la goutt', la goutte.
« C'est la goutte qu'il me faut ! »
C'est la goutte, la sal' goutte } Chœur
C'est la goutte qu'il lui faut ! }

IV

Quand Yann-la-goutte a d'la goutte
A boire à tir'-larigot
Il en boit tant qu'ça dégoûte
L'moins dégoûté des poivrots :

C'est d'la goutte, d'la sal' goutte, } bis en
C'est d'la goutte qu'il lui faut ! } Chœur

V

Quand Yann va porter son vote
Aux grands jours électoraux,
Il se flanque un' tell' ribote
Qu'il en reste un mois sur l'dos :

C'est la goutte, la sal' goutte, } bis en
C'est la goutte qu'il lui faut ! } Chœur

VI

Yann-la-goutte a un' bonne âme.
Il soign' bien ses animaux...
Mais il caresse sa femme
Et ses gâs à coups d'sabots !

C'est la goutte, la sal' goutte. } bis en
C'est la goutte qu'il lui faut ! } Chœur

VII

Quand Yann sera mort, bien vite
Mettons-le dans le tombeau
Sans lui jeter d'eau bénite...
Vous savez qu'il n'aim' pas l'eau :

C'est d'la goutte, d'la sal' goutte, } bis en
C'est d'la goutte qu'il lui faut ! } Chœur

Moralité, mes gâs !

Puisque Yann vient de descendre
Chez les grands diables cornus,
Amis, jurons sur sa cendre
Que nous ne nous soûl'rons plus !

Non, la goutte, la sal' goutte } bis en
Jamais nous n'en boirons plus !!! } Chœur



Hamonic.

Chansons de " Jean-qui-Chante " (1)

Les Lunettes de Grand'Mère

Poésie de THÉODORE BOTREL

Musique de André COLOMB

Allegretto

PIANO

f

Un froid ma-tin de Jan-vier Grand ma-man dût s'é-loi-gner Pour u-

p

-ne journée en-tiè-re: Me voy-ant seule au lo-gis, De leur vieil é-tui je sor-

Suivez

p

(1) Reproduit avec l'autorisation de M. E. GALLET, éditeur, 6, rue Vivienne.



I

Un froid matin de janvier
Grand'maman dut s'éloigner
Pour une journée entière :
Me voyant seule au logis,
De leur vieil étui je sortis
Les lunettes de ma grand'mère!

II

Après avoir, gravement,
Longuement, soigneusement,
Bien essuyé chaque verre,
Avec des airs recueillis,
Sur le bout de mon nez je mis
Les lunettes de ma grand'mère!

III

Je pris ensuite en ma main
Le gros paroissien romain
Pour y lire ma prière...
Et je la comprenais mieux
Depuis que j'avais sur les yeux
Les lunettes de ma grand'mère!

IV

Puis, je tricotai des bas
Pour les gueux qui n'en ont pas
D'une main bien plus légère,
Maudissant les durs hivers
En voyant la neige, à travers
Les lunettes de ma grand'mère!

V

Puis, enfin, comme un oiseau,
Doucement, dans son berceau
Je berçai mon petit frère
Dont les grands yeux étonnés
S'amusaient de voir, sur mon nez,
Les lunettes de ma grand'mère!

VI

Jadis, mon cœur frémissait
Quand maman le caressait!...
Adieu! jalousie amère :
J'adorais mon Yvonnec
Rien que de l'admirer avec
Les lunettes de ma grand'mère!

VII

Lorsque je dis à maman :
« Pourquoi ce prompt changement? »
Elle répondit : « Ma chère,
C'est qu'un des rayons ardents
De son grand cœur est resté dans
Les lunettes de ta grand'mère! »

VIII

Moralité : pour mieux voir,
Mieux comprendre le Devoir
Et nos humaines misères,
Sur nos yeux, trop exigeants,
Mettons les verres indulgents
Des lunettes de nos grand'mères!


Hamonic.

Chansons Humoristiques

Sur le Bassin des Tuileries

Paroles et Musique de PAUL MARINIER

A. Manuel.

Mod^to

PIANO

f

Sur le bassin des Tui_le_ries Il

mf

é_tait un pe_tit ba_teau — Qui s'en allait gai_ment sur l'eau Loin des plates bandes fleu_

Rall. T^o

ri - es Sans mat'lot, sans mouss', ni patron (Cha_cun navigue à sa fa_çon) Dedans é_

Rall.

_tait u_ne pou_pé_e, Ah —— ! la bien sotte é_qui_pé - e Dedans é_tait u_ne pou_

_pé_e A_vec un p'tit soldat en plomb Qui di_sait Nom de mon pom_pon! Que la
prome_nade a du bon —! Zim ba_la_boum et zon, zon, zon, J'vais vous conter l'his_
_toi_re D'la pou_pée a Mam'_zell' Jeann'ton Et du soldat en plomb —

gai et animé.

ff

I

Sur le bassin des Tuileries,
Il était un petit bateau
Qui s'en allait gaîment sur l'eau
Loin des plates-bandes fleuries ;
Sans mat'lot, sans mouss', ni patron,
(Chacun navigue à sa façon).
Dedans était une poupée,
Ah! la bien sotte équipée.
Dedans était une poupée
Avec un p'tit soldat en plomb
Qui disait : « Nom de mon pompon!
Que la promenade a du bon!
Zim bala boum et zon, zon, zon,
J'vais vous conter l'histoire
D'la poupée à Mamzell' Jeann'ton
Et du soldat en plomb.

II

La poupée était fort bien faite,
Peinte des plus belles couleurs
(Qu'c'était comme un bouquet de fleurs)
Et très simple dans sa toilette,
Sans corsag', sans rob' ni jupon.
Chacun s'habille à sa façon!
Le soldat était un bel homme
Ah! nom d'un petit bonhomme
Le soldat était un bel homme
Tout reluisant comme un miroir
Avec un sabr' terrible à voir,
Mêm' que ça l'gênait pour s'asseoir.
Zim bala boum et zon, zon, zon,
Le petit militaire
Lorgnait avec des yeux tout ronds
La poupée à Jeann'ton.

III

Le soldat dit : « J'suis militaire.
« J'habite un' bell' boîte en carton
« Et comm' vous m'plaisez pour de bon!
« J's'rais heureux si j'pouvais vous plaire. »
La poupée, très flattée au fond,
Ne dit pas : « Oui », mais n'dit pas : « Non ».
Or, pour l'embrasser il s'élance
Ah! la fatale imprudence!
Or, pour l'embrasser il s'élance
Mais, dans sa précipitation,
Comme il avait l'derrière en plomb
Ça fit sombrer l'embarcation.
Seigneur! mon Dieu! quell' situation!
Fallait pas qu'elle y aille.
Voilà c'que c'est, mam'zell' Jeann'ton.
Qu'd'écouter les garçons.

IV

La poupée, un' vrai' sensitive,
En conçut un mal de langueur ;
Elle avait perdu ses couleurs
En s'en allant à la dérive.
Les bains étaient, très certain'ment,
Contrair's à son tempérament
Le soldat s'en fut dans l'abîme
Ah! prions pour la victime!
Le soldat s'en fut dans l'abîme
Fair' des étud's chez les poissons ;
Et c'est, sans dout', pour cett' raison
Qu'il n'a pas r'joint sa garnison.
Bien qu'ça doiv' leur servir de l'çon
Nous n's'rons jamais tranquilles,
Mesdam's, messieurs, tant qu'nous aurons
Des fill's et des garçons!

JEANNE-LA-PATRIE !

(FRAGMENT)



Photo Touranchet.

M. Bourgault-Ducoudray est né à Nantes, le 2 février 1840. Après avoir fait son droit, il abandonna le barreau pour se livrer à la musique. Grand Prix de Rome en 1862, il se révèle au public parisien par un *Stabat Mater*, exécuté à Saint-Eustache en 1868.

Le catalogue de ses œuvres comprend, en outre d'ouvrages symphoniques très importants comme le *Carnaval d'Athènes*, la *Rapsodie Cambodgienne*, et l'*Enterrement d'Ophélie* des compositions chorales de grande envergure comme la *Conjuration des Fleurs*, *Jean-de-Paris*, *Au Souvenir de Roland*, et enfin *Jeanne-la-Patrie !* d'après un poème de Botrel, œuvre de tous points remarquable dont nous publions aujourd'hui un fragment, et qui aura sa place dans toutes les fêtes organisées en l'honneur de la Vierge de Domrémy.

M. Bourgault-Ducoudray a écrit la musique de plusieurs opéras, notamment *Thamara*, représenté sur la scène de notre *Académie Nationale*. Professeur d'Histoire de la Musique au Conservatoire, depuis 1878, M. Bourgault-Ducoudray est officier de la Légion d'honneur.

Musique de BOURGAULT-DUCOUDRAY

Poème de THÉODORE BOTREL

Andantino. ♩ = 84

PIANO

pp p

Avec infiniment de suavité.

Adieu, Jean - net - te, O ber-ge - ret - te, Tu n'i-ras

p très doux. mf

plus de ton pied nu — Fouler l'her - bet - te

Avec regret. *poco ritard.*

Du Bois Che_nu_, Fou_ler l'herbet_te Du Bois Che_nu

Dimin. *p* *suivez* A T°

Élargi. *Rit* Largo Fin

pp *PPP*

And^te^ con moto. ♩. = 72

p *sf*

Très accentué et impératif *mf* *Doux*

Quit_te Jeannet_te, tu l'as promis_, Et ta houlette et tes bre_

mf *p*

_bis, *mf* Quit_te, Jeannet_te, tu las promis,

mf

Doux — Animez un peu — Grandioso.

Et ta houlette et tes bre - bis! Vis ton grand

suivez

rê - ve, Sai - sis le glai - ve! Pe - tite enfant de Domré-

Avec vaillance — Ingénu — très doux

-my, Pe - tite en-fant de Dom-ré - my,

Très doux

Energique — Animez

Va boûter dehors l'enne - mi, Va boûter dehors

élargi — A T°

l'en - ne - mi

suivez

Dolce expressivo

Doux expressif

Dis a-dieu vite a ton vieux chau-me, A tes pa-rents, a tes a-mis Car de Bor-deaux jusqu'à Pa-ris, C'est grand pi-tié dans le roy-au-me, C'est grand pi-tié dans le Roy-au-me! A-dieu Jean-net-te,

p, pressez légèrement, suivez, mf, cresc., cresc., cresc., Elargi, f, f, p A T°, p



Photo Anthony's.

Le Drapeau du Paysan

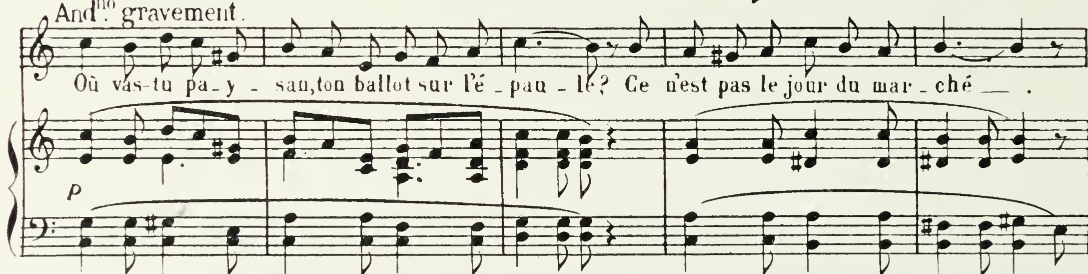
Paroles et Musique

de

GEORGES FRAGEROLLE











E. MAZO, éditeur, 8, boulevard Magenta, Paris.

Animato.

Ne convoque aujourd'hui les enfants du vil_la _ ge A la ville ou dans les fau _ bourgs. Gar-

_çon, voudrais-tu faire grè _ ve Quand flambe le printemps nou_veau? Aux rameaux quand monte la

Largamente.

se _ ve Qui délaisse son champ — déser_te son dra _ peau!

f

I

— Où vas-tu, paysan, ton ballot sur l'épaule?
Ce n'est pas le jour du marché.
Sur le chemin poudreux que borde le grand saule
Tu marches tout endimanché.
Nul clocher n'annonça baptême ou mariage,
Aucune fête aux alentours
Ne convoque aujourd'hui les enfants du village
A la ville ou dans les faubourgs.
Garçon, voudrais-tu faire grève
Quand flambe le printemps nouveau?
Aux rameaux, quand monte la sève,
Qui délaisse son champ, déserte son drapeau!

II

Mais lève ton chapeau, montre un peu ton visage;
Des larmes ont rougi tes yeux.
Je devine, à jamais tu quittes l'héritage
Que tu reçus de tes aïeux.
Elle l'aura bientôt cette cité funeste
Qui nous prit tant de nos enfants.
Ils se sont fatigués du destin trop modeste
De vivre avec des paysans.
Mais quand vers de hideux repaires
Tu pars, notre impassible écho
Te dit, par la voix de nos pères :
Qui délaisse son champ, déserte son drapeau!

III

Tu connaîtras les murs qui de l'aube à la brune
Masquent le firmament d'azur,
Les taudis que jamais, par une loi commune,
Ne visite un souffle d'air pur.
Tu connaîtras bientôt la faim et la misère,
Et la haine plus vile encor;
L'assommoir où le vin qui rougit votre verre
Avec l'oubli verse la mort.
Tandis que la pâle détresse
Te couvrira de son manteau,
Une voix te dira sans cesse :
Qui délaissa son champ, déserta son drapeau!

IV

J'ai pu toucher ton cœur; à ta mine songeuse
Je vois que tu nous resteras,
Que le ciel soit loué! la liste est trop nombreuse
De ceux qu'on ne reverra pas.
Va! Remets dans ses plis ton habit du dimanche,
Reprends ta blouse et tes sabots.
J'entendrai chaque soir ta chanson vive et franche
Retentir aux flancs des coteaux.
Gaîment pour toi le jour s'achève!
Ah! que les projets du tantôt
Soient chassés comme un mauvais rêve :
Qui retrouve son champ, retrouve son drapeau!



CHANSON DE L'AVEINE (1)

Harmonisée par André COLOMB

Les enfants s'amusent tout particulièrement à cette chanson de jeu qui consiste à exprimer par des gestes appropriés l'action indiquée dans les différents couplets.

Allegretto

PIANO

mf

Vou_lez-vous sa voir comment, Com . ment on sè_me l'a vei ne?

Mon pè_re la se - mait ainsi Puis se re_po - sait a_ demi

(1) L'avoine.

Frap_pe du pied, puis de la main, Un petit tour pour son voi_sin_! A_veine, a_veine, a_vei_ne, Que le beau temps t'a_mè_ne, A_veine, a_veine, a vei_ne, Que le beau temps t'a_mè ne_!

I

Voulez-vous savoir comment,
Comment on sème l'aveine?
Mon père la semait ainsi,
Puis se rebosait à demi :

Frappe du pied,
Puis de la main.
Un petit tour pour son voisin!
Aveine, aveine, aveine,
Que le beau temps t'amène! } bis

II

Voulez-vous savoir comment,
Comment on plante l'aveine?
Mon père la plantait ainsi,
Puis... etc., etc., etc.

III

Voulez-vous savoir comment,
Comment on coupe l'aveine?
Mon père la coupait ainsi
Etc...

IV

Voulez-vous savoir comment,
Comment on fauche l'aveine?
Mon père la fauchait ainsi,
Etc...

V

Voulez-vous savoir comment,
Comment on lie l'aveine?
Mon père la liait ainsi,
Etc...

VI

Voulez-vous savoir comment,
Comment on tasse l'aveine?
Mon père la tassait ainsi,
Etc...

VII

Voulez-vous savoir comment,
Comment on vanne l'aveine?
Mon père la vannait ainsi.
Etc. .

VIII

Voulez-vous savoir comment,
Comment on mange l'aveine?
Mon père la mangeait ainsi.
Etc...

La Chanson des Cloches



Photo Endrey.

E. David-Bernard, né à Angers en 1873, fit ses premières études techniques à l'école de musique de cette ville sous le patronage éminent de M. Louis de Romain et apprit le chant sous la direction du célèbre Montaubry. Son union avec l'une des meilleures élèves du maître Emile Pessard — l'excellente pianiste Jeanne Bernard — lui fournit la raison de se fixer dans la capitale où il conquiert petit à petit — comme un sage — sa place au soleil artistique. S'est surtout occupé de musique chorale populaire et fit exécuter de vieux chœurs de la Renaissance en collaboration avec Henri Expert. Parmi les nombreuses mélodies qu'il fit paraître, *Si vous étiez venue...* et *le Vent*, retinrent l'attention des musicophiles. *Loys*, conte lyrique en un acte, obtint il y a deux ans un grand succès à la salle des Capucines. Est en outre critique musical à la *Critique indépendante*.

Musique de E. DAVID-BERNARD

Poésie de F. BŒUF

CHANT

PIANO

Allegretto assai

Le

Moderato:

vieux sonneur plein de vail-lan-ce, Fait son-ner la clo-che d'airain, Le

merle siffle u-ne ro-mance Qui monte dans l'a-zur se-rein

mf *p*

Un nouveau-né dans le vil - la - ge, Vi - ve l'Avril, et son-ne donc!

mf Rall. *f* - *f* - *ff*

Et le bon vieux sonneur en na - ge Son-ne la vie et dig - din - don!

D C

I

Le vieux sonneur plein de vaillance,
Fait chanter la cloche d'airain;
Le merle siffle une romance
Qui monte dans l'azur serein.
Un nouveau-né dans le village :
Vive l'avril et sonne donc !
Et le bon vieux sonneur en nage
Sonne la Vie! et ding! ding! don!

II

Aujourd'hui, c'est l'été splendide
Dorant les épis des moissons ;
L'épousée a l'âme candide,
L'époux galant dit sa chanson,
L'amour se cache dans les branches.
C'est la gaîté dans la maison !...
O vieux sonneur, roi des dimanches,
Sonne l'Amour! et dig! ding! don!

III

Hardi ! hardi ! bonhomme sonne
Le clair angelus du matin,
Le soleil tiède de l'automne
Dissipe le brouillard chagrin.
C'est l'heure d'or, l'heure infinie,
Réveille filles et garçons;
Ta besogne n'est pas finie,
Sonne Vendange! et dig! ding! don!

IV

Puis l'hiver et le soleil rouge,
Les corbeaux s'envolent au bois,
Le calme lourd — plus rien ne bouge —
Et la cloche n'est pas en voix.
Pauvre sonneur ! allons, courage !
Sonne le glas pour la Lison,
Le vent t'accompagne et fait rage,
Sonne la Mort! et dig! ding! don!

LE SANG GAULOIS



Cliché Liébert.

Nous sommes heureux de signaler à l'attention de nos lecteurs ce petit recueil de "Chansons de route" de **M. Louis Turgis**, auquel nous empruntons *le Sang Gaulois*, on y retrouve toute la bonne humeur légendaire de nos pioupious.

On ne saurait trop féliciter M. Turgis d'avoir su allier l'expression des sentiments les plus nobles à la verve endiablée et pleine d'entrain de nos soldats. L'auteur a volontairement doté ses chansons d'une simplicité voulue qui en fait tout le charme.

Nous souhaitons aux "Chansons de route" toute la vogue qu'elles méritent. Chaque soldat devrait en posséder un exemplaire.

Paroles et Musique de Louis TURGIS.

Harmonisation de André COLOMB.









EN CHOEUR REFRAIN EN CHOEUR

-dres se: Il prend un air tout fan - fa-ron fan-fa - ron C'est dans

l'sang de la ra - ce C'est dans l'sang, quoi qu'l'on fas - se

(Parlé) (Parlé)

C'est l'effet ma foi Oui! Du vieux sang Gaulois! Oui! Puis qu'il fait la loi, Viv' le

(Parlé) (Parlé)

sang Gau-lois! Oui! Viv' le sang Gau-lois! Oui! Le vieux sang Gau lois!

D.C.

I

Quand le conscrit, jeune recrue,
Quitte son champ et sa charrue,
Son atelier ou son comptoir,
Bien sûr, il voit la vie en noir
Et son cœur est plein de tristesse ·
Mais, dès que sonne le clairon,
Sa taille aussitôt se redresse ;
Il prend un air tout fanfaron. (Ref.)

II

Quand il commence son service,
De grand matin, par l'exercice,
Il maudit son nouveau métier,
Si dur pour le pauvre troupier
Et fait une piteuse mine.
Mais quand il marche dans le rang,
Dès qu'un doux regard l'examine,
Il reprend son air conquérant (Ref.

III

Quand, sur la route il se démène,
Près de succomber à la peine,
On voit le pauvre petit bleu,
Tout suant, sous le ciel en feu,
Baisser le nez, tirer la patte ;
Mais tout à coup un joyeux chant,
Marquant le pas, dans l'air éclate,
Et l'on fait chorus en marchant. (Ref.)

IV

Dans la fureur de la bataille,
Quand, fléchissant sous la mitraille,
Les rangs rompus sont décimés,
Quand les bataillons, entamés,
Sont menacés de la défaite,
Un cri domine le canon :
« En avant ! à la baïonnette ! »
Et la victoire lui répond. (Ref.)

V

Après la sanglante journée,
Sitôt la lutte terminée,
Le petit fantassin français,
Que rend généreux le succès,
En brave et loyal militaire,
Dans un geste plein d'abandon,
Tend la main à son adversaire
Et vide avec lui son bidon. (Ref.

VI

La France a l'âme débonnaire
Et ne recherche pas la guerre ;
Mais tout soldat est son enfant,
Quand on l'attaque il la défend.
Pour elle il donnerait sa vie ;
Aussi, méprisant le danger,
Si l'on menaçait la Patrie,
Il saurait chasser l'étranger ! (Ref.)



ALBERT MÉRAT (1840-1909). Portrait du poète par PAUL DE FRICK. (*Musée de Troyes*)

LES POUPÉES



Tandis que les petits garçons
Font d'effroyables unissons
De tambour, la petite fille
Avec sa poupée, à mi-voix
Cause, grave et douce à la fois,
Ou bien, sans rien dire, l'habille.

A la vitrine de Giroux
La poupée a des cheveux roux,
Ainsi qu'une actrice à la mode.
J'ignore comment les mamans
Expliquent ses airs alarmants...
Ça ne doit pas être commode.

Celle-ci naquit à Paris :
Elle est gaie et semble avoir pris
Une coupe ou deux de champagne.
Celle-là, moins à redouter,
Est nourrice et donne à téter :
Elle arrive de la campagne !

Une autre avec de hauts talons
Et de vrais cils, noirs mais trop longs,
Par tous les temps de la semaine
Traîne un bichon gros comme rien·
Est-ce elle qui mène le chien?
Est-ce le bichon qui la mène?

Une autre encor, lys et carmin,
Comtesse au faubourg Saint-Germain,
A sa voiture armoriée.
Un laquais aux yeux de faquin
La suit à Saint-Thomas d'Aquin ;
Près d'elle est une mariée.

Toutes montrent un luxe fou.
Leur chapeau va comme un bijou
A leurs têtes ébouriffées.
Les souliers nains, les petits gants
Valent des prix extravagants ;
Leurs couturières sont des fées.

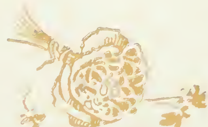
Une grande madame attend
Des visites : il en vient tant!
La chambre est déjà toute pleine.
— Les bébés sont bien plus jolis ;
On les arrange dans leurs lits
Sous la couverture de laine.

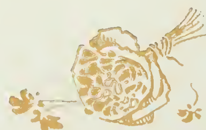
Petites filles, croyez-moi,
N'ajoutez pas beaucoup de foi
A l'air heureux de vos poupées ;
Regardez vos mères, le soir,
Qui près de vous viennent s'asseoir,
Charmantes, à coudre occupées.

Leur front tranquille, leurs beaux yeux
Qu'elles baissent valent bien mieux
Que ces mines évaporées,
De coquettes à falbalas!
— Et puis songez qu'il est, hélas!
Des mignonnes moins adorées :

Des enfants blondes comme vous,
Dont les regards aussi sont doux,
Qu'on réjouit pour peu de chose...
Pour une poupée à ressort
Qui coûte deux sous, et qu'endort
Une bouche petite et rose.

ALBERT MÉRAT.





L'HEUREUX MORTEL

Il ne se lève que fort tard,
Pas avant midi moins un quart.
Puis, avec une lenteur sage,
Il procède à son habillage
Il soigne ses cheveux frisés
Et ses ongles longs et rosés.
Vers une heure, il se met à table
Devant un repas confortable.
Ensuite il hume, l'air béat,
L'arome d'un bock délicat.
Pleut-il ? Il lit, fenêtre close,
Le roman sur qui chacun glose.
Fait-il beau ? Un taxi-auto
Vers le Bois l'emmène bientôt.
Le soir, chez Jullien, sa main lente
Prépare une absinthe savante.
Il dîne avec quelques amis,
Toujours fort correctement mis.
Sur quelque sujet qu'on l'amène,
Sa parole est toujours amène.
Puis, de son pas toujours égal,
Il va vers quelque music-hall.
Et ce doux homme à la main blanche,
Pour qui c'est chaque jour Dimanche,
N'est pourtant, c'est la vérité,
Ni sénateur, ni député,
Ni rentier, ni propriétaire,
Mais employé... au Ministère...
Et même, singulier détail,
Au Ministère... du Travail !!!

H. BAYET.

LES VIOLETTES

Violettes dont le printemps
Fleurit les prés et la clairière,
Au chignon brun de l'ouvrière
— Aussi fraîches que ses vingt ans —
Qu'on vous aime en touffes coquettes,
O violettes !

Sur le tertre froid des tombeaux
Où, de vous voir naître, on s'étonne,
Que l'on vous aime aux jours d'automne,
Parmi les jaunissants rameaux,
Mélancoliques et discrètes,
O violettes !

Belles violettes d'hiver,
Qu'on vous aime au sein des frileuses,
Sous les fourrures somptueuses
Montrant, au corsage entr'ouvert,
Un peu du ciel cher aux poètes,
O violettes !

Dans le blanc cornet de cristal
Où, prises de langueur extrême,
Vous vous penchez, que je vous aime
Semblant rêver du coin natal
Empli par le chant des fauvettes,
O violettes !

Humbles fleurs de toute saison,
Qui ne vous aime ? suivant l'heure,
Regrets sur la tombe où l'on pleure,
Gaîté de la pauvre maison...
Bouquets d'amour, de deuils, de fêtes,
O violettes !

MAGALI CHARDONNET.

JOUR DE MADAME

C'est le vendredi : Madame est chez elle,
Madame reçoit cet après-midi ;
Du salon voisin m'arrive, assourdi,
Un bruit continu de vague crécelle...
C'est le vendredi : Madame est chez elle.

Elles sont là, cinq, six et souvent plus,
Jacassant ainsi qu'oiselets en cage...
Gentils gloussements, joli verbiage,
Compliments sucrés, propos superflus...
Elles sont là cinq, six et souvent plus.

Ce bruit continu me vrille l'oreille :
Je veux travailler, je veux lire, en vain !
Crécelle, ai-je dit ? Non, plutôt lointain
Et très irritant murmure d'abeille...
Ce bruit continu me vrille l'oreille.

Un moment, voici qu'à toutes ces voix
Se joint une voix plus mâle, plus grave :
C'est un visiteur — cet homme est un brave
Qui mêle un trombone à tous ces hautbois
En joignant sa voix à toutes ces voix.

D'abord je l'entends, ferme et masculine...
Mais, à l'unisson, le sexe opposé
Reprend le dessus ; et, vite écrasé,
L'humble visiteur renonce, s'incline...
Et je n'entends plus la voix masculine !

Et puis tout à coup, sans raison, pour rien,
— Il leur faut si peu pour être amusées ! —
Un rire enfantin, partant en fusées,
Naît, grandit et meurt, sans qu'on sache bien
Quelle en est la cause... ou si c'est pour rien.

Voici, maintenant — ô joie ! — un silence...
Non !... Une arrivée, ou bien un départ :
« Bonjour... Au revoir ! » Alors, sans retard,
L'éternel babil reprend, recommence...
Il faut rattraper le petit silence !

Et les langues vont, les langues, toujours,
Vont, vont, vont... Et l'eau bouillonne et chantonne
Dans le samovar son chant monotone...
Le thé ! vain prétexte à ces vains discours !...
Et les langues vont, vont, vont, vont, toujours.

L'heure cependant, vient — l'heure bénie ! —
Où le bruit des voix cesse peu à peu...
Trois...puis deux...puis rien... Serait-ce, ô mon Dieu !
Le dernier soupir de la symphonie ?
Toucherais-je enfin à l'heure bénie ?

Soudain : « Quel plaisir de vous trouver là,
« Si tard... Je craignais... Sept heures passées...
« Chère, excusez-moi... Des courses pressées...
« Un petit quart d'heure, et je pars... voilà ! »
Huit heures sonnant, elle est encor là !...

Tous les vendredis, Madame est chez elle,
Madame reçoit chaque vendredi :
Chaque vendredi m'arrive, assourdi,
A travers le mur, ce bruit de crécelle...
C'est le vendredi : Madame est chez elle !

JACQUES NORMAND.

"FLEUR-D'AJONC"

Pièce populaire et décentralisatrice

Paroles et musique de Théodore BOTREL

(Suite [1]*)*

○ ○ ○

*Anna Le Hello, la coquette hôtesse de l'*Auberge du Cidre doux *est fiancée au brave matelot Corentin. Mais Anna, qui se glorifie — un peu trop — d'avoir été élevée chez les Dames de Quimper, trouve son promis un peu rustaud pour elle. Une lettre d'une ancienne camarade de pension, qui a jeté son bonnet par-dessus les moulins, pour aller vivre à Paris, est venue aggraver encore ce fâcheux état d'esprit.*

ANNA, *continuant*

Elle a une rivière de diamants qui a coûté vingt-cinq mille francs!...

CORENTIN

Vingt-cinq mille francs! Elle se noiera dans cette rivière-là!

ANNA, *continuant*

Son hôtel a coûté un million à construire!...

CORENTIN

Un million, vraiment! Elle devrait ben aussi faire construire un petit moulin à vapeur à son père... pour remplacer son vieux moulin à vent... qui ne tourne plus que d'une aile.

ANNA

Son père est mort... avant.

GASTON

Comme son moulin!

CORENTIN

Tant mieux pour lui, le pauvre cher homme!

ANNA

Et enfin, elle termine en nous annonçant une visite...

CORENTIN

La sienne?

GASTON, *à part*

Bigre!

ANNA

Oh! non!

GASTON, *à part*

Ouf!

CORENTIN

J'ai eu peur!

ANNA

Celle d'un de ses amis...

GASTON, *à part*

Oye! Oye!

ANNA

Ecoute plutôt son post-scriptum. (*Elle lit.*) « Un de nos bons amis, le baron Ga... Ga...

CORENTIN

Gaga?

(1) Voir le numéro précédent.

ANNA

« Gaëtan de la Gomme, un vrai gentleman (1), célèbre dans le Tout-Paris élégant, fait en ce moment une cure d'air en Bretagne pour se reposer de ses fatigues de la saison...

GASTON, *à Corentin*

Ses fatigues! Je les vois d'ici.

CORENTIN, *à part*

Malheur!

ANNA, *continuant*

« Je lui ai donné ton nom et ton adresse; s'il passe par Pont-Aven il t'ira voir et te remettra un petit souvenir de celle qui fut ta camarade au temps, déjà lointain, où l'on étudiait côte à côte... chez les Dames de Quimper! »

GASTON

Elle aussi! C'est une manie.

ANNA

La bonne petite Jeanne!... Un cadeau!... Elle a pensé à ma fête, pour sûr!... Que peut-elle bien m'envoyer?

GASTON, *souriant*

Une rivière... peut-être!

ANNA

Oh! non! c'est trop!...

CORENTIN, *narquois*

C'est trop? Eh bien, un ruisseau, alors!

GASTON, *à part*

Brave Corentin! Philosophe sans le savoir.. De la rivière au ruisseau il n'y a qu'un saut! Tiens! un vers!

CORENTIN, *à part*

Jamais je ne vais oser lui offrir mon pauvre bouquet, moi, à présent!

GASTON

Mais si, mais si.

ANNA

Et quel ambassadeur elle choisit pour me porter son présent : un baron! quel honneur!...

(1) Elle prononce « jantlement ».

(*Regardant autour d'elle.*) Mais, comme tout va lui paraître vilain et triste, ici ! Je vais faire blanchir les murs, revernir les meubles, ajouter une dentelle à mon tablier, faire repeindre l'enseigne, m'acheter de fins souliers à boucles, des bas gris perle à coins jaunes, un tablier de soie gorge-de-pigeon...

GASTON

Et! allez donc! Et! allez donc!

CORENTIN, *tristement, à Gaston*

Tu vois, matelot, qu'il ne doit plus y avoir beaucoup de place pour un pauvre gabier tel que moi dans ce petit cœur si plein déjà de grandes choses. (*Il écrase, en cachette, une larme au coin de son œil.*)

GASTON, *à part*

Ah ! mais, ah ! mais ! Je ne veux pas qu'on fasse ainsi du chagrin à mon Terre-Neuve, moi ! (*Haut, à Corentin.*) Dis donc, j'ai bien envie de lui donner une leçon, moi, à ta Fleur d'Ajonc !

CORENTIN, *à part*

Je t'en prie ! ne te fâche point !.. et ne lui fais pas de peine : elle est si heureuse ! et puis c'est sa fête aujourd'hui...

GASTON

Laisse faire ! Je veux ton bonheur, moi, et puis... j'ai une dette à payer et je la payerai ! A bientôt ! J'ai mon idée ! Je te rejoins dans un instant chez ta mère. Ne te dérange pas, je me présenterai moi-même. (*A Anna, avec un grand salut.*) Mademoiselle !

ANNA, *indifférente*

Vous nous quittez déjà ?

GASTON, *ironique*

Désolé de m'arracher à une conversation aussi palpitante d'intérêt... mais...

ANNA

Vous accepterez bien une bolée ?

GASTON, *à part*

Encore ! (*Haut.*) Trop aimable vraiment, mais je n'ai pas soif ! (*Re-salut.*) Votre respectueux serviteur, Mademoiselle !

(*Petite révérence d'Anna.*)

CORENTIN

A tantôt, alors... sur le coup d'onze heures, onze heures et demie...

GASTON, *à part, à Corentin*

Convenu, matelot !.. et, tu sais, ne te laisse pas influencer outre mesure par les Dames de Quimper, les Comtesses de la Bagatelle et les Barons de la Gomme...

CORENTIN, *gêné*

Mais non !..

GASTON

Avec ça que je ne te vois pas le cœur déjà tout chaviré. Allons ! du nerf, morbleu ! appuie sur l'aviron ! et, comme au beau temps de la « Melpomène » :

Tiens bon ! Gabier de misaine !
Tiens bon ! Gabier d'artimon !

(*Gaston s'éloigne en chantant.*)

SCÈNE IV

ANNA, CORENTIN

CORENTIN, *regardant, au fond, Gaston s'éloigner*

Le brave gâs ! le brave gâs !

ANNA

Oui.. un peu moqueur, peut-être, avec son petit air de ne pas y toucher...

CORENTIN, *descendant*

Si on peut dire !

ANNA

Oh ! je ne suis pas une sotte, moi ! et j'ai bien vu que je ne lui revenais qu'à moitié !.. Heureusement que je me soucie fort peu de son affection : un petit baladin de rien du tout !

CORENTIN

Un petit baladin!.. C'est ce qui te trompe, il a beaucoup de talent !

ANNA

Qu'en sais-tu ?

CORENTIN

Je l'ai vu à l'œuvre, aussi donc... et ben des fois encore !

ANNA

Tu n'as jamais mis les pieds à Paris, que je sache...

CORENTIN

Une seule fois, en ralliant Toulon. J'avais six jours de congé : au bout de quarante-huit heures, j'en avais déjà assez !.. Mais c'est pas là que j'ai vu et entendu Gaston ; c'est à bord, le soir, des fois, comme ça, qu'il nous jouait la comédie sur le gaillard...

ANNA, *riant*

Le beau théâtre, en vérité !

CORENTIN, *fièrement*

Sûr !.. et comme toutes les belles gens des villes n'en ont jamais vu, vraiment ! Pour décor, l'immensité ; pour musique, le clapotis des flots et la chanson du grand vent de mer ; pour lumière, les étoiles ; pour public, les plus braves et les plus fiers gâs du monde ; pour scène, le pont d'un beau navire, bien clair, bien briqué, aux cuivres brillants comme de l'or et portant pavillon de France... Où donc qu'il y a un plus beau théâtre, s'il te plaît ?

ANNA, *moqueuse*

Tu deviens lyrique, ma parole...

CORENTIN

Lurique! lurique! je ne sais ce que je deviens... mais je sais bien ce que tu n'es plus, toi!

ANNA, *étonnée*

Ce que je ne suis plus ?

CORENTIN, *tendrement, et avec mélancolie*

Tu n'es plus ma petite Fleur-d'Ajonc d'autrefois!

ANNA

Dame!

CORENTIN

Et j'ai bien peur d'avoir, moi. mangé le « pain maudit » de la meunière.

ANNA

Si tu crois aux légendes de Pont-Aven!

CORENTIN

Dame!

I

Au fond du Finistère (1),
Tic, tac, lan lireli,
Au bord d'une rivière
Tic, tac, lan lireli,
Ya-t-un moulin joli
Qui tourne, tourne, tourne,
Qui tourne jour et nuit!

II

J'en connais la meunière.
Tic. tac, lan lireli,
Une fille ben fière
Tic, tac, lan lireli,
Au petit cœur joli
Qui tourne, tourne, tourne,
Qui tourne jour et nuit!

III

Sous ma veste en futaine;
Tic, tac, lan lireli,
J'avais l'autre semaine
Tic, tac, lan lireli,
Un cœur tout sans souci
Qui chante, chante, chante,
Qui chantait jour et nuit!

IV

Prit mon cœur, la meunière,
Tic, tac, lan lireli,
Le mit la nuit entière
Tic, tac, lan lireli,
Sous la meule en granit
Qui tourne, tourne, tourne,
Qui tourne, jour et nuit!

V

De la rouge farine,
Tic, tac, lan lireli,
Fit une miche fine
Tic, tac, lan lireli,
Un Pain d'Amour maudit
Qu'on mange, mange, mange,
Qu'on mange jour et nuit!

VI

Le pauvre gàs qu'en mange,
Tic. tac, lan lireli,
Possède un cœur étrange
Tic, tac, lan lireli,
Un cœur endolori
Qui pleure, pleure, pleure,
Qui pleure jour et nuit!

VII

Gardez-vous des meunières.
Tic, tac, lan lireli,
Et des fillettes fières
Tic. tac, lan lireli.
Cœurs et moulins jolis
Qui tournent, tournent, tournent,
Qui tournent jour et nuit!

ANNA

Ah! bien, par exemple, mon pauvre Corentin, tu n'es pas gai, pour un jour de Pardon! Allons, vite : faites une risette à la petite cousine!

CORENTIN

Allons, j'ai tort! mais c'est fini, tu vois : il a fait brume sur mon cœur. Mais au soleil de ton rire la brume a déjà disparu!.. Dis donc, c'est la Sainte-Anne, aujourd'hui, et je ne t'ai pas encore embrassée.

ANNA, *le repoussant au moment où il la serre dans ses bras*

Eh là! doucement, donc!.. avec tes façons de loup de mer... tu vas casser ma collerette!

(*En se mettant, de loin, sur la pointe des pieds, il lui effleure la joue du bout des lèvres.*)

CORENTIN.

Et puis?.. (*Il s'arrête.*)

ANNA

Et puis..

CORENTIN

Et puis... je t'ai fait un bouquet... mais je ne sais pas si tu le trouveras à ton goût... j'ai parcouru, ce matin, tous les endroits que nous parcourions tous deux, étant petits, et j'ai raflé toutes les fleurs... ça a été long. . mais mon bouquet est gros .. gros comme mon amour pour toi, petite Annaïk... et simple et solide aussi de même! (*Il le lui offre.*)

ANNA, *à part*

Il est affreux! (*Haut.*) Merci, mon bon Corentin!

CORENTIN, *offrant toujours son bouquet*

Eh ben?

ANNA

Eh bien! quoi?

CORENTIN

T'en veux pas?

ANNA

Si donc!

---

(1) *La Meunière de Pont-Aven*, musique de Botrel (G. Ondet, éditeur).

CORENTIN

Eh ben... prends-le!

ANNA

C'est que j'ai mes mitaines... et les tiges sont mouillées...

CORENTIN

Ça te salirait ?

ANNA

Justement.

CORENTIN

Ah!

ANNA

Mets-le sur la table... là-bas!

CORENTIN

Ça va salir la table!...

ANNA

Je le mettrai dans l'eau... tout à l'heure... en revenant de la messe.

CORENTIN, *avec amertume.*

Il peut attendre, va!... C'est des fleurs bretonnes, celles-là! naturelles et bon teint, et qui ne fanent pas en une heure!

ANNA

Comme tu me parles drôle, aujourd'hui! Hou! le vilain! qui a marché, en se levant, sur l'herbe de chicane... (*Les cloches sonnent, dehors.*) Avec tout cela, voilà le premier coup de la messe qui tinte et maman n'est pas de retour... Je ne peux pourtant pas laisser la maison seule!... et je ne veux pas non plus manquer la grand'messe!

CORENTIN

Pourquoi n'es-tu point venue avec nous à celle de six heures... comme toujours?

ANNA

Un jour de Pardon... où on se fait belle!... à la messe de six heures! Pour que personne ne vous voie!

CORENTIN

Et le bon Dieu? Il n'est donc pas encore à l'église à cette heure-là?

ANNA, *agacée.*

Oh! tu ne comprends rien, aujourd'hui!... Tu ferais mieux d'aller quérir maman que de me bougonner ainsi.

CORENTIN

Où est-elle?

ANNA

Chez la femme à Coëder qui vient d'avoir un petit gâs...

CORENTIN

C'est loin... Jamais elle ne sera de retour pour le commencement de la messe.

ANNA

Tu vas la joindre en route, pour le sûr! Dis-lui de se hâter. Je vas faire un point à la poche de mon tablier, en attendant.. (*Un silence.*) Va vite! donc!

CORENTIN

Je ne trouve plus mon béret.

ANNA

Va nu-tête!

CORENTIN, *avec reproche.*

Par ce soleil!

ANNA, *indifférente.*

Ça ne fait rien: t'en as vu bien d'autres!



Hamonic.

— Et puis... je t'ai fait un bouquet.

CORENTIN

Merci... le voilà

ANNA

Cours!

CORENTIN

J'y vas! (*Un gros soupir.*) J'y vas! (*Il chante en s'éloignant.*)

Ah! que je l'aime donc,
Fleur-d'Ajonc!

SCENE V

ANNA, *seule, cousant*

Bon garçon! mais un peu lourd, un peu pataud... et qui se figure bénévolement que je l'épouserai quelque jour. Ah! le pauvre! Je sais bien que j

devrais le dégager de sa parole et lui redemander la mienne : sait-on ce que l'on fait quand on est gamine?... Mais, j'ai peur de le chagriner et j'essaye, comme ça, de le détacher peu à peu de moi; mais c'est dur : il ne comprend rien!.. Ah! c'est bien ennuyeux d'être si bonne fille!!! Enfin!.. *(Se levant.)* Là! voilà qui est fait!... Voyons, ai-je bien tout ce qu'il me faut? Mon chapelet... mon livre de messe... Je relirai la lettre de Jeanne pendant le sermon... Cette Jeanne, tout de même! Dire que la voilà comtesse, à cette heure!... *(Un soupir.)* Ah! en voilà une qui en a de la chance!!!

SCÈNE VI

ANNA, GASTON, *déguisé en* BARON GAËTAN DE LA GOMME, *sorte de vieux beau, crâne dénudé avec quelques cheveux qui « ramènent », monocle à l'œil, favoris à l'Autrichienne, très haut col, cravate et gilet « dernier cri », costume de gravure de modes ; le tout très exagéré.*

GASTON

Pardon, mademoiselle! Un petit renseignement if you please!

ANNA, *à part*

Tiens! un Espagnol! *(Haut.)* Que désirez-vous, monsieur? Une bolée?

GASTON, *vivement*

Non, non! *(Se reprenant.)* C'est-à-dire, oui... une bolée, je vous prie, car, en vos contrées sauvages, vous ignorez encore, j'imagine, *(Avec volubilité.)* les douceurs des cherry-Gobler, des cherry-Brandy, des champagnes-coktail, des Wisky-Flup ou des Last-Drink!

ANNA

En effet, monsieur, nos contrées *sauvages* ignorent encore ces boissons *civilisées*... Voici une bolée!

GASTON, *s'asseyant lentement, difficilement*

Ouf!.. Plus je vous contemple, mademoiselle, plus j'ai plaisir à retarder ma question... j'ai si peur de la réponse!

ANNA

Allez donc!

GASTON

Figurez-vous que je cherche une fillette de Pont-Aven... Ah! si, lorsque je prononcerai son nom, vous pouviez me répondre : « C'est moi!... », quelle joie! quelle extase! quel délire!

ANNA

Pourquoi cela?

GASTON

Parce qu'aucune autre de vos compatriotes, j'en suis certain, ne peut avoir, réunis en sa personne, autant de charme, de distinction native, d'exquise élégance. . et j'ajouterai même, d'après vos yeux et votre sourire : tant de gaieté et tant d'esprit!

ANNA, *minaudant*

Monsieur! Monsieur... je vous en prie! *(A part.)* Oh! qu'il est bien! Et comme il s'exprime!... Si c'était. . *(Haut.)* Et quel est le nom de celle que vous cherchez?

GASTON

Mademoiselle... heu! attendez! Sapristi! j'ai oublié .. mais c'est noté, là, sur mon carnet. *(En l'ouvrant, des billets de banque tombent à terre; Anna les ramasse vivement et les lui remet.)* Oh! pardon! laissez! laissez! si peu de chose! *(Il les froisse et les remet négligemment dans sa poche.)*

ANNA, *à part, éblouie*

Oh! qu'il doit être riche!

GASTON

Voyons! *(Il parcourt ses adresses.)* Le marquis de... la princesse de... le duc de... château de .. vicomtesse de... de... de... Ah! voici!.... mademoiselle Anna de Hello.

ANNA

Le Hello... Anna *Le* Hello...

GASTON

Ma foi, j'ai inscrit *de* Hello... l'habitude!... Enfin *de* ou *le* n'importe, la connaissez-vous? Est-elle aussi jolie que vous? Parlez... parlez vite!...

ANNA, *flattée, faisant une révérence*

C'est moi, monsieur.

GASTON, *délirant*

Oh! joies! délices! que trois fois soit bénie celle qui me choisit pour une aussi douce ambassade!... Jehanne de Bagatelle ne m'avait pas trompé!...

ANNA

Oh! ma Doué! vous seriez donc?...

GASTON, *se levant*

C'est juste! contrairement à toutes les lois de la politesse je ne me suis pas encore présenté; les nobles chevaliers, mes aïeux, doivent rougir en leurs cercueils!. . *(Avec emphase.)* Le baron Agénor, Gauthier, Guy, Galoard, Gaspard, Eusèbe, Achille, Gontran de Vadelavant, baron de la Gomme! *(Avec volubilité.)* Membre du Jockey-club, du Yacht-club, de l'Artistic-club, de l'Automobile club, du Photo-club, du Sporting-club... et de diverses autres sociétés savantes... et présentement, mademoiselle, votre très humble chevalier servant!... Voulez-vous me donner un shake-hand? *(Il lui tend la main.)*

(A suivre.)

LA FLEUR QUI PIQUE

Chantée dans "FLEUR-D'AJONC"

Mt de Valse

4

Quand les a_joncs, en a_va_lan_che, Tom_bent

des grands ta_lus do_rés, Ils vous ti_rail_lent par la man che Pour

ê_tre de vous ad_mi_rés Et l'on s'ar_rê_te Et l'on se pa_me Sur

Poco rall. rall.

le pe_tit flo_con d'or fin, Qui vous em_plit le cœur et l'â_me D'un

(Refrain) rall. Tempo.

trouble in_di_cible et sans fin. (Parlé: Mais..) Si vous cueil_lez la fleur mi_gnonne

Prenez bien garde, O ma_la_droits La fleur d'a_jonc La fleur bre_

rall. Tempo 8

ton_ne, La fleur bre_ton_ne Pi_que, Pi_que les doigts!

I

Quand les ajoncs en avalanche
Tombent des grands talus dorés,
Ils nous tiraillent par la manche
Pour être de nous admirés;
Et l'on s'arrête et l'on se pâme
Sur le petit flocon d'or fin
Qui vous emplit le cœur et l'âme
D'un trouble indicible et sans fin.
Mais...
Si vous cueillez la fleur mignonne
Prenez bien garde, ô maladroits :
La fleur d'ajonc, la fleur bretonne
Pique,
Pique les doigts!

II

Ainsi, l'Annaïk que j'adore,
Mais que j'adore en sauvageon,
Est une fleur qui vient d'éclore :
Un joli petit brin d'ajonc;
Comme l'ajonc, elle est rustique
— Ma foi, je la préfère ainsi —
Mais qui s'en approche s'y pique
Car elle a des griffes aussi!
Ah!
Je l'aime trop, la fleur mignonne,
Qui ne prend garde à ma douleur :
Ma Fleur-d'Ajonc, ma Fleur bretonne
Pique,
Pique le cœur!

G. Ondet, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

Les deux Gabiers

Chantée dans "FLEUR-D'AJONC"

Ier COUPLET — 4 — SOLO

Il é tait un ga-bier de Mi - saine, Il é tait un ga - bier d'Ar-ti - mon: L'un, né na tif de Pa ris sur Seine, L'autre, na - tif du Pa-ys Bre ton

REFRAIN — Cric! — CHŒUR — Crac! — SOLO — Tiens bon,

ga - bier de Mi - sai - ne! — CHŒUR — Tiens bon —! Ga - bier d'Ar - ti - - mon ——

entre les couplets — Ils sont par- — pour finir — - mon

Il était un gabier de misaine
Il était un gabier d'artimon,
L'un né natif de Paris-sur-Seine,
L'autre natif du pays Breton!

REFRAIN

Cric!
Crac!
Tiens bon!
Gabier de misaine!
Tiens bon!
Gabier d'artimon!

Ils sont partis sur la Melpomène,
Voulant gagner un petit galon;
Sont allés voir la côte africaine,
Sont allés voir les noirs du Gabon.
(Refrain.)

Mais à Dakar, mis en quarantaine,
Gâs de misaine et gas d'artimon,
Sans en rien dire à leur capitaine,
Se sont glissés hors de l'entrepont.
(Refrain.)

Et les voilà chantant à voix pleine
Et sirotant du raide et du bon
A la santé des gas de misaine,
A la santé des gâs d'artimon!
(Refrain.)

Mais dix Anglais à mine hautaine,
Mais dix marins du pays Saxon,
A cinq contre un, eurent le sans-gêne
De leur crier de baisser le ton.
(Refrain.)

Et l'on mit bas les tricots de laine
Et l'on boxa les gas de London
A coups de poings de par la bedaine,
A coups de pieds de par le bedon.
(Refrain.)

Mais, tout à coup, le gâs de misaine
Fut renversé d'un coup de talon
Et les Anglais crurent bien, sans peine,
Avoir raison du gâs d'artimon.
(Refrain.)

Mais le Breton — hardi! — se démène,
Tournant, cognant comme un vrai démon,
Si bien qu'enfin la bande, hors d'haleine,
Clopin-clopant, tourna les talons!
(Refrain.)

Et vivement le gâs de misaine,
Pris sur le dos du gas d'artimon,
Fut rapporté sur la Melpomène
Où l'on conta l'histoire au second.
(Refrain.)

Et l'on guérit le gâs de misaine...
On mit aux fers le gâs d'artimon...
Huit jours après leur veston de laine
Etait orné d'un double galon!
(Refrain.)

Voilà comment le gâs de misaine
Doit l'existence au gâs d'artimon...
Voilà comment sur la Melpomène,
On se battait pour son pavillon!
(Refrain.)

G. Ondet, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

Mai : Fleur-de-Pommier



Tous nos vergers sont en Bretagne,
Pleins de bouquets de mariés :
A travers toute la campagne
Il neige des fleurs de pommiers !

Photo de E. Hamonic — **Jeune fille du Pays de Dinan** — Encadrement de E. Nicod.

Les Chansons de Mai

Voici mai, le joli mai, cher aux amoureux, cher aux poètes, mai qui inspira à Charles d'Orléans ses plus gracieux rondeaux. Mai qui voit éclore dans les bois des muguets et sur les lèvres des chansons.

Car la tradition des chansons de mai s'est maintenue dans un grand nombre de nos provinces, comme celle de la plantation des mâts par lesquels nos ancêtres entendaient fêter le retour de la belle saison.

En Vivarais, dans la nuit du 30 avril au 1er mai, les jeunes gens vont quêter de porte en porte. Ils chantent :

Bouta la man au pochetou
De chaque man un sou o deu (1).

REFRAIN

Que toutes les fleurs,
Soient à leur valeur.
Voici le printemps !
Ah !
Joli mois de mai que tu es charmant !

Ce refrain n'est-il pas d'une poésie délicieuse dans sa naïveté ?... Les deux vers patois sont chantés par un soliste ; le refrain est repris en français par toute la bande. Rien de plus gracieux comme effet que cette alternance. Les deux vers de quête varient suivant la fortune du seuil auquel on s'adresse. Quand il craint de solliciter de la monnaie, le soliste modifie ainsi sa demande :

Bouta la man au chazerou,
De chaque man un picodon (2).

Et les quêteurs reçoivent des picodons, ou fromages de chèvre de fabrication locale. Ailleurs ils demanderont du petit salé ou des œufs et termineront la tournée par un repas joyeux.

En Dauphiné c'est la même coutume. On plante le mai dans la nuit du 30 avril, puis des groupes de jeunes gens et de jeunes filles parcourent les rues en chantant. On leur donne des œufs du vin, des gâteaux, de l'argent. Nous publions plus loin un des mais dauphinois les plus répandus

Dans le Maine il n'y a pas longtemps encore subsistaient, en certains bourgs, des chœurs de maïotins, ou chanteurs de mai, qui faisaient pareillement la quête nocturne.

A Mirecourt, dans les Vosges, les jeunes filles allaient chanter sous les fenêtres des chansons en patois lorrain. Elles recevaient des sous avec lesquels elles s'employaient à orner l'autel de la Vierge. Si on ne leur donnait rien, elles s'éloignaient en faisant quelques pas en arrière, puis une ironique révérence.

Car le mois de mai a été consacré par le catholicisme à la Vierge comme celui sans doute où se synthétisait le mieux toute la poésie de la nature. Et un mois durant, dans toutes les églises, l'autel de la Vierge s'ornera de fleurs sans cesse renouvelées. Chaque soir les jeunes filles viendront chanter des cantiques dont l'un est le plus populaire du répertoire religieux :

C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau.
A la Vierge chérie,
Chantons un chant nouveau

Si la tradition des chansons de mai s'est perdue un peu, dans certaines contrées, presque partout celle de la plantation du « mai » a subsisté. C'est un mât feuillu qu'on pique en terre en symbole de la renaissance du printemps, tantôt sur la grande place du bourg, tantôt et le plus souvent devant la porte d'un notable habitant la commune : châtelain, député ou maire.

Au Canada, où cet usage s'est maintenu comme en France, on laisse même deux hommes en faction la nuit auprès du mât pour empêcher qu'il ne soit jeté bas par quelques adversaires politiques de celui en l'honneur duquel il fut planté.

Dans beaucoup d'endroits la plantation du mât s'accompagne de danses et de chansons de mai.

Parmi ces chansons dansantes, il en est d'exquises :

Voici le joli mois de mai.
Qui est si beau, qui est si gai.
Voici le joli mois de mai !
Que Dieu nous accompagne !
J'entends les doux anges chanter
Par-dessus les montagnes !

REFRAIN

Venez, venez, venez sauter !
Vive la farandole !
La prinpignole (1) vole, vole !
Voici venir le mois de mai.

La plantation du « mai » s'accompagnait autrefois dans certains pays de pratiques superstitieuses. En Périgord, par exemple il était d'usage de se frotter les dents avec une gousse d'ail, puis avec une pièce d'or, pour être riche toute l'année.

Mais le mois de mai est, par excellence, le mois des accordailles et, comme tel, à quelles poétiques et charmantes coutumes ne prête-t-il pas ?

(1) Mettez la main à la poche. De chaque main un sou ou deux.

(2) Mettez la main à l'armoire. De chaque main un picodon.

(1) Coccinelle.

En Bourbonnais, tous les ans, dans la nuit de Noël, les jeunes gens de la localité se réunissent pour « courir le mai ». comme on dit là-bas.

Munis de bouquets, précédés d'un vielleur et d'un cornemuseux, ils se rendent entre onze heures et minuit devant la demeure de toute jeune fille qu'ils savent fiancée. Et tandis que vielle et musette jouent, ils chantent :

J'ai pris la fantaisie *(bis)*
D'aller chanter le mai
(Tout le long du gué,
Joli mois de mai!)
D'aller chanter le mai
A la port' de ma mie.
Réveillez-vous mignonne!
Apportez-nous le mai.

La jeune fille, qui s'attendait un peu à leur venue, ne tarde guère à se montrer à sa fenêtre. A l'invitation des chanteurs : « apportez-nous le mai », elle leur remet des œufs, du lard, des pommes et reçoit en échange un bouquet. Elle referme ensuite sa croisée et la troupe des chanteurs s'éloigne.

Même coutume en Périgord pour les jeunes filles à marier. Mais là, on se contente de déposer mystérieusement une branche fleurie devant leur seuil, sans chanson ni requête.

En Flandre, c'est le fiancé qui va lui-même, en témoignage de tendresse, dresser un arbre devant la porte de sa mie. Ces arbres varient selon les cantons. Dans celui de Gand, c'est presque toujours un pin. Les branches de ces arbres sont ornées de devises toutes neuves, appelées en flamand « belofften ».

Mais il n'y a pas qu'aux jolies filles à marier que s'adressent toujours les coureurs de mai.

En Berry, on plante devant la porte des jeunes filles mal gracieuses et acariâtres un « mai » d'épines sèches auquel on suspend des rats morts ou tout autre objet répugnant ou ridicule

A Saint-Briac, près de Dinard, les jeunes filles qui ont mauvaise réputation ou se sont attiré des animosités locales reçoivent un bonhomme caricatural en terre glaise, qu'on va déposer sans bruit à leur seuil dans la nuit du 30 avril au 1er mai.

Celles qui sont l'objet de cet hommage se gardent bien de s'en vanter et, dès qu'elles s'en aperçoivent, au réveil, font disparaître en hâte les traces de la plaisanterie.

La coutume du mai vient sans doute d'Angleterre et dut être importée chez nous à l'époque de la guerre de Cent Ans. Les Anglais ne manquaient jamais autrefois de fêter le 1er mai par la plantation d'une perche : *May Pole* et l'élection d'une reine de beauté : *May Queen*. On couronnait avec des fleurs la plus jolie fille du village et on la promenait en musique dans toutes les rues. Aujourd'hui cette gracieuse coutume ne subsiste plus guère que dans le nord de la Grande-Bretagne.

A Knusford, récemment encore, le couronnement de la reine de mai se faisait le 24 mai, anniversaire de la naissance de la reine Victoria. Mais la tradition s'en est perdue à la mort de la souveraine.

A Plymouth, on promène à bras autour des quais le 1er mai, un navire orné de fleurs.

Mais une des plus bizarres coutumes de mai est celle qui se perpétue à Helston. Helston est une petite localité de la Cornouaille, peuplée d'environ 4 000 habitants Il y eut à Helston, au moyen âge, une peste qu'on dit avoir été suscitée par Satan lui-même. Saint Michel, patron d'Helston, vint au secours des malheureux pestiférés, précipita Satan dans l'air et aussitôt la peste disparut. La lutte entre l'archange et le diable se produisit dans la nuit du 8 mai En tombant sous les coups de saint Michel, Satan laissa tomber sur la ville une des portes de l'enfer. Elle subsiste encore aujourd'hui sous le nom d'Hellstone, et sous la forme d'un gros rocher, situé au bout de la ville (Hellstone, roche d'enfer).

Le 8 mai, à une heure de l'après-midi, une procession parcourt les rues Elle est précédée des policemen portant des lances couronnées de muguets et de roses. La musique de la ville vient derrière eux, puis trente messieurs et trente dames des meilleures familles de Cornouaille, portant chacun un bouquet de fleurs. La musique joue un très vieil air bretonno-comique, le *Furry-Danse*. Les messieurs et les dames n'avancent qu'en dansant, et, ainsi dansant, la procession traverse la ville. Elle pénètre dans les maisons. Dans celles où elle doit passer on a préparé des rafraîchissements et des gâteaux : ceux-ci doivent être pris sans une seconde d'arrêt dans la danse A la fin et à bout de souffle, on s'arrête à l'hôtel de *l'Ange Béni* dans les dépendances duquel se trouve le légendaire rocher.

Une autre tradition qui a passé d'Angleterre sur le continent est celle des vins de mai. Elle subsiste surtout en Allemagne et principalement en Saxe. Elle ne manque pas, elle aussi, de caractère et de poésie.

On arrange des parties de campagne pour aller pique-niquer. Pendant que les dames causent et se reposent, les garçons se répandent dans les bois et y cueillent le *wald meester* (aspérule odorante) et le muguet. Ils reviennent avec de pleines brassées. Les jeunes filles alors, de leurs mains délicates, détachent les grains qu'elles jettent dans des bouteilles de vin blanc où on les laisse infuser une heure Et c'est avec ce vin parfumé de muguet et d'aspérule qu'on fête sur l'herbe tendre, entre familles amies, le retour de la belle saison.

Le muguet ! Le muguet ! C'est la fleur de mai. On le vend par charretées dans les rues de Paris. L'époux, sorti le matin, en rapporte un bouquet à l'épouse pour l'heure du déjeuner. Le soupirant discret, s'il n'ose l'offrir lui-même, le fait parvenir discrètement à celle qu'il aime.

Chère petite fleur, va dire à ma mie que voici mai !

Rémy Saint-Maurice.

La première poésie sur Jeanne d'Arc



Photo Neurdein

L'an mil quatre cent vingt et neuf
Reprit à luire le soleil;
Il ramène le bon temps neuf
Plus de rien je ne me deuil
Quant je voy ce que je veux
Il n'est homme qui le peut croire
Que Dieu par une vierge tendre
Ait voulu, la chose est voire (vraie)
Sur France si grand grâce étendre.

Toi Jehanne à bonne heure née
Benoist soit qui te créa,
Pucelle de Dieu envoyée
En qui le Saint-Esprit réa (rayonna).
Par miracle fut envoyée
Et, divine admonition,
Son fait n'est pas illusion
Car bien a esté éprouvée.

Une fillette de seize ans
— N'est-ce pas chose hors nature,
A qui armes ne sont pesans
Et devant elle vont fuyant
Les ennemis, que nul n'y dure,
Elle fait ce, maints yeux voyant,
Et d'eux va, France désencombrant
Et recouvrant châteaux et villes.
Jamais force ne fut si grand
Et de nos gens, preux et habiles,
Elle est principal capitaine;
Telle force n'eut Hector ne Achille,
Mais tout ce fait Dieu, qui la mène.

CHRISTINE DE PISAN.
(Entre 1431 et 1440.)

Moisson d'épées

Dans un bourg sur la Loire, on conte que naguère
La Pucelle passa sur sa jument de guerre
Et dit aux habitants : « Armez-vous et venez. »
Un échevin, suivi de vieillards consternés,
Lui répondit : « Hélas ! pauvres gens que nous sommes
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.
Hier ils étaient ici. Le cheval de Talbot
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.
Seuls, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,
Et notre cimetière est planté de croix neuves. »
Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,
S'écria : « Venez donc, les vieux et les enfants ! »
L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :
« Hélas! les ennemis ont pris toutes nos armes,
La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc !
Mais nous n'avons plus même un couteau. »
La Pucelle
Joignit les mains, tout en restant en selle.
Et quand elle eut prié : « Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetière était rempli de croix ?
— Je l'ai dit. — Eh bien donc, allons au cimetière. »

Et la vierge, entraînant la foule tout entière
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,
Piqua sa jument blanche et vint au champ des morts.
Or, Monsieur saint Michel exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière ;
Et, quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour ces nombreux tombeaux,
Faites hâtivement de deux branches coupées,
Par miracle et soudain devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'ordre du ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance.

Alors, Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés
Répéta simplement : « Armez-vous et venez !
Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance
Et la grande pitié du royaume de France. »

FRANÇOIS COPPÉE.



Haut les fronts ! Plus haut les cœurs !

Cette Vierge guerrière au visage extatique
Qui marchait au combat son étendard en main,
Fut l'incarnation de la Patrie antique
Les yeux levés au Ciel sous le casque d'airain.

C'est notre Sœur à nous cette humble fleur rustique
Eclose dans les champs du vieux pays lorrain.
C'est notre Sainte à nous la bergère mystique
Qui, sur l'Autel sacré vient de monter enfin;

Français levons nos fronts devant tout oppresseur
Ainsi que notre Sainte, ainsi que notre Sœur
Qui devant son Dieu, seul, courbait sa tête blonde...

... Et Dieu nous regardant braver — fronts hauts — le sort
Par Jeanne sauvera notre Patrie encor
Car il n'est qu'une France et qu'une Jeanne au monde!

THÉODORE BOTREL.

LA LORRAINE ET LE BRETON

Poésie récitée par l'Auteur au pied du monument élevé dans Vannes au connétable de Richemont [1]

Il vivait parmi ses bons rustres
Loin des intrigues de la Cour,
Couvert des blessures illustres
De la bataille d'Azincourt ;
L'Amour pur, la pensive étude
Peuplaient sa fière solitude
Et de rayons baignaient son front...
Il pouvait, dans sa tour d'ivoire,
Rester sourd — dédaignant la gloire —
Au strident appel du clairon !

Mais, quand il sut qu'une bergère,
Une humble enfant sans feu ni lieu
Avait pris le glaive et, légère,
Chevauchait sur l'ordre de Dieu,
Quand il sut qu'une faible femme
Tenait tête à la horde infâme
Des Anglais et des Bourguignons,
Richemont jura par Sainte-Anne
Qu'il irait trouver cette Jeanne
Et serait de ses compagnons !

« Ho ! les gâs ! dit-il, en campagne !
« Aux armes ! les guerriers d'Arvor !
« Qui craint la mort reste en Bretagne !
« Qui la nargue me suive encor ! »
Et les halliers obscurs frémirent,
Et les bons loups bretons surgirent
Prêts au combat, grinçant les dents.
Et bientôt le chef et sa troupe
Arrivèrent, la Gloire en croupe,
Aux pieds des remparts d'Orléans !

« — Holà ! dit au duc la Lorraine,
« Que veux-tu ? — Combattre avec toi,
« S'il le faut mourir à la peine,
« Mais rendre sa France à ton Roi !
« — D'où viens-tu ? — D'un grand pays libre
« Dont les fils ont un cœur qui vibre
« A tous les échos du malheur !
« — Combien de lances, là, dans l'ombre ?
« — Douze mille, au plus, par le nombre ;
« Cent mille, au moins, par la valeur !

« — Es-tu sujet du Roi ? — Son hôte,
« Son meilleur ami s'il le veut...
« Mais je lui parle tête haute,
« Ne m'inclinant que devant Dieu !
« — Du moins es-tu l'ami des Princes ?
« — Ils n'ont, là-bas, dans mes provinces,
« Rien à dire ni rien à voir :
« Donc, ils me haïssent ! N'importe !
« Veux-tu l'aide que je t'apporte ?
« — Mais qui donc es-tu ? — Le Devoir ! »

C'est ainsi, par-dessus la Loire,
C'est sur ce rude et noble ton
Que s'entretenaient, dit l'histoire,
La Lorraine avec le Breton !
Et, depuis lors, de la Pucelle
Le Breton fut l'ami fidèle
Et le meilleur des généraux ;
Il vécut sa vie héroïque
Jusqu'au jour maudit où, cynique,
Cauchon livra Jeanne aux bourreaux !

Mais le Duc, faisant « sien » le rêve
De la vierge de Domrémy,
Vingt et deux ans lutta sans trêve
Et « bouta dehors » l'ennemi !...
Puis, ayant achevé le geste
Commencé par le bras céleste,
Stoïque, il rentra dans sa nuit !
... France ! rends justice à cet homme :
C'est à lui que tu dois, en somme,
D'être encor la France aujourd'hui !

Mais, demain, sais-tu, ma Patrie !
Si quelques nouveaux léopards
Ne vont pas, te sachant meurtrie,
Sur toi fondre de toutes parts ?
Que feraient-ils, l'âme glacée,
Tes Fils ? S'ils te voyaient, blessée,
Aux combats de nouveau courir,
Quels sont ceux qui t'y voudraient suivre ?
Quand, pour Toi, si peu veulent vivre
Combien, pour Toi, voudraient mourir ?

Or, j'ai foi que, dans sa clémence,
Dieu que tu blasphèmes parfois
Voudra — car tout se recommence —
Te sauver encore une fois ;
Que te revoyant pantelante,
T'écoutant l'implorer, hurlante
Entre les griffes des démons,
Il fera pour ta délivrance
Soudain surgir encore, ô France !
Des Jeannes et des Richemonts !...

Alors, poussant un soupir d'aise,
Ils n'auront plus, tes jeunes Fils,
Qu'un seul hymne : la Marseillaise,
Qu'un seul cri : Vive le Pays !
Qu'un seul drapeau : le Tricolore !
Et, devant ta nouvelle aurore
Tu verras fuir ces réprouvés,
Ces traîtres à mines paternes, —
— Cauchons et Bourguignons modernes —
Les Thalamas et les Hervés !

THÉODORE BOTREL.

(1) Fut le sauveur de Jeanne d'Arc à Orléans puis fut, enfin, définitivement vainqueur des Anglais à Formigny en 1450.

LA GRANDE CALINE

Paroles et Musique de THÉODORE BOTREL

Les Chansons des Clochers à jours [1]

Adagio

Cel

PIANO

f *p*

- le qui m'a pris tout en - tier ———, Cel - le pour qui mon cœur al - tier ——— Bat

dans ma fa-rouche poi - tri - ne Est si preneu-se, voy-ez-vous, ——— Que nos gàs la ché-rissent

f

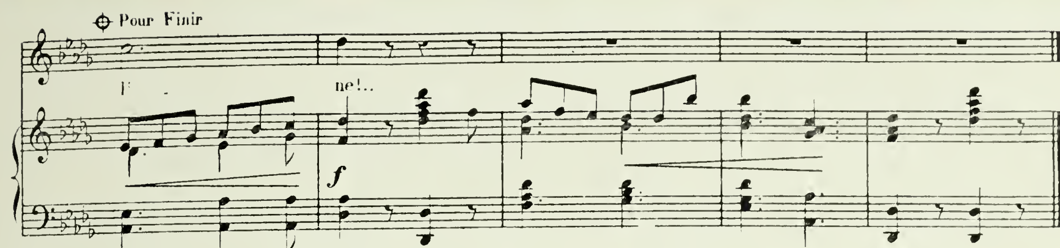
rall - - - - - - -

tous. ——— C'est la gran-de Câ - li - ne! Lors-

suivez

f

(1) G. ONDET, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.



I

Celle qui m'a pris tout entier,
Celle pour qui mon cœur altier
Bat dans ma farouche poitrine
Est si preneuse, voyez-vous,
Que nos gâs la chérissent tous.
C'est la grande Câline !

II

Lorsque je la quitte, parfois,
Je pleure quand je la revois
Du haut de l'agreste colline ;
Et, dans l'ivresse du retour,
J'envoie un long baiser d'amour
A la grande Câline !

III

Elle a des yeux troublants et fiers,
Quelquefois bleus, quelquefois verts,
Plus souvent couleur opaline :
Combien de gâs insoucieux
Se sont damnés pour les beaux yeux
De la grande Câline !

IV

Quand elle chante à sa façon
L'Homme, saisi d'un grand frisson,
N'entend plus que sa voix divine :
Combien de nos jeunes garçons
Sont morts d'écouter les chansons
De la grande Câline !

V

Dans sa robe couleur d'azur
Elle vient à vous d'un pas sûr,
Malgré son allure féline ;
On veut fuir... on ne le peut pas...
Et l'on tend, malgré soi, les bras
A la grande Câline !

VI

Elle vous berce doucement,
Comme autrefois votre maman,
Dans vos berceaux de mousseline ;
Et, raidis d'extase, l'on meurt...
Heureux de mourir sur le cœur
De la grande Câline !

VII

Et des amants elle en aura
Tant qu'aux Bretons elle tendra
Sa bouche à la saveur saline ;
Car, dans ton lit de goémons,
O MER!!! c'est Toi que nous aimons,
Toi, la grande Câline !...



Composition E. Hamonic.



LA CHANSON DU PÂTOUR

Paroles et Musique

de THÉODORE BOTREL

RÉCIT :
Or, voici la complainte... en prose,
Qu'un pauvre gâs de mon pays
Du matin jour à la nuit close
Chantait en gardant ses brebis







(1) G. ONDET, éditeur, 83 faubourg Saint-Denis, Paris.

li _ re Moi, pauvre et laid Je l'aimons ben. Mais le li di _ re Je n'o_se rais

REFRAIN.

Mon cœur est las De tant de peine, Et lon lon la Et lon lon lai_ne! Cel_le que j'aime Ne m'ai_me pas Et lon lon laine. Et lon lon la _____ Ah!

rall ritard Suivez Marcato

I	II	III
Celle que j'adore en cachette	*Quand elle vient sur la falaise*	*Mon chagrin tourmente et désole*
A les yeux bleus;	*S'y promener*	*Mes blancs moutons,*
C'est une fine demoiselle	*Je puis longtemps, ben à mon aise,*	*Mais mon pauvre chien me console*
De Saint-Brieuc:	*La regarder:*	*A sa façon:*
Elle est très riche et très jolie...	*Assis au milieu de la lande,*	*Il est, comme moi, toujours triste,*
Moi, pauvre et laid!	*Dans les ajoncs,*	*Vilain, boiteux...*
Je l'aimons ben... mais le li dire	*Je chante, d'une voix dolente,*	*Mais je prends la force de vivre*
Je n'oserais..	*Cette chanson:*	*Dans ses bons yeux!...*
Au refrain.	Au refrain.	Au refrain


Cardinal (Vannes).

BERCEUSE BLANCHE

Mademoiselle LOUISE RIOU (Koridwen), née au Conquet (Finistère), professeur de chant à Vannes, est une fervente Bretonne bretonnante. Cantatrice de l'U. R. B., elle s'est fait entendre à l'Eisteddfod de Swansea et au Congrès Panceltique d'Edimbourg. Sa réputation de cantatrice impeccable est connue de toute la Bretagne. Elle chante de sa voix pure et harmonieuse les œuvres de Th. Botrel, de Bourgault-Ducoudray, de Tiercelin, etc. Elle a fait connaître et apprécier *La Chanson des Chemins Bretons* de Jos Parker, vice-président de l'U. R. B.

Poésie et Musique de THÉODORE BOTREL

Andantino.

CHANT

Andantino

PIANO

mf

p

Dormez, en-fants, près de vos mè-res, En vos lits clos ; Dormez, dor-mez dans vos chaumiè-res, Au bruit des flots ! Le pe-tit Roi, tout comme un

(1) G. ONDET, éditeur, 83, faub. Saint-Denis, Paris.

hom - me, Est en pri - son Sans a-voir, pour bercer son

REFRAIN

"somme" U-ne chan-son ... Dor-mez, mes jo-lis, Dans vos petits lits! Dor-

-mez, petits gâs, sans ef-froi, Car vous n'êtes pas les fils du Roi!.. *Lire lon*

Rall

la, Lon - la!

entre les couplets 𝄋 Pour finir

Avez vous .

Dormez, enfants, près de vos mères,
En vos lits clos;
Dormez, dormez dans vos chaumières,
Au bruit des flots!
Le petit Roi, tout comme un homme,
Est en prison
Sans avoir, pour bercer son « somme »
Une chanson...
Dormez, mes jolis,
Dans vos petits lits!
Dormez, petits gâs, sans effroi,
Car vous n'êtes pas les fils du Roi!..
Lirelonla, lonla!

Avez-vous faim? Tout plein les huches
Ya du pain bis;
Avez-vous froid? Voici des bûches,
De chauds habits.
Le petit Louis, fils de la France,
A faim et froid:
Simon se rit de la souffrance
Du fils du roi!...
Dormez! mes jolis,
Dans vos petits lits,
Dormez! petits gâs, sans effroi,
Car vous n'êtes pas le fils du Roi
Lirelonla, lonla!

Vos pères, pour venger son Père,
Chassent les « Bleus ».
Ils reviendront bientôt, j'espère,
Victorieux.
Afin que tous nos maux finissent,
Enfants jolis,
Prions Dieu pour que refleurissent
Les Fleurs de Lys!
Priez, mes jolis,
Dans vos petits lits!
Priez, petits gâs, avec moi
Pour le malheureux petit gâs du Roi
Lirelonla, lonla!

La Chanson des Chemins Bretons

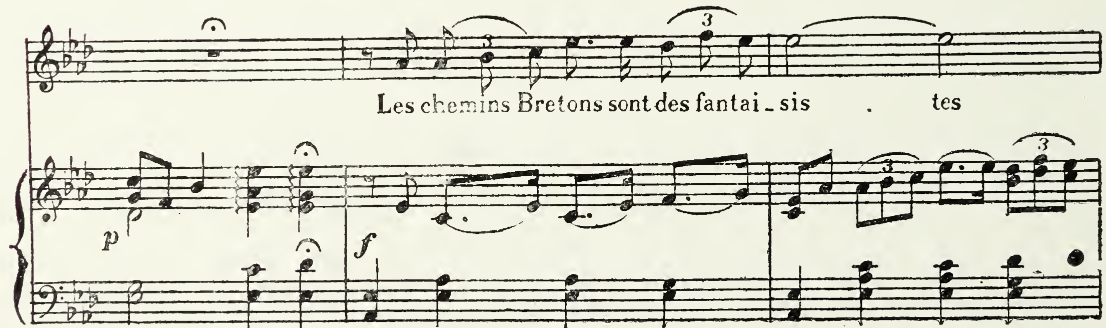


M. **Jos Parker** est né à Fouesnant (Finistère), le 24 septembre 1853. Son premier volume de poésies, édité par Alphonse Lemerre, *Sous les chênes* (1891), fut présenté au public par deux illustres parrains : François Coppée et Léon Cladel. Jos Parker a publié en outre *le Clerc de Kerné* (prose), *le Livre champêtre* (poésies), et *Lénor*, recueil de trois légendes naïves et touchantes. Ce consciencieux écrivain a commencé par être peintre. Il a été tour à tour élève de Delobbe, Cabanel et de Luc-Olivier Merson. Il s'est adonné aux études de paysages qui lui valurent de jolis succès. Nous devons à M. Jos Parker un certain nombre de délicates chansons que Mlle Riou a fait applaudir aux quatre coins de la Bretagne. Ajoutons pour terminer cette brève notice que Jos Parker s'est dévoué ardemment depuis plusieurs années à la cause régionaliste bretonne, et qu'il est vice-président de l'U. R. B.

Poésie de
JOS PARKER

Musique de
JOS CREAG'HCADIC







_tis _ tes Pour avoir l'ombrage et l'abri d'un toit

Les chemins Bretons font a_vec les bran _ ches Entre deux talus un tunnel e_

_troit Lorsqu'en les jardins s'ouvrent les per _ ven _ ches,

Ils sont aussi beaux les chemins bre_tons, A_vec leurs fleurs d'or avec leurs fleurs

blan - ches. Les chemins bretons ont des hanne - tons,
Bourdonnant le soir, comme des a - beil - les
Et des chants d'oiseaux dits sur tous les
Lent
tons Comme en se signant l'assu_rent les vieil - les,
Les chemins Bretons, peuplés de lu - tins Lors_que vient la
Retenez

Tempo

nuit Sont pleins de mer_veil _ les! Les chemins Bretons ne sont pas cer_

p rall f

tains De bien savoir où le bon Dieu les mè _ ne...

retenez

Qu'importe! ils s'en vont vers de gais loin _ tains N'est-ce pas ainsi

qu'est la vie humai _ ne?

Tempo

rall f f



Photo Ouvrière.

Le Mai d'Amour

Musique de PAUL DELMET

Poésie de THÉODORE BOTREL



Andantino. Dolce.

CHANT.

PIANO. *mf* *p.*

De_vant la por_te de sa mi . e, Yan a plan_té le mai d'a_mour Du_rant qu'elle était en_dor _mi . e,

Poco rall a Tempo *mf*

Long_temps avant le ma_tin jour... La cru_elle étant é_veil

suivez. *mf*

Publié avec l'autorisation de MM. ENOCH et Cie, édit., 27, boul. des Italiens, Paris.

mf

- lé - e Lui dit: Tu se-ras mon ma - ri ——— Si ton mai, d'i-ci la veil -

dim.. *mf*

Poco rall: *p* *mf*

- lé - e, Des fleurs que j'aime est tout fleu - ri! a Tempo. Pour

p suivez.. *mf*

I

Devant la porte de sa mie,
Yann a planté le Mai d'amour
Durant qu'elle était endormie,
Longtemps avant le matin-jour...
La cruelle, étant éveillée,
Lui dit : « Tu seras mon mari
Si ton Mai, d'ici la veillée,
Des fleurs que j'aime est tout fleuri!

II

Pour complaire à l'aimée hautaine
Et faire éclore quelques fleurs,
Dédaignant l'eau de la fontaine,
Yann arrosa l'arbre de pleurs...
Oh ! comme elles étaient brûlantes
Les larmes du pauvre marin !
L'eau du cœur fait mourir les plantes
Quand pour source elle a le chagrin !

III

Sortant alors de sa demeure,
La belle aux étranges souhaits
Durement dit : « Je veux, sur l'heure,
Une rose avec deux bluets ! »
Aux pieds de la belle méchante,
Yann éclatant d'un rire amer,
Jeta son cœur, rose saignante,
Et ses yeux bleus comme la mer !

IV

O doux prodige ! à l'instant même
L'arbuste bourgeonna, fleurit :
La belle s'écria : « Je t'aime ! »...
Mais Yann avait rendu l'esprit.
Ainsi lorsque dans la souffrance
Fleurit le Mai de nos amours
Nos cœurs sont morts à l'Espérance,
Nos yeux sont fermés pour toujours !

CHANSON DE MAI

Recueillie et traduite par
Rémy SAINT-MAURICE

Harmonisation de
André COLOMB

And^te^ non troppo

CHANT

PIANO

mf

Voi_ci le

jo - li mois de Mai

Où les ga_lants plantent le

p

Mai, J'en plan_te_rai

Poco rall.

Un pour ma mi - e

Tempo

Il se_ra

plus haut que son toit

sfz

J'en plan_te_rai un pour ma



I

Voici le joli mois de mai
Où les galants plantent le mai.
J'en planterai un pour ma mie
Il sera plus haut que son toit.

II

On y mettra pour le garder
Un soldat de chaque côté.
Qui mettra-t-on pour sentinelle ?
Ça s'ra le galant de la belle.

III

— Que ça me fâcherait pour toi
Si ta mie avait pu te voir !
Ta mie en aime quelques autres
Et se moquera de nous autres.

IV

— Je sais bien ce que je ferai.
Je m'en irai, m'embarquerai :
Je m'en irai droit à Marseille
Je ne penserai plus à elle.

V

Quand de Marseille reviendrai
Devant sa porte passerai;
Demanderai à sa voisine
Comment se porte Catherine.

VI

— Catherine se porte bien
On l'a mariée depuis longtemps
A un monsieur de la campagne
Qui lui fait faire bien la dame.

VII

Il porte le chapeau brodé.
Il porte l'épée au côté;
La nourrira mieux sans rien faire
Que non pas toi, vilain cardeur...



LE TOAST DU PRÉSIDENT

dans ses Tournées de Province



Photo Berger

M. Vincent Hyspa excelle à noter les petits faits de notre histoire contemporaine. Ses chansons politiques ont un tour bon enfant qui plaît. Il ne se laisse pas éblouir par la pompe bourgeoise de nos Présidents. De sa voix profonde, où persiste un léger accent méridional, il a successivement chanté Félix Faure, Loubet et Fallières, en passant, à peine, par Casimir-Perier. Le règne de ces messieurs lui fut un thème, point héroïque, assurément, mais suffisant pour exercer son ironie familière et bonhomme. Il a publié, chez Enoch, le recueil de ses principales chansons sous le titre original de *Chansons d'humour* (préface de Maurice Donnay). Ajoutons que si Hyspa est un avisé pince-sans-rire, il sait aussi, quand il lui plaît, faire rire sans pincer.

L.-P.

Paroles de VINCENT HYSPA

Harmonisation de André COLOMB

PIANO

ff *p* *sfz*

Je suis heu_reux et je vous remer_ci_e Du grand es_poir que vous fondez sur moi — Je suis heu_reux et puisqu'on m'y con_vi_e Je dirai plus, je dirai comme vous! — La Répu_

Publié avec l'autorisation de MM. Enoch et Cie, éditeurs, Paris.

-bliqu' sera toujours pros-père Tant qu'ell'vi-vra dans la prospé-ri-té ___ C'est dans c't'es-

-prit que je lè-ve mon ver-re Et que je bois à sa fé-li-ci-té ___!

I

Je suis heureux..., et je vous remercie
Du grand espoir que vous fondez sur nous...
Je suis heureux... et puisqu'on m'y convie,
Je dirai plus... je dirai..., comme vous.
La Républiq' sera toujours prospère,
Tant qu'ell' vivra... dans la prospérité...
C'est dans c't'esprit que je lève mon verre
Et que je bois à sa félicité.

II

Je suis heureux..., lorsque je considère
Que le progrès... a marché... jusqu'ici...
Vos hôpitaux sont pleins..., tout est prospère...,
Et le négoc' ne va pas mal..., merci.
Les banquiers prenn'nt, jusqu'au d'là des frontières,
Vos intérêts... et votre capital...
C'est dans c't'esprit que je lève mon verre
Et que je bois au progrès général.

III

'e suis heureux..., ma joie..., est ineffable,
Et c'est un peu pour ça que je vous l'dis,
Heureux..., de boire, – en ce jour mémorable,
Qui tous ensemble... ici... nous réunit –
Aux habitants, tout comme aux fonctionnaires,
Aux étrangers..., qui ne sont pas d'ici...
C'est dans c't'esprit que je lève mon verre
Et que je bois en ce jour..., d'aujourd'hui.

V

e suis heureux..., comm' vous j'ai l'espérance
De voir un jour le pays... plus uni...
Je n'en parle jamais... sans que j'y pense,
Et cependant... ça s'ra toujours ainsi.
Tant que la France, hélas!... puis-je le taire?
S'ra divisée... par les départements...
C'est dans c't'esprit que je lève mon verre
Et que je bois toujours... en attendant.

V

Je suis heureux... de boire, on l'imagine,
A nos marins..., ces braves matelots.
Sans les marins... y aurait pas d'marine,
Sans les marins.., pas d'eau, pas de vaisseaux;
Grâce aux marins c'est extraordinaire,
Nos cuirassés. . reviènn't souvent sur l'eau.
C'est dans c't'esprit que je lève mon verre
Et que je bois à ces dompteurs des flots.

VI

Je suis heureux..., de nos flottes navales,
Mais r'mettons la question sur le terrain;
Votre campagne est .. agreste et .. rurale
Et votre ville . est urbaine .. oh! combien!...
Vos monuments .. c'est pas de la p'tit' pierre,
Sont historiqu's . ou le seront demain...
C'est dans c't'esprit que je lève mon verre
Et que je bois encor ... le verre en main.

VII

Je suis heureux..., car mon âme .. est joyeuse...
De cette joie... qui fait... notre bonheur;
Et ta sœur? dites-vous, est-elle heureuse?
Elle est heureus', ma sœur..., elle est ailleurs!
Elle est ma sœur..., parc' que je suis son frère,
Je suis son frèr'. . parce qu'elle est ma sœur...
C'est dans c't'esprit que je lève mon verre
Et que je bois à tous les liens du cœur.

VIII

Je suis heureux..., comme tout vous l'indique,
Je crois d'ailleurs .. vous l'avoir déjà dit ..
Quand je voyag' ce m'est un' joie unique
D'trouver quelqu'un pour causer.. du pays;
Malheureus'ment, les jours... sont éphémères...
Il va falloir que j'f...ich' le camp d'ici...
C'est dans c't'esprit que je lève mon verre
Et que je bois... tout comm' je vous le dis.



Photo Boisdon

La Croix du Chemin

M. Gustave Goublier, compositeur du plus grand mérite et chef d'orchestre au talent éprouvé, est l'auteur des grands succès populaires : *Le Credo du Paysan, la Voix des Chênes, l'Angelus de la Mer,* etc. M. Goublier a l'inspiration facile mais sans banalité. Sa mélodie, admirablement appropriée à la voix, a du charme. Elle se grave facilement dans l'oreille ; c'est ce qui lui assure les rapides succès.

Musique
de Gustave GOUBLIER

Paroles
de Roland GAEL

Maestoso. *Allargando*

PIANO *ff*

sf *mf*

Allegro. *bien decidé.*

Pa - reille au chê_ne de cent ans La vieille croix de bois sur les moissons som meil- - - - -le Des

sf *sf* *mf*

Publié avec l autorisation de G. Gross, éditeur, 18, rue de Mazagran, Paris.

Rall.

soirs bleus à l'aube ver_meille Sous les neiges d'hi_ver, dans les fleurs du prin _ temps

Allegro.

sf *sf* *sf* *mf*

Piu lento.

Elle est là, dans les luzer _ niè _ res, De l'o_ra _ ge bravant les coups, _ Pour

dire aux pa_y _ sans: _ "Soy_ez bons! ai_mez - vous! Restez u _ nis _ comme des frè _ res!"

Dolce.

C'est la croix du chemin, _ rêveuse et soli_tai _ re Avec ses bras tendus qui bénissent la

pp *p*

terre Debout, devant l'hori_zon noir. C'est la croix du chemin, _ sur la plaine en priè re



I

Pareille au chêne de cent ans
La vieille croix de bois sur les moissons sommeille.
Des soirs bleus à l'aube vermeille.
Sous les neiges d'hiver, dans les fleurs du printemps,
Elle est là, dans les luzernières,
De l'orage bravant les coups,
Pour dire aux paysans : « Soyez bons! aimez-vous!
Restez unis comme des frères. »
C'est la croix du chemin, rêveuse et solitaire,
Avec ses bras tendus qui bénissent la terre,
Debout, devant l'horizon noir.
C'est la croix du chemin, sur la plaine en prière,
Dans les rumeurs du vent et dans la paix du soir.

II

A travers le sol Beauceron,
Pas un arbre n'étend son feuillage immobile,
Dans l'océan vert c'est une île
Que l'on voit se dresser sur le grand horizon.
L'alouette des champs s'y pose ;
Dans son ombre le vagabond
S'abrite du soleil en mangeant le pain rond
Qu'un filet d'eau de source arrose.
C'est la croix du chemin, elle te parle, écoute,
Errant au ventre creux qui passe sur la route,
Plante là ton bâton d'ormeau.
C'est la croix du chemin, chemineau pâle, écoute,
Et salue en rêvant Jésus le chemineau.

III

Moi qui ne tremble devant rien
Incrédule, endurci, blasé par la souffrance,
Perdu parmi la plaine immense,
J'ai dit : « Que fais-tu là, vieille croix du chemin ?
Sous la nuit étendant ses voiles
Tu te penches plus qu'il ne faut ! »
« C'est afin, dit la croix, qu'un de mes bras, là-haut,
Te montre encore les étoiles ;
C'est la croix du chemin qui parle au vent d'automne
A travers les rumeurs de l'angélus qui sonne
Quand tu regardes le ciel bleu.
C'est la croix du chemin dont la pitié pardonne!
Toi qui ne crois à rien, tu crois sans doute à Dieu. »

POÉSIE A DIRE

Le Départ des Asperges

M. **Hugues Delorme** est né à Avize en Champagne. La Normandie, où s'écoula sa jeunesse, le réclame comme fils adoptif, et le genre de son talent en fait un poète très parisien. Poète de race au vers alerte, Hugues Delorme, de par sa manière, s'apparente directement à Banville, et, plus lointainement, à François Villon. D'une fécondité remarquable, H. Delorme a abordé avec succès le théâtre. On lui doit quantité de pièces, prologues et parades. J.-P.



Photo Henri Manuel.

Malgré l'attrait des nuits sereines
Que chacun doit au Printemps-Roi,
Depuis Clamart jusqu'à Suresnes
Les potagers sont en émoi;

Le cœur de l'artichaut se serre;
Le vieil arrosoir verse un pleur;
Un soupir discret mais sincère
S'échappe du trou du chou-fleur:

L'escargot en chemin s'arrête
De baver; l'arbre est sans rumeurs...
C'est que la première charrette
S'en vient pour chercher les primeurs.

Insolent comme trois concierges,
Un gras voiturier d'Arpajon
Prend dans ses doigts gourds les asperges
Et les ligote avec du jonc...

Tout en admirant vos manières,
Vos camarades légumiers
Craignaient — asperges printanières —
D'abord que vous vous enrhumiez.

Narguant leur avis salutaire
(Vos nez roses tournaient au bleu)
Au lieu de rentrer sous la terre
Vous vous haussiez encore un peu.

Quittant l'air gauche des fillettes
Ayant rapidement grandi,
Il n'est pas jusqu'aux plus fluettes
Qui n'affectent un front hardi...

Car chez vous l'énergie est jointe
A l'orgueil. . On ne sait jusqu'où
Dès qu'elle veut pousser sa pointe.
L'asperge se monte le cou!...

Or, vos chimères idéales
Etaient de briller, dès Avril,
Sur le fameux Carreau des Halles...
Grand bien vous fasse!... Ainsi soit-il!..

Vous serez, à propos de bottes,
Guillotinés par des gourmets
Ou par des noceurs en ribotes,
Légumes... Adieu pour jamais!...

Et les petits pois, pauvres gosses,
Vous voyant fuir au point du jour,
Se serrent, craintifs, dans leurs cosses,
Car demain, ce sera leur tour!...

HUGUES DELORME.

"FLEUR-D'AJONC"

Pièce populaire et décentralisatrice

Paroles et musique de Théodore BOTREL

(Fin) [1]

*Anna Le Hello, la coquette hôtesse de l'*Auberge du Cidre doux, *est fiancée au brave matelot Corentin. Mais Anna, qui se glorifie — un peu trop — d'avoir été élevée chez les Dames de Quimper, trouve son promis un peu rustaud pour elle. Une lettre d'une ancienne camarade de pension, qui a jeté son bonnet par-dessus les moulins pour aller vivre a Paris, est venue aggraver encore ce fâcheux état d'esprit ; l'amie annonce à Anna l'envoi d'un souvenir qui lui sera porté par le baron Gaëtan de la Gomme. Quelle joie pour la pauvre petite Fleur-d'Ajonc ! La voilà prise par le mirage de la grande ville. Son auberge lui semble pauvre et son fiancé est sans grâce a ses yeux éblouis. C'est pourquoi Gaston Delafontaine, un ami de Corentin, qui est au courant de cette crise inquiétante, imagine, pour la ramener a la sage raison, d'utiliser ses qualités d'artiste dramatique et son art du travestissement en se faisant passer pour le baron de la Gomme. Il se présente donc quelques instants plus tard et commence par faire étalage devant la candide Anna de son antique noblesse et de ses relations mondaines.*

ANNA, *désolée*

Ma Doué! Monsieur le Baron! nous n'avons pas de ça, ici!

GASTON, *lui baisant la main.*

Naïve enfant!

ANNA

Je voulais faire nettoyer un peu.

GASTON, *lorgnant autour de lui, d'un air dégoûté.*

Le fait est que tout cela... bien sombre! bien triste! bien enfumé! Pouah! ne vaut pas, certes, le café de la Paix, la Taverne Royale ou Maxim's!..



Manuel.

... J'ai promis à la petite comtesse de vous amener à Paris.

ANNA, *s'essuyant machinalement la main après son tablier.*

Mais c'est qu'aussi vous arrivez trop tôt!

GASTON

Vous n'étiez pas prévenue?

ANNA

Si, mais de ce matin seulement... et rien n'est prêt pour vous recevoir...

GASTON

Bah! en voyage...

ANNA

J'aurais voulu, moi-même, me présenter à vous dans une toilette plus... ou, plutôt, moins...

GASTON, *la détaillant insolemment.*

Le fait est, chère enfant, que vos costumes locaux sont tout simplement grotesques, ridicules : vous enlaidissent, vous engoncent, vous élargissent, vous rapetissent ; écrasent les han-

(1) Voir les numéros précédents.

ches, bombent les épaules au détriment de la poitrine, tassent le buste et raccourcissent les jambes; mais bah! Paris regorge d'enchanteurs qui répareront vite cela: un corset de Léoty, une toilette de Paquin, de Redfern ou de Doucet, un chapeau de Virot, des gants de Jouvin et vous serez tout de suite délicieuse...

ANNA

Comment : *je serai*... Vous comptez donc?

GASTON

Oh! j'ai juré à la petite comtesse de vous enlever à ce milieu vieillot, indigne de votre grâce, où vous vous étiolez... et de vous amener à Paris... Ne vous souciez de rien : on ne peut vous voir sans vous aimer, vous parler sans vous adorer et l'amour, l'amour irrésistible, triomphe de tout!...

ANNA, *à part.*

Comment!... il m'aime!.. Déjà!

GASTON

J'ose espérer que vous n'aurez aucun déplaisir à faire, à mon bras, votre entrée dans la Ville-Lumière!

ANNA, *à part*

A son bras!!! Il m'épouserait! (*Le regardant à la dérobée.*) Il n'est plus jeune... pas beau... mais, en revanche, il est si élégant... si distingué... et il s'exprime si bien!

GASTON

Vous hésitez?... Je comprends!... Mais c'est que vous ne savez pas ce qui vous attend... là-bas! Sans quoi, c'est à genoux que vous me remercieriez... si je le permettais!

I

A Paris, la ville enchantée (1),
Nous partirons dès aujourd'hui,
Vous y serez la plus fêtée,
Vous n'y connaîtrez pas l'ennui!
Vous aurez des bijoux de reine
Avec des robes hors de prix
Et vous serez la souveraine
Du grand royaume de Paris
Eh hop! Eh hop!

REFRAIN *ensemble*

GASTON

Je suis un bon maître
Qui saura vous mettre
Au courant de secrets qui sont bien vite appris :
Allons ma petite,
Partez vite, vite
Avec le baron de la Gomme... pour Paris!

ANNA

Il est un bon maître
Et saura me mettre
Au courant de secrets qui sont bien vite appris :
Et, puisqu'il m'invite,
Partons vite, vite
Avec le baron de la Gomme... pour Paris!

(1) *Le vieil Enjôleux*, musique de Botrel (G. Ondet, éditeur).

II

Programme : matin, bicyclette
Ou bien cheval ou bien auto;
Midi, déjeuner... puis toilette;
Puis un tour au Bois, le tantôt;
Re-toilette. . dîner folâtre;
Toilette encor (soie et satin)
Et puis concert, bal ou théâtre;
Enfin... souper jusqu'au matin!
A nous! A nous!

(*Refrain.*)

GASTON, *très emballé*

Allons! allons! Les voyageurs pour Paris... en voiture! on part!

ANNA

Mais je ne suis pas prête!

GASTON

Qu'importe! on vous fera un trousseau a Paris...

ANNA

Et maman?

GASTON

Madame votre mère?... Elle sera radieuse de votre sort... Au reste, si elle s'ennuie après vous, quelques chiffons bleus la consoleront vite .. Allons, allons! il ne faut pas manquer l'express! En route! (*Et, la prenant par la taille, galamment il l'entraîne vers la porte du fond.*)

(*A ce moment les cloches de Pont-Aven sonnent à toute volée et continuent leur chanson durant une partie de la scène.*)

ANNA, *s'arrêtant*

Le deuxième coup de la Grand'Messe!

GASTON

Hé bien?

ANNA

Je ne veux pas la manquer: le jour du Pardon de ma Patronne! La bonne sainte Anne me punirait!

GASTON, *riant aux éclats*

Ha! ha! ha! Vous coupez encore là dedans, vous?

ANNA, *étonnée*

Comment, *je coupe?*

GASTON

Ah! non! laissez-moi me tordre! C'est trop vieux jeu! Fini, tout cela! Ce n'est pas dans le siècle de l'électricité, du téléphone et des ballons dirigeables qu'il faut faire machine en arrière .. Laissez-moi toutes ces niaiseries de côté!

ANNA, *effrayée*

Quels blasphèmes! Oh! Comment, à Paris...

GASTON

C'est vieux jeu, vous dis-je!

ANNA, *hésitante et nerveuse*

Mais écoutez donc la bonne cloche : elle me dit de rester...

GASTON

Allons, allons... ne vous fâchez pas, ma petite! Le temps aura raison de toutes ces idées superstitieuses... C'est comme cette croix à votre cou!... si ça ne fait pas pitié! Est-ce un bijou pour une jeune fille, cela, voyons? Parlez-moi d'un beau petit médaillon enrichi de diamants, au bout de trois rangs de perles... comme celui-ci que vous envoie la petite comtesse de Bagatelle. (*Il sort un écrin de sa poche, l'ouvre et le montre à Anna.*) Voyez!

ANNA, *regardant le bijou*

Oui ... je ne dis pas... c'est joli!... mais je tiens à ces vieux bijoux que l'on se transmet, dans la famille, depuis des siècles peut-être!

GASTON, *dédaigneusement*

Vieux jeu, encore, la « Croix de ma mère »! Ah! non! ah! non! n'insistez pas : vous me faites de la peine! Voyons, venez de suite, ou pas du tout!

ANNA, *froissée et digne*

Comme il vous plaira, Monsieur!... Voici l'heure de la Sainte Messe, et j'y vais... Avec toutes vos histoires vous me rendez folle et vous allez me faire arriver après l'Evangile.. Laissez-moi prendre mon livre!...

GASTON, *prenant rapidement le livre de messe sur la table*

Ah! bon! le classique Paroissien romain, avec les vieux fermoirs de cuivre... les saintes et naïves images... et le chapelet bénit : rien n'y manque!

ANNA, *vivement*

Voulez-vous me donner tout cela?

GASTON

Ne nous frappons pas!

ANNA

Moi! épouser un homme sans foi, sans religion, jamais!..

GASTON

Mais, qui vous parle d'épouser? Non, ma parole! Ai-je bien entendu? Epouser!!! Ça aussi, c'est vieux jeu!.. et votre amie, la petite Comtesse, rirait de bon cœur si elle vous entendait .

ANNA

J'espère bien que Jeanne a un mari pieux, ou respectueux, tout au moins, des croyances de sa femme!

GASTON, *riant*

Un mari?... respectueux?... Lequel? Est-ce le vieux Hofbach ou le gros Silbermann? car ce ne doit pas être le petit Adalbert de Castellan, ni le joli Hugonin, le ténor des Bouffes!... Le brillant capitaine de hussards, Lionel de Beauvillers? encore bien moins!... Maintenant c'est peut-être l'un des autres, car elle les collectionne, les maris, cette bonne Comtesse, à tel point qu'on l'appelle : Madame Don Juan! Ah! ah! ah!

ANNA, *froissée, se bouchant les oreilles*

Oh! ma Doué! taisez-vous! Vous n'êtes qu'un méchant homme et je ne veux plus vous écouter! Quand je songe que, sur la foi de vos belles paroles dorées, j'allais vous suivre, tout quitter : notre beau et cher village, ma tendre mère, mes amis d'enfance!... et le costume et les croyances de mes aïeules!... Ah! ma Doué! ma Doué! béniguet! Quelle folie!

GASTON, *la contrefaisant*

Ma Doué! béniguet! Voilà un charabia que vous ferez bien de laisser de côté aussi; et le plus vite possible encore

ANNA

C'est cela! j'oubliais... il faut aussi renier la Langue des anciens pour parler votre beau langage parisien, moitié argot, moitié anglais!... Ah! mais, minute! je me ressaisis à temps : laissez-moi prendre mon livre, vous dis-je, que j'aille demander à Dieu le pardon de mon égarement passager... et pitié aussi pour la pauvre pécheresse qui vous envoie!

I

Vous m'dit's de quitter mon village (1)
Pour aller voir votre Paris
Ajoutant qu'au long du voyage
J'ouvrirais de grands yeux surpris...
Mais de la moisson
Voici la saison.
Parlé. — Et... dame!

REFRAIN

Bien que votre Campagne
Soit tant jolie à voir,
J'aime mieux ma Bretagne
Et ses champs de blé noir!

II

J'admirerais vos Avenues,
Vos belles maisons par milliers;
Je croirais monter jusqu'aux nues
Quand je grimp'rais vos escaliers...
Parait que c'est beau!
Parait que c'est haut!
Parlé. — Mais .. dame!

REFRAIN

Malgré tant de lumière
Eclairant vos palais,
J'aime mieux ma chaumière
Au milieu des genêts!

III

Je contemplerais les toilettes
De vos gommeux par trop bien mis :
Leurs grands faux cols et leurs jaquettes,
Leurs souliers pointus et vernis...
Leurs brillants chapeaux,
Et leurs gants de peaux!
Parlé. — Mais... dame!

REFRAIN

Nos gâs sont bien plus lestes
Et plus beaux à la fois
Avec leurs courtes vestes
Et leurs sabots de bois!

(1) Variante de *La Bretonne à Paris.* (G. Ondet, éditeur).

IV

Vos Parisiennes sont jolies,
Mais il leur faut de beaux atours ;
Et, pour Elles, que de folies
Doit-on commettre tous les jours :
Que de diamants
Et de « riens » charmants !
Parlé. — Mais... dame !

REFRAIN

Sommes-nous moins fringuettes
Avec nos vieux bijoux,
Nos blanches collerettes
Et nos souliers à clous ?

délicieux autour de vous Mais, regardez-vous dans la glace ! (*Elle arrache la glace qu'il lui tend et la jette au loin.*) Ecoutez parler et raisonner vos compatriotes ! Voyez cette pauvreté dont vous êtes satisfaite. Tout ici est indigne de vous : cet âtre enfumé, ces petites fenêtres, ces tables rugueuses, ces meubles tristes et boiteux, pouah ! (*Prenant à gauche, au fond, le bouquet de Corentin.*) Jusqu'à ces fleurs minables, aux couleurs stupides, aux parfums âcres ! (*Il les froisse exprès.*)



Hamonic

... Une vilaine fleur qui pique !

V

Bref ! vous me dites qu'à la Ville
Je pourrais m'enrichir aussi...
Mais — d'une façon fort civile
Je réponds : Nan Ket ! grand merci !
Et je reste donc
Au Pays Breton.
Parlé. — Oui donc !

REFRAIN

Ainsi que ma grand'mère
Je redirai toujours
« J'aime mieux ma bruyère
« Et mon clocher à jours !... »
Iou !

GASTON

Voyons ! Voyons ! il y a malentendu ou bien vous êtes devenue subitement aveugle.. Raisonnons un peu, je vous prie : parce qu'une cloche fêlée, car elle est fêlée — il est vrai que vous êtes peut être devenue sourde également — parce qu'une cloche fêlée, dis-je, se met à tinter au loin, tout, subitement, vous paraît

ANNA, *froide et résolue*

Si vous ne posez pas, immédiatement, ce bouquet sacré à la place même où vous l'avez pris, je cogne ! Ah ! mais !!!

GASTON

Oh ! très jolie, ainsi ! la colère vous sied à ravir, ma chère !

ANNA, *retroussant sa manche*

Laissez ce bouquet, et sortez ! Je vous donne jusqu'à trois !...

GASTON, *gouailleur, la poussant à bout.*

Non !... mais ce bouquet !!!

ANNA

Une fois !...

GASTON

Des coquelicots, des genêts, des chèvrefeuilles, de l'ajonc... ah ! oui, au fait ! Jeanne m'a dit qu'on vous appelait Fleur-d'ajonc !

ANNA, *un pas.*

Deux fois...

GASTON

N'est-ce pas pitié! On s'appelle Fleur-de-neige. Fleur-de-glaïeul, Fleur-de-pêcher... mais pas Fleur-d'ajonc!

ANNA, *résolue.*

Trois fois!

GASTON, *pouffant.*

Une vilaine fleur qui pique...

ANNA, *lui lançant une formidable gifle, à toute volée.*

V'lan!!!

SCÈNE VII

LES MÊMES, CORENTIN

CORENTIN, *qui a vu la gifle.*

Ben envoyé!



Cliché Villard

Th. Botrel (rôle de *Corentin Kermarec*)

GASTON, *se frottant la joue.*

Oh! oui « *qui pique* »!

ANNA, *courant à Corentin.*

Ah! te voilà, mon bon, mon cher petit Corentin! Aide-moi donc à me débarrasser de ce méchant homme qui, depuis un quart d'heure, se moque de nous tous : des vieux, de toi, de moi, et de ton beau bouquet!

CORENTIN

Qui que c'est?

ANNA

Le baron de la Gomme, envoyé ici par Jeanne de Bagatelle pour m'attirer à Paris, tout simplement .. et faire de moi la vilaine femme qu'elle-même est devenue. (*Se voilant la face.*) Oh! quelle honte!

CORENTIN, *les bras croisés, regardant Gaston qui lui tourne le dos.*

Ah! ah! voilà donc un de ces jolis messieurs musqués et farauds qui, sous prétexte de faire notre bonheur, viennent nous souffler dans l'oreille toutes les mauvaises idées du diable et nous voler nos sœurs et nos fiancées! Que les braves gens de France et du monde entier viennent nous rendre visite, respirer à pleins poumons l'air salubre de nos côtes, c'est tant mieux pour tout le monde! Que les artistes viennent recueillir nos légendes, se réjouir l'œil et l'âme à la vue de nos rochers et de nos bois, nous ne pouvons que leur dire : « Soyez les bienvenus parmi nous! » — Mais... vous autres, messieurs de la Gomme! que venez-vous faire ici? Votre grand Paris n'est donc plus assez grand pour vous contenir tous? Est-ce que nous allons vous y chercher ?... Restez donc *chez vous*... et laissez nous vivre en paix, *chez nous*, comme y ont vécu nos Anciens!...

ANNA

Bien parlé, ça, Corentin!

CORENTIN

Allons, Monsieur de la Gomme, vous voyez qu'il n'y a rien à faire pour vous ici! Ho! hisse! Virez de bord! cap sur Paris et tout grand largue!

GASTON, *insolemment.*

Permettez! permettez! j'ai promis à la petite Comtesse de lui ramener la jolie...

CORENTIN, *terrible.*

Fé Dam Doulou! si, à l'instant même, vous ne nous débarrassez pas de votre carcasse avariée, je vous flanque en deux morceaux par-dessus bord!

GASTON

Je voudrais bien voir cela!

CORENTIN

Vire au cabestan! (*Il le pousse vers la porte en le faisant tourner rapidement sur lui-même.*)

GASTON, *se débattant maladroitement.*

Hé! là! hé! attention! Touchez pas! En voilà des sauvages! Je fais partie du Jockey-Club! Je porterai plainte à la police!

CORENTIN, *au fond.*

Va lui porter le coup de Pantruche, si tu veux! (*Il boxe.*) En garde! la feinte!...

GASTON

Parée!... et la riposte! (*D'un coup de poing dans l'épaule, il envoie rouler Corentin dans la cheminée, puis il se sauve en criant.*) Adieu! tas de sauvages!

ANNA, *à la porte, brandissant un balai*

Kénavo, bleiz coz (1)!

(1) Adieu, vieux loup!

SCÈNE VIII

ANNA, CORENTIN

CORENTIN, *abasourdi, se relevant en se frottant l'épaule*

Comment ! il connaît le coup de Pantruche, le vieux !!! Trois centimètres plus haut et j'avais la mâchoire brisée !

ANNA

Allons donc ! un débris pareil !

CORENTIN

Un débris ! Un débris qui a encore du ressort !

ANNA

Quelle aventure ! heureusement qu'il n'est venu personne ! N'en disons rien à maman ; elle aurait trop de chagrin.

CORENTIN

Je me méfiais du client : Gaston m'avait prévenu.

ANNA, *méprisante*

Il fréquente le Baron ? Jolie connaissance !

CORENTIN

Non !.. mais il connaît ton amie, Jehanne de Bagatelle.

ANNA, *vivement*

Mon amie ! Oh ! ne prononce plus jamais son nom devant moi, ni celui de son envoyé ! Quand je songe que ce vilain loup-garou osait se moquer de ton bouquet ! *(Elle le prend.)* Un bouquet comme on n'en a jamais vu, et joli ! et parfumé ! et tout !...

CORENTIN,

Prends garde, ma fille ! Tu vas salir tes mitaines !

ANNA

Ai-je été assez méchante avec toi, mon bon Corentin ! *(Avec élan.)* Oh ! mais je vais te faire oublier tout cela... Depuis que j'ai failli perdre, par ma faute, un brave cœur... comme le tien... tu m'es devenu encore plus cher... Tiens, embrasse-moi ! *(Elle lui saute au cou).*

CORENTIN, *la repoussant et redressant son grand col bleu.*

Attention, voyons ! En voilà des manières ! Tu vas chiffonner mon col !

ANNA

Oh ! Ne sois pas rancunier et pardonne-moi, Corentin ! pardonne-moi !

CORENTIN, *débordant de joie.*

Si je te pardonne ! *(il l'embrasse)* Ah ! ma Doué !... Je suis si content *(il l'embrasse)* non, mais si content, *(même jeu)* si content *(même jeu)* que j'embrasserais même le vieux s'il revenait !

ANNA

Oh ! celui-là, par exemple !

CORENTIN

Dame, écoute donc : je lui dois une fière chandelle ! Car, enfin, sans lui et ses vilaines façons, tu aurais peut-être ben encore toutes tes vilaines idées dans la tête !... Ah ! le cher homme ! pour sûr que je lui pardonne ! *(Changeant de ton.)* Alors.. je ne rembarque pas ?

ANNA

Ah ! non, dame !... Voici le programme : au dîner, nous mettons nos mères au courant... Nous allons ensuite faire un petit tour, ensemble, chez notre bon vieux Recteur... Dimanche, on nous publie...

CORENTIN

Et dans quinze jours..

ENSEMBLE, *triomphalement.*

La noce !!!



Hamonic.

Madame BOTREL (rôle de *Anna Le Hello*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, GASTON, *dans le costume et avec la tête de la première scène.*

GASTON, *qui entrait et a entendu.*

La noce ! J'en suis !

CORENTIN

Tiens ! Gaston !

ANNA

Oh ! vous, Monsieur le Parisien !... vous avez de la chance d'être l'ami de Corentin, sans quoi, au premier signe de moquerie, v'lan ! *(Elle fait le geste de le gifler.)* Au second : bing ! un pot de cidre sur la tête !...

GASTON

Parfait... le cidre... pour l'usage externe !... Mais d'où vous vient ?...

CORENTIN

Figure-toi que le baron de la Gomme sort d'ici...

GASTON, *jouant l'étonnement.*

Allons donc !

ANNA, *riant.*

Il venait demander... ma main !

CORENTIN

La main... gauche!

ANNA

Et je la lui ai donnée .. sur la figure!

GASTON, *même jeu, se frottant la joue*

Non, pas possible!

ANNA

Comme je vous le dis! Tiens! il voulait chavirer le bouquet de mon promis! *(Elle prend le bouquet et, sur le comptoir du fond, le met dans un vase qu'elle a rempli d'eau.)*

GASTON, *pendant ce temps, attirant Corentin à part*

Dis donc, farceur! Et le coup de Pantruche...? Tu ne sais donc plus le parer? *(Il fait le simulacre de la scène de boxe précédente.)*

CORENTIN, *ahuri*

Hein! Quoi !... le... Mais... tu... je... Sapristi ! C'était toi ?...

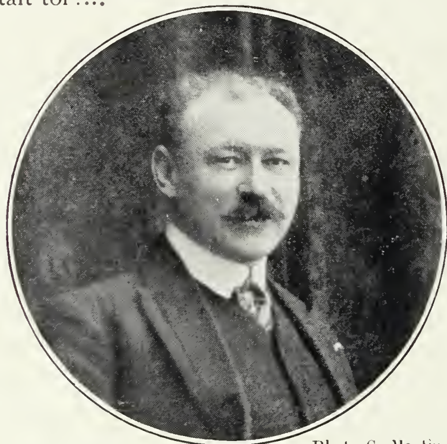


Photo C. Martin.

M. Georges LAUNAY (rôle de *Gaston Delafontaine*)

GASTON, *lui montrant Anna*

Chut! Je lui avais promis une leçon ; elle l'a eue !...

CORENTIN, *ému*

Oh! ben! par exemple! Pour un bon comédien, t'es un bon comédien! Et un ami !... Ah! mon vieux matelot!... T'es un gâs, toi!... *(S'essuyant les yeux.)* Y a pas : t'es un gâs!

GASTON

Allons, bon! voilà mon Terre-Neuve qui pleure encore!

CORENTIN

Oui, mais c'est de joie, cette fois!

GASTON

Tu comprends? J'avais ma valise et ma boite de postiches : je me suis grimé chez ta mère (qui croit encore, à l'heure présente, avoir deux hôtes au lieu d'un). J'ai emprunté un collier à « la grande Coquette » de la troupe (un collier en toc, cela va sans dire), des billets de banque au « Financier » (toujours en toc), et rideau! rideau! le tour est joué!...

CORENTIN

Oui, mais... quand le vrai Baron viendra...

GASTON

Il ne viendra pas.... Je connais la petite Bagatelle pour avoir joué une Revue dans l'une de ses soirées : je vais lui écrire!

CORENTIN, *l'étreignant*

T'es un gâs... que j'te dis... et un vrai!

GASTON

Que veux-tu? Je n'aime pas les dettes, moi!

ANNA, *redescendant*

Qu'est-ce que vous vous racontez donc, là-bas, dans le petit coin?

GASTON

Oh! voilà!

CORENTIN

C'est un secret.

GASTON

Non... C'est une surprise... pour le jour du mariage de Corentin et de Fleur... *(coup de coude de Corentin)* heu! pardon! de Mademoiselle...

ANNA, *affectueusement*

Oh! dites : Fleur-d'Ajonc, je vous en supplie! Je trouve maintenant ce surnom si joli! Fleur-d'Ajonc j'étais, Fleur-d'Ajonc je veux rester toujours!

CORENTIN

Deux Bretagnes s'offrent à ton amour, Annaïk : la vieille, douce Armor des Aïeux et la jeune et jolie petite Bretagne sceptique d'aujourd'hui...

ANNA

Mes amours seront les tiennes, désormais, Corentin.

CORENTIN

Alors, chantons toujours ce que chantaient les Ancêtres :

Comme tous ceux du Finistère
Il t'a fallu faire ton choix
Entre la Vieille à mine austère
Et la Jeunette au gai minois...

ANNA

Ann hini goz (1)
Eo ma dous
Ann hini goz
Eo sûr!

GASTON

Et la moralité... en bon français?

ANNA ET CORENTIN

Gardons, Gardons
Nos amours;
Restons
Chez nous
Toujours!

RIDEAU (pendant que les cloches de Pont-Aven sonnent, au loin, le troisième coup de la Grand'-Messe).

(1) C'est la vieille qui est ma « douce » C'est la vieille pour sûr! (Pour la musique, voir *Comprenan Ket.* (G. Ondet. éditeur).

Juin : Fleur-de-Chaumière



Chèvre-feuilles, roses et lierres
Grimpez aux vieux murs lézardés.
De nos bonnes vieilles chaumières
Rajeunissez les fronts ridés !

Photo de E. Hamonic

Jeune Fille du Pays de Quimper

Encadrement de E. Nicod.

CHANSONS D'ENFANTS

Demande-t-on à un artiste, voire à un auteur, s'il a des *chansons d'enfants?* neuf fois sur dix il vous présentera des œuvrettes traitant de l'enfance ou s'adressant à elle; rarement des chansons écrites pour être chantées par les enfants.

Parmi les premières, nous connaissons nombre d'exquis petits chefs d'œuvre, car il est peu de chansonniers ou de poètes dont la muse n'ait, à un moment ou à l'autre, célébré la grâce des tout petits. Et rien n'est plus joli, dans ce genre aimable et touchant, que la *Chanson du Réveil* de Théodore Botrel, qui nous permettra d'en citer ici la dernière strophe, où une maman chante au-dessus d'un berceau :

C'est de ma vie, ô mon Jésus,
Que ta frêle existence est faite;
Mais, un jour, moi qui te conçus,
Tu m'oublieras dans quelque fête.
Prends mon cœur et, montant dessus,
Du pur bonheur atteins le faîte
Et que toujours, ô mon Jésus,
Ta seule volonté soit faite.

C'est le paroxysme de l'amour maternel! Et pour qu'un homme, un homme jeune, ignorant la paternité, ait écrit ces adorables choses, il lui a fallu plus que du talent : Victor Hugo était aïeul quand il écrivit *l'Art d'être grand-père...*

Mais nous ne voulons point aujourd'hui nous occuper de ce genre de poèmes : il ne sera traité dans cet article que de la chanson que chantent ou devraient chanter nos moutards. Car ils chantent, ces mignons, dès le berceau, dès leur venue au jour! Ils chantent, comme tout et tous chantent dans la nature, — sauf, affirme Shakespeare, le traître qui, n'osant les avouer, ne chante même pas ses victoires.

Bébé chante! Dès qu'elle est née, sa voix est une musique, une chanson qui traduit des désirs, des craintes, des extases. Et chaque sentiment — si j'ose dire ainsi d'une manifestation inconsciente — s'émet sur une tonalité qui lui est propre, dans un rythme qui lui est spécial. Connaissez-vous rien de plus délicieusement émouvant que le prime gazouillis que provoquent chez le petit être le sourire et la câline agacerie d'une maman? C'est joli à pleurer et c'est tellement encore dans la nature, c'est si près encore du chant de l'oiseau que l'Art jamais ne sut le transcrire; il ne songea même pas à le paraphraser. C'est que cette chanson sortie du berceau exprime — bien qu'elle n'articule aucune parole — un bonheur intime que seuls comprennent ceux qui sont aptes à le partager. On l'écoute attentif, on s'en émerveille, on en jouit en égoïste et, lorsqu'elle s'achève, on y répond par des baisers; mais on ne saurait la répéter.

Cependant Bébé pousse : ses jambes déjà le portent et le conduisent, sa voix s'est formée : il marche et il parle. Et ce progrès fait éclore en lui la curiosité : il veut voir l'humanité et s'y mêler. Observons-le en compagnie de ses semblables. C'est par les jeux que commence son éducation et dans chacun d'eux — ou presque — il aura à prononcer quelque phrase de convention afin de désigner celui qui s' « y colle » ou pour indiquer une phase du jeu. Or, jamais cette phrase n'est dite sur le ton de la conversation; elle a une intonation particulière : elle est chantée, inéluctablement : « Dernier chat perché l'est!... C'est ma langue!... Cinquante et un n'est pas pris!... C'est le père Fouettard!... » etc , etc.

Le chant apparaît donc comme une nécessité dans l'existence de l'enfant, comme une chose inséparable de sa récréation. Et c'est pourquoi les premières éducatrices de l'enfance, maîtresses d'asiles et d'écoles maternelles, ont eu recours, pour les principes de l'enseignement, à la puissance distrayante de la musique, soit qu'elles posent une règle d'hygiène ou une notion instructive, soit qu'elles inculquent un précepte de religion ou de morale.

Nous avons vu un jour, dans un asile de Paris, une théorie de marmousets et de marmousettes qui, se tenant par les épaules, chantaient à l'unisson la ronde dont nous transcrivons ici le refrain :

Vive l'eau! Vive l'eau
Qui nous lave et nous rend propres,
Vive l'eau! Vive l'eau
Qui nous lave et nous rend beaux!

Les couplets de cette ronde dont nous ignorons l'auteur énumèrent les qualités de l'eau et, ainsi, les enfants apprennent que l'eau désaltère, qu'elle sert à la cuisson des aliments, au lavage du linge, à l'arrosage des jardins, etc. Malheureusement elle n'enseigne pas aux petits qu'ils ne doivent pas toucher à l'eau sale ni jouer avec l'eau des ruisseaux des rues.

Dans nombre d'écoles enfantines, on fait chanter aux petits élèves des rondes de ce genre.

M. Jaques-Dalcroze en a composé des quantités, paroles et musique, au moyen desquelles l'enfant est, en même temps qu'amusé, instruit de menues choses de la vie courante; car la plupart de ces rondes ne sont pas seulement chantées; elles sont *jouées* : à la musique sont joints des gestes imitatifs ou des mouvements gymnastiques. L'auteur en a baptisé quelques-unes *Chansons de gestes* (1). Parmi celles-ci, nous remarquons *la Petite Muette*, qui est une étude de mouvements de mains; *Tique-Toque*, étude de démarche; *Jolis bras blancs*, étude des mouvements de bras. Dans *la Ronde des bons travailleurs*, le bambin apprend que tel outil sert à tel métier et il en reproduit le bruit par onomatopée :

Travaille bon menuisier,
Fais marcher ta scie!
Travaille tout en chantant :
L'enfant qui travaille a le cœur content.
Fais marcher ta scie :
Rhrr, rhrr, rhrr!
Travaille, gentil cocher,
Fais claquer ta mèche!
Clic, clac! etc.
Travaille, bon boulanger,
Pétris bien ta pâte!
Han, han! etc.

Et tous les métiers y passent ou peuvent y passer.

Les rondes de M. Jaques-Dalcroze apprennent aussi l'ordre, l'aspect et les productions des saisons, et bien d'autres choses encore : *la Ronde du petit agneau bêlant*, par exemple, développe naïvement l'idée de famille et *la Ronde des petits soldats* exalte l'amour de la patrie...

Comme est aimable et charmante, chez le poète, cette préoccupation de se servir du langage de l'enfance pour éveiller les consciences, éduquer les cœurs et prédisposer les âmes naissantes à l'amour, à la bonté et à la charité! Et, vraiment, on ne saurait trop féliciter ceux de nos confrères qui ont pris pour tâche la prime éducation des tout petits. Au nombre de ceux-là, nous citerons M. et Mme Xavier Privas qui ont écrit les *Chansons pour Toto* et *Chantez, Petits!* (2) qui sont des chansons et des rondes enfantines dont quelques-unes suscitent de généreux pensers, comme *Grand-papa, mets tes lunettes, la Ronde des sabots, la Ronde des petits pauvres*, où il est dit :

Deux petits pauvres sont venus,
Avec leurs jolis pieds tout nus,
Demander un lit dans l'étable;
Et j'ai dit à ces pauvres diables :
« Mes chers mignons, reposez-vous,
Vous dormirez mieux avec nous. »

(1) Sandoz, Jobin et Cie, éditeurs.

(2) Ch. Delagrave, éditeur.

la Ronde des moissons, la Ronde du moulin, laquelle se termine par cette strophe :

Le moulin de maître André
Tourne, tourne, tourne, tourne.
Le moulin de maître André
Tourne, tourne à notre gré.
Allons au moulin,
Au joli moulin,
Acheter de la farine
Pour ceux qui font triste mine,
Et meurent de faim.

Il est regrettable, à notre avis, que les éditeurs de ces petits poèmes n'aient pas songé encore à les publier sous une forme et à un prix susceptibles de leur donner accès dans les familles ouvrières et paysannes. De telles œuvrettes mériteraient d'être largement propagées afin de détruire les niaiseries séculaires qu'ânonnent les moutards des campagnes et des faubourgs et d'empêcher les chers petits de faire leurs les insanes refrains que diffusent leurs aînés et parfois, hélas! leurs parents.

Le chant de l'enfance doit rester pur et nous sommes heureux de rendre ici hommage à M. Paulin Renault qui, dans une étude fort intéressante, intitulée : *L'Ecole et la Chanson* (1), dit en parlant du chant à l'école :

« ... C'est non seulement une question d'initiation esthétique, mais c'est aussi une hygiène salutaire du cœur humain, une œuvre de prophylaxie morale. Tout doit fléchir devant les droits imprescriptibles de la morale. En claironnant le ralliement, en sonnant le branle-bas contre cette mégère éhontée qu'est la chanson libertine et bête qui, de la rue, descend à tous les foyers, gangrenant les mœurs, abaissant le niveau de la moralité publique, nous sommes certain de grouper tous ceux qui consacrent à l'œuvre de régénération sociale le plus clair de leur talent, de leurs actes et de leur vie, tous ceux en qui demeure la conviction que la société est forte seulement par la valeur de ses unités et que l'unité humaine ne peut être pleinement épanouie que si sa puissance morale est au maximum de sa vigueur et de son développement. »

Pour atteindre le but visé par M. Renault, il est indispensable que les parents et les maîtres se souviennent que la chanson doit être le véhicule mémoratif des préceptes de conduite et de morale, la base de l'instruction et de l'éducation primaires.

Dans bien des écoles, aussitôt que les enfants connaissent l'alphabet, c'est au moyen du chant qu'on leur apprend l'articulation. En chœur, on leur fait chanter :

(1) P. Lethielleux, éditeur.

Quand papa Lapin mourra,
J'aurai sa vieille culotte;
Quand papa Lapin mourra,
J'aurai sa culotte de drap.
Oui, j'aurai sa veste et sa casquette!
Oui, j'aurai sa dépouille complète!
Quand papa Lapin mourra
J'aurai sa culotte de drap !
B, a: ba.
B, é: bé.
Ba, bé.
B, i: bi.
Ba, bé, bi,
B, o : bo.
Ba, bé, bi, bo.
B, u : bu.
Ba, bé, bi, bo, bu.

Et ainsi — avec la réjouissante perspective de posséder un jour la culotte, la veste et la casquette de papa Lapin ! — l'épellement et la prononciation s'ancrent dans les petites cervelles. La table de Pythagore et les principes de la géographie sont appris d'après une méthode identique.

Le chant — nous venons d'en donner le critérium — est donc le plus sûr moyen et le meilleur d'ensemencer les jeunes mémoires.

Il est à souhaiter, selon nous, qu'on établisse une série d'anthologies répondant, par un *crescendo* rationnellement ordonné, à l'échelle des connaissances intellectuelles et morales dont on desire meubler les jeunes cerveaux. Les fleurs à cueillir pour composer ces aimables bouquets ne sont pas d'une exceptionnelle rareté ; on les découvrira aisément. Le tout est donc de les savoir grouper, non par genres — car la diversité forme le principal attrait de semblables recueils — mais selon leur degré d'intensité éducative et d'immédiate conceptibilité, en tenant compte de l'âge de l'enfant et du point de développement de sa jeune intelligence.

Le choix des parents pourrait porter sur les œuvres de Théodore Botrel, où nous découvrons de petits bijoux comme le *Grand Lustukru, le Petit Grégoire, le Marchand de sable, les Tout Petits,* et tant d'autres. On glanerait heureusement dans les *Rondes du Valet de carreau*, de Marcel Legay ; dans *Chantez, petits !* et *Chansons des enfants du peuple*, de Xavier Privas; dans la *Chanson des joujoux*, de Jules Jouy ; *Chansons pour Toto*, de Francine Lorée; *Chansons d'enfants*, d'Eugène Lemercier. En joignant à cela quelques chansons d'Augusta Holmès et d'Amélie Perronnet, les rondes que nous avons signalées de Jaques-Dalcroze. les *Contes de Perrault* transformés en chansons, par Bach. Sisley et F. Darcieux. quelques-uns des *Chants populaires pour les écoles*, de Bouchor et Tiersot, maintes *Chansons pour enfants*, de Jean Blockx et peut-être aussi quelques œuvrettes du signataire de cet article, on aurait déjà une jolie gerbe. Les compositeurs que la question intéresse trouveraient certainement dans *Pour les quais*, d'Armand Masson, et dans *la Chanson enfantine*, de Georges Droux, de délicats petits poèmes qui, une fois adornés d'une mélodie, viendraient augmenter la récolte.

Avec de tels éléments, il devient facile de monter une bibliothèque musicale de l'enfance réunissant, pour l'école comme pour la famille, tout un stock de chansons saines, ayant un sens, une portée, et par le secours desquelles on provoquerait l'éveil des petites consciences. Quel moyen charmant pour l'éducation des jeunes cœurs! Et quelle pure et exquise façon, n'est-ce pas? d'apprendre aux âmes neuves à s'émouvoir aux idées de bonté, de charité, de justice afin qu'y germent en pleine sécurité les embryons de pur jugement, précurseurs des grands sentiments qui guideront la marche de nos adolescents et feront d'eux plus tard des êtres probes, justes et généreux!

Léon de Bercy.





Photo Paul Boyer.

A MISTRAL

Au clair appel d'une alerte diane,
Dans un élan joyeux et triomphal,
Un peuple entier s'est tourné vers Maillane
Pour t'acclamer, Virgile provençal !

Car ce bon peuple à qui l'apostasie
A tous ses dieux s'impose par la loi,
A toujours soif de pure poésie,
A toujours faim d'Idéal et de Foi.

Et la Chanson dont le cœur s'ensoleille
Dont, tout enfant, son Rêve fut bercé,
Il la demande au père de Mireille,
Au bon gardien farouche du Passé !

Honneur à toi, robuste patriarche
Debout au seuil de l'Immortalité,
Toi qui guidas nos esprits dans leur marche
Vers plus d'Amour et vers plus de Beauté !

Ils sont tous là tes disciples fidèles
Beaux troubadours, gais félibres chantants,
Vers qui, Mistral, ton feutre aux larges ailes
Se penchera — Dieu le veuille ! — cent ans !

Regarde-les à cette heure touchante,
Comme autrefois tu regardas Brizeux,
Et redis-leur comment il faut qu'on chante
La bonne Glèbe où dorment les Aïeux ;

Dis-leur : « Assez de discordes civiles !
« Le vrai Bonheur, enfants, que vous cherchez,
« N'est pas au cœur troublé des grandes villes :
« Il est au pied des tout petits clochers ! »

Lors, à ta voix, tous les clochers de France
— Leurs vieux bourdons réveillés en sursaut —
Unis à ceux de ta chère Provence
En ton honneur dig-dingueront si haut

Qu'il te faudra rester sourd, je présume,
Au carillon grelottant sous le Ciel
Que sonne un gàs du pays de la Brume
Pour te bénir, Empereur du Soleil !

THÉODORE BOTREL.

Frédéric Mistral, Empereur du Soleil, entre dans l'immortalité, en pleine possession de son vibrant génie. Toute la Provence est en joie pour l'inauguration de la statue du père de Mireille. L'écho des fêtes d'Arles aura un retentissement dans le monde entier, car il n'est pas d'œuvre plus justement populaire que celle de notre grand Mistral.

" Lilas-Blanc "



Idylle Parisienne

Créée par MAYOL

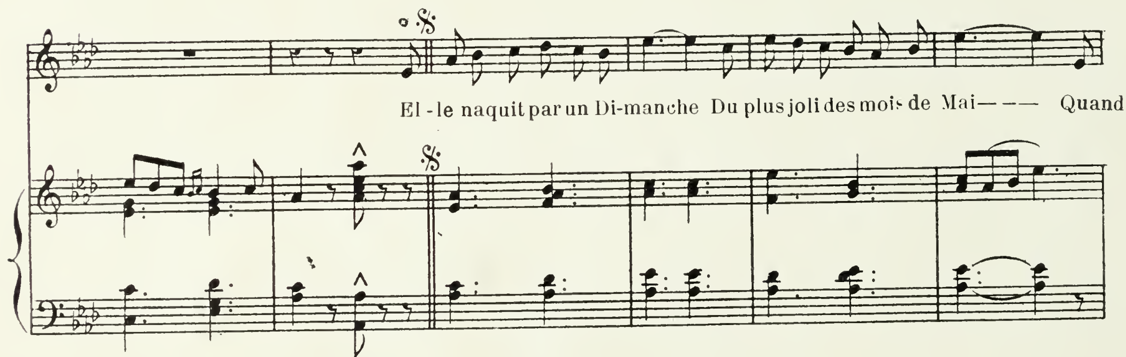
Paroles et Musique

de THEODORE BOTREL



Dédiée à Mademoiselle Andrée Dalodier







(1) G. Ondet, éditeur, 83, faub. Saint-Denis, Paris.

ti - te, Si blanche en son berceau tremblant ___, Sa me_re l'appe_la de sui - te: "Li_las

rall.

blanc" ___, "Mon pe_tit brin de li_las blanc ___!" El_

f

I

Elle naquit par un Dimanche
Du plus joli des mois de Mai
Quand le Printemps à chaque branche
Suspend un bouquet parfumé ;
Et l'admirant, toute petite,
Si blanche en son berceau tremblant,
Sa mère l'appela de suite :
« Lilas-Blanc »,
« Mon petit brin de lilas blanc ! »

II

Elle poussa, douce fleurette,
Dans le fond d'un pauvre faubourg
Et dans une triste chambrette
Sans soleil et presque sans jour ;
En la voyant, toujours pâlotte,
Avec son sourire dolent,
Chacun surnommait la petiote :
« Lilas-Blanc »,
« Petit bouquet de lilas blanc ! »

III

Puis, quand elle eut ses douze années,
Lumineuse ainsi qu'un rayon,
Elle fit, comme ses aînées,
Sa première Communion :
Quand vers l'Autel, d'un air modeste,
Elle s'avança d'un pas lent,
On aurait cru voir un céleste
Lilas blanc,
Un frais bouquet de lilas blanc.

IV

Et puis ce fut l'Apprentissage
Au cours duquel un beau garçon
Remarqué souvent au passage
Lui fit la cour, une saison ;
Un soir, enfin, lui dit : « Je t'aime ! »
Ajoutant plus d'un mot troublant,
L'appelant : « Ma mignonne... » et même :
« Lilas-Blanc »,
« Mon brin joli de lilas blanc ! »

V

Mais, hélas ! de l'infortunée
Le roman fut bientôt fini,
Car elle fut abandonnée
Par son lâche et volage ami ;
Cacha si bien sa peine affreuse
Tout au fond de son cœur sanglant
Qu'elle en mourut, la malheureuse
« Lilas-Blanc »,
A l'heure où meurt le lilas blanc !

VI

Mais le Printemps fit un prodige
Pour l'enfant qui mourut d'amour :
Sur sa tombe on vit une tige
De lilas fleurir en un jour ;
Et son tombeau perdu sous l'herbe
Est, depuis lors, une fois l'an,
Tout embaumé par un superbe
Lilas blanc
Monté du cœur de « Lilas-Blanc » !. .



LA NUIT EN MER

BARCAROLLE

Chansons en Sabots [1]

Paroles et Musique
de THÉODORE BOTREL

And[no] assai

CHANT

PIANO

Solo. La brise en - fle no tre voi - le DUO. Voici la première é-toi - le Qui luit! — Solo. Sur le.

(1) G. ONDET, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

DUO Solo.

flot qui nous ba_lan_ce, Amis, voguons en si_len_ce, Dans la nuit. — Tous bruits

DUO Solo.

viennent de se tai - re, On di_rait que tout, sur ter_re, Est — mort! — Les Hu-

DUO

-mains comme les Cho_ses, Les oi_seaux comme les roses, Tout s'en - dort! —

I

La brise enfle notre voile :
Voici la première étoile
Qui luit!
Sur le flot qui nous balance,
Amis, voguons en silence,
Dans la nuit.
Tous bruits viennent de se taire:
On dirait que tout, sur terre,
Est mort!
Les Humains comme les Choses,
Les oiseaux comme les roses,
Tout s'endort!...

II

Mais la Mer c'est la Vivante,
C'est l'Immensité mouvante
Toujours,
Prenant d'assaut les jetées,
Dédaigneuse des nuitées
Et des jours;
Hormis Elle, rien n'existe
Que le grand Phare et son triste
Reflet;
A la place la meilleure,
Mes amis, jetons, sur l'heure,
Le filet!

III

Puis, enroulés dans nos voiles,
Le front nu sous les étoiles,
Dormons!
Rêvons, en la Paix profonde,
A tous ceux qu'en ce bas monde
Nous aimons!
Dormons sur nos goelettes
Comme en nos bercelonnettes
D'enfants...
Et demain, à marée haute,
Nous rallierons à la Côte,
Triomphants!

Les "Chansons de Jean-qui-Chante" (1)



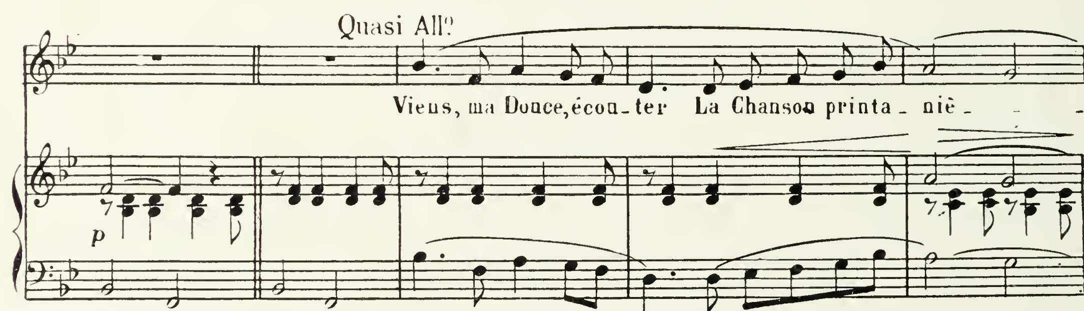
Hamonic.

L'Éternelle Chanson

Poésie de THÉODORE BOTREL

Musique de ANDRÉ COLOMB







(1) Publié avec l'autorisation de E. GALLET, éditeur, 6, rue Vivienne, Paris.

cédez un peu.

Les tristes Vents ma_rins qui l'Hiver t'épou_van - tent — Vois, ne sont dé_jà plus que de doux a_qui - lons... Tempo. Tou_tes les bri_ses chan - tent Toutes les brises chan - tent

p mf f T.º Rall

Rall. Dans le creux des Val_lons — ! entre les couplets 𝄋 pour finir. Cœurs — !

p suivez. f f

II

Viens, ma Douce, écouter
La romance joyeuse
Qu'une voix cajoleuse
Vient encor nous chanter :
Sur les ruisseaux jaseurs qui, dans l'herbe, serpentent,
Les iris renaissants déjà se sont penchés ..
Toutes les Sources chantent
Dans le creux des rochers!

III

Viens, ma Douce, écouter
Les romances champêtres
Que les plus petits êtres
Vont encor nous chanter :
Des grands bois reverdis où les sèves fermentent
S'élèvent des Adieux aux mauvais jours finis...
Tous les oiselets chantent
Dans le creux de leurs nids!

IV

Viens, ma Douce, écouter
La Chanson langoureuse
Que la Glèbe amoureuse
Veut encor nous chanter :
L'alouette déjà que les nuages tentent
Monte vers le Soleil se griser de rayons...
Et tous les grillons chantent
Dans le creux des sillons!

V

Viens, ma Douce, écouter
La Chanson éternelle
Qu'une Voix solennelle
Dans nos cœurs va chanter :
Des hymnes inconnus nous troublent, nous enchantent ;
Nos Âmes ont vibré sous des archets vainqueurs...
Toutes les Amours chantent
Dans le creux de nos Cœurs!

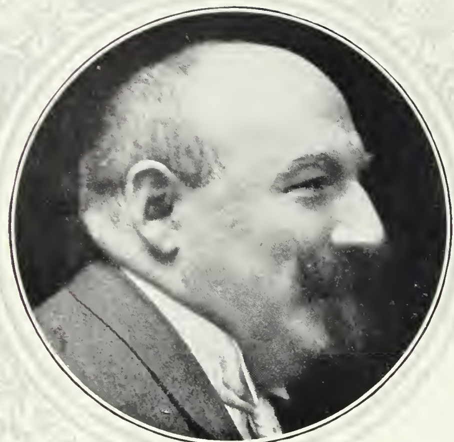


Photo Martin

Les Chansons du Peuple

FIERTÉ



Poésie et Musique
de
XAVIER PRIVAS

Avec calme et sans lenteur.

PIANO

mf

Sa_tis_fait de toi même et de tes durs tra - vaux

mf

Ar_bo_re franchement ta fier_té lé_gi - ti - me

Publié avec l'autorisation de l'auteur.

Tout sin_cè_re bonheur mé_ri_te qu'on l'ex_pri_me:

Poco rall

La faus_se mo_des_tie est le pro_pre des sots_.

mf decresc p

I

Satisfait de toi-même et de tes durs travaux,
Arbore franchement ta fierté légitime ;
Tout sincère bonheur mérite qu'on l'exprime :
La fausse modestie est le propre des sots !

II

Fais souvent sur toi-même un sincère retour,
Et si rien ne ternit ton œuvre terminée,
Porte ostensiblement la gloire à toi donnée
Par ceux à qui tu fis le bien, par seul amour.

III

Lève très haut ton front qui n'a jamais rougi,
Afin que longuement la foule te contemple,
Et ce sera pour elle un salutaire exemple
De te voir simplement fier d'avoir bien agi !



Photo Martin

Chansons humoristiques

Constructions navales

Paroles de Jacques FERNY

Musique de Fernand HEINTZ et Adolf STANISLAS









no - tre Par - le - ment Vo - ta des fonds pa - tri - o - ti - ques Pour que six

cresc.

au - tres, moins an - ti - ques Leur suc - cé - dass'nt im - mé - diat'- ment. — La

2e Cl

CODA

- té

ff ff

ff

I

Six grands cuirassés sans rivaux,
Chefs-d'œuvre de nos arsenaux,
Dur'nt un jour être déclassés
Ayant sept ans passés.
Aussitôt notre Parlement
Vota des fonds patriotiques
Pour que six autres, moins antiques,
Leur succédass'nt immédiat'ment.

II

La rapidité des travaux
Qui distingue nos arsenaux
Permit de construire en huit ans
Six vaisseaux épatants.
Mais, hélas! ces six cuirassés,
Par suite d'inventions nouvelles,
Apparur'nt comm' de vieux modèles
Dès que les huit ans fur'nt passés.

III

La rapidité des travaux
Qui distingue nos arsenaux
Permit d'ach'ver les six suivants
Dans l'espac' de neuf ans.
Mais, comm', soit dit sans l'offenser,
La flott' la plus perfectionnée
En neuf ans devient surannée,
On dut alors les déclasser.

IV

La rapidité des travaux
Qui distingue nos arsenaux
Permit d'en construire en dix ans
Six non moins imposants.
Certes, dix ans, c'n'est qu'un éclair ;
Mais les cuirassés à tourelles
Passent, tels que des caravelles,
En dix ans, au rang de vieux fers.

V

La rapidité des travaux
Qui distingue nos arsenaux
Permit d'en construire en onze ans
Six plus satisfaisants.
Au bout d'onze ans, malheureus'ment,
Ces unités majestueuses
N'euss'nt paru catapultueuses
Qu'au temps d'l'invasion des Normands.

VI

La rapidité des travaux
Qui distingue nos arsenaux
Permit d'en construire en douze ans
Six encor plus luisants.
Par malheur, ces douze ans passés,
Le ministre de la marine
Dut fair' fair' des boît's de sardines
Avec ces nouveaux cuirassés.

VII

La rapidité des travaux
Qui distingue nos arsenaux
Permit d'en construire, en s'pressant,
Six autres en treize ans...
Au bout de trois cents cuirassés,
Ainsi construits pour la Marine,
Le contribuable qui turbine
Se mit à braire: « Assez ! assez ! »

VIII

Aussitôt, sans perdre un moment,
Notre laborieux Parlement
Dit: « Pour trouver un' solution
Nommons un' commission ! »
Au bout d'vingt ans, cett' commission
Découvrit que, pour qu'un navire
Soit un peu moins long à construire,
Il faut hâter sa construction.

IX

Et, dans un rapport très épais,
Déposé quarante ans après,
Ell' conclut à l'utilité
De la rapidité!

LES ALLOBROGES

Chant national de la Savoie, harmonisé par ANDRÉ COLOMB

Marziale

PIANO

ff *ff*

Je te sa_lue, ô terre hospi_ta_lië_re, Où le mal_heur trou_va pro_tec_ti_on, D'un peuple libre arborant la ban_niè_re, Je veux fê_ter la consti_tu_ti_on Proscrite hé_las! un moment de la Fran_ce, J'ai pu pas_ser chez vous dès jours bien doux. Mais au fo_yer a relui l'es_pé_rance, Et mainte_nant je suis fière de vous.. Al_

p *mf* *f* bien doux suivez *ff*

REFRAIN

-lo- -broges vaillants !- Dans vos — vertes cam-pagnes Ac-cor-dez-moi tou-

-jours — a-sile— et sû-re-té, Car j'aime— à res-pi-rer l'air pur de vos mon-

-tagnes Je suis — la Li-ber-té! la Li-ber-té!

I

Je te salue, ô terre hospitalière,
Où le malheur trouva protection,
D'un peuple libre arborant la bannière,
Je viens fêter la constitution ;
Proscrite, hélas! un moment de la France,
J'ai pu passer chez vous des jours bien doux,
Mais au foyer a relui l'espérance,
Et maintenant je suis fière de vous.

II

Au cri d'appel des peuples en alarmes
J'ai répondu par un cri de réveil.
Sourds à ma voix, ces esclaves sans armes
Restèrent tous dans un profond sommeil.
Relève-toi, ma Pologne héroïque,
Car pour t'aider, je m'avance à grand pas.
Secoue enfin ton sommeil léthargique
Et, je le veux, tu ne périras pas.

III

Un mot d'amour à la belle Italie;
Alsaciens, vers vous je reviendrai,
Un mot d'amour au peuple qui supplie,
Forte avec tous et je triompherai.
En attendant le jour de délivrance,
Priant les Dieux d'écarter leur courroux,
Pour faire luire un rayon d'espérance
Bons Savoisiens, je resterai chez vous.

IV

Déjà j'ai fait, ô beau pays de France,
Sur les sillons briller mon arc-en-ciel.
J'ai déjà fait pour ton indépendance
Le premier pas .. pays béni du ciel!
— Ecoutez bien mes leçons salutaires,
Et, confiant en ta grande cité,
Réveille donc les grands mots de tes pères :
Fraternité, amour, égalité!

V

Chez les humains, toujours je fais ma ronde.
Mon but unique est de tous les unir,
J'espère bien faire le tour du monde
Et triompher dans un prompt avenir.
— Je veux raser ces murailles altières
Qui des tyrans abritent le courroux,
Je veux bientôt voir tomber les frontières :
La Terre doit être libre pour tous!

REFRAIN

Allobroges vaillants!
Dans vos vertes campagnes
Accordez-moi toujours asile et sûreté,
Car j'aime à respirer
L'air pur de vos montagnes:
Je suis la Liberté, la Liberté!



LE MONT FANTÔME

Musique de A. LEMOIGNE — Paroles de Th. BOTREL

All^tto energico

a l' 8^ve

PIANO

ff

rall

1er Couplet

mf Adagio

C'est i_ci le Rocher Fan_tô _ me

Qui dans un fa_rouche dé_cor

Rè_gne sur le double Roy_au - me

rall — DUO ou CHŒUR ad libitum — energico — ff

De la Neustrie et de l'Ar_mor No _ ël! No _ ël!

No_ël à saint Mi_chel No _ ël! — al Coda ⊕ pour finir — No _ ël!

rall

No_ël à saint Mi_chel!

⊕ CODA — Pour finir

_ ël! No_ël à saint Mi_chel!

I

C'est ici le Rocher Fantôme
Qui, dans un farouche décor,
Règne sur le double Royaume
De la Neustrie et de l'Armor !
Noël ! Noël !
A Saint Michel !

II

En bas, tout parle des colères
Des fiers guerriers victorieux ;
Là-haut, tout parle de prières
De pèlerins mystérieux,
Noël ! Noël !
A Saint Michel !

III

En bas, c'est la mouvante « lize »
Le château fort et sa prison ;
Là-haut, c'est l'immuable Eglise
Avec sa magique Chanson !
Noël ! Noël !
A Saint Michel !

IV

En bas, la mer glauque et profonde
Et là-haut, la Croix dans l'air bleu ;
En bas, c'est l'homme et c'est le monde,
Là-haut, c'est le Ciel et c'est Dieu !
Noël ! Noël !
A Saint Michel !

V

Et dans l'azur, veillant, fidèle,
Sur le vieux Passé qui s'endort,
Plane, céleste sentinelle,
L'Archange blond cuirassé d'or !
Noël ! Noël !
A Saint Michel !

Chante, Paysan!

M. Stéphane Borel, l'heureux auteur de la *Voix des Chênes* et du *Credo du Paysan*, dont Goublier écrivit la musique, est né à Lyon, comme Pierre Dupont, à qui on peut justement le comparer. Ses œuvres ont de l'ampleur et la note rustique et familière y domine. Stéphane Borel s'est révélé au public avec son volume les *Premières chansons*, dont quelques-unes furent écrites en collaboration avec son frère Francisque, mort prématurément en 1887 (*Chante, Paysan !* est du nombre).

Depuis, l'auteur a édité séparément de nombreuses pièces qui toutes, chansons et monologues, ont eu un égal succès. Citons au hasard : *la Charrue, les Peupliers, Dieu et Famille, Tricolore quand même*, etc.

Paroles de S. et F. BOREL

Musique de A. JOUBERTI

A. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg.

-mi la plaine im - men - - -se. C'est à tes soins — et c'est à ton la-

Fl. Ob. *pp* *f*

-beur — Que nous de vons — les fruits de la se - men - - -

f

-ce. Lorsque le soir, ton dur travail fi - ni, — Pai-si-ble-

dolce.

-ment tu re-gagnes ton chau - - -me, Ta lar-ge voix, tra-

grandioso. Cuivres. *f* Ped. * Ped. * Ped.

-versant l'infi ni, — Va trouver Dieu jus - que dans son roy -

ff tutti.

REFRAIN. avec force.

-au- - -me. Chan-te pay-san, Chante en-cor, Le vas-te

Pesante. dim. ff sostenuto.

ciel, les champs et la ver-du-re, Chan-te les monts, la plaine et les blés

ff Largo.

d'or: Car tout ce-la; C'est la Na-tu- - - -re.

Ped. ★ Ped.

II

Quand tes grands bœufs s'en vont d'un pas pesant
Aux jours brumeux que ramène l'automne,
A pleines mains tu jettes dans ton champ
Le grain fécond que la terre te donne ;
Et quand la neige, étendant son manteau,
Comme un soleil fait germer la semence,
Entrevoyant déjà l'épi nouveau,
Ta voix redit comme un chant d'espérance : (Refrain)

III

Autour de toi, vois grandir tes enfants :
Le front joyeux, ils entourent leur mère.
Regarde-les ! bientôt ils seront grands :
C'est le bonheur, l'espoir de ta chaumière.
Et quand le soir vient tous vous réunir
Autour du feu qui, dans l'âtre, pétille,
Le cœur content rêvant à l'avenir,
Paysan, chante au repas de famille! (Refrain).



Photo Benque.

L'Angélus

DUO

Mme Cécile Chaminade, de qui nous avons la bonne fortune de publier aujourd'hui une œuvre très remarquable, s'est fait une réputation glorieuse au double titre de compositeur et de pianiste. Née à Paris, d'une famille de marins, elle a travaillé sous la direction de Le Couppey, Savart, Marsick et Godard. Admirablement douée, Mme Chaminade composait déjà à l'âge de huit ans des morceaux de musique religieuse. On lui doit une quantité considérable de mélodies et de pièces pour piano. En outre, Mme Chaminade a écrit des œuvres de grande importance comme *Les Amazones,* symphonie pour chœurs et orchestre; *La Sévillane,* opéra-comique; un ballet, *Callirhoë*; plusieurs *suites d'orchestre,* etc. Ses œuvres sont éditées chez MM. Enoch et C[ie].

Musique
de C. CHAMINADE

Poésie
de ARMAND SILVESTRE

Andante. à pleine voix.

Mezzo-Sopr.
Pen_chés sur le sillon qui fu_me_ Nos pauvres corps n'en peuvent plus_ Debout au loin_tain dans la bru_me_ Voi_ci que tin_te_ l'An_gé-

à pleine voix

Baryton ou Basse
Pen_chés sur le sillon qui fu_me_ Nos pauvres corps n'en peuvent plus_ De bout ___ Voi_ci que tin_te_ l'An_gé-

Andante.

PIANO

f mf mp dolce. p

pp
-lus — Sainte Vierge Ma-ri-e, Que ton nom soit bé-
pp
-lus Sainte Vierge Ma-ri-e, Que ton nom soit bé-
sf sf sf
>p >p >p
Gardez la Ped.

poco piu f — f largo. — p rit.
-ni — E-coute qui te pri-e Angélus Domi-ni — An-gé-lus Do-mi-
poco piu f — f largo. — p rit
-ni — E-coute qui te pri-e Angélus Domi-ni — An-gé-lus Do-mi-
a Tempo
piu f — f largo. — p rit.

a Tempo. ff
-ni — Que le jour commence ou s'a-chè-ve, — Nous enten-drons ses chants joy-
f
-ni — Que le jour commence ou s'a-chè-ve, — Nous enten-drons ses chants joy-
a Tempo
m.g
f

sempre. f — mp dolce — p
-eux, — Comme la se-men-ce qui lè-ve — Il em-por-te — notre âme aux
sempre f — mp dolce. — p
-eux, — Comme la se-men-ce qui lè-ve — Il em-por-te — notre âme aux
f — p

cieux – Des champs pleins de si_lence Jusqu'au ciel infi_

cieux – Des champs pleins de si_lence Jusqu'au ciel infi_

Gardez la Ped.

_ni Ce chant d'espoir s'é_lan_se Angé_lus Do_mi_ni! – Angélus Do_mi_ni! – In_cli_nons_ un genou dans l'her_be,_ Les_mains

_ni Ce chant d'espoir s'é_lan_se Angé_lus Do_mi_ni! – Angélus Do_mi_ni! – In_cli_nons_ un genou dans l'her_be,_ Les mains

jointes comme au Saint lieu Comme à nos fronts que sur la ger_be_ Descende

jointes comme au Saint lieu Que sur la ger_be_ Descende

la pi-tié — de — Dieu! —

la pi-tié — de Dieu! —

pp *sf* *p* Gardez la Ped.

ppp

Quand il faudra qu'on meure, No-tre travail fi - ni — Ber-ce ma dernière

cresc.

heu-re — An-gé-lus Do-mi - ni! — An-gé-lus Do - mi - ni! —

ff largo. a Tempo. *pp rit.* *mg.*



Photo Caudevelle

M. Georges Docquois est né à Boulogne-sur-Mer en 1863. Après des débuts brillants dans le journalisme, il aborde le théâtre avec un spirituel à-propos : *Paris sur le Pont*, écrit pour l'ouverture du Tréteau de Tabarin, et qui provoqua l'enthousiasme de la critique. A fait son chemin depuis et compte des œuvres au répertoire de la Comédie-Française, de l'Odéon, de l'Opéra-Comique, etc. Collabore régulièrement aux principaux périodiques illustrés où sa verve comique et sa fantaisie lui ont fait une place enviable.

TOIT PATERNEL



Que vous êtes heureux, vous qui, bellement quittes
Des multiples soucis d'un sort plein de revers,
Pouvez, selon vos vœux, borner votre univers
A la demeure où vous naquîtes!

Lorsque d'autres, poussés si souvent à changer
De logis, par l'effet d'une fortune instable,
S'en vont porter leur lit, leur fauteuil et leur table
En un domicile étranger;

Quand ceux-là, subissant les constantes gourmades
D'un destin sans pitié comme un jardin sans fleurs,
Doivent continûment mener, avec les leurs,
Une existence de nomades;

Vous, sous l'antique toit de la même maison
Qui vit naître et mourir le grand-père et le père,
Vous pouvez, caressés par un destin prospère,
Passer votre humaine saison!

Le souvenir aimé des aïeux y fourmille;
Et vous y rencontrez, par leurs soins amassés
Et par leurs doigts défunts si joliment placés,
Tous les trésors de la famille.

De vos ébats d'enfants immuables témoins,
Les portraits sur les murs sont des yeux débonnaires;
Et, tout autour de vous, les meubles centenaires
Se tassent dans les mêmes coins.

Les tentures, partout exquisement fanées,
Sont le cadre charmant du familier décor
Où le parfum subtil du passé flotte encor,
Malgré le nombre des années.

Il semble que, depuis toujours, chaque matin,
Par les carreaux verdis de la haute fenêtre,
Le soleil, souriant habitué, pénètre
Et va dorer les plats d'étain.

Et ne dirait-on pas qu'en sa gaine noircie,
Qui cache son vieux cœur sans relâche battant,
Depuis toujours de même et d'un zèle constant,
L'horloge aux vôtres s'associe?

Mille objets démodés, chauds encore et blottis
Dans le recueillement de l'ancestrale armoire,
Vous remettent-ils pas, à toute heure, en mémoire
Les chers êtres qui sont partis?

Mais, quoi! sont-ils partis? Si la chose était telle,
Eprouveriez-vous donc un sentiment si doux?
Non, ils ne sont pas morts! Ils revivent en vous,
Dans ce milieu calme et fidèle!

Déjà leur propre voix, en vous, vous consolait;
Au fond de vous, sur vous, vous retrouvez leur trace;
Et, quand vous vous voyez, par hasard, dans la glace,
Vous voyez leur propre reflet!

Vous avez, en parlant, les mêmes attitudes,
Et vous sentez en vous courir le même sang;
Et, dans ce même lieu qui les vit vieillissant,
Vous reprenez leurs habitudes!

Aussi, ne cessant point d'aimer et de choyer
Tout ce qui, dans leur temps, fit leurs raisons de vivre,
Vous avez ce bonheur si rare de poursuivre
Votre vie au même foyer!

Vous y saurez goûter la paix la plus profonde,
Si vous le voulez bien, jusqu'à votre trépas;
Car ce petit espace émouvant n'est-il pas,
Pour vous, le vrai centre du monde?

GEORGES DOCQUOIS.

LES PAPIERS

MONOLOGUE

Je suis un homme très méticuleux. Je ne me laisse jamais endormir par de belles paroles Ce qu'il me faut, c'est des preuves, des papiers. Aujourd'hui on ne saurait prendre trop de précautions. Tenez hier, vers neuf heures du matin, ayant une course très pressée à faire, je prends l'omnibus de la Madeleine et je grimpe sur l'impériale. Il y avait à peine deux minutes que j'étais installé, lorsqu'un monsieur vient me réclamer quinze centimes. « Pardon, lui dis-je, qui êtes-vous? — Je suis le conducteur. — Vous me le dites, je veux bien le croire. Avez-vous des papiers? — Quels papiers? — Des papiers, signés du directeur de la Compagnie des Omnibus, vous autorisant à percevoir l'argent des voyageurs? — Vous ne voyez donc pas mon képi avec un O dessus? — Qu'est-ce que ça prouve? Tout le monde peut acheter un képi avec un O dessus et venir percevoir... — Vous ne voulez pas payer? C'est bien! nous allons voir ça tout à l'heure. »

A la première station, un autre monsieur monte et dit: « Quel est le voyageur de l'impériale qui ne veut pas payer sa place? — Pardon! je n'ai pas dit que je ne voulais pas payer. J'ai simplement demandé à monsieur s'il avait des papiers. . — Eh ben, moi! je vous le dis, il faut payer! — Qui êtes-vous? — Je suis le contrôleur. — Vous me le dites je veux bien le croire. Avez-vous des papiers? — Quels papiers? — Des papiers, signés du directeur de la Compagnie, vous autorisant à contrôler les voyageurs? — En voilà assez! je vais mettre sur ma feuille : un voyageur sans argent. » Et l'omnibus reprend sa marche.

A ce moment, mon voisin de l'impériale me dit : « Voilà dix minutes que vous nous faites perdre avec vos explications. Je vais rater mon bureau. — Qui êtes-vous? — Je suis employé au ministère des Finances. Vous me le dites, je veux bien le croire. Avez-vous des papiers? — Quels papiers? — Des papiers, signés du ministre, qui prouvent que vous êtes bien employé. — Mais, monsieur... — Un employé du ministère, levé à neuf heures du matin pour se rendre à son bureau et qui n'a pas de papiers sur lui, cela me paraît bien extraordinaire. »

Sur ces entrefaites, une dame m'interpelle grossièrement: « Quand vous aurez fini, espèce de fourneau, de nous raser avec vos papiers! — Madame, il faut que vous soyez bien mal élevée pour me parler ainsi. — Mal élevée, moi, je suis née près du Trône. — Qui êtes-vous? — C'est moi qui tiens le chalet de la place du Château-d'Eau. — Vous me le dites, je veux bien le croire Avez-vous des papiers? — Des papiers, c'te bêtise! — Des papiers, signés du directeur de la voirie, vous autorisant à... »

Une quidam en chapeau ciré, qui était sur le siège, me coupe la parole : « Voilà vingt ans que je fais la ligne, eh bien! parole d'honneur, j ai jamais trimballé un colis de c'calibre-là! — Pardon! que je dis à ce grossier personnage, qui êtes-vous pour oser me parler sur ce ton? — Tu ne vois pas que je suis le cocher, espèce de moule! — Vous me le dites, je veux bien le croire. Avez-vous des papiers? — Ah! assez! — Des papiers, signés par. . — Ah! soupé des papiers! Assez! assez! crient tous les voyageurs. » Fatigué par toutes ces discussions oiseuses, je descends de l'omnibus et je vais directement trouver le directeur de la Compagnie : « Pardon, Monsieur, je viens déposer entre vos mains quinze centimes, représentant le prix d une place que j'ai eu l'honneur d'occuper tout à l'heure sur l'un de vos véhicules. Mais d'abord, est-ce bien au directeur de la Compagnie que j'ai l'honneur de parler? — C'est moi qui suis ce directeur. — Vous me le dites, je veux bien le croire Avez-vous des papiers? — Quels papiers? — Des papiers, signés du président de l'assemblée des actionnaires, vous aut... — Au fait, monsieur! Pourquoi n'avez-vous pas payé ces quinze centimes au conducteur? — Il n'avait pas de papiers. — Mais quels papiers? — Des papiers signés de vous. — Mais vous, monsieur, qui réclamez des papiers aux autres, en avez-vous seulement? — De quoi? — Des papiers. — Quels papiers? — Des papiers prouvant votre identité? — Moi, monsieur, je n'ai pas de papiers. Mais venez avec moi à Quimper-Corentin et là on vous dira qui je suis. » Là-dessus, il sonne et me fait flanquer dehors.

Vous croyez peut-être que je vais garder les quinze centimes? Eh bien, non, je vais de ce pas les porter à l'Assistance publique qui se chargera de les distribuer aux pauvres.. à condition qu'ils aient des papiers établissant leur état complet de dénuement.

 J. Jouy et Gerny.



LEPÈRE et LENFANT

SCÈNE MILITAIRE COMIQUE

C't'épatant : les civils se figurent que c'est rigolo d'être militaire. Quand on est simple soldat ça n'a pas d'importance. Mais quand on est tant soit peu gradé et qu'on veut comprendre la chose, il faut de la tactique et de l'expérimentation. Tenez, moi qui vous parle, l'autre jour, j'étais chef de poste, au corps de garde, à la porte de la caserne. J'étais en train de somnoler sur un lit de camp. Voilà un pékin en blouse, un croquant d'une soixantaine d'années qui pénètre dans le poste. « Qu'est-c'que vous d'mandez? — (le paysan) Sergent, je... — (le sergent) J'vous d'mand' pas tout ça, expliquez-vous succintement. — (le paysan) Sergent, je m'appelle Lepère, j'ai un fils qui est caserné ici et... — (le sergent) J'vous d'mand' pas tout ça, qui êtes-vous? — (le paysan) Je suis Lepère. — (le sergent) Le père de qui? — (le paysan) Sergent, j'm'appelle pas Lepèredequi, j'm'appelle Lepère tout court. — (le sergent) Assez! Eh bien, qu'est-ce que vous demandez? — (le paysan) Voilà, sergent, c'est ma femme qui s'ennuyait après not' fils et qui m'a dit : Puisque tu vas à la ville, pousse jusqu à la caserne et va voir l'enfant.. — (le sergent) Fallait l'dir' tout d'suite. Ah! oui, Lenfant, j'connais c'nom là, il est à la 3ᵉ du 2ᵉ. Allez chercher Lenfant. — (le paysan) Pardon, sergent, c'est pas Lenfant, c'est Lepère... — (le sergent) V's êt's loufoc, c'est vous qui êtes le père, vot' femm' vous a dit d'aller voir Lenfant, on va vous amener Lenfant, asseoiyez-vous là. — Alors le caporal amène Lenfant Je lui dis : C'est vous Lenfant?... Il me répond : — (le soldat) Oui, c'est moi que je me nomme Lenfant, je suis à la 3ᵉ du... — (le sergent) Assez! c'est bien vous qu'êtes Lenfant. — (le soldat) Oh! oui, mon... — (le sergent) Assez! j'vous d'mand' pas tout ça, alors vous seriez content de voir le père? — (le soldat) Oui, ser... — (le sergent) Assez! Eh bien, tenez, le voilà le père, embrassez-le. Qu'est-c'que vous avez à vous r'luquer comm'ça, on dirait que vous ne vous connaissez pas. — (le paysan) Sergent, y a erreur. — (le sergent) Assez! y a pas d'erreur ici, vous êtes le père? oui! vous m'avez demandé Lenfant? eh bien le voilà. Vous n'avez donc pas pour deux sous d'amour maternel. — (le soldat) Sergent, je suis Lenfant, mais je n'suis pas Lepère. — (le sergent) Parbleu! je l'sais bien, espèc' d'imbécile, je crois que vous vous fichez de moi momentanément. — (le paysan) Sergent, je suis Lepère, mais je ne suis pas le père de Lenfant. — (le sergent) Allons assez, rompez! — (le paysan) Mais, sergent, vous vous trompez, je m'appelle Lepère et lui s'appelle Lenfant. — (le sergent) Ah! j'y suis, vot' fils ne s'appelle pas comme vous, j vois c'que c'est, eh bien! vous n'avez qu'à l'reconnaître. Soldats, empoignez-moi Lenfant et Lepère et fichez-les-moi d'dans jusqu'à c'que Lepère ait reconnu Lenfant. »

 Gerny et R. Esse.

PÉRI EN MER !

Drame breton en un acte et en vers

Par THÉODORE BOTREL



PERSONNAGES

PIERRE CLOAREC (45 ans), pêcheur d'Islande.
YVES (10 ans), fils des Cloarec.
MARIVONNE (45 ans), femme de Pierre Cloarec.
FRANÇOISE (20 ans), orpheline recueillie par les Cloarec.

On est chez Cloarec à Port-Blanc de Bretagne,
Village de pêcheurs du quartier de Tréguier
A droite, grand lit-clos qu'un banc-coffre accompagne;
A gauche, cheminée et sièges de foyer;
Chaises, table, un fauteuil, horloge dans sa boîte;
Listrier (1) *au plafond ; contre le mur de droite*
Une Vierge, un Saint-Yve, un Crucifix de fer.
Au fond, porte et fenêtre ouvertes sur la Mer.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIVONNE, FRANÇOISE, YVES

(Au lever du rideau, Françoise arrange les plis de la jupe de Marivonne debout devant elle. Yves, assis à la fenêtre, au fond, est plongé dans la lecture d'un gros livre.)

MARIVONNE

... C'est ma robe en drap fin des jours de grandes
[fêtes...



MARIVONNE : C'est ma robe en drap fin des jours de grande fête...

Les plis sont-ils bien droits ?

FRANÇOISE, souriant

Faraude que vous êtes !

MARIVONNE

Hé ! dame ! écoute donc ! j'attends mon amoureux :
Le père Cloarec, un fier gàs, vigoureux,
Loyal et dur au mal comme on n'en voit plus
[guère
Et que les armateurs se disputaient naguère.

FRANÇOISE

Maintenant c'est son fils, le brave et bon Yannik,
Que chaque capitaine espère sur son brick...

MARIVONNE

Et que chaque fillette — oh ! j'en fis la remarque —
Espère pour pilote à l'avant de sa barque!
En songeant qu'aujourd'hui c'est le jour du
[Retour
Bien des cœurs, à Port-Blanc, doivent battre
[d'amour !
Ne rougis point, Soizic (1), on ne nomme per-
[sonne...
(Elle rit.)
Allons, je suis mauvaise !

FRANÇOISE

Oh ! que non, Marivonne !

MARIVONNE

Si, si, j'ai quelquefois la dent dure, vois-tu :
La trop grande franchise est, dit-on, ma vertu...

FRANÇOISE

Ma Doué ! (2) devant moi, que nul ne vous
[moleste,
Car si j'ai le cœur doux, j'ai, de plus, la main
[leste
Et je vous défendrais contre tous ceux d'ici !...

MARIVONNE

Bien parlé ! Tourne-toi que je t'attife aussi.
(Elle lui épingle sa coiffe.)

(1) Porte-cuillers suspendu aux poutres du plafond.

(1) Diminutif breton de Françoise

(2) Mon Dieu !

FRANÇOISE

Oh ! sans vous, que serais-je, autrefois, devenue?
Vous m'avez recueillie un soir, à demi nue,
Défaillante de faim, grelottante de froid
Et gardant en mes yeux l'épouvantable effroi
Du grand drame de mer qui me fit orpheline...
Ia sûr, vat (1) je vous aime, allez !...
(Elle l'embrasse.)

MARIVONNE, la serrant dans ses bras

Grande câline !...

YVES, passant sa tête entre elles

Eh bien ! et moi, voyons ! on ne m'embrasse pas ?

MARIVONNE

Ma foi, je t'oubliais, mon pauvre petit gâs,
Toujours calme en ton coin, livre en main, un [peu triste,
Comme il sied à tout bon futur séminariste...
Car — le sais-tu, Françoise? — on dit que le [recteur
Est allé, l'autre jour, trouver le Directeur
Du petit séminaire, à Tréguier, pour lui dire
Que mon doux Yvonnic sait déjà lire, écrire
En breton, en français...

YVES, fièrement

Aussi bien qu'en latin !

MARIVONNE

Bref, on peut espérer qu'en un jour peu lointain
Dans six mois, dans un mois, dans quelques jours [peut-être,
Il fera de mon gâs un futur Monsieur Prêtre !...
Quelle fierté pour moi si je voyais mon fieu
Célébrer un beau jour la messe du bon Dieu !
Hein ? qu'en dis-tu, mabic ? (2)

YVES, timidement

Je voudrais être mousse !..

MARIVONNE

Vraiment ! un matelot ? avec cette frimousse !
Avec un tel savoir à l'âge de dix ans,
Tu voudrais vivre avec de pauvres paysans ?

YVES

Avec mon père... avec mon frère...

MARIVONNE

J'ai dit : non !
Tu seras Monsieur Prêtre ou j'y perdrai mon [nom...
Réfléchis, petit fou, que l'état de prêtrise
Vaut mieux que la grand'pêche et sa rude trai- [trise ;
Qu'au lieu de grelotter sous le « ciret » mouillé,
Tu t'en iras, propret, de drap noir habillé,

(1) Oui, sûr, donc.
(2) Petit enfant.

Tout le long des chemins salué jusqu'à terre,
Vivre bien chaudement dans ton gai presbytère
La nuit, tu dormiras dans un lit tiède et bon
Et non sur la couchette en bois d'un entrepont !
Bref, tu vivras heureux, loin de toute épouvante,
Près de moi, ta fidèle et très humble servante...
N'est-ce pas un beau rêve?

YVES

Hé, oui, je ne dis pas...
Mais ce doit être bon... aussi... d'aller... là-bas !



Yves : Eh bien ! et moi, on ne m'embrasse pas ?..

MARIVONNE

Tais-toi, failli gâs !

FRANÇOISE, intervenant

Mais...

MARIVONNE

Et vous aussi, pécore !
Il suffit !
(A Yvon.)
Tends ton bec que je le bise encore,
Et va-t'en me quérir du cidre chez Le Roux...
Qu'il donne son meilleur, pas trop dur, pas trop [doux :
Dis-lui : « C'est pour ceux-là qui reviennent [d'Islande ! »

YVES

C'est que j'aurais voulu courir jusqu'à la lande
Y cueillir un bouquet de bruyère et d'ajonc
Pour fleurir quelque peu Monseigneur saint [Yvon ..

MARIVONNE

Bien, mon gâs ! va cueillir des fleurs tout à ton [aise...
Mais ne t'arrête point longtemps sur la falaise !

YVES

Non, mère

(Il remonte.)

MARIVONNE

Ne vas pas, avec les guenillons,
Frotter tes habits neufs contre leurs vieux hail-
[lons!...

YVES, redescendant

Mais notre bon Jésus a dit à ses apôtres :
« Mes amis, aimez-vous toujours les uns les
[autres ! »
Ses disciples étaient des pêcheurs comme nous,
Et Dieu leur a lavé les pieds, à deux genoux,
Lui, le Roi tout puissant du ciel et de la terre
Et tu voudrais que moi?.. non, non, je dois me
[taire
Mais, sur ce point, vois-tu, je désobéirai!

MARIVONNE, rayonnante

Et ce chérubin-là ne serait point curé!
Si je t'ai dit cela, voyons donc, grosse bête,
C'est que j'ai toujours peur qu'ils te montent la
[tête
Avec leur Océan, et le diable et son train...
C'est qu'ils l'ont dans la peau le métier de marin!
Enfin, joue avec eux, si tu penses bien faire;
Puis, tu les oublîras bien vite au séminaire...

YVES, à part, en sortant

Si j'y vais!

(On l'entend chanter en s'éloignant.)

J'aime Paimpol et sa falaise,
Son église et son grand pardon,
J'aime encor mieux la Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton!

SCÈNE II

MARIVONNE, FRANÇOISE

MARIVONNE, consultant l'horloge.

Dans une heure ils pourront être ici,
Un peu las tous les deux, mais gaillards, Dieu
[merci :

FRANÇOISE

Comme la traversée a, pour eux, été rude!

MARIVONNE

On manque de détails... puis, ils ont l'habitude!
Mets la table!

(Françoise met le couvert, Marivonne s'occupe de la cuisine.)

En juillet dernier, mon brave vieux
M'a dit par le « chasseur » (1) que tout était au
[mieux...
Ah! si tu veux, un jour, être de la famille
Il faut te cuirasser le cœur, ma pauvre fille!

(1) Bateau qui va en Islande, au cours de la campagne, chercher le produit des premières pêches.

FRANÇOISE

Hier matin, l'on a vu, m'a dit le vieux Le Goll
Un navire islandais qui cinglait vers Paimpol...

MARIVONNE

C'est le dernier qui rentre! ainsi donc, plus de
[doute :
Arrivés, hier au soir, ils se sont mis en route
Dès la pique du jour, par le premier courrier.
Le temps de boire un « mic » (1) à l'auberge, à
[Tréguier,
Une bolée au bourg en quittant quelque drôle,
Et nous allons les voir, leurs deux sacs à l'épaule,
Bras dessus, bras dessous, le vieux et le petit,
Pipe au bec, l'estomac tiré par l'appétit,
Amaigris, en lambeaux, tannés — beaux tout de
[même
De la fière beauté qu'on trouve à ceux qu'on
[aime, —
Nous apparaître au seuil, criant à pleines voix :



MARIVONNE : A présent veille la soupe aux choux.

« Bonjour, sœur! bonjour, mère! en voilà pour
[cinq mois!

FRANÇOISE, tristement.

Pour cinq mois... seulement!

MARIVONNE

Ta noce sera faite!
Une noce de prince, avec trois jours de fête,
Surtout si la Campagne est bonne! Tu verras!...

FRANÇOISE

Le père ignore encor...

MARIVONNE

Bah! tu lui conteras
Ton roman, un beau soir, en flânant sur la grève,
Et mon homme, si tendre ayant peut-être en rêve
Mis déjà ta menotte en la main de son gâs,
Dira bien vite : « Oui! » — Je sais qu'il fait
[grand cas
De ta gaîté, de ta douceur, de ton courage,
Et que, lorsqu'il te voit, dès l'aurore, à l'ouvrage,

(1) Bol de café arrosé d'alcool.

Pieds nus dans l'eau, bravant la bourrasque et
[l'embrun
Pêcher le blond warec et le goémon brun,
Il ne peut s'empêcher d'admirer ta vaillance!...
Avant trois jours d'ici je veux qu'il vous fiance
Et que l'on vous marie au bourg de Penvénan
Avant la mi-décembre, afin que, dans un an,
Quand il s'en reviendra de Campagne, ton homme
Trouve un petit Yannic attendant qu'on le
[nomme!

FRANÇOISE, souriante

Bonne mère!

MARIVONNE, prenant une cruche et un flacon

A présent, veille la soupe aux choux
Durant que je m'en vas, moi-même, chez Le Roux,
Quérir du cidre ainsi qu'une petite goutte.



FRANÇOISE : Ayez pitié de nous, ô Madame la Vierge !...

FRANÇOISE

Donnez, donnez, je vas...

MARIVONNE

Du tout, fillette! écoute :
Je ne suis point fâchée, au fond, que les amis
Voient ces beaux affutiaux que je n'ai guère mis
Que dix ou douze fois, peut-être, dans ma vie :
Une voisine ou deux en crèveront d'envie!
J'aime faire endêver, vois-tu, certaines gens
Qui semblent mépriser très fort les indigents...
A bientôt!.. Tu pourras aussi tailler la soupe,
Faire griller le lard... Tu sais comme on le coupe?

FRANÇOISE

Oui donc!

MARIVONNE

Et si mon vieux survient avec son gâs,
Pour le faire endêver aussi, ne manque pas,
Avec un air confus, de lui dire à l'oreille
Qu'un Monsieur de Paris vient d'enlever sa
[vieille!

(Elle sort en riant aux éclats).

SCÈNE III

FRANÇOISE, seule, regarde un instant Marivonne qui s'éloigne

Comme elle, je devrais avoir un air vainqueur
Et bavarder et rire et chanter à plein cœur,
Puisque mon Yann arrive et que la maisonnée
En semble rajeunie et comme illuminée...
Et pourtant je suis morne et j'ai le cœur navré;
Sans trop savoir pourquoi, cette nuit j'ai pleuré;
Peut-être pour avoir entendu les conteuses
Parler des « annaons » (1) qui rôdent dans la nuit,
Suivant l'Ankou (2) sinistre et las qui les conduit.
Elles m'ont rappelé cet étrange intersigne
Qui fait qu'en y songeant, malgré moi, je me signe,
Ces appels déchirants venant d'on ne sait où
Que, devers la mi-nuit, j'entendis le quinze août!..
... Puis... pourquoi suis-je allée à la source mys-
[tique
Qu'un bon Saint Gonéri de porcelaine antique
La main levée, avec un geste qui bénit,
Garde, depuis mille ans, dans sa niche en granit?
Pourquoi, prenant alors une épingle brisée,
Très émue, et tout doux, sur l'eau l'ai-je posée?
L'épingle s'est, d'un coup, droite, plantée au
[fond!...
Signe d'un triste amour et d'un chagrin profond...

(Elle tombe à genoux, au premier plan à droite.)

Ayez pitié de nous, ô Madame la Vierge!
Et je ferai brûler, à votre autel, un cierge
Lourd comme ma douleur, gros comme mon cha-
[grin!...
Vers la rade d'amour conduisez le marin..

(A ce moment, furtif, Cloarec, sacs à l'epaule, suroît en tête, est entré, a fermé doucement la porte; il reste au fond, ecoutant la fin de la prière de Françoise.)

Ayez aussi pitié, Seigneur en qui j'espère!...
Vous qui n'ignorez rien, vous savez que le père
Avec son gâs s'en est allé, l'autre saison...

LE GOFF, douloureusement.

... Et que le père, seul, revient à la maison!...

(A suivre.)

---

(1) Ames en peine.

(2) Le dernier mort de l'année qui a pour mission de venir chercher les trépassés pendant douze mois.

Juillet : Fleur-des-Champs



Blanche marguerite au cœur d'or,
Bleuet d'azur, pavôt garance,
Etoilez la Moisson d'Armor
Des joyeuses couleurs de France !

Photo de E. Hamonic — **Jeune fille de Gouézec (Finistère)** — Encadrement de E. Nicod.

La Chanson populaire en Berry

LE BRIOLAGE



L'origine du chant populaire est incontestablement, « comme toute musique du reste, écrit le maître Vincent d'Indy, d'essence religieuse quant aux chants vraiment anciens. Car si le peuple n'est point *créateur*, il est au contraire un merveilleux assimilateur. Les admirables monodies qu'on est convenu de désigner sous le nom générique de chant grégorien ou plain-chant, le peuple de France les connaissait par cœur, et c'était son aliment musical. Mais ces mélodies qu'il entendait à l'église, le peuple en arriva inconsciemment à les faire siennes, et modifiant les contours, les lignes, les rythmes surtout, en fit tout d'abord l'accompagnement chanté de ses danses véritable art de geste puis peu à peu la manifestation extérieure de ses plaisirs, de ses joies de ses tristesses (1) ». Voilà pourquoi George Sand qui notait avec Chopin d'anciens airs berrichons (2) leur trouvait « la solennité des chants d'église ».

Le chant le plus ancien, qui fut longtemps considéré comme sacré chez nous et auquel on attribuait de mystérieuses influences, le chant le plus caractéristique du Berry, et en même temps celui qui semble répondre le mieux à la définition que Vincent d'Indy nous a donnée du chant populaire, c'est assurément le briolage, « sorte de plain-chant entrecoupé de cadences prolongées qui tantôt s'interrompent brusquement et tantôt se terminent en sautant à l'octave par une note perçante et joyeuse (3) ».

George Sand le décrit ainsi : « Ce chant n'est à vrai dire qu'une sorte de récitatif interrompu et repris à volonté. Sa forme irrégulière et ses intonations fausses selon les règles de l'art musical le rendent intraduisible. Mais ce n'en est pas moins un beau chant, et tellement approprié à la nature du travail qu'il accompagne, à l'allure du bœuf, au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre ne l'eût inventé et qu'aucun chanteur autre qu'un *fin* laboureur de cette contrée ne saurait le redire (1) ».

Cela est si vrai que M. Julien Tiersot, dont la compétence ne saurait être mise en doute et auquel le folklore français doit déjà tant pour la sauvegarde de nos chants populaires, M. Julien Tiersot essaya de noter le briolage, crut l'avoir noté, alors qu'il n'avait recueilli qu'un chant barbare ne ressemblant en rien à la mélodie tantôt grave et sentimentale, tantôt vibrante et triomphale du laboureur berrichon !

D'ailleurs, ces recherches faites à travers les provinces pour sauvegarder nos vieilles chansons n'ont malheureusement donné, le plus souvent, que de médiocres résultats, pour la simple raison que ceux qui les faisaient n'étaient pas des gens du pays ! Evidemment, c'est une louable entreprise que d'essayer de tirer de l oubli nos belles chansons françaises, mais encore faut-il que ceux qui s'en occupent soient bien qualifiés pour cela, car les difficultés sont innombrables. Combien de collectionneurs se contentent de l'à peu près, de versions incomplètes, le plus souvent fausses, erronées ou étrangères à la région dont ils s occupent ! Nous allons en donner une preuve flagrante. Vers 1860, George Sand écrivait :

(1) Cf. Vincent d'Indy : *Le chant populaire* (Renaissance provinciale), juin 1908.

(2) Aujourd'hui la propriété de Mme Aurore Lauth-Sand.

(3) Cf. Laisnel de la Salle : *Souvenirs du vieux temps* (Maisonneuve, éditeur).

(1) Cf. George Sand : *La Mare au diable*, p. 20 (Michel Lévy, édit.).

« Le ministre de l'Instruction publique va faire publier le recueil des chants populaires de la France. C'est une très bonne idée dont la réalisation devenait nécessaire; mais cela arrive bien tard, nous le craignons. Pour que la recherche fût tant soit peu complète, il faudrait envoyer dans chaque province une personne compétente, exclusivement chargée de ce soin. Les lettrés ou amateurs que l'on va consulter apporteront les récoltes du hasard.

« Qui donc aura le temps et la patience de reconstruire, parmi cent versions altérées d'une chose intéressante, le type primitif? S'il s'agit de recueillir le plus de poésies inédites qu'il sera possible, et, selon nous, toute l'importance, toute l'utilité de cette publication est là, le travail demanderait plusieurs années ou un grand nombre d'explorateurs. Les commentateurs ne manqueront pas; mais les véritables découvertes seront fort rares ou fort incomplètes, si l'on ne procède consciencieusement et par des recherches toutes spéciales (1). »



On se mit donc en campagne.. par ordre de l'Empereur. Ce fut un désastre ! M. Henry Gay a dénoncé le résultat lamentable de cette tournée d'explorateurs de la chanson française présidée *par M. Ampère* : « Recueillies le plus souvent par des fonctionnaires, étrangers à la région où ils exerçaient, bien peu des chansons parvenues à la Commission sont dignes d'attention. La plupart ont été arrangées pour les besoins de la cause. Des prêtres ont envoyé des cantiques; des inspecteurs d'académie ont recueilli des rapsodies sans intérêt, laissant les vraies chansons populaires, parce qu'ils ne les comprenaient pas! On le saisira mieux quand nous aurons dit que parmi les innombrables chansons envoyées à la Commission et qui forment deux volumes de manuscrits à la Bibliothèque nationale, figure sous le titre : *les Grands Bœufs blancs*, la chanson de Pierre Dupont : *les Bœufs*, restée si célèbre et contemporaine du correspondant de la Commission. Pareille méprise est faite pour la chanson *Eho ! Eho !* du poète Fertiault. Beaucoup s'y sont laissés prendre, Champfleury entre autres, qui la donne comme chanson populaire de Bourgogne, et elle figure dans les manuscrits de la Bibliothèque. A part quelques jolies trouvailles, le reste est à l'avenant. On y attribue à notre département (l'Indre) des chansons patoises en limousin! D'ailleurs, à part quelques provinces, où l'on fit un réel effort, la plupart des correspondants prirent peu la chose au sérieux. Ce fut pour eux une corvée, que celui du Berry, entre autres, traduisit à la fin de ses manuscrits, griffonnés à la hâte et presque illisibles, par le mot : « *Amen!* (1) »

Mais revenons au briolage. Il y a quelques années, j'assistais à une brillante réunion dans l'atelier de Frédéric Lauth, l'excellent peintre de portraits qui épousa Aurore, l'aînée des petites-filles de George Sand. Là, j'eus le plaisir d'entendre M. Tiersot dévider au piano un chapelet de chansons et d'anciennes ballades. Me sachant un passionné de ces choses et surtout un fervent de la « petite patrie », il joua un air assez original mais qui ne produisit sans doute pas sur moi l'effet qu'il en attendait, car il me demanda aussitôt :

— Vous ne connaissez pas cela?

Je fouillai dans ma mémoire, dans mon cœur, mais rien ne me rappelait ce chant bizarre; pas une fibre n'avait remué dans mon être comme à l'évocation d'un souvenir de jeunesse, des choses familières au milieu desquelles on a vécu et que l'on a beaucoup aimées.

Alors il ajouta à ma grande stupéfaction :

– C'est le briolage!

Le briolage? Cela? Il prétendait rendre sur le piano la mélopée de nos laboureurs, aussi difficile à saisir que les modulations sorties du gosier d'un rossignol! Cela pou-

(1) Cf. George Sand : *Promenades autour d'un village*.

(1) Cf. *Revue du Berry et du Centre* (avril 1908); *Les chansons populaires en Berry*, par Henry Gay.

vait passer sans doute parmi les habitués d'un salon parisien, mais moi qui avais été bercé par ce chant, moi qui l'avais entendu si souvent avec émotion et piété lorsqu'il montait avec le tireli de l'alouette joyeuse dans la lumière des matins de printemps, moi qui en connaissais par conséquent l'ampleur, la beauté, la solennité, la diversité, l'insaisissable .. Non! M. Tiersot, cette fois, s'était trompé!

Le briolage ne peut pas se traduire. Ses trilles, ses vibrations qui semblent glisser sur le corps des grands bœufs, qui les font frémir et s'allonger dans les sillons comme au passage d'une caresse; cette voix qui les excite au travail, les apaise et les charme, ce chant unique, échappe à la science du notateur.

Le briolage égaye l'heure monotone des vieilles qui filent sur le seuil bleu des chaumières et se répercute jusqu'au lointain des brandes où les bergères trompent l'ennui des solitudes en mêlant leurs voix aux échos mourants de cette cantilène qui est l'hymne de la terre, la prière des champs, l'âme du pays, le Berry tout entier!...

« On assure, dit Laisnel de la Salle, que le grand Renard de Fontenay, mort il y a plus d'un demi-siècle, lorsqu'il labourait dans le chaumoi de Montlevic et que le temps était *saige, on l'acoutait brioler du biau mitan de la grand'place de La Châtre*, c'est-à-dire à une distance de plus d'une lieue. Il n'avait pas son pareil lorsque, menant le grand labourage, il interpellait en chantant et d'une seule halenée chacun des dix bœufs qui composaient son puissant attelage :

Ça, Gaya, Sarzé, Guivé!
Fauviau, Charbouniau, Varmé,
Cerison, Morin,
Rossigneu, Châtain!
Eh! Eh! Eh! mes maignons!
Eh! mes valets, allons!

Le refrain de la chanson du *Laboureur* se rapproche assez comme « *langage* », si je puis dire, du briolage qui ne se compose en réalité que de paroles confuses inventées la plupart du temps par le laboureur lorsqu'il parle à ses bœufs :

Allons, allons, allons, Ch!...
Allons mes petits compagnons,
Copé. Sarrazin
Et l'boyer ça fait cinq ...in
Allons, allons, allons, ch!...
Allons, allons, allons, ch!...lon!
Allons!

Ainsi que toutes les antiques et saines coutumes, le briolage se perd. On se le transmet encore dans quelques familles patriarcales, mais les jeunes générations le délaissent pour le stupide refrain de café-concert; on ne l'entend presque plus dans les champs.

Cependant, pour la Saint-Blaise, fête des agriculteurs dans la Vallée Noire, il semble renaître de ses cendres! Ce jour-là, les trois statues de saint Blaise, de saint Antoine et de saint Vincent, patrons des laboureurs, des éleveurs et des vignerons, sont portées processionnellement dans nos campagnes. Des paysans les précèdent avec le bâton enrubanné de leurs corporations, le drapeau des conscrits et les bannières paroissiales. Une foule considérable de laboureurs et de vignerons les escortent, marchant recueillis comme les paysans d'Athènes aux fêtes de l'Attique.

Le soir, le briolage prend son essor sous les solives enfumées des auberges et ses mâles accents vibrent encore assez tard dans la nuit, berçant la petite ville de La Châtre, fidèle gardienne des dernières traditions, endormie sous le clair de lune qui découpe sur le champ des étoiles les pignons pointus de ses vieilles maisons de bois.

HUGUES LAPAIRE.

Aux "Sociétés Régimentaires" de France

LES FRÈRES D'ARMES

CHANSON DE MARCHE

Solo et chœur à trois voix égales

Paroles
de THÉODORE BOTREL

Musique de MARIUS MILLOT
Ancien chef de Musique, à Nancy

Allegro.

PIANO

pp cre - - scen - - do. mf

f ff

Pour finir seulement

ff

f

Salut à vous — compagnons d'armes — Fi - dè - les au vieux Ré-gi-

-ment — Si cher que rien qu'en le nom - mant — Nos yeux se - rem-

mf

-plis-sent de lar - mes Par-ta-geant tout joie et souf - fran - - ce serrons les

A. DUPONT-METZNER, éditeur, 7, rue Gambetta, Nancy.

p
rangs soy - ons u - nis ___ Tout com - me nous l'étions ja - dis ___
p
f

mf cresc. poco rall.
REFRAIN.
___ au - tour du Dra - peau de la Fran - - ce.
Chœur à trois voix égales.
ff
Frè - res.
ff
Frè - res
mf cresc. poco rall. ff ff

d'ar - - mes! Frè - res d'ar - - mes! u - nis de - main comme na -
d'ar - - mes! Frè - res d'ar - - mes! u - nis de - main comme na -

- guè - - re ___ Ser - rons serrons les rangs ___ du - rant la vie en - tiè - re Et
- guere, comme na - guère - Serrons, serrons les rangs durant la vie entière Et

mf cre - - - scen - - - do.

nous serons plus forts de - vant l'ad-ver-si - té — En - semble nous a - vons é - tu -

cre - - - scen - - - do.

nous serons plus forts de - vant l'ad-ver-si - té — En - semble nous a - vons é - tu -

mf cre - - - scen - - - do.

fff mf cresc. poco rall. ff D.C.

-die la guer - re En-semble ap-pre - nons la Fra - ter - ni - té! —

fff mf cresc. poco rall. ff D.C.

-die la guer - re En-semble ap-pre - nons la Fra - ter - ni - té! —

fff mf cresc. poco rall. ff D.C.

II

Joyeusement le temps s'envole
Lorsque l'on vit cœur contre cœur;
L'amour est souvent bien trompeur,
Mais l'amitié nous en console.
Si de la mort les mains livides
Nous prennent quelques Vétérans,
En serrant un peu mieux les rangs
Nul ne s'apercevra des vides.
Frères d'armes, etc.

III

Chantons gaîment nos vieilles gloires
Fleurus, Iéna, Solférino (1).
Tandis qu'insultant le Drapeau
D'autres se rient de nos victoires;
Notre Régiment (2) *peut encore*
Du moins compter sur tous les siens :
Nous serons les derniers gardiens
Du dernier Drapeau tricolore.
Frères d'armes, etc.

IV

Pour dissiper ce rêve sombre
Parlons de gloire à nos enfants ;
Et, pour de beaux jours triomphants,
Préparons des Héros dans l'ombre ;
Rien n'abattra l'Ame Française :
Que la guerre éclate demain
Les Sans-Patrie, épée en main,
Entonneront la Marseillaise!
Frères d'armes, etc.

V

Mais le chemin est doux à suivre
Qui nous conduit à l'avenir ;
Ensemble nous saurions mourir,
Ensemble il vaut encor mieux vivre.
Aux combats on ne va plus guère :
En nous groupant en rangs épais
Nous assurons la douce Paix,
Car nous faisons peur à la guerre.
Frères d'armes, etc.

(1) Chaque société régimentaire peut changer ces noms de victoires par les noms de celles inscrites sur son propre drapeau.
(2) On peut indiquer ici le numéro de son régiment. Exemple : « Le dix-neuvième peut encore », etc.



Les Chansons de Jean-qui-Chante

A GENOUX

Paroles de THÉODORE BOTREL

Musique d'ANDRÉ COLOMB

A Jules Lemaître

Andno quasi allegretto

Chant.

PIANO

A cinq ans l'on n'est en-co-re Qu'un petit être incom-plet, Qu'une fleur qui veut é-clo-re, Qu'un tout petit oi-se-let;

plus Animé.

C'est a-lors que notre mè-re Joint nos menottes de-

poco Rall

jà — Et nous dicte la pri - è - re Que sa mè-re lui dic - ta! —

Suivez

a Tempo. poco Rall. - -

Près d'une femme chérie - e Qui tremble en secret pour nous C'est a genoux que l'on

Suivez

2 Ped * 2 Ped * Ped * 2 Ped * 2 Ped *

très Lent. a Tempo. 1re et 2e fois.

pri - e, A ge - noux! —

mf

Allo 3e fois.

ff fff

assez Animé. 4me Couplet.

Mais il est une autre Femme — Qu'il faut aimer sans re - pos: — Qui l'oublie est un in - fa - me, Qui la sauve est un hé - ros! —

p

ff

Animé.

Celle-là c'est la Pa - tri - e: Gardons

I

A cinq ans l'on n'est encore
Qu'un petit être incomplet,
Qu'une fleur qui veut éclore,
Qu'un tout petit oiselet;
C'est alors que notre mère
Joint nos menottes déjà
Et nous dicte la prière
Que sa mère lui dicta!
Près d'une femme chérie
Qui tremble en secret pour nous
C'est à genoux que l'on prie,
A genoux!

II

A vingt ans l'âme frissonne
D'un trouble encore incertain :
C'est l'Heure d'Amour qui sonne
A l'horloge du Destin;
Heure impossible à décrire
Où deux cœurs, à l'unisson,
S'éclairent du même rire,
Chantent la même chanson!
Lorsque vient l'Aveu suprême,
Aveu si grave et si doux,
C'est à genoux que l'on aime...
A genoux!

III

Mais, dans sa Couche profonde
Le Sort étend nos Amours :
Tête blanche et tête blonde
Ferment les yeux pour toujours;
C'est alors que nous reviennent
Les souvenirs de jadis,
Que nos lèvres se souviennent
Des anciens De Profundis :
Tout seuls dans notre demeure
Le cœur saignant les yeux fous,
C'est à genoux que l'on pleure...
A genoux!

IV

Mais il est une autre Femme
Qu'il faut aimer sans repos :
Qui l'oublie est un infâme,
Qui la sauve est un héros!
Celle-là c'est la Patrie :
Gardons-la de tout danger
Et, si quelqu'un l'injurie,
Amis, courons la venger!
Quand vient l'heure du Martyre
Pour mieux ajuster les coups
C'est à genoux que l'on tire :
A genoux, Feu!

là de tout dan-ger — Et, si quelqu'un l'inju-ri - e, A-mis, courons la ven-

All°

Vibrato

-ger! — Quand vient l'heure du Marty-re Pour mieux a-jus-ter les coups

fff

Vibrato

Adagio

C'est à genoux que l'on ti — -re: A genoux, Feu!

ff

p ff

fff





Le Bruit des Berceaux

Créé par Mme ARNOLD-DELIGAT

Mme Arnold-Deligat, après de sérieuses études musicales, a fait ses débuts à l'Opéra-Comique, où elle fit apprécier sa jolie voix et son talent de comédienne dans *la Dame blanche*, *la Fille du régiment*, etc. Elle quitta le théâtre pour épouser Deligat, le violoniste si justement apprécié, et se consacra à la Chanson, qu'elle fait applaudir dans les meilleurs salons.

Paroles
de THÉODORE BOTREL

Musique
d'ANDRÉ COLOMB

A mon petit filleul Doric Monmarché.







Allegro

-seaux! O les songes doux, peuplés de chi - mè - res,

ad. lib — Poco più lento

Que ce bruit jo - li fait é - pa-nou - ir! Au bruit des Ber-ceaux Que ber-cent les me-res

ad. lib.

Les Anges du Ciel doivent s'endor - mir!

I



O le doux bruit des Berceaux
Que bercent les mères
Comme les brises légères
Bercent les roseaux!
O les songes doux, peuplés de chimères,
Que ce bruit joli fait épanouir!
Au bruit des Berceaux que bercent les mères
Les Anges du Ciel doivent s'endormir!



II

O le doux bruit des Berceaux
Que bercent les mères,
Comme le Vent des clairières
Berce les oiseaux!
La douce Chanson que, par les nuits claires,
A l'entour de moi j'écoute frémir! ..
... Au bruit des Berceaux que bercent les mères
Tous les cœurs humains devraient s'endormir!

III

O le doux bruit des Berceaux
Que bercent les mères,
Comme les Vagues amères
Bercent les Vaisseaux!
La peur de l'Orage et l'horreur des Guerres
Hantent les Berceaux et les font gémir!...
.. Au bruit des Berceaux que bercent les mères
La Haine et les Flots devraient s'endormir!



Photo Ch. Martin

Mariage Démocratique

Paroles de DOMINIQUE BONNAUD

Musique d'ADOLF STANISLAS et HEINTZ

All^tto

Sous l'arche hautai_ne De la Ma_de_lei_ne. Les a_gents contiennent Le peuple brutal; Les cloches bourdonnent. Le grand orgue tonne, La maîtrise entonne Un chant nup_ti _ al *Fin.* (Mineur) Que de tou_ris - tes, De journa - lis - tes Et de mo - dis - tes Ve - nus là pour Voir cette hé_ri_tiè_re Que Monsieur Fallières, A son se_cré_tai_re. Ma - rie en ce jour Mais

Sous l'arche hautaine
De la Madeleine,
Les agents contiennent
Le peuple brutal ;
Les cloches bourdonnent.
Le grand orgue tonne,
La maîtrise entonne
Un chant nuptial.

Que de touristes,
De journalistes,
Et de modistes,
Venus là pour
Voir cette héritière,
Que Monsieur Fallières
A son secrétaire,
Marie en ce jour.

Mais des équipages
Se fraient un passage.
C'est un arrivage
De gens surprenants ;
Dames qui s'admirent
Dans leurs cachemires,
Messieurs qui transpirent
A mettre leurs gants.

Ces gens s'avancent
Pleins d'importance.
Et l'assistance,
Les admirant
Dit : « Ces autochtones
Venus en personne
Du Lot-et-Garonne,
Ce sont les parents :

Éditions de " La Lune Rousse ", 34 et 36, boulevard de Clichy

La tante Julie,
La tante Sophie,
La tante Octavie,
Le cousin Léon,
L'oncle Théodule,
L'oncle Thrasybule,
Les cousins Tibulle,
Et Timoléon.

Grand-père Emile,
Grand'mère Odile,
Tante Cécile,
Tante Elisa,
Le cousin Paphnuce,
La cousine Luce,
L'oncle Mariusse
Et l'oncle Numa,

La tante Clémence
La tante Constance,
La cousine Hortense,
L'oncle Marcellin,
Le grand-oncle Horace,
Le grand-père Ignace,
Le cousin Pancrace,
L'oncle Célestin... »

Soudain les Suisses
Les avertissent
Que le service
Va commencer ;
Et vite derrière
L'excellent Fallières,
La famille entière
Court pour se placer...

Puis chacun, bien sage,
Guette le passage
Du discours d'usage
Que le bon curé
Prépare d'avance,
Non sans quelque transe,
Car il faut qu'il pense
A chaque invité.

Ils sont soixante.
Parents, parentes,
Qu'il faut qu'il vante
Sans sourciller.
D'un œil qui s'attarde,
Tous il les regarde
Pensant : « N'ayons garde
Surtout d'oublier :

La tante Julie,
La tante Sophie,
La tante Octavie,
Le cousin Léon,
L'oncle Théodule,
L'oncle Thrasybule,
Les cousins Tibulle,
Et Timoléon.

Grand-père Emile,
Grand'mère Odile,
Tante Cécile,
Tante Elisa,
Le cousin Paphnuce,
La cousine Luce,
L'oncle Mariusse
Et l'oncle Numa,

La tante Clémence,
La tante Constance,
La cousine Hortense,
L'oncle Marcellin,
Le grand-oncle Horace,
Le grand-père Ignace,
Le cousin Pancrace,
L'oncle Célestin... »

Puis chez Debouve
L'on se retrouve,
Chacun approuve
Le choix des mets.
Auprès de sa fille,
Ouvrant le quadrille,
Notre Armand gambille
Comme un farfadet.

Enfin l'heure sonne ;
La maman raisonne
Sa fille et lui donne
Des conseils à part ;
Pendant que le père
Dit d'un air sévère
Au gendre : « J'espère
« Qu'avant le départ,

« Pour que nos proches
« Ne nous décochent
« Aucun reproche,
« Vous leur ferez
« Les adieux d'usage. »
Et, docile et sage,
Le jeune ménage
S'en fut embrasser

La tante Julie,
La tante Sophie,
La tante Octavie,
Le cousin Léon,
L'oncle Théodule,
L'oncle Thrasybule,
Les cousins Tibulle,
Et Timoléon.

Grand-père Emile,
Grand'mère Odile,
Tante Cécile,
Tante Elisa,
Le cousin Paphnuce,
La cousine Luce,
L'oncle Mariusse
Et l'oncle Numa,

La tante Clémence,
La tante Constance,
La cousine Hortense,
L'oncle Marcellin,
Le grand-oncle Horace,
Le grand-père Ignace,
Le cousin Pancrace,
L'oncle Célestin...



Chanson Paimpolaise

M. **Charles Le Goffic,** poète et romancier breton, est né à Lannion en 1803. En 1885, de concert avec Jules Tellier, il fonda « Les Chroniques », une revue fort intéressante et dont les exemplaires sont devenus très rares. Le Goffic a successivement publié : *Amour Breton, Au Bois Dormant* (poésies) : *Les Romanciers d'aujourd'hui, Le Crucifié de Kéraliès,* couronné par l'Académie, *Passé l'Amour, Morgane, L'Ame bretonne, Les Bonnets Rouges, La Payse,* et *Sur la côte,* série d'études sur la vie des pêcheurs bretons, l'un des plus chauds plaidoyers qui aient été faits en faveur de nos vaillantes populations maritimes. Charles Le Goffic collabore régulièrement à la *Revue des Deux-Mondes,* la *Revue Bleue,* ainsi qu'à un grand nombre de publications et de journaux. Le Goffic est chevalier de la Légion d'honneur.

LOUIS AUBERT.

Paroles de Ch. LE GOFFIC

Musique d'A. LE ROY











I

Les marins ont dit aux oiseaux de mer :
Nous allons bientôt partir en Islande,
Quand le vent du nord sera moins amer
Et que le printemps fleurira la lande.

II

Et les bons oiseaux leur ont répondu :
Voici les muguets et les violettes;
Les vents sont plus doux, la brume a fondu ;
Partez, ô marins, sur vos goélettes !

III

Vos femmes ici prieront à genoux ;
Elles vous seront constamment fidèles.
Nous voudrions bien partir avec vous,
S'il ne valait mieux rester auprès d'elles.

IV

Nous leur parlerons de votre retour :
Nous dirons les gains d'une pêche heureuse,
Et comment la nuit et comment le jour,
Comment votre cœur bat sous la vareuse.

V

Et nous les ferons renaître à l'espoir.
Tandis que, les yeux tournés vers le pôle,
Elles s'en viendront, au tomber du soir,
Pleurer deux à deux sur les bancs du môle.






Ronde enfantine harmonisée par L. DANIDERFF

Mod^to^ non troppo.

CHANT

PIANO

p *f* *dolce*

Su'l'pont du Nord un bal y est don_né, Su'l'pont_du_Nord un bal_y_est don_né.

A_dèl' de_mande à sa mère d'y al_ler, Adèl' de_mande à sa mère d'y al_ler.

Pr finir. *mf*

Non non ma..

fill' tu n'i_ras pas dan_ser, Non non ma fill' tu n'i_ras pas dan_ser. Ell'monte en

haut et se mit à pleu_rer, Ell'monte_en haut et se mit à pleu_rer. Son frère ar_

p *dolce.*

Sur l'Pont du Nord un bal y est douné, (bis)
Adèl' demande à sa mèr' d'y aller : (bis)
« Non, nou, ma fill', tu n'iras pas danser ! » (bis)
Ell' monte en haut et se met à pleurer. (bis)
Son frère arriv' dans un bateau aoré : (bis)
« Ma sœur, ma sœur, qu'as-tu donc à pleurer ? (bis)
— Maman n'veut pas que j'aille au bal danser. (bis)
— Mets ta rob' blanche et ta ceintur' dorée. » (bis)
Les v'là partis dans le bateau doré ; (bis)
Ils fir'nt trois pas et les voilà noyés ! (bis)
Les cloch's du Nord se mirent à sonner. (bis)
La mèr' demand' pourquoi donc tant sonner ? (bis)
« C'est que votr' fils et votr' fill' sont noyés ! » (bis)
Voilà le sort des enfants ostinés ! (bis)



La Chanson du Soir



Photo Ch. Martin

Jules Jouy, né à Paris en 1855, peut être considéré pour le tour aisé de la forme, pour l'abondance et la variété de sa production et l'originalité de la conception comme un maître de la Chanson. Jules Jouy est en effet l'auteur des *Enfants et les Mères* et de *la Terre*, ces triomphes de Thérésa ; de *la Chanson des joujoux*, cet aimable recueil pour l'enfance ; de *Neiges éternelles*, *les Pierres*, *la Chanson du soir*, *la Chanson du chiffonnier*, et d'autres encore, nombreuses, et c'est pour cela que Jules Jouy doit avoir sa place en tête de toutes les anthologies chansonnières.

Poésie de
JULES JOUY

Musique de
Laurent de RILLÉ

Moderato

CHANT

PIANO

mf *dim.* *p*

Dans un beau vallon so_li_tai_re, Quand vient la nuit, je vais m'as_seoir. At_ten_tif aux bruits de la ter_re, J'é_cou_te j'é_cou_te la chanson du soir. Les hi_

-boux, effroi des chau-miè - res, Dans la fo-rêt, chantent leurs airs; Leurs grands

yeux, comme des lu-miè - res, S'al-lu - ment, sous les rameaux verts. Lo-

-reille attenti - ve, j'é-cou - te, Dans le grand cal - me d'alen-tour, Les bruits loin-

-tains qui, sur la rou - te, Si-gna-lent le dé-clin du jour.

Cloches

f *p*

Pour finir

Dans un beau vallon soli-tai - re, Quand vient la nuit, je vais mas-





I

Dans un beau vallon solitaire,
Quand vient la nuit, je vais m'asseoir.
Attentif aux bruits de la Terre,
J'écoute la chanson du soir.

Les hiboux, effroi des chaumières,
Dans la forêt, chantent leurs airs;
Leurs grands yeux, comme des lumières,
S'allument, sous les rameaux verts.
L'oreille attentive, j'écoute,
Dans le grand calme d'alentour,
Les bruits lointains qui, sur la route,
Signalent le déclin du jour.

II

De l'église du moyen âge,
La vieille cloche de cristal
Chante, à ses enfants du village,
L'air connu du pays natal.

Puis tout se tait dans la nature,
Le Temps a suspendu son vol.
Alors, retentit, douce et pure,
La belle voix du rossignol,
Célébrant du grand ciel sans voiles
L'éternelle et chaste beauté;
A ses amantes, les étoiles,
Il donne un concert enchanté.

Dans un beau vallon solitaire,
Quand vient la nuit, je vais m'asseoir.
Attentif aux bruits de la Terre
J'écoute (bis) *la chanson du soir.*

Les Épouseux du Berry

BOURRÉE

Paroles et Musique d'EDMOND LHUILLIER

Allegretto

PIANO

Louré.

Au pa_ys du Ber_ry, quand une fil_let_te A fixé son choix, oui da, sur un_épou_seux, Les a_mis, les pa_rents en habits de_fê_te,

Viennent précé_dés, oui da d'un Cornému_seux.. Oheh, oheh, à la fil_lette on ap_

porte Un Mai garni_de_ru_bans Oheh, oheh Que l'on met devant sa porte Comme em_

_blê_me des a_mants ah! Et tour à tour, au son de la Corne_mu_se,

On danse, on s'a_muse et l'on chante jusqu'au jour! Ah ah ah et la Corne_

Louré.

-mu se, Ah ah ah ah souffle jusqu'au jour. Tra la la la la la

ff Louré.

Variation.

la la la la la la la la ah ah ah ah.

ff

I

Au pays du Berry, quand une fillette
A fixe son choix, oui-da, sur un Epouseux,
Les amis, les parents en habits de fête,
Viennent précédés, oui-da, d'un Cornemuseux.
Oh eh, oh eh, à la fillette on apporte
Un Mai garni de rubans,
Oh eh, oh eh, que l'on met devant sa porte,
Comme emblême des amants
Ah! Et tour à tour,
Au son de la Cornemuse,
On danse, on s'amuse
Et l'on chante jusqu'au jour!
Ah ah ah! et la Cornemuse,
Ah ah ah ah! souffle jusqu'au jour.
Tra la la la la la la la la la la la la ah ah ah ah!

II

Le plus vieux du pays offre à la fillette
Quenouille de lin, oui-da, et de chanvre fin!
Puis un autre, un louis d'or pour faire l'emplette
D'un beau tablier, oui-da, et d'un casaquin;
Oh eh, oh eh, puis un autre la couronne
Et le bouquet d'oranger,
Oh eh, oh eh, enfin l'Epouseux lui donne
L'anneau qui doit l'engager.
Et tour à tour,
Au son de la Cornemuse
On danse, on s'amuse,
Et l'on chante jusqu au jour!
Ah ah ah et la Cornemuse,
Ah ah ah ah! souffle jusqu'au jour:
Tra la la la la la la la la la la la la ah ah ah ah!

III

Devant tous, l'Epouseux dit à la fillette:
« Voulez-vous de moi, oui-da, pour votre mari?
Répondez par un mot? » et baissant la tête,
La fillette tout bas, oui-da, répond par un oui:
Oh eh, oh eh, et les parents de la fille
Disent alors au garçon:
Oh eh, oh eh, vous êtes de la famille
Embrassez-vous sans façon!
Et jusqu'au jour
L'Epouseux et l'Epousée
Dansent la Bourrée
Avec chacun tour à tour.
Ah ah ah chansons et Bourrée
Ah ah ah ah! durent jusqu'au jour:
Tra la la la la la la la la la la la ah ah!

Chansons et Poésies à dire

Au Porte-Drapeau du 14 Juillet 1881

Porte-drapeau, mon camarade,
Au combat comme à la parade,
Ton chemin est notre chemin.
C'est un fier poste que ton grade!
Porte-drapeau, mon camarade.
Tu tiens la France dans ta main.

Nous irons où tu veux qu'on aille.
Vois cette foule qui tressaille...
Ils sont passés les jours de pleurs.
Et viennent les jours de bataille.
Nous irons où tu veux qu'on aille
Faire acclamer nos trois couleurs.

Tous les Français qui sont en France
Savent quelle est ton espérance,
Et qui tes yeux cherchent là-bas.
Elle viendra, la délivrance :
Tous les Français qui sont en France
Marchent vers ceux qui n'y sont pas

Notre cocarde à leur corsage,
Maintes femmes sur ton passage
Ont murmure : « Qu'il soit vainqueur! »
O Françaises d'heureux présage!
Notre cocarde à leur corsage,
Et la revanche dans leur cœur!

Et plus d'un pleurait sous les armes!
Larmes de héros, nobles larmes
Que la France doit vénérer!
Ce n'étaient pas des pleurs d'alarmes...
Et plus d'un pleurait sous les armes,
Dont les armes feront pleurer.

Non, ce n'est pas la gloire encore;
Avant le jour il faut l'aurore,
Le porte-drapeau le sait bien.
Mais le soleil est sûr d'éclore;
Non ce n'est pas la gloire encore,
Mais c'est la fierté qui revient.

Autour du drapeau qui nous guide,
Tout un peuple attend, intrépide,
L'heure que nul ne peut prévoir.
— L'homme espère, Dieu seul décide.
Autour du drapeau qui nous guide
Tout un peuple est prêt au devoir.

Porte-drapeau, mon camarade,
Au combat comme à la parade,
Ton chemin est le droit chemin.
C'est un fier poste que ton grade!
Porte-drapeau, mon camarade,
Tu tiens la France dans ta main!

PAUL DÉROULÈDE.

LES COQUELICOTS

Episode vendéen (1793)

La Rochejaquelein, le héros de Vendée,
« M'sieur Henri l'Intrépide », ainsi qu'on l'appelait,
Nouait à son chapeau, son col et son épée
Trois mouchoirs rouges de Cholet ;

Il avait des yeux bleus où rayonnait son âme,
Un front pur; il avait vingt ans, des cheveux d'or ;
Il était doux et bon, tendre comme une femme,
Brave comme un Campéador.

Il tirait son épée, et l'on entrait en danse
Aux cris de : « Vivent Dieu, ses Prêtres et le Roi ! »
Il disait à ses gâs : « Suivez moi si j'avance ;
Si je recule, tuez-moi ! »

Et tous les gâs suivaient ce coq à rouge crête ;
On passait où passait la Rochejaquelein,
Car d'Elbée et Lescure et Stofflet et Charette
Avaient dit : « C'est un Duguesclin ! »

Or, les Bleus, las de voir ces Brigands invincibles
Conduits par cet enfant, poussèrent un long cri :
« Ne visons que le chef! »... et choisirent pour cible
Les trois mouchoirs de M'sieur Henri.

Aussitôt, bourdonnant ainsi que des abeilles
Butineuses de sang, de sang jeune qui bout,
Les balles des fusils chantèrent aux oreilles
De M'sieur Henri, toujours debout.

Les Vendéens criaient : « C'est vous seul que l'on guette!
« Tirez donc vos mouchoirs, ohé-là ! M'sieur Henri!
« Tirez au moins c'ti-là qu'est dessus votre tête,
« Ou vous allez être péri! »

Et l'enfant répondait en riant : « Qu'est-ce à dire ?
« Me dégrader ? jamais ! Me cacher ? que non pas!
« C'est un immense honneur que d'être un point de mire :
« Si je meurs, vengez moi, les gâs ! »

Ceux-ci firent alors une chose splendide :
Ces héros en sabots, ces rustres valeureux,
Pour sauver celui-là qu'ils nommaient l'Intrépide,
Attirèrent la mort sur eux :

Sous le feu, chacun prit dans sa petite veste,
Dans ses brayes de toile ou son bissac de peau
Un mouchoir de Cholet — un mouchoir rouge — et, preste,
L'attacha sur son grand chapeau !

Et les Bleus ébahis de voir, à la seconde,
Tant de Chefs qui s'offraient au feu de leurs flingots
Cherchaient en vain l'épi de blé, la paille blonde,
Dans ce champ de coquelicots!

THÉODORE BOTREL.



Photo Nadar.

Thérésa

CŒUR DE MÈRE

CHANSON DE GILLIOURY

Extraite de **LA GLU**

Y avait un' fois un pauv' gas,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Y avait un' fois un pauv' gas
Qu'aimait cell' qui n'l'aimait pas.

Ell' lui dit : Apport' moi d'main,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Ell' lui dit : apport' moi d'main,
L'cœur de ta mèr' pour mon chien.

Va chez sa mère et la tue,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Va chez sa mère et la tue,
Lui prit l'cœur et s'en courut.

Comme il courait, il tomba,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Comme il courait il tomba,
Et par terre l'cœur roula.

Et pendant que l'cœur roulait,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Et pendant que l'cœur roulait,
Entendit l'cœur qui parlait.

Et l'cœur disait en pleurant,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Et l'cœur disait en pleurant :
« T'es-tu fait mal, mon enfant ? »

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

FÊTE NATIONALE

A Thérésa.

C'était pendant l'horreur d'un Quatorze Juillet.
... Le jour de gloire étant arrivé. l'on braillait
Ferme, et des orphéons mouraient pour la patrie.
Des orgues exerçaient toute leur barbarie
Contre la pauvre Marseillaise, *et leurs abois*
Electrisaient de bons petits chevaux de bois,
Qui, l'œil en feu, pointant l'oreille, et la crinière
Au vent, semblaient prêts à partir pour la frontière ;
Et c'était ridicule et triste en même temps,
Un si grand bruit fait par de si petites gens.

— Or, ce jour-là, ce fut au Chat Noir grande fête :
Dans la petite salle où naquit maint poète,
La bonne Thérésa reine de la Chanson,
Ce jour-là parmi nous, vint chanter sans façon ;
Cependant qu'au dehors s'égosillait la foule,
— De sa voix qui tantôt rugit tantôt roucoule, —
Elle égrena l'écrin de ses joyaux charmeurs
Devant tout un royal parterre de rimeurs.
Elle chanta : « Rossignolet du bois sauvage ».
Et le naïf adieu du conscrit « qui s'engage
Pour l'amour de sa blonde », et ce drame immortel,
Ce poème saignant de l'amour maternel
Qu'écrivit Richepin, dans un jour de génie,
La Glu.
— Le cœur serré d'une angoisse infinie,
J'écoutais dans un coin, très humble.
— Elle chantait :
Je ne sais même pas si l'on applaudissait ;
Mais la salle vibrait tout entière avec elle,
Et la chanteuse en eut une émotion telle
Qu'elle se prit soudain à pleurer avec nous.
— Le maître du logis, un pandour au poil roux,
Qui n'était pas d'humeur sensible, que je sache
Ce soir-là mâchonnait rudement sa moustache.

— On se quitta fort tard, et nous fûmes repris
Par la clameur exaspérante de Paris.
Et je pensais tout bas, l'oreille exténuée
Par l'obsédant refrain : « Pauvre prostituée,
« O grande Marseillaise, *ô chef-d'œuvre avili.*
« Comme l'on t'a traîné dans la boue et sali !
« Voilà ce qu'on a fait de tes strophes de flamme !
« Toi qu'on devrait garder ainsi qu'une oriflamme,
« Toi qu'on devrait cacher au chevet de l'autel
« Pour laisser vierge et pur le frisson immortel
« Qui court entre les plis de ta robe guerrière,
« Toi qu'on devrait chanter ainsi qu'une prière
« Avec l'enthousiasme et l'élan de la foi,
« Marseillaise, *voilà ce qu'on a fait de toi. »*
Et je songeais, suivant ma rêverie intime,
Que ce serait vraiment un spectacle sublime
Lorsqu'au jour du danger, quelque artiste au grand cœur,
Comme la Thérésa, dirait l'hymne vainqueur
Devant les bataillons partant pour la Moselle
Qui reprendraient en chœur les strophes après elle.
. . . .
Il était tard. Un orgue au loin s'égosillait.....
C'était pendant l'horreur d'un Quatorze Juillet.

ARMAND MASSON

RENTE & RENTIERS

Monsieur Caillaux n'impose pas la rente,
Monsieur Caillaux impose les rentiers,
Moi je m'en moqu', car je n'ai pas de rente,
Je m'en bats l'œil : je ne suis pas rentier ;
Mais il me sembl' que si j'avais d'la rente,
Je me croirais un tantinet rentier,
Et que mêm' si l'on n'impos' pas la rente,
Je me trouv'rais imposé comm' rentier.

Je ne veux pas médire de la rente,
Mais quand on parl' d'imposer les rentiers
Immédiat'ment on voit baisser la rente
Ce qui prouv' qu'ell' tient beaucoup aux ren-
C'est une fill' coquette cette rente [tiers.
Courtisée par de très galants rentiers,
Mais le jour où l'on impos'ra la rente,
On verra p't'êtr' filer tous les rentiers !

Or, en parlant de rentiers et de rente,
J'entendais dire un jour à un rentier :
Pour donner plus de couleur à ma rente,
C'est en Espagn' que j'veux être rentier.
— Ce n'est pas là qu'on doit porter sa rente,
Dit un fervent géographe au rentier.
En Italie tu dois placer ta rente.
De là ta rent' *ne pourra pas bouger.*

Bref, quand l'Etat croit tenir bon la rente,
En imposant les paisibles rentiers,
Il se pourrait qu'il lâche enfin la rente
Qu'à l'étranger porteraient les rentiers,
Car ils ont beau estimer fort la rente,
Ils aim'ront mieux, sans doute, les rentiers,
Rester rentiers sans avoir de la rente,
Qu'avoir d'la rente et ne plus êtr' rentiers.

PAUL WEIL.

MICROBIOPHOBIE

J'invite à dîner la semain' dernière,
Un de mes amis que depuis longtemps
Je n'avais pas vu. « Ce s'ra sans manière,
Lui dis-je, viens donc, nous serons contents. »
Il accepte et vient ; j'lui présent' ma femme ;
Toute souriante, ell' lui tend la main,
Il retir' la sienne en disant : « Madame,
Je n'fais jamais ça, paraît qu'c'est malsain !

C'est avec ennui que je me dérobe,
Mais je tiens beaucoup à ma p'tit' santé :
Et vous le savez, la craint' du microbe
Est le commenc'ment d la sagacité. »
Alors, sans façon, de sa poche il tire
Un p'tit instrument, et me dit tout bas :
« J'vais analyser l'air que tu respires,
Car ça, c'est un' chos' que je n'oublie pas. »

S'étant assuré qu' l'air était passable,
D'une autr' poche il tire un petit flacon,
Puis il purifie le pied de la table
Qui sera frôlé par son pantalon ;
Il me dit : « Vois-tu, j'apport' ma serviette,
Ainsi qu'mon couvert pour ce petit r'pas.
Avec moi j'ai pris aussi trois assiettes :
J'espèr' bien mon vieux, qu'tu n'm'en voudra pas. »

« Moi, mais pas du tout, mon cher, au contraire.
T'aurais mêm' pu apporter ton dîner,
Un peu d'saucisson avec du gruyère,
Avec moi, mon vieux, fallait pas t'gêner ;
Mais tu vas tout d'mêm', du moins je l'espère,
Goûter d'ce poulet qui n'est pas trop toc ? »
« Ah ! jamais d'la vie, car la poul' sa mère.
A dû recevoir des bacill' de coq ! »

Bref, tout le dîner fut d'un' gaieté folle :
Les légum' n'étaient pas décortiqués ;
Il fallut aussi montrer la cass'role
Où sautait le veau qui fut critiqué ;
L'ami s'en alla — que le diabl' l'emporte ! —
Mais avant d'partir, il me dit anxieux :
« Tourne donc toi-mêm' le bouton d'la porte :
Paraît qu'les boutons, c'est très contagieux ! »

Or, dans l'escalier, il était à peine,
Qu'il roul' sur l'tapis, s'étal' de son long,
Et s'fracass' la tête ; C'était bien la peine
De prendr' pour l'hygiène autant d'précautions !
Il me dit : « J'ai la tête en marmelade,
Trois côt' enfoncées, j'sens que j'vais mourir,
Donn' moi un verr' d'eau, mon vieux camarade...
Surtout n'oublie pas de la fair' bouillir !!! »

PAUL WEIL.

PÉRI EN MER !

Drame breton en un acte et en vers

Par THÉODORE BOTREL



Pierre Cloarec et son fils aîné, Yannik, sont partis faire la pêche à Terre-Neuve. Dans la maison familiale, de Port-Blanc, leur retour est attendu avec impatience par la mère, Marivonne Cloarec, et Françoise, la fiancée de Yannik, ainsi que par le petit Yves, le dernier-né des Cloarec. Mais pendant que Marivonne s'est éloignée pour un instant, Françoise voit Pierre Cloarec pénétrer seul dans la maison.

SCÈNE IV

FRANÇOISE, CLOAREC (1)

FRANÇOISE, se retournant, effrayée.

Ah ! vous m'avez fait peur !

(Elle l'embrasse.)

Seul ? et Yannik ? Sans doute
Avec quelques amis il cause sur la route...
Avez-vous vu sa mère ? elle est ici, tout près :
Je cours la prévenir, nous jaserons après !

(Elle remonte en courant.)

CLOAREC, l'arrêtant.

Par pitié, laissons-la rire encore à son aise,
Elle saura trop tôt la nouvelle mauvaise...
En l'apprenant d'un coup, je sais qu'elle mourrait :
Dis-lui, Françoise !... moi, jamais je ne pourrai !
La femme sait les mots qui consolent d'avance,
Tandis que l'homme pleure et garde le silence...
Et c'est pourquoi, tel un voleur, je suis caché
Depuis une heure au moins dans le creux d'un [rocher,
Attendant pour entrer que Marivonne sorte...
Car c'est le Désespoir et le Deuil que j'apporte !

FRANÇOISE

Que dites-vous ? Le Deuil ? Parlez ! mais parlez [donc !!
L'angoisse me déchire et me tue...

CLOAREC

Oh ! pardon,
Pardon d'avance, ô toi, pauvre sœur, qui demande
Si son ami d'enfance est revenu d'Islande...
A qui je dois répondre : « O Bretonne au cœur [fort !
« Pleure Yannik : Yannik n'est plus ! »

FRANÇOISE, avec un grand cri.

Yannik est mort

(Elle tombe dans les bras de Cloarec qui la porte sur le fauteuil)

CLOAREC, affolé

Françoise !.. Qu'ai-je fait, mon Dieu ? Que signifie ?
Voici la pauvre enfant pâle, froide et sans vie...
Fanchette, parle-moi ! Fanchette, ouvre les yeux !
Je ne suis qu'un butor, pardonne au pauvre vieux !
A mon tour, je frémis et ma tête vacille :
Vais-je perdre, du coup, et mon fils et ma fille ?



Hamonic.

Yannic est mort ! ! !

Pour la faire revivre il doit être un moyen...
Voyons, voyons, que faire ?.. Un homme ne sait [rien !
Son petit cœur est mort... ô la pauvre mignonne !
Que faire ?... A son secours appelons Marivonne !

(Il s'élance vers la porte.)

FRANÇOISE, revenant à elle

Restez !

CLOAREC

Elle a parlé !

(1) A la dernière réplique du précédent fascicule lire *Cloarec* au lieu de *Le Goff*.

FRANÇOISE

Quoi! l'on peut sans mourir
Souffrir de la façon dont je viens de souffrir!..
N'appelez pas! Voyez, je suis forte à cette heure :
Mes yeux ne pleurent pas si, tout bas. mon cœur
[pleure.
Par pitié pour la mère, il le faut, je vivrai!
Les mots qu'il faudra dire, oh! je les trouverai :
Elle me recueillit quand j'étais seule et nue;
De lui payer ma dette, hélas! l'heure est venue!

CLOAREC

En apprenant ainsi la perte de son gâs,
Je crains que Marivonne en meure ..



Voyons, que faire? Un homme ne sait rien!

FRANÇOISE

Oh! que non pas :
Je vis!.. et nos douleurs sont pareilles, en somme:
Elle a perdu son gâs?.. moi, j'ai perdu mon
[homme!

CLOAREC

Que dis tu là, ma fille?

FRANÇOISE

Yannik m'aimait d'amour
Et nous devions tous deux vous le dire, au retour.

CLOAREC

Je comprends maintenant ton angoisse mortelle
Lorsque je suis venu t'annoncer la nouvelle...
Pardonne moi! Je suis, certes, un Morûtier
Courageux au travail, calé sur son métier.
Le plus crâne pêcheur de toute la Flottille,
Mais, vrai! sorti de là, vois tu, ma pauvre fille,
Je ne suis point fin, dame!.. Ainsi, pardonne-
[moi!
J'aurais dû deviner que mon Yannik et toi,
Beaux tous les deux, bons tous les deux, tous
[deux à l'âge
Où l'on rêve d'avoir à son tour un ménage,
Deviez vous adorer .. pourtant, au grand jamais
Je n'avais deviné, vois-tu, que tu l'aimais...

FRANÇOISE

Jésus! si je l'aimais!

CLOAREC

O ma pauvre Fanchette!

FRANÇOISE

Nous nous étions, tous deux, accordés en cachette
La veille du départ, en nous en revenant
De souper chez notre oncle Antonn, de Penvé-
[nan...
Il soufflait sur la côte une très forte brise
Et, tout en s'abritant sous ma capuche grise,
Bien doucement Yannik avait saisi ma main,
Et, la pressant un peu, fredonnait en chemin
Un air que les marins chantent durant leurs
[veilles;
O cet air triste et doux, resté dans mes oreilles
Combien de fois, depuis, en écoutant les flots,
Ne l'ai-je pas chanté, tout bas, dans mon lit-clos!..
... Arrivés à Port-Blanc, Yannik m'a regardée
Et, sans dire un seul mot, je compris son idée...
Et c'est alors qu'avant de revenir chez nous
Nous fûmes gravement tous les deux, à genoux
Dans la vieille chapelle, aux pieds de Notre-Dame,
Nous « promettre d'amour », le jurant sur notre
[Ame!..
(Elle se lève.)
.. Mais, à l'instant, le Vent qui venait de la Mer
Apporta jusqu'à nous l'éclat de rire amer
De la Vague en fureur, l'éternelle Jalouse,
Qui devait de Yannik être avant moi l'épouse!..
(Elle montre le poing à la mer.)

CLOAREC, gravement.

Ne maudis point la Mer, ma fille, Yannik y dort :
En insultant la tombe, on insulte le Mort!

FRANÇOISE

Père, je souffre tant!

CLOAREC

Oui, je suis trop sévère...
J'ai gravi cependant, moi-même, un dur calvaire
Et je devrais, dès lors, être indulgent pour toi...

FRANÇOISE

Comment donc est-il mort, le pauvre?

CLOAREC

Ecoute-moi,
Je vas en quatre mots te raconter l'histoire :
Nous étions tous plongés dans la nuit la plus
[noire,

Quand, mon quart achevé, très las, je m'endor- [mis,
Vautré dans l'entrepont à côté des amis.
Il faisait cependant un bien rude tangage:
Le vent dans nos deux mâts hurlait, faisait tapage;
Et, vraiment, pour dormir ainsi que nous dor- [mions,
Il fallait être morts à demi : nous l'étions!
Mais un poing, tout à coup, me pousse et je me [lève
Croyant que c'est déjà l'équipe de relève
Et que mon Yann s'en vient se coucher à son [tour.
Comme il faisait toujours aussi noir qu'en un [four,
Je dis même: « Est-ce toi, mon petiot?... » mais, [dans l'ombre,
Une voix nous cria: « Debout, les gâs! on sombre!
« Huit hommes à la pompe et le reste là-haut!... »
J'attrape mon « ciret » puis, ne faisant qu'un saut,
J'arrive sur le pont que la vague féroce
De bout en bout balaie à chaque instant, la rosse!
Quand voilà que, sinistre, un cri traverse l'air :
« A l'avant, par tribord, un homme dans la Mer!»
« Tonnerre ! si le bougre en réchappe, me dis-je,
Ce sera par un coup qui tiendra du prodige ! »
D'autant que nous avions touché sur un écueil...
J'avançais, à tâtons, vers l'arrière, et de l'œil
Je cherchais mon Yannik quand devant moi, [très vague,
Je crois apercevoir au sommet d'une vague
Le corps du naufragé dont nul ne sait le nom...
« Peut-on mettre un doris (1) dehors ? criai-je. [« Non !
« Ce serait envoyer vers une mort certaine
« Quatre hommes, pour le moins, répond le [capitaine,
« Et je dois les garder pour le salut commun ! »
Et j'ajoutai : « Patron, vous n'en risquerez qu'un !
« Qu'on noue à ma ceinture un bon morceau [d'écoute
« Pour que j'aille quérir l'ami qui boit sa goutte!
« Il ne sera point dit qu'un Breton, qu'un marin,
« Laisse un homme en péril sans le défendre un [brin! »
Et me voilà, sautant par-dessus le bordage,
Nageant ferme vers l'autre au bout de mon [cordage
Et, de loin, lui criant de temps en temps: « Tiens [bon ! »
Enfin, à mes appels, au large, un cri répond
Lugubre, déchirant, plus haut que la tourmente,
Et, dans la pauvre voix qui pleure et se lamente,
Je reconnais la voix de mon gâs, de Yannik
Que je croyais toujours à l'arrière du brick !..
Ce fut un rude coup dans mon vieux cœur de [père !
Mais je nageai plus vite en lui criant : « Espère!»

(1) Canot de pêche.

Enfin, à la lueur d'un éclair aveuglant,
J'aperçois, pas très loin, son visage tout blanc
Aux pauvres yeux hagards, à la bouche tordue
Qui m'appelait toujours d'une voix éperdue...
Et je nageais ! et je nageais ! l'espoir au cœur !..
Quand, tout à coup, je sens en frissonnant [d'horreur
Que, malgré mes efforts, je demeure sur place...

FRANÇOISE

Le plus hardi nageur à la longue se lasse...

CLOAREC

Espère ! car le plus terrible n'est pas dit :
Si je n'avançais plus, c'est qu'un filin maudit
Qu'après ma taille avait noué le capitaine
Etait trop court, hélas! de trois mètres à peine :
Quelques brasses de plus et j'empoignais mon [gâs...
Je voulus détacher la corde et ne pus pas !..
La couper, encor moins !.. et je hurlais de rage,
Et mon pauvre Yannik, emporté par l'orage,
Disparut à ma vue et sombra sans recours
En poussant un long cri que j'entendrai toujours!..

(Un temps.)

... Lorsque, le lendemain, je repris connaissance,
J'appris que la tempête était en décroissance,
Que le brick dégagé cinglait vers les grands bancs..

(Otant son suroit.)

... Et que mes cheveux gris étaient devenus blancs!

FRANÇOISE, affirmative

Or, cela se passait sur la côte Islandaise,
Le quinze du mois d'Août.

CLOAREC

La nuit du quinze au seize...
Mais... comment le sais-tu?

FRANÇOISE

Vers minuit, jusqu'à moi
Parvinrent de longs cris...

CLOAREC

Yannik pensait à toi!

FRANÇOISE

L'intersigne était vrai qui m'avait prévenue...

CLOAREC

Ma peine m'étouffait, si longtemps contenue!
A qui donc confier mes intimes douleurs?
Aux amis? pauvres gâs! ils ont assez des leurs!

FRANÇOISE

Que vous deviez souffrir!

CLOAREC

Pas trop! car, sans envie,
J'avalais, deux ou trois boujarons d'eau-de-vie,
Si bien qu'ivre à demi, bien souvent j'ai chanté,
Croyant encore avoir mon gâs à mon côté...
Puis, mon travail fini, toujours doux, sans dispute,
Je m'endormais, les poings fermés, comme une [brute!
Bref! je trouvais l'Oubli, — cet ami sans pareil —
Le matin dans l'alcool, le soir dans le sommeil!...
... Mais quand notre patron vit sa charge com-
Qu'il parla de retour, que notre goélette [plète,
Cingla vers le Pays, je crus devenir fou!
J'aurais voulu partir au loin, je ne sais où,
M engager sur-le-champ pour une autre campagne
Et ne jamais revoir Paimpol et la Bretagne :



J'ai fini par pleurer comme une vieille bête !..

Je prévoyais d'avance — et je les redoutais —
Les mille questions des autres Islandais
Durant qu'à leurs côtés leurs femmes se désolent
Cherchant en vain les mots qui bercent et con- [solent,
Comme si ma Douleur se consolait ainsi!...
Mais j'ai souffert bien plus en arrivant ici :
Les choses et les gens me reprochaient sans doute
De m'en revenir seul, d'arpenter, seul, la route
Qu'en février dernier j'avais d'un si bon pas
Suivie avec l'enfant qui ne revenait pas!..
Puis, au port, j'ai revu mes deux barques de pêche...
Nous sommes endurcis, pas vrai? pourtant, [n'empêche,
J'étais ému devant ces vieux morceaux de bois
Sur lesquels j'ai risqué la mort plus de cent fois!
Et mes bateaux avaient l'air de me reconnaître :
Ils se cabraient, voulant s'enfuir loin de leur maître
Et, tendant vers le ciel leurs vergues et leurs mâts,
Semblaient, pour me maudire, [allonger leurs [grands bras!
... Dame! Yannik, à leur bord, a fait bien du [service!...
Et, comme j'approchais : « Où donc est ton no-
Cria le douanier de garde sur le port; [vice?...»
Honteux, je répondis, à voix basse : « Il est mort! »
Puis Bitous, puis Gouriec me croisèrent en route;
Avec chacun je dus causer, coûte que coûte;
Puis le Syndic et puis la veuve au grand Corfin,
Et Le Goff et Le Gars et Mainguy... tous enfin!...
Bref! devant le village entier, perdant la tête,
J'ai fini par pleurer comme une vieille bête!..

(Il éclate en sanglots.)

FRANÇOISE

Ah! si vous le pouvez, laissez couler vos pleurs!
Ils endorment le mal et bercent les douleurs...

CLOAREC, se levant.

Et pourtant, non! il faut qu'un homme souffre en [homme;
Si l'on baisse la tête au taureau qu'on assomme
En revanche un vrai gâs doit redresser le front!...
Au reste, ici, bientôt d'autres pleurs couleront!
Et pour mieux consoler le chagrin de ma femme,
Je dois moi-même, enfant, me bien radouber l'âme.

FRANÇOISE, à la porte, au fond.

Je l'aperçois qui vient, là-bas, sa cruche en main...

CLOAREC

Pourvu qu'un maladroit n'aille pas en chemin
Lui dire une parole imprudente!...

FRANÇOISE

Oh! personne
N'a rien dit : écoutez le rire à Marivonne...

(On l'entend, en effet, rire au loin.)

CLOAREC

Et tu vas... à l'instant. . lui dire...

FRANÇOISE

Il le faut bien
Mais je serai prudente, allez, ne craignez rien!
Entrez là, dans ma chambre, et restez à l'écoute
Sans bouger, sans parler surtout, coûte que coûte...
Oh! mais prenez aussi vos sacs, votre suroît...
La voici...

CLOAREC, sur le seuil de la porte, à gauche.

Bon courage!

FRANÇOISE

Oh! j'en ai; par surcroît
Et pour me soutenir dans cette tâche amère,
Je vais penser au fils en parlant à la mère!

(Elle achève de mettre la table d'un air indifférent.)

(A suivre.)

Août : Fleur-d'Ajonc



... Parfums des champs, de la montagne,
Des bois, de l'Océan profond :
Toute l'odeur de la Bretagne
Tient dans un petit brin d'ajonc

Photo de E. Hamonic — **Jeune fille de Pont-Aven** — Encadrement de E. Nicod

Chansons de Moisson et Mais d'Août

Voici la Saint-Jean passée
Le mois d'août est approchant
Où tous garçons des villages
S'en vont la gerbe battant.
— Ho! batteux! battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement!

C'est à ce chant qu'autrefois, dans le Bas-Maine, les fléaux se rythmaient sur l'aire, au temps de la moisson. Aujourd'hui que la machine à battre s'est introduite un peu partout et substituée au fléau, les gars, tandis que la batteuse ronfle, n'en continuent pas moins à chanter leurs traditionnels couplets.

Par un matin je me lève
Avec le soleil levant,
Et j'entre dedans une aire.
Tous les batteux sont dedans.
— Ho! batteux! battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement.

Août est, par excellence, le mois des moissons, quoique, dans beaucoup de régions, la récolte se fasse dès juillet. Autour des fermes, devant les granges, c'est le ronronnement ou les stridences des batteuses, tandis que la paille bottelée danse au bout des fourches. Du soleil! Des avalanches d'or qui s'écroulent! Et parmi cela des chansons!

Oh! ce temps de la moisson! Combien de traditions s'attachent encore à lui! La rentrée des gerbes, dans la plupart des pays, prête occasion à des réjouissances pittoresques. Mais, hélas! en cela comme partout, la tradition s'affaiblit et s'effrite.

Dans le Bas-Maine, dont je parlais tout à l'heure, lorsque les travailleurs en étaient à leur dernière airée, ils plaçaient dans un coin de la grange, où la moisson avait été mise à couvert, une gerbe ornée de fleurs et de rubans. Ils avaient soin de la lier fortement à un piquet bien enfoncé en terre. On se rendait alors chez le maître de la ferme pour le prier de venir aider à enlever cette botte. La botte est enlevée, on la soulève et l'on se met en cortège autour de l aire. Si quelques étrangers sont présents, les jeunes filles leur offrent, sur un plat d'étain garni de blé, un bouquet de fleurs des champs. Le tour de l'aire achevé, la botte est déliée et étendue. On tire quelques coups de fusil en signe de réjouissance. Puis, sur une chaise recouverte d'un linge blanc, une miche de pur froment est apportée, une pelote de beurre, quelques bouteilles de vin pour que chacun des travailleurs ruraux en prenne à sa suffisance et à sa volonté.

Et les travailleurs chantent encore :

Ma mie reçoit de mes lettres
Par l'alouette des champs.
Elle m'envoie les siennes
Par le rossignol chantant.
— Ho! batteux! battons la gerbe.
Compagnons. joyeusement!

En Bresse, en Bourgogne, dans le Morvan, on « prend le renard » le soir du dernier jour de la rentrée des gerbes. A cet effet, on imagine des motifs de décoration, on enjolive la charretée finale que les plus ingambes surmontent d'une croix de dimensions voyantes confectionnée avec des épis et ornée à profusion de fleurs et de rubans.

La dernière gerbe à enlever figure le renard. On laisse à côté d'elle, debout, une vingtaine d'épis (une troche), pour former la queue et chaque moissonneur, se reculant de vingt pas, lance sa faucille ou son volant jusqu'à ce que la troche d'épis soit touchée. Celui qui l'abat est proclamé vainqueur. Il a coupé la queue du renard. Les cris : « You cou cou ! » éclatent en son honneur. Puis, toute l'équipe des travailleurs se met en marche derrière la dernière charrette rentrante. On chante, on *huche :* You cou cou ! On rentre à la ferme où un solide souper récompense les moissonneurs qui y apportent un appétit et une soif pantagruéliques. Le soir, on danse à la grange au son du crincrin et de la *gonfle.* Dans le Morvan, une chanson de moisson très répandue débute ainsi :

M'y promenant le long de ces verts prés
J'ai entendu le marinier chanter.
Beau marinier, en revenant des îles,
Il m'a fort bien priée d'entrer dans son asile.

Le reste de la chanson est légèrement scabreux. Mais il n'en demeure pas moins curieux de voir comme la plupart des chansons de moissons, dans les régions les plus différentes, depuis le pays de Caux jusqu'au Morvan, depuis la Haute-Bretagne jusqu'aux Alpes, portent allusion à des îles mystérieuses. Quelles îles? D'où cette

bizarre communauté de traditions?... Une des plus jolies chansons de moisson parlant des îles vient du pays de Caux :

— Ah! je m'en vais dedans les îles
Ma mignonnette, y viendrez-vous?
— Eh ! non, non, non! ce me dit-elle
Je n'irai pas!
Car tout's les fill's qui vont aux îles
N'en reviennn't pas.

Nous publions d'ailleurs dans une autre partie de ce numéro la musique et les paroles de cette jolie chanson.

*
* *

Il est d'usage dans les communes de Wissous, de Rungis, et de Fresnes, sur la limite du département de la Seine, de fêter la fin de la moisson par un mai planté sur la charrette qui contient les dernières gerbes que l'on rentre en grange. Quand les cultivateurs se demandent l'un à l'autre : « As-tu fait ton mai ? » Cela signifie : « As-tu fini ta moisson? » Quelquefois ce mai n'est qu'un simple feuillage, quelquefois aussi c'est un mai fleuri. Voici un mai qui rentre à Fresnes, — plus célèbre par sa maison de détention que par ses riches cultures. Sur la charrette, traînée par trois chevaux couverts de fleurs et de rubans, est un mai fleuri en forme d'éventail. A chaque branche un drapeau et des rubans, au milieu une couronne de fleurs ; dans la couronne on voit attachés un pain, une bouteille de vin et une oie vivante.

Autour de la charrette marchent les moissonneurs, sauf un, qui, juché à côté du mai, excite les risées de tous à son passage. Des fenêtres on lui jette de l'eau et il n'a qu'une gerbe pour s'en garantir. Mais, comme il est aussi vif qu'une anguille, il sait éviter ces baptêmes successifs. Les enfants crient : « Au mai d'août ! Au mai d'août ! »

Devant chaque marchand de vin on s'arrête pour boire à la santé du maître et, bien entendu, à ses frais. Celui-ci a préparé un bon dîner après lequel on danse.

*
* *

En Dauphiné, où l'on fête encore la fin de la moisson, la manifestation garde en certaines communes un caractère religieux.

Sur le dernier champ de blé fauché, les moissonneuses choisissent les plus beaux épis pour en faire une couronne. Elles la tressent, pendant que les hommes cueillent les fleurs de la saison et assemblent le coudrier pour en faire une croix. Sur cette croix rustique on accroche la couronne d'épis ornée de bouquets de fleurs des champs et de rubans bleus, blancs et rouges. Puis le cortège se met en route pour la maison fermière. Un homme, la tête couverte d'un voile blanc, porte la croix couronnée et précède la troupe. Les moissonneurs et moissonneuses suivent sur deux files ; les enfants qui ont glané, tenant de petites glanes en guise de cierge, marchent aux flancs du cortège.

Celui-ci s'achemine en chantant les litanies de la Vierge. Le porteur de croix entonne, et le chœur répond : « *Ora pro nobis* ».

Lorsqu'elle est parvenue à la ferme ou à l'habitation du propriétaire « bourgeois », toute la troupe se met à genoux près de la porte et attend que le « bourgeois » et la « bourgeoise » soient venus embrasser croix et couronne. Alors, on se lève et l'on va gaiement s'attabler au repas copieux qui est préparé. Ce repas est dénommé la « revolle » ou la « revoila ». C'est en effet un souhait de bonheur de revoir le blé en gerbes.

La couronne d'épis reste jusqu'à la moisson suivante clouée au linteau de la porte où elle attendra sa remplaçante.

*
* *

Et combien de superstitions s'attachent encore à la moisson !

En Bretagne, les gens du cap Sizan, dans la Cornouaille, sont persuadés que la lune, pour venir en aide aux moissonneurs, reste sept semaines sur l'horizon sans bouger de place. Mais, comme elle est aussi bonne sœur, et qu'elle ne veut en rien déranger la marche de ses cadettes, cette lune du Cap, les sept semaines consommées, reprend, d'un bond sa place parmi les vieilles lunes. Nul ne l'a vue en route.

En pleine Champagne, dans un pays qu'on croirait de civilisation avancée, voici la superstition bizarre qui subsiste. Aux environs d'Arcis-sur-Aube, les paysans de plusieurs villages, désireux de connaître le prix auquel ils pourront vendre ou acheter le blé, ont recours aux pratiques suivantes pour satisfaire leur curiosité. Aussitôt après le battage, après une bonne flambée, la ménagère enlève les cendres de l'âtre et balaye bien l'endroit vidé. Sur la face chaude et devenue nette, elle dépose aussitôt une petite poignée de grains de blé que la chaleur gonfle et dont un certain nombre ne tardent pas à éclater. Chaque grain qui explose est projeté hors de l'âtre. On suit anxieusement sa gymnastique. Quand les explosions ont cessé, on recueille avec soin et l'on compte les grains projetés. Le nombre des projectiles ainsi partis de la cheminée indique le prix que le sac de blé doit atteindre.

Quelque foi robuste que les paysans champenois aient en ce mode de consultation prophétique, plus d'un dut en avoir désillusion. Mais il n'est pas d'année pourtant que quelque villageois n'affirme que l'oracle de son foyer lui a dit vrai.

Rémy Saint-Maurice.

L'ÉMIGRANT

Vieille chanson recueillie par RÉMY SAINT-MAURICE

Harmonisation de FRANCISQUE DARCIEUX

Assez lent. *mf*

CHANT

Ah! je m'en vais de_dans les î - les,

PIANO

mf (très soutenu.)

Ma mi - gnon - nette, y vien_drez - vous ?

Eh non! non!

non! ce me dit el - le, Je n'i_rai pas Car tout's les

Les Bonnes Chansons



I

— *Ah! je m'en vais dedans les îles,*
Ma mignonnette, y viendrez-vous?
— *Eh non! non! non! ce me dit-elle,*
Je n'irai pas,
Car tout's les fill's qui vont aux îles
N'en revienn' pas.

II

-- *J'ai cent écus dans ma boursette,*
Ma mignonnette, les voulez-vous?
- *Eh non! non! non! ce me dit-elle,*
Gardez pour vous,
Car tous garçons qui vont aux îles
Boiv' bien un coup.

III

Quand vous serez dedans les îles,
A moi vous ne penserez plus:
Vous voirez l'un', vous voirez l'autre,
Vous m'oublierez,
Moi, en attendant vos nouvelles,
Je languirai.

IV

Il ne fut pas plus tôt aux îles
A sa mignonne il a pensé:
— *Que l'on m'apporte ici de l'encre*
Et du papier,
Que je récrive à ma promise
Mes amitiés.

V

Ma promise est belle et bien faite,
Elle a une humeur qui me plaît.
Elle a toujours le mot pour rire,
Versez du vin.
Elle a toujours le mot à dire.
Verse tout plein!

MON MAITRE D'ÉCOLE

A M. J. Hans, instituteur à Moulins.

A son vieux Maître un vieil élève,
D'âme ni de cœur endurci,
Quelque faible voix qu'il élève,
Tient à crier un grand « merci »!
— Si, ma tâche enfin terminée,
Un livre en main, de mon loisir
Je peux faire un noble plaisir;
Si d'apprendre ayant le désir,
De l'œuvre que j'ai su choisir
Je vois la leçon que l'on tire,
C'est qu'avec les tendres façons
D'un bon père, aux jeunes garçons
Qu'en hommes formaient ses leçons,
Ce Maître apprenait à bien lire ..

Eveillant notre conscience,
Sa parole dans nos esprits
Semait l'amour de la science
Et l'horreur des méchants écrits.
— Certain qu'une lampe sans flamme
Est gênante en l'obscurité,
Il prêchait la nécessité
D'avoir un idéal dans l'âme.
Tranquille dans sa piété,
Au grand fleuve de Vérité
Il nous conseillait d'oser boire.
Mais à quelque chose de mieux
Que ce que peuvent nos seuls yeux
Voir sur notre globe ennuyeux,
Ce Maître nous apprit à croire!

Lui, fils de l'Alsace à la chaîne,
Il espérait du fond du cœur
La revanche digne et prochaine
Du Vaincu que craint le Vainqueur.
Il prouvait, citant les victoires
De ses savants, de ses penseurs,
De ses sublimes défenseurs,
Que la France a toutes les gloires
Et ne peut à des oppresseurs
Laisser nos deux provinces-sœurs.
En nous prêchant l'effort suprême
Pouvant rendre, en le grandissant,
Notre pays assez puissant
Pour vaincre sans verser le sang,
Il enseignait comment on l'aime.

A la jeune âme inassouvie
Il donnait, guettant tout éveil
D'aspiration vers la vie,
L'inoubliable et sûr conseil.
Ma mémoire qui le vénère
Garde un souvenir éternel
Du Maître doux et solennel,
Avec indulgence sévère,
Avec bonté spirituel,
Avec fermeté paternel...
— Mieux, certes, que dans aucun livre,
Sans peine comme sans ennui,
C'était, alors comme aujourd'hui,
En prenant exemple sur lui
Que l'on pouvait apprendre à vivre.

PIERRE TRIMOUILLAT.

LA ROUTE

A M. L. Le Provost de Launay.

Le corps et le cœur en lambeaux,
Les pieds saignants dans mes sabots,
Je suis tombé sur la grand'Route;
Et, le front sur le dur granit,
Plein d'un désespoir infini,
J'ai dit au grand chemin : Ecoute!
Tu sais bien que je t'appartiens :
Pour Toi j'ai quitté tous les miens,
Mes amis et ma vieille mère;
Tu m'appelais : Je t'ai suivi,
Alors jeune et fort, et ravi,
L'esprit hanté par la chimère...

Route immense qu'avec effort
Arpentent les Races humaines,
Est-ce à la Vie, est-ce à la Mort
Que tu nous mènes?

On m'avait dit : Presse le pas,
Le Bonheur est là-bas, là-bas,
Au bout de la grand'Route blanche!
On m'avait dit : Tu souffriras!
Va toujours! et tu goûteras
Bien mieux l'orgueil de la Revanche.
Et puis, l'on m'avait dit encor :
La Nuit, va vers l'étoile d'or,
Le Jour, vers le Soleil de cuivre. .
Et, sans souci du lendemain,
Bissac au dos, bâton en main,
J'ai tout délaissé pour te suivre! ..

Route immense qu'avec effort
Arpentent les Races humaines,
Est-ce à la Vie, est-ce à la Mort
Que tu nous mènes?

Et j'ai marché sans m'arrêter :
Marché l'Hiver, marché l'Eté,
Marché le Printemps et l'Automne;
Et j'ai marché, marché toujours,
Durant des nuits, durant des jours,
Qu'il pleuve ou gèle, ou vente, ou tonne ..
... Et me voici tout vieux, tout nu,
Marchant encor vers l'Inconnu,
Au seuil de cette matinée;
Oh! prends pitié! Réponds enfin :
Dis-moi, quand verrai-je ta fin,
O Route de ma Destinée?

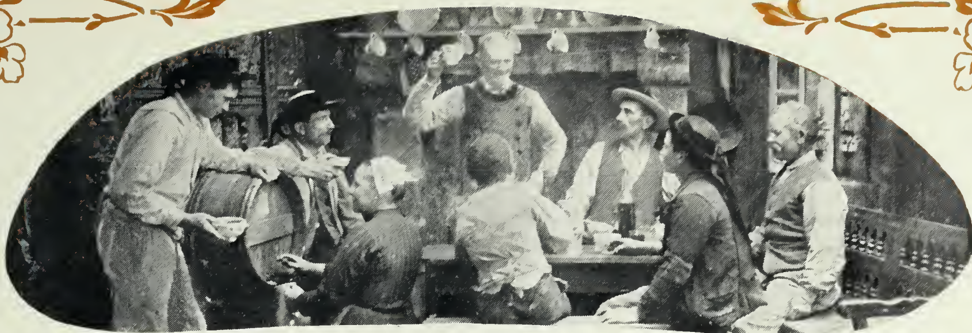
Route immense qu'avec effort
Arpentent les Races humaines,
Est-ce à la Vie, est-ce à la Mort
Que tu nous mènes?

Et longtemps ainsi j'ai pleuré,
De tout mon cœur désespéré,
Sur la Route sourde... et muette ..
Et la grand'Route a bu le sang
Tombé de mon front blêmissant,
— Blessure qu'Elle m'avait faite —
... Mais, tout à coup, le grand Soleil
Parut à l'horizon vermeil,
Monta vers la Toute-Puissance...
Et, mes deux sabots à la main,
J'ai bondi sur le grand Chemin,
Hurlant un hymne d'Espérance :

Route immense qu'avec effort
Arpentent les Races humaines,
Je te suivrai jusqu'à la Mort ..
... Jusqu'Où tu mènes!...

THÉODORE BOTREL.







La Chanson du Cidre qui mousse

(CHŒUR)

Paroles de
THÉODORE BOTREL

Musique
d'ANDRÉ COLOMB

Ténors.

Mes bons a - mis perçons la

Basses.

Mes bons a - mis perçons la

PIANO

coup

tonne Pour que nous buvions un coup Bu_vons un coup Buvons un coup Le ci_dre du dernier au_

que nous buvions un coup Bu_vons un coup Buvons un coup Le ci_dre du dernier au_

tonne Pour que nous buvions un coup Bu - vons un coup Le ci_dre du dernier au_

Dolce.

_tomne A paraît - il un fa_meux goût Un fa_meux goût Un fameux goût. Le pom_mier se

Dolce.

_tomne A paraît - il un fa_meux goût Un fa_meux goût Un fameux goût. Le pom_mier se

Dolce.

mf *Adagio*

rit des ge - lé - es Et se rit du vent d'hi - ver, du vent d'hi - ver Bien vite, emplis

mf *Adagio*

rit des ge - lé - es Et se rit du vent d'hi - ver, du vent d'hi - ver Bien vite, emplis -

mf *p*

REFRAIN. 1° T°

- sons les bo - lé - es De porce - lai - ne de Quim - per. - De bon ci - dre qui

1° T°

- sons les bo - lé - es De porce - lai - ne de Quim - per. - De bon ci - dre qui

1° T° *f*

mous - se Les pichets sont rem - plis — Embrassons notre "Douce" Et chantons le Pa - ys — Bu -

mous - se Les pi - chets sont remplis Embrassons notre "Douce" Et chantons le Pa - ys —

mf cre - - - cen - - - - do

- vons — bu - vons buvons en - cor Buvons bu - vons le ci - dre d'or — Bu - vons — bu -

. Buvons, bu - vons buvons en - cor Buvons

mf

Buvons, bu vons en - cor Buvons, bu - vons le - ci - dre d'or — Buvons, bu -

cre - - cen - - do.

dor — A la san - té

-vons, buvons en - cor Buvons, bu - vons le ci-dre d'or, Buvons, bu - vons en - cor

- vons, buvons en - cor d'or — A la san - té buvons, bu-

vons en - cor Buvons, bu - vons le ci-dre d'or, Buvons, bu - vons en - cor

d'or —

Bu - vons en - cor à la san - té Buvons, bu - vons le ci - dre d'or Buvons, bu-

-vons en - cor ci - dre d'or Buvons, bu-

Bu - vons en - cor — Buvons, bu - vons le ci - dre d'or —

- vons le ci - dre d'or A la san - té des gàs d'Ar - vor — .

- vons le ci - dre d'or A la san - té des gàs d'Ar - vor — .

A la san - té des gas d'Ar - vor — .

II

Mes bons amis buvons ensemble
Au souvenir des Aïeux,
A la santé du « Vieux » qui tremble
Et de nos jolis petits fieux ;
A tous ceux que la vague pousse
Loin du Pays des Lits-clos!
Amis, buvons au jeune mousse,
Buvons à nos fiers matelots !
(Au Refrain.)

III

A la santé de nos promises
Rêvant à leurs « Accordés » ;
Des mamans dont les mèches grises
Auréolent les fronts ridés.
L'Eau de feu nous prêche la Haine
Et le Cidre la Bonté :
Buvons à l'Aurore prochaine
Du grand jour de Fraternité !
(Au Refrain.)

LA CLOCHE D'YS

Chanson de THÉODORE BOTREL (dans la forme populaire)

interprétée par "LES KERNEVEL"



"Les Kernevel". Sous ce pseudonyme, de consonnance bretonne, les deux braves et intéressants artistes, dont nous donnons ci-contre les portraits, se sont acquis depuis plusieurs années une popularité incontestable. Cette popularité ne sera pas amoindrie par les critiques qui furent dirigées récemment contre eux et dont nos lecteurs trouvèrent ici même un écho. Quelques malentendus ont été dissipés à la suite de cette polémique : quelques petites choses mises au point : l'incident est clos. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter bonne chance et gros succès à ces deux champions de la chanson populaire dont l'un, Loïc, est chanteur adroit et diseur excellent, et dont l'autre, Fernand — un musicien consommé — est passé maître dans l'art difficile de « sonner » de la bombarde et du biniou.

H. G.

Harmonisation d'André Colomb

Allegretto.

CHANT

Allegretto.

PIANO

Ys, la vil_le maudite,

A_vait dans son clocher, A_vait dans son clo _ cher,

CHŒUR

SOLO

U_ne cloche bé_nite

(1) G. Ondet, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

CHŒUR — pour ⊕ finir

Qui pleurait son Pé - ché. Digue don don daine Digue don don dé! ——

⊕ Pour finir

daine Digue don don dé! ——

I

Ys, la Ville maudite,
Avait, dans son clocher,
Une cloche bénite
Qui pleurait son péché.
Digue don, don daine,
Digue don, don dé!

II

Les Anges l'ont, eux-mêmes,
Fondue et ciselée;
Elle eut, à son baptême,
Le bon Saint Guénolé...
Digue don, don daine,
Digue don, don dé!

III

Pourtant, quand l'Insoumise
S'engloutit dans la Mée,
Avecque son église
Périt sa Cloche aimée!...
Digue don, don daine,
Digue don, don dé!

IV

Ne pleurant qu'Elle seule,
Le Saint, tout chagriné,
Réclama sa Filleule
Mille et trois cents années;
Digue don, don daine,
Digue don, don dé!

V

Fit à Dieu tels reproches
Tant et tant répétés
Que Dieu lui dit : « Ta Cloche,
« Vais la ressusciter :
Digue don, don daine,
Digue don, don dé!

VI

« C'est par sa Voix profonde
« Qu'un jour sera chanté
« Le Te Deum du Monde
« Clamant sa Liberté!... »
Digue don, don daine,
Digue don, don dé!

VII

Cloche, sonne, sur l'heure,
Grande carillonnée!
Que nul de nous ne meure
Sans t'entendre sonner!...
Digue don, don daine,
Digue don, don dé!

VIII

Que ton glas tonne, roule,
Pleure un « Miserere »
Sur le Passé qui croule
Dans le matin doré!
Digue don, don daine,
Digue don, don dé!

IX

Que ton Chant retentisse
Pour la Nativité
D'une Ere de Justice
Et de Fraternité!!!
Digue don, don daine,
Digue don, don dé!

LA FANCHETTE

Chansons

de Chez Nous [1]



Paroles et Musique

de THÉODORE BOTREL

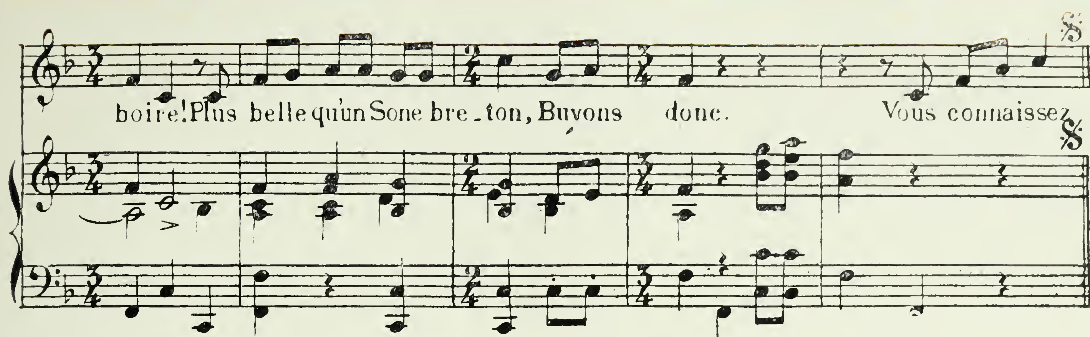
A mon maître et ami Anatole Le Braz.

Chant

PIANO

A_mis, quit_tons cette Assemblé_e Et fu_yons le son des bi_nious! Que l'on remplis_se ma bo_lé_e De au de vie et de cidre doux: Je vas vous conter une his toire, Verse a

(1) G. Ondet, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis. Paris.



I

Amis, quittons cette assemblée
Et fuyons le son des binious !
Que l'on remplisse ma bolée
D'eau-de-vie et de cidre doux ;
Je vas vous conter une histoire,
Verse à boire !
Plus belle qu'un Sône breton,
Buvons donc !

II

Vous connaissiez tous la Fanchette
Que j'aimais avant d'embarquer ;
C'était ben la plus mignonnette
Des garçailles à reluquer
Entre la Vilaine et la Loire,
Verse à boire !
Entre Douarnenez et Redon,
Buvons donc !

III

Elle avait promis de m'attendre
Jusqu'à mon retour du Tonkin,
Mais elle avait le cœur trop tendre
Pour être femme de marin...
Quand j'ai doublé le promontoire,
Verse à boire !
Je n'ai point vu son cotillon...
Buvons donc !

IV

Pendant que je faisais campagne
Tout là-bas... aux lointains pays,
Elle a quitté notre Bretagne
Avec un Monsieur de Paris !
Pour la chasser de ma mémoire,
Verse à boire !
Pour oublier son abandon,
Buvons donc !

V

On m'a conté que la Fanchette
Avait un renom très fameux,
Que ses baisers... que l'on achète,
Se payaient des prix fabuleux...
Amis ! pour trinquer à sa gloire,
Verse à boire !
A la santé de la Gothon,
Buvons donc !

VI

Si je retrouve l'infidèle
Un jour, dans la Ville d'enfer,
Je saurai me venger sur elle
Des chagrins que j'aurai souffert ;
Je briserai ses dents d'ivoire,
Verse à boire !
L'écraserai sous mon talon,
Buvons donc !

VII

Si, la première, elle se fâche
Et me fait chasser comme un chien...
...Je l'aime tant ! je suis si lâche !
Je ne lui reprocherai rien :
En baisant sa robe de moire,
Verse à boire !
Je lui demanderai pardon,
Buvons donc !



Clichés E. Hamonic.

Jean Blé-Mûr

Charles Vincent est né à Fontainebleau le 15 avril 1828. Il mourut dans sa maison de campagne de Janvry le 16 août 1888, après une vie tout entière consacrée à la chanson. Tout jeune il se fit connaître en rimant des couplets, aujourd'hui oubliés, en l'honneur de la deuxième République. Ses œuvres rustiques et sentimentales, d'une excellente tenue, conservent, en dépit des années, un intérêt plus durable. *Jean-Blé-Mûr*, inspiré du fameux *Jean-Raisin* de Gustave Mathieu, compte parmi ses productions les plus célèbres.

Paroles de CHARLES VINCENT

Musique de MAGNUS DURER

Harmonisation de FÉLICIEN DAVID

All^tto maestoso.

CHANT

PIANO

Tou_te la na_tu_re est en fè_te, L'alou_et_te a des chants nouveaux. Pa_y_san, relè_ve la tê_te, Le so_leil bénit tes tra_vaux; De ta su_eur et de ta pei_ne Il a fécondé le plus pur: La ter_re sous sa chaude halei_ne, En_fan_te pour tous Jean Blé-Mûr.

ritardando. 1º Tempo.

Jean Blé-

Publié avec l'autorisation de LE BOULCH, éditeur, Paris-Versailles.

Animato molto.

-Mur, Sous sa blonde écor - ce, Nous ap-por - te le grain; C'est la vie ___ et la

1º Tempo

for - ce, C'est le pain ___ C'est le pain! C'est - la vie - et la for - ce, C'est le

pain C'est le pain! Allez au signe après les Cts

Pour finir.

I

Toute la nature est en fête,
L'alouette a des chants nouveaux.
Paysan, relève la tête,
Le soleil bénit tes travaux ;
De ta sueur et de ta peine
Il a fécondé le plus pur :
La terre sous sa chaude haleine,
Enfante pour tous Jean Blé-Mûr.

II

Les pieds perdus dans la poussière,
Les regards noyés dans les cieux,
Jean Blé-Mûr n'a pas l'âme fière,
Bien qu'il ait de nobles aïeux ;
Et joyeux comme l'abondance,
De la terre ce fils aîné
Dans le vent mollement balance
Son front de bleuets couronné.

III

Jean Blé-Mûr subit la torture :
Les coups redoublés du fléau,
Les dents d'acier de la mouture,
L'ardeur du feu, le froid de l'eau.
Enfin il meurt... mais pour renaître !
A notre corps ce Dieu nouveau,
Donnera vigueur et bien-être
Dans le pain et dans le gâteau.

IV

Progrès, dans ta marche ascendante,
Tu fais du Sauvage un Pasteur ;
Et, pour fixer sa vie errante,
Tu lui dis : Sois cultivateur :
Par Jean Blé-Mûr alors tout change ;
Pour garder son grain récolté
On construit la ferme et la grange,
Puis le hameau, puis la cité !

V

Dans le pain, plus de son ni d'orge ;
La terre est vaste, ouvrons son flanc,
Et que sa mamelle regorge
Des épis qui font le pain blanc.
Les maux qu'engendre la misère
Sous ces épis disparaîtront,
Et tous les peuples de la terre
Par Jean Blé-Mûr communîront.



REFRAIN :

Jean Blé-Mûr, sous sa blonde écorce,
Nous apporte le grain ;
C'est la vie et la force,
C'est le pain !





Photo Manuel.

L'HOMME NOIR

M. Lucien Boyer, qui est aujourd'hui un revuiste à la mode, a commencé par écrire des œuvres pour la jeunesse, puis il se produisit dans les cabarets artistiques où son humour fut particulièrement apprécié. En compagnie de notre aimable confrère Numa Blès, il entreprit ensuite de faire le tour du monde en chantant. C'est à ses productions de la première heure que nous empruntons l'*Homme noir*, que créa notre sympathique collaboratrice Mme Anne de Bercy.

Poésie
de LUCIEN BOYER

Musique
de MISTI

Chant

PIANO

Quand je n'avais pas é-té sa-ge, Que je m'é-tais montré tê-tu, Ma mè-re guettait le pas-sa-ge D'un vieux bon-homme mal vê-tu: "Ciel, l'homme noir frappe à la por-te! Il vient te chercher, disait-

Rallent.

G. ONDET, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

a Tempo. Ralent.

-on! Si tu ne veux pas qu'il t'em - por-te, Viens vi - te de-mander par - don"

a Tempo. Ralent

a Tempo.

Or, l'effrayant croque-mi - tai - ne Qui me cau-sait tant de tour - ment Raccommodait tout simple-

-ment La faï-ence et la por-celai - ne.

Pour finir.

I

Quand je n'avais pas été sage,
Que je m'étais montré têtu,
Ma mère guettait le passage
D'un vieux bonhomme mal vêtu :
« Ciel, l'homme noir frappe à la porte !
Il vient te chercher, disait-on !
Si tu ne veux pas qu'il t'emporte,
Viens vite demander pardon. »
Or, l'effrayant croquemitaine,
Qui me causait tant de tourment,
Raccommodait tout simplement
La faïence et la porcelaine !

II

Il marchait toujours tête basse,
Avec des gestes menaçants,
Et renfermait dans sa besace
Les enfants désobéissants.
Il choisissait un coin bien sombre ;
Puis, avec d'autres scélérats,
L'homme noir se livrait dans l'ombre
A d'épouvantables repas...
Et ce mangeur de chair humaine,
Qui me causait tant de tourment,
Raccommodait tout simplement
La faïence et la porcelaine !

III

La nuit j'avais des peurs atroces ;
Il se dressait à mon côté
Et je voyais ses yeux féroces
Reluire dans l'obscurité.
J'avais des cauchemars étranges,
Et je me croyais déjà mort
Si je voyais trembler les franges
De mes grands rideaux lamés d'or.
Et l'effrayant croquemitaine,
Qui me causait tant de tourment,
Raccommodait tout simplement
La faïence et la porcelaine !

IV

Et maintenant je suis le père
D'une fille et de deux garçons ;
Ils feront mon bonheur, j'espère,
Ces chérubins aux cheveux blonds.
Mais, lorsque l'un d'eux n'est pas sage,
Ainsi que ma mère autrefois,
J'attends l'homme noir au passage
Et leur fais entendre sa voix...
Et, pourtant, ce croquemitaine,
Qui leur met la torture au cœur,
N'est qu'un simple raccommodeur
De faïence et de porcelaine !



Ronde enfantine harmonisée par Léo DANIDERFF

Le Guet a été institué au moyen âge pour la protection nocturne des habitants des grandes villes. La ronde des Compagnons de la Marjolaine, *ou du* Chevalier du Guet, *est peut-être ancienne de plusieurs siècles, mais la version que les enfants chantent de nos jours ne paraît pas remonter à plus d'une centaine d'années.*

La ronde est dialoguée entre les enfants qui la composent et le chevalier du guet, qui doit se tenir isolé à une petite distance. Au dernier couplet, tous les enfants qui forment la ronde doivent lever les bras en l'air, sans se quitter les mains, et le chevalier passe dessous, après avoir choisi l'un des enfants, qui ira le remplacer, pendant que lui-même prend place dans la ronde.

Quasi All^tto

CHANT

PIANO

Quasi All^tto

p

sfz *Dim.*

Dolce

Qu'est c'qui passe i_ci si tard, Com_pa_gnons de la Mar_jo _ lai _ ne, Qu'est c'qui

sf



LA RONDE

Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine ?
Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Gai, gai, dessus le quai ?

LE CHEVALIER

C'est le chevalier du guet,
Compagnons de la Marjolaine.
C'est le chevalier du guet,
Gai, gai, dessus le quai.

LA RONDE

Que demand' le chevalier,
Compagnons.., etc.

LE CHEVALIER

Une fille à marier,
Compagnons.., etc.

LA RONDE

N'y a pas d'fille à marier,
Compagnons..., etc.

LE CHEVALIER

On m'a dit qu'vous en aviez,
Compagnons.., etc.

LA RONDE

Ceux qui l'ont dit s'sont trompés,
Compagnons..., etc.

LE CHEVALIER

Je veux que vous m'en donniez,
Compagnons..., etc.

LA RONDE

Sur les onze heur's repassez,
Compagnons..., etc.

LE CHEVALIER

Les onze heur's sont bien passé's,
Compagnons..., etc.

LA RONDE

Sur les minuit revenez,
Compagnons..., etc.

LE CHEVALIER

Voilà les minuit sonnés,
Compagnons..., etc.

LA RONDE

Mais nos filles sont couchées,
Compagnons..., etc.

LE CHEVALIER

En est-il un' d'éveillée ?
Compagnons.., etc.

LA RONDE

Qu'est-c' que vous lui donnerez ?
Compagnons.., etc.

LE CHEVALIER

De l'or, des bijoux, assez...
Compagnons..., etc.

LA RONDE

Ell' n'est pas intéressée,
Compagnons..., etc

LE CHEVALIER

Mon cœur je lui donnerai,
Compagnons..., etc.

LA RONDE

En ce cas-là, choisissez,
Compagnons de la Marjolaine.
En ce cas-là, choisissez,
Gai, gai, dessus le quai.



Dessins de V. Spahn.

PETIT TROU PAS CHER

Paroles de
MAURICE MILLOT

Musique de
PAUL FAUCHEY

Allegro

Je suis Sous-chef au Minis _ tè _ re, C'est
à dir' plus heureux qu'un roi! Le matin, j'ai du temps d'vant moi; L'après mi_
_di... j'n'ai rien à fai _ re. — *Allegretto.* La po_li _ tiqu?.. j'm'en fich' pas mal! Aus_si je
n'lis qu'le *P'tit journal*. — D'abord l'endroit, ensuit' l'en_vers Les feuill'tons et les faits di_
_vers. — Les annonc's c'est très amusant ; — Surtout cell's qu'on trouve à pré_sent... *(Parlé)* Ecoutez.
Pays normand... P'tit trou charmant... Endroit caché... Très bon marché... Joli'maison...
P'tit pavillon... Tout près d'la mer, Excellent air, p'tit trou pas cher.

II

L'soir, j'dis à ma femme Elodie,
Dans trois jours je prends mon congé.
Nous n'avons jamais voyagé,
Filons tous deux en Normandie ;
Pas besoin d'fair' de tralala !...
Nous somm's très bien comm' nous somm's là !
Il n'y vient personn' de Paris,
Ce doit être un vrai paradis.
Ell' me répond : « Jul', ton trait'ment
« Ne nous permet pas c'déplac'ment .. »
— Comprends donc bien !
Ça n'coûte rien...
Un trou perdu...
Très peu connu...
Pas un sou d'frais..
J'te l'dis exprès !
Tout près d'la mer,
Excellent air... p'tit trou pas cher !

III

Nous partons... Cent vingt francs d'voyage.
Pour rev'nir, ça coût' le mêm' prix
Ensuit', l'omnibus nous a pris
Vingt francs pour nous m'ner à la plage.
Les pavillons n'sont pas très beaux,
Et grands comm' des kiosqu's à journaux !..
Afin d'avoir un p'tit châlet
Bien confortable et pas trop laid,
Nous nous fendons immédiat'ment
D'cinq ou six cents francs d'supplément...
Mais, c'est égal,
On n'est pas mal ..
Ah !... l'Océan !...
C'est épatant !..
Pas un chrétien..
Pas même un chien ! ..
Nous humons l'air
L'air de la mer... P'tit trou pas cher !

G. ONDET, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

IV

Par exempl', ça coût' cher pour vivre :
Le pain r'vient à vingt sous l'kilo ;
Le cidre à deux cents francs l'tonneau ;
Le gruyèr' vaut quatr' francs la livre
Pour cent sous on trouve un bifteck
Mais pas d'légum's pour mettre avec :
Le poisson est à très bas prix...
Mais on l expédie à Paris.
Quand on veut faire un dîner fin,
C'qu'on trouv' surtout... c'est un lapin...
Mais, pour s'baigner...
Rien à payer...
L'soir et l'matin
On prend un bain,
Mêm' le galet
Si ça vous plaît...
On n'pay' pas l'air,
Ni l'eau d'la mer... P'tit trou pas cher !

V

En r'venant, quand j'ai fait mon compte,
Il m'a semblé que ce p'tit trou,
Quoiqu' pas cher, coûte un argent fou..
J'vais vous dire à combien ça s'monte :
Avec le voyage et les frais,
La nourriture et les galets,
Le log'ment et l'air de la mer.
J'ai compté qu'ce p'tit trou pas cher,
Où j'ne r'tourn'rai pas certain'ment,
Me coûtait dix-huit mois d'trait'ment !...
J'crois qu'en effet,
J'aurais mieux fait
De voir, d'abord,
Dieppe ou l'Tréport :
Les casinos
Et les p'tits ch'vaux,
Sans avoir l'air,
Coût'nt moins, c'est clair, qu'un trou pas cher.

LES QUATRE ÉCHOS

MONOLOGUE COMIQUE



Je me trouvais il y a quelque temps, à table d'hôte dans une ville de province, avec un Toulousain, un Marseillais et un Belge. La conversation roulait sur les échos et leurs bizarreries.

Moi, je dis : — C'est tres curieux, dans mon pays, il y a un endroit où, lorsqu'on parle fort, le son se répercute sept fois.

Le Toulousain dit à son tour :

— Ça vous étonne ! Tenez, aux environs de Toulouse, il y a dans la campagne un endroit où, quand vous parlez. l'écho répète si tellement longtemps que vous pouvez passer une heure après. vous entendez encore les paroles que vous avez prononcées.

Le Marseillais répond :

— Té! vous me faites rire avec vos échos, on voit bien que vous n'avez jamais rien vu. Si vous venez avec moi, je vous en fais voir un, moi. des échos.

J'habite en ce moment à Toulon et mon beau-frère habite au Trayas, un petit pays, près de Cannes, au bord de la mer et situé devant les montagnes de l'Esterel. Ça se trouve au moins à trente lieues. Eh bien, quand je veux communiquer avec lui, je vais aux environs de Toulon, dans un petit endroit que moi seul je connais. Je crie tant que je peux : « Marius ! prépare la bouillabaisse, j'arrive demain *matingue !..* » Alors on entend à cinq cents mètres : « Marius ! prépare la bouillabaisse, j'arrive demain *matingue* ! » Et puis ça s'éloigne. (*L'artiste fait plusieurs fois l'écho en diminuant le son graduellement.*) Alors ça se *répercuite*, ça se *répercuite* dans les montagnes, ça suit le bord de la mer et l'écho s'arrête juste contre la montagne derrière chez mon beau-frère. Avec ce système je fais trente francs d'économies de timbres-poste par an.

Le Belge qui n'avait rien dit, prend la parole :

— Ça est extraordinaire, savez-vous, mais pas tant qu'en Belgique. Tu connais le bois de la Cambre à Bruxelles ? Ça est un bois où il y a des arbres dedans. Il y a aussi des *alléeilles*. Eh bien, quand tu rentres dans le bois de la Cambre tu prends la première *alléeille* à droite et à trois cents mètres environ tu vois un arbre. Tu t'arrêtes et tu fais en même temps trois pas en avant. si tu fais quatre c'est un de trop. Alors tu fais : « Hum ! hum ! » Si tu entends : « Hum ! hum ! » tu es à la bonne place. Après tu peux dire une phrase n'importe comme tu veux. Par exemple tu cries très fort : « Ça va bien chez vous ? » Aussitôt l'écho répète : « Ça va pas mal, je te remercie !... »

GERNY.

Un Voyage Ministériel

DÉFILÉ-MARCHE

Paroles de
QUEYRIAUX et CHICOT

Musique de
LOUIS BYREC

Tempo di marcia ben marcato.

PIANO

Mon_sieur l'Ministre tous les ans, Au beau temps, S'en va dans les départements En vo_ya_ge. Il

part, dans ses mall's emportant, En rubans_, Tout un ex_cédent de ba_ga_ge. A pein' sorti du

SULZBACH, éditeur, 13, faub. St-Martin, Paris.

train, On l'acclame en chemin, Pendant que dans sa voi_ture Il file à la Préfectu_re D'où sans perdre un ins_

_tant Il repart su_bit'ment Voir dé_fi_ler tambour bat_tant ___ Les gard's champêtrs, les brav's pom_

rit. Tempo suivez REFRAIN f mf p

_piers ___ Les brigad's de gen_darme_ri _ e Les sergents d'vill_les p'tits trou_piers ___

mf p mf p

___ L'artil_le_ri' la caval'_ri _ e Maires, adjoints et conseillers ___ Sociétés

mf p ff mf p

d'tir et d'gymnas_ti _ que Les magistrats les Dé_pu_tés ___ Ah! quel tableau! c'est_ magni

poco rit a piacere suivez f



I

Monsieur l'Ministre tous les ans,
Au beau temps,
S'en va dans les départements
En voyage.
Il part, dans ses mall's emportant,
En rubans,
Tout un excédent de bagages.

A pein' sorti du train,
On l'acclame en chemin,
Pendant que dans sa voiture
Il file à la Préfecture
D'où sans perdre un instant
Il repart subit'ment
Voir défiler tambour battant

REFRAIN

Les gard's champêtr's, les brav's pompiers,
Les brigad's de gendarmerie,
Les sergents d'vill', les p'tits troupiers,
L'artilleri', la caval'rie,
Maires, adjoints et conseillers,
Sociétés d tir et d'gymnastique,
Les magistrats, les députés.
Ah! quel tableau! c'est magnifique!

II

Monsieur l'Ministre le lend'main,
D'grand matin,
Se lève et va reprendr' le train;
Le temps presse.
Mais s'il fait c'voyag' d'agrément
Ereintant,
Le programme vari' sans cesse.

A pein' sorti du train
On l'acclame en chemin
Tandis que dans sa voiture
Il file à la Préfecture
D'où sans perdre un instant
Il repart subit'ment
Voir défiler tambour battant

REFRAIN

Les gard's champêtr's les brav's pompiers,
Les brigad's de gendarmerie,
Les sergents d'vill', les p'tits troupiers,
L'artilleri', la caval'rie,
Maires, adjoints et conseillers,
Sociétés d'tir et d'gymnastique,
Les magistrats, les députés.
Ah! quel tableau! c'est magnifique!

III

Monsieur le Ministre aussitôt,
Sans repos,
Retourne à la gar' subito
Le temps presse
Dans une autr' ville il doit l'mêm' soir
Se fair' voir.
Le train repart grande vitesse.

Vers une heur' du matin
Monsieur l'Ministre enfin
A le temps de fair' un' pause,
Dans un' bell' chambre il repose;
Plaignez son triste sort
Car dans ses rêves d'or
Il revoit défiler encor

REFRAIN

Les gard's champêtr's, les brav's pompiers,
Les brigad's de gendarmerie,
Les sergents d'vill', les p'tits troupiers,
L'artilleri', la caval'rie,
Puis soudain on entend jouer
Tout's les sociétés de musique;
Ah! quel plaisir de voyager
Comm' Ministr' de la République!

IV

Monsieur l'Ministre s'éveillant
L'jour suivant
Se dit : J'ai des croix, des rubans
Plein mes poches;
A mes collègues j'ai promis
Que c' pays
En aurait, je n'veux pas d'reproches

Il fait v'nir le Préfet
Qui de suite lui fait
Une list' de légionnaires,
Y avait rien qu'des fonctionnaires.
Le Ministr' dit ceci :
J'ai des croix, Dieu merci!
J'vais décorer tout l'monde ici :

REFRAIN

Les gard's champêtr's, les brav's pompiers,
Les brigad's de gendarmerie,
Les sergents d'vill', les p'tits troupiers,
L'artilleri', la caval'rie,
Maires, adjoints et conseillers,
Sociétés d'tir et d'gymnastique,
Les magistrats, les députés:
Faut faire aimer la République!



AUBE MARINE



Pour Joseph-Emile Poirier.

C'est l'aube. Dans les airs une brume éthérée
Flotte... l'instant paisible est divin de fraîcheur.
L'heure, tombant du ciel, a fait la mer nacrée.

Une voile, là-bas, érige sa blancheur.
Et plus près, dans l'eau calme, avant la marée haute,
Ajustant son filet se profile un pêcheur.

Comme son geste est sage! Il n'est pas l'argonaute
Qui va chercher fortune à l'horizon lointain :
Il sait bien que sa vie est là, près de la côte.

Et lorsque son filet sera lourd de butin,
Il montera, paisible, avec le flux qui monte,
Lui, le seul compagnon de la mer au matin.

Mais, de sa noble tâche, il ne se rend pas compte,
Lui, le fruste pêcheur dont l'âme est sœur du flot,
Dont le bras sur la mer fait le geste qui dompte.

Son rustique profil s'harmonise au tableau,
Et la grave beauté de sa marche tranquille
Que le sable fit souple, a le rythme de l'eau.

Héros obscur, transfiguré par l'Évangile,
Je te trouve si grand devant l'immensité
Que le regret me vient d'être un enfant des villes.

Car je sens que ton âme, en sa rusticité,
De cette mer farouche et que j'aime est plus proche
Que le cœur compliqué que me fit la cité.

...L'heure de l'Angelus descend des voix des cloches ;
La mer divine monte et chante : je la vois
Qui d'un baiser d'argent couvre le pied des roches.

— O Mer ! si ton tumulte éveille mes effrois,
De ma soif de chanter ton flot me désaltère :
Mon cantique est si vain près de ta grande voix.

Peuple de tes clameurs mon rêve solitaire,
Que ton écume insulte, à mon front, le chercheur
Dont l'orgueil curieux profane ton mystère

Et que je te comprenne aussi bien qu'un pêcheur.

HÉLÈNE SÉGUIN.



Mlle Hélène Séguin vient d'obtenir le prix littéraire de la Revue des Poètes avec *Le Réseau fragile*. Les poèmes qui composent ce très remarquable recueil dégagent un charme grave et une délicate sensibilité, bien représentatifs de la personnalité de leur auteur.

PIÈCE A DIRE

LES SAUVETEURS

Léon Berthaut, dont nous avons dernièrement recommandé l'œuvre nouvelle *le Peuple de la mer*, et le roman, patriotique par excellence, *le Réveil*, est régionaliste comme le grand Mistral en Provence et Le Braz en Bretagne, mais il s'est fait aussi le serviteur des gloires et des intérêts nationaux. Quoique resté professeur, il a produit une œuvre déjà très considérable : en poésie, *Poèmes nationaux, Poèmes des soirs, Poèmes normands*, etc. ; comme nouvelles : *Au vent, Ces pauvres femmes, le Peuple de la mer* ; au théâtre : *Jean Cartier*, créé à Rennes ; *Slava*, créé à Paris ; *Plus fort que l'Amour*, créé à Rouen ; *Gallia*, cinq actes inédits, etc. ; dans le roman philosophique, *le Pain du génie* ; dans le roman patriotique, *Quand même !* et *le Réveil* ; dans le roman maritime, une trilogie que Mme Adam a déclarée incomparable : *Fantôme de Terre-Neuve, le Pilote nº 10, l'Absente*. Souvent comparé à ses illustres compatriotes, Flaubert et Maupassant, pour telles ou telles qualités d'écrivain, à Stendhal, à Mérimée, à Loti, à Dickens, enfin, pour d'autres dons divers, Léon Berthaut est considéré comme un des maîtres du roman. Il est moins connu comme poète. C'est peut-être que le meilleur de son œuvre poétique n'a pas encore vu le jour. Lyrique dès que le sujet invite à une envolée sur les ailes du verbe, Léon Berthaut devient très simple avec les simples, soit qu'il en parle ou qu'il les fasse parler eux-mêmes. Voici l'une de ses façons d'écrire le vers :



« Ça beugle au nord-nord-ouest !... le sloop ne tiendra [pas ! »
Et, sombre, un loup de mer, qui faisait les cent pas
Sur le môle, indiquait une barque de pêche
En détresse...
Il reprit : « Si l'on ne se dépêche,
« Ils sont fichus, malgré la Vierge et tous les Saints ! »
Or, calmes à leur poste, héroïques, et sains
Du corps comme de l'âme, onze lamaneurs, onze
Dont les cœurs étaient d'or sous la couche de bronze,
Attendaient gravement l'heure du fier devoir...
Tout à coup, sous l'effort de la rame, on peut voir
Leur tout petit bateau qui vers la mer s'élance.
A terre, il s'était fait comme un pieux silence,
Et, malgré la clameur des vagues et le bruit
Des gros nuages noirs qui ramenaient la nuit,
Dieu sans doute entendait les cœurs battre, en [prière.
Là-bas, le pauvre sloop talonnait de l'arrière,
Echoué sur un banc ; il faisait des signaux,
Et son mât, agité par tous les chocs des eaux,
Semblait un bras sinistre appelant à son aide.
Ah ! c'était rude à voir, je vous jure !
Mais raide,
Ou souple quand il faut, le canot sauveteur
File comme une flèche, arrive à la hauteur
Du sloop et jette l'ancre.
On sentit, dans la foule,
Passer avec la joie un mouvement de houle.
Le loup de mer gronda : « Tout ça, c'est fort bien ! [mais
« La gueuse hurle encore... et l'on ne sait jamais
« Quand elle se taira ! »
Trois quarts d'heure passèrent :
Le sloop dériva : vite après lui s'élancèrent
Les sauveteurs...
Ce fut, contre flots, contre vent,
Le drame qui se joue, hélas ! par trop souvent,
Loin des yeux attendris, sur la glauque étendue,
Scène immense où la voix ne peut être entendue
Que du Maître, impassible en son éternité !
Pour mieux suivre de près le navire emporté,
Les autres, bravement, avaient mis à la voile.
Cela fit leur malheur, ce méchant bout de toile :
Un coup de vent les prit, les jeta sur bâbord
Et roula cette barque ainsi qu'un être mort.
Quand elle se dressa parmi la mer livide,
Un cri d'horreur partit de nos poitrines : « Vide ! »
Et tous nous regardions, effarés, les guetteurs...
Laisserait-on partir de nouveaux sauveteurs ?
Une équipe était là... mais la sale tempête
Soufflait toujours la mort au creux de sa trompette ..
C'était fou de partir !...
Oh ! les sublimes fous !
Les hommes du canot soudain baissèrent tous
Le front sur l'aviron, pour forcer le miracle...
Alors, nous, les terriens, devant ce fier spectacle,
Nous comprîmes, émus dans l'âme et dans la chair,
Que le cœur des marins est plus grand que la mer !

LÉON BERTHAUT

PÉRI EN MER !

Drame breton en un acte et en vers

Par THÉODORE BOTREL

(*Suite et fin*)



Pierre Cloarec et son fils aîné, Yannik, sont partis faire la pêche à Terre-Neuve. Dans la maison familiale de Port-Blanc, leur retour est attendu avec impatience par la mère, Marivonne Cloarec, et Françoise, la fiancée de Yannik, ainsi que par le petit Yves, le dernier-né des Cloarec. Mais pendant que Marivonne s'est éloignée pour un instant, Françoise voit Pierre Cloarec pénétrer seul dans la maison. Et Cloarec, qui ignore l'amour des deux « promis », annonce brutalement à Françoise l'horrible nouvelle. Elle manque d'en mourir, mais comprenant que, seule, elle pourra annoncer adroitement, à son tour, la nouvelle à la mère, elle cache Cloarec... et attend, avalant ses larmes, le retour de Marivonne ignorante et rieuse.

SCÈNE V

MARIVONNE, FRANÇOISE, CLOAREC, caché.

MARIVONNE

Seule?

FRANÇOISE

Oui.

MARIVONNE

C'est qu'ils viendront seulement vers le soir,
Par le second courrier...

FRANÇOISE

Sans doute !

MARIVONNE

J'ai cru voir
Pourtant un Islandais buvant chez Jeanne-
[Yvonne...

FRANÇOISE

Il fallait lui parler !

MARIVONNE

Je l'ai voulu, ma bonne;
Mais, quand je suis entrée, il avait disparu...
Je l'avais vu pourtant, bien vu...

FRANÇOISE

Vous aviez cru !

MARIVONNE

C'est possible, après tout !

(Elle va dans la cheminée.)

La soupe peut attendre
Un bon moment encore, au tiède, sur la cendre;
Mais, s'ils ne sont pas là dans une heure... ou
[dans deux,
Nous dînerons tous trois, ma foi!... tant pis
[pour eux !

(Elles se mettent à tricoter.)

FRANÇOISE

Mais... sont-ils revenus?

MARIVONNE

Oui donc! j'en suis certaine,
La servante au Syndic l'a dit à la fontaine :
Le voilier qu'on a vu, là-bas, à l'horizon,
Hier, est bien l'*Epervier*, dernier de la saison...
Ainsi, ne prenons pas nos airs de désolées
Quand ils sont à Paimpol, avalant des bolées
Et contant à grands cris leurs histoires de bord :
La femme les attend?.. bah ! les amis, d'abord !

FRANÇOISE, ne pouvant retenir ses larmes

Oh ! mère, c'est injuste !

MARIVONNE

Ah ! voilà qu'elle pleure !...
Après l'averse, un coup de soleil : tout à l'heure
Tu riras un bon coup, nigaude, en les voyant,
Ainsi que deux voiliers, entrer en louvoyant !...

FRANÇOISE

Oh ! ne vous moquez pas! voyons,est-ce ma faute
Si, malgré moi, je pense à tous ceux de la côte
Qui, tels Pierre et Yannik, un matin sont partis
Et que l'on n'a pas vu revenir au Pays?

C'est un bateau qui touche un écueil et qui
[sombre ;
Un autre qu'un vapeur anglais coupe dans l'ombre;
Un autre encor, surpris par la brume, et qui part
Ainsi qu'un pauvre aveugle échouer quelque
[part...
Et puis, c'est le gros temps, c'est le sinistre orage,
C'est la Mer démontée et le vent qui fait rage
Devant lequel on fuit, les cordages hachés,
Les voiles en lambeaux, vergues et mâts fauchés,
Hideux combat durant lequel la créature
Doute de la bonté du Roi de la Nature
Et pousse ces longs cris, effroyables et doux,
Que la grande marée apporte jusqu'à nous!...

MARIVONNE

Allons, voyons, tais-toi! Pour te monter la tête
Choisis un jour de deuil et non un jour de fête
Et ne viens pas ainsi me gâter mon bonheur...
Parler des Disparus, cela porte malheur!

FRANÇOISE

Cependant chaque soir, à l'heure des veillées,
Vous amenez ici quatre ou cinq endeuillées
Pour parler, longuement, de celles et de ceux
Qui, soulevant leur pierre avec leurs bras osseux,
Les nuits sans lune vont, en longues sarabandes,
Se lamenter le long des grèves et des landes...

MARIVONNE

C'est si bon, que veux-tu, de sentir un frisson
Glisser dans votre dos comme un petit glaçon
Et de se rapprocher, épaule contre épaule,
Sitôt qu'un meuble craque ou qu'un chat-huant
[miaule!
D'y penser, je frémis encor de haut en bas...
... Et j'en lâche, du coup, trois mailles de mon
[bas!

(Elle rit et remonte vers la fenêtre pour mieux voir.)

FRANÇOISE, à part

Rien ne l'émeut! De tout elle rit! Pauvre femme!
Cette gaîté me nâvre et me chavire l'âme...

MARIVONNE, toujours à la fenêtre

Voici la vieille Annik qui sort de son logis!...
C'est grand pitié de voir ses pauvres yeux rougis
D'où tant et tant de pleurs coulèrent comme un
[fleuve ..
Voilà plus de quinze ans cependant qu'elle est
[veuve!

FRANÇOISE

Mère, quel est le plus terrible, à votre avis,
Ou de perdre son homme ou de perdre son fils?

MARIVONNE, redescendant

Bien souvent, quand Noroît soufflait à ma croisée,
Cette question-là je me la suis posée!..
Quand on est, comme moi, fille de matelots
De bonne heure on connaît les traîtrises des flots :
Mon pauvre père est mort aux bancs de Terre-
[Neuve
En laissant quatre gâs sur les bras de sa veuve
Qui périt, à son tour, en fanant du warec
Devant l'île Tomé, près de Perros-Guirec,
Et l'Océan m'a pris deux frères en Islande...
Ainsi...

FRANÇOISE

Mais ce n'est pas répondre à ma demande!

MARIVONNE

Tu tiens à la réponse?

FRANÇOISE

Oui donc!

MARIVONNE

Ecoute un peu :
Comme j'ai, par bonheur, deux gâs, si le bon Dieu
M'en reprend un...

FRANÇOISE

Yannik, par exemple...

MARIVONNE

Peut-être...
Je ferai du petit Yvon, un Monsieur prêtre...

FRANÇOISE, insistant.

Or donc, si le Seigneur en veut un...

MARIVONNE

J'aime mieux
Qu'il me prenne un des gâs et me laisse mon
[vieux
Là!... bon!.. je pleure aussi, moi, qui faisais la
[brave...
Aussi pourquoi parler d'une chose aussi grave!..
(Tout à coup soupçonneuse.)
Crains-tu quelque malheur pour le père ou
[Yannik?

FRANÇOISE, jouant toujours l'indifférence.

Non!.. mais figurez-vous que Monsieur le Syndic
Est venu pour vous voir.

MARIVONNE

Le Syndic?

FRANÇOISE

En personne!

MARIVONNE

Que voulait-il?

FRANÇOISE

Ma foi...

MARIVONNE, inquiète.

Sois bien franche, mignonne !

FRANÇOISE

Je n'ai rien à cacher ! Il voulait simplement
Serrer la main du père et causer un moment ..

MARIVONNE, anxieuse.

Alors ?..

FRANÇOISE

Quand il me vit ainsi toute seulette,
Il me dit qu'en effet, hier, une goélette
Avait été vue...

MARIVONNE, de même.

Et ?

FRANÇOISE

Refusant de s'asseoir
Il s'en fut, en disant qu'il reviendrait ce soir,
Mais que si, d'ici là, pere arrive, il préfère
Qu'il vienne le trouver... pour une grave affaire...

MARIVONNE, de même.

Ensuite ?

FRANÇOISE

Et rien de plus !

MARIVONNE

Mais, n'a-t-il pas dit où
L'on pourrait le trouver ?

FRANÇOISE

Il n'a rien dit du tout
Mais il s'est éloigné, je crois bien, à main droite...

MARIVONNE, changeant de ton.

Allons, pour m'embrouiller tu n'es point mala-
[droite ;
Mais je devine bien cependant que tu mens ..

FRANÇOISE

Oh ! mère, je vous jure...

MARIVONNE, se levant.

Allons, pas de serments !
Je vas aller, d'ailleurs, m'assurer de sa bouche
Si Monsieur le Syndic fut vraiment si farouche
Qu'il n'osa même pas te dire la raison
Qui l'amenait ainsi dans ma pauvre maison...

FRANÇOISE, l'arrêtant du geste.

Eh bien ! si vous voulez être calme...

MARIVONNE

Sans doute !

FRANÇOISE

Ne pas vous tracasser d'avance...

MARIVONNE, impatientée.

Je t'écoute !

FRANÇOISE

Voici donc : le Syndic a reçu ce matin
Un avis de Paimpol disant qu'on est certain
Qu'il est mort un marin du Port-Blanc, en Islande...

MARIVONNE, anxieuse.

Lequel ?

FRANÇOISE

Il n'en sait rien encor, mais il demande
A voir un Islandais, afin de le savoir.

MARIVONNE, regardant Françoise, à part.

Ma Doué ! si c'était...

FRANÇOISE

Attendons à ce soir
Car aucun des pêcheurs n'est passé sur la route.

MARIVONNE, jetant son tricot.

Cette visite a mis notre joie en déroute...
Je n'ai plus de courage au travail !... Si tu veux
Nous irons sur la route, ensemble, au-devant d'eux
Et nous pourrons ainsi savoir beaucoup plus vite
Le nom du Disparu...

FRANÇOISE

Bien !...

MARIVONNE, s'arrêtant.

Non, pauvre petite !
Restons ici, restons, car j'ai trop peur... pour toi
De ne point voir Yannik...

FRANÇOISE

Oh ! je n'ai pas peur, moi !

MARIVONNE

Hein ? comment ?

FRANÇOISE

Dans l'avis d'Islande on dit que l'homme
Que l'on a retrouvé sur un roc doit, en somme,
Etre d'un certain âge... environ cinquante ans,
Qu'il a la barbe grise et les cheveux tout blancs...

MARIVONNE, affolée.

Toi, fillette, tu sais tout au long la nouvelle...
Ne mens plus : tu sais tout ! . ta pâleur le révèle
Et tu vas, sur-le-champ, dire quel est le nom...

FRANÇOISE

Je ne sais rien de plus!

MARIVONNE

Oh! ne me dis pas non!
Même tes yeux fermés, à travers ta paupière
Je lis en ta pensée... O mon homme! O mon Pierre!
C'est toi, c'est donc bien toi qu'on a couché là-bas
Sous un roc près duquel nul ne priera tout bas...
Ta tombe n'est pas loin : elle s'ouvre à ma porte!
Ouvre tout grands tes bras pour que le flot m'y
[porte!

(Elle remonte en courant pour se jeter à la Mer — Cloarec ouvre la petite porte et lui barre le chemin, les bras ouverts; Marivonne y tombe avec un hurlement de joie.)

Mon homme!!!

(Cloarec la fait asseoir sur le fauteuil.)

SCÈNE VI

MARIVONNE, FRANÇOISE, CLOAREC

FRANÇOISE, tombant assise, dans le coin à gauche.

Il était temps... ma peine m'étouffait!

CLOAREC, venant l'embrasser.

Rien à craindre à présent, car le plus dur est fait...

MARIVONNE, revenant à elle.

Mon vieux! mon pauvre vieux! viens près de
[moi... tout proche...
Tu n'iras plus jamais aux Pêches?

CLOAREC

L'heure approche
Où je ne serai bon qu'à faire un Retraité,
Et je resterai là, toujours, même l'Eté;
Car nous partions en Mars, pour rentrer en No-
[vembre
Quand la pluie et le gel nous cloîtraient dans la
[chambre.
Aussi, les genêts d'or, les blés, l'odeur du foin...
Oh! dans mon souvenir que c'est loin! que c'est
[loin!
Depuis bientôt trente ans que je fais la Campagne
Je ne me souviens plus des Etés de Bretagne!

MARIVONNE

C'est vrai, mon pauvre Vieux! Mais, au prochain
[printemps,
Bras dessus, bras dessous, retrouvant nos vingt
[ans,
Nous irons, chaque soir, muser le long des haies,
Glaner notre souper dans les châtaigneraies
Et, pour scandaliser les vieux merles moqueurs,
Nous nous embrasserons à pleins bras, à pleins
[cœurs!

CLOAREC

Chut! nous reparlerons de cela...

MARIVONNE, se levant

Je bavarde...
Et mon Yannik? où donc est-il!

CLOAREC, lui montrant Françoise

Femme, regarde
Celle qui dans son coin se désole là-bas...

MARIVONNE, souriante

C'est la « Douce » à Yannik!

CLOAREC, grave

C'est la Veuve à ton gâs

MARIVONNE, stupéfaite, sans comprendre

La Veuve!!!

CLOAREC, hochant la tête

Hélas!

MARIVONNE, anxieuse

As-tu bien compris ma demande?
(Détachant les syllabes.)
Où donc est mon Yannik?

CLOAREC, lentement

Péri...

MARIVONNE

Mort?..

CLOAREC

En Islande!

MARIVONNE, parlant, les yeux fixes, morne

Quoi! Mort en Mer, mon gâs! Péri loin de chez
[nous
Et je ne verrai plus, jamais, ses grands yeux
[doux!..

(Montrant le poing à la Mer.)

O la Mée! O la Mée! Oh! la Gueuse des Gueuses!
Elle en fait y des malheureux! des malheureuses!
A croire que tant plus on est à l'adorer,
Tant plus Elle a plaisir à nous faire pleurer!

(Françoise pousse un sanglot plus fort.)

FRANÇOISE

Hé! las!

(Cloarec la désigne silencieusement à sa femme en mettant son doigt sur sa bouche.)

MARIVONNE

Oui, j'oubliais la pauvre enfant!..

CLOAREC

Sois forte...
Il faut la consoler à tout prix; fais en sorte
De ne point, par tes cris, redoubler ses chagrins
Car la pauvre Soizic en mourra, je le crains...

MARIVONNE

Non, non! car je connais les phrases consolantes
Qui font fleurir l'Espoir dans les âmes dolentes.

CLOAREC, l'embrassant

Ma femme!

MARIVONNE

Oui, pour sauver la pauvre chère enfant,
Je ne pleurerai pas : Yannik me le défend!
(Elle va vers Françoise et la serre dans ses bras.)
Viens-t'en sur mon vieux cœur, petite endolorie!

FRANÇOISE

Par pitié, laissez-moi seule, je vous en prie;
Et puis, lorsque j'aurai bien pleuré tout mon soûl,
Je m'en irai tout droit devant moi, n'importe où,
Le long des chemins creux, le long des routes [blanches,
Me repaissant du pain jeté, des fruits des branches,
Et quand je serai loin, très loin de notre Port,
Je me louerai servante et j'attendrai la mort...
Mais je ne veux plus voir la Mer, la gueuse [immonde
Qui m'a volé tous ceux que j'aimais en ce monde!

MARIVONNE

Reste avec nous! je ne veux point que tu t'en [ailles,
Pauvre petite, veuve avant les épousailles!
Du pauvre Disparu nous parlerons souvent
Et nous croirons parfois entendre, dans le Vent,
La voix du bien-aimé nous arriver du large ..

FRANÇOISE

Déjà, depuis longtemps, je suis à votre charge;
Oh! comment m'acquitter jamais ?..

CLOAREC

En nous aimant!

MARIVONNE

En ne nous quittant pas... surtout en ce moment
Où ta chère présence est la douce lumière
Qui peut seule égayer notre pauvre chaumière ..
Songe à notre chagrin s'il nous faut encor voir
Ta coiffe disparaître, au lointain, quelque soir...
Oh! que deviendrons-nous, pauvres vieux que [nous sommes,
Si fiers de notre fille et de nos petits hommes
Quand nous verrons — le cœur plein d'un deuil [infini —
Que deux oiseaux, — sur trois, — ont déserté le [nid?
Songe à nos longs hivers, songe à nos solitudes
Quand, durant qu'Yvonnic achève ses études,
Nous serons là, pleurant sur le bonheur lointain,
En tisonnant le feu de bois mort qui s'éteint!

CLOAREC

Reste avec nous, petite, afin qu'aux douces [heures
Où Yannik hantera la couche où tu le pleures
Il te dise : « Merci : tu consoles mes vieux ! »

FRANÇOISE

Je resterai.

CLOAREC

C'est toi qui fermeras nos yeux...

MARIVONNE

Pour l'âme de Yannik disons une prière!

(Les deux femmes vont s'agenouiller, à droite, devant les saintes images. Yves entre, joyeux, les bras chargés de fleurs.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus YVES

YVES, entrant tout débraillé, tout déchiré, du sang au front, mais radieux

Voici des fleurs d'ajonc et des fleurs de bruyère
Pour égayer un peu l'Autel de mon Patron !
(Il pose les fleurs sur le fauteuil qui est près de la table ; il aperçoit son père à sa droite et lui saute au cou.)
Bonjour, père!!!

CLOAREC

Bonjour, mon beau petit Yvon!
Quoi ! déchiré! sanglant!
(Il lui essuie le front pendant qu'il parle.)

YVES, très surexcité

Oui, je viens de me battre
Avec des moussaillons qui se sont mis à quatre
Pour m'insulter, disant que lorsque l'on n'est bon
Qu'à prier, lire, écrire, on doit mettre un jupon...
Moi! le fils d'un marin!!! J'ai sauté sur la bande:
Deux sont allés s'asseoir au milieu de la lande;
Un autre dans la vase est allé prendre un bain;
Le dernier court encor : c'est le gâs à Robin...
S'ils ne sont pas contents qu'ils l'aillent dire à [Rome :
(Se redressant.)
Voilà ce que l'on gagne à se moquer d'un homme!!!
C'est égal ! je voudrais être enrôlé. .

MARIVONNE, farouche, se retournant à-demi

Jamais ! ! !

YVES, suppliant, à Cloarec

Père ! je serai mousse ?

CLOAREC, un doigt sur ses lèvres, à part, en l'embrassant

Oui !.. je te le promets ! ! !

YVES, à part

Merci, père !

YVES

Quoi ! tout le monde pleure ?

MARIVONNE

Viens nous dire, en latin, la prière, mon fils...

YVES, gaiement

Le *Benedicite ?*

CLOAREC, douloureusement

Non !.. le *De Profundis !*



(Haut.)

J'ai faim ! à table !

CLOAREC

Tout à l'heure...

YVES

Où donc est Yann ?

CLOAREC

Plus tard...

YVES anonnant d'une petite voix pointue

De profundis clamavi ad te Domine !

LES AUTRES, d'une voix grave

Domine, exaudi vocem meam !

Etc. .

Le rideau tombe, lentement.

Septembre : Fleur-de-Blé-Noir



Au détour de chaque prairie,
Ô Brizeux ! on s'attend à voir
Surgir la rêveuse Marie
Ta petite Fleur-de-Blé-Noir !.

Photo de E. Hamonic — **Jeune fille d'Auray** — Encadrement de E. Nicod

La Chanson populaire en Berry (1)

LES "RONDS" ET LES "DARDELANTES"

Jadis, entre l'Epiphanie et le mardi gras, on dansait et chantait des « ronds » en Berry.

Voici le tableau que nous en a laissé M. Raymond Rollinat : « On se donnait la main; les cavaliers, autant que possible, alternaient avec les jeunes filles, les mères de famille et parfois les grand'mères qui n'étaient pas les moins ardentes. Un chanteur lançait les couplets répétés en chœur par les gens de la ronde... et celle-ci tournait, s'élargissait, se rétrécissait; en cadence, les pieds frappaient le sol, les bras se balançaient et la voix du chanteur montait dans la nuit... (2) »

Des rivalités s'élevaient parfois dans le même village entre les « ronds » d'une place et ceux d'un carrefour voisin. C'était auquel éclipserait l'autre par la beauté de ses chants, l'enragerie de ses « sabotées ». De semblables rivalités existaient à l'époque chez ces fameux maîtres-sonneurs dont George Sand nous a décrit les mœurs en des pages inoubliables. Ils étaient si jaloux de leur « jeu » que l'orgueil du vainqueur et le dépit du vaincu dans les tournois de village engendraient parfois des haines et des luttes entre partisans de tel ou tel « maître en sonnerie ». Mais aujourd'hui on ne se passionne plus pour ces choses qui, cependant, donnaient du relief à une province, dissipaient l'ennui et retenaient la jeunesse à des passe-temps plus salutaires et plus divertissants que le cabaret ou les parlotes politiques.. Hélas! le temps impitoyable effrite les monuments qui semblaient devoir être les plus durables et, en passant, efface les chansons qui ne sont écrites que sur le sable! Chanteurs et rondes s'en vont rejoindre les vieilles lunes, comme bientôt — si nous n'y veillons — cette « gaieté française » qui fit le tour du monde avec nos autres gloires!

Cependant, nous constatons avec joie une réaction très sensibl contre ce malaise que nous valurent une centralisation outrancière et l'intrusion lente, mais habile et tenace, parmi nous, d'éléments étrangers à notre race. Nous assistons depuis plusieurs années à une véritable renaissance des provinces. Le génie propre de chaque région se réveille, et nous voyons archéologues, géologues, romanciers, poètes, bardes, surgir de tous côtés pour défendre et célébrer les charmes et la beaute du sol natal. C'est pourquoi nos airs populaires ont trouvé tant de « collectionneurs ».

Il est parfois téméraire, disions-nous précédemment, de s'attaquer à certains de ces chefs-d'œuvre enfantés par le peuple. Nous pensons, en effet, qu'il serait préférable de n'en donner que ce qui a pu être conservé dans la mémoire des hommes. Trop souvent certains amateurs les déforment, les augmentent ou les démarquent, s'imaginant que leurs élucubrations plairont mieux que le thème initial qu'ils traitent dédaigneusement de « vieille rengaine ».

Qu'un chef de musique civil ou militaire, de Carpentras, de Carcassonne ou d'ailleurs, soit jeté par les caprices de la vie de garnison ou les hasards de la vie ordinaire dans une de nos sous-préfectures du Centre, il se mettra aussitôt en quête des airs anciens qui rôdent dans la campagne et les faubourgs de la ville; puis, un dimanche, sous les tilleuls du mail, les bons bourgeois seront abreuvés d'une musique barbare, sorte de « pot-pourri » dans lequel ils reconnaîtront déformés, dépaysés au milieu des fioritures du trombone à coulisse, du piston et de la clarinette, les vieux airs qui ont bercé leur enfance!. .

Qu'un instituteur, également d'importation méridionale ou... septentrionale, débarque dans un village du Berry par exemple, et que, piqué par la tarentule de l'écrivain, il entende en se promenant une pastoure chanter dans son naïf langage la chanson du *Printemps* ou des *Trois fendeux*..., aussitôt il adaptera à ces airs rustiques ses rimailleries de primaire qui n'auront même pas pour excuse... la couleur locale!...

Outre ces déformations que l'inconscience et le pédantisme infligent parfois à nos chansons populaires, il y a aussi celles que leur font subir les illettrés. A force d'être transmises de mémoire en mémoire, de voler de bouche en bouche, de passer du village au bourg et du bourg au hameau, certaines chansons se sont corrompues au point qu'elles ne ressemblent plus à rien. Elles sont ou dénuées de sens ou arrangées selon les goûts du moment et les idées de la localité qui les possède; ou bien encore, on les retrouve allongées démesurément, chacun ayant voulu ajouter son petit couplet... — si bien que l'on en compte pour le moins une cinquantaine!... — « Il semble, disait Gabriel Vicaire, que l'on ait

(1) Voir numéro de juillet 1909.
(2) Cf. Préface ou recueil de J. Barbotin, cité plus loin.

affaire à une matière malléable, presque fluide, capable de s'allonger et de se restreindre à volonté. »

Comme on le voit, le travail du commentateur se trouve singulièrement compliqué par toutes ces difficultés qui hérissent le chemin de ses recherches. Il lui faudra donc beaucoup de tact, une connaissance profonde du pays où il fera sa cueillette et un sens artistique suffisamment développé; sans quoi, il risquera de faire à chaque instant - c'est le cas de le dire — des « manques de touche ».

Les vieilles ruines ne gagnent pas toujours à être restaurées, car cette restauration manque souvent d'exactitude malgré les documents dont s'entourent les architectes compétents. Ceci revient à dire que les ruines ont leur charme, telles que le temps nous les a laissées et qu'il ne faut y toucher qu avec les plus grands ménagements.

M. Barbotin, qui a recueilli les « ronds argentonnais », l'a si bien compris qu'il s'excuse très franchement d'avoir suppléé par son imagination aux lacunes du texte populaire (1).

Le type de ces « ronds » est donné très exactement dans la premiere pièce : *Oh! là-haut sur ces côtes.*

Le chanteur dominant la ronde, commençait ainsi :

Oh ! là-haut sur ces côtes,
La Bell' s'endormit.

Le chœur reprenait en tournant :

Oh! là-haut sur ces côtes,
La Bell' s'endormit.

Le chanteur continuait :

Par le chemin il passe
Colin son ami,
Les gens qui sont jeunes.
Pourquoi dorment-i ?

Puis le chœur :

Les gens qui sont jeunes,
Pourquoi dorment-i ?

Et la chanson déroulait ainsi ses trente ou quarante couplets, le chanteur alternant avec le chœur composé de toute la ronde qui reprenait, en tournant, les dernières paroles formant refrain (2).

Dans d'autres parties du Berry, à Bourges, à Déols, on dansait les « ronds » surtout pendant les Rogations ou fête des *Brandons.* A la tombée de la nuit, sur les places publiques, des sortes de courses aux flambeaux s'organisaient, rappelant les Lupercales romaines. On enduisait de résine des tiges d'aubulons blancs ou *brandons;* on les allumait, et les porteurs de torches formaient une immense chaîne qui se déroulait dans les rues de la ville. gagnait les champs, escaladait les collines, courait vallons et plaines, à travers vignobles et vergers, procession endiablée de feux follets portant la flamme purificatrice au sein des récoltes.

Le chœur chantait :

Brandounons la nielle
Et la nielle et l'échardon.
Brandounons fumelles,
Brandounons la nielle.

Tandis que le chanteur improvisait son couplet :

La bounn' mé su les tisons
A fricassé les beugnons
Que les beugnons sont si bons . etc.

Puis on jetait en un monceau tous les brandons enflammés et, autour de ces feux de joie que la pieuse Bretagne appelle des « feux de Saint-Jean », la ronde reprenait, plus échevelée :

Saillez d'éla (sortez de là), saillez mulots
Ou j'allons vous brûler les crocs. . etc.

Pour le mardi gras, « dernière manifestation, dit M. Henry Gay, de la *Mastruca* celtique, altérée dans les bacchanales antiques et, plus tard. par la fête des fous qui se célébra jusqu'au regne de Philippe-Auguste pour ne disparaître totalement qu'au seizième siècle », on dansait des « ronds masqués » en chantant :

Mardi-Gras,
T'en va pas
J'f rons des crêpes,
J'f'rons des crêpes.
Mardi-Gras
T'en va pas
J f'rons des crêpes
Et t'en auras... etc.

Les tragédies d'Eschyle furent, on le sait. inspirées par les chœurs des Bacchantes et les danses populaires aux fêtes de Dionysos ; nos « ronds » berriauds ne seraient-ils pas le prototype du dithyrambe d'où sortit le théâtre antique ?

* * *

C'est incontestablement du briolage dont les vibrations agrémentent la voix pleine et sonore du laboureur que naquirent les « dardelantes » (1). Toutefois, il ne faut pas confondre ces trémolos avec une sorte de tyrolienne que les bergers se permettent quelquefois au refrain de certaines chansons en se mettant le pouce sur la pomme d'Adam (le *luteriau*). Le pouce, en comprimant le larynx, fait trembler la voix qui porte alors très loin (2).

Quand j'étais chez mon père,
Mon père, lurelo !
Il m'envoyait à l'herbe
Pour garder ses troupeaux.

J'aime la bruyère sur la montagne
Tagne, tagne, tagne,
Tagne, tagne, tagne
Tra la la la la la la
La youp, la youp, tra la la la la... etc...

(1) Cf. J. Barbotin, *Rondes du Berry et chansons de bergères* (Hayet. éditeur, 11 *bis*, boulevard Haussmann).

(2) C'est évidemment de cette ancienne coutume qu'est venue l'expression « mener la ronde », comme on disait aussi « mener le branle ».

(1) Ce mot expressif vient du patois *dardeler*, qui signifie trembler et de *dard*. langue.

(2) Cf. Henry Say : *Les Chansons populaires en Berry.* (*Revue du Berry*, mai 190?.)

La plupart des « dardelantes » sont des chansons de conscrits.

L'une des meilleures que nous connaissions commence ainsi :

C'était trois jeun's garçons
S'en allant à la guerre.
S'en allant à la guerre.
Tous trois ben chagrinés
De laisser yeux maitresses
Qu'al' tint en train d'crier.

Le plus jeune des trois
Y r'grettait ben la sienne.
Y r'grettait ben la sienne.
Il avait ben raison.
C'était la plus gent' fille
Qu'était dans le canton . , etc.

C'est cette chanson qu'André Theuriet a mise sur les lèvres de la jeune pastoure qui descendait d'Etableaux (1). Le bon maître prétendait qu'elle était lyonnaise. Alors, pourquoi la faire chanter sur un mode tourangeau? En tout cas, on la connait en Berry depuis près d'un siècle !...

Pour donner plus d'ampleur à mon sujet, j'aurais dû mettre en regard des strophes citées la phrase musicale qui s'y rapporte, car, en l'espèce, c'est plutôt l'air qui fait la chanson !... Est-ce à dire que la musique saurait se passer des paroles ?

Non. Malgré les entorses données aux règles de prosodie et d'harmonie, l'on ne saurait isoler les paroles de la musique et vice versa. Cela forme une œuvre adéquate, originale, géniale parfois, où la simplicité de l'air s'accorde avec la naïveté de la chanson

Quel effet nous produisent ces mots :

Adieu donc, ma Manon, } *bis*
Ah ! Je m'en va-t'en guerre, }
En ceux pays ben loin, pour y servir le roi,
Ah ! ma Manon qu'j'ai du regret. .

Je pourrais aller jusqu'au bout de ce récitatif sans éveiller en vous la moindre émotion, tant ces paroles manquent de rime... sinon de raison!... Mais qu'un Berrichon vous chante, en *dardelant* comme il convient :

Adieu donc, ma Manon. .

Quelle surprise! quel charme ! quelle douceur se dégageront aussitôt de la vieille ballade !

Hugues Lapaire.

(1) Cf. André Theuriet : *L'Abbé Daniel.*

LABOURER PROFOND

A Lucien DESCAVES.

Sur un ciel de fraîcheur verte
La lune déjà se fond.
La campagne est grand'ouverte :
Il faut labourer profond.

Bientôt les herbes tranchées
Au soleil étaleront
Leurs racines desséchées :
Il faut labourer profond.

Sous l'acier qui le soulève
Sortira du sol fécond
Une plus féconde sève :
Il faut labourer profond.

Pour ce qu'exige la terre,
Pour ce que les hommes font,
Même conseil salutaire :
Il faut labourer profond.

On étale ainsi la honte,
On la tranche, on la confond.
Place à la moisson qui monte :
Il faut labourer profond.

Le Droit, c'est le soc robuste
Que n'ébrèche aucun affront.
Place à la moisson du Juste :
Il faut labourer profond.

Celui dont l'âme peureuse
Ne sait pas aller au fond,
C'est son tombeau qu'il se creuse :
Il faut labourer profond.

EMILE HINZELIN.



CHANSONS DE JEAN-QUI-CHANTE

Hamonic.

MON PAIN, MON VIN

Poésie de THÉODORE BOTREL

Musique d'ANDRÉ COLOMB

All^tto loure.

PIANO

f

f

sans lenteur

A-près avoir fait à Dieu ma pri-è-re, — Par

All^tto

Publié avec l'autorisation de E. GALLET, éditeur, Paris.

pluie ou gel le-vé de grand ma - tin — Dans le vieux champ que me- lé-gua mon

pè - re Je cul-ti-ve mon Pain; — Et puis, vers l'heu -

-re où le soleil dé-cli - ne, Là-bas, là-bas, au bout du grand ravin, —

poco Rall

Sur le penchant de la verte col - li - ne, Je culti-ve mon Vin!.. —



I

Après avoir fait à Dieu ma prière,
Par pluie ou gel, levé de grand matin,
Dans le vieux champ que me légua mon père
Je cultive mon Pain,
Et puis, vers l'heure où le soleil décline,
Là-bas, là-bas, au bout du grand ravin,
Sur le penchant de la verte colline
Je cultive mon Vin!

Je cultive mon Pain,
Je cultive mon Vin!

II

Au bon soleil d'Eté, le blé se dore:
Quand de grains mûrs l'épi lourd est bien plein,
Je prends ma faulx et, levé dès l'aurore,
Je récolte mon Pain;
Trois mois plus tard, quand le soleil d'Automne
A bien mûri, bien rougi mon raisin,
Je fais sortir les paniers et la tonne
Et vendange mon Vin!

Je récolte mon Pain,
Je vendange mon Vin!

III

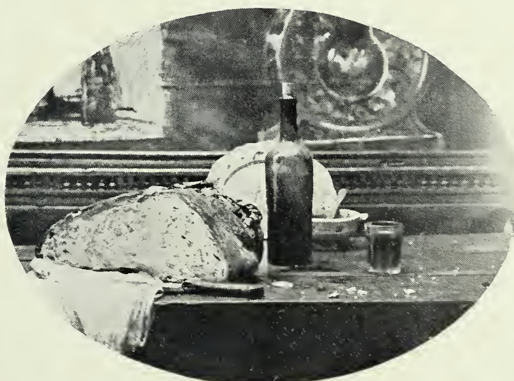
Devant mon seuil quand un pauvre trébuche
En me disant qu'il a froid, qu'il a faim,
J'ouvre aussitôt et ma porte et ma huche
Et lui dis: prends mon Pain!
Puis, quand j'entends un Vaincu de la Vie
Blasphémer Dieu, maudissant le Destin,
Dans mon Cellier, gaîment, je le convie
Et lui dis: bois mon Vin!

Prenez, prenez mon Pain!
Buvez, buvez mon Vin!

IV

Je suis bien vieux, déjà ma main vacille,
Mais si la France est en guerre, demain,
Prenant ma faulx, ma houe et ma faucille,
Je défendrai mon Pain.
Lavant d'un coup toutes nos vieilles haines,
Dans mon vieux champ ou dans le grand ravin,
Je donnerai tout le sang de mes veines
Pour défendre mon Vin!

Je défendrai mon Pain!
Je defendrai mon Vin!



Hamonic.

La Chanson du Tonnelier

Poésie de
GEORGES GOURDON

Musique
d'ABEL SOREAU

A MM. Jean-Baptiste et Donatien Luneau, de Vallet.

PIANO

La vigne em_baume le _ co_teau; Déjà chante la cail_le ___ Près de mû_rir le vin ___ nou_veau, Dans la grappe tra_vail_le ___ Et sous les voû_tes du_ cel-

cres - cen - do. poco rit a Tempo *f*

-lier, Dès l'au-ro-re le ton-ne-lier Pré-pa-re sa fu-

f poco rit.

-tail-le, pré-pa-re sa fu-tail-le

f

II

Il courbe le cercle assoupli,
Et, sur l'écorce noire,
A bien lier l'osier poli.
Il met toute sa gloire ;
Et l'on voit les copeaux voler,
Et dans l'air on entend siffler
Sa pesante doloire.

III

Le tonneau prend forme. Au milieu,
Flambe un feu de bruyère.
Bientôt la douve, sur le feu,
Gémit et se resserre.
Voilà qu'il arrondit son flanc,
Où la flamme fait, en ronflant,
Le bruit d'une chaudière.

IV

Vivat ! Enfin le voici prêt
Quelle belle apparence !
Des meilleurs bois de la forêt
Il conserve l'essence.
Les vins prendront, à son odeur,
Ce fin bouquet que l'amateur
Hume avec complaisance.

V

Voilà le tonneau préparé :
Que faut-il qu'on y mette ?
Sera-ce le vin blanc nacré,
Que le soleil paillette,
Ou le vin aux reflets de sang,
Qui rougit la cuve, en moussant,
Et qui monte à la tête ?

VI

Ou plutôt renfermera-t-il
De la champagne fine,
Liqueur à l'arome subtil,
Qu'un rayon illumine.
Douce et généreuse liqueur,
Qui chauffe et rajeunit le cœur,
Au fond de la poitrine ?

VII

Le tonnelier n'est jamais las,
Car il songe à l'automne.
Il frappe et frappe à tour de bras,
Tant que l'ouvrage donne ;
Il frappe et chante à l'unisson,
Et, du refrain de sa chanson,
Tout le cellier résonne !



LA
Chanson de Jean-Raisin

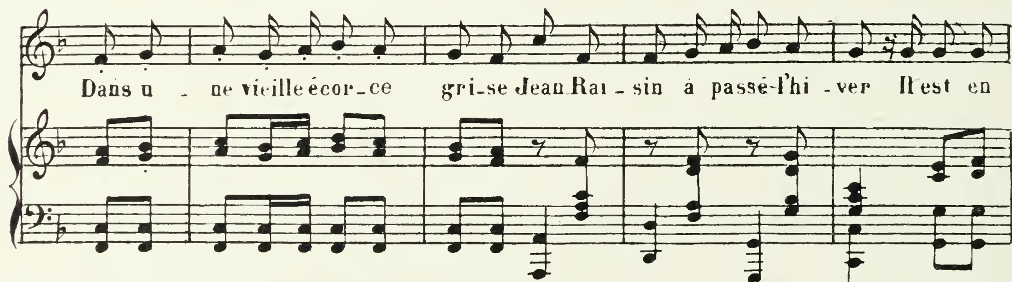
Gustave Mathieu, qui connut la célébrité avec sa jolie chanson de *Jean-Raisin*, que nous reproduisons, est né à Nevers en 1808 : il mourut dans le coquet village de Bois-le-Roi, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, en 1877. Tour à tour matelot, représentant de commerce, marchand de tableaux et d'objets d'art, il ne cessa jamais de composer poèmes et chansons. Il célébra le vin en des strophes enthousiastes : *Jean-Raisin*, *Le Triomphe du vin*, *Le Bohémien*, etc. Le succès de la première de ces chansons l'amena à fonder le journal, puis l'almanach de *Jean-Raisin*, qui n'eurent qu'une fortune éphémère.

H. G.

Poésie
de GUSTAVE MATHIEU

Musique
de L. DARCIER







LABBÉ, éditeur, 18, rue du Croissant, Paris.

-meil Le voilà vin, toute sa for - ce ruissel-lant De sa-fine é-corce s'échappe en

REFRAIN

ray-ons de — so-leil. Au nom de la ma-chi-ne ron-de

Largo

p

De l'eau cou-lant pour tout le mon-de Pla-ce,

ben marcato

pp *cresc* *pp*

pla-ce pour Jean Rai-sin — Le Jean Rai-sin de-

Rall *tr* All°

-ve-nu vin. Laissez-donc passer Jean Rai-sin Avec son vieil a-mi le



I

Dans une vieille écorce grise,
Jean-Raisin a passé l'hiver.
Il est en fleur, le voilà vert.
Jean-Raisin ne craint plus la bise!
Il est joufflu, blanc et vermeil,
Le voilà vin, toute sa force
Ruisselant de sa fine écorce,
S'échappe en rayons de soleil.

REFRAIN

Au nom de la machine ronde,
De l'eau coulant pour tout le monde,
Place, place pour Jean-Raisin,
Le Jean-Raisin devenu vin !
Laissez donc passer Jean-Raisin
Avec son vieil ami le pain.
Laissez donc passer Jean-Raisin
Avec son vieil ami le pain.

II

Enfant chéri des hautes cimes,
Sous l'œil de Dieu, libre jadis,
Il s'en allait par tout pays
Bravant la gabelle et les dîmes.
En ce temps-là, soir et matin,
Parmi les brocs et les bouteilles,
Le peuple chantait les merveilles
Et les vertus de Jean-Raisin.

III

Couronné de pampre et de roses,
Joyeux, loyal, jamais menteur,
A bon marché, ce franc parleur
Eclairait tous les fronts moroses.
Les rois, un jour, l'ont arrêté
Et l'ont chargé de mille entraves,
De gabelous, de rats de caves,
Puis des voleurs l'ont frelaté.

IV

Inspiré par Dieu notre père,
De février le Parlement
Un jour décréta sagement
Qu'on lâcherait le gai compère.
Ce jour-là, sur des airs nouveaux
Le peuple chanta les bouteilles,
Le vin vieux, la vigne et les treilles,
La République et les tonneaux.

V

Mais voici bien une autre affaire :
Survient un second Parlement,
Qui, raisonnant différemment,
Vient d'empoigner le pauvre hère ;
On garottera le reclus,
On le liera pour qu'il ne bouge,
On l'accusera d'être rouge !!...
Le peuple ne chantera plus.

VI

Toute la nature enchaînée
Pleure et gémit sur tous les tons,
L'air n'a son droit dans nos maisons
Qu'en passant par la cheminée...
On ferait mieux, j'y pense enfin,
D'arrêter les bois de teinture,
Et le poison qui dénature
L'âme et le sang de Jean-Raisin.

VII

Allons, frelateurs escogriffes.
Apportez les clous et le bois,
Mettez Jean-Raisin sur la croix,
Le Diable s'en lave les griffes.
Mais par l'amour et l'union,
Comme le fils de Dieu le Père,
Jean-Raisin reviendra, j'espère,
Pour la grande communion.

SUR LA PLAGE

Saynète par GUILLOT DE SAIX



Personnages { GUSTO, cinq ans.
NINI, sept ans.

HUITAIN EN MANIÈRE DE PROLOGUE

Un des deux personnages s'avance, salue et dit :

Messieurs, dames, la scène est au bord de la mer...
Dédaignant d'un décor la peinture malsaine,
Vous supposerez bien — sans rigorisme amer —
Que, pour l'instant, la mer est au bord de la scène!
C'est en vain que des yeux déjà vous la cherchez :
C'est vous qui remplacez pour nous la mer immense!
Ici, la grève, avec son sable et ses rochers...
Le décor est brossé, public, et l'on commence !

(*Au lever du rideau — s'il y en a un — Gusto est seul en scène et joue avec le sable ou les coquillages... Arrive Nini.*)

NINI

Bonjour, Gusto.

GUSTO, *l'embrassant.*

Bonjour, Nini... comment ça va?

NINI

Oh! ne m'en parle pas! mon papa m'énerva :
Il m'avait bien promis de me laisser tranquille
Et jouer avec toi, là, sur notre presqu'île...

A mon bon ami et collaborateur Théodore Botrel,
ce naïf dialogue écrit « sur la plage », dans sa chère Bretagne.
G. DE S.

GUSTO

Alors?

NINI

Alors papa dit qu'à l'âge que j'ai,
Tous les jours, tous les jours, même aux jours [de congé,
Il faut que je travaille...

GUSTO

Alors?

NINI

Alors, tu penses,
C'est pas bien amusant, malgré les récompenses...

GUSTO

Alors?

NINI

Alors, après, il dit qu'il faut savoir,
Et que ci... et que ça... J'ai fait un grand devoir!

GUSTO

Qu'est-ce que c'était, dis?

NINI

A conjuguer, un verbe!

GUSTO

Et quel verbe?

NINI

« Courir! » J'aime à courir dans l'herbe
Je le conjugue avec mes jambes, celui-là...

GUSTO

On te le défend pas?...

NINI

Oh! j'y mets le holà!
Tu vas pêcher, des fois?

GUSTO

Non, maman m'en empêche...
C'est joli, les poissons, mais pourquoi qu'on les [pêche?

NINI, *importante.*

C'est pour qu'ils se noient pas!

GUSTO

Ah! tu crois?

NINI, *avisant un rocher.*

Oh! la la!
Regarde, ce rocher, les animaux qu'il a!
Ça grouille tout partout...

GUSTO

Oui, ça grouille, on va rire.

NINI

Prends garde au vilain crabe : il monte « sans rien
[dire »...

GUSTO, *craintif.*

J'aime pas ces gens-là.

NINI

Ni moi. Leurs pattes sont
Des tenailles, tu vois.

GUSTO, *qui a saisi l'animal.*

Il m'a pincé.

(Il laisse échapper un vilain mot qu'il prononce :)

Cosson !



NINI, *riant.*

Quoi, t'appelles « cosson » un crabe ! Il est en boîte,
Vois, c'est une tortue à pinces...

(Elle remet le crabe à terre, il se sauve cahin-caha.)

GUSTO

Boite, boite,
Pour ta peine, méchant ! Il m'a pincé très fort.

NINI, *allant à un tas de sable.*

Dis, si tu veux, Gusto, l'on va construire un fort ?

GUSTO

Non pas, une prison !

NINI

Pour qui qu'on l'aura faite ?

GUSTO, *désignant le crabe qui se terre.*

Pour les méchants. Alors, on y mettra la bête.

NINI

Regarde : dans le sable, elle a fait un plongeon...
(Maniant le sable.)
Ça, ça sera du pain d'épices de Dijon...
Et puis ça des pâtés...

GUSTO

On joue à la marchande ?

NINI

Ils sont pas assez bons, ceux-là, pour qu'on les
[vende,
Maman m'en a donné, tu vois : elle m'a dit :
« Quand on partage, il faut prendre le plus petit,
« Le plus petit morceau, l'autre, on l'offre. »
[Partage.

GUSTO

Partage, toi.

NINI

Tu veux en avoir davantage !
Tiens, comme dit maman, « partages intégraux »
Prends ce joli petit, j'aurai le vilain gros.

GUSTO, *mangeant.*

C'est bon, ça sent les fleurs.

NINI

Pense à ton petit frère,
Voyez : il mange tout, le gourmand !

GUSTO

Au contraire !
Je ne le mange pas, je suce seulement !

NINI

Ah !... bien.

GUSTO

La mer, regarde, elle est calme... Maman
Dit qu'elle est d'huile... Alors, ça graisse la falaise,
C'est les sardines, dis, qui doivent être à l'aise ?

NINI

On dit ça pour parler.

GUSTO, *pensif.*

Dis donc, c'est grand, la mer.

NINI, *importante.*

Il y a de quoi boire...

GUSTO

Oh ! non, c'est trop amer.

NINI

Ça, c'est vrai, mais c'est bon pour qu'on se dé-
[barbouille.

GUSTO

Moi, j'ai peur, je veux pas qu'on me baigne...

NINI

Gribouille !
Pourquoi ?

GUSTO

Si des requins me mangeaient par les pieds ?
C'est trop grand, là-dessous...

NINI

J'ai lu dans des papiers
Que c'est plein d'animaux vilains, montant la
[garde,
Avec un œil méchant, tout rond, qui vous regarde.
Les uns sont faits en scie et d'autres en marteau,
Puis, on y voit des grands squelettes de bateau,
Et des perles, tu sais, de ces petites billes
Qu'on se met en collier quand on se déshabille

La gorge, pour le bal, et du corail pointu,
Et des huîtres, bâillant à bouche-que-veux-tu,
Et de l'éponge qui, toujours, s'y désaltère
Pour empêcher que l'eau ne déborde sur terre,
Et des baleines donc, dans l Histoire, tu sais,
Qui mangent du prophète et rendent des corsets,
Des poissons pour bocal et de beaux coquillages,
Comme qui dirait des escargots en voyage,
Et des monstres aussi, des sirènes qui sont
Des femmes dont le corps finit en queue d'poisson
Et qui tirent les gens dans les trous des falaises
Pour les manger avec des sauces mayonnaises,
Et des fleurs en ortie et grosses comme un chou,
Et des plongeurs qui ont la peau en caoutchouc!
Et c'est tout un pays qu'une reine gouverne!
Puis, je sais une histoire à Monsieur Jules Verne
Où l'on raconte aussi des tas de choses...

GUSTO

Vrai?

(*Résolu.*)

Je me baignerai pas, moi, tant que je vivrai.

NINI

Toi, tu vas à l'école?

GUSTO

Oh! oui, mais ça me lasse,
Aussi, na! je veux plus jamais aller en classe!
On nous apprend toujours des choses qu'on sait [pas!

NINI, *toujours importante.*

Moi, ça m'amuse : on fait des ronds par des [compas...
T'as eu beaucoup de prix, cet an-ci?

GUSTO

Pas si bête!
On aurait voulu qu'à les lire je m'embête!
En vacances, tu sais, j'aime pas lire encor!
T'es forte en orthographe?

NINI, *de plus en plus importante.*

Attends qu'on soit d'accord
Sur les réformes.

GUSTO, *qui n'a pas compris.*

Ah!... Dis, raconte une histoire?

NINI

Laquelle?

GUSTO

Une autre!

NINI

Alors, sur notre territoire
Faut construire un château. T'es le prince Char-
Je te raconterai la Belle au bois dormant, [mant.
C'est moi, la Belle...

GUSTO

Ah! non, c'est moi.

NINI

Toi! qu'on te nomme
La Belle? On ne peut pas. puisque toi t'es un [homme!
Donc, moi, je suis la Belle et j'ai des habits d'or,
Alors tu viens, pendant que la Belle, elle dort ..
Alors...

(*Elle regarde autour d'elle.*)

GUSTO

Alors?

NINI

Alors... On ne voit plus personne,
La mer monte, partons. Ecoute : l'heure sonne.

GUSTO

Pourquoi que la mer monte?

NINI

Ah! l'ignorant bambin
Tu ne sais rien! Le soir, le soleil prend un bain.
Et le matin aussi la lune en prend un autre,
Nous ne dérangeons rien quand nous prenons le [nôtre
Mais comme ils sont gros, eux, ça déborde aus- [sitôt...

GUSTO, *rêveur.*

C'est beau, savoir.. Bonsoir, Nini.

NINI

Bonsoir, Gusto!

Lancieux, août 1905.



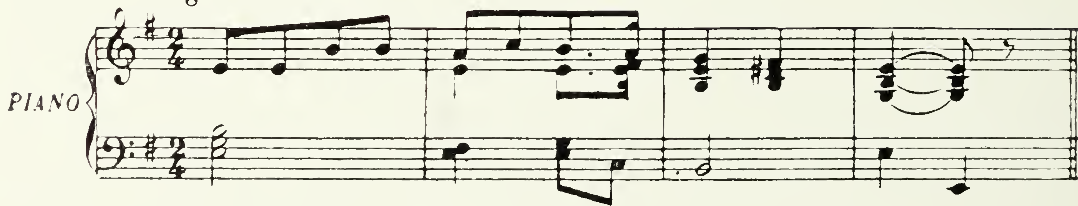


Hamonic.

"Chansons de Chez nous" (1)

Le Vœu à Saint Yves

Paroles et Musique de THÉODORE BOTREL





(1) G. ONDET, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.



I

Un jour, sur un gros navire,
Vire au vent, vire, vire !
La veuve embarqua son gâs...
Le marin ne revint pas!...

II

Fit vœu de faire un navire,
Vire au vent, vire, vire,
De l'offrir à Saint Yvon
Patron de « Ceux qui s'en vont! »

III

Pour la coque du navire,
Vire au vent, vire, vire,
La pauvre vieille, aux abois,
A pris son sabot de bois;

IV

Pour le grand mât du nâvire,
Vire au vent, vire, vire,
Le misaine et l'artimon,
A pris trois branches d'ajonc ;

V

Pour les vergues du navire,
Vire au vent, vire, vire,
A rompu, tout aussitôt,
Ses aiguilles de tricot ;

VI

Pour les voiles du navire.
Vire au vent, vire, vire,
Tailla le beau tablier
Qu'elle eut pour se marier ;

VII

Pour les agrès du navire,
Vire au vent, vire,vire,
Les étais et les haubans,
Coupa ses beaux cheveux blancs;

VIII

Pour achever le navire,
Vire au vent, vire, vire,
Le baptisa de ses pleurs...
Puis y mit les trois couleurs;

IX

Pour porter chance au navire,
Vire au vent, vire, vire,
Elle planta sur l'avant
Sa petite croix d'argent !

X

Enfin, prenant le navire,
Vire au vent, vire, vire,
S'en fut le porter, nu-pied,
A Saint Yves de Tréguier.

XI

Pour la veuve et le navire,
Vire au vent, vire, vire,
Saint Yvon tant pria Dieu...
Qu'Il lui ramena son fieu !

LA BRABANÇONNE

5

Le chant national de la Belgique fut composé pendant la révolution de 1830 qui devait amener la séparation de ce pays et de la Hollande. La « Brabançonne » est l'œuvre de l'acteur français Jenneval, qui en écrivit les paroles primitives, et du chanteur belge Van Campenhout. Ajoutons que paroles et musique subirent par la suite de nombreuses modifications, à tel point qu'un arrêté du ministre de la guerre, daté de 1873, imposait à toutes les musiques militaires de ne jouer désormais que l'arrangement de Bender, inspecteur général des musiques de l'armée. H. G.

Harmonisé par André COLOMB

PIANO

ff

mf

Après des siècles d'es_pé - ran _ ce, Le Belge, sortant du tom_beau, A re_conquis par son cou_ra - ge, Son nom, ses droits et son dra-peau. Et ta main sou_veraine et_ fiè _ re, Peu_ple désormais indompté Gra_

-va sur ta vieille banniè - re Le Roi, la Loi, la Liber - té Gra-

-va sur ta vieille ban- niè - re Le Roi, La Loi, la Li-ber - té Le-

Roi, la Loi, la Li-ber-té Le- Roi, la Loi la Li-ber-té !

I

Après des siècles d'esclavage,
Le Belge, sortant du tombeau,
A reconquis, par son courage,
Son nom, ses droits et son drapeau.
Et la main souveraine et fière,
Peuple désormais indompté
Grava sur ta vieille bannière } bis
Le Roi, la Loi, la Liberté!
Le Roi, la Loi, la Liberté! bis

II

Marche de ton pas énergique,
Marche de progrès en progrès,
Dieu, qui protège la Belgique,
Sourit à tes mâles succès
Travaillons, notre labeur donne
A nos champs la fécondité.
Et la splendeur des arts couronne } bis
Le Roi, la Loi, la Liberté !
Le Roi, la Loi, la Liberté ! bis

III

Ouvrons nos rangs à d'anciens frères,
De nous trop longtemps désunis,
Belges, Bataves, plus de guerres,
Les peuples libres sont amis.
A jamais resserrons ensemble,
Les liens de fraternité,
Et qu'un même cri nous rassemble, } bis
Le Roi, la Loi, la Liberté!
Le Roi, la Loi, la Liberté! bis

IV

O Belgique, ô mère chérie,
A toi nos cœurs, à toi nos bras,
A toi notre sang. O Patrie
Nous le jurons, oui, tu vivras!
Tu vivras toujours grande et belle
Et ton invincible unité
Aura pour devise immortelle } bis
Le Roi, la Loi, la Liberté!
Le Roi, la Loi, la Liberté! bis



Cliché Martin.

LES
MOULINS MORTS

M. Gaston Couté, le poète beauceron, est né à Beaugency en 1882, mais toute son enfance, depuis l'âge de deux ans, s'est écoulée au moulin de son père, à Meung-sur-Loire. Couté a écrit la matière de plusieurs volumes, dont l'un, *La Chanson d'un gâs qu'a mal tourné*, doit paraître prochainement chez l'éditeur Ondet. Le titre de cet ouvrage explique la mentalité de l'auteur. G. Couté est un réfractaire qui s'est élancé très jeune dans la bataille littéraire. A seize ans, il débute à Paris, en récitant ses œuvres dans les cabarets artistiques. Déjà on le sentait maître du verbe qu'il s'était choisi, ce savoureux patois beauceron tout fleuri de barbarismes, et qui semble lui-même comme une chanson narquoise. Le poète des *Moulins morts* semble, nos lecteurs en jugeront, promis à une évolution vers un genre où nous serons heureux de l'applaudir, car nous considérons Couté comme l'un des chansonniers les mieux doués de l'heure présente. J.-P.

Paroles de Gaston COUTÉ

Musique de Gaston DUMESTRE

Quasi allegretto.

CHANT

Quasi allegretto.

PIANO

mf

On vient d'arrê - ter le mou - lin Qui chan - ta, chan - ta tout le jour Son re - frain tout blanc tout câ - lin En fai - sant son œuvre d'a - mour — Et je suis là ce soir, mon Dieu! Gi - sant quel-

-que part au mi-lieu Du moulin où plus rien ne bruit Avec mon cœur pareil à

suivez

Andantino.

lui L'o-deur du bois, le son du glas, Un temps de neige, un soir d'i-vres-se M'at-

p

-tristent moins que la tris-tesse Des mou-lins qui ne tournent pas

suivez

D.C.

I

On vient d'arrêter le moulin
Qui chanta, chanta tout le jour
Son refrain tout blanc, tout câlin,
En faisant son œuvre d'amour;
Et je suis là ce soir, mon Dieu!
Gisant quelque part, au milieu
Du moulin où plus rien ne bruit
Avec mon cœur... pareil à lui!...

REFRAIN

L'odeur du bois, le son du glas,
Un temps de neige, un soir d'ivresse
M'attristent moins que la tristesse
Des moulins qui ne tournent pas!

II

Les meules ont l'air d'écraser
Du silence sous leur torpeur
Et le blutoir ankylosé
Crible de la nuit sur mon cœur,
Mon cœur déjà si plein de nuit
Et que le silence poursuit
Toujours, toujours, depuis le jour
Où finit mon dernier amour...

III

L'eau coule, pleurant de langueur,
Sous la vanne aux bords vermoulus,
Comme l'inutile douceur
D'un cœur aimant qui n'aime plus;
Et ce cœur-là, mon cœur à moi,
Sentant sa peine avec effroi
En la douleur morne de l'eau,
Vient à crever d'un gros sanglot...

IV

Holà! clair meunier de l'Espoir
Qui remets en marche le jour
Le moulin qui s'arrête au soir
Comme un pauvre cœur sans amour,
Holà! déjà l'aube éclaircit
Le moulin et mon cœur aussi.
Holà! holà! meunier qui dors,
Ressuscite les moulins morts!...

REFRAIN

L'odeur du bois, le son du glas,
Un temps de neige, un soir d'ivresse
M'attristent moins que la tristesse
Des moulins qui ne tournent pas!

OH! LES ENFANTS!...

(GRANDE SCÈNE HUMORISTIQUE)

Interprétée par M. GEORGES LAUNAY dans les tournées de "La Bonne Chanson"

Paroles de JEAN GASCOGNE

Musique de KEN AROL



Parlé. — Et, je me connais, j'en aurais eu. Eh bien! j'ai déjà assez des enfants des autres. Et, fatalité inexplicable, les enfants m'adorent : cela me vaut un tas de petits privilèges. J'apparais : les enfants de quatre ans s'installent sur mes genoux pour que je leur fasse faire le cheval, les bébés encore en laisse bifurquent de mon côté avec des petits cris et se réfugient dans mes bras; et là, ils font comme chez eux : ils inondent mes jaquettes, se mouchent sur mes plastrons, bavent sur mes chemises tandis que la mère, le père, le frère, la sœur, la nourrice me regardent d'un air attendri et murmurent :

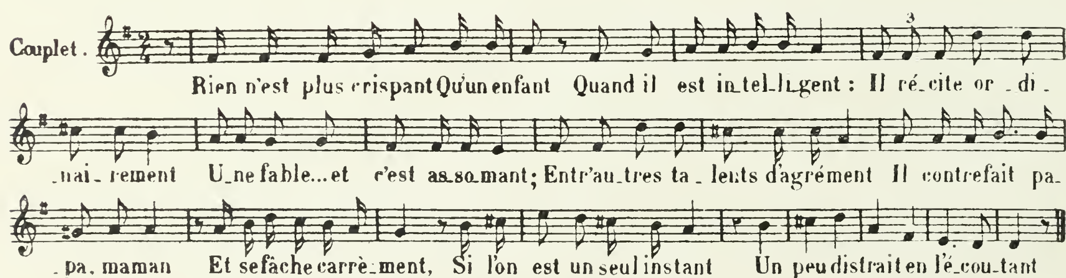
— Comme on voit que vous aimez les enfants!

— Mon Dieu, madame... c'est-à-dire...

— Ah! je ne les confie à personne... mais avec vous, il me semble que je serais tranquille; je vous les laisserais sans crainte pendant une journée!

Une journée! mon sang ne fait qu'un tour, et généralement je fais comme lui.

Eh bien! ces enfants-là, mon Dieu, je les supporte encore. D'abord parce que je ne peux pas faire autrement; et puis, parce que, grâce à leur extrême jeunesse, ils sont encore complètement inintelligents. Mais les enfants intelligents, oh! ceux-là...



Parlé. — Et justement, moi, c'est comme un fait exprès, c'est effrayant ce que je connais de petits prodiges.

Pas plus tard qu'hier, je suis tombé sur un futur géographe. Son père — c'est son père qui l'instruit — lui apprend les chefs-lieux des départements.

LE PÈRE. — Voyons, Jules, quel est le chef-lieu du département de l'Orne?

JULES. — Du département de l'Orne?

LE PÈRE. — Oui, l'Orne, tu sais bien? Oh! il le sait, il l'a dit hier... voyons... (*soufflant*) A...

JULES. — A...

LE PÈRE. — Alen...

JULES. Alen... Alen...

LE PÈRE. — Voyons, Alen...

JULES. — Alambic.

LE PÈRE — Mais non, voyons... Alençon... Dis-moi, maintenant, quelle est la rivière qui passe à Paris?

G. ONDET, éditeur, 83, faubourg St-Denis, Paris.

Jules. — Qui passe à Paris...

Le père. — Voyons, tu sais bien, quand tu n'es pas sage, que tu te roules, que tu cries, qu'est-ce que tu fais...

Jules. — Je fais le méchant!

Le père. — Mais non, tu fais une scène... Eh bien! la rivière qui passe à Paris, c'est la...

Jules. — La Seine.

Le père. — Très bien...

Là-dessus, explosion d'enthousiasme.

Mais ce n'est pas tout, car dans toutes les familles que je connais il y a au moins deux enfants intelligents; après le plus jeune, voici la cadette :

La mère. — Berthe, tu vas chanter à Monsieur ta petite chanson, tu sais, celle que tu as apprise à la pension.

Après s'être fait beaucoup prier, Berthe s'avance en minaudant au milieu du salon. La maman qui s'est mise au piano, plaque quelques accords et Berthe commence :

Un se_rin dans u_ne ca_ge, Au so_leil, pendant l'é_té, Ennu_yait de son ra_ma_ge le lo_catair' d'à cô_té.
Si bien qu'un jour, a_vec mystè_re Ce dernier é_ten_dant la main De la cage ou_vrit la portiè_re
Et laissa fi_ler le serin__ Ah!_ ah!___ ah!___ ah!___

Parlé. — Bravo! Un bon point à lui donner, c'est qu'elle fait le petit serin à ravir! (*Au refrain*).

Maintenant, vous me direz : il y a les enfants bien élevés. Ça, c'est vrai. Je connais des enfants auxquels leurs parents ne passent rien. Seulement ils ont de singulières façons de ne leur rien passer. Ainsi, l'autre soir, j'étais invité à dîner chez un ami qui reste à Fontenay-aux-Roses. Cet ami a un garçon qui a quatre ans. Pour le coup, je n'y remettrai plus les pieds; il ne passent rien à leur garçon. Tenez la preuve : Il était 10 h. 1/2, le dernier train à Fontenay-aux-Roses part à 10 h. 3/4. Puis, plus rien jusqu'au lendemain 7 heures. La gare se ferme. le chef de gare va se coucher, l'homme d'équipe aussi : il n'y a plus personne.

Comme mon ami habite assez loin de la gare, à 10 h. 1/2 je présente mes hommages à madame, je serre la main de monsieur et j'embrasse Isidore, qui, je ne sais pourquoi, refuse énergiquement de me dire bonsoir

Moi, au fond, ça m'était égal. Mais ses parents ne lui passent rien!

Le père. — Isidore, dis bonsoir à Monsieur; (*Silence d'Isidore...*)

Le père. — Isidore, tu entends?

Isidore continue à rester muet comme le député de mon arrondissement.

La mère. — Isidore, tu vas dire bonsoir à Monsieur!

Je regarde ma montre : plus que dix minutes... et la gare est loin.

— Mon Dieu, Madame, je ne suis pas formaliste... je vous en prie, ne le contrariez pas.

La mère. — Oh! monsieur, je ne lui passe rien, je veux qu'il vous dise bonsoir et il vous dira bonsoir...

— C'est que, Madame, le dernier train part dans dix minutes...

La mère. — Tu entends, Isidore, Monsieur va manquer le train, dis bonsoir...

(*Cris inarticulés d'Isidore, pleurs, etc.*)

Le père. — Isidore, dis bonsoir, ou je vais te fouetter.

La mère. - Isidore, dis bonsoir. (*Cris d'Isidore.*)

— Mon Dieu, Madame... je vous en supplie. . il me dira bonsoir la prochaine fois...

Isidore criait, le père criait, la mère criait! Tout à coup j'entends le sifflet de la locomotive. Je m'élance, je trotte, je galope, je bondis et j'arrive pour... voir partir le train et recevoir les compliments de condoléance du chef de gare. Je reviens chez mon ami : la grille du jardin était fermée et il n'a pas de sonnette à la grille, l'animal...

Enfin, après avoir fait six fois le tour de Fontenay-aux Roses, je trouve un maraîcher qui allait aux Halles, porter des carottes. Je le supplie de m'offrir une place : il me l'offre... sur les carottes. Ce que c'est dur des carottes crues, je n'avais pas idée de ça, moi qui n'en avais vu que de bouillies. J'arrive à 5 heures du matin, fourbu, perclus, éreinté, enrhumé, taché, et, pour comble de malheur, tandis que j'étais installé sur mes carottes, je rencontre... mon chef de bureau et sa femme qui revenaient du bal. Me trouver sur des carottes à 5 heures du matin ça leur a paru tellement bizarre qu'au ministère, depuis ce temps, je suis noté comme somnambule! Et tout ça, parce qu'un gamin, auquel on ne passe rien, a refusé de me dire bonsoir! (*Au refrain.*)

S'EN CANTOS

De toutes les anciennes chansons de terroir dont la vogue persistante a bravé les siècles et la mode, il en est peu d'aussi justement populaires que le S'en Cantos, *que l'on connaît aussi sous le titre de* Aquéros Mountinos. *Cette jolie sérénade, que de savants philologues attribuèrent à Gaston Phœbus, comte de Foix (1331-1391), est chantée surtout dans le sud-ouest de la France, de Bordeaux à Perpignan et de Bayonne à Agen, mais son refrain, qui rappelle un peu le plain-chant par la ligne mélodique, est connu du pays tout entier. Les Toulousains prétendent même qu'il a fait le tour du monde... La version que nous avons choisie est celle qui se chante à Auch, l'ancien chef-lieu de l'antique Gascogne.* *J.-P.*

Adaptation française de Jean PASCAL

Harmonisation de Francisque DARCIEUX

pas per you! Cantos per ma mi - o qu'es al - lein dé you! A you!

pas pour moi! Mais c'est pour ma mi - e, Qui est loin de moi! Su - moi!

P.r aller aux C.ts — 2e C.t — Pour finir

I

Débat ma fenestro
Ya un aoüsélou ;
Touto la neït canto,
Canto sa cansou !

REFRAIN

S'en cantos, qu'en cantos,
Cantos pas per you !
Cantos per ma mio,
Qu'es allein dé you !

II

Aquellos mountagnos
Qué tant haoütos sount
M'empachiant de bésé
Mas amours oün sount !

III

Aquellos mountagnos
Tant s'abaissarant
Et mas amourettos
Se rapproucharant !

I

Dessous ma fenêtre
Est un oiselet ;
Toute la nuit chante,
Chante son couplet !

REFRAIN

S'il chante, qu'il chante,
Ce n'est pas pour moi !
Mais c'est pour ma mie,
Qui est loin de moi !

II

Superbes montagnes
Vos puissants sommets
A mes regards cachent
Celle que j'aimais !

III

Ces fières montagnes
Tant s'abaisseront
Que mes amourettes
Se rapprocheront !



Dans l'Aven regardons la truite
Folâtrer et prendre la fuite
D'un furtif détour.

Hamonic.

Dans le Bois d'Amour

CHANSON ALTERNÉE

Paroles et Musique de THÉODORE BOTREL

Louré allegretto

PIANO

mf

f

LUI.

Dans ma main mettant ta main blanche Par ce tiède et joyeux di_manche Allons faire un tour. *Allons faire un tour!*

p

CHŒUR.

LUI

Tous les deux, ma peti_te "Douce", Allons

f

p

Pr finir
CHŒUR.

voir si la feuille pousse Dans le Bois d'A_mour! *Dans le Bois, joli Bois d'Amour!*

CODA

Bois, joli Bois d'A_mour!

ff

UN GAS DE PONT-AVEN

Dans ma main mettant ta main blanche
Par ce tiède et joyeux dimanche
Allons faire un tour ; (bis en chœur)
Tous les deux, ma petite « Douce »
Allons voir si la feuille pousse
Dans le Bois d'Amour !

LE CHŒUR : *Dans le Bois, joli Bois d'Amour.*

UNE PONT-AVENAISE

En rôdant tout le long des haies
En rêvant sous les chêneraies
Cueillons tour à tour (bis en chœur)
Des bouquets de fleurs printanières :
Des muguets et des primevères
Dans le Bois d'Amour!

LE CHŒUR : *Dans le Bois, joli Bois d Amour.*

LUI

Dans l'Aven regardons la truite
Folâtrer et prendre la fuite
D'un furtif détour. (bis en chœur)
Ecoutons comme au loin, mignonne,
Le moulin du Plessis ronronne
Dans le Bois d'Amour!

LE CHŒUR : *Dans le Bois, joli Bois d'Amour.*

ELLE

C'est ici que, toute petiote,
Dans ta main coulant ma menotte,
Tout comme en ce jour ; (bis en chœur)
Chiffonnant coiffe et collerette
Je venais chercher la noisette
Dans le Bois d'Amour!

LE CHŒUR : *Dans le Bois, joli Bois d'Amour.*

LUI

Pour te rendre un peu de courage
Sous ce roc, un matin d'orage
Ténébreux et lourd, (bis en chœur)
Je t'ai dit — frissonnant moi-même —
Pour la première fois : « Je t'aime »
Dans le Bois d'Amour !

LE CHŒUR : *Dans le Bois, joli Bois d'Amour.*

ELLE

Et c'est là que, soldat de France,
Vers la ville, hélas ! en partance
Pour un long séjour, (bis en chœur)
Tu m'as dit : « Kénavo, la belle :
« Dans deux ans rendez-vous fidèle
Dans le Bois d'Amour ! »

LE CHŒUR : *Dans le Bois, joli Bois d'Amour.*

LUI

Qui dira toutes les détresses
Des Adieux.. et les allégresses
D'un joyeux retour ? (bis en chœur)
Quels Brizeux, quels nouveaux Virgiles
Conteront toutes nos idylles
Dans le Bois d'Amour ?

LE CHŒUR : *Dans le Bois, joli Bois d'Amour.*

ELLE

Trémalo, là-bas, nous appelle :
Nous prierons dans l'humble chapelle,
En rentrant au bourg, (bis en chœur)
Le Jésus couronné de roses
De bénir les Amours écloses
Dans le Bois d'Amour !

LE CHŒUR : *Dans le Bois, joli Bois d'Amour.*

Chansons et Poésies humoristiques

Le Poisson rouge et le Brochet

Il se pourra (car tout arrive)
Que l'on dise : « Je la connais! »
Mais cette fable un peu naïve
Est traduite du japonais :

Un vieillard, savant ou poète,
Possédait un aquarium.
Deviner l'homme dans la bête,
Tel était son critérium.

Et, pour cet examen sévère,
Il avait placé tout exprès
Dans sa grande cage de verre
Un poisson aux reflets pourprés,

Un minuscule poisson rouge
Au gros œil noir exorbité,
Qui toujours se trémousse et bouge,
Plein de jeunesse et de gaieté.

Insoucieux comme Grégoire,
Il se livrait à la boisson;
Il passait tout son temps à boire..
Tel est le propre du poisson

Un soir, traîteusement son maître,
Derrière une vitre en cristal
Dans l'aquarium s'en vint mettre
Un gros brochet à l'œil fatal.

Le brochet porté sur sa bouche,
Pour dévorer son compagnon
Se rua, mais reçut, farouche,
Ce qu'on nomme au Japon un « gnon ».

D'abord, à la douleur rebelle,
Sans se lasser notre bêta
Visa sa proie ; et, de plus belle,
Contre la vitre se heurta...

Et ce manège ridicule
Dura des semaines, des mois,
De l'aube jusqu'au crépuscule...
— Le poisson rouge, plein d'émois,

Tremblait de toutes ses vertèbres ;
Se faisait tant de mauvais sang
Que — tels les chocolats célèbres —
Il blanchissait en vieillissant...

« Ce qu'on n'atteint pas n'est qu'un rêve. »
Donc, las de se casser le nez,
Le brochet dut mettre une trêve
A ses efforts désordonnés.

Le gros ne pouvant satisfaire
Son cannibalesque appétit,
Laissa le petit dans sa sphère,
Rassuré petit à petit,

La paix régna, sereine, entière,
Si bien que le maître, une nuit,
Enleva la cloison-frontière
Doucement, sans faire de bruit.

Nos bêtes — la croyant entre elles
Toujours — vécurent sans tourment
Leurs existences parallèles
Ensemble mais séparément..

Et cette Fable japonaise
S'achève sans moralité,
Pour que chacun puisse à son aise
Conclure en toute liberté.

HUGUES DELORME

Réparations locatives

Fermant un' fenêtr' du log'ment
Dont je suis locataire,
J'appuie un peu trop brusquement,
J'colle un carreau par terre.
J'fais v'nir un peintre, un vieux madré,
Qui sort grav'ment son mètre,
M'sur' la vitre, et m'dit : « J'vous prendrai
Trent'-trois sous pour la r'mettre. »

Le carreau posé, l'barbouilleur
Me montre la croisée
Et m'fait r'marquer, d'un air railleur,
Qu'la peinture est usée.
Je l'laiss' faire, il la peint en gris,
Puis la port', puis la niche,
Et puis enfin, car je m'trouv' pris,
La frise et la corniche.

Mais le papier n'étant plus frais,
A côté d'la peinture,
Le barbouilleur dut, à mes frais,
Remplacer la tenture.
Lors, ma salle à manger eut l'air
D'un' belle et vaste salle,
Quand j'eus fait peindre, en saumon clair,
Le plafond dev'nu sale.

La chambr', près d'la salle à manger,
Paraissait pitoyable.
Le peintre m'dit : « J'vais l'arranger,
Ça n'vous coût'ra pas l'diable. »
Je fis réparer, sans l'vouloir,
L'antichambr', la cuisine,
Et puis, en mêm' temps que l'couloir,
Un p'tit coin qui s'devine.

Ayant r'peint l'log'ment tout entier,
L'barbouilleur me fit faire,
Par un' vraï ficell' du métier,
Un' not' d'apothicaire :
Ça m'coût' sept cents francs, en effet,
- En déduisant l'cinquième —
Vous conviendrez qu'j'aurais mieux fait
D'poser l'carreau moi-même.

Ce matin l'on sonn' violemment :
J'deviens pâl' comme un cierge.
Sous le coup d'un pressentiment,
J'ouvre et j'vois mon concierge
Qui m'tend un congé poliment :
Le gérant, farce amère,
Vient d'se louer mon appartement,
Pour loger sa bell'-mère.

EUGÈNE LEMERCIER.



Hamonic.

A Ker-Botrel

UNE GRANDE MANIFESTATION POPULAIRE

Le Pardon des Fleurs d'Ajoncs

Avant de commencer la relation de cette belle fête estivale, rendons hommage au barde Théodore Botrel qui en a été le créateur et qui en est resté l'organisateur infatigable et combien désintéressé. C'est la troisième fois que Pont-Aven fête son pardon fleuri et chaque fois l'affluence est plus considérable, l'enthousiasme plus débordant. Un poète ne pouvait pas être mieux inspiré que de placer dans ce cadre unique et merveilleux de beauté la fête de la fleur d'or, l'emblème par excellence de la Cornouaille.

Dans sa divination d'aède, Botrel a su le comprendre et, du jour où, par acclamation, lors du premier Pardon, en 1905, la première reine, S. M. Françoise Le Goff, décerna, aux applaudissements d'une multitude enthousiaste, le titre de citoyens de Pont-Aven au barde et à sa douce et gracieuse compagne, le cœur de Botrel se sentit attacher pour jamais au rivage de l'Aven sinueuse. Sur la montagne aride et hérissée d'ajoncs rébarbatifs, il fit sortir de terre un bijou d'architecture rustique.

Et là, c'est l'accueil cordial et familial ; son inspiration, qui l'enlève au-dessus des réalités, lui permet de contempler quand même l'admirable pays qui déroule devant ses yeux tous ses charmes et toute sa beauté.

Avec à ses côtés son âme sœur et dévouée et son bon et fidèle ami, son beau chien *Bleiz-Gwenn* qui s'harmonise merveilleusement avec le paysage Botrel reste le travailleur infatigable, le passionné de notre Armorique qui, par ses œuvres charmantes, conquiert chaque jour sur tous les points du globe de fidèles et fervents admirateurs à la Bretagne.

Ne nous le dissimulons pas : si, le 8 août, une affluence si considérable est accourue de partout au Pardon des Fleurs-d'Ajoncs, c'est à Botrel que nous le devons, à l'amour qu'il a su communiquer à tous de notre petite patrie et à son activité désintéressée ; aussi ne saurons-nous trop l'en remercier.

Le monument de Brizeux

Mais il avait pour le conseiller l'âme rêveuse et le souvenir passionné d'un de ses prédécesseurs en poésie, le doux chanteur des *Bretons*, Auguste Brizeux.

Aussi a-t-il voulu rendre hommage au poète pour lequel il éprouve un véritable culte Dans le granit, envahi par le lierre et entouré d'ajoncs en fleurs, d'un dolmen formé par la nature, tout près de son ermitage, il a fait enchâsser l'admirable médaillon de bronze de Brizeux dû au ciseau habile d'Ernest Dalodier. L'œuvre du jeune et déjà puissant sculpteur, qui fut admirée au dernier Salon des Artistes Français, est empreinte d'un charme prenant dans son feuillage de chêne et d'ajoncs ; à côté, une hermine d'or grave dans la pierre l'âme de la Bretagne. puis deux vers de Brizeux crient aux passants l'amour du foyer :

> Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte :
> Mourez dans la maison où votre mère est morte !

Et c'est là que, samedi soir, en un cortège intime, mais gracieux, la nouvelle reine, S. M. Françoise Madec, débuta dans ses fonctions royales en présidant à l'inauguration du médaillon, ayant à ses côtés ses jolies demoiselles d'honneur Mlles Anne Ben et Louise Louédec.

En quelques mots vibrants Botrel célèbre l'amour de la petite patrie et dit toute son admiration pour le doux poète dont il offre le monument à la ville de Pont-Aven

M. Frédéric Satre, maire de Pont-Aven, remercie Botrel de son don généreux et dit toute la reconnaissance qu'a pour lui la ville de Pont-Aven qui est heureuse de le posséder.

M. de l'Estourbeillon, député du Morbihan, président de l'Union Régionaliste Bretonne, dit à son tour, en une improvisation charmante la satisfaction qu'il éprouve d'assister à l'hommage rendu à Brizeux Il compare, d'une façon très heureuse, Brizeux et Botrel et dit que celui-ci aussi, « en chantant son pays a su le faire aimer ».

Il termine en offrant, au nom de l'U. R. B., une médaille commémorative à la reine des Fleurs d'Ajoncs

Puis c'est une minute exquise. Une gracieuse jeune femme, revêtue du costume si seyant des Pont-Avenoises, toute blonde et gracile, se dresse légère au pied du monument.

Les mains crispées sur une jolie gerbe d'ajoncs, d'une voix charmeresse, émue et nuancée Mme Gabrielle Basset d'Auriac (une Bretonne originaire de Pont-Scorff) dit — avec quelle âme et dans quelle perfection de mouvements — le sonnet suivant de sa composition :

A Brizeux

Heureux celui qui naît sur la terre d'Armor
Sur ce sol en granit où la vague se brise
Et, comme Toi, fidèle à ses beaux ajoncs d'or
A su comprendre et vénérer son âme grise.

Tant de fois Tu chantas dans le même décor
Marie aux yeux rêveurs, à côté de l'église,
Qu'il nous semble, ô Brizeux, que le vent mêle encor
Ton nom mélodieux, aux ailes de la brise.

Et parce que près d'Elle en son humble maison
Tes vers ont evoqué le paisible horizon
Des prés silencieux et des landes bretonnes,

Ton nom sera gravé dans le cœur du rocher
Et les filles viendront sourire et se pencher
Les mains pleines de fleurs et de fraîches couronnes.

Et d'un geste divin, le regard au delà, elle jette ses fleurs au pied du monument, tandis qu'éclatent, irréfragables les applaudissements et les bravos.



E. Hamonic.

Le monument Brizeux.

C'est ensuite Mlle Riou, « la fauvette bretonne » ainsi que la prénomme Botrel, qui, en charmante Bigoudenne, chante, accompagnée par l'assistance, l'admirable chant celtique de Jaffrennou *Bro goz ma Zadou* (vieux pays de mes pères).

Cette intime et charmante cérémonie se termine par la bénédiction du nouveau Ker-Botrel et une cordiale réception où M et Mme Botrel ont démontré, une fois de plus, l'affabilité de leur accueil.

Mais avant de poursuivre, nous devons donner les vers suivants, de Tiercelin, qui n'a pu assister à la cérémonie :

Pour la fête de Brizeux a Kerbotrel

Jeune barde breton, qui fêtes le vieux barde,
A Pont-Aven par toi va revivre Brizeux
Et le beau médaillon restera sous ta garde
Dans ta maison où les poètes sont chez eux.

J'aurais voulu répondre à ton appel, Poète,
D'un même enthousiasme et dans la même foi,
Et j'aurais apporté dans Kerbotrel en fête
L'hommage, où je voulais me trouver près de toi.

Je ne serai pas là ! Du moins, dans ce poème,
Associant Brizeux et Botrel aujourd'hui,
Je veux t'offrir, à toi que notre Bretagne aime,
Quelques-unes des fleurs que nous tressons pour lui

Nous donnerons. dans notre prochain numéro, le discours (un vrai bijou littéraire) que devait prononcer Renan Saïb, président du comité qui édifia le monument Brizeux, à Arzano, la concordance des trains ne lui ayant pas permis d'arriver à temps à Pont-Aven.

Le Pardon

Le soleil magnifique incendie la région. De partout la foule arrive innombrable, Pont-Aven a revêtu son air de fête. La plupart des maisons sont pavoisées et ornées de feuillages et de lanternes. Partout, c'est la joie, l'animation et la gaieté. Mais voici le char de la reine qui s'avance traîné par quatre bœufs au pas lent. Il est tout orné de feuillages, de fleurs d'or et de bruyères. Dans le cadre rustique la jolie reine, si fine, si gracieuse, si pleine de charme et d'élégance, dans sa belle robe pailletée, sous sa coiffe légère et l'envolée de sa collerette, tenant avec aisance la quenouille symbolique, est toute charmante et délicieuse, salue d'un sourire exquis la foule de ses sujets qui l'acclament en délire.

Non moins gracieuses et jolies, ses demoiselles d'honneur, Mlles Louise Louédec et Anne Ben prennent place à ses côtés, et, dans le vaste char, s'installe à leurs pieds une cour en miniature de gentils bébés bretons aux costumes ravissants et rappelant tous les coins de la Bretagne.

Au-devant du char, sur de rugueux troncs d'arbres, ont pris place, en costume national, MM. Théodore Botrel, Frédéric Satre et Jean Gorret, chevaliers servants de la reine et des demoiselles d'honneur.

Le cortège est précédé d'une douzaine de superbes cavaliers en costumes bretons, qui, dirigés par M. Henri Le Bihan, font une garde du corps admirable et d'une allure impressionnante.

Deux couples de binious, dont M. Barbarin a la charge, sonnent à perdre haleine devant le char qui est escorté par des gars bretons armés de solides *penn-bas* et par les sapeurs-pompiers.

De toutes parts s'élèvent, retentissants, les cris de : Vive la Reine ! Et généreusement Sa Majesté dispense à tous ses plus jolis sourires. Le cortège se rend d'abord à la gare, par la rue du Gac, que traverse une large banderole où éclate le mot « Bienvenue ».

La foule, de plus en plus dense sous le soleil rutilant, se masse derrière le char antique, et suit le cortège jusqu'au bout du quai où a lieu la cérémonie du couronnement de la reine. Botrel en posant sur la coiffe de la gracieuse souveraine la couronne de Fleurs d'Ajoncs, s'écrie :



E. Hamonic.

Le char de la Reine des " Fleurs-d'Ajoncs ".

Pont-Aven, voici donc ta reine
Avec le diadème au front,
Françoise Madec est son nom,
Et c'est l'or du landier breton
Qui fleurit notre souveraine !
Amis, crions à perdre haleine :
Vive la Reine !
Des Fleurs d'Ajoncs !

De toutes parts éclatent les cris de : Vive la Reine ! puis le cortège magnifique revient sur ses pas, monte jusqu'au haut de la rue de Concarneau où la reine et sa cour descendent du char et reviennent à pied, à l'église, sous les acclamations de la foule qui augmente sans cesse, et précédés d'une dizaine de couples de petits Bretons aux longs cheveux bouclés et de mignonnes et ravissantes petites Bretonnes. Ce défilé est merveilleux, aussi les innombrables appareils photographiques ne chôment-ils pas !

A l'église, la foule s'entasse, mais tout le monde n'y peut pénétrer. Durant la grand'messe, Mme Théo-

dore Botrel a chanté divinement l'*Ave Maria* de Gounod et l'*O Salutaris* de Lefèbure. Les jeunes filles du pays ont chanté délicieusement le vieux cantique breton l'*Angelus*.

A la sortie de l'église, le cortège a peine à se frayer place et à gagner le char tant la multitude est considérable, les trains ne cessant de déverser des voyageurs. A elle seule, la Compagnie des chemins de fer départementaux a transporté à Pont-Aven, dans la matinée, plus de 3.000 personnes! Et qui fera jamais le compte des milliers de visiteurs venus en automobile, en voiture à bicyclette et même à pied! Il est impossible de fixer un chiffre, mais nous sommes convaincus qu'il y avait encore plus de monde qu'il y a deux ans.

Après le déjeuner, la reine a présidé, sur la place, les concours de binious et de costumes. Ce dernier a eu, comme toujours, un gros succès de curiosité et les riches toilettes, si gracieusement portées par nos Bretonnes, ont été vivement admirées. L'enceinte est envahie et les membres du jury ont peine à accomplir leur mission. Notons surtout les jolis bébés bretons qui ont jeté sur la fête une note charmante et attendrie. Dans la foule, nombreuses sont les Parisiennes qui circulent travesties en Bretonnes ; elles savent combien ce costume met en relief la moindre beauté, aussi sont-elles toutes ravissantes sous leurs légères coiffes d'un jour, qui donnent une grâce nouvelle à leurs charmants minois.



Cliché Villard.

Le barde Botrel et les Reines de 1909.

Au Bois d'Amour

Mais la fête se précipite, le cortège se reforme et gagne le Bois d'Amour pour la représentation. La reine et ses demoiselles d'honneur prennent place à gauche de la scène; à leurs pieds et en face, des grappes de jolies filles s'égrènent et le coup d'œil est splendide et féerique de ces fraîches Bretonnes aux riches et brillants costumes faisant à la reine une cour de beauté.

Les spectateurs qui envahissent les places disposées dans la belle allée du Bois d'Amour ne peuvent retenir un cri d'admiration, tant le spectacle est séduisant.

La représentation commence aussitôt. Inutile de dire les ovations qui ont été faites à Botrel et à sa charmante « douce » dans l'interprétation des œuvres du poète : *En avant les gâs !*, *la Cloche d'Ys* et *Dans le Bois d'Amour* (une nouveauté qui obtient grand succès).

On a, également, chaudement applaudi les jeunes gens de la Chorale, les sonneurs de cor, les deux groupes d'excellents danseurs de Pont-Aven, et la charmante Mlle Riou, qui a chanté à nouveau le *Bro goz ma Zadou*.

Pendant l'entr'acte, Botrel — en dehors des croix et chaînes d'or offertes la veille au nom du bon ami de Pont-Aven M. Stuart Smith — a remis personnellement, à la reine et aux demoiselles d'honneur, un petit bijou-souvenir, et au nom du Comité un livret de caisse d'épargne; puis, la fête se donnant au profit du bureau de bienfaisance, une quête a été faite par les demoiselles d'honneur accompagnées de MM. Frédéric Satre, maire, et Louis Le Bihan, adjoint.

La représentation du beau drame de Botrel, *La Paimpolaise*, a commencé ensuite et a été un long succès pour les interprètes : M. et Mme Botrel, MM. Guy Favières, du théâtre Sarah-Bernhardt, et Ruffy. Malheureusement, au cours de la représentation de ce drame, un orage d'une violence extrême se déchaîne. Quel accompagnement pour cette tragédie de la Mer! Le tonnerre fait rage, une tornade de poussière s'élève sous la poussée du vent, mais la pluie ne tombe pas encore. La représentation se termine hâtivement. Après une dernière chanson on regagne Pont-Aven, et tout le monde a le temps de se mettre à l'abri quand le ciel qui, aimablement, ne semblait attendre que ce moment, ouvre ses cataractes.

Vers 6 h. 1/2, enfin, il y eut une accalmie, et, aussitôt, les danses reprirent de plus belle.

Le soir, la gaieté revenue sous le temps plus serein, la fête reprit joyeuse. Sur l'Aven, de nombreuses barques brillamment pavoisées et illuminées faisaient un effet splendide, tandis que, tout là-haut, les collines s'incendiaient des feux de Bengale.

Le cortège de la reine refit, avec Botrel et ses amis, une joyeuse randonnée d'un bout à l'autre de Pont-Aven en chantant la chanson des *Fleurs d'Ajoncs;* puis, après avoir reconduit chez elles la reine et les demoiselles d'honneur, le cortège se disloqua.

Le succès de la fête a été complet — malgré la tempête qui en a brusqué la fin — et notons y surtout le caractère fraternel, breton et populaire, dans sa meilleure expression, qui a permis de fraterniser à tous les amis de la Bretagne de quelque opinion qu'ils se réclament.

Louis Beaufrère.

(*Union agricole et maritime*, 11 août 1909.)

P. S. — Fleurs-d'Ajoncs, Mouettes et Filets-Bleus

L'exemple donné par Botrel était bon à suivre et a été suivi. Douarnenez a chaque année sa petite *Reine des Mouettes* et Concarneau sa *Reine des Filets Bleus*. Et LL. MM voisinent. C'est ainsi que, le 22 août, Botrel et le Comité de Pont-Aven emmenaient à Concarneau, dans une voiture fleurie de bruyères, d'ajoncs et de genêts, S. M. Françoise Madec et sa Cour. Cette deuxième fête a été très réussie, très joyeuse, qui réunissait pour la première fois, dans la même allégresse populaire, les gâs du Pays des Meuniers, et ceux du Pays des Sardiniers; les jolies fillettes du Pays des Ajoncs d'or et celles du Pays des Filets bleus!

Octobre : Fleur-de-Bruyère



O douce bruyère ingénue !
Quand reviendront nos matelots
Dig-dingue-leur la bienvenue
Avec tous tes petits grelots !

E. NICOD

Photo de E. Hamonic — **Jeune fille de Paimpol** — Encadrement de E. Nicod



Brizeux à Pont-Aven

Nous donnons ci-après (dernier écho du Pardon des Fleurs-d'Ajoncs) le beau discours de Renan Saib, président du comité qui édifia le monument Brizeux à Arzano, l'abondance des matières ne nous ayant pas permis de le citer in extenso *dans notre numéro de septembre :*

Il y a juste une dizaine de jours, Botrel, avec sa brièveté cordiale à laquelle je suis accoutumé, car ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons, m'envoyait le programme de la fête qui nous réunit, m'annonçant l inauguration du beau médaillon de Brizeux que vous voyez. Il ajoutait : « Quelques mots de vous feraient plaisir. »

Je ne sais pas si quelques mots de moi pourront faire plaisir ; je crois bien que le plaisir est plutôt pour moi, de me retrouver une fois de plus, dans l'œuvre commune du maintien de la Bretagne, près des bons amis que sont Botrel et sa douce. Nous nous y sommes assez souvent trouvés ensemble, et nos souvenirs à cet égard pourraient remonter fort loin.

Souvenez-vous, mon cher poète, d'un des derniers, de ce jour d'Arzano, voilà près d'un an déjà, où nous célébrâmes ensemble, avec tant d'autres bons Bretons, l'inauguration d'un autre monument à Brizeux, aux abords du pont Kerlo. J'avais eu l'idée de celui-là; vous avez édifié celui ci. N'était-il pas naturel que, nous étant rencontrés en Arzano, près des sources du Scorff, nous nous retrouvions dans le même sentiment d'hommage à rendre au barde national d'Armor, sur les rives finales de l'Aven ?

La réunion d'aujourd'hui n'est qu'un lendemain de l'autre, et nous nous sommes compris tout de suite. C'est avec joie que je suis venu.

Je laisserai à d'autres le soin de louer comme il convient l'œuvre artistique de M Dalodier. Elle se recommande d'ailleurs par elle-même et c'est unanimement qu'elle nous charme. Elle est admirablement placée, et cela à plusieurs titres.

D'abord, parce qu'elle est chez vous, mon cher poète, et que vous avez, dans un certain sens tout au moins, vaillamment continué l'œuvre de Brizeux.



Mme G. Basset d'Auriac disant ses vers à Brizeux.

Vous êtes assurément un de ceux qui ont le plus utilement travaillé dans la voie féconde ouverte par le barde lorientais. Et si vous ne vous êtes servi que d'une seule langue, il n'en est pas moins vrai que vos sentiments, les siens, les nôtres sont les mêmes.

Vous avez contribué comme lui à faire aimer la Bretagne, et cela, non seulement entre l'Océan et la Vilaine, mais bien au delà. Pourquoi? Pourrait-on trouver une meilleure raison que, parce que, comme lui, vous l'avez beaucoup aimée.

Tout est là !

« Il aimait la Bretagne et la faisait aimer », a dit Brizeux de lui-même. Il faut que de chacun de nous on puisse toujours en dire autant. Il n'est pas de formule plus heureuse.

Je disais que le médaillon de Dalodier était admirablement placé, d'abord parce qu'il est chez vous. Ce n'est pas tout. Il est à Pont-Aven, et Pont-Aven n'est pas un pays quelconque de Bretagne. Le souvenir de La Villemarqué y vit encore ; celui de Brizeux méritait d'y revivre aussi.

Ce pays n'est-il pas la perle de la Cornouaille?

Ah ! ce que nous souhaitons par-dessus tout, c'est qu'il demeure ainsi, c'est qu il reste avant tout, et quoi qu'il arrive, fidele aux traditions bretonnes.

Je n'ai pas peur pour ses costumes; ils se défendent d'eux-mêmes; ils témoignent d'un remarquable goût artistique de la race bretonne et ils s'imposent. — bien au delà du canton. Que sous ces corsages d'une élégance sans rivale battent toujours des cœurs de véritables Bretonnes ; que ces token plat cornouaillais abritent toujours des têtes de véritables Bretons. Parlez votre vieille langue bretonne, jeunes filles et jeunes gens de Pont-Aven, ne l'oubliez jamais. Si vous saviez comme on la regrette quand on l'a perdue, et comme il est difficile de

la reconquérir ! Conservez-la avant toutes choses ; en la conservant vous conserverez tout le reste. Demeurez Bretons de langue bretonne.

Ra chomo peb unan Breizad
Dre holl, bepred, beteg merwell.

Et l'on pourra toujours, si vous restez Bretons ainsi, vous tenir pour ceux, entre tous favorisés du sort, à qui est échue la gloire précieuse de garder non seulement une des plus remarquables beautés extérieures de la Bretagne, mais encore, ce qui vaut mieux, sa beauté intérieure, son âme celtique, son indépendante fierté, sa langue, sa race et sa véritable grandeur.

Des vers du noble poète quimpérois Le Guyader me reviennent invinciblement à la mémoire quand je pense à vous, Pont Avenoises.

Lorsqu'il fut question, voilà dix ans, de choisir pour la Bretagne une fleur symbolique, alors que les uns préconisaient l'ajonc, d'autres le genêt, d'autres la bruyère, Le Guyader disait :

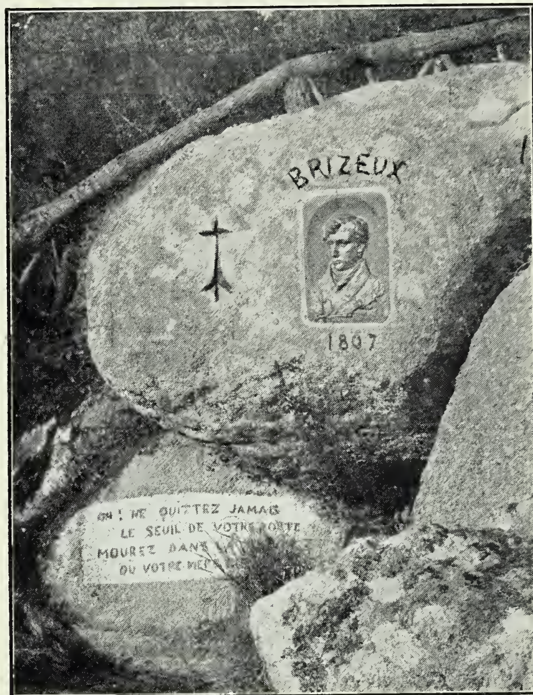
Oh ! la plus douce fleur du paradis d'Armor,
Dont je voudrais chanter, dans des strophes de flamme,
L'alleluia d amour, ce n'est pas l'ajonc d'or,
Ni le genêt, ni la bruyère, c'est la Femme.

Votre ami Botrel s'est-il souvenu de ces vers prophétiques lorsqu'il eut l'idée de ce gracieux et beau pardon des *Fleurs d'Ajoncs* que vous célébrerez demain? Je ne sais; en tout cas, son âme de poète et de Breton s'est rencontrée avec celle de Le Guyader.

Oui, vous êtes, Pont-Avenoises, des perles rares de Bretagne. Soyez-le tout à fait, soyez-le entièrement, Bretonnes de beauté, et surtout, Bretonnes d'âme et Bretonnes de cœur.

Vous pouvez beaucoup pour la Bretagne. Votre charme est une force qu'il vous faut précieusement conserver pour la patrie bretonne.

Je vous connais depuis lontgemps, vous et votre pays, et permettez-moi de vous rappeler des pensées qui me sont venues lorsque, pour une des premières fois, je vins admirer comme tant d'autres vos rives de l'Aven et votre Bois d'Amour.



Monument à Brizeux, par Ernest Dalodier.

Le Bois d'Amour ! Frondaisons folles de coudriers, de jeunes ormes, de vieux chênes, dévalant d'une longue et haute colline, pêle-mêle avec d'énormes rocs millénaires, venant ainsi, de plus en plus serrées, de plus en plus touffues, jusqu'aux bords de l'Aven qui pénètre sous bois en des avancées d'eau si pure, si claire, si transparente, si tranquille, qu'on ne dirait plus une rivière. Rien ne paraît plus paisible que cette eau calme, semblant presque morte en quelque bois mystique du silence et du sommeil, et longtemps je l'ai contemplée sans y découvrir d'autres mouvements que des frissons légers et tremblants, sous la course vive des insectes qui l'effleuraient en élans rapides.

Mais j'y vis une feuille tomber, et la feuille aussitôt se mit en marche, descendant parmi les troncs frêles, à travers l'ombre et le soleil, un courant qu'on n'eût pas soupçonné. L'eau vivait !

Il en est ainsi de la Bretagne. Elle semble morte, elle aussi, ou endormie d'un sommeil qui ne paraissait autre chose que le prélude de la fin. Mais faites-y tomber les feuilles de vos paroles et de vos actes, les chères feuilles du souvenir que vous aurez cueillies aux bois lointains des siècles passés, les glorieuses feuilles de notre héroïque histoire et de la langue que nous aimons, et vous verrez les feuilles marcher, prendre la route tranquille et sûre qui mène, sous les frondaisons, jusqu'à la lumière éclatante du plein jour, du plein jour qui luira pour nous, demain ou plus tard, nous ne savons, mais qui luira, qui luira et baignera de son triomphal soleil l'antique Bretagne ressuscitée.

Ra chomo peb unan Breizad
Dre holl, bepred, beteg merwell.

Renan Saib.

LE CONSCRIT

RD.

Poésie de
THÉODORE BOTREL

A l'ami Edmond Chapoy

Musique d'ANDRÉ COLOMB

Allegretto

CHANT

Allegretto

PIANO

f

Suivez

L'horlo-

-ge, d'un air tout grave, Sonne l'heure de l'Adieu: Allons, grand'mère, sois brave Autant

que ton "petit fieu". Des cons-crits la troupe fière Dé-jà s'assemble là-

-bas; -Je suis le seul qu'on "es-père." Vi-te, vi-te, je m'en vas!..

poco rall

al coda 4e Ct.

Andno ben marcato.

Ne me retiens pas grand'mè-re, Et lais-se partir ton gâs !—

f

Io Tempo.

Io Tempo.

Tu di-

Pour finir au 4e Couplet

rall.

avec force.

Allons, je m'en vas, grand'mè - re; Un der-nier bai-ser... A-dieu!!!

CODA

ff

I

L'horloge, d'un air tout grave,
Sonne l'heure de l'Adieu :
Allons, grand'mère, sois brave,
Autant que ton « petit fieu » ;
Des conscrits la troupe fière
Déjà s'assemble là-bas. .
Je suis le seul qu'on « espère »:
Vite, vite, je m'en vas !...
Ne me retiens plus, grand'mère,
Et laisse partir ton gâs!

II

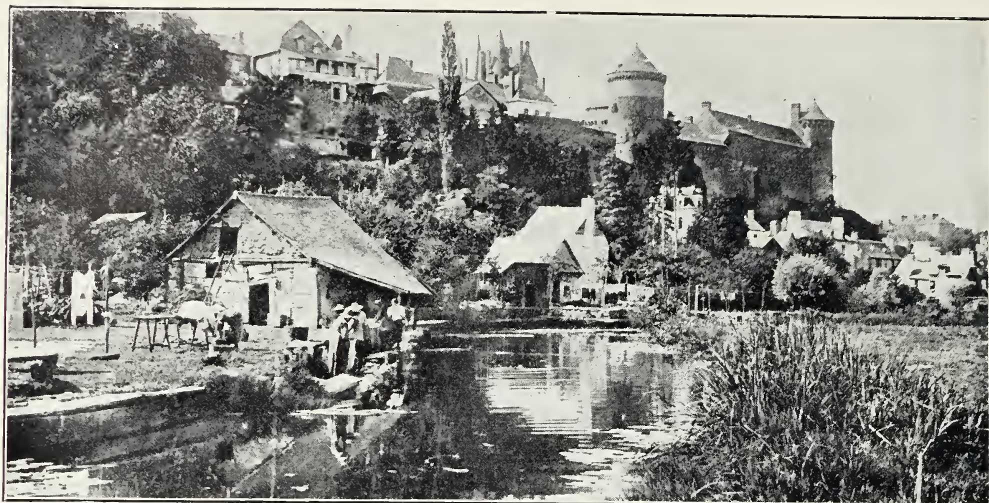
Tu disais : « Je serai sage ».
Et tu pleures, dans ton coin ;
Laisse-moi tout mon courage :
P'us que toi j'en ai besoin !
Tu vas rester solitaire
Deux ans .. Mais tu reverras
Rappliquer ton militaire
Deux galons d'or sur les bras !...
... Ne pleure donc plus, grand'mère.
Et laisse partir ton gâs!

III

Oui, grand'mère, sois tranquille,
Je t'écrirai très souvent
Et serai, dans la Grand'Ville,
Digne d'être ton enfant
Que redoutes-tu ? la Guerre ?
Hé là, donc ! que de tracas !!!
D'abord on n'y va plus guère
Et puis tous n'y meurent pas. .
... Ne tremble donc plus, grand'mère,
Et laisse partir ton gâs !

IV

Mais, au loin, grand'mère, écoute
Nos gâs qui chantent en chœur !
Tous les Conscrits sont en route :
Je vas être déserteur !
Adieu !.. la journée entière
Songe à ton grand « petit-fieu »
Et pour lui, dans ta prière
Dis quelques mots au bon Dieu !...
.. Allons, je m'en vas, grand'mère ;
Un dernier baiser .. Adieu !!!



A la Duchesse Anne... d'Uzès.

LA VILAINE

BALLADE BRETONNE

Les " Chansons de chez nous " (1)

Poésie de THÉODORE BOTREL

(Musique de E. FEAUTRIER)

Allegretto.

PIANO

f

p

D'après les anciens E_crits, C'est au temps où, dans Pa_ris, La Du_chesse Anne était

p

Rei_ne Qu'un soir d'Automne é_plo_ré Na_quit au_près de Vi_tré La vi_

lai _ne. Il faut en faire l'a_veu Elle é_tait bossue un peu Et boi_

(1) G. ONDET, éditeur, 83, faub. St-Denis, Paris.

-tait à fai-re pei-ne; Il suf-fi-sait de ce-la Pour que chacun l'ap-pe-

-lât: La "Vi-lai- - -ne!" 2me Ct Or, au

I

D'après les anciens Ecrits,
C'est au temps où, dans Paris,
La Duchesse Anne était Reine,
Qu'un soir d'Automne éploré
Naquit auprès de Vitré
La Vilaine.
Il faut en faire l'aveu :
Elle était bossue un peu
Et boitait à faire peine ;
Il suffisait de cela
Pour que chacun l'appelât :
La Vilaine!

II

Or, un jour que dans les prés
La fille aux cheveux dorés
Cueillait l'humble marjolaine,
L'héritier du vieux Manoir
Frôla, sans même la voir,
La Vilaine!
Mais depuis ce maudit jour
La pauvresse aima d'amour
Le fils de la châtelaine;
Et, rôdant aux alentours,
Depuis lors on vit toujours
La Vilaine!

III

Et quand le Seigneur hautain
Partit en guerre, un matin,
Pour agrandir son Domaine,
Auprès de son destrier
Il vit, tendant l'étrier,
La Vilaine!
Bravant le sort hasardeux
L'Adoré piqua des deux,
Suivi de son capitaine;
Et l'on vit, près des chevaux,
Courant par monts et par vaux,
La Vilaine!

IV

Près des coursiers haletants
La pauvre alla bien longtemps :
Jusqu'aux collines du Maine;
S'écria, morte à moitié :
« Seigneur! prenez en pitié
La Vilaine! »
Et l'ingrat, riant bien fort,
Jette une des pièces d'or
Dont son escarcelle est pleine;
Puis il disparaît soudain .
Laissant au bord du chemin
La Vilaine!

V

L'enfant, voyant son amour
Disparaître sans retour,
Sanglotait à perdre haleine
Tant, que son cœur se fendit...
Et c'est ainsi que partit
La Vilaine!
Aux lieux où l'enfant pleura
Une source se montra
Dont elle fut la marraine :
La rivière qui coula
Depuis ce jour s'appela
« La Vilaine! »



E. Hamonic.



E. Hamonic.

LES CANCANS DU LAVOIR

CHANSONNETTE

Poésie de THÉODORE BOTREL

Musique d'ÉMILE DURAND

All^{tto} assai.

PIANO

f

Solo

A cro_petons sur la pierre Des vieux douets de chez

mf

Publié avec l'autorisation de A. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, Paris.

Chœur *Solo*

nous, Pan pan pan Comme faisant leur pri - ère, Les fem-mes sont à ge-

f

-noux; O la prière effro-yable Qu'elles adressent au dia - - - -

mf

Chœur - - *Solo.* *Chœur.*

-ble! Et pan! pan! pan! Ma Doué! Comme la lan-gue mau-dite, Marche

f f mf

vite au vieux la-voir! Et pan! pan! pan! vite, vi-te Plus vi-te que le bat-

f

-toir! Et pan! pan! pan! vi-te; vi-te: Plus vi-te que le bat-toir!

ff

I

A cropetons[1] *sur la pierre*
Des vieux douets[2] *de chez nous,*
Comme faisant leur prière,
Les femmes sont à genoux ;
O la prière effroyable
Qu'elles adressent au diable !
Et pan ! pan ! pan ! Ma Doué ![3]

II

« *Avez-vous, dit l'une d'elles*
Vu le linge à la Kostel ?
Il est garni de dentelles
Comme une nappe d'autel :
Monsieur le Baron, sans doute,
Doit savoir ce que ça coûte ! »
Et pan ! pan ! pan ! Ma Doué !

REFRAIN

Comme la langue maudite
Marche vite au vieux lavoir !
Et pan ! pan ! pan ! vite, vite, } bis
Plus vite que le battoir !

III

« *Voyez, dit une autre folle,*
La chemise à la Kérer :
On croirait voir, ma parole,
La flèche du vieux Kreizker...
Comme la tour de l'église
Elle est « à jour » sa chemise ! »
Et pan ! pan ! pan ! Ma Doué ! etc.

IV

C'est une autre qui s'écrie :
« *Jeanne n'a pas de trousseau*
Pourtant, elle se marie
Avec Yvon, ce grand sot !
Or, on prétend qu'en cachette
On fait déjà la layette ! »
Et pan ! pan ! pan ! Ma Doué ! etc.

V

« *Pourquoi, dit une bégueule,*
Le meunier du moulin-gris
Laisse-t-il sa femme seule,
Vendre tous ses grains pourris ?
Madame paye la « goutte »
Et le client n'y voit goutte ! »
Et pan ! pan ! pan ! Ma Doué ! etc.

VI

« *Pourquoi donc la Marie-Rose,*
La femme à Job-le-Marin
S'installe-t-elle à nuit close,
Chez son voisin, Mathurin ?
J'économise, dit-elle,
Mes fagots et ma chandelle ! »
Et pan ! pan ! pan ! Ma Doué ! etc.

VII

Prenez garde, ô malheureuses,
O vous qui riez si fort,
D'être, plus tard, les laveuses
Des guenilles de la Mort !
Les nocturnes lavandières
Des vieux douets des clairières !
Et pan ! pan ! pan ! Ma Doué !

Comme la mort frappe vite !
(Vous devriez le savoir)
Et pan ! pan ! pan ! vite, vite, } bis
Plus vite que le battoir !

(1) Accroupies. — (2) Lavoirs. — (3) Mon Dieu !



Sonnet à la Vierge Marie

Musique de
René de BOISDEFFRE

Poésie de
Paul COLLIN

Lent et expressif.

PIANO

mf *express.*

p express.

Vierge sainte voy_ez_ combien la nuit est

Rit. *p*

sombre, Qui désole nos yeux en pesant sur nos cœurs,_ Etoi_le du ma_

Rit poco. *p*

tin, venez dissiper l'ombre, Fai_tes lever sur nous l'é_clat de vos splen_

sf dim. *Rit poco.*

Animez un peu.

p *mf*

_deurs Soyez nous secou_ra_ble à l'heure où la tem_pê_te, A_gi_te l'O_cé_

-an sous un souffle de mort, É-toile de la mer,- brillez sur no-tre

dim. rit. pp

tê-te Et sur les flots cal-més gui-dez-nous vers le port vers le

dim. T°

pp rit.

Tempo.

port.

express

Tempo

Rit poco

p

Vier-ge sainte pour vous la voix pure des an-ges, Chante dans l'infi-

Animez un peu.

Rit poco. cresc.

-ni d'éternelles louan-ges, Que répètent joy-eux des échos surhu-

suivez

cresc.

f p

mains, Ne nous repoussez pas _ tout pécheurs que nous sommes; Attentive et clé-

f p

men - _te _ aux pri_è_ res des hom_ - .

Rit. cresc. Animez.

_mes, _ Laissez tomber sur eux, _ laissez tomber sur eux _ les grâces de vos

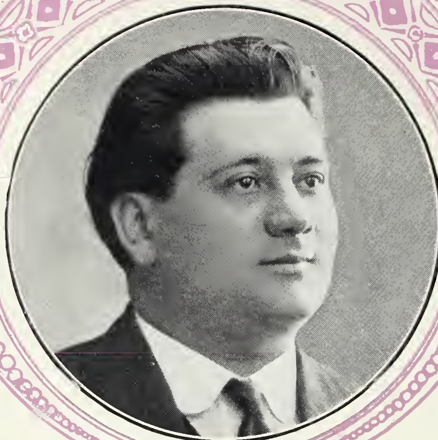
Suivez. cresc

f dim. express. p Rit. Tempo.

mains, _ Laissez tomber la grâce et la paix de vos mains. _

f p Suivez. Tempo. p express.

dim. pp



M. Léon Ponzio, qui remporta à la fois, au dernier concours du Conservatoire, le premier prix de chant et le premier prix d'opéra-comique, est un musicien accompli qui a su pénétrer les mystères de l'harmonie et du contrepoint. C'est à notre revue qu'il appartient de révéler aujourd'hui l'artiste délicat et profond qu'est Léon Ponzio.

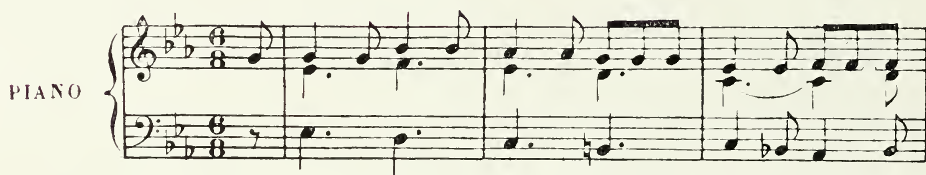
Photo H. Manuel

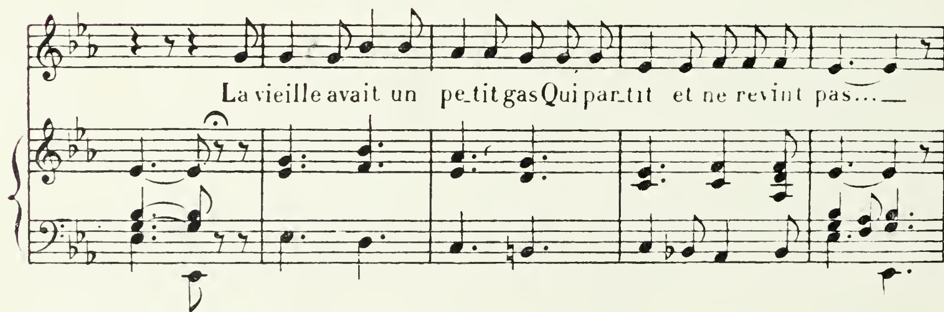
La Vieille au Manteau noir



Musique de Léon PONZIO

Poésie de J.-F.-Louis MERLET







flot, La grand'mère dans un san_glot, Jusqu'à ce que le vent la bri _ se

Appelle encor le pauvre gas Qui partit et ne revint pas... __

2

2

2

2ᵉ Couplet

4

La vieille sous son manteau noir, Va devant el le, dans le

soir... __ El_le par_le haut, elle é_ cou_te... Et par_mi les râles d'hi_

_ver C'est en_core un peu de sa chair Qu'elle veut retrouver sans dou_te ... La

vieille sous son manteau noir, Va devant el_le, dans le soir... __

3ᵉ Couplet

4

La vieille a perdu la raison.. Qui donc pleure dans la mai_

_son? __ Ce sont tous les gens du vil_la_ge: Les mate_lots et les an_

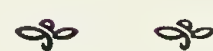
_ciens. I_ci, cha_cun pleure les siens.. Le souve_nir pè_re de l'â _ ge

Courbe les gens dans la maison, La vieille a perdu la rai_son! __

2

Mère et Patrie

Chanson créée par Mme OUVRARD



Paroles d'OCTAVE PRADELS

Musique d'OUVRARD

Dédié à chacun de nos fils

Allegretto.

PIANO

f

ff

A ton berceau, le cœur tout frémissant Qui t'a veillé Murmurant sa prière Qui t'a donné le plus pur de son sang C'est ta mè-

p

Publié avec l'autorisation de SULZBACH, éditeur, 13, Faubourg St-Martin, Paris.

-re — Le sol sa-cré qui vit tes premiers jeux — Le doux foy-er et la terre fleu-
-rie — Où l'on t'ap-prit la langue des aï-eux — C'est ta pa-tri-e —! Garde bien

REFRAIN

jusqu'au dernier jour — Au fond de ton âme at-ten-dri-e La même foi — le même a-

mf

poco rit.

-mour — Pour ta mère, Pour ta mère Et pour ta Pa-tri-e —

suivez — T° — *f*

I

A ton berceau, le cœur tout frémissant,
Qui t'a veillé, murmurant sa prière.
Qui t'a donné le plus pur de son sang?
C'est ta Mère!...
Le sol sacré qui vit tes premiers jeux,
Le doux foyer et la terre fleurie
Où l'on t'apprit la langue des aïeux.
C'est ta Patrie!... (Au refrain.)

II

Celle qui t'a guidé vers les espoirs,
Te consolant à chaque peine amère,
Ouvrant ta vie aux bonheurs aux devoirs,
C'est ta Mère ...
Qui t'a fait homme, et libre, et respecté?
Quand on la veut envahir, qui te crie:
« Sous mon Drapeau défends ma Liberté! »
C'est ta Patrie!... (Au refrain.)

III

Qui t'aplanit tous les chemins ardus,
Et, quand tu pars au bras d'une étrangère,
Pleure tout bas les doux baisers perdus?
C'est ta Mère!...
Qui t'a dit: « Pense et travaille.. haut les fronts! »
« Apporte-moi ton labeur, ton génie;
« A ma couronne, ajoute des fleurons »?
C'est ta Patrie!... (Au refrain.)

IV

Rêves! fortune! Hélas! tout a passé...
L'amitié meurt... L'amour est éphémère...
La seule femme, au cœur jamais lassé,
C'est ta Mère!..
Et l'autre mère aux destins triomphants,
Adore-la! glorieuse ou meurtrie,
Car c'est la Terre où naîtront tes enfants.
C'est ta Patrie!... (Au refrain.)



aux bons amis Théodore Botrel
aux charmants bardes de la Bretagne
Un vieux de la Flotte,
Tonton Yann

La Boîte de Chine

Paroles et Musique de YANN NIBOR

Yann Nibor, surnommé le poète des matelots, né à Saint-Malo en 1857, bibliothécaire en retraite du Ministère de la Marine et chevalier de la Légion d'honneur a publié *Chansons et Récits en Mer, Nos Matelots, Gens de Mer, Les Cols bleus,* recueils dans le genre populaire dont le succès fut considérable et que l'Académie couronna.

Le poète des matelots est un pur artiste au verbe coloré, énergique, qui fleure bon l'algue et le sel marin. Nous voudrions voir ses œuvres à bord de tous nos vaisseaux, afin que nos petits matelots, à qui il a dévoué sa vie et son talent, puissent les chanter en chœur durant les dures manœuvres du bord ou les veillées joyeuses du gaillard d'avant.

Lamento mod^to.

PIANO

ff

Oboë.

p

A-dieu mon p'tit gas va j'seu ben cha-grine De t'voir t'en al-ler au Tonkin là-bas; J'seu ben veille à c't'heure et j'courbe l'é-chine, Tu n'me r'trouv'ras

En dépôt : Société anonyme, 1, rue d'Enghien, Paris

pus quand tu t'en r'vien _ dras. "Ai pas peur grand'mèr' t'as cor un' bonn' mine, Ton coffre est so_

_lid' pus qu'ceux des bazars; J't'apport'rai d'là-bas un bell' boît' de Chine, A_vec un' dou_

_zain' de jo_lis fou _ lards.

Pour les Couplets.

f

con morendo.

Pour finir.

pas.

ff

II

Ah! mon pau' p'tit gas, va, j'seu ben trop vieille
Pour cor me gréer d'ces biaux affutiaux;
C'tait bon v'là trente ans, mais j'seu à la veille
D'dormir près d'ta mèr' dans l'champ aux naviaux.

Comme un vieux turco j'vais m'battre à la guerre,
Et quand j's'rai de r'tour de d'chez l'Tonkinois,
Avec mes cent francs d'médaill' militaire
J'épous'rai, si j'veux, la fill' d'un bourgeois.

III

Avant que d'partir, p'tit gas, pour me plaire,
Pas'que j'devin' ben qu'tu cogn'ras sans peur,
Laiss'-ma l'mettre au cou mon vieux scapulaire,
Not' bon curé dit qu'ça porte bonheur.

Et dès l'surlend'main le p'tit gas s'embarque,
Avec ses deux sacs, au port de Toulon
D'attaque et joyeux, comm' dans sa p'tit' barque,
Sur son grand transport de guerr' le « Vinh-Long ».

IV

S'battit comme un chien, démolit un' masse
D'sal's têt's à longu's mèch's, mais r'çut en plein cœur
Un' balle et puis v'là qu'raid' mort on l'ramasse
Lui qui méritait la bell' croix d'honneur.

Six s'main's après ça la pauv' vieill' grand'mère
Eut d'son pau' p'tit gas la p'tit' boîte en bois:
La p'tit' boît' cont'nait un vieux scapulaire
Teint d'sang et troué d'la ball' du Chinois.

V

Avec sa p'tit' boît' la pauv' vieill' se couche
Dans son grand lit-clos, du chagrin plein l'cœur;
L'lend'main ell' tait morte ayant sur sa bouche
L'morceau d'drap bénit qui porte bonheur.

Allons, mes mat'lots, faut boire un s'cond verre
A la bonn' santé d'la vieille et du gas
Qui repos'nt en paix sous leurs six pieds d'terre;
Y repos'rons-nous? Voilà c'qu'on n'sait pas...



Photo
G. Ouvière.

Chien d'Aveugle

CHANSONNETTE

Répertoire de H. FRAGSON

M. **Harry Fragson** est, quoique né à Londres, — ou en Belgique, — les avis sont partagés, le plus parisien de nos chansonniers montmartrois. Il débuta au cabaret de *La Butte*, puis à celui des *Quat'z-Arts*, où il sut faire vite apprécier son réel talent de diseur dans les chansons de Darcier et de Nadaud, qu'il chantait en s'accompagnant lui-même au piano. Encouragé par l'accueil que lui firent les Parisiens, Fragson se classa bientôt parmi les chansonniers compositeurs. Il a écrit un grand nombre de musiques, surtout pour le café-concert. Il est actuellement à Londres, au théâtre royal de Drury-Lane, où il tient une place importante dans les rôles de féeries.

Paroles d'EUGÈNE LEMERCIER — *Musique d'EMILE GALLE*









Publié avec l'autorisation de M. Sulzbach, éditeur, Paris.



L'autre jour je vis, rue d'Enghien,
Un aveugl' qui n'avait pas d'chien
Et qui, sans l'moindre des bâtons,
S'dirigeait à tâtons.

Il conduisait très mal ses pas,
Je m'dis : « La pauvre créature
Va se flanquer sous un' voiture,
Tout à l'heur', si je n'm'en mêl' pas.

Je pris l'aveugle par la main,
Je lui fis faire un bout d'chemin,
Mais, l'ayant quitté, je pus voir
Qu'juste au bord du trottoir,

Le pauvre homm' s'était arrêté
Et semblait fair' le pied de grue,
Je lui fis traverser la rue
Et le remontai d'l'autr' côté.

Mais, par un hasard singulier,
Je vis venir un tonnelier
Qui. d'vant lui, comme un étourneau,
F'sait rouler un tonneau.

M'en aller? c'était imprudent:
Je rejoins l'aveugle de suite
Et lui fais un p'tit pas d'conduite,
Pour éviter tout accident.

Je venais de lui lâcher l'bras,
Quand, redoublant mon embarras,
On nous cri', près d'un bâtiment :
« Passez au larg' viv'ment! »

C'était une démolition,
On j'tait les croisé's par les f'nêtres,
Afin d'préserver nos deux êtres,
Nous prîm's une autre direction.

Mais, plus loin, l'on creusait un trou,
Le pauvre homm' s'y s'rait rompu l'cou,
C'est pourquoi je r'pris, aussitôt,
L'aveugl' par son pal'tot.

Tout à coup, je fais un faux pas,
Je m'prends les pieds dans un' ficelle,
L'aveugl' me rattrap' par l'aisselle
Et m'dit : « Vous n'y voyez donc pas? »

Puis il ajoute avec courroux :
« Mon pauvre ami, j'y vois mieux qu'vous,
« Lâchez-moi l'coude, espèc' de niais!
« Et f...ichez-moi la paix! »

LES TROIS HUSSARDS

Paroles et Musique de
GUSTAVE NADAUD

Arrangement musical de
LOUIS FOURNIER

La musique de Nadaud, si caractéristique, a servi de thème principal au jeune et distingué compositeur Louis Fournier pour nous donner une belle œuvre lyrique Le thème initial se présente dans son intégralité au début de l'œuvre avec sa saveur et sa simplicité, il se transforme ensuite, se grise, devient mélancolique, disparaît, revient, et cette fois s'épanouit en un chant passionné. hymne d'amour et de gloire.

Allegretto deciso.

PIANO

f *résolument.*

mf *mais bien soutenu.*

C'étaient trois hussards de la garde Qui s'en revenaient en congé; Ils chantaient de façon gaillarde Et marchaient d'un air dégagé. –

dolce.

"Je vais revoir celle que j'aime: – C'est Margoton, dit le premier. – C'est Madelon, dit le deuxième. – C'est Jeanneton, dit le der-

mf *f* *riten.*

p

-nier."— Un homme était sur leur passa - ge:

a Tempo.

p *f* *Dolce.* *f*

"Hé! C'est Jean, le sonneur, je crois. Quoi de nouveau dans le vil - la - ge?"

simplement. En récit.

-Tout va toujours comme autrefois.— "Et Margo - ton, notre voi - si - ne?" -J'ai sonné ses vœux

l'an dernier, Car elle est sœur Visitan - di - ne. Dans le cou - vent de Noir moutier.— "Et

f

Gai, avec expansion. *en accélérant.*

Ma - delon! toujours bien sa - ge?" -Oui - da. Pour elle, j'ai son - né, Voi - là dix

f

mois, son mari - a - ge, Voilà dix jours, son premier né. -

a tempo.

Plus lent,

mf

" Et Jeanne_ton, dit le troisième, Toujours heureuse?" — Ah! sûrement; Trois mois pas

mf en dehors

et dramatique.

_sés aujourd'hui mê _ me, J'ai son_né son enterre _ ment. -

sfz f

1er Mouv!

f

Son _ neur, si tu vois Mar_gue_ri _ te Dans

tr

avec chaleur.

le Couvent de Noir mou_tier, Dis-lui que je la fé_li _ ci _ te Et

p très expressif.

que je vais me mari - er." "Sonneur, si tu vois Ma-de - lei-ne Dans la mai-

Dolce.

Fièrement.

mf *cresc.* *f*

-son de son é - poux, Dis-lui que je suis capi-taine Et que je fais la chasse aux

mf *f*

loups."- *pp* "Son-

ff

Plus lent, *et à demi voix, grande tristesse.*

-neur, quand tu verras ma mè - re, Va la saluer chapeau bas; - Dis-

p

encore plus lent

-lui que je suis à la guerre, Et que je ne reviendrai pas." -



LE MIRACLE DES ROSES

POÉSIE A DIRE



Edward Montier, né à Bolbec (Seine-Inférieure), le 3 janvier 1870, avocat à Rouen, directeur des Philippins, société d'éducation populaire morale, physique, sociale et artistique pour la jeunesse : auteur de *L'Idéale Jeunesse* (préface de Sully-Prudhomme, 1899), *Les Fontaines de Rouen* (poèmes, 1900), *L'Automne des lys* (poèmes sur Versailles, Trianon, le Temple, préface de M. de Nolhac, 1902), *L'Education du sentiment* (1903), *Au seuil des noces* (1900), *L'Age enclos dans un collège libre* (1907); membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen (1905); se consacre aux œuvres complémentaires de l'école, groupes d'études sociales et de sports, cercles artistiques, etc., dans le but d'affiner la jeunesse populaire. Un grand cœur et un pur artiste.

En ce temps-là régnait, près des Marches de Hesse,
A Wartbourg, en Thuringe, un duc nommé Louis.
Et sainte Elisabeth, la pieuse duchesse.
Répandait sur les serfs des bienfaits inouïs.

Et le bon duc Louis, bien que très charitable,
D'une aumône parfois la blâmait doucement,
En voyant apporter pour elle, sur la table,
Des légumes grossiers sans assaisonnement

Or, un jour que le Duc, dans les forêts voisines.
Avec tous ses vassaux, courait le sanglier,
La Duchesse, emportant des pains de ses cuisines,
Dans sa robe les mit comme en un tablier.

Et n'ayant que sa grâce affable pour compagne,
Elle franchit sans bruit la herse du château ;
Nourrissant d'une main les vieux de la montagne,
De l'autre, retenant sa robe et son manteau.

Mais voici que le Duc, revenant de la chasse
Avec ses escuyers, la rencontra soudain,
Ployant sous le fardeau, parmi la populace :
Et les pages tournaient la tête avec dédain.

Et le bon Duc lui dit, un peu railleur : « Ma mie!
Comme vous voilà loin ; vous faites peine à voir :
Çà, que portez-vous donc, ainsi lasse et blêmie?
Sans vous déplaire trop pourrait-on le savoir ? »

Et de son dextrier, vers la Sainte il se penche...
Un peu confuse alors, mais d'un air calme et doux,
Elle laissa tomber sa longue robe blanche
Et lui dit : « Mon Seigneur, ce sont des fleurs pour vous ! »

En effet, des grands plis de sa robe, des roses
Tombèrent à ses pieds en bouquet doux-fleurant,
Les unes en bouton, d'autres toutes écloses :
Et le bon duc Louis en prit une en pleurant.

« Élisabeth, dit-il, la Foi n'a point d'obstacle.
De ces roses, Dieu même a fondu les couleurs ;
Pour plaire à ses élus, il peut faire un miracle
Vous semiez les bienfaits, vous récoltez des fleurs ! »

Et le bon duc Louis avec la châtelaine,
Des roses dans les bras, regagnait le manoir.
Et les parfums divins épandus sur la plaine
Venaient baiser leur front sur les brises du soir...

EDWARD MONTIER.

E Nicod

L'AÉROPLANE

Dans un champ de Champagne, un champ quelconque hier,
Plus célèbre aujourd'hui qu'aucun champ de bataille,
L'humble génie humain, grandi, superbe et fier,
Jusqu'aux voûtes du ciel vient de dresser sa taille.

Et la foule comprend, sans tout prévoir encor,
Que la terre de France ayant eu la semence
D'une nouvelle vie en un nouveau décor,
Pour l'univers entier quelque chose commence !

C'est tout un vol de papillons
Qui zigzague à travers les pommes
Et frôle les blés des sillons...
Mais ces papillons sont des hommes !

C'est tout un lâcher de pigeons
Qui manœuvrent comme des flottes,
Virevoltant parmi les joncs...
Mais ces pigeons sont des pilotes !

C'est tout un raid de martinets
Effleurant la cime des hêtres
De leurs rapides moulinets...
Mais ces martinets sont des êtres !

C'est un départ, c'est un retour
D'hirondelles .. Mais — phénomènes
Insoupçonnés jusqu'à ce jour —
Ces hirondelles sont humaines !

L'œil ébloui, l'esprit hanté
Suivent dans sa balade folle
Ce rêve par nous enfanté
De l'aéroplane qui vole...

Et des gouffres sanglants de l'ancestral Enfer,
Où depuis dix mille ans s'aiguise la menace
De leurs serres d'airain et de leur bec de fer,
Du haut des pics de gloire « Epopée » et « Parnasse »

Les vieux oiseaux de guerre, Aigle, Vautour, Hibou,
Regardent, pris soudain d'une terreur profonde,
Ces grands oiseaux de Paix aux ailes en bambou,
S'apprêtant, à leur tour, à conquérir le monde !!!

HENRI DE FLEURIGNY.

LA TIGRESSE DE MARSEILLE

Air : *Les Cloches de Nantes,* ou *La Cloche d'Ys*

Il se passe à Marseille
Là-bas, près du Vieux Port,
Des choses sans pareilles,
Dont je frémis encor !
Coquin de sort !.. (bis)

Sur le môle où se massent
Les pêcheurs par millions
Attrapant la rascasse
Et des insolations
Quelle émotion !... (bis)

En fait de bouillabaisse
Sort du flot mugissant
Une énorme tigresse
Qui pousse un cri perçant
Avé l'assent !... (bis)

Alors, pleins de courage,
Tous ces pêcheurs oisifs
Se jettent à la nage
Gagnant, plus morts que vifs,
Le château d'If !... (bis)

Les Marseillais émigrent
Vers Aix et vers Toulon
En criant : Vé ! le tigre !
Il est sur nos talons !
Ah ! détalons !... (bis)

Craignant qu'on le dénigre
Le préfet courageux
Vient, s'approche du tigre
En le fixant des yeux !
L'audacieux !... (bis)

Derrièr' lui au pas d'charge
Les troup's vienn'nt se masser
Pendant qu'on voit au large
Venir cinq cuirassés !
Assez ! Assez !... (bis)

Mais on donne l'alarme,
On sonne le tocsin,
Les soldats, les gendarmes
Vous cernent le bassin,
L'air menaçant !... (bis)

Quand sur la Cannebière
Un homm paraît soudain
Avec dix cartouchières
Qui lui battent les reins !
C'est Tartarin !... (bis)

Il dit au commissaire :
Cher Monsieur Cochonnet,
Le tigre et la panthère,
— D'mandez à Bézuquet —
Ça me connaît !... (bis)

Tout le mond' se retire,
S'abrite dans les coins,
Disant : Té ! vé ! s'il tire,
Il vaudrait mieux, pas moins,
Etre un peu loin !... (bis)

Mais le tigre s'avance,
L'instant est solennel !
Tartarin, dans les transes,
Invoque dans le ciel
Saint Bombonnel !... (bis)

Il dit : Bigre de bigre !
Vé ! je n'ai plus la main...
Ne touchez pas au tigre,
Je reviendrai demain
Certainemeint !.. (bis)

Mais Bézuquet s'empresse
Et pose sans façons
Autour de la tigresse
Des petits saucissons
Pleins de poison !.. (bis)

La bête se débine,
Mais, gloire au pharmacien :
Sa viande à la strychnine
Foudroya bel et bien
Quatorze chiens !... (bis)

Pourtant, chose étonnante,
On trouva dans le port
Sans blessure apparente
L'animal qu'était mort,
Et depuis lors .. (bis)

Tartarin sur sa porte
Raconte à tout venant
Que cette bête est morte
De peur... en le voyant —
Tout simplement !.. (bis)

NUMA BLÈS.

Septembre 1909.



Hamonic.

LA MÉDAILLE DU PILOTE

Pièce dramatique en un acte

Par THÉODORE BOTREL

PERSONNAGES

CLOAREC, le pilote, 65 ans. (Sabots-bottes aux pieds; vareuse et ciré: suroît en tête).
LE SYNDIC DES GENS DE MER, 45 ans. (Veston bleu casquette de marin avec ancre et galon d'or).
L'AUBERGISTE, 40 ans
JOB, le marin, 20 ans. (En matelot de l'Etat avec grand col bleu; foulard au cou).
LOUARN, le tailleur, 50 ans. (Nez, barbe et cheveux rouges; bossu).
LE GRAND-PÈRE DE L'AUBERGISTE, 80 ans.
LE MEUNIER.
LE GARDE-COTES. (En matelot de l'Etat, sans grand col bleu).
LE MOUSSE. (En matelot de l'Etat, sans grand col bleu).
LE DOUANIER.
PREMIER PÊCHEUR, 40 ans. (Vêtu comme le pilote).
DEUXIÈME PÊCHEUR, 50 ans. (Vêtu comme le pilote).
PREMIER VALET.
DEUXIÈME VALET.

Une auberge à Port-Blanc, en face de la mer. Au fond, porte d'entrée. — A droite et à gauche de la scène, deux tables. — A droite, haute cheminée, horloge. — Vaisselier, bancs, escabeaux, rouet, chandeliers, etc.

La scène se passe un soir d'automne. — Un grand feu flambe dans la cheminée. — Au dehors, la pluie tombe à torrent et le vent souffle en tempête

SCÈNE PREMIÈRE

L'AUBERGISTE, LE GRAND-PÈRE ET LES DEUX VALETS *assis autour de la table de droite;* LOUARN, *le tailleur, à cropetons tout seul sur la table de gauche. Ils achèvent de souper. — Long silence durant lequel chacun mange; puis rafale de vent qui fait trembler la porte et les volets.*

L'AUBERGISTE

Ma Doué! (1) quelle tempête!

LE GRAND-PÈRE, *se signant.*

Que Madame la Vierge prenne en sa sainte garde les marins qui sont au large! *(Un silence.)*

L'AUBERGISTE

Que dites vous du cidre nouveau, les gâs?

PREMIER VALET

Fameux, not' maître! On croirait avaler le bon Dieu en culotte de velours!

LE TAILLEUR, *qui mange et boit tout en cousant.*

Dommage qu'il ait un petit goût!

L'AUBERGISTE

Un goût?

LE TAILLEUR

Sûr, un goût!

L'AUBERGISTE

Quel goût?

LE TAILLEUR, *secouant sa bolée vide.*

Un petit goût de pas assez, not' maître! *(Tous rient.)*

L'AUBERGISTE, *riant.*

Sapristi de tailleur, va! Tirez encore un pichet, Fanch! *(Un valet sort.)*

LE GRAND-PÈRE

Il ne viendra pas grand monde à l'auberge ce soir.

L'AUBERGISTE

Assurément!... Par de tels faillis-temps, on reste chez soi.

(1) Mon Dieu!

LE TAILLEUR

Bah ! ils en ont vu d'autres, les marins de Port-Blanc ! Et puis on leur a dit qu'on avait mis ce soir une tonne de cidre nouveau en perce et ils viendront !... pleuvrait-il des crapauds et venterait il à décoiffer toutes les maisons !

L'AUBERGISTE

Au reste, le temps peut changer d'ici à ce soir.

PREMIER VALET

Sûr que non ! La tempête du large fraichit encore et le sémaphore a mis ses deux ballons noirs ! ainsi !.

LE SYNDIC, *se secouant.*

Je n'ai point le temps... Mais je reviendrai sans doute plus tard, apres souper.

L'AUBERGISTE

A votre idée.

LE SYNDIC

Un renseignement seulement ! Cloarec, le pilote, doit venir chez vous, ce soir ?

LE GRAND-PÈRE

Dame ! il est venu me vendre des ormeaux tantôt et il m'a fait promesse de venir dans la soirée trinquer avec nous.



Le Syndic : Salut à tous !

L'AUBERGISTE, *regardant l'horloge.*

Et puis, il se fait déjà tard ! (*Une cloche sonne au loin.*) Voici l'Angelus !

(*Tous se lèvent, moins le tailleur, se découvrent et font le signe de la croix*).

SCÈNE II

Les Mêmes, le Syndic des gens de mer, *veston bleu, casquette de marin, ancre et galon d'or. Il a aussi sa pèlerine à capuchon*

LE SYNDIC

Salut à tous !

TOUS

Salut !

L'AUBERGISTE

Approchez-vous du foyer, Monsieur le syndic, et séchez-vous un brin.

LE SYNDIC

Voici : j'ai une bonne nouvelle à lui annoncer... et une terrible aussi ! Ah ! la tâche des syndics est bien dure, des fois ... et j'ai pensé, comme ça, que vous pourriez peut-être m'alléger celle de ce soir. Vous serez là, vous tous, ses vieux amis : Cloarec n'a plus personne auprès de lui, et dame ! y a des moments dans la vie où une douce parole donne rudement de la consolance ! Nous autres, dans les bureaux, on ne sait pas : on est des brutaux quelquefois quand on a le cœur chaviré ! Mais, ce soir, vous m'aiderez, pas vrai ?

L'AUBERGISTE

Sûrement, Monsieur le syndic, sûrement !... Mais ne pourrait-on pas savoir tout de suite ?..

LE SYNDIC

Je n'ai point le temps, que je vous dis. J'ai encore à embarquer plusieurs marins qui « rejoignent » cette nuit. Je vais faire donner rendez-vous, ici, au pilote par un moussaillon; puis j embarque mes lascars et je reviens. A tantôt !

TOUS

A tantôt !

LE SYNDIC, *ouvrant la porte.*

Quel temps! Fameux pour laver les ponts et rincer les voiles... mais fera pas bon en mer, c'te nuit-ci ! (*Il s'éloigne.*)

LE GRAND-PÈRE

Dieu garde les marins ! (*Il va s'asseoir près du feu.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, MOINS LE SYNDIC, PUIS LE MEUNIER.

LE TAILLEUR, *descendant de sa table.*

Là ! voici vos pillous (1) raccommodés

L'AUBERGISTE

Bourre une pipe, tailleur, et fume-la dans le foyer, en face du grand père.

LE TAILLEUR

Comme qui dirait le Printemps en face de l'Hiver.

PREMIER VALET

Ou plutôt la Folie en face de la Sagesse. (*Tous rient.*)

DEUXIÈME VALET

On peut s'asseoir près de toi, tailleur ?

LE TAILLEUR

Pourquoi non ?

DEUXIÈME VALET

T'as point trop d'aiguilles après toi... comme les ajoncs... et comme les femmes ? (*Tous rient.*)

LE TAILLEUR

Non.. mais j'ai une langue... core plus pointue ! Prends garde : elle pique !

DEUXIÈME VALET

Allons, ne te fâche point !

LE TAILLEUR, *lui tournant le dos.*

Jamais...

DEUXIEME VALET

Si... tu me fais la tête.

LE TAILLEUR

Si je te la faisais... elle serait plus jolie ! (*Tous rient.*)

DEUXIÈME VALET, *vexé*

Hou ! tu ressembles au diable !

LE TAILLEUR

Possible... ton petit gâs, à toi, ressemble bien à ton voisin ! (*Tous rient. Entre le meunier, tout blanc.*)

L'AUBERGISTE

Bonjour, meunier ! Et ta meunière ?

(1) Chiffons.

LE MEUNIER

Trop lassée pour venir ce soir.

LE TAILLEUR

Dame ! pourquoi, aussi bien, laisses-tu à ta bourgeoise le plus rude de la besogne ?

LE MEUNIER

Le plus rude ?

LE TAILLEUR

Sûr, le plus rude ; c'est-il pas elle qui moud le blé que tu voles dans les sacs de tes clients ? (*Tous rient.*)

LE MEUNIER

Ce maudit tailleur a plus de mauvaiseté dans sa bosse...

LE TAILLEUR

... qu'un meunier n'a d'esprit dans sa tête chacun sait ça ! (*Rires.*)

L'AUBERGISTE

Allons ! ne nous chicanons pas ! Trinquons, meunier !

LE MEUNIER

Fameux ! votre cidre !

LE GRAND-PÈRE

Ça vaut mieux que l'eau-de-vie, sûr !

SCÈNE IV

LES MÊMES, PLUS TROIS PÊCHEURS ET UN MOUSSE, *en suroît.*

LES PÊCHEURS

Salut à tous !

L'AUBERGISTE

Salut ! Le pilote n'est donc pas avec vous ?

PREMIER PÊCHEUR

Monsieur le Syndic nous a dit comme ça de l'espérer chez vous pour le cas oùsqu'il faudrait sortir avec le bateau c'te nuit.

LE MOUSSE

On taillerait ferme par ce vent-là... et on danserait : j'aime ça, moi !

DEUXIÈME PÊCHEUR

T'aimes le vent, moussaillon ? Régale-toi : écoute voir s il chante !

LE TAILLEUR

Sûr, qu'il chante ! mais, chut, écoutez-donc : on dirait même qu'il chante la *Paimpolaise !* (*On rit.*) Pas besoin de rire ! C'est peut-être Jean-de-la-nuit, le lutin des grèves !

(*Il va ouvrir la porte ; on entend dehors une voix qui chante :*)

LE MARIN, *au loin.*

Quittant ses genêts et sa lande
Quand le Breton se fait marin, etc..

L'AUBERGISTE

Il a, ma foi, raison. (*Criant sur le seuil.*) Ohé, du chanteur ! Qui que tu sois : chrétien, esprit ou vent de grève, entre te chauffer le cœur avec nous, mon gâs !

LE MARIN, *au dehors.*

C'est point de refus... puisque vous le permettez!

LE TAILLEUR

C'est point le Vent. car c'ti-là, c'est M'sieur Hardi : il ne demande jamais la permission pour entrer ! (*Le marin entre.*) Hé, parbleu ! c'est le fils Mainguy !

LE MARIN

Y a du vrai dans ce que tu dis la, tailleur · la preuve c'est que me v'là paré avant les amis .. (*tristement*) moi qui n'ai ni mam-goz (1), ni mère, ni petite sœur, ni promise.

LE TAILLEUR

Hé, hé ! tu rôdais cependant beaucoup autour



LE MARIN : Ah! dame! c'est qu'ils se sont battus, les loups bretons. .

SCÈNE V

LES MÊMES, LE MARIN, *ses sacs sur l'épaule*

LE MARIN

Salut, tertous !

TOUS

Salut ! Bonjour, Job !

L'AUBERGISTE

Où vas-tu à c't'heure, avec tes deux sacs ?

LE MARIN

Nous rallions Brest. A minuit on prend le train, car faut être à la Division au réveil. .

L'AUBERGISTE

Tu as bien le temps de prendre une bolée avec nous ?

LE MARIN

Ia, vat ! (1) je suis en avance! Les camarades seront sûrement en retard, eux.

LE TAILLEUR

Dame, les adieux sont toujours longs : la grand'mère fait des recommandations, la mère pleure, la petite sœur se pend à votre cou . et la promise bavarde. pleure... et embrasse, à elle seule, plus que les trois autres à la fois...

(1) Oui, donc !

du moulin de Coat-Du. pendant ton congé... en poussant des soupirs — hou !!! — à faire tourner les ailes toutes seules, par calme plat ! — Voudrais-tu, par hasard, t'établir meunier, à ton retour du service ? (*On rit.*)

LE MARIN

Maudit rouquin, va !... tu roules donc ta bosse partout ?

LE TAILLEUR

Dame ! y a point de mal à ce que je dis !... Si tu l'aimes, la meunière, fais-en ta promise.

LE MARIN

J'ose point lui parler ..

LE TAILLEUR

Ah ! vous êtes tous les mêmes. braves, crâneurs, batailleurs entre vous ; rougissants et tremblants devant une coiffe de seize ans ! Du courage, morbleu !

LE MARIN, *narquois.*

Parle pour toi, tailleur, qu'es joli garçon !

PREMIER PÊCHEUR

Sûr de plaire ..

(1) Grand'mère.

LE MARIN

Et de vaincre avec un sourire!

LE TAILLEUR

Blaguez! blaguez! N'empêche que je me suis marié trois fois... et que je connais un tas de beaux lurons qui sont encore demoiselles!

LE MARIN

Dame! les bossus ont répandu le bruit que leurs bosses portaient bonheur... Alors, comme les femmes sont curieuses... (*Rires.*)

PREMIER PÊCHEUR

Et puis, songez donc : un mari qui est en même temps une couturière : c'est ça qui est précieux dans un ménage! (*Rires.*)

LE GRAND-PÈRE, *au marin.*

Et pourquoi te rappelle-t-on ainsi avant la fin de ton congé, mon gâs?

LE MARIN

Paraîtrait qu'il serait question de guerre !...

TOUS

De guerre?

L'AUBERGISTE

Et avec qui?

LE MARIN

J'sais-t'y, moi? Avec l'Angleterre, sans doute...

PREMIER PÊCHEUR

Pardi!

DEUXIÈME PÊCHEUR

Sûr!

LE GRAND-PÈRE, *incrédule.*

Tous les ans on fait courir ce bruit-là.

DEUXIÈME PÊCHEUR

Malgré la *Tante Cordiale*, ça mijote en douceur... mais à la longue, ça finira ben par bouillir pour tout de bon, et alors...

TOUS

Ia, ia! sûr vat! (1).

PREMIER PÊCHEUR

Et ce jour-là, tonnerre! tous les gâs de la côte rallieront comme un seul homme!

TOUS

Oui, oui, tous! tous!

LE MOUSSE

Pourvu que ça ne bouille pas avant que j'aie l'âge d'embarquer!

LE GRAND-PÈRE

Allons, le dicton est toujours vrai qui dit : « Les loups bretons grincent des dents quand retentit le ban de guerre ».

LE MARIN

Ah! dame! c'est qu'ils se sont battus, rudement et souvent, les bons Loups, depuis que la Bretagne est la Bretagne! Si la bruyère de nos landes est quasiment rouge... c'est qu'elle a été arrosée par des flots de sang!

Les loups bretons grinçaient des dents (1)
Devant les Légions romaines
Qui s'avançaient, par monts et plaines,
Au galop des coursiers ardents;
... Les loups bretons grinçaient des dents!...
Tout à coup, le Celte s'élance,
Ses terribles armes en mains :
« Hardi! les gâs! A coups de lance
Sur les Romains! »

Les loups bretons grinçaient des dents
En voyant les hordes normandes
Envahir nos champs et nos landes
En poussant leurs longs cris stridents.
... Les loups bretons grinçaient des dents!...
« Malheur à celui qui se cache,
Et gloire à qui meurt vaillamment!
Hardi! les gâs! A coups de hache
Sur le Normand! »

Les loups bretons grinçaient des dents
En voyant les gens d'Angleterre;
Du Guesclin les traquait sur terre,
Nos marins sur les Océans;
... Les loups bretons grinçaient des dents
« Faites monter tout l'équipage!
Nous nous rions de leurs boulets :
Hardi! les gâs! à l'abordage!
Crochons l'Anglais! »

Les loups bretons grincent des dents
Lorsque la Vendee agonise;
Et quoi qu'on fasse, et quoi qu'on dise,
De mordus deviennent mordants;
.. Les loups bretons grincent des dents!..
« Allons! prends ton fusil, Grégoire :
Nous défendrons notre « chez nous »;
Hardi! les gâs! à la Victoire!
Egaillez-vous! »

Les loups bretons grinçaient des dents
En voyant la Prusse insolente
Souffleter la France dolente
De ses triomphes impudents;
... Les loups bretons grinçaient des dents!...
Mais écoutez ces cris farouches;
C'est Lambert (2) avec tous les siens :
« Brûlons nos dernières cartouches
Sur les Prussiens! »

Nos loups, depuis plus de trente ans,
Cachent leurs dents blanches dans l'ombre :
Mais, vienne à sonner l'heure sombre
Pour toi, France, ainsi qu'au vieux Temps
Les loups remontreront leurs dents!...
Appelle-les de ta voix douce
Si tu veux laver quelque affront :
« Hardi! les gâs! à la rescousse!!! »
Et les grands Loups te vengeront!...

TOUS, *debout, enthousiastes.*

Vive la Bretagne! Vivent les Bretons! Vive la France!

(A suivre.)

(1) Oui, oui, sûr donc!

(1) Extrait de « *Coups de Clairon* » (1 vol. chez G. Ondet).
(2) Lambert, le héros des « Dernières Cartouches », était natif de Carhaix (Finistère).

Novembre : Fleur d'Angoisse



Heureux celui-là qui repose
Au pied de son clocher natal ;
Que réveille à chaque aube rose
La douce Chanson du métal !

Photo de E.' Hamonic — **Bretonne en deuil** — Encadrement de E. Nicod

UN GRAND POÈTE DE TERROIR

LOUIS MERCIER

Est-il si loin le temps où un grand poète en présentait un autre au public en ces termes: « J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : un poète nous est né... »? Hélas! ceux que la renommée consacre aujourd'hui n'ont pas de ces magnificences. Ils écrivent des pièces de théâtre dont on parle longtemps avant qu'elles soient achevées, et joignent à leur talent réel d'artistes un talent de publicité encore bien plus considérable.

Ne vous étonnez donc pas, chers lecteurs, que l'œuvre du Mistral forézien, Louis Mercier, vous soit présentée dans la *Bonne Chanson* par un obscur écrivain Quand vous aurez à la hâte, avec lui, fait le tour du plus harmonieux, du plus tendre paysage qui se puisse contempler dans le domaine de la pensée et de l'âme, vous direz si l'ami qui voulut vous convier à cette fête vous trompait, étant trompé lui-même par un fort parti pris d'admiration...

O bons semeurs de blé qui fûtes mes ancêtres
Et qui du lit des morts rêvez de nous peut être,
Que vos mânes profonds ne soient pas offensés
Si je n'ai pas marché les pieds dans votre trace,
Si je n'ai pas fidèle à l'œuvre de ma race,
Repris votre sillon où vous l'aviez laissé.

Pour quiconque s'est pénétré de l'œuvre du poète, voilà les vers qui révèlent la source de son inspiration. Une communication de tous les instants avec l'âme des ancêtres une ardente dévotion envers leur mémoire une affection sans bornes pour le labeur dont ils vécurent et pour les lieux où leur existence s'écoula, telles sont les influences auxquelles la poésie de Louis Mercier doit son allure à la fois grave et légère, telles sont les « puissances de sentiment » qui en font un mélange exquis de sensibilité et de raison, de souple robustesse et de majestueuse douceur...

Je ne connais bien de Louis Mercier que ses trois principaux livres : *Les Voix de la Terre et du Temps* (1), *Le Poème de la Maison* (2), et *Lazare le ressuscité* (3). Je me souviens, en outre, d'avoir lu dans les revues de chez nous quelques poèmes que je n'ai pas trouvés là : je suppose que c'étaient des pièces de début, recueillies nulle part ou qui auront eu leur place dans *L'Enchantée*, publiée chez Ollendorf en 1897, et dont il ne me semble pas qu'on ait parlé beaucoup. Mais je n'ai pas lu les *Contes de Jean-Pierre*, écrits dans le patois de Roanne, et qui, m'a-t-on affirmé, ont la pure saveur des *Lettres de mon Moulin*.

Quand *Les Voix de la Terre et du Temps* parurent, elles firent quelque bruit en Forez. Les journaux de la région en donnèrent des analyses parfaites, et l'Académie française couronna l'ouvrage. Mais il ne me semble pas que la critique parisienne, si elle en fit cas, ait alors montré beaucoup de clairvoyance. Elle ne comprit pas ce langage simple, noble et riche... Et comme il est regrettable qu'un Lemaître ne tînt plus, déjà, la plume de la critique! Le beau feuilleton qu'il nous eût donné! Comme il eût senti, lui qui chanta si joliment sa Touraine, le charme divin de ces pages où un lettré, petit-fils de paysans, célébrait, avec des accents nulle part entendus, la gloire de sa terre natale!

La terre natale ! Faut-il que ses appels soient tendres, pour inspirer de telles amours! A vivre si près d'elle, à la contempler sans cesse, entre les bornes de l'horizon familier, le poète a contracté un invincible, un violent attachement aux choses de la vie. Et c'est ainsi qu'il prêtera aux laboureurs, ses aïeux, couchés dans la tombe, des pensées, des regrets, des retours et des souvenirs d'exilés. Ils se rappelleront leurs dures besognes, sous le soleil ardent, leurs craintes continuelles quant au sort toujours incertain des moissons, leurs souffrances, leurs soucis, — et tout cela, ils voudront le revivre :

La vie, il n'est encore, hélas! rien qui la vaille,
Songent les laboureurs que la mort exila :
Ah! retourner chez eux pour faire les semailles!

Et ces *Voix de la Terre et du Temps* justifiaient pleinement leur beau titre. Non seulement, en effet, la Bonne Terre y parlait avec une éloquence dont il me serait doux de vous avoir donné un aperçu, mais aussi le Temps. Et plusieurs poèmes y étaient consacrés au destin de l'homme au long des siècles. Il y avait même un grand poème symbolique — oh ! rassurez-vous, d'un symbolisme sans fumées ! — sur la victoire d'Œdipe. Et, dans ce genre tant exploité, la forme de Louis Mercier ne se souvenait aucunement de ce qu'on avait pu lire jusqu'alors. Rien de vain, rien de faux, pas de boursouflure ; rien que le vrai, le seul, l'aimable vrai. Vous dirai-je, par exemple, comment le premier enfantement dont la terre fut le théâtre a inspiré Mercier? Voici :

Le premier couple humain ayant longtemps marché
Dans la douleur et dans la honte du péché
Que l'Homme avait commis pour l'amour de la Femme,
Eve sentit une ombre immense sur son âme. .

Une sobre et pathétique description des indicibles souffrances de la femme :

En proie à la douleur nécessaire où le Maître
A voulu que l'amour, même saint, s'expiât.
Dans le silence du désert, Eve cria.

(1) Calmann Lévy, édit., 3, rue Auber, Paris.
(2) Calmann Lévy, édit., 3, rue Auber, Paris.
(3) Chez Lardanchet, rue Emile-Zola, Lyon.

Puis le tableau de l'apparente indifférence du ciel devant ce drame de la chair :

Or, tandis que, hurlante, Eve enfantait Caïn,
Le visage des cieux était resté serein
Leur fatale splendeur ne s'était point ternie.
Les astres, enivrés de leur propre harmonie.
Roulaient indifférents aux rumeurs d'ici bas.
Et peut-être que Dieu même n'entendit pas,
Perdu dans le concert de l'immense nature,
L'appel que lui jetait sa faible créature. .

Mais l'homme n'avait eu que le spectacle de la Douleur. Ce n'était pas assez. Il fallait qu'il n'oubliât rien, en cette heure terrible, de la parole prononcée par Dieu au jour de sa chute et de son exclusion du terrestre Paradis :

Et lorsque, l'enfant né, vers la voûte éternelle.
Joyeux. comme on élève une gerbe nouvelle,
L'homme éleva son fils. nu, débile, sanglant,
Voici qu'il le laissa retomber en tremblant,
Car il venait de voir dans l'ombre un être étrange
Et qui. debout. plus grand que le plus grand des anges,
Le regardait de l'air inexorable et fort
D'un moissonneur au bord d'un champ :
— C'était la Mort !

Le *Poème de la Maison* marquait un peu après, une étape nouvelle de Mercier vers la perfection de sa forme. Les hôtes de la maison paysanne y étaient présentés avec un relief saisissant. Et la maison aussi — la porte, les fenêtres, le grenier, tour à tour — la maison révélait son âme mystérieuse, une âme en harmonie avec celle des êtres vivants qu'elle abrite :

A mi-côte au milieu des vergers et des terres,
La maison de chez nous ne se voit pas de loin,
Car. pour vivre des jours pacifiques, nos pères
Bâtissaient en des lieux ombreux et solitaires
Et cachaient aux regards leur demeure avec soin.

. . . .

Mais surtout le regard de ses fenêtres vieilles
Accompagne les siens qui besognent dehors,
En secret. à travers le rideau de la treille,
Elle suit au sillon les laboureurs et veille
Sur les troupeaux épars lorsque le berger dort.

. . . .

La vie, hélas ! ne lui fut pas toujours légère,
Comme les paysans que le grand âge tord,
La maison a souffert ennuis, deuils et misères,
Tant et tant que, peut-être, elle songe à la mort !

. . . .

La maison a souffert... Mais les chagrins et l'âge
Ont mis en elle un charme émouvant et sacré :
On ne sait quoi d'humain respire en son visage ;
Et ses yeux semblent beaux d'avoir souvent pleuré.

On n'en finirait pas de citer. Je préfère vous conseiller de lire le volume en son entier. Pour vous y engager, la *Bonne Chanson* reproduit *Le Christ* qui, placé au milieu du livre, l'éclaire encore, si l'on peut dire, et achève, en tout cas, d'en faire un chef-d'œuvre émouvant d'humanité vraie.

Il faudrait, de plus, analyser *Lazare le Ressuscité*. J'ai écrit, au moment de sa publication, un article spécial dans une revue du pays forézien. Ici, la place me ferait défaut. Vous saurez cependant que c'est un long poeme, en huit chants, mais qui est jugé trop court quand on l'a lu. Cela commence à la résurrection de Lazare et se continue par tout ce qui résulte pour lui de sa situation de trépassé revenu parmi les vivants.

On croirait, — n'est-ce pas ? — après ce que je viens de dire de Mercier, qu'un tel sujet eût dû tenter cent poètes plutôt que celui-là. Et pourtant, quand on a lu *Lazare*, on convient que jamais Mercier n'a été aussi complètement lui-même. La fusion des deux « manières » de notre Mistral forézien est parfaite, dans ces pages où les descriptions abondent, exactes sans minutie, sans recherche, exemptes, Dieu merci ! de cette ridicule prétention à la « couleur locale » dont Lemaître a raillé finement les romantiques, l'avant-dernier hiver, dans son *Jean Racine*...

Jésus passe. Ecoutez :

L'ombre se faisait douce et devenait plus calme,
Parce qu'elle touchait le bord de son manteau.
De jeunes oliviers le frôlaient de leurs palmes ;
Des femmes aux pieds nus qui revenaient des puits,
A son aspect. posaient par terre leurs amphores
Et criant : *Hosannah !* elles tendaient vers lui
Leurs bras joyeux cerclés de bracelets sonores ..

Puis voici *Le Secret de Lazare* ; le ressuscité dit l'impossibilité où il se trouve de dévoiler le mystère de l'au delà.

Lazare dit : La mort? Se peut-il qu'on révèle
Jamais à des humains ce que c'est que la mort?

Voici *Lia*, poème d'amour, inspiré du *Cantique des Cantiques ;* voici *La Foule* qui, après avoir baisé les pieds de Lazare, le hue et lui jette des pierres parce qu'il n'a pas pu, à son tour, faire un miracle devant elle ; ensuite, *Le Repas chez Caïphe*, où les Juges et les Prêtres se concertent pour le faire mourir ; puis c'est *La Tentation*, c'est Satan venant jeter le doute dans l'âme du disciple, en dépit de l'évidence du prodige ; puis *Le Témoignage*, l'affirmation de Lazare au peuple que Jésus est vraiment le fils de Dieu ; enfin après les luttes contre l'enfer, la haine, le mensonge, c'est la parole divine du Christ énonçant la formule définitive de la sagesse chrétienne : *Aimer et croire.*

. . . .

Car pénétrerais-tu le dernier des mystères,
Saurais-tu les secrets aux anges inconnus
Et ferais-tu devant les foules éblouies
Des signes dont les cieux mêmes seraient émus,
Si tu ne possédais l'amour qui vivifie.
Tu ne serais qu'un vain métal qui frappe l'air.

. . . .

Ceux-là seuls qui sans voir croiront à ma parole
Posséderont la joie avec la vérité.

Ce résumé, beaucoup trop rapide pour un sujet pareil, suffira, je pense, à vous donner une idée de l'élévation et de la tenue de ce poème évangélique...

Et il ne reste plus qu'à louer le bon Forézien Louis Mercier de n'avoir ambitionné rien de plus que d'être un poète de chez lui, de conserver toutes ses tendresses pour la terre maternelle, pour la chère petite patrie à laquelle il doit — vous l'avez vu — la plus belle part de son clair et vigoureux talent.

Jean Tenant.



A Mme Jules Gicquel (de Paimpol)

La Ronde des Châtaignes

"CHANSON DE CHEZ NOUS" (1)

Poésie de THÉODORE BOTREL — *Musique de E. FEAUTRIER*

Moderato

PIANO

Le CHŒUR

SOLO

1 = O - hé! la pa - lu - diè - re, Viens-t'en donc a - vec nous — - Je vas à la clai - riè - re Où

(1) G. Ondet, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris

l'on danse aux bi_nious: Mon bon a_mi Jean-Pier_re M'a donné ren_dez-

CHŒUR — au signe ⊕ pour finir

-vous - *Pour manger des châ_tai_gnes Avec du ci_dre doux!...*

⊕ Pour finir.

doux!

I

Chœur : — *Ohé! la paludière,*
Viens-t'en donc avec nous!
Solo : — *Je vas à la clairière*
Où l'on danse aux binious :
Mon bon ami Jean-Pierre
M'a donné rendez-vous
Chœur : *Pour manger des châtaignes*
Avec du cidre doux!...

II

Chœur : — *Hé quoi! l'ami Jean-Pierre*
T'a donné rendez-vous?...
Solo : — *Oui donc : je suis ben fière*
Qu'il fréquente chez nous
Le soir quand la grand'mère
Parle des loups-garous
Chœur : *En mangeant des châtaignes*
Avec du cidre doux!

III

Chœur : — *Le soir, quand la grand'mère*
Parle des loups-garous?...
Solo : — *Et que le vieux grand-père*
Recompte ses gros sous,
Au loin, dans la nuit claire,
J'écoute les hiboux,
Chœur : *En mangeant des châtaignes*
Avec du cidre doux!

IV

Chœur : — *Au loin, dans la nuit claire,*
Que disent les hiboux?
Solo : — *Me disent : « Quand Jean-Pierre*
« Deviendra ton époux,
« Sur ton mari, ma chère,
« Tire ben tes verrous
Chœur : *« Pour manger des châtaignes*
« Avec du cidre doux! »

V

Chœur : — *Pour le garder, ma chère,*
Tire ben tes verrous...
Solo : — *Sur son bateau de guerre*
S'il mourait loin de nous,
Je rejoindrais Jean-Pierre
Au dernier rendez-vous...
Chœur : *Pour manger des châtaignes*
Avec du cidre doux!

V

Solo : *Si je rejoins Jean-Pierre*
Au dernier rendez-vous,
En me mettant en bière
N'enfoncez pas de clous;
Car ma pauvre âme en peine
Reviendra parmi vous...
Chœur : *Pour manger des châtaignes*
Avec du cidre doux!



Au Chant des Cloches

Poésie de THÉODORE BOTREL

Musique
d'ALBERT LARRIEU

Chant

PIANO

fin

CHŒUR.

Dig! don!
Dig don, Que chante

SOLO. CHŒUR. SOLO.

Dig! don! Don du Ca_ril - lon Du Caril_lon et du Bour - don? Ma
donc, Le doux fre - don, du Ca_ril - lon, et du Bour - don?

COUPLET.

douce il chanta mon bap - tême, — Et le tien, en - semble au_tre - fois: Veux-

Publié avec l'autorisation de CHAVAT, éditeur, 11, faubourg Saint-Denis, Paris.

tu bien quil chante de même Nos é-pou-sail-les dans un mois?

CHŒUR SOLO. CHŒUR.

Dig! don! Dig! don! don du Ca-ril-lon? Du Caril-lon et du Bour-
Dig don que chante donc, le doux fre-don, Du Ca-ril-lon? et du Bour-

-don?
-don?

entre les couplets. 2e ct. Dans

pour finir. don! Dig don!

entre les couplets.

pour finir.

Chœur : *Dig, don, don !*
Que chante donc
Le doux fredon
Du carillon
Du Carillon et du Bourdon ?

I

Ma Douce, il chanta mon baptême,
Et le tien, ensemble, autrefois :
Veux-tu bien qu'il chante de même,
Nos épousailles dans un mois ? (Au chœur)

II

Dans la douce brume d'automne,
Sous le joyeux soleil d'été,
Il chante la santé qui donne
Le Bonheur et la Liberté ! (Au chœur)

III

Il chante qu'il faut qu'on travaille
Comme nos vieux ont travaillé,
Et qu'il n'est pas de pain qui vaille
Le pain bis que l'on a gagné ! (Au chœur)

IV

Il ne chante d'une voix tendre
Que l'Amour et la Charité :
L'homme qui saurait le comprendre
Comprendrait la Fraternité ! (Au chœur)

V

Le sort des vieux sera le nôtre :
Il chantera, plus solennel,
Quand nous partirons, l'un et l'autre,
Pour le grand Voyage éternel ! (Au chœur)

VI

Mais, pour l'instant, hardi ! courage !
Voici l'heure de la moisson :
Abattons gaîment notre ouvrage
Au rythme de cette chanson :

Dig, don, don !
Rêvons, aimons
Et travaillons
Au gai fredon
Du Carillon et du Bourdon !



"CHANSONS EN SABOTS" (1)

Quèqu't'as, mon Gâs?

CHANSON DE MARIN

Paroles et Musique
de THÉODORE BOTREL

A Madame Monmarché.

Allegretto.

Chant.

PIANO

Rall. T° f p Suivez.

Quequ't'as, mon gas? T'as l'air tout chose: T'es point à flot? ___ Toi qu'as toujours la goule rose T'es tout pâlot! ___ Toi le plus rude et le plus brave Des matelots, ___ Tu pleures la nuit, c'est donc grave? Dans ton lit clos! ___ Quequ't'as, mon

Suivez.

(1) G. ONDET, éditeur, 83, faub. St.-Denis. Paris.

gas? Dis voir quequ't'as! — Voyons, raconte à ton grand' pè - re: T'as ben con-
-fiance en lui, j'es - pè - re; Quequ't'as, mon gas? Dis voir quequ't'as! Que qu't'as, mon gas?

Parlé entre les Ctˢ

Mon secret ma: — T'es un vrai gas. —

Dernier Couplet.

I

Quèqu't'as mon gâs? T'as l'air tout chose.
T'es point à flot ?
Toi, qu'as toujours la goule rose
T'es tout pâlot!
Toi, le plus rude et le plus brave
Des matelots,
Tu pleures la nuit, c'est donc grave?
Dans ton lit-clos!

Quèqu't'as, mon gâs?
Dis voir quèqu't'as'
Voyons, raconte à ton grand-père :
T'as ben confiance en lui j'espère;
Quequ't'as, mon gas?
Dis voir quèqu't'as!
Parlé — *Quèqu't'as, mon gâs?*

II

— Mon secret, tu veux le connaître :
Espère un brin!
Pour la première fois, peut-être,
J'ons du chagrin!
Tu sais, Jeanne, la fille aînée
Au vieux Robin :
Depuis déjà plus d'une année
Je l'aimions ben!

— C'n'est qu'ça, mon gâs!
C'est tout c'que t'as?
T'es amoureux. . la belle affaire :
Viens-t'en trouver Jeanne et son père!
Et lon lon la!
Tu l'épous'ras :
Parlé.— *T'es un bian gâs!*

III

— Que nenni! la chose est point faite :
Ignorez-vous
Que les parents à la Jeannette
Sont des grigous;
Tandis qu'ils ont chez leur notaire
Des tas d'argent
Je suis le plus gueux de la terre :
Un vrai Saint-Jean!

— Eh ben! mon gâs,
T'as tes deux bras;
T'as cœur vaillant et corps valide;
T'as, de plus. un batiau solide :
Tu trimeras,
On n'en meurt pas!
Parlé.— *Mon pauv' tit gâs!*

IV

— Un batiau? Le Robin s'en fiche :
Pour lui, c'est rien!
Il veut un gendre qui soit riche ..
Et soit... terrien;
Comme il a moulin, champs et ferme,
Bœufs et chevaux,
Lui faut un gendre l'aidant ferme
Dans ses travaux!

— Terrien! mon gâs?
Parle plus bas
Car tu ferais pleurer ton père
S'il t'entendait de sous la terre!
. Ah! nom de d là!
Si tu fais ça...
Parlé.— *T'es plus not' gâs!!!*

V

— Allons, grand-père, sois tranquille,
Va, j'oublirai!
Mon cœur geint d'amour, l'imbécile!
Non de regret...
Mais j'ons encor l'humeur jalouse
Quand j aperçois
La coiffe à Jeanne auprès la blouse
Du grand François!...

— Eh ben! mon gâs,
La Mer est là!
Il faut l'aimer... et n'aimer qu'Elle,
A ses galants elle est fidèle :
Ell' t'consol'ra!
Tiens .. embrass'-moi :
Parlé.— *T'es un vrai gâs!!*



Photo C. Robert.

La Toussaint héroïque

Paroles de LÉON DUROCHER



Musique de MARCEL LEGAY



Moderato

PIANO

Basson
Hautb.
Cor

Tambʳ.

E-cou-tez là-
-bas là-bas Un bruit de sol - dats.

Tamb.

Qui vi-ve?.. Des morts c'est la fê-te Aux flancs des coteaux assou-

Tamb. Tamb.

-pis Des fan-tô-mes dressent la tê-te Coif-fés de casques, de ké-

-pis. Culot-tés de lambeaux ga-ran-ce, Ceux qui dormaient sous les sil-

* 1re et 2e Fois

Animez peu a peu.

-lons For-ment de brus-ques batail-lons Qu'a-

-ni-me l'â-me de la Fran-ce... Ecou-tez là-bas là-bas Chan-

Allegretto.

suivez.

pp

-ter des sol-dats. ✱ Pour finir bleu Semblent vers l'Est, vers l'Est cou-rir au

feu Par-mi le brouil-lard tri-co-lo-re E-cou-tez là-

-bas là-bas Marcher, marcher des sol-dats.

I

Ecoutez là-bas
Un bruit de soldats!...
Qui vive?... Des Morts c'est la fête!
Au pied des coteaux assoupis
Des fantômes dressent la tête,
Coiffés de casques, de kepis,
Revêtus de lambeaux garance.
Ceux qui dormaient sous les sillons
Forment de brusques bataillons
Qu'anime l'âme de la France...
Ecoutez là-bas
Surgir des soldats!

II

Au clair de lune, par la plaine,
Ceux dont le plomb troua la peau
Soudain retrouvent leur haleine
En voyant flotter le drapeau.
L'ombre jette une sonnerie,
Et la flamme des éperons
Illumine des escadrons
Criant : « Hourra! pour la patrie!... »
Ecoutez là-bas
Chanter des soldats!

III

Les étoiles clouant leurs selles,
Toute la nuit des cavaliers
Passent dans un vol d'étincelles,
Debout sur de clairs étriers.
A l'instant où brille l'aurore,
Dragons, hussards au dolman bleu,
Semblent vers l'Est voler au feu,
Traînant le brouillard tricolore...
Ecoutez là-bas
Bondir des soldats!



Prière de l'Enfant à son Réveil

Commentaire de Lamartine à l'Hymne de l'Enfant, d'où M. Emile Pessard a tiré l'inspiration de sa gracieuse mélodie

Ces strophes sont du même printemps que la *Bénédiction* (cinquième harmonie). On pourrait dans ce genre en faire de bien diverses et de bien meilleures. La poésie de l'enfance n'est pas trouvée : La Fontaine lui aigrit un peu l'esprit ; ses fables lui inspirent plus de malice que de bonté, aucune pitié. Celui qui ferait le livre de cantiques des enfants aurait fait un bon et beau livre. Les éléments de ce chant, naïf sans afféterie et enfantin sans puérilité se rencontrent dans Fénelon, dans Bernardin de Saint-Pierre, dans Pluche, dans quelques écrivains anglais. Il faut leur épeler les pages de la nature et leur chanter en notes simples leurs propres impressions. C'est un livre qu'une femme de génie devrait tenter ; nous y échouerions. A. de L.

Poésie de LAMARTINE

Musique d'ÉMILE PESSARD

Adagio religioso.

PIANO

ff pp p

Ô pè-re qu'adore mon pè-re! Toi qu'on ne nom-me qu'à genoux; Toi

dont le nom terrible et doux Fait courber le front de ma mè-re; On

Più moto. p

pp accelerando.

dit que ce brillant so-leil N'est qu'un jou-et de ta puis-

sempre Cresc-

Cres-cen-do-po-co-a-poco.-

Publié avec l'autorisation de la Société d'Editions musicales, 7, rue de la Pépinière, Paris.

ff p sempre ff Dim. p

-san - ce; Que sous tes pieds, _ il se ba - lan - ce Comme u - ne

mf allarg ten ten Suivez

lam - pe de vermeil, Comme u - ne lam - pe de ver-

a Tempo ff

-meil.

Pour finir

II p

On dit que c'est toi qui fais naî - tre Les petits oi-

-seaux _ dans les champs Et qui don-ne aux petits en - fants U - ne âme aus-

Più moto p

-si pour le connaî - tre. On dit que c'est toi qui produis les fleurs, Les

ff Rall. p Iº Tº

fleurs dont le jardin se pa - re, Et que sans toi, _ toujours a - va - re Le ver-

rit. ten. 3

-ger n'aurait pas de fruits, Le _ ver-ger n'aurait pas de fruits.

III

p Aux dons que la bonté me - su - re, Tout l'u-ni-
-vers est convi - é; Nul in - sec-te n'est ou-bli - é A ce fes -
rit. -tin de la na-tu - re. *pp* Pour ob - tenir chaque don *Cres. poco a poco.* Que chaque
jour tu fais é - clo - re, *f* A mi - di, *rit.* le soir à l'au-ro - re *pp* 1° T° Pour obte-
-nir cha - que don, *mf* Que faut il ?.. *rit.* Pro-non*ten.*cer ton nom!

I



O père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux ;
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère;
On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que, sous tes pieds, il se balance
Comme une lampe de vermeil,
Comme une lampe de vermeil.



II

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs
Et qui donnes aux petits enfants
Une âme aussi pour le connaître.
On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare.
Et que, sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait pas de fruits,
Le verger n'aurait pas de fruits.

III

Aux dons que ta bonté mesure,
Tout l'univers est convié ;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.
Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore;
Et pour obtenir chaque don,
Que faut-il ?... Prononcer ton nom !





Photo Martin.

La Découverte du Pôle Nord

Chanson satirique

de

VICTOR TOURTAL



Allegretto.

PIANO

p

Le pôl'Nord n'est plus un' chi_ mère Il vient d'ê_ tre découvert mais Ils sont deux qui dans cette af_ fai_re Se jett'dar_ dar le pôl' au nez Quoiqu'cett'dé_couver_te fa_ meuse Soit un su_ jet très compli_ qué J'vais d'ma voix

la plus harmo-nieuse Essay-er de vous l'expli-quer. Je n'sais pas si je m'frai com - prendre, C'est bien simple, mais ce - pen - dant J'vous préviens qu'vous pouvez m're - pren-dre Si ça vous semble embar-ras - sant:

f *p* *f*

I

Le pôl' Nord n'est plus un' chimère,
Il vient d'être découvert, mais
Ils sont deux qui, dans cette affaire,
Se jett' dar'-dar' le pôle au nez.
Quoiqu' cett' découverte fameuse
Soit un sujet très compliqué
J'vais, d'ma voix la plus harmonieuse,
Essayer de vous l'expliquer :
(Au refrain.)

REFRAIN

Je n'sais pas si je m'f'rai comprendre,
C'est bien simple, mais, cependant,
J'vous préviens qu'vous pouvez m're-
[prendre
Si ça vous semble embarrassant.

II

Moi sur cette affaire baroque,
Je vais vous donner mon avis :
Si c'est pas Peary, c'est Cook-e;
Si c est pas Cook, c'est Peary.
Mais c'que j'puis dir' sans fair' de gaffe,
C'est que le Docteur Cook est a-
-rrivé l'premier au télégraphe...
Dam ! entre nous, c'est toujours ça !
(Au refrain.)

III

Ils n'ont, et c'est ça qui m'embête,
Pour prouver leur véracité,
Qu'des Esquimaux un peu bébêtes
Et qui n'sont pas mêm' patentés;
Au lieu, la chose étant urgente,
D'emm'ner deux solides Auvergnats,
Deux commerçants payant patente :
Un charcutier et un bougnat.
(Au refrain.)

IV

Puisqu'ils allaient tous deux au pôle,
Et qu'ils ont fait l'voyage exprès,
Nous somm's en droit de trouver drôle
Qu'ils ne se soient pas rencontrés.
Nos deux brav's ont dû prendre, en
Deux routes différentes; dam ! [somme,
L'premier aura pris la ru'd'Rome
Et l'autre la rue d'Amsterdam.
(Au refrain.)

V

Tous deux se batt'nt à coups de phrases
Dans les journaux ; y'en a un qui
Parl' d'Esquimaux avec emphase,
L'autre ne fait qu'des mots exquis.
Dans tout ça, moi, ce qui m'surpasse,
C'est qu'il n'y avait pas, cré matin !
Pour les recevoir sur la glace,
Un des rédacteurs du Matin !
(Au refrain.)

VI

Mais que c'soit Peary ou Cooke
Qu'ait découvert le pôle, eh bien
J'vous dirai qu'moi, dans l'fond, j'm'en
Car je n'suis pas pôliticien. [moque
Pourquoi — j'en hausse les épaules ?
S'user les jambes jusqu'aux g'noux
Pour aller prendre un'glace au Pôle
Quand y a tant d'glaciers chez nous ?
(Au refrain.)

VII

Quel sera le propriétaire
Du fameux Pôl' Nord désormais ?
L'Amérique ou bien l'Angleterre ?
Les Danois, ou les Hollandais ?
Dans tout ça l'on n y comprend goutte,
C'est à vous en rendre louphoc.
C'est l'pôl' de Peary sans doute,
A moins qu'ce n'soit le pôl' de Cook !
(Au refrain.)

Vieilles Chansons de France

La Rose du Rosier blanc



Harmonisation d'ANDRE COLOMB

Mme Suzanne Dariel — plus exactement Mme Jacques Ferny — est une de nos plus jolies chanteuses et une de nos plus fines diseuses. Il est certain que, seule, son aversion pour la scène en général, et pour le café-concert en particulier, l'a empêchée de parvenir à la grande popularité. Elle débuta en public le même jour que Théodore Botrel, au « Chien Noir », dont les directeurs associés étaient Meusy, Delmet, Jules Jouy et Jacques Ferny; et elle y créa presque aussitôt avec un succès éclatant toute la série des « Vieilles chansons de France, recueillies et harmonisées par Charles de Sivry ». C'étaient : *La Rose du rosier blanc, En revenant de noces, Le Retour du marin, Le Joli tambour, Les Cloches de Nantes, Voici la Noël,* etc., etc. « Sa voix fraîche, argentine et rieuse, égrène comme en se jouant ces mélodies légères qui ravissent particulièrement les lettrés », écrivait M. G. Larroumet. Editées alors par Quinzard sous le titre : *Chansons chantées par Suzanne Dariel,* rééditées depuis par Gregh, ces petites merveilles anciennes redevinrent célèbres, grâce au goût et au charme de leur interprète. Elles furent même reprises par toutes nos bonnes chanteuses, notamment par Mlle Yvette Guilbert. C'est une de ces chansons, harmonisée cette fois par André Colomb, que nous donnons ici :

CHANT — All° assai.

PIANO — All° assai.

Je l'ai cueil-lie la bel-le ro - se

Qui fleu-rissait au ro-sier blanc

Rall.

Je l'ai cueilli-te feuille à feuil le Et mis dans mon tabli-er

Suivez.

T.º adagio.

blanc... Ro-se bel-le ro-se du ro sier blanc! D.C.

Lent. *p* D.C.

I

Je l'ai cueillie la belle rose
Qui fleurissait au rosier blanc,
Je l'ai cueillite feuille à feuille
Et mis' dans mon tablier blanc...
Rose, belle rose du rosier blanc!

II

Je l'ai cueillite feuill' à feuille
Et mis' dans mon tablier blanc:
Et chaque rose que j'effeuille
M'a dit: « Marï-toi, il est temps!...
Rose, belle rose du rosier blanc!

III

Et chaque rose que j'effeuille
M'a dit: « Marï-toi, il est temps!
— Pourquoi veux-tu que j'me marie?
Mon père il n'y est point consent...
Rose, belle rose du rosier blanc!

IV

Pourquoi veux-tu que j'me marie?
Mon père il n'y est point consent,
Ni mon père, encor moins ma mère,
Hormis un seul de mes parents...
Rose, belle rose du rosier blanc!

V

Ni mon père, encor moins ma mère,
Hormis un seul de mes parents:
C'est mon cousin, le beau Jean-Pierre,
Il est si bon, je l'aime tant,
Rose, belle rose du rosier blanc. »

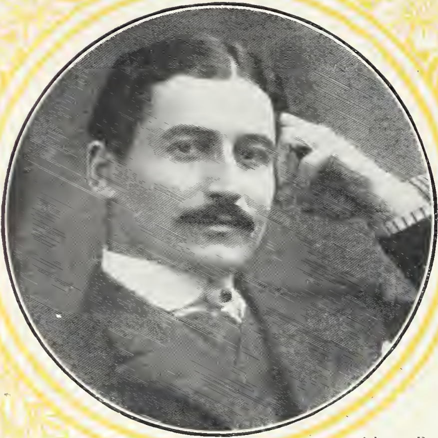


Photo Perret
Yverdon.

Près d'un Berceau

M. Pierre Alin n'est pas seulement le chansonnier attendri et véhément qui s'est imposé avec des œuvres hautement humaines, il est encore un poète infiniment distingué de qui le joli recueil *Le long des heures* mérite l'estime des lettrés et des délicats. Musicien adroit, M. Pierre Alin est doublé d'un chanteur séduisant qui peut à l'occasion — son cas est assez rare pour être signalé — chanter tour à tour en français, en italien ou en allemand.

J.-P.



Paroles et Musique de PIERRE ALIN

CHANT

PIANO

Très doux

Pe_tit qui dors fra_gile et ro_se Sans un frisson, sans un sou_pir Cœur fer_mé pe_tite â_me clo_se

Pour finir

Je viens te re_gar_der dor_mir Ton



I

Petit qui dors, fragile et rose,
Sans un frisson, sans un soupir,
Cœur fermé, petite âme close,
Je viens te regarder dormir.

II

Ton cœur, qu'on sentirait à peine
Tant il bat doux et doucement,
Connaîtra l'amour et la peine
Et que la vie est un tourment!...

III

Tes yeux, petite eau pas profonde,
Où brille un tout petit soleil,
S'ouvriront, déçus, sur le monde,
Le jour que sera ton éveil.

IV

Et tes menottes que tu serres,
Qui font le poing sans faire exprès,
S'il te vient des jours de misère,
Tes mains le feraient pour de vrai.

V

Alors, vois-tu, je me demande
S'il ne vaudrait pas tout autant
Que, sur cette terre si grande,
Tu puisses rester un enfant!



LE CHRIST



I

Ce Christ fumeux pendant au mur qui se crevasse
Etait vieux comme il est et déjà vermoulu
Quand l'un de nos anciens le mit à cette place.
On ignore son âge, on ne sait pas non plus
Qui tailla dans le bois cette figure fruste;
Mais ceux qui travaillaient la terre en craignant Dieu,
De tout temps devant elle ont joint leurs mains robustes
Et prié le Seigneur pour leurs champs et pour eux.
Ce Christ, en vérité, semble de leur espèce.
Cet homme nu qui pend à de grands clous trahit
La carrure solide, et la charpente épaisse,
Et les membres massifs des gens de ce pays.
Chaussés des lourds sabots que les paysans portent,
Ses larges pieds ont dû marcher dans nos terrains,
Il a les bras noueux et musclés, les mains fortes
Des pousseurs de charrue et des semeurs de grain.
Triste comme eux, on lit sur son visage grave,
Dont de profonds sillons ont creusé la maigreur,
Les soucis et les deuils que l'existence grave
Sur le front ravagé des anciens laboureurs.

II

O Jésus, doux ami des pêcheurs ceints de corde
Dont les nefs labouraient les lacs galiléens,
Quand tes lèvres de paix et de miséricorde
Laissaient tomber des mots inconnus aux humains,
Si tu quittais encor la maison de ton père,
Peut-être ce serait dans nos champs, cette fois,
Et chez nos laboureurs fidèles à la terre
Qui garde leurs tombeaux et qui soutient leurs toits
Que tu viendrais parler de la vie éternelle.

Tu te rendrais d'abord le plus pauvre d'entre eux,
Travaillant dur, peinant dans les terrains rebelles
Qui résistent au soc, qui fatiguent les bœufs,
Et font saigner les doigts collés autour des manches ;
Tu serais au travail dès l'aube, et jusqu'au soir
Tu voudrais que ton front sur les sillons se penche
En versant la sueur qu'ils doivent recevoir
Avant de redonner leur sève au blé des hommes.

Nul ne soupçonnerait ta présence ici-bas,
Car, vêtu de la chair obscure dont nous sommes,
Le Dieu caché dans toi ne se trahirait pas;
Mais tu serais meilleur que les meilleurs des nôtres.
Tu ne te plaindrais point des mauvaises saisons,
Tu n'envierais jamais les semailles des autres,
Et tu les bénirais de leurs belles moissons.

Certains soirs seulement, à l'heure tiède et claire,
Où l'on s'assoit devant les portes des maisons,
Venant vers eux comme un frère parmi ses frères,
Tu les enseignerais dans le patois qu'ils ont.
Tu leur dirais d'aimer les champs sans avarice
Et que ce ne sont pas les gerbes d'ici-bas
Qui font que les greniers célestes se remplissent.
Tu leur dirais encor : « Lorsque Dieu ne veut pas
« Envoyer son soleil ou sa pluie aux récoltes,
« Et si, parfois, nos blés tombent sous ses grêlons,
« Que les coups de sa main nous trouvent sans révolte
« Sachez que le courroux d'un père n'est pas long,
« D'autres beaux jours viendront, d'autres moissons s'ap- [prêtent,
« Qui feront regorger vos aires de nouveaux. »
Puis tu leur apprendrais la douceur pour les bêtes
Qui souvent plus que nous peinent dans nos travaux :
« Ne frappez pas les bœufs quand le joug les oppresse,
« Et ne blasphémez point contre eux lorsqu'ils sont las ;
« Dieu bénit les sillons du laboureur qui laisse
« Son attelage aller paisiblement son pas. »
Et pour ouïr ta voix sereine et belle en l'ombre,
L'on viendrait des hameaux par les terres épars,
Les hommes, les enfants, les femmes, et leur nombre
Grossirait des passants amenés par hasard;
Les tâcherons portant des râteaux ou des houes,
Les charretiers qu'on trouve tard dans les chemins
Et qu'on entend venir de loin au bruit des roues,
Le meunier ramenant ses ânes au moulin,
Les gens s'en retournant du marché de la ville,
Tous, assis ou debout, groupés autour de toi,
Pensifs, écouteraient ton rustique évangile,
Et le soir serait doux infiniment; parfois
Ton bras attesterait les étoiles paisibles,
Et quand tu cesserais de parler un moment
Il se ferait un tel silence au firmament
Qu'on entendrait voler les anges invisibles...

III

Or, quand les laboureurs ont bien gagné le ciel
En arrachant le pain à la glèbe asservie,
N'est-ce pas sous ces traits rudes et fraternels,
Que tu leur apparais, ô Christ, dans l'autre vie ?

Connaissant leur simplesse, indulgent à l'amour
Gardé, malgré la mort, pour les biens qu'ils quittèrent,
Tu leur as assigné sans doute pour séjour
Un paradis un peu ressemblant à la terre.

Ce doit être un domaine immense et merveilleux,
D'un terroir favorable à toutes les cultures,
Où Dieu donne toujours le temps qui vaut le mieux
A faire prospérer les récoltes futures.

On y voit des moissons vastes comme la mer,
De grands prés nourrissant de leur herbe éternelle
Des troupeaux éclatants sous les peupliers clairs,
Et des bois dont la paix est douce aux tourterelles.

Puis ce sont des vergers dont les fruits sans pareils
Accablent les rameaux d'une lourde abondance,
Et des vignobles chauds qui s'offrent au soleil
Et vêtent les coteaux de leur magnificence.

Peut-être habitent ils, en ce ciel fait pour eux,
Une maison pareille aux terrestres demeures,
Et retrouvent-ils là, beaux, rajeunis, heureux,
Les absents que le temps leur a pris, et qu'ils pleurent.

Souvent on voit aller ensemble ces élus
Par des sentiers bordés de marguerites blanches,
Car l'antique travail ne les absorbe plus,
Et dans le paradis il est toujours dimanche.

Souvent aussi tu viens vers eux en visiteur,
Et simplement, comme un mortel né d'une femme,
Tu t'entretiens avec ces anciens laboureurs,
Et tu sais, pour avoir fait toi-même leurs âmes,

Mêler à leur bonheur quelque chose d'humain,
Pour qu'ils en soient joyeux et qu'ils s'en rassasient
Sans regretter les champs cultivés par leurs mains,
Ni la douceur des maux soufferts pendant la vie !

LOUIS MERCIER.



Photo Nadar.

Pastorale des Cochons roses



Le jour s'annonce à l'Orient
De pourpre se coloriant ;
Le doigt du matin, souriant,
Ouvre les roses

Et, sous la garde d'un gamin
Qui tient une gaule à la main,
On voit passer, sur le chemin,
Les cochons roses.

Le rose rare au ton charmant
Qu'à l'horizon, en ce moment,
Là-bas, au bord du firmament,
On voit s'étendre

Ne réjouit pas tant les yeux,
N'est pas si frais et si joyeux,
Que celui des cochons soyeux
D'un rose tendre.

Le zéphir, ce doux maraudeur,
Porte plus d'un parfum rôdeur
Et, dans la matinale odeur
Des églantines,

Les petits cochons, transportés,
Ont d'exquises vivacités
Et d'insouciantes gaietés
Presqu'enfantines.

Heureux, poussant de petits cris,
Ils vont par les sentiers fleuris
Et ce sont des jeux et des ris
Remplis de grâces.

Ils vont, et tous ces corps charnus
Sont si roses qu'ils semblent nus,
Comme ceux d'amours ingénus
Aux formes grasses.

Des points noirs, dans ce rose clair,
Semblant des truffes dans leur chair,
Leur donnent vaguement un air
De galantine

Et leur petit trottinement
A cette graisse, incessamment,
Communique un tremblotement
De gélatine.

Le long du ruisseau floflottant
Ils suivent, tout en ronflotant,
La blouse, au large dos flottant,
De toile bleue ;

Ils trottent, les petits cochons,
Les gorets gras et folichons,
Remuant les tire-bouchons
Que fait leur queue.

Puis, quand les champs sans papillons
Exhaleront de leurs sillons
Les plaintes douces des grillons
Toujours pareilles,

Les cochons, rentrant au bercail,
Défileront sous le portail,
Agitant le double éventail
De leurs oreilles.

Et, quand là-bas, à l'Occident,
Croulera le soleil ardent,
A l'heure où le soir descendant
Ferme les roses,

Paisiblement, couchés en rond,
Près de l'auge couleur marron,
Bien repus, ils s'endormiront
Les cochons roses !

EDMOND ROSTAND.

Chansons et Poésies à dire

PETITE GAUD A PRIS LE VOILE (1)

Petite Gaud a pris le Voile!...
A notre horizon décevant
Où trouverons-nous une étoile
Pour nous guider, dorénavant?
Petite Gaud a pris le Voile
Dans le fond d'un lointain Couvent!

Tout ainsi que la Moisson mûre
Tombe aux pieds du faucheur nerveux,
Sa longue et lourde chevelure
Est tombée au jour de ses Vœux;
Tout ainsi que la Moisson mûre
On a fauché ses blonds cheveux!

En blanche robe nuptiale
— Qu'elle ne mettra jamais plus —
Petite « Accordée » idéale
Ayant pour témoins les Élus,
En blanche robe nuptiale
Elle vient d'épouser Jésus!

C'est Lui, le Prince de ses Rêves,
Le Bien-Aimé mystérieux
Que j'ai cru — visions trop brèves —
Voir glisser, jadis, en ses yeux;
C'est Lui, le Prince de ses Rêves,
Le « Promis » descendu des Cieux!

Du Ravisseur qui nous l'a prise
Nous ne pouvons être jaloux.
Vous, parents, dont le cœur se brise,
Et nous, amis, qu'y pouvons-nous?
Du Ravisseur qui nous l'a prise
Nous devons baiser les genoux!

Souffrons donc notre purgatoire;
Sa Joie est tout l'essentiel;
Donnons-lui l'ambroisie à boire
Ne gardant pour nous que le fiel;
Souffrons dans notre purgatoire
Heureux de la laisser au Ciel...

... Car, vienne notre Heure dernière,
Dans vingt ans — peut-être Demain —
Quand notre Ame vers la Lumière
Montera, tremblante en chemin,
C'est cet Ange, à l'Heure dernière,
Qui viendra nous tendre la main!

THÉODORE BOTREL.

(1) Voir « Petite Gaud », *Bonne Chanson* n° 1.

LES HIRONDELLES

Lorsqu'émigrent les hirondelles,
Mon âme s'émeut désormais.
Quel vent les porte?... Où s'en vont-elles?...
Où donc est celle que j'aimais?...

Tu leur ressemblais, fugitive,
Par l'œil vif, le babil léger
La grâce mobile et rétive
Et quelque instinct de voyager.

Un soir, tu partis dans les brises,
Tu suivis l'automnal essor,
Vers quels espoirs?... Quelles méprises?...
Vers quels horizons ourlés d'or?

Tu désertas le toit du rêve
Avant l'hiver de mon amour,
Sœur d'hirondelles, fille d'Eve,
Pour quels Edens?... Pour quel retour?...

Car les hirondelles reviennent,
Fidèles, avec les printemps;
Tous les nids anciens les reprennent:
Où donc est celle que j'attends?

Et voilà pourquoi, migratrices,
Vous revoir m'est un autre émoi...
Que font l'absente et ses caprices?...
Et j'entends tout pleurer en moi

Quand, au temps des frondaisons neuves,
Sous un ciel qui s'est repeuplé,
Vos corsages de demi-veuves
Frôlent mes vitres d'isolé.

RÉMY SAINT-MAURICE

Grand et Petit

MONOLOGUE COMIQUE

J'eus l'agréable surprise de retrouver l'autre jour en me promenant un de mes grands camarades, un nommé Grandjean, que j'avais perdu de vue depuis un assez longtemps. C'est un grand garçon; il a des grandes moustaches, un grand nez, une grande bouche, des grands cheveux, des grandes mains, des grandes jambes, des grands pieds; il porte toujours une grande redingote, un grand chapeau avec des grands bords et une grande canne.

J'étais heureux de le rencontrer; je lui dis : « Qu'est-ce que tu deviens? » Il me répond : « J'habite Grandville, dans une grande propriété que m'ont laissée mes grands-parents J'ai une grande maison avec un grand parc, des grands bois, un grand jardin, un grand jardinier, qui râtisse les grandes allées avec un grand râteau; je suis marié avec une grande belle femme; j'ai deux grandes filles, un grand garçon; j'ai un grand cheval, une grande voiture, un grand fouet et je me promène sur les grandes routes; j'ai une grande chasse, un grand chien, avec une grande queue; je tue des grands lièvres.

— Alors, lui dis-je, tu as lâché le théâtre?

— Non, me répond-il. Je joue le grand opéra; j'ai une grande voix; je chante de grands morceaux, à grand orchestre, dans des grandes salles; j'ai un grand succès !

« Eh bien! et toi, me dit-il, mon vieux Petitjean? Tu n'es pas changé: tu as toujours un petit nez, une petite bouche, des petits cheveux, des petites mains, des petites jambes, des petits pieds; tu portes toujours une petite redingote, un petit chapeau avec des petits bords, une petite canne. Qu'est ce que tu fais en ce moment?

Je lui réponds : « J'habite Petit-Bry (1), dans une petite propriété; j'ai une petite maison avec un petit parc, des petits bois, un petit jardin, un petit jardinier, qui râtisse les petites allées avec un petit râteau. Je suis marié avec une gentille petite femme; j'ai deux petites filles, un petit garçon; j ai un petit cheval, une petite voiture, un petit fouet et je me promène sur les petites routes. J'ai une petite chasse, un petit chien, avec une petite queue; je tue des petits lièvres

— Alors, me dit-il, tu as lâché le théâtre?

— Non! lui dis-je! Je chante des petites chansonnettes; j'ai une petite voix; je chante des petits morceaux, à petit orchestre, dans des petites salles; j'ai un petit succès. Mais, je te demande pardon, je vais à mes petites affaires. (*Il lève le bras très haut pour lui donner une poignée de main.*) Au revoir! je te quitte; je vais dans mon petit concert, dire un petit monologue. Au revoir! (*Il sort en regardant en l'air et le salue avec la main.*)

GERNY et BAZIN.

(1) Ou Petit-Bourg, Petit-Camp, Petites Dalles, etc., etc.

L'Erreur de M. Tsévelchmôtz

MONOLOGUE ALSACIEN

Un jour, Mme Païsemichneth se présente chez M. Tsévelchmôtz, pour faire des achats d'étoffe, afin d'habiller sa nombreuse famille.

— Ponchour, monsieur Tsévelchmôtz.

— Ponchour, matame Païsemichneth.

— Comment vont les affaires?

— Mon Dieu, ça va assez pien bour le moment: et, guel pon vent vous amène à cede heure madinale, matame Païsemichneth.

— Mon tieu, che voudrais guelgue josse te pon, te peau, et te bas cher; car vous l'savai ch'ai beaucoup d'enfants, et che voutrai gu'ils soient hapillés bareils, bour qu'on voi gu'ils sont tu même famille.

— Eh pien, denez, matame Païsemichneth, voilà guelgue josse te drès zolide à 2 fr. 50 le mèdre; à vous, che le laisse bour 2 francs; et ça gui est une ogassion bour le brix, che le vends 1 fr. 75, à vous, je le laisse à 1 fr. 50.

— Barton, monsieur Tsévelchmôtz, vous n'avez bas guelgue josse entre les teux?

— Ma foi non, matame Païsemichneth, ch'ai blis cher, et moins cher; mais che n'ai rien endre les teux.

— Alors che brendrai celui te 1 fr. 50: c'est douchours assez pon bour tes enfants.

— Gompien vous en faut-il?

— Foyons. (*L'artiste a l'air de réfléchir en comptant sur ses doigts et répond :*) la carago... et la chibon. . Eh pien, medez-en 30 mèdres; avec ça ch'en aurai assez.

— Pien, matame Païsemichneth, ch'm'en vas vous faire le pon messure. (*Appelant.*) Marie! Marie! Abortez-moi le pon mèdre. Denez matame Païsemichneth, voulez-vous avoir la gomplaissance te le denir un minute, s'il vous blaît?

— Avec plaissir, monsieur Tsévelchmôtz.

— Ah! foyons, nous tisons 30 mèdres?

— Voï (*L'artiste fait semblant de mesurer et compte.*)

— Un, teux, trois. (*L'artiste s'arrête.*) Vous avez là un pien cholie betite fille et gui a l'air pien intellichent; guel âche guelle a?

— Elle va sur cinq ans.

(*L'artiste se précipite sur la mesure :*)

— Cinq, six, sept, huit. (*L'artiste s'arrête.*) Et votre carçon là, il va pientôt faire son bremière communion?

— Ch'vous grois, il va sur douze ans.

— Ah! (*L'artiste saute sur le mètre.*) Douze, treize, quartorze, quinze, seize (*L'artiste s'arrête.*) Vous avez aussi un grand temoiselle, che grois?

— Cerdainement, elle va pientôt se marier: tans teux mois elle aura vingt ans!

— Técha! c'est ça qui nous racheunit bas, vingt ans! (*L'artiste saute sur la mesure.*) Vingt, vingt et un, vingt-deux, vingt trois, vingt-quatre, vingt-cinq.

— Ch'ai aussi un carçon gui va faire ses vingt-huit chours!

— Gomme le temps basse, vingt-huit chours! (*Il saute sur le mètre.*) Vingt-huit, vingt-neuf, trente, trente et un, trente-deux.

— Arrêdez! Arrêdez! monsieur Tsévelchmôtz: che vous ai seul'ment temanté trente mèdres!

— Ah! pien, matame Païsemichneth, bour une fois che peux pien faire le pon mesure...

— Avec l'erreur, ça fait le gompte!...

B. BLOCH.

LA MÉDAILLE DU PILOTE

Pièce dramatique en un acte

Par THÉODORE BOTREL

Suite et fin

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE SYNDIC.

LE SYNDIC, *entrant.*

A la bonne heure! On est réveillé et joyeux ici! (*Au marin.*) Ah! te voila, toi? Je t'espérais au Bureau pour te bailler ton livret et ta feuille. Tiens : arrime ça dans ta vareuse, soulage tes sacs et met le cap sur la gare!

LE MARIN

Et les amis?

LE SYNDIC

Ils t'espèrent au bourg, chez le voiturier.

LE MARIN

Va bien!

L'AUBERGISTE

Encore une bolée?

LE SYNDIC

Avale ta bolée bien vite! tu en seras quitte pour rallier tes camarades pas gymnastique.

PREMIER PÊCHEUR

Facile : t'auras vent arrière! (*On trinque, on boit.*)

LE SYNDIC

Et maintenant, gabier, vire de bord et Adieu Vat!

LE MARIN

Au revoir, les amis!

LE GRAND-PÈRE

Dieu t'assiste, mon gâs!

TOUS

Au revoir, Job! Kénavo (1)! sans adieu! Kénavezo (1)! (*Le Marin s'en va en chantant.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS LE MARIN.

LE GRAND-PÈRE

Ah! la bonne et vaillante jeunesse! Cela me remet du soleil plein le cœur.

L'AUBERGISTE

Du soleil, grand-père? Avez-vous donc le cœur embrumé, des fois?

(1) Adieu.

LE GRAND-PÈRE

Oui, des fois... quand je vois la Bretagne se débretonniser ; quand je vois s'éteindre peu à peu, sur les lèvres des Bretons, la langue des vieux Celtes, la belle langue des rois, des druides et des bardes!... Quand je vois la plupart de nos paysans vêtus à la mode des gens de la Ville. .

LE TAILLEUR

Tant mieux! Ça se déchire plus vite!

LE GRAND-PÈRE

Je pleure quand je les vois oublier trop souvent le chemin de l'église pour prendre celui du cabaret... du cabaret où trône en maître ce monstre hideux qui s'appelle le gwinn-ardent (1).

L'AUBERGISTE

Oui : l'infâme « goutte » à deux sous le verre! J'ai fait serment de n'en plus vendre dans mon auberge. Je ne suis pas un empoisonneur, moi!

LE TAILLEUR

Parfait!... mais ton voisin en vendra le double!..

LE GRAND-PÈRE

Alors, c'est la mort de la race Celte!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE PILOTE *qui est entré depuis un instant et est resté debout contre la porte.*

LE PILOTE, *au grand-père.*

Allons! Allons! vieux Yann (2), vivez et mourez ben tranquille : l'heure d'entonner le *libera* de l'ancienne Bretagne n'est pas encore sonnée : elle est solide, la Vieille! elle tend ses épaules larges et trapues à la tempête, et son front têtu ne se laisse pas plus entamer par ses ennemis que le rude granit de ses falaises par les grosses lames venues du large!... Mais, faites excuse : je n'ai point encore bonjouré nos hôtes. Bénédiction de Dieu à tous!

TOUS

Et à vous!

(1) Vin ardent (l'eau-de-vie).
(2) Jean.

L'AUBERGISTE

Tirez donc votre ciré, père Cloarec... qu'on le mette à égoutter !

LE PILOTE. *retirant son ciré trempé.*

C'est point de refus : chacune de mes manches est une chantepleure !

LE SYNDIC

Vente toujours, pilote ?

LE PILOTE

Vente et survente nord-nordet ; la mer fume ! Fichu temps pour une marée d'équinoxe et qui pourrait ben amener du vilain !

PREMIER PÊCHEUR

Un grand brick a déjà failli, tantôt, s'échouer par le travers de Rouzik.

DEUXIÈME PÊCHEUR

Oui, l'a parée belle ! C'est un miracle qu'il ait pu mouiller à ce soir, dans le chenal, entre le Four et Tomé !

LE TAILLEUR

Doivent danser la « gigouillette » à bord, à c't'heure !

LE PILOTE

Et doivent peiner à la danse, les pauv' gâs !

LE VENT, DEHORS

Hou ! hou!

PREMIER PÊCHEUR

La nuit pleure...

LE PILOTE

C'est le vent qui rôde !

Hou ! hou ! fait le Vent... Ouvrez votre porte (1) !
— Oh ! que nenni dà ! — Hou ! hou ! que m'im-[porte !
J'entrerai quand même en votre logis !
— Close, toute close est la maisonnée !
— Hou ! hou ! j'entrerai par la cheminée
Et sans me brûler aux tisons rougis !... »
... Et, comme chez lui, chez nous il se loge,
S'en va de l'armoire à la grande horloge,
De l'horloge au lit des bons vieux parents ;
Et les tout petits sous leurs draps se cachent...
Mais il vient vers eux, car il faut qu'ils sachent
Quel sort les attend quand ils seront grands !...

Savez-vous pourquoi, désertant les flots
Couleur d'émeraude,
Le vent rôde, rôde
Autour des lits-clos ?

« Hou ! hou ! »

Ecoutez, petits, dit le Vent qui vente
En adoucissant sa voix d'épouvante,
Ecoutez, petits, au lieu de frémir ;
Je viens de très loin vous dire des choses
Comme au grand jamais vos mères moroses
Ne vous en ont dit pour vous endormir :
Je sais une fée, à la voix très douce,
Qui, pour câliner le beau petit mousse,
Chante une chanson si belle, lon là !
Que vous oublierez la mère et l'aïeule
Pour n'écouter plus, seule, toute seule,
Pour n'écouter plus que cette voix-là !..

« Hou ! hou ! »

Je sais une Fée aux yeux de mystère
Qui font oublier le ciel et la terre
Et changent le rêve en réalité ;
Des yeux prometteurs d'extases sans nombre,
Des yeux tout remplis de clartés ou d'ombre,
Des yeux verts ou bleus à sa volonté ;
Elle a les cheveux couleur d'algues vertes,
Et ses bras ouverts, et ses mains ouvertes
Vous dispenseront d'immenses trésors
Comme n'en a pas la Terre inféconde
Et qui vous feront les maîtres du monde,
Car ils vous feront aussi les plus forts !...

« Hou ! hou ! »

Délaissez vos sœurs, délaissez vos mères,
Et n'écoutez pas leurs plaintes amères :
Le Dieu des « terriens » les consolera !
Imitez, enfants, vos pères, vos frères :
On les a traités de fous téméraires...
Où sont-ils allés ? Nul ne le saura...
... Ils sont au pays, pays chimérique
Plus lointain que l'Inde et que l'Amérique,
Qu'on a baptisé du mot : Inconnu !
Au pays d'oubli, d'extases divines,
Pays des coraux et des perles fines...
... Et voilà pourquoi nul n'est revenu !..

« Hou ! hou ! »

Et voilà pourquoi, lorsque viendra l'heure,
Tous, vous quitterez la mère qui pleure
Pour Celle de qui nous parlons tout bas...
Mais, en attendant, reprenez vos sommes ;
Demain, vous serez de beaux petits hommes :
La Fée aux yeux verts aime les beaux gâs ! »

« Hou ! hou ! »

Et le vent rôdeur retourne à la grève ..
Et les moussaillons font un joli rêve
Dans le creux douillet de leur oreiller :
Ils font leurs adieux à la maisonnée ;
Ils rêvent que l'heure est déjà sonnée
Où leurs bâtiments vont appareiller !...

Et voilà comment, pourvoyeur des flots
Couleur d'émeraude,
Le grand Vent qui rôde
Fait les Matelots !

LE SYNDIC

Oui, le vent qui rôde est un enjôleux. C'est lui qui vous a pris vos gâs, père Cloarec !

LE PILOTE

Oui, mes trois gâs : Yann, Yves et Laumic (1). C'est lui aussi qui me ramène peut-être, à c't'heure, ces deux derniers, car la campagne de Terre-Neuve touche à sa fin ! .. Quant à l'autre.. le pauvre Yann !... y a beau temps qu'il dort sous la couette de goémons des péris en mer (2) !

L'AUBERGISTE

Allons ! à votre santé, pilote !

(1) Extrait des « *Poésies du Lit-Clos* » (1 vol. chez Ondet).

(1) Diminutif breton de Guillaume.

(2) Voir la pièce « *Péri en Mer* ».

LE PILOTE

A la santé des deux petits gâs qui me restent! Deux fiers marins, allez, deux matelots premier brin, la joie de mes vieux jours, ma seule raison d'exister depuis que ma pauvre Marivonne est allée rallier au Paradis tous les siens... et tous les miens!

LE SYNDIC

Vous n'avez pas eu de nouvelles de vos fils, ces temps-ci?

LE PILOTE

Aucune... Ah! dame! on n'est pas des écrivassiers chez nous!... Je sais seulement que la *Fanny* a fait une fameuse pêche; les « chasseurs » (1) sont venus et ont dit comme ça : Tout à couper au couteau, à tel point qu'on est des huit jours de rang sans voir les camarades, sans entendre le moindre bruit : des enterrés vivants, quoi, dans des cercueils flottants, avec des brouillards en guise de linceuls!

LE TAILLEUR

Ma Doué béniguet (1)! quel métier!... j'aime mieux le mien!

LE PILOTE

Et on aime ça, pourtant!... on a le métier dans la peau, voyez-vous... à tel point que j'embarquerais encore pour le « Banc »... si j'avais pas peur de tirer un jour, au bout de ma ligne, le cadavre de mon Yann!...



Pleurez, Cloarec, pleurez...

va bien à bord! Mais voilà quatre mois de ça... et quatre mois, c'est long... et Saint Pierre est loin. . et le « Banc » est souvent terrible!

LE MOUSSE

Combien avez-vous fait de campagnes, père Cloarec?

LE PILOTE

Vingt et huit : trois comme « gravier » (2) et vingt-cinq comme tireur de morues... Ça compte!

L'AUBERGISTE

Avez-vous dû en voir de ces drames!

LE PILOTE

Oui, oui..., la mort, là-bas, est partout aux aguets : tempêtes effroyables, cyclones fous, écueils mal connus, montagnes de glace en dérive... et la brume!... Oh! la brume!!! épaisse

(1) Bateaux qui rapportent les premières pêches.
(2) Les graviers sont des moussaillons qui *préparent* la morue à Terre-Neuve.

..Ah! durant les trente ans que j'ai fait la Grand' [Pêche (2)
J'en ai-t-y vu mourir des Morûtiers. N'empêche
Que s'il est une mort que je n'oublierai pas
C'est celle du premier de mes trois braves gâs!
Je vas, en quelques mots, vous en conter l'histoire :
Nous étions tous plongés dans la nuit la plus noire
Quand, mon quart achevé, très las, je m'endormis.
Vautré dans l entrepont à côté des amis;
Il faisait cependant un ben rude tangage :
Le Vent dans nos deux mâts, hurlait, faisait tapage;
Et, vraiment, pour dormir ainsi que nous dormions
Il fallait être morts à demi : nous l'étions!
Une main, tout à coup, me pousse, et je me lève,
Croyant que c'est déjà l'équipe de relève
Et que mon gâs s'en vient se coucher à son tour;
Comme il faisait toujours aussi noir qu'en un four
Je demande : « Est-ce toi, mon petiot? » ... Quand, [dans l'ombre,
Une voix nous cria : « Debout, les gâs! On sombre :
« Huit hommes à la pompe et le reste là-haut! »

(1) Mon Dieu, bénissez-moi!
(2) Extrait de *Péri en Mer*. (Ondet, éditeur.)

J'attrape mon « ciré » puis, ne faisant qu'un saut,
J'arrive sur le pont que la vague féroce
De bout en bout balaie à chaque instant, la rosse !
Mais, voilà que, sinistre, un cri traverse l'air :
« A l'avant, par tribord, un homme dans la Mer ! »
Tonnerre ! si le bougre en réchappe me dis-je,
Ce sera par un coup qui tiendra du prodige !
D'autant que nous avions touché sur un écueil...
J'avançais à tâtons vers l'arrière et, de l'œil,
Je cherchais mon Yannik, quand, devant moi, très vague,
Je crois apercevoir au sommet d'une vague
Le corps du naufragé dont nul ne sait le nom...
« Peut-on mettre un doris dehors ? » criai je. — « Non !
« Ce serait envoyer vers une mort certaine
« Quatre hommes pour le moins, cria le Capitaine,
« Et je dois les garder pour le salut commun ! »
Je répondis : « Patron ! vous n'en risquerez qu'un :
« Qu'on noue à ma ceinture un bon morceau d'écoute
« Pour que j'aille quérir l'ami qui boit sa goutte ;
« Il ne sera pas dit qu'un Breton, qu'un marin,
« Laisse un être en péril sans le défendre un brin ! »
Et me voilà sautant par-dessus le bordage,
Nageant ferme, vers l autre, au bout de mon cordage,
Et, de loin, lui criant de temps en temps : « Tiens [bon ! »
Enfin, à mes appels, au large, un cri répond,
Lugubre, déchirant, plus haut que la Tourmente...
Et, dans la pauvre voix qui hurle et se lamente,
Je reconnais la voix de mon gâs .. de Yannik
Que je croyais toujours à l'arrière du brick !
Ce fut un rude coup pour mon vieux cœur de père !
Mais je nageais plus vite en lui criant : « Espère ! »
Enfin, à la lueur d'un éclair aveuglant,
J'aperçois, pas très loin, son visage tout blanc,
Aux pauvres yeux hagards, à la bouche tordue,
Qui m'appelait toujours d'une voix éperdue !...
Et je nageais ! et je nageais, l'espoir au cœur!
Quand. tout à coup, je sens en frissonnant d horreur
Que, malgré mes efforts, je demeure sur place...
— Vous vous dites, pas vrai, qu'à la longue on se [lasse :
Espérez !. . car le plus terrible n'est pas dit ! —
Si je n'avançais plus c'est qu'un filin maudit
Qu'à ma ceinture avait noué le capitaine
Etait trop court, hélas ! de trois mètres à peine :
Quelques brasses de plus et j'empoignais mon gâs !. .
Je voulus détacher l'écoute... et ne pus pas ;
La couper .. encor moins..., et je hurlais de rage ;
Et mon pauvre Yannik, emporté par l'orage,
Disparut à ma vue et sombra sans recours
En poussant un long cri... que j'entendrai toujours !
(Montrant le poing à la Mer.)
Ah ! la Mée ! Ah ! la Mée ! Ah ! la gueuse des gueuses !
Elle en fait-y des malheureux, des malheureuses !
A croire que tant plus on est à l'adorer...
Tant plus elle a plaisir à nous faire pleurer !!!...
(Il pleure.)

LE GRAND-PÈRE

Pleurez, Cloarec, pleurez : vous êtes ici avec des amis, et, les larmes, ça soulage !

LE SYNDIC, *gravement.*

Ne pleurez pas trop, cependant : gardez quelques larmes, encore, pour vos deux autres gâs ?

LE PILOTE, *inquiet.*

Pour mes deux autres gâs ?

LE SYNDIC, *gêné.*

Dame ! n'est-ce pas ? vous l'avez dit vous-même — un malheur est vite arrivé !

LE PILOTE, *cherchant à comprendre.*

Pourquoi que vous me parlez de ça.. avec une mine si chavirée ? — Pourquoi que personne ne cause ni ne chante depuis que je suis là ? — Et puis, pourquoi que vous êtes ici, ce soir, vous, monsieur le Syndic, toujours à vos écritures à l'ordinaire ?... Vous savez quelque chose de mes gâs ?

LE SYNDIC, *détournant la têt .*

Non... seulement...

LE PILOTE, *criant.*

Allons donc ! je lis mon malheur dans vos yeux !

LE SYNDIC

Je vous assure. .

LE PILOTE

Des menteries que je vous dis — sauf vot' respect ! — *(Un temps.)* Allons, parlez : je ne suis point une femmelette et je sens bien, allez ! que Dieu me touche, une fois encore, de son doigt !

LE SYNDIC, *embarrassé.*

Hé bien ! je vas être franc avec vous .. d'autant plus qu'il n'y a rien de précis... qu'il y a encore de l'espoir...

LE PILOTE, *violent.*

Allez donc !

LE SYNDIC

Voilà : on m'a signalé, tantôt, du commissariat maritime, la perte, corps et biens, d'une goélette à Terre-Neuve.

LE PILOTE, *vivement.*

La *Fanny?*

LE SYNDIC

Oui ! *(Le pilote se dresse.)* Mais deux pêcheurs sont sauvés ! *(Le Pilote retombe sur son banc ; un temps.)* Voici comment ça ce serait passé : par grosse brume et sale brise de Suette, l'homme de barre entendant, au vent à lui, une sirène et une cloche d'alarme, mit sa barre à tribord toute, d'un coup de reins... mais pas assez à temps pour parer l'étrave d'un gros paquebot anglais qui, lancé à toute vapeur, coupa net, en deux, la pauvre goélette !

TOUS

Un Anglais ! Encore ! Toujours, quoi ! Qué forbans !

PREMIER PÊCHEUR

Ça, c'est réglé ! Quand il y a brume, ils forcent leurs feux ! Comme ça, s'il y a abordage, le gros passe au travers du petit, sans crainte d'avaries pour lui-même !

TOUS

Oui, oui, c'est réglé !

LE PILOTE, *frappant du poing la table.*

Silence, vous autres ! *(Au Syndic, anxieux.)* Alors???

LE SYNDIC, *cherchant ses mots.*

Alors, paraîtrait, à ce qu'on dit, que le bout-dehors de la *Fanny* s'accrocha après une ancre du paquebot et qu'une grappe de nos morûtiers, s'agrippant aux drisses, se mirent à hurler dans la nuit. Mais, va te faire fiche! l'abordeur n'entendait rien! Le poids allait faire casser les étais du bout-dehors, trop faibles pour résister longtemps... quand deux pêcheurs... avec leurs couteaux à ébrouailler la morue, coupèrent le filin et purent ainsi être sauvetés. Quant aux autres... ils retombèrent dans l'abîme, pour toujours!

L'AUBERGISTE

Avez-vous le nom des deux pêcheurs sauvés? Ma Doué! si ça pouvait être les fils à Cloarec!

on est des brutaux quand on a le cœur mal bordé. Je croyais vous rendre moins terrible ce nouveau coup du sort, en vous laissant une faible lueur d'espoir... le plus longtemps possible... et voici que je vous torture affreusement! Pardonnez-moi!

LE PILOTE, *haletant.*

Mais parlez donc!

LE SYNDIC, *désolé*

Tout ça, c'est de la pure invention — point fine, sûr — de ma part! Vos gâs sont morts, père Cloarec, bien morts, hélas! avec tous ceux de la *Fanny!*

LE PILOTE, *respirant fortement.*

Ah! syndic! On ne fait pas des soûleurs pa-



Vive Cloarec! Vive notre Pilote!

LE PILOTE, *farouche.*

Mes gâs! ces deux lâches? Mes gâs! ces deux assassins de leurs frères? On ne meurt pas de douleur chez nous .. mais j'en pourrais ben mourir de honte! — Allons, syndic, achevez votre histoire... Allez jusqu'au bout!... Vous n'osez plus? — Ah! Je le disais ben tout à l'heure que je voyais mon malheur dans vos yeux... et mon déshonneur aussi, pas vrai? *(Affolé.)* Criez-le donc à la face de tous que mes deux fils sont vivants, bien vivants, les Caïns, et qu'il ne me reste plus qu'à les espérer, pour avoir la joie de les étrangler moi-même, tous deux, comme des chiens, avant de mourir!

LE SYNDIC

Non, Cloarec!... Calmez-vous! Je le disais tout à l'heure ici même : nous autres, les syndics,

reilles à un honnête chrétien! .. C'est mal... c'est... *(Il rit nerveusement.)* Ah! Ah! ben, c'est drôle : v'là que j'sais plus si je dois rire ou pleurer, moi, à c't'heure! *(Il retombe assis, sanglotant, la tête sur la table.)*

LE GRAND-PÈRE

De Profundis! *(Tous récitent le De Profundis à demi-voix, pendant que le syndic dit au pilote :)*

LE SYNDIC

Pleurez, mon pauvre vieux! pleurez toutes vos larmes de réserve! Inutile d'en garder... puisque vous voilà seul!... tout seul au monde, désormais!... Que voulez-vous? C'est le sort des marins! .. Encore heureux qu'aucun de vos gâs ne soye marié! Pas de veuve gémissant, pas d'enfants hurlant la famine à vos trousses! Pleurez, pleurez tout votre saoul!

LE GRAND PÈRE

Pleurez!... et priez : Vos souffrances vous seront comptées un jour!

LE SYNDIC, *un peu solennel.*

Oui, certes, la vraie récompense est là-haut!... mais, en attendant celle de Dieu... il est bon que les hommes, que la Patrie, en récompensant ici-bas la Vertu et l'Héroïsme, suscitent de nouveaux héros!... Et voilà pourquoi, mes amis, j'ai tenu, ce soir, à faire connaître, en votre présence, à notre brave et respecté pilote, que le Ministre de la Marine, à qui avaient été signalés ses nombreux sauvetages, vient de lui décerner une médaille d'or de première classe. La voici! (*Il montre la médaille au bout de son ruban tricolore.*)

TOUS, *se levant.*

Vive Cloarec! Vive notre Pilote!

LE PILOTE, *tristement.*

Trop tard! Ça me rendra-t-il mes gâs?

LE SYNDIC

Prends, Pilote, prends ta médaille
Et redresse ta haute taille,
Et sois fort devant le Malheur
Car une juste récompense
Est parfois un baume, qui panse
Un peu les blessures du cœur!

Bleu, comme le flot que tu braves,
Rouge, comme le sang des braves,
Blanc, comme ton cœur pur et fort,
C'est un peu du Drapeau de France
Qui se penche sur ta souffrance
Et qui pleure une larme d'or!

Prends, Pilote, prends ta médaille
Pour qu'à ta prochaine bataille
Avec l'Océan irrité
Ce soit Elle, ami, qui te crie
Ta Devise : « Devoir! Patrie!
Humanité! Fraternité! »

TOUS

Vive Cloarec! Vive notre Pilote! (*On l'entoure, on lui serre les mains; le grand-père l'embrasse; le mousse lui épingle la médaille sur sa vareuse.*)

LE PILOTE

Merci, Monsieur le Syndic! Merci, mes gâs! Oui, vous m'aimez bien, je le sais; vous êtes de bons amis...

PREMIER PÊCHEUR

Des frères...

LE MOUSSE, *lui sautant au cou.*

Des fils!

DEUXIÈME PÊCHEUR

Et des vengeurs aussi, à l'occasion. Tout à l'heure encore on parlait de guerre, ici; allez, marchez! tout ça se paiera!

TOUS

Oui! oui!

LE PILOTE, *entre ses dents.*

Ah! oui!... la vengeance!... c'est bon, des fois!... Ah! les bandits!... Mes gâs!!!... mes deux gâs! (*Avec éclat.*) Vous avez raison, vous autres : il faut que je vive, et assez longtemps encore pour faire payer un jour, d'un coup, à toute la race, la mort de mes deux enfants!

DEUXIÈME PÊCHEUR

Espérez! ça mijote, que je vous dis, ça mijote!

LE PILOTE

Mais je ne veux pas être un trouble-fête pour vous tous, à ce soir! Excusez!... votre veillée n'est point achevée! Bonsoir!... le vieux goéland blessé va rejoindre son trou!

L'AUBERGISTE

Du tout! du tout! nous prierons et pleurerons, demain, avec vous! Ce soir, on fête, on baptise votre médaille! Voyons, vous n'allez pas vous rejeter ainsi, le cœur tout chaviré, dans le noir, dans le vent et dans la pluie. Restez, père Cloarec : nous allons boire ensemble un bon flip (1) bien chaud!

TOUS

Va bien! C'est ça! (*On se rassoit.*)

L'AUBERGISTE, *aux valets.*

Vite, faites bouillir dans la grande bassine cinq litres de cidre et un litre de fine eau-de-vie. (*Les valets sortent.*)

LE TAILLEUR

Bon, ça! Fameux, le flip!

LE PILOTE

Soit, je reste un petit moment encore... Mais je vous en supplie, oubliez-moi... et reprenez vos histoires!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE GARDE-CÔTE, PUIS LE DOUANIER

LE GARDE-CÔTE, *entrant brusquement, essoufflé.*

Le pilote! Le pilote est-il point là?

LE PILOTE

Présent!

LE GARDE

Vite, vite! Il y a un brick qui navigue sous misaine contre jusant et vent debout qui le poussent vers les écueils du Four! Il cherche la passe et fait des signaux de détresse!... Les entendez-vous point d'ici?

LE PILOTE

Vite, mon ciré! (*Aux pêcheurs.*) Vous êtes parés, les gâs? (*Trois pêcheurs en suroît, se lèvent.*)

LES PÊCHEURS, *simplement.*

Nous v'là!

(1) Grog au cidre.

LE PILOTE, *enfilant son ciré par-dessus sa vareuse.*

Va bien ! laisse porter ! Deux heures de rang au moins je vais oublier mon tourment pour penser à celui des autres ! Tant mieux si je sauve les naufragés... Tant mieux encore si j'y laisse ma vieille carcasse ! En route !

LE DOUANIER, *entrant affolé...*

Vite, père Cloarec ! Le misaine vient de craquer ; ils ne gouvernent plus, et l'Angliche va s'échouer sur les brisants !

LE PILOTE, *s'arrêtant net.*

L'Angliche ?

LE DOUANIER

Oui... c'est le brick de tantôt, vous savez bien, qu'avait mouillé par le travers de Tomé.

LE PILOTE, *farouche.*

L'Angliche, que tu dis ?

PREMIER PÊCHEUR

Sûr que c'est un Anglais !

DEUXIÈME PÊCHEUR

Même que, tantôt, on distinguait très bien son pavillon.

LE PILOTE, *terrible.*

Mais, alors, la v'là déjà ma vengeance ! Des Anglais !!! Ah ! ben ! ils tombent à pic, ceux-là ! Et j'irais risquer la peau de mes matelots — des pères de famille — pour sauver les frères de ceux-là qui m'ont tué mes deux gâs, avec vingt, avec cent, avec des milliers de camarades ? Ah ! mais ça serait trop bête, ma foi ! Non, mais faudrait-il pas que j'emmène le mousse, aussi ? Plus souvent : tirez vos cirés, matelots ! Laissez les Anglais boire leur goutte... et buvez la vôtre à votre aise ! (*En retirant brusquement son ciré, il arrache sa médaille qui tombe à terre.*)

QUELQUES-UNS

Oui, oui, il a raison !

LE PILOTE, *se frottant les mains.*

Ah ! ah ! mes petits gâs, vous allez donc être vengés !!!

LE SYNDIC, *qui a ramassé la médaille la lui tend, en lui disant gravement, avec un accent de triste reproche :*

Vous perdez votre médaille, pilote !

LE PILOTE, *reculant.*

Ma médaille !!!

LE SYNDIC, *solennel.*

Devoir !...

LE PILOTE, *frissonnant.*

Ma médaille !

LE SYNDIC, *fortement.*

Humanité !.. Fraternité !

LE PILOTE

Devoir !... Fraternité !... (*Après un court combat intérieur, reprenant sa médaille des mains du syndic :*) Allons ! vous vouliez fêter ma médaille avec du flip, pas vrai ? L'eau du ciel et l'embrun feront ben mieux l'affaire ! Suivez-moi, les gâs ! Allons baptiser ma médaille ! Allons sauver l'Anglais ! (*Il sort en courant, suivi de ses matelots et des douaniers qui crient :*) Allons sauver l'Anglais ! Allons sauver l'Anglais !

Le rideau tombe.



Suivez-moi, les gâs ! Allons baptiser ma médaille !

Décembre : Fleurs de Neige



Notre Bretagne toute en neige
S'est poudrée à frimas légers
Pour recevoir le blanc cortège
Des Rois Mages et des Bergers !

Photo de E. Hamonic — **Jeune fille de Pontivy** — Encadrement de E. Nicod

Les Noëls d'autrefois

PLUS qu'aucun des anniversaires de l'Eglise, la Nativité remue les âmes. Chez tous les peuples, le sentiment est le même, avec les nuances que comporte le tempérament particulier de chaque pays Parcourez nos vieux *Noëls* de province, et vous serez ravis des inspirations ingénues et fraîches qui sont sorties comme spontanément des imaginations populaires.

Le thème ne change guère. L'esprit du peuple se plaît à se reporter à cette heure solennelle où le Christ est venu au monde Les cantiques représentent simplement d'année en année l'écho de la joie qu'éprouvèrent les bergers de Bethléem quand leur fut annoncée la Bonne Nouvelle; ils évoquent le tableau que Gautier a si admirablement décrit :

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit Enfant Jésus,
Et, pour l'échauffer dans sa crèche,
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume pend ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : Noël ! Noël !

Alors, la Bonne Nouvelle passe de bouche en bouche; elle court de chaumière en chaumière. Qui voudrait dormir pendant cette nuit merveilleuse? Et, dans leur rustique langage, les bergers s'appellent eux-mêmes, comme s'appelèrent les bergers de la Galilée :

V. SPAHN. 09

Holà ! ho ! Perruchon,
Réveille-toi ! bergère !
Sus ! sus ! debout Michon,
Margot, aussi Paquiere,

Regardez la lumière
Qui luit tout à l'entour ;
Voyez comme elle éclaire :
Il semble qu'il est jour !

Ils se figurent même qu'ils sont ces bergers galiléens ; ils se voient transportés au seuil de l'étable où repose le Rédempteur ; ils s'avertissent de ne point faire de bruit :

Le petit Jésus dort,
Etendu dans sa crèche,
Dessus la paille sèche.
Accourez ici d'abord,
Pasteurs, qu'on se dépêche !

Marchez plus lentement,
Pasteurs, je vous en prie,
Que personne ne crie !
Il dort tout doucement.
Pour l'amour de Marie,
Marchez plus lentement.

Que pourraient-ils employer de mieux, pour témoigner leur ravissement, que l'air qui les console aux moments d'ennui ou qui les fait danser aux jours de fête ? Et ils chantent sur un branle ancien, le branle des *Pérélindoles* :

Gardant les brebiettes,
Perelos !
Gardant nos brebiettes,
Le long d un petit ruisseau,
Nous chantions la musique,
Perelos !
Nous chantions la musique
Au son de nos chalumeaux.
Il est, dans Béthanie,
Logé dans un hameau...

Ailleurs, ils entonnent sur une pastourelle :

Et bon, bon, bon, voici le Messie !
Bon, bon, bon, qui s'est fait poupon.

Ainsi, les moindres épisodes du drame divin servent de motifs à des variations incessamment renouvelées, soit qu'on s'attache exclusivement aux détails pittoresques, soit que, devant l'humilité volontaire de Celui qui commande aux étoiles, on s'élève à des considérations plus graves :

Quoi ! le père de tout le monde,
L'auteur de la machine ronde,
Celui qui nourrit tout a faim !
Celui qui donne tout est pauvre,
L'Estre divin devient humain,
Et souffre le froid comme un autre !

A la ville, l'enthousiasme se traduit d'une manière un peu différente. Ces bergers, qui ne possèdent rien, n'ont pu apporter que leur chalumeau ; mais les habitants des cités, devant ce dénuement du Fils de Dieu, songent à toutes les belles choses qui remplissent leur demeure.

Semblables à ces vieux tableaux, où les seigneurs et les bourgeois, par un anachronisme pieux, aimaient à figurer en leurs vêtements habituels dans les scènes qui représentaient la Nativité, les vieux *Noëls* nous montrent chaque corps d'état venant à l'offrande à la suite des mages.

Les saints protecteurs de la ville entrent tout d'abord et semblent présenter eux-mêmes ces marchands chargés d'étoffes éclatantes, d'objets d'art, de fleurs, de fruits.

C'est dans cet ordre que défile le cortège dans la *Pastourelle des paroisses* de la ville de Tours, à laquelle nous empruntons quelques couplets :

Du jardin de la France
Il vint des pastoureaux,
Que, pour leur différence,
On nomme Tourangeaux,
Présenter à la Reine
De beaux fruits de Touraine
Et les draps les plus fins
De tous leurs magasins.

Messieurs de la justice
Sont venus peu après,
Et ceux de la police
Qui les suivaient de près:
Puis, chaque corps de ville,
Qui venait à la file,
Pour aller promptement
Faire leur compliment.

Chaque ville de France chante ainsi son Noël spécial, offrant au Maître du monde ce que le pays produit d'excellent. Comme Tours, Orléans a sa *Pastourelle des paroisses*, et cette *Pastourelle* fait aussi l'énumération des corporations de la ville et suppose que, dans la nuit de la Nativité, Orléans avait envoyé des ambassadeurs autour du berceau du Roi des rois :

D'une ville de France
Il y vint des bourgeois,
Du lieu de leur naissance,
Nommé Orléanois,
Apporter par centaines
Du bled, du vin, des laines
Et force fruits confits
Pour la mère et le fils.

Libre aux esprits forts de rire de ces naïvetés. Pour moi, je trouve un charme profond à ces refrains archaïques N'est ce point la vieille France qui chante ainsi avec un accent qui contraste heureusement avec nos colères, nos violences, nos cris furieux, et qui nous rappelle que ces croyances n'empêchaient point la Patrie d'avoir jadis des hommes d'Etat illustres, des généraux victorieux, des artistes et des écrivains immortels?

Sans doute nos ancêtres connurent, eux aussi, les divisions et les passions ; mais à certains jours, une pensée commune réunissait tous les cœurs. La haine se fondait dans ces fêtes religieuses ; les malheureux étaient moins envieux lorsqu'ils songeaient que c'était parmi les pauvres qu'un Dieu avait voulu naître : les riches comprenaient plus clairement qu'ils avaient des devoirs à remplir vis-à-vis de leurs frères déshérités.

Le lendemain, évidemment, la nature humaine reprenait le dessus, mais il y avait eu une détente, un baume versé sur les plaies vives, un coin du ciel entrevu par ceux auxquels la terre n'offrait que de pénibles labeurs et d'insuffisantes consolations...

EDOUARD DRUMONT.



ÉLOGE DE L'OIE

(Poésie à dire)



Noël ! au plaisir donnons place !
Chassons le souci de chez nous!
Noël! que le gui s'entrelace
Avec le houx!

Noël! Noël! plus de rancune!
Et que chacun (c'est de rigueur)
Ouvre les bras à sa chacune,
De tout son cœur!

Autour du foyer qu'on se serre,
En ce joyeux soir annuel!
Et crions, d'une âme sincère :
Noël! Noël!

Que sur la table l'on déploie
La nappe sur quoi nous verrons,
Dans un instant, s'étaler l'oie,
L'oie aux marrons!

A l'oie on faisait déjà fête
Chez les Grecs et chez les Romains.
Donc, en l'honneur de cette bête,
Battons des mains!

Allons, plus fort que ça, commère!
Pour l'oie, il faut faire fracas!
Amis, rappelez-vous qu'Homère
En faisait cas!

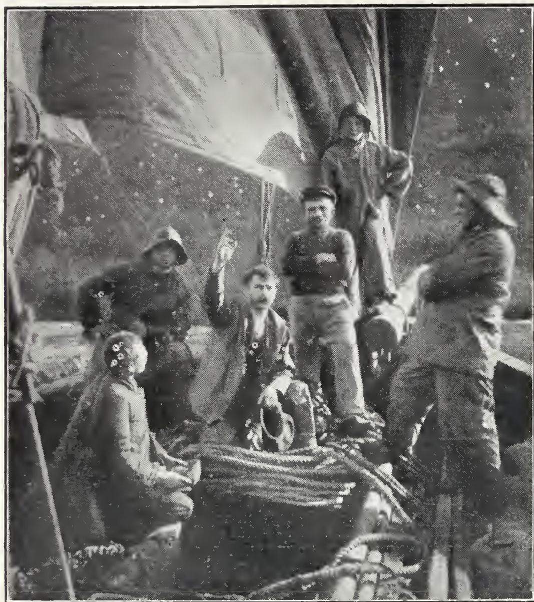
Et, si j'impose à ma mémoire
Un moindre effort, il me souvient
Que Charlemagne (quelle gloire!)
En dit du bien!

Elle a sauvé, conte l'Histoire,
Le Capitole par ses cris.
Le fait est réputé notoire,
Même à Paris!

Il est des gens que l'on décore
Pour bien moins que cela, messieurs!...
Mais ce qui la rend plus encore
Belle à mes yeux,

C'est que, cependant que s'allume,
Le feu qui va l'exécuter,
Elle me fournit une plume
Pour la chanter!

GEORGES DOCQUOIS.



Chansons de Chez Nous [1]

NOËL A BORD

Par

THÉODORE BOTREL

Musique de E. FEAUTRIER

Moderato.

PIANO *f* marcato.

SOLO. *p*

A_mis, veillons tous à ge_noux:_ No_ _ël va venir parmi nous! S'il naissait chez les ma_rins _ Que fe_raient les Mathu

CHŒUR ad lib.

(1) G. ONDET, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

SOLO un peu plus vite. REFR.

-rins? A-près l'avoir complimen-té Ils trinqueraient à sa san-té _ Pour

en chœur

ou-bli-er nos pei-nes, Et dig et dig-don dai-ne _ Sans prêtre et sans au-

-tel _ Fê-tons No-ël! _ Mon-

2e Ct

Suivez.

I

Amis, veillons tous à genoux :
Noël va venir parmi nous !
— S'Il naissait chez les marins
Que feraient les Mathurins ?
— Après l'avoir complimenté
Ils trinqueraient à sa santé.

Au refrain.

II

Monsieur le Recteur nous l'a dit :
Dans une étable Dieu naquit...
— S'Il venait chez les marins
Que feraient les Mathurins ?
— Ils ont pour Lui, dans l'entrepont,
Un petit nid ben chaud, ben bon.

Au refrain

III

Les pauvres parents de Jésus
N'avaient rien à manger non plus...
— S'ils venaient chez les marins
Que feraient les Mathurins ?
— Ils donneraient leur meilleur lard,
Du cidre ou du vin plein leur quart !

Au refrain.

IV

Pour chauffer le petit Jésus
L'âne et le bœuf soufflaient dessus...
— S'Il naissait chez les marins
Que feraient les Mathurins ?
— Pour réchauffer le divin Fieux,
Ici les ânes sont nombreux !

Au refrain.

V

Hérode a, dit-on, ordonné
De massacrer le nouveau-né...
— Si l'on vient chez les marins
Que feront les Mathurins ?
— Ils empoigneront ces forbans
Et les pendront dans les haubans.

Au refrain.

VI

Amis, dormons à notre tour :
Voici venir l'aube du jour ;
Hélas ! Noël je le crains,
Doit oublier les marins...
— Dame !... Il est occupé, là-bas,
A consoler nos petits gâs !

Au refrain.



E. Hamonic.

Le Grand Ami

CHŒUR FRATERNEL

Paroles et Musique de THÉODORE BOTREL

All^tto assai.

PIANO

ff

f

SOLO

Le pau_vre Peuple est las — Qui dans la nuit som-

FIN

p

CHŒUR. T^o

_meille: Le pau_vre Peuple est las — Qui dans la nuit som_

SOLO

-meille- Le grand A-mi vien-dra Qui ré-veil-le Qui ré-veil-le Le grand A-mi vien-dra Qui le ré-veil-le-ra!

CHŒUR

Le grand A-mi vien-dra Qui nous ré-veil-le-ra!

ad lib dernier Couplet

II

Le pauvre Peuple est las ⎫ bis en
Qu'un faux Espoir enivre: ⎭ chœur
Le grand Ami viendra
Qui délivre
Qui délivre,
Le grand Ami viendra
Qui le délivrera!
Le grand Ami viendra ⎫
Qui nous délivrera! ⎭ chœur

III

Le pauvre Peuple est las ⎫ bis en
Tombant de piège en piège: ⎭ chœur
Le grand Ami viendra
Qui protège
Qui protège,
Le grand Ami viendra
Qui le protégera!
Le grand Ami viendra ⎫
Qui nous protégera! ⎭ chœur

IV

Le pauvre Peuple est las ⎫ bis en
Qu'à l'esclavage on jette: ⎭ chœur
Le grand Ami viendra
Qui rachète
Qui rachète,
Le grand Ami viendra
Qui le rachètera!
Le grand Ami viendra ⎫
Qui nous rachètera! ⎭ chœur

V

Le pauvre Peuple est las ⎫ bis en
Qui tremble et se désole: ⎭ chœur
Le grand Ami viendra
Qui console
Qui console,
Le grand Ami viendra
Qui le consolera!
Le grand Ami viendra ⎫
Qui nous consolera! ⎭ chœur

VI

Le pauvre Peuple est las ⎫ bis en
Que la Haine empoisonne: ⎭ chœur
Le grand Ami viendra
Qui pardonne
Qui pardonne,
Le grand Ami viendra
Qui le pardonnera!
Le grand Ami viendra ⎫
Qui nous pardonnera! ⎭ chœur

VII

Ah! qu'il vienne l'Ami ⎫ bis en
Du pauvre Jean-Misère! ⎭ chœur
Qu'il renaisse Celui
Qu'il espère
Qu'il espère,
Qu'il renaisse Celui
Qu'il espère aujourd'hui!
Qu'il renaisse Celui ⎫
Qu'on espère aujourd'hui! ⎭ chœur

VIII

Celui qui rabota ⎫ bis en
Le bois de ses mains blanches: ⎭ chœur
Celui que l'on cloua
Sur deux planches
Sur deux planches,
Celui que l'on cloua
Pour nous au Golgotha!
Celui que l'on cloua ⎫
Pour nous au Golgotha! ⎭ chœur

IX

Qu'Il rende la santé ⎫ bis en
A notre cœur fragile ⎭ chœur
Par ce baume enchanté
L'Evangile
L'Evangile,
L'Evangile enchanté
De la Fraternité!
L'Evangile enchanté ⎫
De la Fraternité! ⎭ chœur

X

Levez, levez les yeux
Vous dont le front se penche!
Levons, levons les yeux
Nous dont le front se penche!
Voici l'Ami des Gueux
Qu'Il revanche,
Qu'Il revanche,
L'Ami qui, dans les Cieux,
Revanchera les Gueux!
L'Ami qui, dans les Cieux, ⎫
Revanchera les Gueux! ⎭ chœur

LES SABOTS DE JÉSUS

Paroles de THÉODORE BOTREL

Musique de MISTI

PIANO

pp

Ped * Ped * Ped * Ped

Rall

pp

Pour son petit gâs Jean Pierre, Le sabotier de chez nous Tail-la la sai-son dernière, Deux sabots, deux vrais bijoux Tels que jamais sabo-tier N'en fit dans le monde en-tier.

p

Rall. a T°

Rall. a T°

Rall.

Rall. a tempo.

Ped * Ped *

(1) G. ONDET, éditeur, 83, faubourg St-Denis.

Toc, toc, toc, et don don daine, Ils étaient si blancs, si beaux, Les petits sabots de

1er 2me 3me Couplets

frêne, Les jolis petits sa-bots.

Rall *pp*

Large Rall. *p* Dernier couplet pour finir

frê-ne: Ton gâs m'en a fait ca-deau!

a T°

Rall. *pp*

Ped

II

Parents, tremblez en cachette
Si vos gâs sont trop jo'is
Car le Seigneur Dieu les guette
Pour orner son paradis :
Ainsi prit-Il, sans pitié,
Le garçon du sabotier :
Toc, toc, toc et don, dondaine,
On cloua dans le tombeau
Les petits sabots de frêne,
Les jolis petits sabots!

III

Or, un beau soir qu'à la Vierge
Tenant Jésus dans ses bras,
Il faisait brûler un cierge
Pour l'âme du petit gâs
Celui qui pleurait son fieu
Vit aux pieds de l'Enfant-Dieu :
Toc, toc, toc et don, dondaine,
Comme autrefois blancs et beaux,
Les petits sabots de frêne,
Les jolis petits sabots.

IV

Et Jésus, avec mystère,
Dit tout bas au sabolier :
Lorsque je m'en vins sur terre
A Noël, le mois dernier,
Pierric m'a dit : « Bon Jésus,
« Il neige et tes pieds sont nus...
« Toc, toc, toc et don, dondaine,
« Prends donc mes sabots si beaux!... »
J'ai pris les sabots de frêne :
Ton gâs m'en a fait cadeau!

La Saint-Nicolas de Bébé

SCÈNE AVEC PROLOGUE

Paroles de L. DOUDOUX

Musique d'EDMOND MISSA

Sur sa couche étendu, Bébé s'est endormi
Accablé par le mal qui lentement le ronge;
Et les jolis yeux bleus de cet ange chéri
Semblent, demi-fermés, égarés dans un songe.
Dans ses mignonnes mains, son père qui le veille
Aperçoit tout à coup un billet tout froissé;
Que peut-il donc cacher? Voyons puisqu'il sommeille...
. . . .
Voici ce que disait le billet de Bébé!

Moderato.

PIANO

p *Dim.*

Cédez *Tempo* *tenu* *p*

Depuis longtemps, pe_ti_te mè_re, Nous t'attendons a_vec pa_pa, Mais c'est en vain que l'on es_pè_re, Dis-moi pour_quoi ne viens-tu pas? J'ai beaucoup à te ra_con_ter Que

Dim. *pp*

je n'ose dire à mon pè_re, Puis, je voudrais bien t'embrasser Reviens, re_

_viens, pe_ti_te mè_re! Reviens, re_viens pe_ti_te mè_ re!

Rall. Tempo Dim. Cédez

I

« Depuis longtemps, petite mère,
Nous t'attendons avec papa,
Mais c'est en vain que l'on espère.
Dis moi pourquoi ne viens-tu pas?
J'ai beaucoup à te raconter
Que je n'ose dire à mon père,
Puis, je voudrais bien t'embrasser,
Reviens, reviens, petite mère! (bis)

II

Enfin ce soir je viens d'écrire
En me cachant de mon papa,
En deux mots je voudrais te dire:
C'est bientôt la Saint-Nicolas,
Hélas! nous n'avons plus de fleurs
Dans le jardin de ma grand'mère
J'en voudrais de toutes couleurs,
Apporte-m'en, petite mère! » (bis).

III

Lisant ces mots, le pauvre père
Sentit son âme tressaillir,
Car la Saint-Nicolas dernière
Il avait vu Jeanne mourir!
Mon Dieu! dit-il en sanglotant,
Je n'ai plus que lui sur la terre!
Conservez-moi mon pauvre enfant
Vous qui m'avez ravi la mère! (bis)

IV

Un mois après c'était la fête,
Mais dans son lit le pauvre enfant
Disait, en détournant la tête,
Au père qui veille en pleurant:
« Va! ce n'est rien, ne pleure pas,
Je reviendrai, mon petit père.
Pour fêter la Saint-Nicolas,
Je vais chercher petite mère! » (bis).

NOËL ANCIEN



L'APPEL DES BERGERS

Harmonisation d'André COLOMB

All.tto assai.

PIANO

Vite il faut nous rendre Au chant de la voix Que je

viens d'en - tendre Qui rem - plit, Tou - re lou-ri rette, Qui rem-

- plit, Lau-la de-ri - rette, Nos champs et nos bois.

I

Vite il faut nous rendre
Au chant de la voix
Que je viens d'entendre,
Qui remplit,
Toure. lourirette,
Qui remplit,
Lan la derirette,
Nos champs et nos bois.

II

O nuit plus aimable
Que le plus beau jour,
Nuit inestimable,
Qui du ciel.
Toure lourirette,
Qui du ciel,
Lan la derirette,
Réveille l'amour.

III

Celui que les anges
Servent à genoux
Sous de pauvres langes.
Se fait voir.
Toure lourirette.
Se fait voir,
Lan la derirette.
Humble parmi nous.

IV

Bergers. qu'on s'assemble
Au signal donné,
Pour aller ensemble
Saluer.
Toure lourirette.
Saluer.
Lan la derirette,
Le roi nouveau-né.

V

Nous prierons Marie,
Et Jésus son fils.
Qu'après cette vie
Nous allions.
Toure lourirette
Nous allions
Lan la derirette.
Tous en Paradis !



Monologues et Poésies à dire

(POUR LA JEUNESSE)

LE COMPLIMENT



Pour émerveiller grand-papa
Dont on fêtait la soixantaine,
Paul avait lâché son dada
Pour le bonhomme la Fontaine.

Huit jours, sans trêve ni merci,
Il avait ressassé l'histoire
De la cigale et la fourmi.
Il la savait, c'était notoire.

Il savait que, pendant l'été,
Une cigale imprévoyante
Gratuitement avait chanté
Sa chansonnette si bruyante.

Et que l'hiver étant venu
Qui dégarnissait sa cuisine,
Elle réclamait un menu
A dame fourmi, sa voisine.

Il savait que l'insecte noir
Etait méchant comme la gale;
La faim n'avait pu l'émouvoir
Qui martyrisait la cigale.

Il savait cela mot par mot,
La veille, à sa mère attentive,
Il avait redit, le marmot,
La petite fable instructive.

Devant grand-papa très content,
Tout fier notre Paul se présente,
Mais bientôt on le voit pestant
Contre dame mémoire absente.

« La cigale, dit-il, ayant chanté...
Ayant chanté... sa chansonnette...
Non... ce n'est pas ça... c'est l'été...
A la fourmi très malhonnête... »

Puis, voyant qu'il restait baba,
Il dit, d'une voix étonnée :
« Je te souhaite, grand-papa,
Une bonne et heureuse année. »

JACQUES LIVET.

NOËL DE JEANNOT



C'était au beau jour de Noël
Devant les baraques coûteuses,
Le défilé traditionnel
Des acheteurs, des acheteuses.

Noël! jour béni des enfants
Qui trouvent dans la cheminée
Les petits soldats triomphants
Ou la poupée enluminée.

Ah! pourquoi tous les chérubins
N'ont-ils pas droit à cette joie?
Pourquoi tant de jolis blondins
A qui Dieu jamais rien n'envoie?

Ainsi, le pauvre petit Jean,
Miné par la mauvaise fièvre,
Se lamente dans son lit blanc,
Tandis que revient sur sa lèvre :

— Bon père, où donc est mon jouet?
Regarde dans la cheminée...
Regarde donc où c'est qu'il est...
Disait-il, l'âme chagrinée.

Hélas! il voulait un Pierrot,
Un Pierrot blanc comme un archange.
Et le père, dans un sanglot,
Répétait : Tu l'auras, mon ange!

Il emprunta les quelques sous
Que coûtait cette bagatelle,
Et parmi les nombreux joujoux,
Il choisit le plus grand modèle.

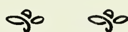
De retour avec son Pierrot
Tenu par une faveur rose,
Joyeux, il dit : Ami Jeannot,
Noël t'apporte quelque chose.

Hélas! le pauvre petit Jean
S'en était allé chez les anges,
Disant : Je veux un Pierrot blanc,
Plus blanc que les plus blancs archanges!

PIERRE DE ROUVRAY.



Lettre de Bébé au Petit Jésus



«... Mon bon petit Jésus, puisque tu viens toujours
Pour la nuit de Noël, je t'écris en cachette,
Je m'applique, tu vois, car c'est pas tous les jours
Qu'on écrit des billets qu'un bon Dieu décachette...

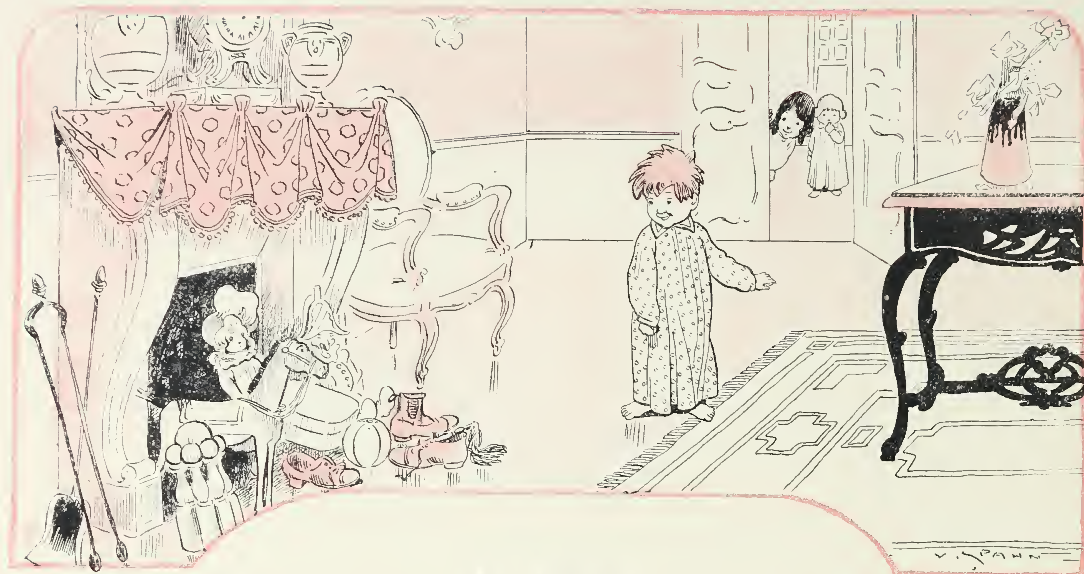
« Mon bon petit Jésus, je suis toujours soumis,
J'ai mérité beaucoup de joujoux cette année
Et ce soir, comme c'est l'habitude, j'ai mis
Mes deux petits souliers dans notre cheminée...

« Mais je sais pas pourquoi ma maman pleure encor,
Je suis pourtant bien sage et je sais mieux écrire;
Elle pleure depuis que petit frère est mort,
Puisqu'il est avec toi, ma maman devrait rire...

« Mais petit frère, au ciel, n'a plus notre maman.
On ne peut pas avoir une maman meilleure,
Il doit bien s'ennuyer dans ton grand firmament,
Car sans maman, vois-tu, moi, faudrait que je pleure...

« Aussi, petit Jésus, en retournant au ciel,
Donne-lui, donne-lui, là-haut, pour le distraire,
Tous les jouets que j'ai mérités pour Noël,
Je m'en passerai bien, va, pour mon petit frère !... »

GUILLOT DE SAIX.



LES SABOTS DE NOËL



Paroles de XAVIER PRIVAS

Musique ae GEORGES CHARTON

Moderato.

Chant

Mod!o

PIANO

Pour la 2e et 3e Strophes faire l'accomp! à l'8e inférieure

Jo - lis sabots que les en - fants, A la No - ël de chaque an - né - e, Dé - posent sous la chemi -

Publié avec l'autorisation des " Chansons de Trianon ", éditeurs.

Au 4e Coupt passer du signe ⊕ au ⊕

-née, Ne portez-vous pas dans vos flancs U-ne part de leur desti-né - -

-e? mots L'il-lusi-

-on et l'es-péran- - -ce.

I

Jolis sabots que les enfants,
A la Noël de chaque année,
Deposent sous la cheminée,
Ne portez-vous pas dans vos flancs
Une part de leur destinée?

II

Chers sabots, n'est-ce pas en vous
Que, frémissant d'impatience,
Ils mettent, pleins de confiance,
Leurs vœux et désirs les plus fous
Avec leur première espérance?

III

O première déception,
O première et douce allégresse,
Vous influez sur la jeunesse
En lui donnant la vision
De jours de joie ou de tristesse!

IV

Il ne faut pas, petits sabots,
Briser les rêves de l'enfance,
Nous savons par expérience,
Que le Bonheur est dans ces mots:
L'Illusion et l'Espérance!



A M. et Mme Charles Stehlin.

NOËL A LA CHAMBRÉE

Paroles d'EDMOND CHAPOY

Musique de GONZAGUE BAPTAILLARD

Moderato

PIANO

La neige tombe, il fait grand'nuit; Ma foi restons à la chambrée, nous passerons notre soirée Autour de ce bon feu qui luit. Complet repos, plus

d'as-ti-quage, Re - misons cire et tri - po - li Lais - sons un instant

dans l'oubli Fu - sil, havre sac, paque - ta - ge.

Entre les couplets.

8

f

8

2e Ct

Pour

Dernier couplet.

Cloches.

ff

Mais, au lointain quel est ce bruit, Dans l'immensi - té de l'espace, C'est

pp

un gai ca-ril - lon qui passe A l'ap-pro-che de la mi-nuit... Ces

sons nos jeux, nos ba - var-dages, Et tous, Lorrains, Bressans, Comtois; Chan-

-tons nos vieux No-ëls patois, E - chos si doux de nos vil - la - ges.

I

La neige tombe, il fait grand'nuit;
Ma foi, restons à la chambrée :
Nous passerons notre soirée
Autour de ce bon feu qui luit.
Complet repos!... plus d'astiquage!
Remisons cire et tripoli;
Laissons un instant dans l'oubli
Fusil, havresac, paquetage.

II

Pour commencer le réveillon
Voici du vin : la cruche est pleine.
Vidons nos quarts sans perdre haleine
A la santé du Bataillon!
Je régale.. Chacun peut prendre
Ces oranges, ces macarons,
Ou ces brûlants petits marrons
Qui craquent si fort sous la cendre.

III

Si l'adjudant en ce moment
Apparaissait, — vrai trouble-fête, —
Quelle avalanche sur ma tête!...
Je trinquerais certainement.
Pensez!. . je transforme en cantine
Notre chambrée : oh! quel délit !
J'en fais un fumoir, un débit,
Un réfectoire, une cuisine!!!...

IV

Allons! point de vaine terreur!
Ce soir, faisant la sourde oreille,
Notre Discipline sommeille
Et ferme son œil scrutateur.
Donc, sans crainte, nous pouvons rire
En de folâtres entretiens :
Les Bleus et surtout les Anciens
Savent bien quelqu'histoire à dire.

V

Alternons avec ces récits
Des rondes qui nous étourdissent
Et — par ce froid — nous dégourdissent!
Rangez les bancs, serrez les lits :
Toi, l'artiste, pour cette danse
Mets la sourdine à ton piston;
Vas-y d'un joyeux rigodon
Afin de marquer la cadence.

VI

Mais au lointain, quel est ce bruit?...
Dans l'immensité de l'espace
C'est un gai carillon qui passe
A l'approche de la mi-nuit :
Cessons nos jeux, nos bavardages,
Et tous, Lorrains, Bressans, Comtois,
Chantons nos vieux Noëls patois
— Echos si doux de nos villages!

LA SAINT-NICOLAS

Aucun saint, dans l'Eglise d'Orient, n'obtint la même popularité que saint Nicolas. Son culte se répandit, dès le cinquième siècle, dans plusieurs contrées de l'Occident où de nombreux sanctuaires lui furent consacrés. Les enfants l'adoptèrent de bonne heure pour leur patron. Un trait peu connu le désigna à la vénération des écoliers. Honoré de la grâce divine, saint Nicolas opéra des miracles dès le berceau. Le jour même de sa naissance, le futur évêque de Myre se tint debout sur ses petits pieds, et, joignant les mains, remercia son Créateur.

Au moyen âge, le jour de Saint-Nicolas était une grande fête pour les écoliers, et, à Amiens, pour les pèlerins qui avaient visité la ville de Myre.

La confrérie de Saint Nicolas avait, en 1525, six chapelains à l'église de Notre-Dame d'Alençon Le jour de la fête patronale, on choisissait un enfant de la ville, qu'on habillait en évêque et qui était le roi du jour. A Paris, le 5 décembre, les écoliers et professeurs de l'Université se réunissaient pour élire un évêque qu'ils revêtaient d'ornements pontificaux et conduisaient en grande pompe chez le recteur. L'abbé Lebœuf dit qu'au quatorzième siècle les petits écoliers habillaient un d'entre eux en évêque, le jour de Saint-Nicolas, et le promenaient par les rues La même cérémonie était célébrée à Reims et dans les principales villes de la Lorraine. En 1412, l'assemblée des chapitres de la province de Reims alloua un écu d'or à « l'évêque de Saint-Nicolas ». Cet évêque était un enfant de chœur des Dominicains de la ville de Saint-Quentin, où se tenait l'assemblée. Touchante familiarite ! Les comptes de l'abbaye de Corbie nous montrent l'abbé de ce monastère faisant, en 1428, une courtoisie à l'évêque des enfants, et celui-ci bénissant la table monastique le jour de la Saint-Nicolas.

Le même jour, dans la Franconie, les écoliers choisissaient trois d'entre eux pour remplir, l'un le rôle d'évêque, les deux autres celui de diacres. Les petits dignitaires se rendaient ensuite à l'église, où ils présidaient à l'office divin ; après quoi, ils allaient chanter et quêter de porte en porte. L'argent ainsi recueilli était considéré non comme une aumône, mais comme un impôt dû à l'évêque.

Bien des complaintes, bien des cantilènes ont été dédiées à l'évêque de Myre.

Qui ne connaît l'adorable complainte de Saint-Nicolas, recueillie par Gérard de Nerval dans le Valois (1) :

> Il était trois petits enfants
> Qui s'en allaient glaner aux champs.

Cette complainte, répandue dans la plupart de nos provinces et surtout dans l'Est, explique le culte que les enfants ont voué de tout temps et vouent

(1) Voir *La Bonne Chanson*, novembre 1908.

encore de nos jours au bon saint qui ressuscita les enfants immolés par le méchant boucher et mis dans le saloir.

L'Alsace conserve avec une touchante piété les usages séculaires que ramène chaque année la fête du « benoît » évêque. Trois individus se déguisent, l'un en saint Nicolas à grande barbe, le second en âne, le troisème en père Fouettard. Dans les rues défile, aux lueurs des réverbères, l'âne, chargé de grelots et conduit par le saint, qui l'émoustille à coups de lanière. Chaque maison où affluent les enfants reçoit la visite du cortège. Ceux qui savent réciter des prières à saint Nicolas obtiennent comme récompense des noix et des bonbons; quant aux autres, le père Fouettard les corrige avec sa verge. Mais bien peu nombreux, — faut-il le dire? — sont les condamnés. Ce n'est pas sans préparation que la jeunesse subit cette épreuve. Bien à l'avance, les bambins se sont confectionné des bâtons et ont récité force *Pater*. Chaque *Pater* est inscrit sur le bâton par une entaille; une croix figure chaque dizaine. Quand saint Nicolas fait sa tournée, il inspecte les bâtonnets. Si quelque malicieux galopin a majoré le nombre des encoches, saint Nicolas s'en aperçoit immédiatement et punit le coupable; les raies noires subrepticement creusées dans le bois par les parents avertissent, en effet, le grand saint de la supercherie.

Dans les provinces protestantes de l'Allemagne, le saint Nicolas s'appelle *Rnecht*, *Ruprecht* ou *Rupert*. Drapé dans une longue pelisse, coiffé du bonnet de loutre, une énorme verge sous le bras, il fait pleuvoir de son sac une grêle de pommes et de noix dorées. Mais gare aux enfants méchants! Sa rude main leur administre très facilement le fouet. Bien différent du saint Nicolas des pays catholiques, si indulgent et si tendre pour les jeunes enfants, Rnecht, Ruprecht est l'épouvantail des ecoliers Autant saint Nicolas les rassure, autant Rupert les terrifie. Juché sur le cheval blanc Slupinis, voici le couplet qu'entonne la rude voix du patron des enfants luthériens :

Je suis le grand croquemitaine
Qui mange les enfants méchants.
Moi, Ruprecht, je viens vous dire
Ce que m'a ordonné le Saint-Esprit.
Il est dehors avec les anges,
Pour vous bénir si vous êtes sages!

Dans le sud du Brabant, aux environs d'Ottignies, les enfants ajoutent, la veille de la Saint-Nicolas, à la prière du soir, les couplets suivants :

Saint Nicolas, mon bon patron
Apportez-moi toutes sortes de *bon*.
Je vous promets, sur ma foi,
Que je serai toujours bien sage.
Saint Nicolas, mon bon ami,
Apportez-moi des souliers gris
Pour aller au Paradis.
Au Paradis il fait si beau!
On y voit tant de petits oiseaux!

A Boulogne-sur Mer existe, depuis un temps immémorial, l'usage de fabriquer, au moment de la fête de Saint-Nicolas, des gâteaux d'une forme particulière qui représente ce bienheureux et les trois enfants qu'il a ressuscités. La pâte est recouverte d'une couche de sucre, couleur rouge de Pompéi;

les ornements en relief sont en sucre blanc. Les figures du saint et des enfants n'ont point de relief; la bouche, le nez, les yeux, la barbe, sont tracés au crayon : les ornements rappellent le style byzantin.

En vertu de quel symbolisme et au nom de quelle analogie les Lillois firent-ils de saint Nicolas le patron des *grossiers, merciers, boutonniers, filtiers, galonniers* et *dentellières?* Je l'ignore. Toujours est-il qu'on célébrait la fête d'hiver le 6 décembre. Quant à la fête d'été, elle avait lieu le 9 mai et s'appelait la fête du *Broquelet* (petite broche) en mémoire des broches qui servent dans les métiers à enrouler le fil, le coton et la laine. La guerre de 1870 interrompit la tradition et porta un coup funeste à la solennité lilloise. Deux journées de chômage, voilà tout ce qu'il resta du *Broquelet*. En 1877, les ouvriers chretiens des Cercles catholiques de Lille conçurent le projet de rétablir les vieux rites : les journaux de la localité annoncèrent sur leur demande que la messe de Saint-Nicolas serait célébrée le 14 mai, à l'église de Notre-Dame de la Treille. L'appel fut entendu au delà de toute espérance, et, depuis, la fête du *Broquelet* attire chaque annee un nombre toujours plus considérable de pieux fidèles.

Autrefois les avocats faisaient partie d'une confrérie dite de Saint-Nicolas, que nous voyons figurer sur le *Calendrier de toutes les confréries de Paris* de l'année 1649. Comme le chef de cette confrérie portait dans les cérémonies le bâton du saint, on finit par lui donner le titre de *bâtonnier*. Bien que dans tous les barreaux de France le nom de saint Nicolas soit tombé en oubli à travers toutes nos révolutions, néanmoins ce titre de *bâtonnier* est resté à l avocat qui préside le conseil de l'ordre.

Dans le recueil des *Chants populaires de la Bretagne*, de M. de la Villemarqué, saint Nicolas est indiqué comme le patron des fiancés. « Ceux-ci, dit l'auteur, lui font mille neuvaines pour qu'il les exauce ; ils lui enfoncent aussi par dévotion des épingles sans nombre dans les pieds, et ils en remplissent sa fontaine. » Cette pratique, est il besoin de le dire? est superstitieuse et par conséquent blâmable. L'Eglise la condamne.

Le corps de saint Nicolas fut enfermé dans un sépulcre de marbre blanc d'où découle une huile miraculeuse et odorante. Dans un vieux bréviaire d'Amiens, cité par le Père Cahier, l'hymne des premières vêpres contient cette strophe :

Cujus tumba fert oleum,
Matris olivæ nescium,
Quod natura non protulit
Marmor sudando parturit.

De sa tombe sort une huile
Qui ne connaît point l'olive pour mère,
Que la nature n'a point produite,
Que donne le marbre en suant.

Une église magnifique, érigée à Bari en l'honneur de saint Nicolas, reçoit tous les ans la visite d'une foule de pèlerins qui viennent de toute l'Europe et même du fond de la Russie. On sait que saint Nicolas est le patron de la nation russe. Les insignes reliques que possède l'église continuent de distiller une liqueur miraculeuse connue sous le nom de *manne de saint Nicolas*, et destinée au soulagement des malades.

Oscar Havard.

E. NICOD

Le Noël des Paysans

Paroles et Musique d'ANDRÉ CHENAL

Harmonisation d'ANDRÉ COLOMB

Allegretto

PIANO

f

Andantino.

p

Pleu - rant de froid et lamen - ta - ble, Sans langes pour ses membres

nus, - Au fond d'une très pauvre é - ta - ble Est né le cher enfant Jé-

-sus. - Ce - lui qui naît dans la dé - tres - se Eut pu choisir un sort plus

doux, C'est pour nous prouver sa ten - dres - se Qu'il s'est fait pe - tit comme

Suivez

Allegretto.

nous. Chan - tez gaî - ment — Vi - el - les et mu - set - tes, Pour

mf lourd

sa - lu - er — Le Dieu des - champs Son - nez bour - dons — Ca-

Largando

-ril - lonnez clo - chet - tes, C'est le No - ël des Pa - y - sans! —

Suivez

T°

f

II

Il a choisi la paille blonde,
L'âne, le bœuf, les moutons blancs,
Afin de mieux montrer au monde
Qu'Il venait pour les pauvres gens.
Avant l'or et l'encens des mages,
Avant tous les présents des rois,
Il a voulu d'humbles hommages :
Ceux des bergers, simples et droits!

(Refrain.)

III

Bergers, laboureurs et fermières,
Célébrons partout l'Enfant Dieu,
Et que chacun dans nos chaumières
Mette la lourde bûche au feu!
Tout comme Jésus, dans l'étable —
Pour fêter sa Nativité —
Ouvrons la porte au misérable :
C'est la nuit de la charité!

(Refrain.)

IV

Cette nuit, les rumeurs futiles
Des foules, de leurs passions,
Etouffent, partout, dans les villes
Des cloches les gais carillons.
Mais de nos clochers la voix chère
Dans les champs résonne bien mieux
Et l'on croit voir en la nuit claire
La Terre qui s'unit aux Cieux!

(Refrain.)

V

Souvenons-nous de ce mystère:
Loin des riches et des puissants,
Le Dieu du Ciel et de la Terre
Est né parmi les paysans...
Si les grands — lâches et sceptiques —
O Christ, n'entendent plus ta voix,
Que les terriens, que les rustiques
Forment ta cour... comme autrefois!

(Refrain.)

Refrain Chœur ad lib.

Chantez gaîment, vielles et musettes
Pour saluer le Dieu des champs ;
Sonnez bourdons, carillonnez clochettes,
C'est le Noël des paysans!

PASTOURELLE

Paroles et Musique de HENRI COLAS

Accompagnement de PIERRE FARAUT

Chant

PIANO

SOLO

C'était un petit_ber_

CHŒUR SOLO CHŒUR

_ger; C'était un petit ber_ger; Sans a_mis et sans fo - yer; Sans a - mis et sans foy-

SOLO

- er; Qui tous les jours en prai - ri_es gardait ses brebis jo - li - es Bon,

bon, sa chan_son Monte de la plai - ne, Il chan - te dondai - ne, Le pe-

CHŒUR

-tit ber - ger. Bon, bon, sa chanson Monte de la plai - ne

-Il chante don - dai - ne Le pe-tit ber - ger.

Pour finir

I

C'était un petit berger (bis),
Sans amis et sans foyer (bis),
Qui tous les jours en prairies
Gardait ses brebis jolies :
Bon, bon,
Sa chanson
Monte de la plaine, } bis
Il chante, don, daine,
Le petit berger.

II

Mais de ce pauvre berger (bis),
Sans amis et sans foyer (bis),
Les brebis n'écoutaient guère
La berceuse printanière!
Bon, bon,
Sa chanson
Monte de la plaine, } bis
Il chante quand même,
Le petit berger.

III

Mais la chanson du berger (bis),
Sans amis et sans foyer (bis),
S'envolait de branche en branche
Comme une ombre douce et blanche :
Bon, bon,
Sa chanson
Monte de la plaine, } bis
Il chante, don, daine,
Le petit berger.

IV

Or la chanson du berger (bis),
Sans amis et sans foyer (bis),
Lui revint, chaste et légère,
Des lèvres d'une bergère :
Bon, bon,
Sa chanson
Revient vers la plaine } bis
Puis repart, don, daine,
Ah! l'heureux berger!

V

Et n'est plus notre berger (bis),
Sans amis et sans foyer (bis),
Il clame avec sa bergère,
Ses chansons et ses prières :
Bon, bon,
Leur chanson
Monte de la plaine, } bis
Ils chantent, don, daine.
Bergère et berger.

VI

Chantent bergère et berger (bis),
Bons amis, heureux foyer (bis),
La chanson naïve et pure
Qui guérit tant de blessures.
Bon, bon,
Leur chanson
Monte de la plaine, } bis
Ils chantent, don, daine,
Bergère et berger.

VII

La bergère et le berger (bis),
Sont partis de leur foyer (bis),
Pour enchanter les campagnes :
Le bon Dieu les accompagne!
Bon. bon,
Leurs chansons
Vont par monts et plaines, } bis
Bercer l'âme humaine...
Bergère et berger!

VIII

Si, pour ravir le berger (bis),
La mort entrait au foyer (bis),
Prendrait aussi la bergère
Pour exaucer leur prière :
Bon, bon,
Leurs chansons
Au Paradis même, } bis
Uniront, don, daine,
Bergère et berger!



"NOËL"

Dieu vous aime tant

Chœur des Bergers
extrait de
LA COLÈRE D'HÉRODE
Grande pièce d'ombres
de
G. FRAGEROLLE

Alltto pastorale

FIN

PIANO

mf ben marcato

Gaiment.

Ré_jouis - sez - vous, Di - vi_ne Ma - ri - e,

Ré_jouis - sez - vous, Di - vi_ne Ma - ri - e,

Ré_jouis - sez - vous, Di - vi-ne Ma - ri - e,

p louré.

Ré_jou_is - sez - vous A - vec votre é - poux.

Ré_jou_is - sez - vous A - vec votre é - poux.

Ré_jou_is - sez - vous A - vec votre é - poux.

Publié avec l'autorisation de Mazo, éditeur, Paris.

rinforz.

Dieu vous ai - me tant . Qu'il vous a choi - si - e,

Dieu vous ai - me tant Qu'il vous a choi - si - e,

Dieu vous ai - me tant Qu'il vous a choi - si - e,

mf

riten

Il vous ai - me tant Qu'il est votre en - fant.

Il vous ai - me tant Qu'il est votre en - fant.

Il vous ai - me tant Qu'il est votre en - fant.

suivez tempo

I

Réjouissez-vous,
Divine Marie.
Réjouissez-vous
Avec votre époux.
Dieu vous aime tant
Qu'il vous a choisie,
Il vous aime tant
Qu il est votre enfant.

II

Réjouissez-vous,
O nature humaine,
Réjouissez-vous
Ce Dieu naît pour nous.
Il vous aime tant
Qu'il brise vos chaînes,
Il vous aime tant
Qu'il se fait enfant.

III

Adorons le Dieu
Naissant dans la grange.
Adorons le Dieu
Qui naît dans ce lieu,
Il est si charmant
Qu'il ravit les anges,
Il est si charmant
Le divin enfant!

NOËL DE MIOCHES

Un coin grouillant, mais pauvre et lointain, de Grenelle
C'est le vingt-cinq décembre, et malgré l'éternelle
Tradition qui veut qu'il neige ce jour-là,
Le ciel est clair, le pavé sec... Soir de gala
Et de profit pour les marchands de victuailles;
Car tu rencontreras, passant, où que tu ailles,
Te prenant à la gorge et te troublant soudain,
Les senteurs des marrons grillés et du boudin,
Et verras, entre mille et mille bonnes choses,
De gras cochons de lait, pitoyables mais roses,
Indolemment trôner pendant trois jours entiers
Aux vitrines des plus modestes charcutiers..
Chaque demeure veut s'éclairer jusqu'au faîte;
Les gens trottent, fougueux, en leurs habits de fête,
Et garant leurs paquets du contact des badauds,
Ont le rire à la face et des plis dans le dos

*
* *

Loqueteux, maupiteux, deux lamentables mioches
Dévorent du pain bis à défaut de brioches;
Mais, souriant quand même au sort malencontreux,
Philosophiquement, tout bas, causent entre eux...
Un désordre charmant règne en leurs chevelures;
Et dans leurs pauvres doigts, tout saignants d'engelures,
Ils soufflent... L'un est blond, l'autre roux... Le rouquin
Montre de clairs yeux d'ange et des dents de requin;
De vice et de vertu c'est un troublant mélange...
En lui, plus tard, qui doit vivre?... le Démon?... l'Ange?...

A parler, son regard, du moins, s'est adouci;
Ses propos sont naïfs et touchants. Les voici:

« Ma mère, bonne, mais bourrue,
Veut que je prenne bravement
Mon huile de foie de morue...
Alors, on me trouve charmant!...
C'est de l'extase, du délire,
On me couvre de baisers fous,
Et l'on met dans ma tirelire,
Vite, une pièce de deux sous

Ah! cette huile affreuse!... Je pense
Quand je la prends me trouver mal! ..
Mais, songeant à la récompense,
Je la bois d'un air jovial,
Sans faire la moindre grimace...
Bref, le cœur sens dessus dessous,
Au bout de chaque mois j'amasse
Des tas de pièces de deux sous... »

— « Mais, dit l'autre petit bonhomme,
Tous ces tas de deux sous ça fait
Au bout de l'an, la forte somme!...
Que t'offre-t-on?... Gâteau?... Jouet?... »
Beau d'une candeur non pareille,
L'autre reprit, baissant la voix:
— « On m'achète une autre bouteille
Avec tous mes sous, chaque mois! »

HUGUES DELORME.

PRIÈRE DE NOËL

Je ne suis qu'un pauvre pécheur
Qui chante dans la nuit féerique
Parce qu'elle est belle, ô Seigneur!
Et pour faire un peu de musique...
L'Ane et le Bœuf sont venus vous
Adorer avant les poètes:
Souffrez que je prenne, à genoux,
Une place au milieu des bêtes.

Je ne suis qu'un pauvre pécheur.
Je viens de l'Occident sceptique
Qui ferme les yeux, ô Seigneur!
Pour ne voir que ce qu'il explique!
Moi qui cherche un coin de ciel bleu
J'ai fui les servants idolâtres
Et viens vous demander, mon Dieu,
Ma place au milieu de vos Pâtres!

Je ne suis qu'un pauvre pécheur.
Je viens de l'Europe cynique
Qui vous a renié, Seigneur!
Pour les Veaux d'or qu'on y fabrique.
Malgré que Satan, le filou,
M'ait volé l'or de mes voyages,
J'ai jeté mon obole, un sou,
Parmi les diamants des Mages!

Je ne suis qu'un pauvre pécheur
Qui chante dans la nuit féerique
Pour que ma prière, ô Seigneur,
Monte mieux dans de la musique!
A tous ceux qui Vous ont chanté
Donnez, pour leurs pauvres louanges,
Dans un coin de l'Eternité
Un petit coin parmi vos Anges!

LOUIS MOREAU.



LA VIERGE A LA CRÈCHE

Poésie d'ALPHONSE DAUDET

Musique d'ANDRÉ COLOMB

Andno quasi allegretto.

PIANO

Dans ses lan - ges blancs fraî - che - ment cou - sus, —

La Vierge ber - çait son en - fant Jé - sus! — Lui, gazouillait

poco rall.

comme un nid de mé_san_ges, El_le le ber_çait et chan_

CODA pour le dernier Coup!

_tait tout bas__ Ce_que nous chantons__ à nos pe_tits

Suivez

p

Lento. rall.

an_ges Mais l'enfant Jé__sus__ ne_s'endor_mait

Suivez

I° T°

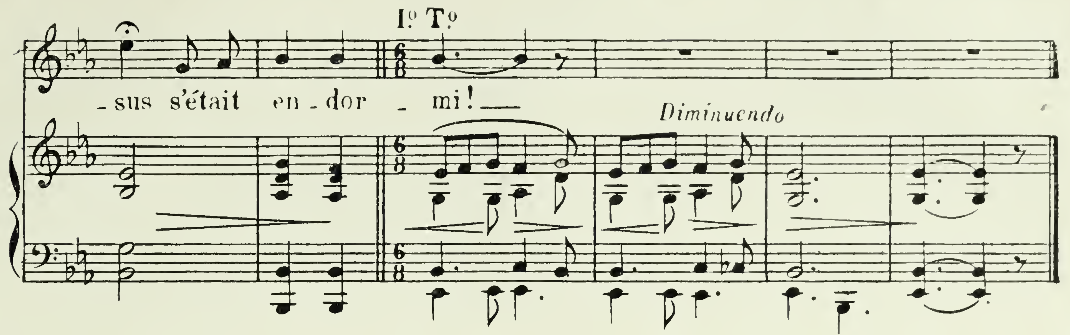
pas!__

CODA

Adagio.

Des larmes coulaient de_ses yeux! Sur l'heure, Le petit Jé_

p



I

Dans ses langes blancs, fraîchement cousus.
La Vierge berçait son enfant Jésus ;
Lui, gazouillait comme un nid de mésanges.
Elle le berçait et chantait tout bas
Ce que nous chantons à nos petits anges...
Mais l'enfant Jésus ne s'endormait pas !

II

Etonné, ravi de ce qu'il entend
Il rit dans sa crèche, et s'en va chantant
Comme un saint lévite et comme un choriste ;
Il bat la mesure avec ses deux bras ;
Et la sainte Vierge est triste, bien triste,
De voir son Jésus qui ne s'endort pas.

III

— Doux Jésus, lui dit la mère en tremblant,
Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc,
Dormez, il est tard, la lampe est éteinte
Votre front est rouge et vos membres las,
Dormez, mon amour, et dormez sans crainte !..
Mais l'enfant Jésus ne s'endormait pas.

V

Si quelques instants vous vous endormiez
Les songes viendraient en vol de ramiers
Et feraient leurs nids sur vos deux paupières ;
Ils viendront : dormez, doux Jésus. — Hélas !
Inutiles chants et vaines prières
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

V

Et Marie alors, le regard voilé,
Pencha sur son fils un front désolé :
— Vous ne dormez pas, votre mère pleure.
Votre mère pleure, ô mon bel ami...
Des larmes coulaient de ses yeux : sur l'heure,
Le petit Jésus s'était endormi.



Les Révélations d'un Sous-Préfet

au Concours régional des Animaux gras

Chanson humoristique

Paroles et Musique de JACQUES FERNY

Chant

PIANO

ff

Messieurs, grâce au gouverne_ment Dont nous jouissons à l'heure ac_tuel_le. Le pa_ys vit dans l'enchant_ment D'un fé_li_ci_té perpé_tuelle Au dedans, point d'agi_ta_tions, Le gâchis simplement, rien au_tre. A l'ex_térieur, quoi? des na_tions, Mes_

-sieurs, é-tranger's à la nô-tre! Enfin, chose ex-tra-or-di-naire! (A quoi c'la
tient-il? J'n'en sais rien) Nous ne som-mes pas même en guerre! Tout va bien, messieurs! Tout va
bien! Et d'zim la boum Et d'zim la... Viv' la Ré-pu-blique!

f *ff*

I

Messieurs, grâce au gouvernement
Dont nous jouissons à l'heure actuelle,
Le pays vit dans l'enchant'ment
D'un' félicité perpétuelle.
Au dedans, point d'agitations,
Le gâchis simplement, rien autre ;
A l'extérieur, quoi? Des nations,
Messieurs, étrangèr's à la nôtre!
Enfin chose extraordinaire!
(A quoi c'la tient-il? J'n'en sais rien)
Nous ne sommes pas même en guerre!
Tout va bien, Messieurs! Tout va bien!
Et d'zim la boum!... Viv' la République!

II

Tout va bien! Le gouvernement,
Messieurs, fait marcher le commerce.
Lequel, pour se mettre en mouv'ment,
N'attendait qu'lui, sans controverse!
Oui, malgré les cris astucieux
Des commerçants réactionnaires,
Les affair's, en somme, Messieurs,
Les affaires .. sont les affaires!
Nous avons la crise, sans doute,
Mais, après tout ell' se maintient
Solid'ment la crise! et, somm' toute,
On peut l'affirmer, ell' va bien!
Et d'zim la boum!... Viv' la République!

III

Tout va bien! Le gouvernement
S'intéresse à l'agriculture :
Le blé pousse sensiblement,
L'avoine est déjà presque mûre.
L'org' n'est pas laid, le seigle est beau,
La températur' printanière ;
Il tombe plus souvent de l'eau
Qu'il n'en tombait l'anné' dernière!
Le cochon n'a pas mauvais' mine,
Le prix d la volaill' se soutient,
Et quant à l'espèce bovine,
Elle engraisse, donc ell' va bien!
Et d'zim la boum!... Viv' la République!

IV

Tout va bien! Le gouvernement
Vous a promis avec largesse
Des réform's. . Eh bien! réell'ment,
Lorsqu'il vous a fait cett' promesse,
Il avait l'intention d'la t'nir ;
Il l'a même encore à cette heure :
Il la gardera comm' souv'nir
Précieus'ment jusqu'à ce qu'il meure!...
Parfois, avec inquiétude,
Vous vous dites : « Mais qu'est-c' que d'vient
Cett' loi qu on a mise à l'étude? »
Calmez-vous, Messieurs, ell' va bien!
Et d'zim la boum!.. Viv' la République!

V

Tout va bien! Le gouvernement,
Soucieux de diminuer vos charges,
Les accroît progressivement
Dans les proportions les plus larges.
Des titulair's de ces impôts
La joie, d'ailleurs, est évidente ;
Ils vont, clamant à tout propos :
« L'impôt va très bien, il . augmente! »
Que dis-je? Mais on en rencontre
Et journell'ment je n'sais combien
Auxquels il reste encor leur montre!...
Et quelquefois même ell' va bien!
Et d'zim la boum!... Viv' la République!

VI (ad libitum.)

Tout va bien! Le gouvernement
Est composé de gens intègres
Qui ne trouv'nt jamais leur trait'ment
Ni leurs frais d bureaux assez maigres!
Un autre fait – encor plus beau!
Par le temps qui court, — les honore :
On est allé voir au Dépôt,
Eh bien, ils n'y sont pas.. encore!...
Et puis, d'ailleurs, quand pour un' cause
Quelconque, il arrive que rien
Ne va, c'est encor' la mêm' chose!
(D'un ton qui n'admet pas de réplique.)
Tout va bien, Messieurs! tout va bien.
(Furieusement.)
Et d'zim la boum!... Viv' la République!

NOËL !

Paroles de
GUSTAVE GUITTON

Musique de
ALCIB MARIO

Lent.

Chant

PIANO

p

L'hi_ver est ve_nu se_meur de ra_fales

Et de neige aussi. ______ Et les a_quilons aux voix sépul_crales

p

Nous rendaient transis ______ Les muguets jo - lis, les

mf *p*

roses trémières N'ont plus de parfums ______ Chry_santhêmes d'or, bel_

mf *pp*

les fleurs dernières Sont aussi défunts ______ La terre semble

pp *sf*

morte et c'est la fête au ciel — No - ël —

Voici No - ël. —

ppp

No - ël! — No - ël! — C'est la No - ël! —

rall. mf

rall ppp D.C.

I

L'hiver est venu, semeur de rafales
Et de neige aussi;
Et les aquilons aux voix sépulcrales
Nous rendent transis.
Les muguets jolis, les roses trémières
N'ont plus de parfums;
Chrysanthèmes d'or, belles fleurs dernières,
Sont aussi défunts.
La terre semble morte, et c'est la fête au ciel!
Noël! etc...

II

Bonheur des enfants!... Dans chaque famille,
Chaumière ou château,
Le petit garçon, la petite fille
Voudraient un cadeau...
Ou rose poupée, ou polichinelle,
Que vont-ils avoir?
Dans leurs yeux à tous la joie étincelle,
La joie et l'espoir.
Nos chers petits enfants sont des anges du ciel!
Noël! etc...

III

Pour fêter Jésus, né dans une étable,
Jésus, fils de Dieu,
Soyons comme lui doux et charitable
Aux sans feu ni lieu...
Paroles d'amour, tombez de nos lèvres,
Or, de notre main,
Pour les malheureux grelottant de fièvres,
Sans gîte et sans pain!
On souffre sur la terre; on est heureux au ciel!
Noël! etc...

IV

Des clochers lointains, des clochers tout proches
S'essorent des voix...
Qu'elles chantent bien, nos chantantes cloches,
Toutes à la fois!...
A l'appel joyeux de ces messagères,
Portons haut les cœurs!
Oublions Décembre avec ses misères
Avec ses rancœurs!
C'est Décembre sur terre, et c'est Avril au ciel!
Noël! etc...



Poésie de
THÉODORE BOTREL

Musique de
GASTON PERDUCET

LA BERCEUSE DE NOËL

Berceuse. Assez lent.

PIANO

p Très doux.

Poco rit.

Modto *(Très simplement)*

Mon Claudi_net, ma Claudi_ne, Demain nous au_rons du pain, Dormez, dormez,

p

qui dort di_ne Le sommeil trompe la faim! Do - do! Do -

pp Berceuse. Dolce

pp



I

Mon Claudinet, ma Claudine,
Demain nous aurons du pain,
Dormez, dormez, qui dort dîne
Le sommeil trompe la faim!

REFRAIN

Dodo!... le petit Jésus
Que pomponne
La Madone,
Dodo!... Marie et Jésus
N'ont rien à manger non plus!

II

Dans notre petite chambre
Où nul gai foyer ne luit,
Le vent glacé de décembre
Entre et sort comme chez lui!

REFRAIN

Dodo!... le Sauveur si doux
Dans l'étable
Lamentable,
Dodo!... le Sauveur si doux
Est grelottant comme nous!

III

Dans la nuit calme et profonde
Dormez à mon triste chant!
Dormez, ignorants du Monde
Lâche, égoïste et méchant!

REFRAIN

Dodo!... car le Dieu d'Amour,
D'Indulgence,
De Clémence,
Dodo!... le Dieu tout Amour
Sera mis à mort un jour!

IV

Si le Sort nous est sévère
Qu'importe, ô mes chers petits!
C'est la route du Calvaire
Qui conduit au Paradis!

REFRAIN

Dodo!... le petit Noël
Votre frère
De misère,
Dodo!... le petit Noël
Sera votre frère au Ciel!

Les Lanciers du Carrefour

Chanson satirique, sur l'air : *Les Lanciers*

PREMIÈRE FIGURE

Traverser une petit' rue
Au croisement d'un grand boul'vard
Est une tâche très ardue
Qui peut durer une heure et quart
Votre course est-elle pressée?
Qu'import', voici ce qu'il faut que vous fassiez
Pour égayer la traversée
Dansez l'quadrille des Lanciers.
Premièr' figure : gare à la vôtre
Vous prenez par le petit doigt
Votre femme ou bien même une autre
Ensuit' vous partez du pied droit.
Mais arriv' la voiture postière
Qui seul' a l'droit d'vous écraser
Vous refait' trois pas en arrière
Et sur l'trottoir vous remontez.

DEUXIÈME FIGURE

Vous attendez un moment
Le coup d'sifflet sauveur du stoïque agent
Et quand vous l'avez attendu très longtemps
Il éclate enfin agréable et strident.
Vous repartez
Et vous vous dépêchez
Très épaté
D'avoir fait quelques pas sans vous arrêter
Mais tout à coup,
Sur vous
Venant on ne sait d'où
Un tri-porteur s'est élancé comme un fou.
Vous reculez alors pour l'éviter
Mais à c'moment
L'coup d'sifflet d'l'agent
Vous donn' le trac et vous fait hésiter
A droite, à gauch', faut-il aller?
Le temps que vous hésitez
Les voitures arriv' de tous les côtés
Et pour continuer dign'ment les lanciers
Sur votre trottoir viv'ment vous remontez.

TROISIÈME FIGURE

Alors vous laissez là votre femme en plan
Et cavalier seul vous allez à pas lents
Pour demander un tas de renseignements
A ce brave Monsieur l'Agent,
Vous lui faites un premier salut,
Puis un second, il n'vous a pas vu
Puis un troisième qui n'en finit plus,
Mais tout ça c'est du temps d perdu
Alors lorsque trois fois vous l'avez salué
Il répond simplement : Allez, circulez,
Car ce n'est pas le moment de bavarder
Sur l'trottoir, vous remontez.

QUATRIÈME FIGURE

Vous prenez une résolution
Et vous dit's à votre femme : Ma chérie
C'est l'moment de fair' bien attention
J'espère que nous arriverons.
Au coup d'sifflet
Vous dit's ça y est.
Mais vous avez compté sans les obstacles
Qu'on a plantés
De tous côtés
Et vous êtes obligé de marcher
Contre un' palissade en bois vert
Sur un p'tit trottoir de quatre centimètres,
Un pied en bas et l'autre en l'air,
En f'sant des p'tits sauts
Ainsi qu'un Kanguroo;
Mais voilà sapristi
Plus d'cinquante vis-à-vis
Qui s'avancent vers vous
Serrés, menaçants, fous;
Vous faites des
Grands moulinets
Pour traverser cette foule compacte.
Vous êt's porté et refoulé
Sur votre trottoir vous reremontez.

CINQUIÈME FIGURE

Un marchand des quatr'-saisons passe en criant :
J'ai des bell's bott' bott' bott' des bott' d'asperg' trois [francs!
Mais le brave agent court après lui viv'ment
Il a des bott' bott' bott' aussi l'agent ;
Pendant qu'il s'exerce
A chasser l'marchand
La foule traverse
Très facilement
Oui sans coup d'sifflet
Tout marche à souhait;
Dès l'instant que l'agent n'y est pas
Il n'y a plus d'embarras,
Et les gens que vous croisez sur le chemin
Gais et contents vous pressent, en passant, la main;
Vous-même, abordant l'trottoir tant espéré,
Vous esquissez la polka des Lanciers.

POLKA FINALE

Frères, prions le préfet de police
D'mettre aux crois'ments
Quelques agents
Trombones à coulisses
Fort exercés
Qui joueraient les Lanciers
Au command'ment du bâton blanc;
Mais dam' en attendant,
Zut, flût', je n'sors plus
Ça devient vraiment trop gniole
Zut, flût', je n'sors plus
J'peux plus traverser les rues.

PAUL WEIL

Reproduit avec l'autorisation de Labbé, éditeur, Paris.

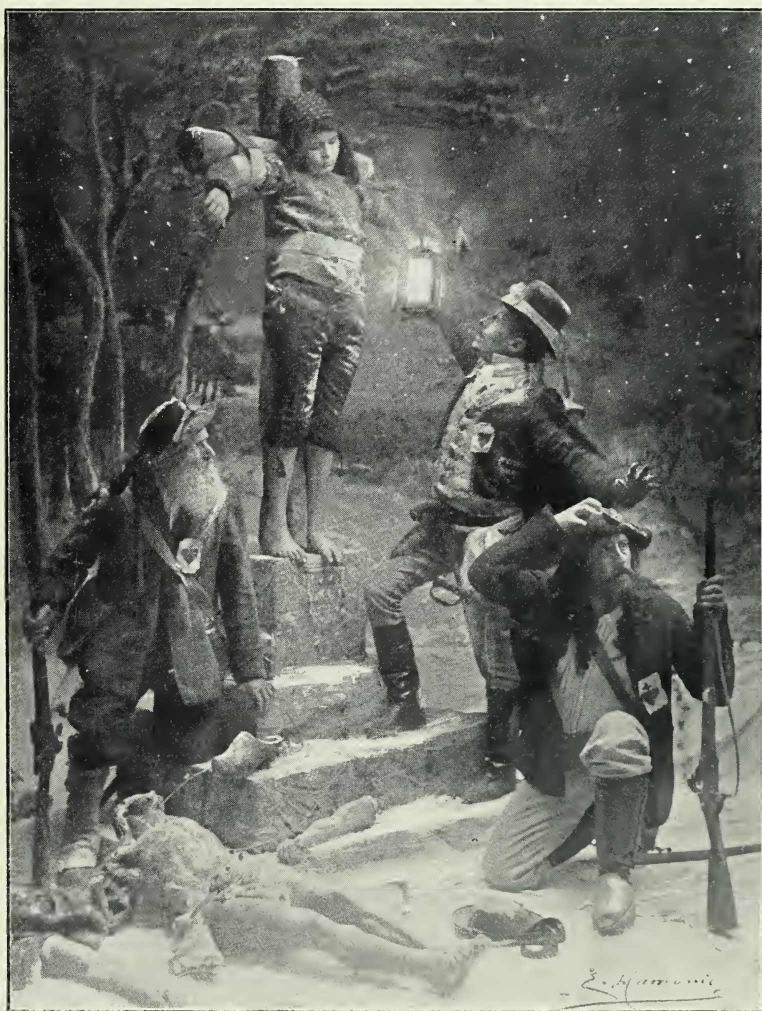
N. B. — Nous n'avons pu, en raison de l'importance exceptionnelle de la partition, publier cette amusante fantaisie avec l'accompagnement musical. Nous pouvons envoyer ledit accompagnement de piano contre 2 fr. 50.

La Nuit Rouge

Drame inédit en deux actes et quatre tableaux

Tiré du *Noël des Chouans* d'ANATOLE LE BRAZ

Par THÉODORE BOTREL



La Nuit Rouge

PERSONNAGES :

BOISHARDY, chef chouan, 45 ans.
GABIK, 13 ans.
LESTREZEC, père de Gabik, 45 ans.
YANN COZ (Vieux Jean), grand-père de Gabik, 70 ans.
BARBE-D'OR, lieutenant de Boishardy.
PENN-DU (Tête noire), lieutenant de Boishardy.
HERVE GARIN, chouan fugitif, 50 ans.
LE CHEF BLEU.
LE GRIGNOUS.......... } Chouans.
CORENTIN-LE-PATOUR, 20 ans.......... } Chouans.

YANNIK, son frère, 15 ans.......... }
LA VOLONTÉ.......... }
LA CHOPINE.......... }
SANS-QUARTIER.......... }
VENT-DE-NOROIT.......... } Chouans.
FLEUR-D'ÉPINE.......... }
MOUCHE-A-BLEUS.......... }
PENN-DIR (Tête d'acier).......... }
JAMBE D'ACIER.......... }
Six soldats "bleus".

La scène se passe en Bretagne en Décembre 1793.

PREMIER ACTE

PREMIER TABLEAU

Chez Lestrezec. Une ferme bretonne très pauvre; à gauche (du spectateur), grande cheminée de granit: à droite, lit clos, horloge et armoire; au fond, grande porte et fenêtre s'ouvrant sur la campagne; une petite porte troisième plan à droite; une table. une huche, un fauteuil de paille, chaises et escabeaux. Il fait grand jour.

SCÈNE PREMIÈRE

GABIK, YANN COZ

Au lever du rideau, le petit Gabik, assis sur un vieux fauteuil devant la cheminée, lit d'une voix dolente l'Évangile ; son grand-père, assis près de lui sur la pierre du foyer, l'écoute tout en recerclant un vieux panier d'osier.

YANN COZ. — Continue, mon petit gâs; ça distraira ton mal!

GABIK, *lisant.* — « ... Alors Jésus leur dit : « Voici l'heure qui approche. Celui qui doit me « livrer n'est pas loin d'ici. — Comme il parlait « encore, Judas, l'un des douze, arriva et avec « lui une nombreuse troupe de gens armés « d'épées et de bâtons envoyés par ceux auxquels « il avait vendu son Maître pour la somme de « trente deniers... » (*Il s'arrête.*)

YANN COZ. — Et alors?

GABIK. — Ce Judas tout de même! quelle horreur d'homme, dites, grand-père!

YANN COZ. — Sûr.

GABIK, *lisant.* — « Or, Judas « leur avait donné ce signal : « celui que j'embrasserai c'est « lui-même, saisissez-vous-« en. Et aussitôt s'approchant « de Jésus, il lui dit : Je vous « salue, Maître. Et il l'em-« brassa. Jésus lui dit : Mon « ami, qu'êtes-vous venu « faire ici? — Au même mo-« ment, ils s'avancèrent et mettant la main sur « Jésus, ils l'arrêtèrent... » (*Il s'arrête.*)



Les auteurs : Le Braz et Botrel à Port-Blanc.

YANN COZ. — Et puis?...

GABIK. — J'étouffe, tad coz (1). (*Son livre lui glisse des mains.*)

YANN COZ. — Patience, mon petit gâs, ton père est allé à Lamballe chez l'apothicaire. Il va te rapporter la médecine, tu sais, qui te fait si bien respirer.

GABIK. — Qu'y ne tarde point! J'endure trop.

YANN COZ. — Dame, le pays n'est point sûr! Boishardy, le vaillant et terrible Boishardy, tient la lande et la forêt par ici .. et les Républicains sont à sa poursuite. Et, ma foi, à cette heure, il est aussi dommageable pour un homme comme ton père, qui n'est ni pour ni contre, de tomber dans une troupe de « bleus » que dans une bande de « chouans ». Alors, faut ruser comme un lièvre et faire de longs détours avant de rentrer au gîte. Mais on ne va pas tarder à entendre le cri des Lestrezec, que lui seul connaît parce que je le lui ai appris, moi qui le tenais de mon père.

GABIK. — Comme je le tiens de vous deux. Mais c'est pas à cette heure que je pourrais le lancer; faut du poumon... et je n'en ai plus guère!

YANN COZ. — Ça reviendra, petiot : à ton âge ça revient toujours! (*Coup de sifflet au loin.*) Tiens, écoute! C'est ton père qui demande s'il n'y a rien de nouveau. Je vas le rassurer. . (*Il lance à la fenêtre un coup de sifflet modulé comme l'autre.*) Voilà la fin de ta souffrance, mon petit Gabik.

GABIK. — Oh! Dieu vous entende, grand-père. Quand

(1) Père vieux, grand-père.

ça sera-t-il la fin des fins... que j'aille rejoindre ma mère, là-haut, chez les anges du bon Dieu !

YANN COZ, *essuyant une larme en cachette.* — Tais-toi. C'est point chrétien de parler ainsi... devant son vieux grand-père.

GABIK, *lui baisant la main.* — Pardon. (*Trois coups à la porte.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, LESTREZEC.

Il porte un mouchoir rouge sur sa tête, sous son grand chapeau de feutre.

YANN COZ, *ouvrant, à Lestrezec.* — Ah ! Te v'là ?

LESTREZEC, *farouche.* — Me v'là ! (*Ils restent à l'écart et causent à mi-voix.*)

YANN COZ. — T'as le médicament ?

LESTREZEC. — Non.

YANN COZ. — Non ?... Pourquoi ?

LESTREZEC. — Marrec, l'apothicaire, accusé d'avoir empoisonné plusieurs royalistes en mêlant une mauvaise drogue à la tisane qu'il leur vendait, a été égorgé la nuit dernière, par les « chouans ».



« Ce Judas, tout de même ! quelle horreur d'homme, dites, grand-père ! »

YANN COZ. — Et l'autre apothicaire... Le Jamtel?

LESTREZEC. — Ah ! chez celui-là, faut de l'argent comptant... et je n'en ai pas!

YANN COZ. — Fallait aller chez le médecin...

LESTREZEC. — J'y suis allé.

YANN COZ. — Hé ben ?

LESTREZEC. — Je ne l'ai point trouvé... et pour cause. Accusé par les républicains d'avoir fait évader deux nobles qu'il soignait en prison... il a été fusillé ce matin par les bleus. Ah ! maudite guerre ! (*Il ôte sa houppelande et dépose son penbaz dans un coin.*)

GABIK. — J'étouffe ! Vite, père !

YANN COZ. — Espère ! (*Bas, à Lestrezec.*) Dis rien au petit. Je vas lui donner l'herbe à dormir. (*Haut.*) Là ! un instant, que je fasse bouillir la tisane. (*Il s'accroupit devant le foyer et attise le feu.*)

LESTREZEC, *à son fils.* — Alors, ça ne va point?

GABIK. — Non... point fort !... Oh ! dites moi, père, je voudrais bien voir notre vieux recteur... Je suis en âge de communier... Je sais mon catéchisme et mon Evangile, — demandez plutôt à grand-père... et voici que la Noël est proche...

LESTREZEC. — Notre recteur n'est plus là, mon enfant.

GABIK. — Plus là?

LESTREZEC. — Non, dame... Traqué comme un fauve pour avoir refusé le serment, il a dû émigrer de l'autre côté de l'eau, chez l'Anglais !

YANN COZ. — Maudite guerre !

LESTREZEC, *éclatant.* — Ah oui ! maudite guerre ! Que l'on soye pour la République ou pour le Roy...

YANN COZ. — Chut ! plus bas... les volets ont des oreilles.

LESTREZEC. — ... Je dis que c'est une guerre maudite que celle-là qui arme les uns contre les autres les enfants d'un même pays, le frère contre son frère, le père contre son fils. Partout, depuis des mois et des mois, on se traque, on se fusille, on s'égorge ! les uns, au cri de « Vive Dieu » — si c'est point blasphémer ! — les autres, au cri de « Vive la Liberté »... si c'est point se moquer du monde !

YANN COZ. — Prends garde !

LESTREZEC. — A quoi ? Qu'est-ce que je risque à crier ma révolte ? Ma peau ? Pour ce qu'elle vaut ! Mon argent ? (*Il retourne ses poches vides.*) voilà. En gagner... où ? Comment ? Tout est à feu et à sang dans la pauvre Bretagne !

YANN COZ. — On va commencer tout de même le « teillage du chanvre » dans les métairies. Nous irons nous louer, tous deux, à la ferme des Guermeur pour quelques veillées... pendant que le petit dormira.

LESTREZEC, *qui a visité la huche et l'armoire.* — Misère des misères ! Plus de cidre au cellier, plus de viande au charnier, plus de pain dans la huche. (*Plus bas.*) plus de secours pour les agonisants ! (*Haut.*) Non, c'est trop endurer et je n'en puis plus, à la fin des

fins, je n'en puis plus! (*Coups de feu au loin.*)

YANN COZ. — Chut! entends-tu?

LESTREZEC. — Oui. (*Nouveau coup de feu; à Gabik qui essaye de se lever, tremblant.*) N'aie point peur, Mabik (1). Quelques chasseurs, sans doute.

YANN COZ. — Oui... des chasseurs de pauvre bête humaine!.. (*A ce moment la porte est ébranlée par de furieux coups de poing*)

HERVÉ GARIN, *au dehors.* — Ouvrez! pour Dieu! Ouvrez vite!

LESTREZEC. — Qui va là?

HERVÉ GARIN. — Un ami... qui demande asile!

YANN COZ, *à son fils.* — Ouvre!

LESTREZEC, *hésitant.* — Mais...

YANN COZ. — Ouvre, que je te dis! (*On frappe de nouveau.*)

LESTREZEC. — Minute! savoir si c'est un Bleu ou si c'est un Chouan...

YANN COZ, *sévère.* — Qu'importe! Un Breton n'hésite pas quand on lui demande asile!.. (*Lestrezec ouvre.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, HERVÉ GARIN, pâle, défait, en lambeaux il boite

LESTREZEC et YANN COZ. — Hervé Garin!

YANN COZ. — Qu'y a-t-il, not' maître?

HERVÉ *haletant.* — Les Bleus me poursuivent, Lestrezec! Ma tête est mise à prix! Sauvez-moi!

LESTREZEC. — Mais...

HERVÉ. — Je suis cerné de partout. Cachez-moi, vite... ou je suis perdu!

LESTREZEC. — Minute!...

YANN COZ. — Hésiterais-tu, mon gâs? Hervé Garin nous fut toujours secourable!

HERVÉ GARIN. *à Lestrezec.* — T'ai-je jamais refusé du travail dans ma ferme, au temps du labour et à l'heure du battage des blés? T'ai-je jamais fermé ma porte, dis, Lestrezec? Me fermeras-tu la tienne à l'heure du danger?

LESTREZEC, *sombre.* — Ah! c'est le Maudit qui vous envoie! Fuyez! (*mouvement*) ou plutôt non... suivez-moi! (*Il lui prend la main et l'entraîne vivement au dehors par la petite porte de droite.*)

HERVÉ GARIN, *en sortant.* — Merci!

LESTREZEC, *farouche.* — Taisez-vous!

SCÈNE IV

YANN COZ, GABIK puis LESTREZEC

YANN COZ — Dieu soit loué! l'enfant s'est assoupi. Il sourit. Il rêve à sa mère, sans doute. Rêve, mon petit gâs, rêve!... Si tu pouvais dormir longtemps!... Si tu pouvais rêver toujours!...

LESTREZEC, *rentrant.* — C'est fait!

YANN COZ. — Ou l'as-tu caché?

(1) Petit enfant.

LESTREZEC, *brutal.* — N'importe, c'est fait! Vous l'avez voulu? J'ai obéi! A présent, les Bleus vont venir; ils fouilleront la ferme et s'ils trouvent le Garin je serai fusillé avec lui.. comme complice. C'est bien vous qui l'aurez voulu!

YANN COZ. — Ils ne le trouveront pas. T'es un homme avisé et tu as dû bien le cacher. Et puis... que pouvions-nous faire? Le chasser?

LESTREZEC, *sans regarder son père.* — Non... le livrer... et toucher la prime!

YANN COZ. — La prime?

LESTREZEC. — Oui, la prime que donnent les Patauds par tête de Brigand qu'on leur amène...

YANN COZ. — Quoi, Job, oses-tu parler à ton père d'une pareille trahisance?

LESTREZEC. — Dame, dites donc, vieux, quand le loup a faim et que son louveteau est en péril, il tourne fou et devient enragé. Et puis, un Brigand de plus ou de moins! Le gibier que l'on traque à cette heure ne m'intéresse pas plus, allez, que ceux qui le chassent!

YANN COZ. — Ah! misère de moi! dans quel temps vivons-nous? (*Coups violents frappés à la porte. Tumulte à la cantonade.*)

LE CHEF BLEU, *au dehors.* — Ouvrez! Au nom de la Nation!

YANN COZ, *à Lestrezec.* — N'ouvre pas!

LE CHEF. — Ouvrez! ou nous enfonçons la porte!

YANN COZ. — N'ouvre pas, que je te dis! (*Coups de crosses. Le loquet tombe en dedans.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, plus le CHEF BLEU et PLUSIEURS SOLDATS RÉPUBLICAINS.

LE CHEF, *au fond.* — Ah! bandits! vous êtes dans votre tanière et vous ne répondez pas?

LESTREZEC. — J'étais dans ma grange.

YANN COZ. — Et moi dans l'étable.

LE CHEF. — Taisez-vous!

LES SOLDATS. — Leur compte est bon! (*Ils rient.*)

LE CHEF. — Gardez toutes les issues! (*Deux soldats sortent et montent la garde devant la porte et la fenêtre.*) Voici! Un homme, Hervé Garin, l'un des brigands les plus dangereux de la bande à Boishardy, est entré dans cette maison tout à l'heure. Il nous le faut! Où est-il?

YANN COZ. — Cherchez-le!

LE CHEF. — Il ne s'agit pas de nous dire: cherchez-le! Il faut nous mener à sa cachette et tout droit et de bonne grâce... ou sinon... au mur en même temps que lui!

YANN COZ, *fièrement.* — Fusillez-nous donc et que notre sang retombe sur vos têtes!

LE CHEF. — Saisissez-vous de cet homme!

LESTREZEC. — Minute! (*Il regarde longuement*

son père et son enfant.) En effet, un homme qui fuyait s'est présenté ici, tout à l'heure...

TOUS. — Ah !

LE CHEF. — Un chouan?

LESTREZEC. — J'ignore. Il m'a dit : « Cachez-moi... »

LE CHEF. — Et?

LESTREZEC. — Et je l'ai caché!

LE CHEF. — Où ?

YANN COZ, *terrible.* — Jobic ! je te défends...

LE CHEF. — Bâillonnez le vieux. (*On le bâillonne. A Lestrezec.*) Parle, toi!

et salue respectueusement Yann Coz.) Excuse-moi d'avoir été forcé de te molester, vénérable citoyen, toi si fier et si brave à la fois ! Notre jeune République se connait en fi rté et en bravoure... et c'est en son nom que je te salue !

YANN COZ, *hochant la tête.* — Votre jeune République nous promettait plus de joie, plus de fraternité. Qu'est devenue sa brillante aurore ?

LE CHEF BLEU. — Elle a éclairé les champs glorieux de Valmy, de Jemmapes et de Wattignies! Mais vous, vous n'avez pas voulu du soleil !

YANN COZ. — Non, chez nous c'est toujours la nuit.



« Soit, tu auras la prime ! Amène l'homme ! »

LESTREZEC. — Je suis prêt à vous le livrer... si vous nous promettez la vie sauve.

LE CHEF. — C'est promis. Dépêche !

LESTREZEC. — Minute... Et si vous me donnez aussi la prime.

YANN COZ, *se débattant.* — Oh!...

LE CHEF. — Soit! tu l'auras! Amène l'homme! (*Lestrezec sort par la petite porte en emmenant avec lui deux soldats.*)

SCÈNE VI

LE CHEF BLEU, YANN COZ, GABIK, DEUX SOLDATS, puis LESTREZEC et HERVÉ GARIN.

LE CHEF BLEU, *désignant Yann Coz.* — Débâillonnez ce vieillard ! (*On lui obéit. Il tire son épée*

LE CHEF BLEU. — Nuit sanglante...

YANN COZ. — Nuit rouge qui n'en finit pas !

LE CHEF BLEU. — Patience ! l'aube fraternelle va luire !

YANN COZ. — La verrai-je ?

LE CHEF BLEU. — Tu en es digne... Et je te plains de toute mon âme d'avoir un fils indigne de la voir !

YANN COZ. — Honte à lui ! malheur à nous ! (*Les soldats rentrent, encadrant Hervé Garin qui se débat hurlant.*)

LES SOLDATS. — Voici l'oiseau ! C'est bien lui!

HERVÉ GARIN, *à Lestrezec, qui vient d'entrer aussi.* — Ah ! misérable Lestrezec, tu m'as livré!... Sois maudit, toi qui as trahi ton hôte !... (*Il lui crache au visage.*)

Le Chef Bleu. — Emmenez-le!...

Hervé, *en s'en allant.* — Judas! Judas! Judas! Judas!

Le Chef. — Et maintenant, en route! Et au premier carrefour...

Les Soldats. — Compris!

Lestrezec. — Minute... et la prime?...

Le Chef, *avec dédain.* — Ah! c'est juste! (*Il prend dans sa poche une bourse de cuir, la suspend au bout de son épée et la tend ainsi de loin à Lestrezec qui, blêmissant, hésite, puis s'en saisit brusquement en détournant la tête.*) En route! (*Il salue de son épée une dernière fois Yann Coz et sort avec ses hommes.*)



« Sois maudit, toi qui as trahi ton hôte !!! »

SCÈNE VII

LESTREZEC, YANN COZ, GABIK endormi.

(*Long silence morne.*)

Lestrezec. — Et l'enfant?

Yann Coz. — Il dort... par bonheur!

Lestrezec. — Dieu soit loué! On va pouvoir le soigner à présent. Comptez. (*Il jette la bourse sur la table.*)

Yann Coz. — Compte toi-même, malheureux! (*Fusillade au loin.*)

Lestrezec. — Déjà! (*Yann Coz se signe Lestrezec compte son argent.*)

Gabik, *s'éveillant en sursaut.* — Qu'y a-t-il?

Yann Coz, *le rassurant.* — Rien... rien... La chasse qui continue. N'aie pas peur surtout! (*A Lestrezec qui vient de se dresser, tout pâle.*) Hé bien! cet argent maudit... le prix du sang de not' maître... Combien?

Lestrezec. — Trente écus!!!

Yann Coz. — Misère des misères! J'ai vécu trop vieux! (*Tous deux retombent sur leur siège, la tête entre les mains, durant qu'au loin on entend les Bleus s'éloigner en chantant la* Marseillaise.)

Les Bleus, *au loin.*

Allons. enfants, de la Patrie
Le jour de gloire est arrivé,
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé, etc...

(*Rideau.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Bois de pins et de chênes sur une hauteur. Au pied d'un menhir les Chouans sont assis, sur des troncs d'arbres et des rochers; la nuit n'est éclairée que par quatre lanternes suspendues à quatre faux emmanchées à rebours et fichées en terre aux quatre coins de la scène. Les Chouans fourbissent leurs fusils, aiguisent leurs couteaux ou martèlent leurs faux.

SCENE PREMIERE

Tous les Chouans, sauf BOISHARDY, PENN-DU, CORENTIN, YANNIK et VENT-DE-NOROIT.

(*Long silence, puis sinistre hululement de chouette, signal d'une sentinelle, au loin.*) — Hou... hou... hou...

Barbe-d'Or.—Réponds, Fleur-d'Épine. (*Fleur-d'Epine se lève et répond par un cri exactement semblable.*)

Fleur-d'Épine. — Hou... hou... hou...

La Volonté. — C'est peut-être ben M'sieu Boishardy. (*Penn-Du entre.*)

La Chopine. — Non, c'est Penn-Du.

(*Penn-Du, le charbonnier, a la figure barbouillée de charbon et il porte une petite lanterne dont un carreau est bleu et les trois autres rouges* (1).

Sans-Quartier. — Le bien nommé! A-t-il la tête assez noire!

Le Grignous. — Dame! un charbonnier de l'Argoat... c'est sa couleur naturelle... naturellement!

Barbe-d'Or. — Mais pourquoi que tu ne te laves point, Penn-Du?

Penn-Du. — Y aurait trop à faire... depuis le temps que je brûle du bois... Le charbon ça tient dur! Et puis se laver c'est bon pour les nobles...

(1) Dès que Penn-Du entre en scène avec sa lanterne (aux 2e, 3e et 4e tableaux) la rampe est éclairée au rouge au lieu de l'être au blanc.

et pour les oiseaux du plein jour... mais les chats-huants, ça se lave-t-il?

Le Grignous. — Pour une fois, Diogène, tu raisonnes juste, par extraordinaire... extraordinairement!

Penn-Du. — Dis-moi voir un peu, vilain Grignous, pourquoi tu m'appelles toujours... heu!.. idiogène!

Le Grignous. — Diogène... Ça te gêne?

Penn-Du. — Dame! c'est point un nom chrétien!

Le Grignous. — Diogène... c'est un ancien...

Penn-Du. — Ah! alors, respect aux anciens!

Le Grignous. — Un philosophe qui, ainsi que toi, ne sortait jamais sans sa lanterne... Car ta lanterne et toi, vous ne faites qu'un seul ustensile: on ne vous voit jamais l'un sans l'autre... séparément!

Penn-Du. — C'est vrai... j'y tiens; et on nous verra l'un portant l'autre jusqu'à la fin de la guerre... ou jusqu'à ma mort. Et savez-vous pourquoi? Non... Eh ben! voici : Au fond du bois où je faisais mon charbon, toujours seul avec les oiseaux dans la journée et, la nuit, avec les loups, je n'avais qu'une joie : celle d'aller prier... ou dormir, dans une bonne vieille petite chapelle abandonnée, toute pauvrette et toute branlante, mais ayant pour l'éclairer un vitrail... un beau vitrail où souriait une bonne sainte Anne si douce, voyez-vous, si douce que je ne pouvais point la regarder sans pleurer... tant elle ressemblait à ma défunte mère.

Le Grignous. — Pleure pas, Penn-Du! Tu vas déteindre!

Penn-Du. — Or, un jour, les maudits Patauds sont venus, m'ont abattu pierre par pierre ma petite chapelle et m'ont brisé à coups de sabre mon beau vitrail, le doux portrait de ma mère sainte Anne. Alors, j'ai pris mon fusil et je suis venu à Boishardy après avoir vitré ma lanterne avec trois éclats de mon vitrail brisé. La voilà! Je ne la lâche plus! C'est elle qui jusqu'au bout éclairera ma vengeance! (*Il s'assied.*)

Tous. — On t'aidera!

(*Cri de chouette au loin.*) — Hou... hou!...

Barbe-d'Or. — Réponds, Jambe-d'Acier! (*Même jeu que plus haut.*)

Bon-Drille. — C'est peut-être le chef? (*Corentin et Yannik entrent, Yannik sans armes, Corentin armé seulement d'un penn-baz et d'un couteau de chasse.*)

Penn-Du. — Non, c'est Corentin le pâtour.

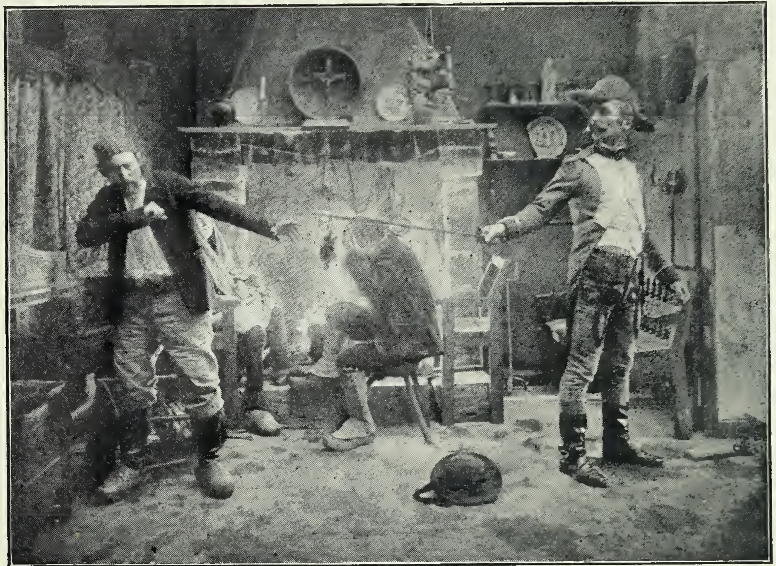
Barbe-d'Or. — Et son frère Yannik, l'enfant de chœur.

Le Grignous. — Un enfant de chœur ici? où il n'y a que des balles de plomb à recevoir en guise de dragées? Le chef n'aime point la jeunesse en général... généralement.

Barbe-d'Or. — Oui, pourquoi amener l'enfant?

Corentin. — Il a voulu me suivre...

Yannik. — Mais je m'en irai tout à l'heure, mes bons amis. Quand vous vous mettrez en marche, je rejoindrai notre maisonnée. Laissez-moi encore un peu avec grand frère. Quand il part avec vous, j'sais-t-y, moi, s'il reviendra? Et je n'ai plus que lui au monde, vous savez!



« La prime.. ? C'est juste, la voici!... »

Tous. — Bon, bien, reste! (*Cri au loin.*) Hou! hou!

Barbe-d'Or. — Réponds, Mouche-à-Bleus! (*Même jeu que plus haut.*)

La Chopine. — C'est peut être ben le chef, ce coup-ci. (*Un marin se présente, sa hache au côté.*)

Barbe d'Or. — Non, c'est Vent de-Noroit.

Penn-Du. — Bonjour matelot! Te v'là redevenu terrien?

Vent-de-Noroit. — Oui, j'ai mouillé ma barque dans un coin de falaise... et je viens voir s'il n'y a point quelque malheureux proscrit à mener là-bas, chez l'Anglais.

Barbe d'Or. — T'es un brave homme, Vent-de-Noroit et le chef te renseignera bientôt sur la chose.

La Volonté. — Tarde bien, ce soir, Boishardy.

Barbe-d'Or. — C'est que ses postes sont nom-

breux dans l'Argoat, et que les Patauds lui donnent du fil à retordre...

PENN-DU. — Et qu'il leur en donne aussi de même.

BARBE-D'OR. — Ah! dame! c'est qu'il est fin comme un renard.

PENN-DU. — Hardi comme un loup.

BARBE D'OR. — Fort comme un taureau.

PENN-DU. — Brave comme un lion.

BARBE-D'OR. — Et avec ça, des fois, tendre comme une berbis!

LE GRIGNOUS. — Non, mais toute l'arche de Noé va y passer, c'est sûr... sûrement!

LA VOLONTÉ. — Allons, v'là le Grignous qui grougne encore.

LA CHOPINE. — Qu'il grignoute tant qu'il voudra... mais pas contre Noé.

LE GRIGNOUS. — Pourquoi ça, la Chopine?

LA CHOPINE. — Parce que c'est un brave homme, c'ti-là... qu'a inventé la vigne au vin. (*On rit.*)

VENT-DE-NOROIT. — A propos de vin!... si on souperait...

TOUS. — Soupons!

PENN-DU. — Dis donc, le Grignous, toi qu'as été au séminaire dans ton jeune temps, récite-nous donc le *Benedicite*.

LE GRIGNOUS — On attend pour ça que la table soye mise en général... généralement.

PENN-DU. — Mettons-la! Attention! Qui qu'a du *bara?* (*Silence*) Eh ben quoi, j'parle français, j'suppose : qui qu'a du pain?

JAMBE-D'ACIER. — J'en ai ben une miche, moi... que j'ai trouvée dans une boulangerie abandonnée depuis des semaines .. mais je ne sais plus ce que j'en ai fait. (*Murmures.*) Ah! si! j'suis assis dessus! (*Il la jette au centre du cercle; bruit de lourd caillou qui tombe.*)

CORENTIN. — Il est en farine de granit, ton pain! (*Rires.*)

BARBE-D'OR. — Heureusement que Vent-de-Noroit est là... avec sa hache d'abordage! (*On rit.*)

PENN-DU. — Silence! Qui qu'a de la *kik?* (*Silence.*)

BARBE-D'OR. — Oui, qui qu'a du lard? (*Silence.*) Hum! c'est pas gras!... Qui qu'a ses bidons?

TOUS, *brandissant gaiement leurs gourdes.* — Voilà! Tous!

BARBE-D'OR. — Qui qu'a quéqu'chose dedans?

TOUS, *retournant leurs gourdes vides, lugubrement.* — Pas moi! Personne!

BARBE-D'OR. — Alors, mes enfants, on soupera comme on a dîné! Y a-t il encore un cran à la ceinture?

TOUS. — Oui...

BARBE-D'OR. — Attention!... Pour serrer la boucle! Une, deusse, troisse... Serre!!! (*Tous, d'un même mouvement, serrent leur ceinture d'un cran.*) Et maintenant le repas est terminé : Grignous, tu peux réciter les *Grâces!*

LE GRIGNOUS. — *Deo Gratias* tout de même... puisqu'on est encore vivant pour rire de sa misère. .

TOUS, *lugubres.* — Misérablement.

VENT-DE-NOROIT. — Ah! mais, minute! moi, je proteste! On a oublié le dessert. L'enfant de chœur est là : qu'il nous élingue une chanson!

TOUS. — Oui, oui, une chanson!

YANNIK. — « La Chasse aux loups », avec toi, Corentin?

CORENTIN. — Va pour « la Chasse aux loups... » et le refrain en chœur, les gâs... mais en sourdine pour ne pas attirer les bleus!

YANNIK

— Guêtres aux pieds, penn-baz en main
Où donc vas-tu d'un si bon train
Où donc vas-tu, mon Corentin?

CORENTIN

— Tous nos gâs ont pris rendez-vous

TOUS

Tihou hou!

CORENTIN

— Pour aller à la chasse aux loups

TOUS

Tihou hou hou!

YANNIK

Et pourquoi n'as-tu pas aux pieds
Tes lourds sabots de châtaignier
Mais tes fins et légers souliers?

CORENTIN

— Nous aurons à forcer des loups

TOUS

Tihou hou!

CORENTIN

— Chaussés de bons souliers à clous

TOUS

Tihou hou hou!

YANNIK

Souperez-vous donc dans les bois
Qu'à ta boutonnière je vois
Ta vieille cuillère de bois?

CORENTIN

— Après avoir chassé les loups

TOUS

Tihou hou!

CORENTIN

Nous mangerons la soupe aux choux!

TOUS

Tihou hou hou!

YANNIK

Mais pourquoi donc as-tu cousu
Sur ton cœur le cœur de Jésus
Mis ton chapelet par-dessus?

CORENTIN
C'est qu'avant de traquer les loups

TOUS
Tihou hou !

CORENTIN, *plus lentement, se mettant à genoux.*
Il fait bon se mettre à genoux

TOUS, *l'imitant, un genou en terre.*
Tihou hou hou!

YANNIK, *seul debout.*
Hé quoi! Vas-tu chasser ainsi
Avec le couteau que voici
Sans emporter ton vieux fusil ?

CORENTIN, *se relevant seul.*
— Ne sais-tu donc plus que chez nous

TOUS
Tihou hou!

CORENTIN, *tirant son couteau.*
C'est au couteau qu'on « sert » les loups?

TOUS, *se relevant en brandissant leurs couteaux.*
Tihou hou hou!!!

SCENE II

LES MÊMES, plus BOISHARDY,

BOISHARDY, *surgissant subitement, éclairé, seul, par un rayon de lune, debout devant le menhir sur un morceau de roc qui lui fait un piédestal.* — Bravo, les gâs!

TOUS. — Le chef!!!

BOISHARDY. — J'aime votre vaillante et rude gaieté! Qui dort, dine! Qui chante, combat!

TOUS. — Vive Boishardy! Vive la Terreur des Bleus! Vive l'Invulnérable

BARBE-D'OR, *à Penn-Du.* — Comment est-il arrivé ?

PENN-DU. — Sait-on jamais avec ce diable d'homme ? Il n'est nulle part... et il est partout !

BOISHARDY, *tirant un papier de sous son habit.* — Tous les chefs de section de la division de l'Argoat sont-ils au rendez-vous?

TOUS. — Tous !

LE GRIGNOUS. — Excepté ceux qui ont été rappés à mort... mortellement!

TOUS, *riant.* — Comme de juste!

BOISHARDY, *faisant l'appel.* — La Volonté!

LA VOLONTÉ. — Présent!

BOISHARDY. — Penn-Dir!

PENN-DIR. — Présent!

BOISHARDY. — Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER. — Présent!

BOISHARDY. — Penn-Du.

PENN-DU. — Présent!

BOISHARDY. — Barbe-d'Or.

BARBE-D'OR — Présent!

BOISHARDY. — Fleur-d'Epine.

FLEUR-D'EPINE. — Présent!

BOISHARDY. — Le Grignous.

LE GRIGNOUS. — Présent... présentement!

BOISHARDY. — Bon-Drille.

BON-DRILLE. — Présent!

BOISHARDY. — Trompe-la-Mort! (*Silence. — Boishardy tire son chapeau et se signe, imité par tous les Chouans :* De Profundis! *Ils se recouvrent et Boishardy continue*): Corentin, Le Bihan!

CORENTIN. — Présent!

BOISHARDY. — Vent-de-Noroit!

VENT-DE-NOROIT. — Présent!

BOISHARDY. — La Chopine!

LA CHOPINE. — Présent!

BOISHARDY. — Passe-Partout! (*Silence.*) De Profundis! (*Même jeu.*) J'ai nommé tout le monde. Ceux qui manquent sont auprès de Dieu : nous leur sonnerons, nous, de belles funérailles!

BARBE-D'OR. — Oui, des glas qui s'entendront au loin, sûr!

LE GRIGNOUS. — Sûrement!

BOISHARDY. — Vous autres, j'ai à vous dire que le Roy est content de vous.

TOUS. — Vive le Roy!

LE GRIGNOUS. — Est-ce qu'il envoie de l'argent au moins? Ni mes hommes, ni moi n'avons plus un sol en poche!

TOUS — Moi non plus! Rien!

LE GRIGNOUS.— Les Républicains en ont, eux! On les paye, et avec générosité... généreusement!

TOUS. — C'est vrai! Il a raison!

BOISHARDY. — De l'argent? je n'en ai point, soldats!.. Mais j'ai du plomb à la disposition de ceux qui grognent. (*Il tire de sa ceinture deux pistolets qu'il braque sous le nez du Grignous.*)

LE GRIGNOUS, *reculant en riant jaune.* — C'est bon!!! C'est bon!!! Ce que j'en dis c'est pour rire! la gaieté, chef, étant mon naturel...

TOUS, *riant.* — Naturellement!

BOISHARDY, *remettant ses pistolets dans sa ceinture.* — D'ailleurs, dans huit jours je vous mène à Lamballe!

BARBE D'OR. — La place est bonne.

BOISHARDY. — Et il n'y a qu'à la prendre.

BARBE-D'OR. — On la prendra!

TOUS. — Tout de suite! Partons! Tout de suite! En route!

BOISHARDY, *sévèrement.* — Silence! qui est-ce qui donne des ordres ici? Il n'y a qu'un maître de l'heure, je pense... et c'est moi! (*Tous baissent la tête en silence.*) Et maintenant, si l'un de vous a quelque chose à me communiquer qu'il s'avance et qu'il parle!

LA VOLONTÉ, *faisant deux pas.* — J'ai à faire savoir que Jean Riou, du Moustoir, a déserté.

BOISHARDY, *promenant les yeux sur l'assistance.* — C'est bien! Retenez tous ce nom : Jean Riou,

du Moustoir... Le premier qui le rencontrera... un coup de couteau dans le dos, comme aux lâches!

Tous. — Il l'aura.

Boishardy. — C'est juré?

Tous, *étendant la main.* — C'est juré!

Boishardy. — Est-ce tout?

Barbe-d'Or, *s'avançant.* — Non, ce n'est pas tout! J'ai un de mes hommes, moi, qui a été vendu aux Bleus.

Cris. — Oh!...

Voix diverses. — Qui?... Par qui?

Boishardy, *menaçant.* — Le premier qui ouvre encore la bouche sans ma permission, je la lui clos d'une balle. Est-ce entendu?... Explique-toi, Barbe-d'Or.

Barbe-d'Or. — C'était lundi dernier, jour de Saint-Mériadec, sur les confins de la forêt de Lorges. Depuis la veille au soir les Bleus nous traquaient. Hervé Garin, blessé à la cuisse, ne put prendre le bois avec nous; je lui dis : « Réfugie-toi chez Lestrezec, ton ancien valet de ferme, qui loge tout proche, à Kéralzy. » Le lendemain nous l'avons retrouvé attaché sur la croix des Trois-Chemins, mort, la poitrine trouée de six balles. Les Lestrezec l'avaient livré aux Républicains. J'ai dit.

(*Cris.*) A mort le chien! A mort le traître! A mort le Judas!

Boishardy. — Qu'il soit jugé! (*A Barbe-d'Or.*) Hervé Garin a été tué par six balles, dis-tu?

Barbe-d'Or. — J'ai compté les trous.

Boishardy. — Lestrezec mourra donc de six balles dans la peau, n'est-ce pas, vous autres?

Tous. — Oui! oui!

Boishardy. — Et c'est au pied du calvaire qu'ils l'ont abattu?

Barbe-d'Or. — Au pied du calvaire, devant la divine face du Rédempteur, les sacrilèges!

Boishardy — Que le traître mort soit donc attaché lui aussi à la croix profanée, afin que son cadavre y pourrisse, si c'est votre avis.

Tous. — C'est notre avis.

Barbe-d'Or. — Oui; et que le nom de Judas soit gravé dans sa chair.

Boishardy. — Il le sera, et de la propre main de Boishardy et pas plus tard que demain, veille de Noël!

Tous. — C'est juré?

Boishardy, *étendant la main.* — C'est juré!

Tous. — Vive Boishardy! Vive la terreur des Bleus!

Boishardy. — Penn-Du! Barbe-d'Or! vous serez avec moi les exécuteurs de la sentence! (*Les deux chouans viennent l'encadrer.*) Vous, camarades, soyez prêts dans huit jours, quand le cri de la chouette retentira de nouveau sous les mêmes arbres. Il y aura fête, à Lamballe, cette nuit-là, pour la légion de Boishardy! Toi, la Chopine, tu boiras du vin! Toi, le Grignous, tu empocheras de l'argent... et nous tous, camarades, nous boirons du sang et nous empocherons de la gloire!

Tous. — Vive Boishardy!

Boishardy. — Nos consciences sont opprimées, nos curés proscrits ou massacrés, nos calvaires brisés, nos églises profanées... Nous vengerons Dieu!

Tous, *brandissant leurs armes.* — Vive Dieu!

Boishardy, *continuant.* — On a guillotiné notre Roy, guillotiné notre Reine! Mais leur fils est encore vivant! Nous vengerons nos augustes morts et mettrons la couronne de France au front de Louis XVII!

Tous. — Vive le Roy!!!

Boishardy. — Et maintenant, les gâs, égaillez-vous!!!

Tous. — Egaillons!!!

Yannik, *à Corentin, durant que tous les chouans, sauf Boishardy et ses deux lieutenants, sortent lentement par la droite et par le fond :*

Adieu donc, mon bon Corentin :
Va t'embusquer dans un ravin,
Au fond du hallier vendéen!

Corentin.

Quand la nuit hurleront les loups...

Les Chouans, *s'éloignant.*

Tihou hou!

Corentin.

Fais ta prière et pense à nous!

(*Il sort par la droite.*)

Les Chouans, *au loin.*

Tihou... hou... hou!

(*Yannik, après avoir envoyé un baiser à son frère, sort par le fond, à gauche.*)

Boishardy. — Suivez-moi! (*Et précédé de Penn-Du, porteur de sa lanterne, et suivi de Barbe-d'Or, il s'éloigne vivement par le premier plan de gauche.*)

(*Rideau.*)

DEUXIÈME ACTE

PREMIER TABLEAU

Même décor qu'au premier acte, mais la nuit. La scène n'est éclairée que par deux lanternes, une suspendue dans la cheminée, l'autre au plafond. Au fond, paysage de neige.

SCÈNE PREMIÈRE

YANN COZ et GABIK

Gabik et son grand-père, au lever du rideau, sont seuls en scène. L'enfant, toujours assis dans son vieux fauteuil de chêne, devant, l'âtre. Son grand-père, un genou en terre près de lui sur la pierre du foyer, lui tient les mains.

YANN COZ. — Oui, Gabik, c'est Noël, la nuit belle entre toutes les nuits, où les anges des cieux cheminent par les routes pour annoncer sur terre aux pauvres de notre sorte qu'un Dieu va naître, un Dieu bon, pitoyable et doux.

GABIK.— Dites-moi son histoire encore grand-père !

YANN COZ. — Ecoute... C'était voici longtemps, bien longtemps, il y a je ne sais combien de centaines d'années ; Joseph et la Vierge, repoussés des hôtelleries, n'avaient trouvé pour se loger qu'une pauvre étable à bœufs. Et ce fut dans cette humble crèche, sans un âtre où allumer une flambée, qu'en plein hiver, sur un lit de paille, la Vierge mit au monde un Dieu.

GABIK. — Un Dieu, grand-père ?

YANN COZ. — Un Dieu, oui, Gabik, et ce Dieu voulut naître plus pauvre que le plus pauvre des hommes, si pauvre que pour emmailloter ses pieds nus, il n'avait pas même de langes.

GABIK. — Et c'est lui qui commande au ciel et à la terre ?

YANN COZ. — C'est Lui, Jésus, l'enfant Jésus!

GABIK, *répétant avec foi.* — L'enfant Jésus!

YANN COZ. — Et ceux qui vinrent les premiers le bonjourer furent des pasteurs de brebis. Puis, après eux, ce fut le tour des trois rois Mages vêtus d'habits de soie et de velours, avec des boutons d'or, de nacre et de rubis.

GABIK, *répétant, extasié.* — Avec des boutons d'or, de nacre et de rubis ?

YANN COZ. — Comme ils étaient riches, ils apportèrent en offrande trois présents, trois présents très rares...

GABIK, *avec fougue.* — Oui, je sais !... Et Jésus leur dit, n'est-ce pas, grand-père : « En mémoire « de moi, vous irez tous les ans, à la Noël, vers « les chaumières comme vers les palais et vous « exaucerez, en mon nom, les prières que vous « feront, cette nuit-là, tous les enfants. »

YANN COZ, *avec mélancolie.* — Tous les enfants...

GABIK. — Alors, pourquoi suis-je le seul qu'ils n'ont jamais exaucé ?... Songez depuis combien de Noëls je les attends en vain, les bons Mages porteurs de présents ! Si pourtant notre maison n'était pas sur leur route ?...

(Le père rentre en ce moment; il a l'air sombre, préoccupé; il a collé son front à la vitre de l'unique fenêtre pour regarder au dehors, puis, il va et vient dans la pièce, nerveusement agité.)

YANN COZ. — Si ! Si ! Ils la trouveront, va !... Cette nuit-ci ils ne passeront pas Kéralzy sans entrer.

GABIK. — Vous en êtes sûr?

YANN COZ. — Tu peux m'en croire.

GABIK. — Jurez-le, jurez-le-moi, grand-père.

YANN COZ, *souriant.* — Je te le jure !

SCÈNE II

LES MÊMES, LESTREZEC

LESTREZEC, *s'approchant.* — Allons! vieux, il est temps, il est grand temps. (*Il montre du doigt l'horloge.*) Neuf heures bientôt! C'est presque l'heure passée.

YANN COZ. — Oui, les autres seront déjà au travail... mais c'est si dur de laisser l'enfant comme ça, tout seul !... S'il attrapait plus mal ?...

GABIK. — Non, non, grand-père, n'ayez pas peur !

LESTREZEC. — Pourquoi aussi ne pas le coucher ? Nous nous en irions plus tranquilles.

GABIK, *vivement.* — Allez-vous en, de grâce, et laissez-moi, là, comme je suis... Sur le dos, dans le lit, je ne fais que tousser, tousser, comme si ma poitrine allait se fendre. Ici, je suis bien ; et c'est si gai, et si bon, le feu !

YANN COZ. — Dans les draps tu serais plus au chaud... Si tu prenais encore un peu d'herbe à dormir?...

GABIK, *avec exaltation.* — Dormir ! Une nuit pareille ! Dormir ! La nuit de Noël ! Dormir ! Pour que je ne les entende pas venir et qu'ils s'en aillent peut-être sans entrer, s'imaginant qu'il n'y a personne !...

LESTREZEC, *étonné, à son père.* — Qui ça, ils? Vous lui avez donc dit qu'on viendrait peut-être?

YANN COZ, *l'interrompant avec un signe.* — Oh ! je n'ai pas eu besoin de lui dire... il sait ! Il sait que les messagers de Noël sont en route, qu'ils sont en route, les rois Mages, les trois envoyés de Jésus !

LESTREZEC, *rassuré*. — Ah ! bien.

GABIK. — Oui; car ils viendront, n'est-ce pas ?

YANN COZ. — Je te l'ai juré : ils viendront.

GABIK, *à son père*. - Bien sûr, père!

LESTREZEC, *morne*. — Mais oui, bien sûr!

GABIK. — Oh! s'ils m'oubliaient encore, je crois que j'en mourrais !

YANN COZ, *souriant*. — Tu n'auras pas de crainte, au moins, quand ils paraîtront?

GABIK. — De la crainte, grand Dieu! Je leur sauterai au cou... si j'ose.

LESTREZEC. — A la bonne heure. (*Il le baise au front du bout des lèvres.*) Sois donc en paix. (*A son père.*) Allons! venez vite!

YANN COZ, *enveloppant bien son petit-fils*. — Que la nuit te soit douce! Soigne le feu... Et si tu sentais un peu de faiblesse, ici, dans la bouilloire, je t'ai préparé du flip, bien sucré, comme tu l'aimes.

GABIK. — Merci, grand-père! bonne veillée à vous deux! (*Le père et Yann Coz sortent rapidement par la porte de droite.*)

SCÈNE III

GABIK, *seul, rêvant devant le feu*. — Les voilà partis sous le ciel noir, à travers la neige, dans la campagne blanche Tout à l'heure, avec les gens des fermes, ils teilleront le chanvre, tandis que les femmes fileront devant le grand feu d'ajonc sec. Et il n'y a plus personne sur les sentes... personne, excepté les trois Rois mages, — ceux qui viennent distribuer les cadeaux que Jésus, l'Enfant Dieu, fait aux enfants des hommes! (*Les mains jointes.*) Bon Jésus, vous le savez, moi, ce que je voudrais, c'est une veste de laine qui serait bleue comme le firmament, avec des boutons d'or, qui brilleraient comme les étoiles. (*Rêvant.*) L'ai-je assez demandé dans mes prières, l'habit couleur d'azur!... Me l'apporteront-ils enfin!... Oh! que la veillée sera longue!... Et l'heure qui n'avance pas! .. Quelle patience il va me falloir jusqu'à minuit! Pourvu, du moins, que je ne m'endorme.. Ah! s'il y avait une herbe pour ne pas dormir! Oh! mais je sais bien... Si le feu m'engourdissait, tant pis : plutôt que de manquer, cette fois, les Rois mages, j'irais les guetter à la fenêtre... là où il y a un carreau cassé. Seigneur Jésus, faites seulement qu'ils passent par Kéralzy... les rois Mages, vos bons rois Mages !

(*Le sommeil l'accable malgré lui, comme il achève. Du dehors, une main passe par le carreau cassé, ouvre doucement la fenêtre et trois chouans apparaissent dans le noir de la nuit; ils sont couverts de neige tous trois.*)

SCÈNE IV

GABIK, BOISHARDY, BARBE-D'OR et PENN-DU

BOISHARDY, *un peu en arrière des deux autres*. — La pie est-elle au nid?

BARBE-D'OR, *le nez à la lucarne*. — Je ne vois qu'un gosse, dans l'âtre.

BOISHARDY. — On parlait cependant.

BARBE-D'OR. — Apparemment qu'il faisait sa prière.

BOISHARDY, *à Penn-Du*. — Cogne à la porte, toi, Penn-Du.

PENN-DU, *heurtant avec force d'un coup de crosse*. — Holà! qu'on ouvre!

GABIK, *sursautant*. — Eux, déjà! (*Il se lève et crie.*) Pesez sur le loquet, Messeigneurs : le verrou n'est pas mis. (*La porte s'ouvre.*)

BOISHARDY. — Quelqu'un aura prévenu l'oiseau ! La cage est vide! (*Ils restent tous trois au fond, éclairés par un rayon de lune resplendissant. La lanterne de Penn-Du est enveloppée dans son manteau.*)

GABIK, *debout, dans une attitude de vénération, sans lever les yeux*. — Soyez les bienvenus chez nous, vous qui êtes envoyés par Dieu!

BOISHARDY. — Qu'est-ce qu'il chante là?

BARBE-D'OR. — Ouais! il fait l'innocent!

BOISHARDY, *durement*. — Tu n'es pas seul ici, hein? Parle sans crainte!

GABIK, *toujours incliné*. — Excusez, Monseigneur, je suis tout seul, tout seul, vraiment... C'est la saison dure, et nous sommes des gens très pauvres, alors, pour gagner quelques sous de plus, le père et le grand-père vont aider à teiller le chanvre, aux veillées, dans les bonnes maisons d'alentour.

BOISHARDY. — Ah! Et ce soir, chez qui sont-ils?

GABIK. – Oh! dame!... je ne sais pas bien... Peut-être chez les Mahé... peut-être chez les Guermeur... Voilà plus d'une semaine déjà qu'ils s'en vont ainsi, dès que la nuit tombe, et c'est rare qu'ils rentrent avant la pique du jour... Mais, ne vous fâchez pas pour cela, Monseigneur... Voyez, il y a du feu dans l'âtre, si vous avez froid; et il y a du pain dans la huche et du lard dans le charnier, si vous avez faim. Pardonnez-moi, je sommeillais à moitié. C'est que je ne suis pas bien résistant! Et puis, pour dire vrai, je ne vous attendais pas avant minuit

BOISHARDY, *un peu radouci*. — Nous attendre? Tu étais donc averti que nous viendrions?

GABIK. — Je l'espérais de toute mon âme, oui!... Pensez donc, Messeigneurs! A la Pâques prochaine j'aurai treize ans ; voilà presque deux ans que je suis malade, bien malade, et vous,

qui allez chez tout le monde, pas une fois encore vous n'étiez venu chez nous!

PENN-DU. — Il a l'esprit dérangé, ma parole! (*Il démasque sa lanterne. Là scène est désormais éclairée en rouge.*)

BOISHARDY, *s'approchant un peu de l'enfant.* — Ça, pour qui donc nous prends-tu, gamin?

GABIK. — Oh! je ne m'imaginais pas que vous seriez vêtus comme vous êtes... Mais les temps sont durs pour les Rois et c'est pourquoi sans doute vous êtes équipés comme des chasseurs de loups... (*Avec un pâle sourire.*) N'importe ! malgré votre accoutrement terrible et votre voix rude, vous ne me tromperez pas, allez! Gabik Lestrezec sait bien qui vous êtes.

BOISHARDY. — Ah ! Et qui donc suis-je, s'il te plaît?

GABIK, *avec élan.* - Vous, votre nom est Melchior. Vous êtes le plus grand, le plus beau, le plus puissant des Rois Mages.



« Vous êtes le plus grand, le plus beau, le plus puissant des Rois Mages ! »

BARBE-D'OR et PENN-DU, *avec un ricanement.* — Les Mages?... Ha Ha! Ha!

GABIK, *sans se déconcerter, à Barbe-d'Or, dont la barbe est couverte de neige.* — Oui, et vous êtes, vous, Balthazar, le vieux Mage à la barbe touffue, mêlée d'or et d'argent! Et le troisième là-bas... c'est le Mage d'Éthiopie, de l'autre côté du désert brûlant, c'est le bon Roi Gaspard, c'est le grand Mage Noir!

BOISHARDY. — Où donc as-tu appris tout cela?

GABIK. — Dans mon catéchisme, donc! et dans mon évangile. Prendriez-vous, par hasard, les enfants bretons pour des petits païens?

BOISHARDY, *qui s'est approché du foyer, à lui-même.* — L'aventure est étrange, en vérité.

GABIK, *précipitamment.* — Attendez, Messeigneurs, je vais souffler le feu. (*Il s'agenouille sur l'âtre et souffle, mais une quinte de toux le saisit, l'étrangle.*) Je... je ne peux pas... j'ai l'haleine si courte!... (*Il va pour tomber; Boishardy le retient et le recouche dans le fauteuil.*)

BOISHARDY, *avec compassion.* — Pauvre, pauvre petit! (*Il le réenveloppe dans la vieille couverture.*)

GABIK, *aux deux autres chouans qui se sont assis à la table.* — Le pain est dans la huche...

BOISHARDY, *l'interrompant.* — Oui, tais-toi !

GABIK. — La viande est dans...

BOISHARDY. — Ne parle plus. Sois sage. Dors !

GABIK, *avec effort.* — Oh ! non !

BOISHARDY. — Pourquoi?

GABIK. — Si je m'endormais encore, vous partiriez peut-être, et...

BOISHARDY. — Et?

GABIK, *avec hésitation.* — Je serais privé, une fois de plus, de ma part de Noël.

BOISHARDY. — Noël !.. (*A ses hommes.*) Saluez, les gars ! Il y a donc encore, par le temps qui court, quelqu'un à se souvenir du jour de Noël. (*A Gabik.*) Et tu crois que nous te l'apportons, ta Noël ?

GABIK, *avec une force retrouvée.* — J'en suis sûr, à présent! Et je l'aurai, n'est-ce pas ? Dites, que je l'aurai ! Dites, que cette fois-ci je ne serai pas trompé... Oh! si vous saviez comme c'était triste, les autres années! Je mettais bien mes sabots dans la cheminée, mais le lendemain il n'y avait dedans que la paille de la veille. Et je pleurais, et je pleurais! Alors maman (car j'avais encore ma mère en ce temps-là!), maman me disait : « Ne pleure pas, Gabik! l'an prochain, tu verras, les Gens du Bon Dieu t'apporteront un habit bleu, un habit bleu comme le ciel, avec des boutons d'or étincelants comme les étoiles de la Nativité »... Vous me l'apportez, n'est-ce pas, mon bel habit d'azur? (*Il a trop parlé, il retombe en arrière, suffoqué.*)

BOISHARDY, *essuyant une larme et penché sur l'enfant.* — Un habit bleu?... Oui... Parfaitement, nous l'avons... C'est-à-dire, tu vas l'avoir... Seulement, pas avant minuit sonnant, et à la condition que, d'ici là, tu dormes.

GABIK, *d'une voix affaiblie et lointaine, mais*

joyeuse. — Je dormirai... Je dormirai... Merci ! (*Il incline sa tête exténuée, tenant dans sa main celle de Boishardy.*)

PENN-DU, *à Barbe-d'Or.* — Hein ! dis donc... Boishardy en nourrice sèche !

BARBE-D'OR. — Avec lui, il faut s'attendre à tout !... C'est égal, il en a de bonnes !... On vient pour fusiller le père, et... *dodo, mon petit !*... le voilà qui berce l'enfant !

BOISHARDY, *très doux, avec émotion.* — Dors, pauvret, dors en rêvant de ton bel habit bleu de ciel .. Du diable si je sais où le lui prendre, son habit bleu ! .. Dors tout de même, petit, dors tranquille. Je t'ai promis que tu l'aurais, et tu l'auras !... Oui, mais comment ?... Inspire-moi, Dieu de Noël, Dieu des enfants sages et des hommes de bonne volonté !... Dix heures ! Plus que deux heures devant moi !... (*S'adressant à Barbe-d'Or.*) Barbe-d'Or, quelle est la ville la plus rapprochée ?

BARBE-D'OR. — Saint-Brieuc est à trois lieues, Lamballe à deux.

BOISHARDY, *se parlant à lui-même.* — Deux lieues : mon cheval est de taille à les abattre en trente minutes, aller et retour. Plus, le temps de forcer, s'il le faut, une boutique de tailleur... Tout va bien. (*Aux deux chouans.*) Vous allez rester de faction ici ; moi, pour me désennuyer, je vais pousser une reconnaissance du côté de Lamballe.

BARBE-D'OR. — Vous n'y pensez pas ?

BOISHARDY, *les sourcils froncés.* — Plaît-il ?

PENN-DU, *timidement.* — Je vous ai entendu dire qu'en prévision de notre attaque prochaine la ville avait doublé, avait même triplé ses avant-postes ?

BARBE-D'OR. — Si vous tenez à vous faire tuer, laissez-nous en être.

PENN-DU. — Sommes-nous vos lieutenants, oui ou non ?

BOISHARDY, *impérieux.* — Suffit ! .. Faites ce que je vous commande. Veillez ! Si, dans une heure et demie, je ne suis pas de retour, vous saurez de quel côté venir chercher mon cadavre... Jusque-là, m'entendez-vous, vous me répondez sur vos têtes du sommeil de cet enfant ?

BARBE-D'OR. — Bien, chef !

PENN-DU. — Mad ! Mad ! (1)

BOISHARDY, *regardant une dernière fois Gabik.* — Toi, si je ne te rapporte pas tout à l'heure l'humble joie que tu as si longtemps souhaitée en vain, c'est qu'il y aura demain, chez Boishardy, un garçonnet de ton âge qui n'aura plus, lui aussi, qu'à pleurer son père !... (*Il sort. Penn-Du va remettre la barre de la porte derrière lui et revient vers son compagnon.*)

(1) Bon ! Bon !

SCÈNE V

GABIK, BARBE-D'OR, PENN-DU

PENN-DU, *à Barbe-d'Or.* — Des bêtises !... Qui aurait cru ça du chef ? (*Il pose sa lanterne sur la table.*)

BARBE-D'OR, *haussant les épaules.* — Dire pourtant que le loup va se jeter dans la gueule des chiens pour faire plaisir à l'agneau !...

PENN-DU. — L'agneau d'une brebis galeuse, oui-da !... La graine pourrie d'un Lestrezec ! La sale engeance d'un Judas !

GABIK, *entr'ouvrant les yeux en entendant prononcer son nom.* — Que disent-ils ?

BARBE-D'OR. — Mets une sourdine à ton battant, Penn-Du ! Si tu réveilles le morveux, gare à nous ! Boishardy ne plaisante pas !

PENN-DU. — C'est-y mon métier de faire la gardeuse d'enfant ?...

BARBE-D'OR. — Si encore c'était dans une bonne maison...

PENN-DU. — Pour ce qu'il y a à gratter ici !

BARBE-D'OR. — Au fait, qu'est-ce qu'il disait donc de la huche et du charnier, le gringalet ?

PENN-DU. — C'est vrai. Cherchons au moins de quoi faire semblant de réveillonner. (*Ils vont l'un à la huche, l'autre au charnier.*)

BARBE-D'OR. — Du pain !

PENN-DU. — Du lard !

BARBE-D'OR. — Il manque la boisson... Qu'est-ce qui mijote là, dans la bouilloire ?... Du flip !... nous sommes sauvés !

GABIK, *à mi-voix.* — O mon Dieu ! mon Dieu ! faites que je me rendorme !

BARBE-D'OR, *qui revenait vers la table se retourne et dit à Penn-Du.* — Ecoute !...

GABIK, *murmurant.* — Si ces hommes pourtant n'étaient pas vos rois mages ?

PENN-DU. — Il rêve .. Il est toujours avec ses mages !

BARBE-D'OR, *revenant s'asseoir.* — Grand bien lui fasse !... Un peu de flip, Gaspard ?

PENN-DU. — Verse, Balthazar. (*Ils boivent et mangent.*)

GABIK, *à lui-même.* — Oh ! si, n'est-ce pas, c'est bien eux ?

BARBE-D'OR, *se retournant.* — Encore le gosse !..? A ta triste santé, pauvre fleur de misère !

PENN-DU. — Ce qu'il pourrait lui arriver de mieux pour sa Noël, ce serait de claquer cette nuit.

BARBE-D'OR. — En même temps que son Judas de père !

GABIK. — Mon père ?... Lui, un Judas ?...

PENN-DU. — Oh ! celui-là, il est sûr de sa Noël !

BARBE-D'OR. — Oui, six balles dans la peau...

GABIK. — Mon Dieu !...

PENN-DU. — Autant que sa trahison en a fait planter dans la peau de Garin.

GABIK. — Sa trahison ?

BARBE-D'OR. — Il peut teiller du chanvre, ce soir... Il en faudra demain pour son linceul.

PENN-DU. — Si les loups et les corbeaux ne réveillonnent pas tout à l'heure avec sa carcasse.

BARBE-D'OR. — V'là des bestiaux qui sont rudement bien nourris, cette année !

PENN-DU. — Mieux que nous, sûr !

BARBE-D'OR. — Oui, quand ça sera notre tour d'y passer, ils trouveront la pâture plutôt maigre.

PENN-DU. — Mangeons, en attendant qu'on nous mange !

BARBE-D'OR — A ta santé, Gaspard Penn-Du !

PENN-DU.— A la tienne, Balthazar Barbe-d'Or! (*Ils rient.*)

GABIK. — Oh ! comme ils sont loin, les Rois Mages !

BARBE-D'OR.— Est-ce qu'il n'a pas remué, le petiot ?

PENN-DU, *se levant doucement.* — Non, il dort toujours... C'est à peine si on l'entend respirer... Mort, il ne serait ni plus raide, ni plus pâle.

BARBE-D'OR. — Dieu lui accorde de mourir cette nuit... avant de savoir ce que demain lui réserve !

PENN-DU, *se rasseyant.* — Pourvu que Boishardy, maintenant, ne nous fasse pas rater le coup !

BARBE-D'OR. — Avec ou sans Boishardy, Lestrezec est à nous.

GABIK.— Quoi ! ils sont venus pour tuer mon père !...

PENN-DU. — Tu sais par où il doit reparaître ?

BARBE-D'OR. — Il n'a qu'un chemin pour rentrer chez lui : celui qui passe au carrefour du Calvaire. Et puis on a ses petits renseignements ; on l'a observé ces temps-ci. Tous les soirs, la conscience bourrelée de remords sans doute, il s'arrête au Calvaire, le temps d'y réciter un *De Profundis* pour le repos de l'âme de sa victime. — Et c'est là qu'il doit tomber, au pied de la croix, à la place même où les Bleus crucifièrent Hervé Garin.

PENN-DU. — A quoi le reconnaîtrons-nous ?



« Il rêve... Il est toujours avec ses mages. »

BARBE-D'OR. — Au mouchoir rouge qui ne quitte jamais son crâne, donc !... et qui l'a fait surnommer *Tête rouge...* comme ta face de mal blanchi t'a fait surnommer *Tête noire !*

PENN-DU. — Merci du rapprochement ! Je ne veux pas de cousinage avec cette vermine-là !

BARBE-D'OR. — N'insulte pas celui qui va mourir, Penn-Du !... On vit dans des temps pas gais... Et, regarde ! ça sent vraiment la misère, ici... Sans compter le petit gâs à soigner... Ça se paye cher, les guérisseux et les médecines !... Et on en arrive, à force de malheur, à faire argent de ce qu'on peut... même de la peau d'un chrétien !

GABIK. — O mon père !

PENN-DU. — Soit Mais ce marché-là vous coûte la vôtre... Il n'y a pas d'erreur.

BARBE-D'OR — Ça, c'est vrai... Encore quelques tours d'aiguille à l'horloge, et Lestrezec aura son compte... Et peut-être, avant qu'il soit longtemps, les Bleus nous auront rendu à nous-mêmes la monnaie de notre pièce. Ainsi va le monde, en l'an de grâce 93.

PENN-DU. – Encore une bolée, Barbe-d'Or?

BARBE-D'OR.—Oui, et, après, un petit somme... pendant que Boishardy fait des siennes ! (*Ils trinquent et boivent.*)

PENN-DU. — C'est cela... Oui... afin d'être plus dispos et de viser mieux !

(*A ce moment, au loin, on entend une bombarde [un hautbois champêtre] soupirer un vieil air breton.*)

BARBE-D'OR. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

PENN-DU. — Quelque berger qui se donne l'illusion de fêter la Noël à la façon d'autrefois... quand on la fêtait encore !... Dormons !

BARBE-D'OR. — Dormons! (*Ils posent leurs bras sur la table, leurs fronts sur leurs bras et s'endorment, leurs fusils entre leurs jambes.*)

(*La chanson d'un berger succède à celle du hautbois.*)

Réveillez-vous, gais pastoureaux.
Laissez vos blancs troupeaux
Au flanc des blancs coteaux !

Voici Noël en manteau blanc
Qui s'en vient à pas lents...
La la !
Suivez à travers les landiers
L'Etoile des bergers !

(*Reprise du hautbois pendant que Gabik parle.*)

GABIK. — Ah ! pourquoi m'ont-ils réveillé ! Pourquoi sont-ils venus me tuer mon beau rêve? Mon rêve... Qu'importe mon rêve! Voilà que c'est mon père qu'ils parlent de tuer, maintenant! Mon père! Est-il Dieu possible qu'il ait fait ce qu'ils disent?... Oh ! la triste, la triste Noël !... C'est une sentence de mort, la sentence de mort de mon père, que les Rois Mages sont venus mettre dans mes sabots ! S'il faut qu'il y ait du sang répandu, pourquoi ne me prennent-ils pas plutôt, moi, le pauvre moribond, qui ai toujours été de trop sur cette terre... Oh ! mais j'y songe : c'est une inspiration de Jésus, de Jésus le Rédempteur, de Jésus innocent qui, jadis, a voulu s'immoler pour le péché des hommes ! — Oui, oui, Dieu de Noël, j'ai compris, j'ai compris... Merci... Merci... (*Il a une syncope.*)

LA VOIX, *s'éloignant peu à peu.*

Les Pastoureaux, tête et pieds nus,
Premiers s'en sont venus
Vers Toi petit Jésus,
Suivis des Mages d'Orient
Vêtus d'or et d'argent...
La la !
Minuit, l'heure sainte a sonné :
Le Dieu d'Amour est né !...
Noël !

SCÈNE VI

LES MÊMES, BOISHARDY

BOISHARDY, *au dehors, frappant et appelant.* — Ouvrez, les gâs ! ouvrez !

PENN-DU, *sursautant et braquant son fusil sur la porte.* — Qui va là ?

BOISHARDY. — Dieu et le Roy !

BARBE-D'OR. — Tais-toi donc, imbécile ! c'est le chef ! (*Il va ouvrir. Boishardy, haletant, entre, un paquet sur le bras ; il repousse les deux hommes et va droit à l'enfant toujours pâmé, sur les genoux duquel il étale l'habit rapporté de Lamballe.*)

BOISHARDY. — Voici, petit, ce que t'envoie le Dieu qui naquit à Noël pour les enfants et, plus tard, mourut en croix pour le salut des hommes. Voici ta veste bleue couleur du ciel d'été, avec des boutons d'or brillants comme des étoiles. Fais-toi beau, au réveil, pauvre petit enfant, pour t'en aller là-haut chanter avec les anges : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » (*Tous trois se signent.*)

GABIK, *en rêve.* — Melchior, ô beau roi mage !

BARBE-D'OR. — Il a rêvé ainsi, tout haut, durant toute la veillée.

PENN-DU. — Il délire.

BOISHARDY. — Qui sait?... Tes beaux rois mages, pauvre petit, si tu ne les vois pas sur terre, tu les verras en paradis.

GABIK, *les yeux toujours fermés.* — En paradis ?

BOISHARDY. — En paradis ! (*Changeant de ton, aux deux hommes.*) Rien de nouveau ?

LES DEUX CHOUANS. — Rien !

BOISHARDY. — Assez faire le mage !... A présent – puisque c'est juré — à la besogne !

BARBE-D'OR. — A l'embuscade ?

BOISHARDY. — Oui, devant le calvaire des Trois-Chemins. (*Il ouvre en grand la porte.*)

PENN DU, *levant sa lanterne.* — Ah ! comme il a neigé !

BARBE-D'OR. — Belle nuit de Noël... toute blanche !

PENN-DU. — Toute blanche !

BOISHARDY. — Elle sera rouge tout à l'heure ! (*Il sort.*)

LES DEUX CHOUANS, *fermant la porte.* — Toute rouge !

SCÈNE VII

GABIK, *seul.*

GABIK. — Toute rouge !... Debout, et du courage !... Du courage... j'en ai... Mais la force... l'aurai-je ? (*Il se dresse.*) Le flip de grand-père ! (*Il prend la bouilloire, emplit un verre et boit.*) Vite !... Ma veste bleue ! la belle veste bleue du bon roi mage ! Faisons-nous beau pour mourir ! (*Il met la veste bleue.*) La maladie allonge ! j'ai la taille du père à présent. Ma houppelande est pareille à la sienne. (*Il la met.*) Ah ! son mouchoir rouge ! (*Il ouvre l'armoire, prend un mouchoir rouge, s'en enveloppe la tête et le noue par derrière.*) Il n'est pas minuit... et, si Dieu m'aide, j'arriverai à temps malgré le long détour qu'il va me falloir faire ! Mon chapeau. (*Il se couvre d'un grand chapeau breton à larges bords.*) Mon penn-baz. (*Il prend un bâton.*) Et maintenant, allons !... Mon père a fauté pour moi... il est juste que je paye pour lui. (*Il ouvre la porte et frissonne.*) Oh ! qu'il fait froid ! (*Sur le seuil, les bras au ciel.*) Petit Jésus, qui allez avoir le courage de renaitre cette nuit, donnez-moi, cette nuit, le courage de mourir ! (*Et il s'éloigne lentement, lentement, dans la nuit, dans la neige !*)

(*Rideau.*)

DERNIER TABLEAU

Au calvaire des Trois-Chemins. Une croix de granit, courte et trapue, sur son socle carré que supportent quatre ou cinq marches. En arrière, entre des haies d'ajoncs, chargées de neige, s'ouvre une bifurcation de chemins : en avant, une espèce de petite place, enneigée aussi, avec, à droite, une avancée de talus où s'érige un bouquet d'arbres défeuillés. Le talus est muni d'un échalier auquel donnent accès des pierres enfoncées en guise d'échelons dans le rempart de terre. Le Christ de granit, détaché de la croix par les Bleus, est fiché debout dans le talus de droite. Au lever du rideau, les trois chouans sont en scène.

SCÈNE PREMIÈRE

BOISHARDY, BARBE-D'OR, PENN-DU, sa lanterne rouge en main.

BOISHARDY. — Alors, c'est ici ?...

BARBE-D'OR. — C'est ici... Quelques heures après avoir envoyé Hervé Garin chez le Lestrezec, ayant pu rallier mes hommes, je revins à la rescousse pour le tirer de sa cachette et l'emmener avec nous, dans le bois, chez le rebouteux...

PENN-DU. — Oui... car il avait, paraît-il, une aile cassée.

BARBE-D'OR. — En passant par ici, au soir tombant, un de mes hommes s'écria : « Tiens! on a remis en croix le bon Dieu des Trois-Chemins!... »

PENN-DU. — Car faut vous dire que la croix avait été profanée le mois dernier ..

BOISHARDY. — Je sais...

BARBE-D'OR. — Nous approchons... levons le nez pour un salut... et frissonnons d'épouvante.. car c'était point le Sauveur que les sacrilèges avaient recrucifié... c'était le cadavre du pauvre Garin... percé de six coups de feu...

PENN-DU. — Avait-y saigné, le pauvre gâs ! Les marches du calvaire en étaient toutes rouges... et si la neige était point tombée depuis, vous pourriez encore...

BOISHARDY. — C'est bon ! (*A Barbe-d'Or.*) Achève !

BARBE-D'OR. — Alors, n'est-ce pas, chef... on a descendu de son gibet le pauvre camarade et on lui a donné une sépulture... chrétienne... autant qu'on a pu... (*montrant le talus de droite et le Christ brisé qui le couronne*) là, au pied du talus... Et on a mis ensemble les deux crucifiés, le Maître et le disciple : l'un dessus, l autre dessous.

BOISHARDY, *se découvrant et parlant au Christ du talus.* — O Toi dont on fête la naissance cette nuit, souviens-toi de celui qui, pour trente deniers, te vendit jadis aux bourreaux ; contre un autre Judas protège notre vengeance et conduis le bandit devant les justiciers !

LES DEUX CHOUANS. — *Amen!* (*Ils se recouvrent.*)

(*Un cri de chouette, au loin*). — Hou, hou !

BOISHARDY. — Écoutez !... Cache ta lanterne, Penn-Du. (*Penn-Du enveloppe sa lanterne dans son manteau.*)

(*Second cri, plus proche.*) — Hou, hou !

BOISHARDY, *à Barbe-d'Or.* — Ce sont les nôtres. Réponds... en sourdine !

BARBE-D'OR. — Hou, hou !

PENN-DU. — Paraît qu'il y a du nouveau !

BARBE D'OR. — Oui, sûr... pour oser déranger le chef ici... et à cette heure !

BOISHARDY, *aux écoutes.* — Qui va là?

UNE VOIX, *à la cantonade.* — Pour Dieu ! pour le Roy !

BARBE-D'OR. — C'est Sans-Quartier.

UNE AUTRE VOIX, *à la cantonade.* — Toujours fidèles !

PENN-DU. — Et Vent-de-Noroit.

UNE TROISIÈME VOIX, *à la cantonade.* — Fidèlement.

PENN-DU — Avec le Grignous !

BOISHARDY. — Avancez ! nous sommes seuls !

SCÈNE II

LES MÊMES, plus LE CHEF BLEU, tenu par SANS-QUARTIER et VENT-DE-NOROIT et précédés par LE GRIGNOUS.

LES TROIS CHOUANS. — Salut, chef !

BOISHARDY. — Qu'y a-t-il ? Eclaire, Penn-Du. (*La scène est de nouveau éclairée en rouge.*)

LE GRIGNOUS, *à Penn-Du.* — Salut, Diogène !

BOISHARDY. — Expliquez-vous vite et avec clarté.

LE GRIGNOUS. – Vivement et clairement !

SANS-QUARTIER. — Eh bien, voilà !... Suivant vos ordres avec ponctualité...

LE GRIGNOUS. — Ponctuellement...

SANS QUARTIER. — Nous surveillions les environs, afin que rien ne vienne contrecarrer vos projets... rapport au traître... vous savez...

BOISHARDY, *montrant le Chef Bleu.* — Suffit...

BARBE-D'OR. — Chut !

PENN-DU. — Chut !

SANS-QUARTIER. — Tout à coup...

LE GRIGNOUS. — Subitement...

SANS-QUARTIER. — Dans un chemin creux nous nous trouvons nez à nez avec une troupe de Patauds conduits par ce citoyen...

VENT-DE-NOROIT. — Nous nous embossons contre le talus ; nous jetons le grappin dessus, en silence...

LE GRIGNOUS. — Silencieusement.

VENT-DE-NOROIT. — Et à l'abordage ! En moins que rien voilà nos gaillards crochés, soulagés de terre et étranglés. . (*montrant l'officier*) excepté l'amiral...

SANS-QUARTIER. — Oui... qu'on vous amène

prisonnier pour le cas où vous désireriez l'interroger avant qu'on ne l'achève.

Le Chef Bleu. — M'interroger? Qu'espérez-vous donc de moi?... Des renseignements sur nos effectifs, sur les projets de nos officiers, peut-être? Sachez que vous avez affaire à un soldat et non à un brigand de votre sorte!

Les Chouans, *le secouant.* — Il nous insulte! Tais-toi!

Boishardy. — Laissez-le parler!

Sans-Quartier. — On l'étranglera après!

Le Chef Bleu. — Pris les armes à la main, j'ai le droit d'être fusillé... et je réclame cet honneur!

Boishardy. — Ne faisiez-vous point partie du détachement qui, la semaine dernière, fusilla et crucifia ici même l'un des nôtres?

Le Chef Bleu. — Si fait .. Je commandais ledit détachement... et commandai, de même, le feu!

Les Chouans. — A mort!..

Le Chef Bleu — Quant au crucifiement... je l'ignore! Une autre troupe, sans doute, attacha, plus tard, le cadavre à la croix!

Boishardy. — Alors, c'est vous qui donnâtes la prime de trahison au fermier de Kéralzy?...

Le Chef Bleu. — Oui...

Boishardy. — Et c'est par vous aussi, par conséquent...

Le Grignous. — Conséquemment..

Boishardy. — ... Que furent épargnés le vieux Lestrezec...

Le Chef Bleu. — Dame!... Une tête blanche!...

Boishardy. — Et son petit-fils?..

Le Chef Bleu. — Un pauvre moribond!.. Oui.

Boishardy. — C'est bien! Nous ne nous montrerons pas plus inhumains que vous!... Je vous accorde la vie...

Les Chouans, *protestant.* — Oh!...

Boishardy, *les regardant.* — Vous dites?...

Les Chouans, *baissant la tête.* — Rien!...

Le Chef Bleu. — Merci..

Boishardy. — Je vous accorde la vie... à deux conditions ..

Le Chef Bleu. — Ah! je me disais aussi...

Boishardy. — La première... c'est que vous rendrez votre épée, en vous engageant à ne plus vous en servir en Bretagne, ni en Vendée.

Le Chef Bleu. — Rendre mon épée!... A qui?

Boishardy. — A moi!

Le Chef Bleu. — Qui... vous?

Boishardy. — Boishardy!

Les Chouans. — La « Terreur des Bleus »!

Le Chef Bleu. — A un brave, alors!... La voici! (*Il tire son épée, la baise et la donne à Boishardy en la tenant par la pointe.*)

Boishardy. — La deuxième condition...

Le Chef Bleu. — C'est?

Boishardy. — C'est que vous crierez : Vive le roy!

Le Chef Bleu. — Hein?

Les Chouans. — Oui... qu'il crie: Vive le roy!

Le Chef Bleu. — Et si je refuse?...

Vent-de-Noroit. — On t'étrangle... sans bruit...

Boishardy. — Non!

Sans-Quartier. — Ou on t'égorge...

Boishardy. — Non : on vous fusille ici... sur l'heure!

Barbe-d'Or. — Avec un camarade!

Les Chouans. — Oui... oui...

Le Chef Bleu. — Alors, il n'y a pas à hésiter : (*Il lève son chapeau.*) Vive la République!

Les Chouans, *sautant sur lui.* — A mort! A mort!

Boishardy. — Laissez!... et prenez exemple : celui-là est un brave... et un vrai! (*Au Chef Bleu.*) Allez vous-en! Je vous laisse quand même la vie sauve!

Les Chouans. — Ah!

Le Grignous. — On nous a changé notre Boishardy!

Boishardy. — Et voici votre épée...

Le Chef Bleu, *la reprenant avec joie.* — Merci! on en a besoin à la frontière... et j'y pars demain!...

Boishardy. — Je vous envie! (*A ses hommes.*) Vous me répondez de la vie de cet homme!

Les Chouans, *à regret.* — Bon!... compris!

Le Chef Bleu. — Vrai... bien vrai? Je suis libre?

Boishardy. — Vous êtes libre! Boishardy n'a qu'une parole!

Le Chef Bleu. — Sans conditions?...

Boishardy. — Sans conditions...

Le Chef Bleu. — Alors, c'est différent! (*Il brandit son chapeau.*) Vive le roy! (1)

Le Grignous. — A-t-il l'esprit assez contrariant, ce citoyen-là!

Boishardy, *à part, ému.* — Brave jeune homme! (*A ses hommes.*) Allez, maintenant... et relâchez-le aux premiers avant-postes de Lamballe!

Le Chef Bleu, *saluant de l'épée.* — Adieu! (*Et il sort, libre, avec les trois chouans.*)

SCÈNE III

BOISHARDY, BARBE-D'OR et PENN-DU.

Boishardy. — A présent, en embuscade : le gibier ne saurait tarder. (*Il désigne du geste à Barbe-d'Or l'entrée d'un des deux chemins à gauche*

(1) Historique : la scène se passa entre La Rochejaquelein et le grenadier Scevola.

du calvaire. — Tu te planteras là, toi, dans la haie d'ajoncs. (*A Penn-Du, en lui montrant le bouquet d'arbres sur le talus, à droite.*) Toi, Penn-Du, grimpe là-dessus, derriere ce hêtre.

Les deux Hommes. — Entendu, chef! (*Ils se postent chacun à l'endroit indiqué.*)

Boishardy, *se dissimulant à droite du calvaire, derrière le socle, un genou en terre sur la plus haute marche.* — Moi, ma place est ici. (*Aux deux hommes qui sont déjà invisibles.*) Barbe-d Or, on voit le canon de ton fusil, et toi, Penn-Du, enveloppe ta lanterne dans ton manteau. . Bon! Et maintenant, l'arme en joue!... Mais ne tirez qu'à mon commandement... Si l'homme nous échappe par votre faute, je vous jure que vous payerez pour ui, foi de Boishardy!

Barbe-d'Or. — On sait son métier, je pense!

Penn-Du. — Et ce n'est pas d'aujourd'hui!

Boishardy, *violemment.* — Silence!

(*Pendant quelques instants on n'entend pas un souffle, à peine le bruit léger d'un flocon de neige qui se détache des hautes branches ou le craquement d'une ramille de bois mort. Une attente sinistre semble planer sur le paysage. Au loin, la chanson du hautbois recommence.*)

Boishardy. — Qu'est-ce donc?

Barbe-d'Or. — Encore ces maudits bergers qui reviennent...

Boishardy. — Cette nuit est la leur : qu'ils chantent s'ils ont le cœur à chanter!... Quant à nous... veillons! chut!

Barbe-d'Or. — Chut!

Penn-Du. — Chut!

La Voix.

Peuples et rois, riches et gueux,
Au nom du Fils de Dieu
Vont donc s'aimer entre eux!
La Haine et le Mal, tour à tour,
Sont vaincus par l'Amour!
La la!
Noël! par ce soir embaumé,
Ah! qu'il est doux d'aimer!
Noël!!!

Penn-Du. — Maudit pâtour! Chante-t-il bien! C'est-y doux! C'est-y triste!

Barbe-d'Or. — J'en pleure comme une bête.

Boishardy. — Chut!

Penn-Du. — Chut!

(*On n'entend plus, durant un moment, que la chanson du hautbois qui s'éloigne et meurt; à ce moment, par le chemin de gauche, apparaît la silhouette de Gabik.*)

SCÈNE IV

LES CHOUANS, cachés, plus GABIK

Gabik, *à part.* — Allons, voici le sommet de mon Golgotha... Plus heureux que vous, mon Dieu, je ne suis tombé que deux fois en chemin... Courage! dans un instant tout sera consommé! (*Il se découvre devant la croix et à mi-voix commence sa prière.*) *De Profundis clamavi ad te Domine, Domine exaudi vocem meam,* etc... Qu'attendent-ils? Seigneur! je n'en puis plus! je vais tomber. Qu'attendent-ils donc pour tirer? Ah! le signal des Lestrezec, sans doute! Allons, un dernier effort... (*Et il lance de toute la force de son dernier souffle le coup de sifflet déjà entendu au premier acte.*)



« Qu'attendent-ils donc pour tirer? »

Boishardy, *se dressant.* — Feu, les gâs, feu! (*Les chouans tirent ensemble.*)

Gabik. — Enfin! (*Il roule dans la neige; Barbe-d'Or et Penn-Du, qui a laissé sa lanterne derrière le talus, dévalent de leur poste. Déjà Boishardy est descendu du socle.*)

Boishardy. — Bien visé, camarades! Toutes les balles ont dû porter!

Barbe-d'Or. — On connaît son métier, quoi!

Boishardy. — Maintenant, au Calvaire! Crucifiez-le avec vos ceintures... comme Hervé Garin fut crucifié l'autre jour!

(*Les trois chouans empoignent le corps de l'enfant et avec leur ceinture de cuir blanc lui ligotent les deux bras aux bras de granit du calvaire.*)

Boishardy. — Ta lanterne, Penn-Du, que je tienne mon serment jusqu'au bout.

Barbe-d'Or. — Quoi donc! Qu'allez-vous faire?

Boishardy, *tirant son couteau.* — Inscrire son vrai nom, avec mon couteau, dans la peau de

ce Judas! (*A Penn-Du, revenu avec la lanterne dont le reflet rend tout rouge le paysage neigeux.*) Eclaire! (*Il se penche.*) Grands dieux! qu'avons-nous fait?

LES DEUX CHOUANS. — Qu'y a-t-il?

BOISHARDY, *désespéré.* — L'enfant! L'enfant! Nous avons tué l'enfant!!!

LES DEUX CHOUANS. — Malédiction!

SCÈNE DERNIÈRE

LES MÊMES, plus LESTREZEC et YANN COZ, accourant de gauche.

YANN COZ. — Le cri des Lestrezec, suivi d'une fusillade. Tu as entendu?

LESTREZEC. — Oui, un malheur nous menace. C'est Gabik qui demande du secours! (*Apercevant le groupe.*) Qui va là? *(Il tire son couteau.)*

BOISHARDY, *du haut du Calvaire.* — Lestrezec! La Justice de Dieu s'appesantit lourdement sur toi. Regarde! C'est toi que nous visions: C'est ton fils que nous avons frappé!

YANN COZ et LESTREZEC, *se précipitant vers la croix.* — Misérables! Gabik! mon petit Gabik!

BOISHARDY, *à ses hommes.* — Déliez-le! *(On délie l'enfant.)*

YANN COZ. — Portons-le vite à Kéralzy...

GABIK, *revenant à lui.* — Non!... laissez-moi mourir ainsi... sur le Calvaire... comme Jésus (*On l'assied le dos contre la croix. A ses parents.*) Les Mages sont venus, grand-père, comme vous me l'aviez juré... m'apporter en cadeau l'habit couleur de ciel: Voyez! Mais ils étaient trois... et je suis venu jusqu'ici leur demander les deux autres présents... auxquels j'ai droit...

BOISHARDY, *toujours au sommet des marches, à genoux derrière Gabik et lui soutenant la tête.* — Parle!

LES DEUX CHOUANS. — Promis d'avance!

GABIK. — La grâce de mon père, d'abord...

BOISHARDY. — C'est juré! Et le troisième présent?

GABIK. — Je l'ai!... C'est la mort! c'est la délivrance! Merci!

LES DEUX LESTREZEC, *s'écroulant à genoux, à gauche, sur les marches du Calvaire.* — Mon enfant! mon petit Gabik!

LES TROIS CHOUANS, *s'agenouillant à droite.* — Pauvre p'tit gâs!

GABIK. — Ne pleurez pas, mes bons parents! votre Gabik ne souffre plus! Ne pleurez pas, mes bons Rois Mages... nous nous reverrons en Paradis...

TOUS. — En Paradis!...

GABIK, *avec un sourire radieux, les yeux et les bras au ciel.* — Au Paradis! (*Il retombe et meurt.*)

(RIDEAU)



« L'enfant! Nous avons tué l'enfant!!! »

La Chasse aux Loups

Chanson vendéenne (1793)

Par THÉODORE BOTREL

(Sur un vieil air breton)

COUPLET

"Guê_tres aux pieds, pen-ba en main, Où donc vas-tu d'un si bon train? Où donc vas-tu, mon Co-ren-tin?" —Tous nos gâs ont pris ren-dez-vous *Tihou hou!* Pour al-ler à la chasse aux loups! *Tihou hou hou hou hou!*

Pour suivre — *Pour finir* *Hou!!!"*

I

« Guêtres aux pieds, pen-baz en main,
Où donc vas-tu d'un si bon train ?
Où donc vas-tu, mon Corentin ?
— Tous nos gâs ont pris rendez-vous
Tihou hou !
Pour aller à la chasse aux Loups !
Tihou hou hou hou hou ! »

II

« Pourquoi donc n'as-tu pas aux pieds
Tes lourds sabots de châtaignier,
Mais tes fins et légers souliers ?
— Nous aurons à forcer des Loups
Tihou hou !
Chaussés de bons souliers à clous !
Tihou hou hou hou hou ! »

III

« Souperez-vous donc dans les Bois
Qu'à ta boutonnière je vois
Ta vieille cuillère de bois ?
— Après avoir chassé les Loups
Tihou hou !
Nous mangerons la soupe aux choux !
Tihou hou hou hou hou ! »

IV

« Mais pourquoi donc as-tu cousu
Sur ton cœur le Cœur de Jésus,
Mis ton chapelet par-dessus ?
— C'est qu'avant de traquer les Loups
Tihou hou !
Il fait bon se mettre à genoux !
Tihou hou hou hou hou ! »

V

« Eh quoi ! vas-tu chasser ainsi
Avec le couteau que voici,
Sans emporter ton vieux fusil ?
— Ne sais-tu donc plus que chez nous
Tihou hou !
C'est au couteau qu'on « sert » les Loups !
Tihou hou hou hou hou ! »

VI

« Adieu donc, mon bon Corentin,
Va t'embusquer dans un ravin,
Au fond du hallier Vendéen !
— Quand, la nuit, hurleront les Loups
Tihou hou !
Fais ta prière.. et pense à nous !!!
Tihou hou hou hou hou !
Hou !!! »

G. ONDET, éditeur, 83, faubourg St-Denis, Paris.

Réveillez-vous, gais Pastoureaux !...

Par THÉODORE BOTREL

(Noël sur un vieil air breton)

Introduction pour Hautbois Solo.

mf

p

CHANT

Réveillez-vous, gais pas_toureaux ! Lais_sez vos blancs troupeaux Au flanc des blancs co_teaux : Voi_ci No_ël en man_teau blanc Qui s'en vient à pas lents La ! la ! Sui_vez à tra_vers les landiers L'é_toi_le des ber_gers !

entre les couplets. Hautbois

Pour finir après le 3e Couplet. mer ! *ff* No - ël.

I

Réveillez-vous, gais pastoureaux !
Laissez vos blancs troupeaux
Au flanc des blancs coteaux !
Voici Noël en manteau blanc
Qui s'en vient à pas lents...
La ! la !
Suivez à travers les landiers
L'étoile des bergers !

II

Les pastoureaux, tête et pieds nus,
Premiers s'en sont venus
Vers Toi, petit Jésus,
Suivis des Mages d'Orient
Vêtus d'or et d'argent...
La ! la !
Minuit, l'Heure sainte, a sonné :
Le Dieu d'Amour est né !

III

Peuples et Rois, Riches et Gueux,
Au nom du fils de Dieu
Vont donc s'aimer entr'eux !
La Haine et le Mal tour à tour
Sont vaincus par l'Amour..
La ! la !
Noël !... Par ce soir embaumé
Ah ! qu'il est doux d'aimer !

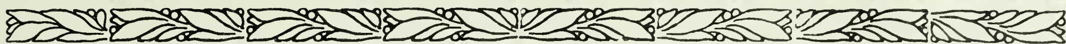


TABLE DES MATIÈRES



LES BONNES CHANSONS

Les Vieilles Chansons

Rondes Enfantines

Poésies à dire

Monologues

Théâtre

Etudes et Monographies



